



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

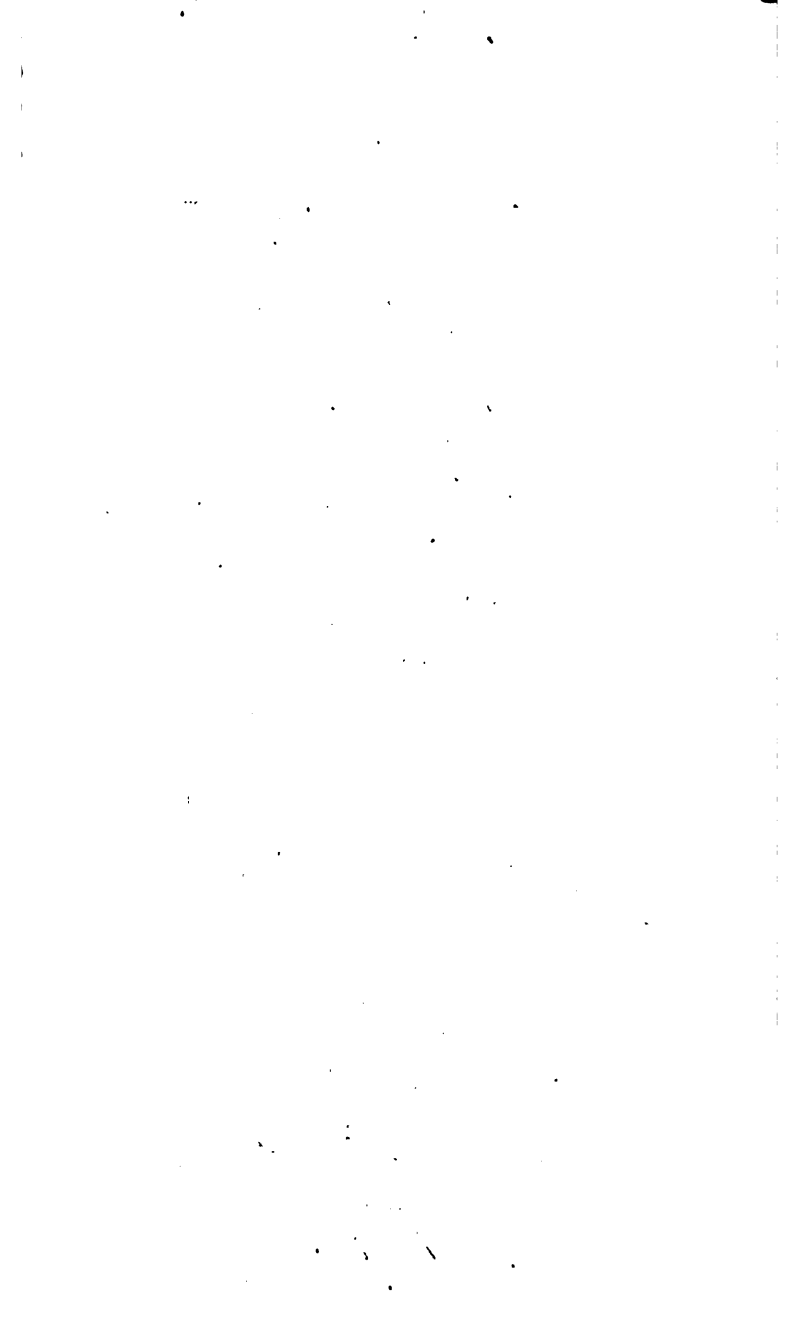


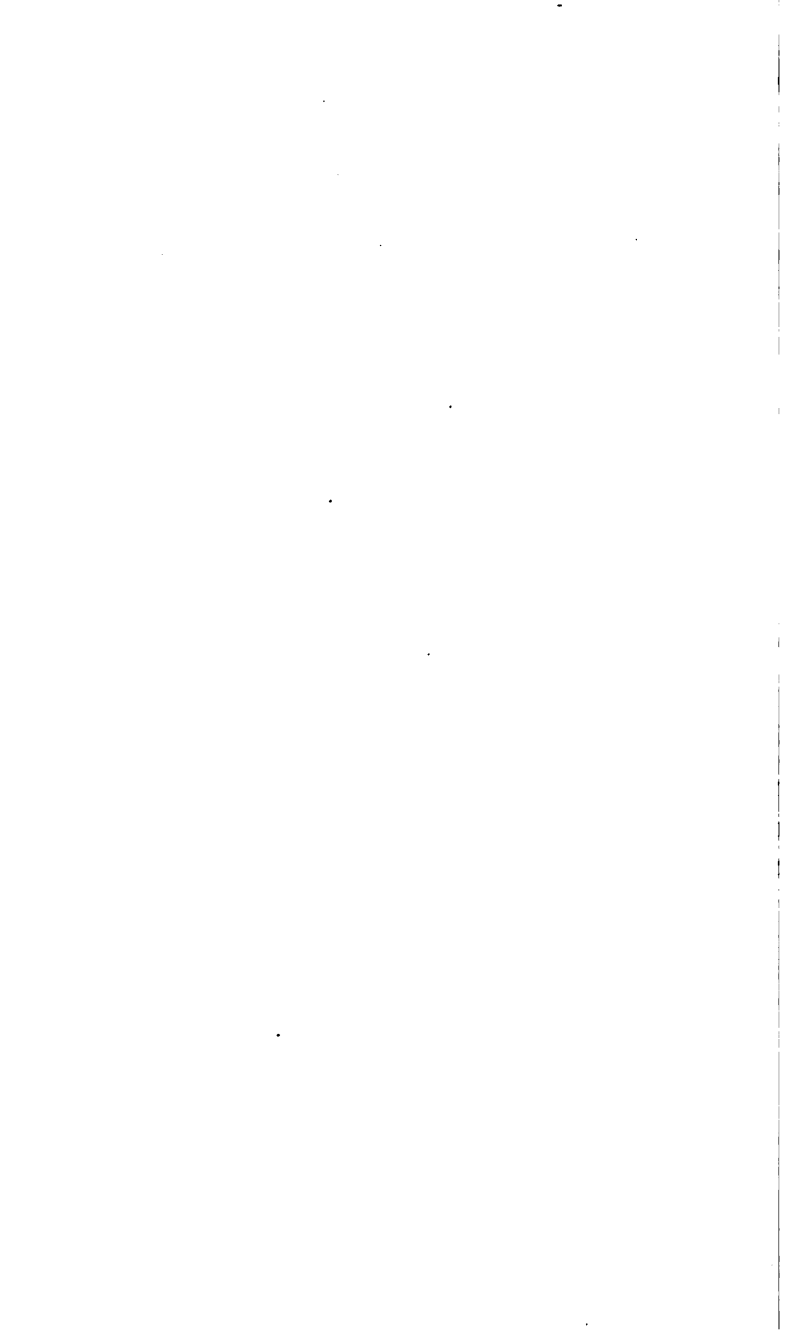
3 3433 07581260 6



Astor Collection.
Presented in 1881.









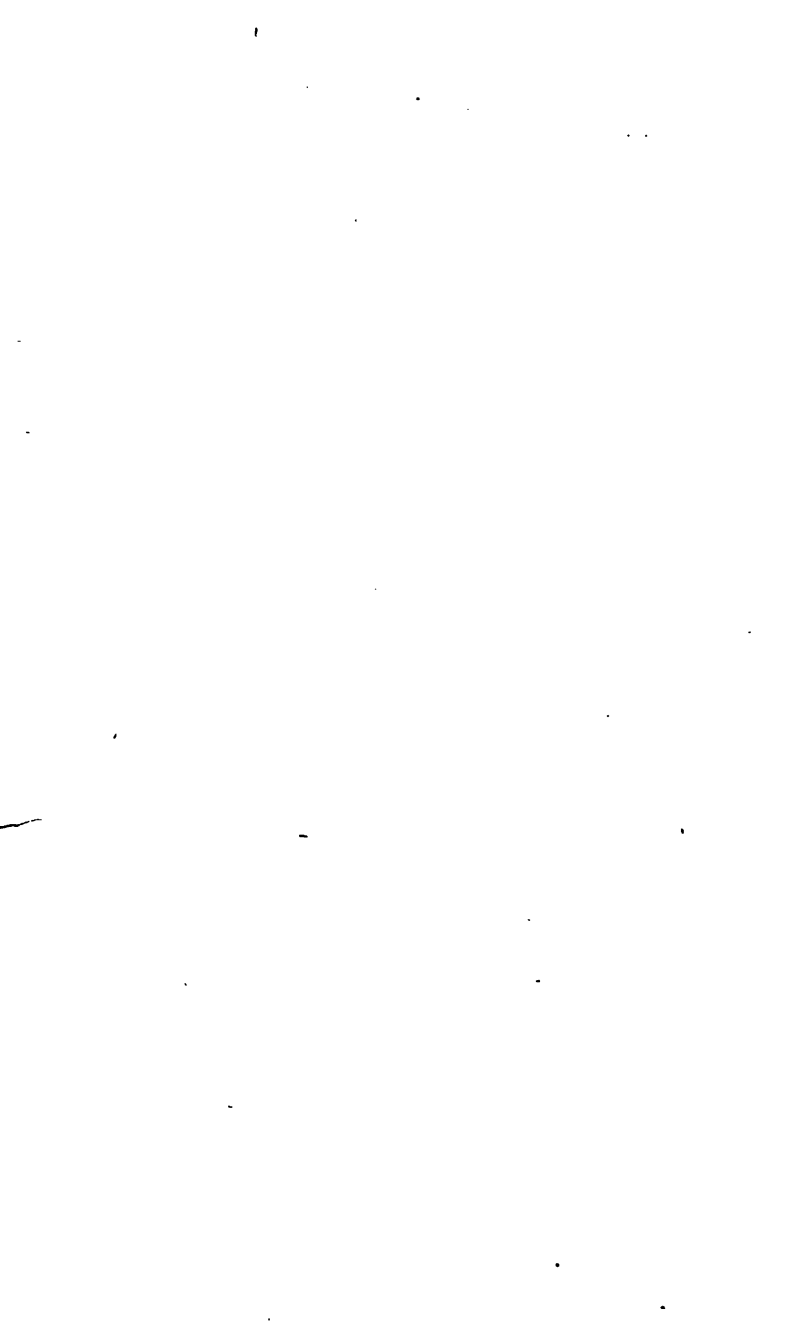


02-21

NKV

LA

DOUBLE VIE



LA
DOUBLE VIE

NOUVELLES

PAR

CHARLES ASSELINEAU

LE CABARET DES SABLERS

L'AUBERGE — LES PROMESSES DE TIMOTHÉE

MON COUSIN DON QUIXOTE — LE ROMAN D'UNE DÉVOTE

LE MENSONGE — LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE — LA JAMBE

LA SECONDE VIE — L'ENFER DU MUSICIEN

LE PRESBYTÈRE



PARIS

POULET-MALASSIS ET DE BROISE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, rue des Beaux-Arts

4858

950.



NY 10001
212 850 4100
4100

A MON AMI

J. ÉDOUARD GARDET

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

Mon cher ami, ce petit livre ne pouvait être dédié qu'à vous. Non pas qu'il vaille mieux qu'un autre, loin de là ! mais parce que pour vous du moins, et pour vous seul, il aura une valeur et un intérêt positifs : la valeur, l'intérêt du souvenir. Parmi ces pages, en effet, il en est peu qui ne soient une date de notre commune jeunesse. C'est donc tout naturellement, et en quelque sorte par un sentiment de justice, que j'inscris ici votre nom.

Qu'il y soit comme le témoignage d'une amitié déjà ancienne, jamais troublée.

Août 1858

C. A.



Pendant assez longtemps je m'étais fait fête de mettre une préface en tête de ce volume.

Non pas pour en démontrer l'excellence, je sais tout ce qu'il y manque ; mais parce que, dans ce temps de Revues et de Journaux, et par le féodalisme régnant des Rédacteurs en chef et des Directeurs-gérants, l'occasion est devenue assez rare de dire nettement et complètement sa pensée, pour qu'on n'hésite pas devant le ridicule qu'il peut y avoir à écrire ce mot pompeux de Préface en tête d'un livre d'aussi peu d'importance que celui-ci.

J'irai même plus loin, et je dirai, parce que cela est vrai, que si j'ai quelquefois caressé l'idée de cette publication, c'était beaucoup moins pour le plaisir de réimprimer ces Nouvelles, dont je n'attends pas grande gloire, que dans l'espoir d'exprimer librement et franchement quelques vérités qu'on n'écrit pas assez, quoique chacun les dise, et que je n'ai pu exprimer ailleurs.

Certes si jamais il y eut une génération littéraire privilégiée, ç'a été la génération de 1830. Applaudissements des femmes, amitié des princes, elle a eu tout ; mais surtout, et c'est ce que je lui envie plus que tout le reste, elle *n'a pas eu* la Revue ni le Journal : elle a eu le Livre ; et le livre, c'est la liberté. Le libraire est pour l'ordinaire un homme modeste et clément qui corrige vos fautes d'orthographe et vos fautes de langue, quand vous avez le malheur d'en faire ; mais qui, pourvu que vous ne lui donniez pas affaire avec le parquet, vous laisse libéralement et respectueusement la responsabilité de votre pensée.

Le rédacteur en chef, un éditeur aussi pourtant et qui n'est pas toujours beaucoup plus lettré que le premier, est beaucoup moins modeste et beaucoup moins accommodant. Il ne se contente pas de veiller au grain judiciaire et de conjurer le danger du côté de la syntaxe ; il veut que vous pensiez comme lui, pas plus que lui et pas autrement que lui. Il ne vous demande pas seulement de la littérature, ou même de bonne littérature ; il faut encore que cette littérature, roman, critique, histoire, poésie même (ce qui est plus fort), soit conçue dans un certain esprit et suivant une certaine esthétique, dont lui seul a le secret qu'il ne livre qu'à petites doses, et selon les cas, *pour les besoins de la cause*, comme on dit au Palais. L'esprit de la *Revue*, les intérêts de la *Revue*, le public de la *Revue*, la *nature du recueil*, les doctrines de la *Revue* (ou du Journal) sont autant de lettres de cachet qui peuvent envoyer un auteur ou un manuscrit à la Bastille. Heureux encore quand ce journal, ou cette Revue, ou leurs directeurs, ont un programme, un idéal déterminé et saisissable ! On se le tient pour dit, on l'accepte, ou on s'en va. Un directeur (de Revue ou de Journal) qui

tient sa porte ouverte ou fermée au nom d'un principe, qui vous dit : je suis républicain ou je suis monarchiste, classique ou romantique, catholique ou voltairien, publiciste pour les petites filles ou pour les savants, est encore un être raisonnable. Il a une caisse, il est chez lui : c'est à prendre ou à laisser. Mais ce rédacteur en chef, ou ce directeur, est un personnage idéal et utopique. Combien le personnage réel et vivant est éloigné de cette simplicité ! Son esthétique, comme sa morale, est un composé hybride et dédalién d'une foule de petites nuances qu'il vous faut deviner ou connaître par lambeaux et à vos dépens. Le parquet de son cabinet est comme le plancher d'un théâtre de féeries percé de trappes invisibles ; vous avez poussé tel ressort, paf ! vous êtes abîmé !

Le rédacteur en chef est *impartial* : il n'exclut personne, il ne proscriit aucune idée, il ne patronne aucun système. Il accueille tout le monde à bras ouverts ! Vous voilà accueilli : votre manuscrit est imprimé. Vous vous croyez en règle pour n'avoir contrevenu ni aux lois, ni aux bonnes mœurs ; pour n'avoir violé ni le bon sens, ni la grammaire ; pour n'avoir attaqué ni les autorités constituées, ni aucun des cultes autorisés par l'Etat. Mais c'est ici que se tendent tout à coup les mille petits ressorts dont je parlais tout à l'heure. Et d'abord tout rédacteur en chef est double : c'est à la fois un industriel et un professeur de littérature, sans qu'il soit possible de savoir où l'un finit, où l'autre commence. Non, il ne suffit point de n'avoir pas compromis les intérêts du propriétaire en vous conformant à la législation et aux convenances. Il faut encore n'avoir effleuré ni du coude, ni du bout du doigt même, une multitude de petits engins au milieu desquels vous avez passé sans les voir, et qu'un long exercice,

joint à une perpétuelle prudence, peut seul vous apprendre à respecter. Au bout d'une heure de consultation, le rédacteur en chef vous apparaît tel qu'un Ponchartrain compliqué d'un Vaugelas et d'une femme à vapeurs. Vous n'avez plus devant les yeux l'homme benin et hospitalier des premiers jours ; c'est un despote doublé d'un lettré, un Richelieu, auteur d'une *Mirame*, qui argumente contre vous avec une compagnie d'arbalétriers dans son antichambre. — Votre héros est blond ; pourquoi n'est-il pas brun ? Votre sujet est rond ; pourquoi pas carré ? Vous avez développé outre mesure tel passage qui eût gagné à être résumé ! — En vain objectez-vous que l'économie entière de l'ouvrage en eût été bouleversée ; que ces développements nécessaires, indispensables, sont précédés ou suivis d'un résumé suffisamment long qui vous semble bien à sa place. — Eh bien ! c'est précisément ce que vous avez *écourté* (non pas *résumé* !) qu'il eût fallu étendre et étudier en détail ; il y avait là une idée charmante, un motif heureux que vous n'avez pas su apercevoir et qui eût gagné à être développé ! — D'ailleurs la catastrophe est brusquée ; il fallait la faire prévoir progressivement dans les chapitres précédents ; à moins que, *vice versa*, vous n'avez laissé deviner le dénouement dès les premières pages, ce qui ôte toute surprise au lecteur et gâte l'effet final. — Et puis êtes-vous bien sûr que telle expression soit française ? l'avez-vous rencontrée dans les classiques ? — Je l'ai lue dans Bossuet. — Oh ! Bossuet ! C'est un orateur, Bossuet, et l'on sait ce qu'ils se permettent ! — Je l'ai vue dans Corneille. — Oh ! Corneille !... la correction de Corneille !... Mais l'avez-vous trouvée dans madame de Sévigné ? — Je crois que oui. — Dans quelle lettre ? — Dans *telle*, à Coulanges. — Oh ! précisément, c'est une des moins estimées.

Ainsi donc, abrégez ce qui est développé, développez ce qui est abrégé ; changez le sexe des personnages ; mettez le commencement à la fin et la fin au commencement ! — Je demande s'il est un romancier assez fort ou assez lâche pour supporter un pareil régime ?

Êtes-vous poète ? On vous fera observer que le cinquième vers de la troisième strophe est un peu dur et qu'il conviendrait de l'adoucir ; on vous demandera — dans votre intérêt ! — la suppression de certains mots un peu risqués, de certaines images un peu violentes ; on vous priera de remanier tel passage — *inégal* ; de retrancher les trois premières strophes et les trois dernières, en vous garantissant que le caractère *général* de la pièce y gagnera ! J'ai entendu, dans un bureau d'imprimerie, le dialogue suivant entre le directeur d'un recueil des plus accrédités, comme on dit, et un poète célèbre : — Ne trouvez-vous pas, monsieur, que ce vers est un peu faible ? — Oui, monsieur, répondait le poète en se mordant la lèvre ; et le vers suivant aussi est faible, mais ils sont là pour amener celui d'après, qui n'est pas faible du tout. — Je ne dis pas non, monsieur ; mais il vaudrait bien mieux qu'ils fussent tous les trois d'égale force. — Non, monsieur, répondait le poète, en colère cette fois ; car alors où serait la gradation ? C'est un art, monsieur, un art que j'ai mis vingt ans à apprendre, et... — il n'osa pas ajouter : dont vous ne savez pas le premier mot. Et cependant qu'aurait répliqué à cela l'autocrate ? O poète, sois inspiré, sois savant du nombre et de la rime ; consume de nombreuses années et de longues heures à t'approprier le vocabulaire et à assouplir ta pensée ; aie de l'imagination, aie de l'esprit, de la verve, du génie, voilà où il en faudra venir, voilà par quelle école il te faudra finalement

passer! Et maintenant, je le demande, quelle flamme, quelle étoile, quel soleil ne sortira lumignon de dessous cet éteignoir?

Enfin, êtes-vous critique? oh! alors c'est bien pis! Le romancier, le poète peuvent à la rigueur reprendre leur poème ou leur roman, les porter plus loin ou attendre des temps meilleurs. Mais le critique qui travaille à l'heure, pour être lu à un moment précis, le critique qui vit sur l'actualité, celui-là ne peut reprendre son manuscrit que pour le détruire. Il faut qu'il parle à son moment, en son lieu, ou qu'il se taise. C'est donc sur lui que pleuvent les exigences et que la brutalité peut s'exercer en toute sécurité. — A-t-il parlé en mal ou en bien de tel ou de tel personnage? En a-t-il parlé trop ou pas assez? a-t-il négligé de rappeler que la Revue a toujours défendu tel ou tel principe? A-t-il omis de faire telle ou telle allusion, de servir telle ou telle doctrine? — A côté du rédacteur en chef féroce, il y a le rédacteur en chef honnête, pudibond et scrupuleux. Il ne veut pas qu'on loue ses rédacteurs dans son propre journal, cela donnerait à penser; il ne veut pas que l'on maltraite dans son journal les écrivains qui n'écrivent point chez lui, cela ferait jaser: — Vous avez eu le malheur de louer M. X...; mais *on sait* que vous êtes son ami; vous êtes suspect, l'éloge ne passera pas! En vain protestez-vous que vous avez été sincère, que l'amitié d'X... et de vous est bien plutôt une sympathie d'idées, qu'une sympathie de personnes; vous alléguez d'ailleurs que votre amitié pour X... n'est pas plus connue du public, et l'est même beaucoup moins, que la haine de l'épicier du coin pour l'épicier d'en face. — Vous êtes suspect! l'éloge ne passera pas! Et vous voilà désormais dans l'aimable alternative de cesser toute parti-

cupation au journal, ou de ne vous lier pour la vie qu'avec des imbéciles. — Et maintenant, ô critique, efforce-toi de garder la dignité de ton ministère et l'indépendance de tes jugements !

Ne croyez pas que j'amplifie : j'abrège au contraire considérablement. J'ai des amis (hélas !) pleins de talent et que la nécessité, sans parler d'autres engagements, rive à cette dure besogne de plaire sans cesse à ces Shahabahams. Je connais leurs souffrances sans cesse renaissantes et, rien que de leurs confidences, je pourrais remplir tout un volume. Oui, sans cesse renaissantes ; car c'est là le plus beau : peut-être croiriez-vous à quelque initiation, à quelque épreuve maçonnique, laquelle une fois subie, l'écrivain dûment émancipé, rentre dans le libre exercice de sa pensée ? point du tout. Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, à la vingtième fois comme à la première et à la centième encore, il subira dans toute leur rigueur, pour un mot, pour une virgule, ces exactions et ce martyre. Il ne traversera ce buisson d'épines qu'en y laissant des toisons de rimes et des lambeaux de prose, à moins que lié et relié, exténué par la discussion ou pris par la famine, il se résigne à ne plus rien faire que remplir des programmes et exécuter des plans. Il en est qui à ce métier sont devenus fous, fous furieux et qui n'attendent plus qu'un cabanon à Bicêtre. — Dernièrement un de ces amis dont je parlais tout-à-l'heure entrant chez moi, pleurant de rage, avec les épreuves d'un roman dont on le priait de changer le dénouement, pour l'accommoder favorablement à la politique d'un ministère étranger ! Que dire après cela ?

Peut-être demanderez-vous où cet homme prend tant d'assurance et de présomption ? Et, de fait, pour pratiquer

sérieusement ce contrôle universel sur la poésie, le roman, la critique, l'histoire, l'archéologie, etc., etc., il faut en vérité se croire un second Pic de la Mirandole. Mais c'est à cette question qu'on verrait le Rédacteur en chef redresser la tête et se carrer dans toute son ampleur ! Ses narines se gonflent et un sourire où l'ironie tempère la superbe s'épanouit sur ses lèvres :

« — Il est vrai, dit-il, je ne suis ni romancier, ni poète, ni critique, ni historien, ni savant. Je suis plus : je suis le Générateur de tous les talents et de toutes les sciences. Je n'ai jamais fait un vers, ni écrit une ligne, mais j'ai fait mieux : j'ai fait les meilleurs romanciers, les meilleurs poètes, les seuls critiques de ce temps-ci. Je suis l'indignation qui souffle la verve des Juvénals, et en même temps le modérateur qui la règle. C'est à moi que Y a apporté ses premiers vers et je lui en ai supprimé la moitié ; il est vrai qu'il a eu l'insolence de les rétablir plus tard dans le volume, mais qui est-ce qui lit les volumes ? Osez me résister : vous connaissez Z (un imbécile presque toujours) et son dernier roman, qui a été son plus grand succès (dans les pensionnats de demoiselles) ? Eh bien il l'a refait quatre fois — POUR MOI ! — d'un bout à l'autre.

» Ainsi venez à MOI ! je vous prodiguerai les conseils de MON expérience. JE vous élèverai, JE vous corrigerai, JE vous formerai, JE vous ferai ! Confiez-moi vos vers et votre prose : je vous en jetterai par terre la bonne moitié et dans les commencements cela vous fera peut-être quelque effet. Mais à la longue vous vous y habituerez et en moins de quelques années vous serez tout étonné de vous trouver si souple et si parfait. Vous ne serez plus l'homme que vous êtes aujourd'hui : vous aurez dépouillé vos audaces, vos préjugés, votre vaine indépendance. Mais au

résumé vous serez un auteur classé et vous aurez l'honneur d'être un des écrivains accrédités de la Revue du Zodiaque ! »

Ah ! oui, bien heureuse la génération de 1830, qui a pu se développer en liberté sous le contrôle paternel du libraire !

Imaginez telle que vous voudrez des premières œuvres des écrivains de cette époque présentée à l'une de nos Revues actuelles et dans les conditions qui les régissent ! Et cependant n'est-ce pas dans leurs exagérations même qu'ils ont appris l'art et qu'ils ont acquis cette certitude qui les a fait rester grands écrivains, en dépit des Revues et des feuilletons que le malheur des temps les a obligés de traverser plus tard ?

Ceci doit être porté au compte de la génération actuelle, qu'elle n'a pas eu sa libre floraison. De bonne heure il lui a fallu se résoudre à monter l'escalier d'autrui, et marcher dans des souliers qui n'étaient pas faits pour ses pieds. De là sans doute ces tiraillements d'idées, ces divergences, ce défaut apparent de conviction qu'on lui reproche de tous côtés si facilement.

On a beau jeu à nous jeter sans cesse à la tête la *Pléiade* de 1830. On nous crie qu'il n'y a plus d'écoles ; que nous ne savons ni où nous allons, ni d'où nous venons ; que nous ne procédons de personne ni d'aucun principe ; qu'il n'y a plus d'unité ni dans les volontés, ni dans les idées. Cela est vrai : les écoles aujourd'hui s'appellent la Revue jaune, la Revue rose, la Revue verte et la Revue saumon. Les maîtres d'école sans brevets ont pris la place des chefs d'école. Je le dis avec conviction, si ce despotisme de la Revue et du Journal, si ce féodalisme des Directeurs et des Rédacteurs en chef doit durer quelques années encore,

c'en est fait de la littérature du XIX^e siècle. Nous aurons une littérature disciplinée et hiérarchisée par comptoirs et par rayons comme un magasin de nouveautés, mais nous n'aurons plus ni originalité, ni vertu. Ce qui le prouve, c'est que le petit nombre d'ouvrages, poésie ou roman, qui ont véritablement fait sensation dans le public depuis quelque temps, lui sont généralement arrivés par la voie directe de la librairie. Ce qui le prouve encore, c'est la répugnance instinctive que les talents vraiment originaux et vivaces de ce temps-ci éprouvent pour ces pagodes où l'on ne peut pénétrer qu'après s'être purifié dans l'écritoire d'un Brahmine.

Si la littérature se meurt, -si la littérature est morte, comme on affecte de le dire (comme au surplus on le disait en 1820, à la veille du mouvement romantique), ce n'est ni la faute du public, ni la faute de ceux qui travaillent pour lui.

Le public ne demande pas mieux que de faire des succès, parce qu'il veut jouir ; et je ne vois pas que dans la multitude, plus grande que jamais, d'écrivains qui travaillent à lui donner des jouissances, il y ait pénurie de talents ou manque d'activité. Jamais la masse écrivante n'a été ni plus laborieuse, ni plus vaillante. Il y aurait de quoi dépasser la liste de Don Juan, si l'on voulait citer tous les noms qui dans le roman, dans la nouvelle, dans la poésie, dans la critique, dans l'histoire, dans l'érudition, s'efforcent journallement de percer la croûte de l'indifférence publique. Mais que demander à des esprits lassés par la discussion, épuisés de redites, et qui dans leurs œuvres même ont peine à se reconnaître ? Malheur à celui qui n'a pas soigneusement conservé son manuscrit primitif ! Après quelques années il ne retrouvera plus dans son ouvrage ni sa pensée, ni

la forme de sa pensée. Et c'est ce qui m'arrive aujourd'hui à moi-même en relisant ces malheureux contes que je consens à trouver détestables, mais qui peut-être ne seraient que mauvais si le pouce du grand sacrificateur n'y avait passé.

Voilà pourquoi, le moment tant souhaité étant venu de dire librement ce que je crois sur mon temps et sur l'avenir, je ne le ferai pas.

Et à quoi bon ? Est-ce le temps de faire des manifestes ? Et au nom de qui ? et pourquoi ?

Je l'ai dit, il n'y a plus d'écoles : et non seulement il n'y a plus d'écoles, plus d'unité dans les volontés ni dans les idées, mais à peine trouverait-on aujourd'hui deux écrivains assez d'accord sur un seul point pour signer une déclaration commune. Parler en mon nom ? Mais est-ce la peine ! Et d'ailleurs, malgré mes protestations répétées et que je répéterai encore si besoin est, il ne manquerait pas d'esprits charitables pour dire que je fais une poétique à mon usage, et que j'attache à ma faible personne assez d'importance pour l'envelopper dans un mouvement quelconque.

Dernièrement, à propos de je ne sais plus quel article, on m'a fait l'honneur de me dire que j'étais d'une coterie. Ah ! plutôt à Dieu ! Plût à Dieu que l'amour de l'art fût actuellement assez vivace pour créer de ces amitiés vigoureuses qui, du moins, témoignent d'une forte organisation de la vie littéraire. Certes nous avons eu tort de nous tant moquer des *cénacles* et des *drapeaux tenus d'une main ferme*. Les alliances d'esprits prouvent au moins que c'est sur le terrain de l'esprit qu'est la guerre, et qu'avant tout l'esprit est compté pour quelque chose. Qu'est-ce, en définitive, qu'une coterie, si ce n'est l'association d'esprits qui se ressemblent et qui, sentant chez chacun

d'entr'eux une parcelle de la même vérité, se réunissent pour se compléter et pour avoir raison ensemble ? Or, je le demande, est-il plus triste sire que celui qui dans tout son temps n'a pu se trouver en parenté d'idées avec personne ; qui n'éveille, qui n'éprouve aucune sympathie intellectuelle ? Ses idées sont donc bien sottes pour que nul n'en veuille accepter la solidarité ? En vain me répéterait-on que les coteries sont le pavois des médiocrités ; que les grands esprits marchent seuls, etc., etc. Faux ! faux ! archifaux ! Le grand homme est sa coterie à lui-même, à la bonne heure ; mais il n'y a pas de coterie qui n'ait eu son grand homme, et l'on peut affirmer que toutes les coteries, je parle de celles qui ont vécu, ont été produites par l'atmosphère qui se dégage d'une grande pensée. Que deux ou trois imbéciles se réunissent pour décréter entr'eux que

Nul n'aura de l'esprit hors eux et leurs amis,

leur association ne durera pas huit jours par ce temps de journalisme et de vie privée peu respectée. On sait surabondamment aujourd'hui que l'Hôtel de Rambouillet qui fut bien effectivement une coterie, n'a jamais été le modèle ni le sujet des *Femmes savantes*. En créant Philaminthe et Vadius et Trissotin, Molière ne songeait pas même aux *samedis* de mademoiselle de Scudéry, personne fort estimée et fort respectée de son temps, et qui recevait chez elle des gens du premier mérite et de la plus grande naissance. Il pensait à de certains pédants, à de certains sots impuissants, qui n'auraient pas été ce qu'ils étaient si leurs noms fussent parvenus jusqu'à nous.

Coterie donc ! coterie soit ! Petite église encore, si l'on

veut. Je m'estimerais très-heureux, et je serais très-fier, d'être le dernier dans l'une ou dans l'autre. Quant à ceux qui me jettent le mot comme une injure, ils ne sauront jamais quel plaisir ils me font. De telles accusations prouvent en effet deux choses fort divertissantes : d'abord la sottise de ceux qui les portent, et ensuite le chagrin et le dépit que causent aux êtres hargneux et solitaires les amitiés des bons esprits.

Certes il serait bien doux, au tiers de la vie, de pouvoir décupler ses forces en s'unissant à ceux qui vous ressemblent et se placer dans un milieu chaud comme un nid où la sympathie serait un encouragement incessant. Je me rappelle ce conseil que Michelet nous donnait à son cours : — N'éparpillez pas votre volonté ; vivez avec vos semblables ; n'essayez pas d'être à la fois savants, artistes, philosophes et hommes du monde ; de vivre en même temps avec les esprits laborieux et avec les esprits frivoles. Si c'est aux lettres que vous vous donnez, donnez leur votre vie tout entière ; tirez-en vos plaisirs comme vos labeurs, vos distractions comme vos pensées sérieuses. — Telle était sa réponse aux jeunes désespérés d'alors, qui se plaignaient de ne savoir où se prendre et répondaient à ce premier conseil : voulez ! qu'ils ne savaient comment vouloir. — La volonté, vous l'avez, leur disait-il ; mais vous la dépensez mal ; sachez la concentrer.

Combien ce conseil, si excellent pour la pratique de la vie, serait profitable dans le commerce des idées ! Que de temps n'économiserait-on pas en supprimant dans la vie intime et journalière les contradictions, les heurts, les discussions inutiles, la réserve de commande ! Vivre avec les hommes de sa profession est salutaire sans doute ; mais choisir parmi ceux-là ses parents d'idées et de principes,

se développer dans les autres, s'éclairer par eux, quel profit et quelle douceur !

De telles agrégations sont impossibles aujourd'hui sans doute ; et cela pour plusieurs raisons. J'ai dit la principale, le déplacement du lien, transporté de l'ordre des idées dans le milieu des intérêts étrangers. Comment, alors que les écrivains ne sont plus réunis par la sympathie intellectuelle, mais par l'arbitraire d'un régisseur, espérer ou craindre des camaraderies ? Il y a d'autres raisons encore. J'en indiquerai une seulement, des plus graves selon moi, ne voulant pas quitter ce libre papier sans avoir exprimé au moins une idée utile. Je veux parler de l'adultère de la littérature avec des idées d'un autre ordre. Qu'est-ce qui a fait la force de la génération de 1830, si ce n'est d'avoir mis la littérature au-dessus de tout et avant tout ? On s'est moqué de la doctrine de l'Art pour l'Art, sans prendre garde qu'elle avait tout sauvé. N'était-ce pas l'art, en effet, qu'il s'agissait surtout de régénérer alors ? Après la littérature flasque, la poésie amorphe et fluente de la fin du XVIII^e siècle, n'était-ce pas en ravivant la forme qu'on pouvait redonner du relief à la pensée ? M. Viennet fait les vers comme Voltaire, il s'en vante et il a raison. Mais, je le demande, y a-t-il plus d'idées dans les vers sans nombre et sans rimes de M. Viennet que dans les odes les plus rythmiques, les plus *plastiques*, si vous voulez, de Ronsard ? Croyez-vous donc qu'il n'y ait pas d'autre différence entre François Desportes et Parny, par exemple, qu'une forme plus travaillée et un outil plus parfait ? Et ne voyez-vous pas qu'un poète qui a plus haute idée de son Art a nécessairement des pensées plus élevées. On va répétant sans cesse : — la forme ! — mais la pensée ? — Comme s'il ne fallait pas penser pour faire de

beaux vers et comme si les imbéciles avaient jamais pu faire de bons poètes! L'antagonisme de la forme et de la pensée en poésie est une invention des cerveaux épais qui trouvent plus facilement un lieu commun de morale que des nouveautés d'expression, et aussi des paresseux qui n'ont pas le courage d'apprendre leur métier. Soyons justes : avant 1830 la littérature se mourait d'ennui; les esprits du public d'alors étaient à l'état d'estomacs fatigués d'avoir trop longtemps mal digéré les mêmes drogues. Au théâtre toujours les mêmes formules et les mêmes conventions, les mêmes noms et les mêmes costumes : une poésie flasque, énervée, n'atteignant jamais à la vigueur de la prose; des romans chuchotés, comme des confidences de femme, prenant sous prétexte d'originalité tantôt le style négligé d'un journal, tantôt la forme épistolaire, voilà ce que le XVIII^e siècle léguait au XIX^e; tout cela languissant, périssant, se déperdant faute d'une langue précise et de formes arrêtées. L'école romantique comprit cela, et ce sera son éternel honneur. Elle s'escrima avec le vocabulaire, elle remonta jusqu'aux saines traditions de notre littérature et retrouva chez nos vieux auteurs et chez nos vieux poètes du XVI^e et du XVII^e siècle une langue pittoresque, vive, imagée, vigoureuse. En même temps elle réveilla la curiosité en offrant aux yeux des spectacles nouveaux. Rome, c'est-à-dire la littérature, était trop dans Rome; elle la fit voyager en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, dans l'Orient, quelquefois même dans les pays idéals de Shakespeare, de Hoffmann et de Gozzi.

Et, on ne peut le nier, les Hernani, les Stenio, les Fortunio, les Albertus, les Antony avaient au moins cet avantage considérable d'être plus divertissants que les Hector,

les Omasis et les Blinval de l'école Luce de Lancival — Arnault — Baour-Lormian — Ancelot — Picard — Colin-d'Harleville.

L'école romantique eut donc tout d'abord ce mérite dont le public doit lui savoir gré, d'avoir ramené un peu de joie et de vie à l'horizon littéraire. Mais surtout elle eut cette vertu, cette bonne foi d'aimer l'art pour lui-même. Elle n'a jamais cru que le roman fût fait pour sauver la société ni qu'une pièce de théâtre pût prétendre d'autres récompenses que les bravos. Elle a eu *la flamme de l'Art*, comme l'a dit excellemment l'an passé M. Sainte-Beuve dans un article qui est la meilleure histoire et (pourquoi faut-il que j'emploie ce mot?) la meilleure justification de cette école (1).

Et voilà pourquoi elle est restée une littérature, et pourquoi ce que nous avons aujourd'hui de grands écrivains vraiment dignes de ce nom, date absolument de cette époque.

Aujourd'hui, vue à distance, la littérature romantique nous apparaît comme un sommet splendide couronné d'une végétation touffue et vivace; en-deçà, une vallée, un trou, et au fond de ce trou l'*Ecole du Bon Sens* et le *Réalisme*, son puiné, la conspiration bourgeoise, la littérature pamphlet de morale, la littérature utile, et qui prenait le mot d'ordre de la bouche des caporaux du centre-gauche.

Il faut que les honnêtes gens perdent cette illusion que la réaction littéraire de 1840 a été faite pour la défense du bon sens. Ceux même qui l'inaugurèrent avaient trop

(1) *Moniteur* du 12 octobre 1837, à propos des *Poésies complètes* de M. Théodore de Banville.

d'esprit pour ne pas comprendre qu'une école du Bon Sens n'est pas plus raisonnable et plus possible en littérature que par exemple une école de la solidité en architecture. Il faut que l'écrivain ait du bon sens comme il faut que les monuments soient solides ; mais un monument qui n'aurait pour lui que la solidité pourrait être indifféremment une grange, ou même une guérite.

Le mot d'école du Bon Sens fut un euphémisme fort spirituellement trouvé pour déguiser à la bourgeoisie sa propre platitude et sa propre barbarie.

L'école romantique s'était flattée d'avoir changé le tempérament de la bourgeoisie française, de lui avoir inculqué le culte du beau et du génie, l'admiration pour Shakespeare et pour Dante, l'intelligence de l'art et des beaux vers. Tout ce qu'il y avait en France d'esprits ouverts, pénétrants, élevés, cette élite qui est partout l'honneur et le moniteur des sociétés avait compris cet art nouveau, s'y était intéressée et y avait applaudi. Mais le reste, la masse du public, le *numerus*, le bourgeois en un mot ne l'avait accepté que comme une mode et comme une mode tyrannique. Par soumission à la mode, il s'était résigné à l'imitation des grands génies étrangers et aux accents mystiques de la *poésie de la mort* ; mais au fond tout cela le troublait et lui faisait peur. En face de cet art savant et énergique il se sentait petit et un peu humilié. Il comprenait d'ailleurs vaguement que tout ce mouvement fait au nom de l'*Art* se faisait contre lui.

C'était lui, ce mari aveugle et ridicule que le même jeune homme amer et ravagé opprimait chaque soir sur la scène aux applaudissements des galeries ; c'était lui, l'épouse faible et sans vertu, infidèle à l'époux, traître à l'amant, que l'on traînait échevelée jusque sur la rampe,

aux épithètes de criminelle et d'adultère ; — c'était lui le *Constitutionnel* en bonnet de coton ; — c'était lui l'épicier, le garde national que l'on étrillait si régulièrement dans le roman et dans le petit journal.

A la fin l'épicier devenu député, pair de France et grand cordon, prit la mouche et se fâcha.

C'est cette indisposition du bas-public, si *j'ose m'exprimer ainsi!* que les parrains de l'école du Bon Sens résolurent d'exploiter à leur profit. Ils tâtèrent le pouls à ce brave M. Prudhomme ; ils diagnostiquèrent un à un ses griefs, et par une transmutation hardie, ils en firent autant de vertus au nom desquelles ils lui tressèrent des couronnes : — Il ne voulait plus d'Antony le bâtard, donc il était généreux ; il ne voulait plus de Chatterton le suicide, donc il était stoïque ; il ne voulait plus de Lucrèce Borgia, l'adultère, donc il était chaste ; il ne voulait plus de Joseph Delorme, le poitrinaire, donc il était fort ! On lui cria, comme les Esprits de Swedenborg : Oh ! qu'il est sage ! Oh ! qu'il est sage ! On lui chanta sur tous les modes les joies du foyer et les douceurs de la propriété champêtre. La plaisanterie fut poussée si loin, qu'un jeune dramaturge, le plus spirituel assurément d'entre ces mystificateurs, osa décerner en plein Théâtre Français l'épithète de POÈTE à un avocat économe, qui attend pour avoir des enfants que la dot soit placée chez le notaire.

A ce coup M. Prud'homme se reconnut ; il s'admira, battit des mains, et porta l'école du Bon Sens à l'Académie.

L'insurrection romantique avait été faite au nom de l'Art ; la réaction de 1840 se fit au nom du Succès. Ce fut la revanche du Bourgeois sur le Rapin ; dès lors il ne pouvait plus être question d'art.

Et voilà pourquoi l'école du Bon Sens, même vêtue de

toute sa gloire comme Salomon, ne hasarda jamais de faire ni préface, ni manifeste; il eût été trop dangereux de laisser passer le bout de l'oreille. Voilà pourquoi aussi l'école du Bon Sens est toujours restée incomplète, même comme école, et n'a jamais pu nous donner un poète lyrique.

Le public aujourd'hui, le vrai public, longtemps opprimé par les trente voix du centre-gauche, commence à redemander ce qu'il lui a toujours fallu, de l'art, des idées, des vers. Il retrouve les mêmes poètes et les mêmes idées. Les poètes debout sont encore ceux qu'il a applaudis, il y a quinze ans. Les théories vivaces, discutables, sont toujours celles pour lesquelles il s'est passionné à cette date; et ce qu'on y a ajouté ne lui paraît pas avoir considérablement augmenté la somme de ses idées. Le brouillard du marais bourgeois est tombé, et sur le sommet de la montagne c'est toujours, *La Comédie Humaine*, les *Orientales*, *Stello*, *Volupté*, *La Comédie de la Mort*...

Sur le coteau opposé, celui vers lequel nous marchons, qu'y aura-t-il? Que je le sache ou non, je ne le dirai pas. Dieu m'a fait ce bonheur de me donner des amis illustres (qui le sont ou qui le seront); je ne veux pas charger leur avenir du poids de mon infériorité.

Quoiqu'il en soit, l'exemple existe, la leçon est donnée. On sait maintenant par une expérience de trente ans qu'une littérature qui veut vivre doit être avant tout, exclusivement — littéraire; que toute littérature qui prend son idéal en dehors de l'art, qui se fait la servante, soit de la politique, soit d'une doctrine quelconque, philosophique, religieuse ou morale, est une littérature périssable et suicide.

L'école du Bon Sens qui certes ni par ses œuvres, ni

par sa durée n'a acquis une grande importance littéraire, a du moins cette valeur comme fait démonstratif qu'on aura vu une littérature périr, pour s'être inquiétée d'être vertueuse avant que de s'occuper d'être une littérature. Succédant à une période d'art libre, elle s'est faite prude ; dans un temps de révolution, elle a été conservatrice ; c'est-à-dire qu'elle s'appuyait sur les deux sentiments les plus anti-poétiques et les moins nobles de la nature humaine, l'hypocrisie et la peur. Dès-lors, ni les encouragements ministériels, ni les prix de vertu, ni cet engouement qui sert les réactions, rien ne pouvait la sauver ; elle est tombée. Elle est tombée, parce qu'au lieu de prouver sa vertu en faisant *bien*, elle a cru qu'en faisant *le bien*, elle prouverait son génie. Faire le bien est du domaine de la morale ; bien faire est la mission de l'artiste.

Ce que je dis de la réaction bourgeoise de 1840, je le dirais de toute école littéraire ou de tout écrivain qui ferait de l'art un moyen de propagande pour un système ou une doctrine quelconque. Un poème écrit pour soutenir les principes d'un parti, serait oublié le jour où ce parti serait vaincu. Un roman qui voudrait prouver l'existence de Dieu, ne prouverait rien d'abord s'il était mauvais, et, fût-il bon, n'aurait qu'une valeur de polémique. Dans ces dernières années un groupe de jeunes écrivains, pleins de talents d'ailleurs et de droiture, ont essayé de rendre la liberté de l'art solidaire de l'idée du progrès dans l'économie sociale ; ils ont fait, comme on dit, servir l'art à la propagation de leurs doctrines. Ils y ont gagné de n'être lus ni des poètes, que le fonds de leurs idées déroutait, ni des économistes pour qui les artifices de l'art sont toujours des développements inutiles.

Les arts n'ont pu être un moyen de propagation d'idées que tant qu'ils ont été le langage par excellence.

Les bas-reliefs des cathédrales et, au dernier terme de cette période historique, les peintures de Michel-Ange ont pu être un moyen d'enseignement pour un public qui ne savait pas lire.

Du jour où les hommes eurent trouvé un moyen direct et expéditif de se communiquer leurs pensées, les arts ont été dépossédés de toute mission d'enseignement, soit religieux, soit philologique. Le livre étant inventé, il sera toujours plus facile et plus tôt fait de lire un petit volume tel que le catéchisme ou le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, que de déchiffrer les sculptures d'un portail ou d'analyser les cinquante cartons de M. Chenavard. Dès ce jour-là il y eut divorce entre l'art et la philosophie dogmatique. Ou, pour mieux dire, l'art fut émancipé.

C'est la conséquence capitale de la découverte de l'imprimerie d'avoir remis tout en place et d'avoir si bien limité le domaine de chaque art qu'il ne puisse plus en sortir et envahir celui de l'art voisin qu'à la condition de se suicider.

Désormais l'architecte n'a plus d'autre mission que de bâtir; il n'écrit plus de ces textes de pierre qui tourmentaient l'esprit comme des énigmes. L'architecture a perdu sa symbolique.

Nous ne demandons plus au sculpteur que de belles figures et de belles formes; au peintre que la magie de l'art et l'intensité de l'impression.

Ne demandons pas au roman d'être un pamphlet, ni à la poésie lyrique d'être un article de journal.

Certes je ne veux pas faire de l'écrivain un mandarin

vivant dans une tour de porcelaine, isolé des passions et des intérêts moraux de son temps.

Je n'ai jamais compris que la qualité de citoyen, de chrétien ou de philosophe fût une *profession*; mais il est évident que l'écrivain, poète ou romancier, est comme tout le monde citoyen, philosophe et chrétien. L'artiste mettra toujours son âme dans son œuvre. Les vers d'un poète chrétien auront toujours l'odeur du christianisme. Le roman d'un athée aura toujours, quoi qu'il fasse, un fonds d'athéisme. Est-ce qu'on n'a pas depuis longtemps déduit les doctrines politiques, religieuses et sociales de Balzac qui cependant n'a jamais prétendu faire autre chose que des romans? Est-ce que tout lecteur intelligent ne sait pas à quoi s'en tenir, non-seulement sur les idées esthétiques, mais sur les idées morales de M. Théophile Gautier, le plus désintéressé comme le plus grand des poètes contemporains?

Ce que je proscriis, comme mauvais, faux, pervers, c'est l'enseignement religieux, politique, ou moral, donné par des moyens qui ne sont pas doctrinaux; c'est l'intention préméditée de faire servir l'art à exprimer des idées qui ne sont point de son domaine.

Le moyen d'ailleurs est dangereux : l'art a ses entraînements qui parfois font gauchir la pensée de l'enseignant. N'avons-nous pas vu M. Veuillot, le grand ennemi de l'esthétique, essayer dans un accès de logique « s'il ne serait pas possible de composer un roman avec des personnages, des sentiments et un langage chrétiens? » Il n'a réussi qu'à faire un bréviaire de séduction que je conseille aux pères de famille de ne point laisser traîner sous les yeux de leurs filles; car ce qu'elles en retireraient de plus clair, c'est la doctrine de la *femme libre*.

L'école romantique a pratiqué ces idées : elle n'a jamais eu souci que de faire les vers le mieux possible, et de réaliser en toute liberté et en toute franchise des conceptions purement littéraires.

La génération actuelle paraît y retourner.

C'est de bon augure.

Et après tout, sans vouloir rien prédire, ni tirer l'horoscope de personne, il ne me semble pas qu'une génération qui a déjà donné, dans la poésie, Théodore de Banville, Charles Baudelaire, Leconte de Lisle, Philoxène Boyer ; qui dans le roman, dans la critique et dans l'érudition a produit des esprits brillants, subtils, des talents sérieux ; qui nous a donné les charmants contes de M. Hippolyte Babou, les élégants récits de M. Jules de La Madelène, les fortes et franches études de Gustave Flaubert, et même les beaux romans de ce cruel Barbey d'Aurevilly, qui gaspille dans des journaux sans critique un talent de premier ordre ; il ne me semble pas, dis-je, qu'une telle génération soit destituée d'avenir littéraire, ni indigne d'intérêt.

Ce serait vraiment me faire injure que de supposer qu'en traitant ces hautes questions j'aie pensé un seul instant aux Nouvelles qui suivent.

Mes pauvres Nouvelles ! Si j'avais une préface à y mettre, je la ferais en deux mots.

Je dirais que je les publie parce que je les ai faites ;

Et que je les ai faites — telles qu'elles sont — parce que je ne pouvais mieux faire.



LE CABARET DES SABLIERES



LE CABARET DES SABLIERES

due ; et j'assistais à ma vie comme à un spectacle ennuyeux et triste, dont il ne dépendait pas de moi de presser la catastrophe.

On a souvent parlé de l'impression de tristesse causée par une salle de bal en désordre, au lendemain d'une fête ; mais combien est plus glacial et plus navrant l'aspect d'un chez-soi transformé en bazar ! Les objets les plus chers, les meubles les plus accoutumés ne sont que des marchandises déposées là par quelqu'un qui viendra les y reprendre un jour ; la pendule, qui réglait en chantant vos moments d'étude et de plaisir, n'est plus qu'un mécanisme battant dans le vide : elle peut désormais s'arrêter, retarder, ou sonner quatre heures à midi ; que vous importe ce temps qui ne vous appartient plus ? Les sièges sont rangés sans préférence le long des murs ; le bureau, où vous attiraient chaque matin les pensées de la veille, est descendu au rang de table banale, sur laquelle vous déposez indifféremment les objets les plus hétérogènes ; en vain y chercheriez-vous les instruments du travail quotidien ; votre écritoire n'est plus qu'une soucoupe salie par l'oxide ; vos plumes, ne sont plus que des cure-dents malpropres.

Ce n'est pas tout : tel qu'il est, ce logis bouleversé, où tout est sens dessus dessous, ce bazar, ce capharnaüm serait du moins habitable ; il faut encore que vous en soyez chassé par la menace instantane de l'ennemi du dehors. — Qui vous cause cette secousse

épileptique ? C'est que la sonnette d'entrée vient de retentir, et qu'à travers la porte, devenue transparente comme un cristal, vous avez aperçu, pendu au cordon en guise de gland, l'habit gris d'un garçon de caisse, l'habit noir d'un huissier.

Aussi comme à peine éveillé je m'empressais chaque matin de sauter à bas du lit ! Je revêtais à la hâte, sans choix, les vêtements quittés la veille, et lorsque j'avais franchi l'escalier, la cour, lorsqu'après avoir doublé l'angle d'une certaine maison, je me sentais assez loin pour ne plus craindre d'être rejoint ou rappelé, comme je relevais la tête et comme j'aspirais avec délices l'air de la liberté !

La liberté de quoi ? me dira-t-on. Eh ! qu'importe ! la liberté ! Ne me demandez pas quel emploi je faisais de ces heures ainsi dérobées au cours naturel de ma vie. Moi-même, quand je songe aujourd'hui à tant de journées employées à me fuir par peur de ma pensée, à oublier, à varier indéfiniment cet art funeste de **TUER LE TEMPS** « *qui te le rend bien* » ajoutait un ami railleur, — il me prend des désirs frénétiques de jouissance et de travail, afin de réparer tout ce que j'ai perdu.

Chaque soir je prolongeais la veille le plus tard possible, afin de laisser à mon portier le temps de se coucher et d'éviter par là les commissions désagréables dont il pouvait avoir été chargé pour moi pendant la journée. Je cherchais à tâtons ma clef et mon bougeoir, ensevelis sous le papier timbré, et,

poussant d'après soupirs, je regagnais mon appartement.

Ces moments-là, où, privé des distractions du jour, je me retrouvais seul en présence de moi-même, sans pouvoir m'éviter, étaient les plus cruels de tous. C'était l'heure des remords, des désespoirs violents et amers. La parenthèse d'oubli, ouverte le matin, se fermait. Je retrouvais dans chaque objet détourné de sa place un souvenir de ma vie passée. et chacun de ces souvenirs était un reproche plein d'angoisses. Souvent, ouvrant la fenêtre, je considérais les vitres sombres des maisons voisines; là, pensais-je, reposent des hommes endormis par la fatigue d'un travail régulier. Je levais la tête. et les étoiles scintillant dans le noir me disaient : — Nous voici revenues à la place où tu nous as vues hier ; pendant vingt-quatre heures nous avons gravité selon l'ordre accoutumé !

Quelquefois il m'arrivait, ayant aperçu par hasard mon visage dans une glace, de rester pendant un temps infini à l'examiner, comme on examine les traits d'un ami longtemps absent, afin de s'assurer par où il est changé. — Si je connaissais un homme travaillé de la manie du suicide, je lui conseillerais de se défier de ces longs tête-à-tête avec soi-même, la nuit, près d'une fenêtre ouverte, avec une conscience chargée.

La plupart de mes amis m'avaient abandonné. — Depuis qu'a été inventé l'art de raisonner, combien

de pages ont été écrites sur l'ingratitude des amis aux jours de malheur ! Et cependant quoi de plus naturel et de plus juste que cet abandon ? Tel qui s'était attaché à vous par sympathie pour votre caractère et votre manière de vivre, n'a-t-il pas le droit de s'en détacher alors que votre caractère et vos mœurs ont tout-à-fait changé ? Tel autre qui vous recherchait pour l'agrément de votre conversation, continuera-t-il à se plaire avec vous, alors que vous n'avez plus assez de liberté d'esprit pour soutenir un entretien ? Enfin n'est-il pas excusable de ne plus vous visiter, celui qu'attirait le confort de votre *home*, maintenant que votre logis n'est plus qu'un magasin inhabitable, que vous-même désertez dès l'aurore ?

J'aurais, quant à moi, d'autant plus mauvaise grâce à me plaindre, qu'en dépit de tous mes désastres il m'était resté un ami, — un seul ! c'était beaucoup.

Il était d'ailleurs le dernier venu de tous. Entré dans notre société, je ne sais comment, ni par quel hasard, il avait pris sa part de mes dernières prospérités.

Il se nommait Michel Horter ; c'était un pauvre maître d'études sans place.

Ce qui l'avait retenu au milieu de la déroute générale, j'ose à peine le dire, tant je crains de me faire soupçonner d'une puérile misanthropie. Cependant, en vérité, en songeant combien j'étais

alors triste et maussade, il ne me semble pas qu'il y ait la moindre affectation de ma part à chercher un motif à l'intérêt que je pouvais inspirer.

Mes ennemis, ceux-là qui avaient mis sous le sequestre mes meubles, mes livres, mes effets, et qui certainement n'auraient pas demandé mieux que d'y mettre ma personne, croyaient probablement ne m'avoir rien laissé.

Ils se trompaient.

Ils m'avaient laissé une *propriété*. Une vraie propriété mouvante et transportable.

C'était un canot. Un beau canot, ma foi, long de dix-huit pieds et portant seize pieds de toile, et que dans un accès de romantisme shakspearien nous avions baptisé *Caliban*.

Le canot, garé à la pointe de l'île Notre-Dame, c'est-à-dire à un kilomètre environ de mon domicile, avait naturellement échappé à la rapacité de mes persécuteurs.

Il avait été le rendez-vous des dernières parties, l'instrument des dernières fêtes, et c'était sur le plancher du *Caliban* que Michel Horter avait été présenté et accepté comme ami.

Or, ce plaisir nouveau pour lui l'avait enthousiasmé; il s'était pris de passion pour la nage et pour la manœuvre, pour l'aviron et pour l'écoute. Et je ne crains pas d'exagérer en affirmant que ce qui scandalisait le plus Michel dans le départ de nos compa-

gnons n'était pas l'abandon de ma personne, mais l'indifférence pour les plaisirs du canotage.

De mes malheurs le pauvre garçon ne savait rien. Notre amitié improvisée n'avait donné lieu à aucune confiance. La première fois qu'il m'avait surpris à lire un papier timbré, il avait ouvert de grands yeux, de toute la grandeur de son innocence. Il avait alors vaguement compris que j'étais... *tourmenté*, et que j'avais de fortes raisons pour désirer d'être absent de chez moi le plus longtemps possible.

Combinant donc l'intérêt de son plaisir avec la charité, Michel arrivait chaque jour chez moi avec le soleil ; il me faisait habiller d'autorité (à l'occasion, il m'habillait lui-même), et m'entraînait dans l'escalier et dans la rue, où je m'éveillais souvent sans savoir comment j'y étais venu.

Mon bras passé sous le sien, les yeux à moitié ouverts et aveuglés par le soleil levant, je suivais les quais jusqu'au lieu d'embarquement ; là, Michel, déployant une activité supérieure, apprêtait les agrès, fixait le gouvernail, dressait le mât, hissait la voile, bordait les avirons, et tandis que d'une main encore engourdie, je conduisais machinalement la barre, il remontait la rivière de toute la force de ses solides poignets.

Une fois que nous avons dépassé la patache municipale qui marque, sur la Seine, la limite de Paris, Michel laissait tomber les rames ; nous

nous tournions du côté de la ville, et alternant, à la façon des bergers antiques, nous lui lançions par forme d'adieux les plus impitoyables invectives :

— Adieu ! m'écriais-je, adieu, ville maudite !

Et Michel, à son tour :

— Adieu, ville de boue et de poussière ! où l'on étouffe, où l'on manque d'air, où la langue vous sèche au palais.

— Adieu, papier timbré, créanciers, garçons de caisse, huissiers, clerks d'huissiers !

— Adieu, mon maître d'hôtel ! adieu, mon gargotier !

— Adieu, mon portier et ma portière !

— Adieu, ma blanchisseuse !

— Adieu, ville maudite ! Libres pour tout un jour !

Et un peu soulagés de nos rancunes, nous reprenions allègrement notre course. Un léger vent du sud-ouest, le plus commun à Paris, nous emportait dans la direction du pont d'Ivry. Nous déjeunions en route dans quelque cabaret du rivage, le plus souvent même sans toucher terre, d'un peu de pain, d'un peu de fromage et d'une bouteille de vin prudemment embarqués par Horter.

Tout en digérant, nous atteignions le dernier des flots qui divisent la Seine en aval de la Bosse-de-Marne. Là, tandis que Michel (c'était un grand politique) lisait le journal ou fumait sa pipe, couché

dans l'herbe, je reprenais avec sécurité mon somme à l'endroit interrompu.

Après la sieste venait le bain. Puis, bien rafraîchis, nous mettions le cap sur Villeneuve-Saint-Georges, où, tantôt nageant, tantôt voguant, nous arrivions à la tombée de la nuit avec un grand appétit de dîner.

Puis, c'était un bonheur sans égal, une volupté particulière, inconnue aux gens de pavé, de redescendre doucement au fil de l'eau et de voir, couchés au fond du canot, les étoiles glisser lentement sur nos têtes.

Les douze coups de minuit étaient toujours sonnés depuis longtemps lorsque nous touchions la pointe de l'île Notre-Dame, et brisés par la double fatigue de l'exercice et du grand air, nous allions tomber sur nos lits, où l'épuisement des forces engourdissait la pensée.

C'est pendant une de ces promenades qu'un jour, surpris par une pluie battante, nous fûmes contraints de rebrousser chemin et de ramer vers Bercy pour nous y abriter sous le premier toit venu. La pluie, une pluie d'été drue et perpendiculaire, nous accompagnait depuis un bon quart de lieue. Nous ramions avec fureur, courbant le dos et serrant les dents.

Tout-à-coup, Michel lâcha l'aviron et regardant les manches de sa veste qui ruisselaient comme des aqueducs :

— Ma foi ! dit-il, nous aurions plus tôt fait d'aller nous adosser le long de cette bicoque !

L'abri qu'il indiquait était une baraque bien connue de nous et que nous apercevions chaque jour à notre droite, en remontant le courant, toujours fermée de porte et de volets, circonstance qui, jointe à son éloignement de toute autre habitation, lui donnait à nos yeux un certain intérêt de curiosité.

La circonstance n'admettait pas de longue discussion ; Michel d'ailleurs, en rompant la cadence de la nage, avait imprimé à l'embarcation un mouvement vers la rive. Le plus sage était donc d'aborder et de gravir le plus vite possible les deux toises de grève qui nous séparaient de la maison indiquée.

La pluie continuait de tomber à torrents. Je ne crois pas qu'il existe de situation plus favorable à la méditation que celle d'un homme resserré, comme nous l'étions alors, entre un mur et une averse, sans autre distraction pour l'œil et pour l'esprit que de regarder des fils de pluie gigoter parallèlement sur le ciel. Aussi nous n'étions pas depuis plus de dix minutes adossés contre le mur, nous y appliquant à qui plus près afin de disparaître plus complètement sous l'angle de la corniche, que nos yeux, éblouis par ce frémissement de gouttes d'eau, se retournèrent en nous-mêmes. A quoi pouvions-nous penser ? n'étions-nous pas en contact immédiat avec cette maison mystérieuse qui nous intriguait depuis le commencement de la saison ?

J'en ai dit deux mots tout à l'heure, et deux mots qui n'étaient pas flatteurs ! Je l'ai qualifiée de baraque et de bicoque, et c'était bien en effet une bicoque et une baraque, une bicoque tout près de devenir une mesure, neuve et déjà se lézardant, — longue d'environ trente pieds, profonde de douze, élevée d'un étage sur rez-de-chaussée et présentant à la façade, au premier, trois fenêtres, et au-dessous deux fenêtres et une porte.

À cinq pas en avant du mur, quatre acacias-boules, plantés deux à deux, verdissaient à la faveur du voisinage de la rivière.

Bâtie sur le plateau de la berge, et, comme je l'ai dit, complètement isolée, la maison se dessinait en plein sur le ciel, elle nous servait ainsi de borne et de jalon pour diviser nos étapes et mesurer la vitesse de notre marche.

Chaque matin, lorsqu'après une première station, nous nous dirigeons vers la Bosse-de-Marne, les dernières constructions de Bercy s'effaçant à notre droite démasquaient tout à coup LA MAISON, dont le mur de chaux s'allumait alors aux rayons de midi.

— Ah ! s'écriait Horter, voici *la maison* !

— Eh bien, lui disais-je, vous qui avez de bons yeux, n'y apercevez-vous rien de nouveau ?

— Toujours fermée.

— C'est singulier.

— Qui diantre peut avoir eu l'idée d'aller planter là cette échoppe pour n'en rien faire ?

— Mon cher, de telles maisons ne sont pas faites pour être habitées.

— Bah ! une maison à la Jean-Jacques, blanche et ombragée d'arbres ?

— Eh ! que voulez-vous qu'on vienne faire dans une guérite perdue dans un désert, entre l'eau et le ciel ?

De suppositions en commentaires, Horter, dont l'imagination allait fort vite, en était venu à trouver à *la maison* une physionomie sinistre.

— Mon cher ami, me dit-il un jour, cette coquaine de maison n'est pas si honnête qu'elle en a l'air. Elle fait la prude au dehors ; elle met du blanc et se ferme ; mais soyez persuadé qu'il s'y passe des choses épouvantables. Si j'y voyais une branche d'orme plantée au-dessus de la porte, elle me ferait l'effet de l'auberge criminelle des mélodrames, où l'on assassine un voyageur toutes les nuits.

Décidément *la maison* ne pouvait être autre chose qu'un repaire de malfaiteurs, un lieu de recel ou un atelier de faux monnayeurs.

On s'y reposait le jour, donc on y travaillait de nuit : c'était clair.

Le soir, en revenant, nous nous arrachions aux douceurs de la contemplation pour nous écrier :

— Et *la maison* ?

— Noire comme un four.

— Pas de lumière ?

— Pas de lumière.

— Il est trop tôt.

— Il est trop tard...

— Nous verrons demain.

J'ajoute que, quelle que fût notre curiosité, nous n'avions jamais été tentés d'interrompre notre promenade pour pousser une reconnaissance. C'était donc la première fois que nous nous trouvions si rapprochés du sujet de nos commentaires quotidiens.

— Enfin, dit Michel, la maison du crime nous aura été aujourd'hui bonne à quelque chose.

— C'est à quoi je pensais, répondis-je.

— La voilà donc ! continua Michel en faisant un quart de tour sur lui-même afin de s'ouvrir un champ d'observation ; elle n'est pas plus belle de près que de loin : de la boue et du crachat.

Une fuite de gouttière qui lui tomba sur l'épaule l'obligea à reprendre sa première position.

Je voudrais bien savoir, reprit-il après un instant de silence, si seulement cette bâtisse appartient à quelqu'un.

— Pour cela, lui-dis-je, vous pouvez être tranquille, attendu qu'il est plus commun de rencontrer un propriétaire sans propriété qu'une propriété sans propriétaire... Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ?

Michel venait de donner un violent coup d'épaule dans la porte.

— Elle n'est pas déjà si solide, observa-t-il.

— Allons, repris-je en le voyant s'arc-bouter sur ses talons afin d'opérer une pesée sur la serrure, ne faites donc pas d'enfantillages.

— Eh bien ! quand j'enfoncerais cette porte, où serait le mal ?

— Malheureux ! on voit bien que vous n'avez pas fait votre droit : — Effraction commise en plein jour par deux personnes armées de gaffes (art. 386 du Code pénal) : cinq ans de travaux forcés. Etes-vous content ?

— Je m'en moque !

— Avez-vous oublié que nous sommes convenus que cette maison ne pouvait être qu'un repaire de bandits ?

— Raison de plus. Si cette maison est un repaire de bandits, ce serait rendre un mauvais service à la société que de ne pas les découvrir. Or, vous savez que je me pique avant tout d'être un bon citoyen.

— Allez aux galères, si vous voulez ; quant...

Je m'arrêtai. La porte venait de céder à l'effort de Michel.

Instinctivement nous nous approchâmes de l'ouverture, et nos quatre yeux plongèrent dans l'obscurité.

— Hum ! hum ! hum ! — Personne ! fit Michel. Il entra et je le suivis.

— Il est certain que si nous voulons voir quelque chose, il faut ouvrir le contrevent.

Jamais curiosité plus puérile ne fut plus excitée que la nôtre, au moment où Michel, ouvrant la fenêtre, poussa les volets en dehors.

La pièce où nous nous trouvions, la plus vaste de la maison, paraissait avoir été destinée à servir de cuisine. C'est du moins ce qu'attestait une haute cheminée de plâtre, dont le foyer était tout blanc neuf. Les murs, simplement recouverts d'un lait de chaux, étaient entièrement nus; le sol, de terre battue, remplaçait le plancher. Du reste, nul débris, nul vestige; rien qui indiquât que le lieu eût été habité, fût-ce pendant un quart d'heure. Dans un des angles, un escalier conduisait à l'étage supérieur.

Nous passons dans la seconde pièce, même solitude, même nudité.

— Voyons le premier, me dit Michel. Nous montons. La distribution du premier étage était la même que celle du rez-de-chaussée, à la réserve d'un corridor ménagé entre les deux pièces, ce qui les rendait à peu près carrées. La magnificence du propriétaire s'était ici signalée par l'application d'un papier de tenture jaune et bleu à rosaces, déjà mangé par le soleil en plus d'un endroit, les fenêtres n'étant point, comme celles du rez-de-chaussée, protégées par des contrevents.

Michel furetait partout avec la minutie d'un juge

d'instruction. Il sondait les murs et visitait les placards.

— Il y a un grenier ! s'écria-t-il tout-à-coup en apercevant les premières marches d'un escalier tournant dans le corridor. Par malheur, le grenier n'offrait rien de curieux que la charpente du toit.

— Reste la cave, dis-je à l'investigateur désempoigné.

— Oh ! la cave ! la cave ! répéta-t-il en se frappant le front. Sans doute, c'est là que nous allons découvrir les balanciers, les fourneaux et les matrices ! Attention à la cave !

Cette fois encore, nos pressentiments se trouvèrent démentis. La cave, creusée sous le sol et peu spacieuse, était aussi innocente, aussi vierge de vestiges humains que le reste de la maison.

— Enfin, me dit Michel lorsque nous fûmes remontés dans la cuisine, nous voici maintenant édifiés sur les mœurs de la maison mystérieuse ; il faut avouer que nous l'avions bien calomniée. — C'est toujours bien singulier qu'il y ait des gens assez artistes pour bâtir une maison et la laisser là, pour la plus grande gloire de l'architecture apparemment ; car il est évident que cette maison n'a jamais été habitée. Et voyez donc ! cuisine, salle à manger, chambre à coucher, chambre d'ami, cave, grenier...

Et, s'échauffant à mesure de son énumération, Michel regagnait le premier étage. — Des armoires !

exclamait-il ! Quelle belle vue ! Comme on travaillerait bien ici ! Dire qu'il y a des gens.... etc.

Beaucoup moins enthousiaste, je hasardai de lui faire remarquer que la pluie avait cessé et que, le jour tombant, il était prudent de nous remettre en route.

Cette observation parut le glacer. Il me suivit sans mot dire, repoussa les volets et referma tant mal que bien la porte, non sans avoir jeté un dernier regard dans l'intérieur.

Sa préoccupation durait encore une demi-heure après ; la maison était déjà hors de notre vue. J'avais pris les rames ; Michel, assis à l'arrière, la tête penchée, barrait négligemment en regardant le plancher de la barque.

— Avouez, lui dis-je, que pendant un moment, vous n'avez pas été éloigné de vous croire propriétaire.

— Hum ! fit-il. — Il est vrai que j'ai complètement oublié la pluie. Je n'aurais pas même été fâché qu'elle tombât toute la nuit.

— Afin de passer la nuit dans la maison ?

— Je l'avoue.

— Mais, répliquai-je en éclatant de rire, pensez-vous bien qu'il nous aurait fallu dormir sur le carreau ?

Horter se redressa et fouetta l'air de son bras avec un geste de conquérant :

— Je songeais, me répondit-il, à prendre possession de ce lieu désert, au nom du roi de France.

Cette boutade grotesque ranima la gaité et l'entretien. Au dîner, et pendant toute la soirée, il ne fut question que de *la maison* et des moyens d'en exécuter et d'en légitimer la conquête. Michel ne tarissait pas d'invention : tantôt il posait la question de savoir jusqu'à quel point un propriétaire a le droit de laisser sa maison inhabitée, « quand tant de gens manquent de domicile. » — « N'y a-t-il pas, disait-il, des lois pour contraindre un propriétaire de terres à cultiver son champ ? » — Puis ce lui semblait une excellente plaisanterie que d'habiter un immeuble à l'insu de son propriétaire. — « Assurément, le propriétaire de l'immeuble en question ne le visitait jamais. Et quand il découvrirait au bout de six mois que sa maison est habitée ? Peut-on être passible d'une peine pour avoir pénétré dans une habitation où il n'y a rien à prendre ? Tout ce qu'on peut vous demander est de ne pas l'avoir dégradée. — Je trouve un chien errant sur le grand chemin, je l'attache et je l'emmène : c'est mon chien. — Au bout d'un an, son premier maître le reconnaît et le réclame. Suis-je punissable pour avoir gardé pendant un an un chien de rencontre ? — Au pis-aller, je le rends, et encore, si j'ai dépensé pour sa nourriture plus que le prix qu'il vaut, n'y a-t-il pas matière à contestation, etc., etc. »

Tel est, sous ses principales variations, le thème

que Michel sut développer et soutenir, cinq heures durant, avec une opiniâtreté de verve, avec une richesse d'imagination dont je ne saurais donner une idée, dépourvu que je suis de la passion qui, ce soir-là, donna à Michel presque du génie. Pour le pauvre maître d'études, condamné depuis qu'il avait âge d'homme, au supplice du dortoir et du cabinet garni, la possibilité d'habiter une maison entière en toute liberté, c'était une vision de la terre promise.

Je suis certain qu'il en rêva toute la nuit.

On comprend que le lendemain il fut impossible de passer devant la maison sans y aborder. Michel voulut même y transporter les vivres destinés à notre déjeuner, et il fallut bien lui passer cette fantaisie. Nous nous étions par précaution installés au premier étage : la cime des acacias se balançait aux fenêtres ; sujet de bonheurs extatiques pour Michel, qui prétendait sentir le parfum des fleurs, bien que les acacias fussent déflouris au moins depuis deux mois. Je dus me fâcher sérieusement pour obtenir de ne pas prendre mon second repas à plat-ventre, comme j'avais pris le premier. Michel ne céda qu'à la dernière extrémité, et encore me fallut-il subir toute la soirée sa mauvaise humeur contre les raffinés qui ne savent manger que sur une table ; et qui n'ont appétit qu'autant qu'ils sont assis sur des sièges.

Le jour suivant, je trouvai le canot lesté d'un paquet assez volumineux que je ne remarquai pas

d'abord. Interrogé sur ce que ce pouvait être, Michel, pour toute réponse, me gourmanda sur une fausse manœuvre que je venais de faire, et pendant tout le trajet il affecta de me malmener au sujet de ma maladresse. Arrivé devant la maison, il tira le paquet à terre et le porta gravement dans la chambre où nous avions déjeuné la veille.

— On pense à vous, monsieur le sybarite, me dit-il en déroulant à terre deux paillassons tout neufs, ramassés (à ce qu'il m'avoua) sur un des papiers de l'hôtel où il logeait.

Le paquet contenait en outre différents ustensiles de ménage, tels qu'un petit fourneau en terre, deux fourchettes de fer, couteaux, verres, etc. Le moyen de boudier contre de pareilles marques de sollicitude ? L'habitude fut donc prise, à partir de ce jour, de déjeuner dans la maison : en retour de cette concession, et pour m'engager à persister, Michel déploya un talent de cuisinier qui lui eût assuré une forte clientèle dans le quartier latin. Il excellait à faire cuire sur un petit fourneau toutes sortes d'ingrédients. Un jour, il me montra d'un air de triomphe un filtre à café qu'il avait dissimulé pendant la route ; ce jour-là, notre batterie de cuisine se trouva au complet.

Insensiblement l'accoutumance éteignit les derniers scrupules, les dernières inquiétudes que m'avait inspirées cette prise de possession de la maison d'autrui. La maison cessa dès lors de n'être qu'une

salle à déjeuner : on y revint après le bain pour faire la méridienne ; on s'y retrancha contre les ardeurs du mois d'août ; de temps à autre je consentis à y dîner par déférence pour le caprice de Michel. Le brave garçon, d'ailleurs, ne négligeait rien pour faire de notre gîte un séjour de plus en plus habitable. Tantôt c'étaient des clous qu'il plantait dans la muraille, pour y accrocher nos effets ; tantôt de vieux coussins de bergère, qu'il destinait à nous servir d'oreillers pendant la sieste ; une autre fois, tourmenté par un besoin de luxe artistique, il achetait sur le quai une collection de complaintes à deux sous, dont il tapissait les murs de notre salon.

— Supposons, me disait-il, qu'un jour, inspiré par notre mauvais génie, le propriétaire vienne nous surprendre ; de quoi se plaindrait-il ? Nous ne lui aurons rien soustrait ; au contraire, nous aurons ajouté à la valeur de son immeuble par l'introduction d'objets d'art et mobiliers, que nous pourrons même (sauf votre avis), lui abandonner pour les dommages-intérêts, s'il fait trop le méchant.

Un matin, je me sentis, en entrant, le visage bridé par un obstacle tendu au travers de la chambre. En me reculant, je reconnus que j'avais donné du nez contre un hamac.

— J'ai couché ici, me dit en riant Michel, et j'ai passé même une fort bonne nuit.

— Vraiment ? répondis-je. Et vous n'avez été troublé par personne ?

— Aucunement troublé. Le souvenir de nos anciennes conjectures m'a bien d'abord fait un peu rêver surprises, malencontreuses, brigands, faux-monnayeurs, etc. ; mais, en somme, je n'ai pas tardé à m'endormir fort tranquillement. Et je vous déclare que me voilà décidé à ne plus retourner coucher chez moi.

— Vous devriez bien, reprit-il, en faire autant. Car pourquoi ne pas nous installer définitivement ici, puisqu'aussi bien nous y passons les quatre cinquièmes et demi de la journée ? Nous descendrons à Paris, de loin en loin, pour y prendre de l'argent, du linge... (Et encore, voyez, moi, j'ai lavé ce matin ma chemise à la rivière). Qu'allez-vous faire chez vous ? y chercher des impressions désagréables.

Il avait raison. — Oh ! les bonnes heures de calme et de liberté que j'ai passées dans ce taudis, et comme je les savourais après tant de secousses que j'avais précédemment subies ! Souvent, couché dans ce hamac (nous nous y étendions chacun à notre tour) et prêt à m'endormir, j'évoquais l'image de mon chez-moi désert et bouleversé : je m'y voyais sans cesse inquiet, tressaillant à chaque coup de sonnette, allongeant le cou dès que j'entendais un bruit de pas dans la cour, et me retirant aussitôt de peur d'avoir été aperçu par un visiteur à qui je ne voulais pas ouvrir ; et comme je me réjouissais alors de me sentir protégé par la distance contre de si insupportables tourments !

Quelques-uns de nos anciens amis que nous rencontrâmes pendant nos rares apparitions dans Paris, intrigués par ce mot pompeux de *Maison de campagne* que Michel ne cessait de leur sonner aux oreilles, voulurent savoir à quoi s'en tenir sur nos prétentions. Ils vinrent d'abord l'un après l'autre, puis tous ensemble, en apportant, d'après notre recommandation, le matériel nécessaire. Ainsi s'organisèrent des réunions, des banquets souvent renouvelés, et que voulurent bien présider de temps à autres quelques femmes aimables.

Ces jours-là Michel ne manquait guères de me dire d'un ton goguenard :

— Aujourd'hui nous n'avons rien à craindre. Si le propriétaire vient, nous sommes ici assez de monde pour le mettre à la raison. A la rigueur, s'il est bon enfant, eh bien, nous l'inviterons ! Et ce sera encore bien de l'honneur pour lui que de trinquer en aussi bonne compagnie.

Le propriétaire ne vint pas. Et j'ajoute que jusqu'à la fin de la saison aucune visite importune, nul accident ne vint nous troubler dans notre usurpation.

La rentrée des classes fit trouver une place à Michel. Quant à moi, il me fallut bien rentrer dans le cours naturel de ma vie, et prendre une résolution...

.....

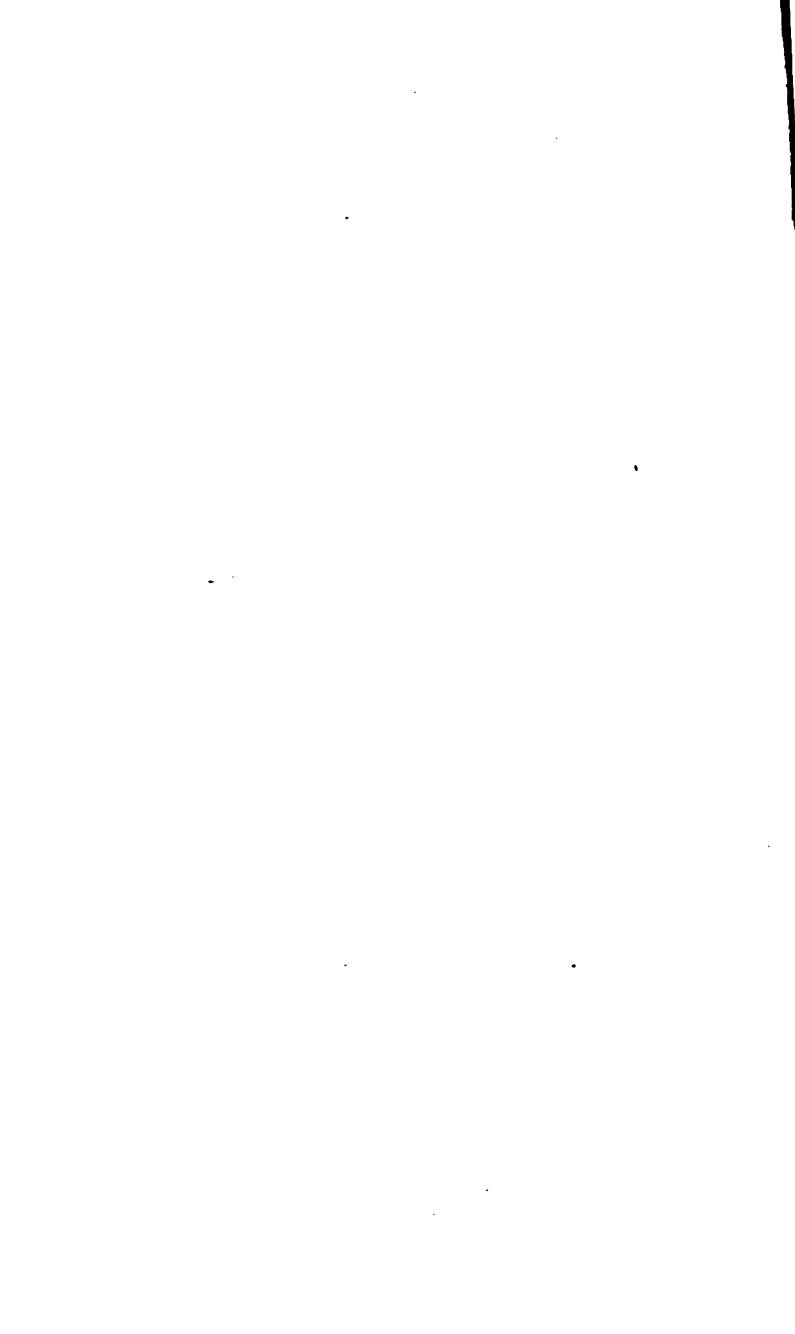
La MAISON a depuis ce temps cessé d'être habitée. Les compagnons sabliers y ont installé leur *mère* ; et le nom de la Mère-aux-Sabliers sert encore aujourd'hui d'enseigne à l'un des cabarets les plus fréquentés par les canotiers de la haute Seine.

Pour moi, je ne penserai jamais sans douceur à cette mesure où j'ai pu soustraire quelques heures au temps le plus malheureux de ma vie.

— 1845 —



L'AUBERGE





L'AUBERGE



ES voyages ont cela de bon qu'ils sont comme une parenthèse ouverte au milieu des ennuis de la vie ordinaire.

Quels que soient pour vous les tribulations du présent, les menaces de l'avenir, la difficulté des travaux entrepris, — le postillon a fait claquer son fouet, le capitaine a levé l'ancre, la vapeur a sifflé, — adieu soucis et travaux ! Vous voilà transporté tout à coup dans une sphère de repos, de paix et de loisir. Désormais vous ne rencontrerez plus que des visages indifférents, autant dire amis. Les tyrans si nombreux et si divers qui s'arrogeaient

des droits sur chaque minute de votre vie, sur chaque faculté de votre âme, ont perdu leur empire ; votre esprit a reconquis toute sa liberté pour admirer, pour jouir ; votre cœur, pour aimer, pour vivre. Il est vrai que la tyrannie n'y aura rien perdu et qu'au retour vous la retrouvez aussi impérieuse, aussi absolu ; ce sont là les angoisses du retour, le seul *mal du pays* que j'aie jamais connu : mais en attendant — qu'importe ? — vous avez devant vous trois mois, six mois, un an de tranquillité, — l'infini !

De là vient aussi le charme qu'on éprouve à retourner aux souvenirs de cette vie magique entée sur les peines journalières. Oui, lorsque l'impitoyable nécessité vous presse, lorsque l'amertume amassée au froissement de l'injustice et de l'adversité vous remonte à la gorge, comprime votre cœur et tuméfie vos paupières, il est bon, il est doux d'évoquer quelque riant tableau de voyage, comme il plait au sein d'une vie calme de contempler les tempêtes extérieures ; tant est réel et vivace le besoin d'échapper à soi-même et de se retremper en tout temps par l'opposition des contrastes.

Donc, en 18. ., jeune de mes vingt ans et tout affriandé de nouveautés et d'aventures, je parcourais les routes d'Allemagne.

Pourquoi l'Allemagne, à vingt ans, plutôt que l'Italie, la Grèce, ou l'Orient si fort à la mode alors ? Ah ! c'est que de ce pays si volsin du nôtre,

et son parent d'origine, j'avais une curiosité, un appétit que n'eussent pu distraire ni les ruines romaines, ni les temples grecs, ni les bazars de Constantinople ou du Kaire même. Outre l'identité de races, n'existe-t-il pas entre les deux pays un parallélisme d'études, une parité de pensées et d'inspirations bien capables de créer une sympathie de cœur et d'intelligence, une parenté d'enthousiasme entre les deux peuples ?

La France est souveraine du beau langage et de la critique littéraire, l'Allemagne règne dans la critique historique et dans la philosophie. Pendant les orages qui enveloppèrent la fin du dernier siècle et le commencement du nôtre, tandis que la France, Curtius des nations, se lançait dans le gouffre de l'inconnu et cherchait courageusement, d'expériences en expériences, à dégager la formule de l'avenir du monde, l'Allemagne conservait le dépôt sacré des conquêtes de la science et de l'inspiration. Les noms de Goëthe, de Schiller, de Herder continuent la gloire de Voltaire, de Rousseau, de Diderot et de Buffon, comme plus tard la gloire de ceux-là fut continuée par les noms éclatants de Châteaubriand, de Cuvier, de Lamartine, de De Maistre. Lorsque, subissant à son tour l'invasion du vainqueur, l'Allemagne s'arma pour la défense de ses sillons, ne peut-on retrouver une preuve de cette parenté que j'attestais tout à l'heure dans les rapports amicaux qui presque partout s'établirent entre les soldats des deux nations ?

Naguère encore, devant le foyer, nos pères rappelaient avec douceur les souvenirs de cette défense presque aussitôt convertie en hospitalité. Combien d'amitiés, combien d'alliances se formèrent alors comme en dépit de l'agression ? Combien n'en retrouvai-je pas moi-même de vieux débris de notre armée établis sur cette terre Allemande où ils étaient entrés en agresseurs, et qui les avait retenus comme citoyens, comme époux ! L'histoire de nos prisonniers de guerre en Allemagne est pleine d'unions ainsi contractées ; ailleurs c'étaient de touchantes promesses, conclues et réalisées, d'échanger plus tard les enfants de l'une et de l'autre nation ; et ainsi, par l'effet de ces échanges et de cette confiance mutuelle, s'amortissaient et se métamorphosaient en affections de famille les souvenirs de la guerre et du territoire violé.

Tels étaient les sentiments, les souvenirs dont se nourrissaient ma sympathie et ma curiosité pour le pays que j'allais voir. Pour m'y rendre, j'eus à traverser Londres et l'Angleterre ; à peine admirai-je, ingrat, les prodiges de sa civilisation et de son industrie. Hambourg ! c'était là que je voulais surprendre l'Allemagne à son extrémité la plus éloignée, là aussi que m'attendait, comme pour continuer les impressions de la patrie et du foyer, l'hospitalité d'une sœur de mon père, mariée pendant l'émigration à un bourgeois de la ville fédérale. — O bon et vieil oncle, alors encore gai et

alerte, maintenant vieillard maladif, qui ne lirez certes pas ces pages, votre pensée ne me quittera pas sans que j'aie constaté ici ma reconnaissance pour votre accueil si paternel.....

J'avais quitté Hambourg et je courais sur Berlin de toute la vitesse des quatre chevaux de la *Schnell-Post*, la mieux servie et la plus scrupuleusement exacte que j'aie connue.

Entre Hambourg et Berlin se trouvent les magnifiques forêts du Mecklembourg, que je voulais voir d'après le conseil de deux honorables marchands de Lubeck que le hasard, ou plutôt la Providence des voyageurs, m'avait donnés en cette occasion pour compagnons et pour *ciceroni*. A un relai de Lauenbourg, je mettais pied à terre, et confiant mon bagage à la prudence de mes nouveaux amis, qui devaient m'attendre à Berlin, je m'engageais dans la forêt, au petit trot d'une monture de louage qui portait ma valise en croupe. Selon les instructions des deux Lubeckois, je devais, après une petite journée de marche, rencontrer dans une clairière située au milieu de la forêt une auberge d'où je pourrais les jours suivants rayonner dans les environs.

L'hôtesse, madame Hauptmann, était, selon leur dire, une de ces aubergistes modèles, par qui tout arrivant est aussitôt adopté comme un fils. La qualité d'étranger ne gâtait rien : madame Hauptmann, ayant été fort belle au temps de l'invasion, avait

conservé pour les Français une tendresse qui n'était que la reconnaissance des hommages qu'elle avait reçus dans sa jeunesse.

Un incident fâcheux, en me gâtant le plaisir de la promenade, éperonna le désir que j'avais de faire connaissance avec ce phénix des aubergistes : une pluie grise et triste qui menaçait depuis quelques jours, se déclara au moment même où je mettais le pied à l'étrier et m'accompagna jusqu'à ma destination.

Le jour tombait et la pluie commençait à se ralentir lorsque j'entrevis la clairière et la chaumière de madame Hauptmann, dont les vitres claires et nettes miroitaient à la lueur d'un de ces couchers de soleil roses qui remplacent dans le Nord les ciels sanglants de nos soirées. Notre soleil parisien, pâle au gré des Avignonnais, est un coloriste enragé comparé à ces couchers de soleil du Nord pareils à des aurores boréales; de même que nos ciels d'octobre paraissent des ciels d'Italie à l'œil du voyageur qui revient de l'embouchure de l'Elbe.

Les paysans de l'Allemagne septentrionale ignorent la surprise et la satisfaction que cause aux Français la vue de leurs élégantes habitations, si différentes des mottes de boue et de paille sous lesquelles s'abritent encore nos campagnards. On est surtout frappé de l'éclat des vitres frottées comme les glaces d'un salon. La maison d'un paysan alle-

mand, peinte si elle est en pierre, rabotée si elle est en bois, et entourée d'un jardinet d'arbres verts, semble toujours sortir toute neuve de la boîte de sapin d'un village de Nuremberg. On croit avoir devant les yeux la *Folie* de quelque solitaire mondain; et si la porte s'ouvre, vous vous attendez plutôt à en voir sortir une héroïne romanesque que la paysanne robuste et grave que le trot de mon cheval attira sur le seuil.

Je ne vois pas pourquoi je vous la décrirais. Une forêt est une forêt et une paysanne est une paysanne; vous pouvez être sûrs qu'à propos de cette simple anecdote, je ne vous infligerai la description ni de l'une ni de l'autre. Et puis à de telles distances et après tant d'années comment être sûr de la fidélité d'un portrait? Bonne madame Hauptmann! est-elle seulement aujourd'hui telle que je la vis alors? et telle que je la vis en ce temps-là, était-elle vraiment elle-même? N'y aurait-il pas injustice et cruauté à vous donner la ressemblance de la vieille aubergiste pour le portrait de la belle vaincue de 1812?

Madame Hauptmann, haute et vigoureuse femme, m'accueillit avec cette raideur silencieuse que les allemandes de pur sang ont accoutumé d'observer à l'abord. Tandis qu'un petit polisson, que les jours suivants je rencontrai sans cesse sur les escaliers et dans tous les coins, tenait la bride de mon cheval, elle-même enlevait de dessus la croupe mon porte-

manteau et l'emportait à la force du poignet dans la salle commune, où je la suivis.

La vue de mon passeport, sur lequel j'avais tant compté pour hâter les progrès de l'intimité, ne dissipa pas d'abord cette réserve : elle y jeta les yeux négligemment, lut tout haut, en l'estropiant, mon nom, et me rendit le papier plié.

Au surplus, l'envie de converser et la curiosité d'observations morales étaient en ce moment primées chez moi par d'autres besoins beaucoup plus impérieux. J'étais harassé, courbaturé, mouillé jusqu'au linge : aussi, après avoir absorbé une notable portion de bœuf salé et de pain noir, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de gagner mon lit.

Un moment après, je me trouvais inséré dans ce double matelas de plume dont les allemands font leur coucher, — une taie d'oreiller sous les reins et une montagne sur l'estomac.

Une légère fièvre, due à l'humidité qui m'avait pénétré pendant la route, m'occasionna vers le matin des rêves assez bizarres.

Madame Hauptmann entra dans ma chambre, et s'asseyant au pied de mon lit, me reprochait en termes piquants de m'être laissé tantôt prendre aux apparences et d'avoir manqué de courtoisie à son égard : — Oh ! disait-elle en levant les yeux au ciel, les Français d'autrefois étaient bien plus aimables ! Là dessus commençait une série de récits et de ta-

bleaux où triomphait à mon désavantage la galanterie des vainqueurs de Bautzen. Madame Hauptmann elle-même se transfigurait à mesure qu'elle parlait : l'aubergiste ridée avait disparu ; je n'avais plus devant les yeux qu'une jeune fille fraîche, blanche, aux chairs fermes, pareille à celles que j'avais tant de fois suivies à Hambourg, au Neuen-vall et sur les remparts. Ses cheveux blonds s'échappaient de dessous son calot et dévalaient en gigolant jusqu'à sa ceinture ; ses épaules sortaient du corsage, et sa gorge repoussait le traditionnel fichu rouge noué à son cou. Et cependant c'était bien elle : comment avais-je pu m'y laisser tromper ? me punirait-elle de ma méprise ? Ses lèvres pleines de sang vif, s'entrouvrant pour laisser voir deux rangées de dents appétissantes, n'annonçaient pas une âme inexorable...

L'influence de ce rêve absurde, vingt fois interrompu, vingt fois repris, eût pu me jeter le lendemain dans une confusion singulière, lorsqu'étant descendu dans la salle, pour déjeuner, j'y trouvai pour me servir, au lieu de madame Hauptmann, une grande et belle fille, toute semblable à elle, mais tellement semblable, que je pus douter un instant si la seule différence qui me frappait n'était pas produite par le changement de jour et de lumière, ou si même elle n'était pas l'effet d'une disposition particulière. Mêmes yeux, même taille, mêmes traits, même regard, même attitude, même

geste : c'était enfin madame Hauptmann elle-même, mais madame Hauptmann rajeunie, madame Hauptmann sans plis au front, plus fraîche de teint, plus légère de mouvements, plus rebondie d'épaules et de corsage.

Je n'eus pas besoin de me frotter les yeux pour découvrir la cause de ce phénomène. — Ce n'était pas madame Hauptmann, c'était sa fille, Johanna, dont le doux nom, défiguré par l'accent teutonique, prenait dans la bouche de sa mère une sonorité terrible.

La bonne Johanna me servait avec cet empressement que mettent aux soins domestiques ces filles du Nord, plus habituées à gagner des maris par la réputation de bonnes ménagères qu'avec des écus.

Il me sembla que l'occasion était toute trouvée de mettre à profit les enseignements du rêve et de restaurer l'antique galanterie française.

Malheureusement entre Johanna et moi la conversation ne pouvait aller loin. Elevée à la campagne elle parlait une sorte d'allemand particulier, primitif ou corrompu, appelé *plat-allemand* (plat-deutsch). Quant à moi dont l'éducation s'était faite dans les livres, je parlais l'allemand à peu près comme on parle français à Frédéricksdorf. — A chacune de mes questions, la pauvre enfant répondait par des sourires accompagnés de petites exclamations fort gentilles.

En ce moment madame Hauptmann apparut. Elle s'avança préalablement en appelant à haute voix le

nom de sa fille : Johanna ! qu'elle prononçait Jéharrannähäh !

J'étais en trop bon chemin pour m'arrêter : j'avais résolu cette fois de rompre la glace. Madame Hauptmann d'ailleurs parlait allemand comme une saxonne.

Afin de pénétrer de plain-pied dans l'intimité, j'exposai à ces dames comment j'étais parti de Paris pour visiter l'Allemagne, comme quoi je me rendais à Berlin pour y suivre la clinique du fameux chirurgien Dieffenbach : je leur parlai aussi de mon séjour de six semaines à Hambourg, des sept clochers, du carillon, de Jungfernstieg, de mon oncle fabricant de cigares au Ganzemarkt, etc., sans négliger de témoigner mon admiration passionnée pour le beau sexe allemand.

Madame Hauptmann m'écoutait gravement, droite sur ses pieds et le poing sur la hanche. A chacune de mes allégations, elle acquiesçait par un *ach!* fortement accentué.

En arrière, à deux pas d'elle, Johanna levait à chaque exclamation les yeux sur sa mère et, dès que je reprenais la parole, m'observait sournoisement, comme étonnée et piquée d'entendre un homme parler si longtemps, contrairement à l'usage de ses compatriotes. J'avais en dernier lieu fait part à mes hôtes de mon projet de séjourner une huitaine dans l'auberge, afin de prendre un peu l'air de la

campagne avant que de m'aller enfermer dans l'hôpital de Berlin.

Malheureusement le temps ne changea rien ce jour-là à son programme de la veille et le continua sans modifications pendant toute la semaine : pluie le matin dès six heures ; pluie jusqu'au coucher du soleil. Cette circonstance, en me contraignant à garder la maison tout le jour, hâta singulièrement la familiarité.

Accoté au poêle de la cuisine, fumant la provision de kanaster que mon oncle m'avait donnée au départ, je parlais à madame Hauptmann de son beau temps, de la campagne de 1812, de Davoust et du blocus dont j'avais vu les principales scènes reproduites en une série de petits tableaux au Stint-Fankt. A son tour elle me racontait que l'hiver avait été cette année-là si rude, que les soldats français étaient obligés de faire fondre à grand feu sur les places les tonnes de vin qu'ils dérobaient chez les paysans ; comment son premier amoureux s'était laissé voler, elle étant à son bras, ses sabots par un sergent de voltigeurs, événement qui l'avait fait passer subitement du mépris du volé à l'admiration du voleur. Elle me disait les tours sans nombre joués à ses jeunes compagnes par nos sous-officiers : les ruses imaginées par les paysans pour soustraire leurs provisions au pillage, les calembourgs surprenants auxquels donnaient lieu les prononciations différentes des deux peuples, et surtout l'anecdote

authentique du cheval Nickel, dont un malentendu de ce genre avait fait donner le nom à un pain particulier, qui l'a conservé jusqu'aujourd'hui sur les cartes de tous les restaurants d'Allemagne (4). D'autrefois je la faisais rire en l'initiant à la vie des étudiants parisiens ; je lui déroulais la chronique amoureuse des écoles. Là l'amour-propre national et l'esprit de corps ôtaient à mon imagination tout scrupule : c'étaient des duchesses faisant arrêter leur équipage à la porte d'une église pour aller balayer de leurs mains la mansarde d'un étudiant en droit ; des carabins tombant par la cheminée dans le bouloir d'une marquise, etc.

Nous étions, comme on le voit, les meilleurs amis du monde. Johanna, elle-même, s'était tout à fait humanisée, et me traitait à peu près comme un frère. Je n'omettais jamais chaque matin, à notre première rencontre, de l'apostropher par ces vers de la *Jeanne d'Arc* de Schiller ; *Ah! schœne Johanna ! Ah! belle Jeanne !* etc.

Cette attaque ne manquait jamais son effet et mettait aussitôt en gatté, gatté bruyante, la mère et la fille.

(4) Il s'agit d'un cavalier de l'armée française, qui ne put jamais s'accoutumer au pain noir dont se nourrissent les paysans allemands ; toutes les fois qu'on lui présentait de ce pain, il le donnait à son cheval, en disant : *c'est bon pour Nickel !* — De là le nom de *Pain pur Nickel*.

J'avais fini par obtenir de Johanna, le soir, sans trop de prières, qu'elle me répêât cette chanson que je l'avais prise un jour à chanter entre ses dents, et où l'idéal allemand cherche si curieusement à se naturaliser espagnol : *Nach Sevilla! nach Sevilla!...*

« A Seville, à Seville il y a une petite maison ; dans cette maison une petite cuisine ; dans cette cuisine il y a un gros poêle ; et, près de ce gros poêle ma bien-aimée est assise. »

Ce poêle allemand transporté dans une cuisine andalouse me paraissait d'une bizarrerie charmante.

Cependant le temps passait : les huit jours convenus entre mes compagnons de route et moi étaient expirés. Nulle apparence que le ciel pût changer ; il fallait donc partir et me rendre là où j'étais attendu.

Je songeais à cela un soir, comme je faisais en fumant le tour de l'auberge entre deux ondées. J'en vins à me demander comment depuis trois jours que j'arrêtais à part moi mon départ, je ne m'étais pas encore décidé à l'annoncer ?

Était-ce simplement la paresse de rompre une habitude, ou bien avais-je sans m'en douter pris de l'attachement pour cette maison et pour ce ménage de deux femmes rustiques ?

Évidemment non.

Était-ce alors la crainte d'affliger mes hôtes en prenant congé d'elles ? Mais dès le jour de mon arri-

vée n'avais-je pas fixé le terme de mon séjour ? Ce terme même étant passé, en quoi l'annonce de notre séparation pourrait-elle les surprendre ?

En réfléchissant, je compris que cette résolution n'était ni aussi simple, ni aussi facile à prendre que j'affectais de le penser. Je découvrais au fond de ma pensée une hésitation dont je ne me souciais pas d'approfondir la cause. Ce n'était qu'une raison de plus de me hâter. Je regagnai donc la maison et m'acheminai vers la cuisine, lentement, l'oreille basse, mécontent comme on l'est d'un tort qu'on ne veut pas s'avouer.

Madame Hauptmann était seule et tricotait à la clarté d'une chandelle.

J'allai m'asseoir à ma place habituelle, et je continuai de fumer en me boudant moi-même.

Je devais faire une assez sottie contenance.

Par un hasard que je n'aurais pas attendu, madame Hauptmann vint au-devant de ma déclaration.

— Eh bien, quoi ? me dit-elle, me lançant des regards de côté sans quitter son ouvrage, — vous pensez à nous quitter ? — Cela est bien pressé, vraiment, de vous remettre sur les routes ! Restez donc chez nous : vous y serez bien soigné, — *bien aimé*. — Qu'allez-vous faire à Berlin ? Encore vous casser la tête ! N'en savez-vous pas assez long ?

— Faut-il que je vous dise une chose ? reprit-elle en faisant un mouvement vers moi pour poser sa

main sur mon bras. — Eh bien, restez chez nous... et vous y serez *chez vous* quand vous voudrez. — Oui, la maison, et une bonne fille par dessus le marché.

J'eus besoin de me répéter mentalement la phrase pour être sûr de ne pas m'être trompé. Après quoi je partis du plus bel éclat de rire qui fût jamais sorti de mon gosier.

Je m'en repentis presque aussitôt. L'air d'étonnement profond et même d'indignation qui se peignit sur le visage de madame Hauptmann me fit comprendre que je venais de commettre une impertinence, peut-être même une méchanceté.

Evidemment la proposition avait été faite de bonne foi et même avec une certaine générosité. La bonne aubergiste n'avait vu en moi qu'un pauvre *studien*s fuyant son pays, voyageant à peu de frais avec une mince valise, et se logeant dans les auberges de paysans : elle m'offrait sa maison et sa fille et se croyait en toute sincérité ma bienfaitrice.

Mais l'idée du fils de ma mère, transformé en cabaretier et tenant l'étrier à des maquignons, avait tout d'abord paralysé mon jugement.

Je balbutiai par forme d'excuse quelques phrases banales. Je crois que je parlai d'une fiancée imaginaire qui m'attendait dans ma patrie.

Et, après avoir annoncé mon départ pour le len-

demain au matin, je me retirai dans ma chambre, moitié confus, moitié gai.

Le lendemain, à l'heure dite, mon petit cheval se trouvait tout sellé et bridé devant la porte.

Du même air grave et digne qu'elle avait, huit jours auparavant, décroché et emporté ma valise, madame Hauptmann la rapporta et l'assujétit sur la selle.

Puis, me tendant la main, elle me souhaita, suivant l'usage allemand, un bon voyage.

En passant devant la fenêtre de la cuisine, j'aperçus Johanna assise et courbée sur son ouvrage. Elle ne me regarda pas ; mais la seule pensée qu'elle eût pu le faire me remua le cœur jusqu'au fond.

Je mis aussitôt mon cheval au trot et je m'en allai tout d'une traite jusqu'à Lauenbourg, où je devais reprendre la poste.

Plus d'une fois pendant le voyage je ressongeai à la proposition de mon hôtesse, tantôt pour en rire, tantôt, ma foi, pour en pleurer presque d'attendrissement.

Le soir de mon arrivée à Berlin, j'eus le courage de m'en égayer avec mes commensaux.

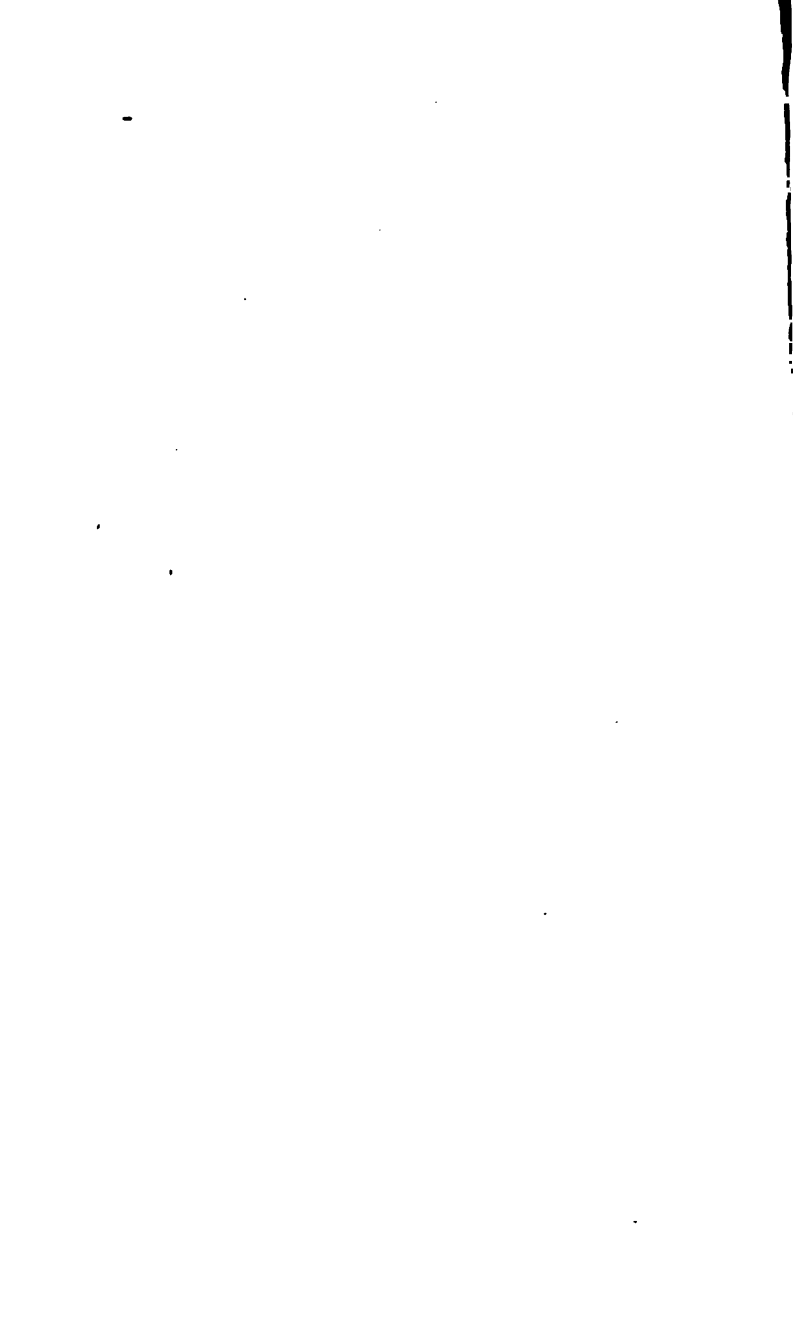
Cependant, aux heures de découragement et de lassitude, je me suis plu quelquefois à évoquer le souvenir de cette hospitalité si franche et si cordiale.

Je me revoyais assis sur le banc de pierre où souvent j'étais venu fumer ma pipe à l'heure du couchant ; j'entendais par la porte ouverte le bruit des casseroles et des marmites manœuvrées par madame Hauptmann ; Johanna mettait le couvert en chantant sa chanson.

— 1846 —



LES PROMESSES DE TIMOTHÉE





LES PROMESSES DE TIMOTHÉE

I

SANS doute, me dit Timothée, c'est encore le meilleur parti que vous puissiez prendre. La position n'est pas tenable : point d'argent, des dettes et chez vous une femme malade qui se meurt... Venez me voir demain matin, et nous arrangerons cela, ajouta-t-il en prenant congé de moi par une chaude poignée de main.

Je restai quelque temps fixé à la même place, tandis que le bruit des pas précipités de Timothée se perdait dans l'éloignement.

Lorsque j'eus compris que j'étais seul, je respirai

largement comme un homme qui dépose pour un instant un fardeau trop lourd. Et je suivis machinalement le trottoir dans la direction opposée à celle que Timothée avait prise.

Il était environ minuit : les boutiques se fermaient. Paris prend à cette heure, principalement dans les quartiers riches, des aspects singuliers. Les boutiques closes de contrevents noirs laissant apercevoir par une dernière ouverture des pyramides de cachemires, d'étoffes de soie, de linge brodé ; des massifs de fleurs artificielles, des cabinets d'orfèvrerie encore resplendissants de la lumière du gaz, font penser vaguement à ces bazars mystérieux, à ces palais fantastiques où, dans les Contes Arabes, des Filles de Rois entraînent, pour les enivrer, les portefaix et les kalenders.

Moi, les mains croisées sur les reins, la tête basse, je m'acheminais lentement, heureux peut-être à mon insu, après tant de courses faites les jours précédents, de marcher sans but déterminé.

Cette heure, — heure de repos pour la multitude organisée, — qui vide la rue et éteint les fenêtres et laisse la ville déserte et illuminée comme pour une fête de tyrans égoïstes et misanthropes, est pleine de douceurs pour l'homme opprimé. En le délivrant du bruit, et de la crainte des rencontres fâcheuses, elle lui rend la liberté, la lucidité de sa pensée ; aussi est-elle souvent pour lui l'instant

des partis-pris courageux et des inspirations lumineuses.

Comme l'avait dit Timothée, ma position n'était pas supportable.

Le plus pressé sans doute était de payer le propriétaire, ce doux millionnaire qui depuis six semaines menaçait de me mettre dehors, moi et les miens, en gardant mes meubles.

Je voyais déjà mon mobilier descendu dans la cour pour être ensuite empilé dans une resserre; mes livres, mes papiers, balayés jusque dans la rue.

Et cette pauvre fille qu'il allait falloir, — livide de fièvre et minée par la consommation, — jeter dans un fiacre pour la conduire... où ? — à l'hôpital, sans doute !

Depuis six semaines je m'évertuais par mille moyens incroyables à prolonger cette agonie de situation. L'imagination du romancier le plus inventif succombe à la comparaison de cette fécondité stimulée par la nécessité. Jamais avoué normand ne s'entendit mieux à multiplier les ajournements, à rajeunir les déclinatoires. Ne fallait-il pas chaque jour, avant de songer à moi, à mes dettes, à mes besoins de toute sorte, faire les avances nécessaires à un traitement coûteux, payer et défrayer une garde, alimenter le crédit chez le pharmacien, qui ne manquait pas de se montrer soucieux dès que la note dépassait un certain chiffre ?

Au milieu de cet état désespéré, Timothée m'était apparu comme un sauveur.

J'avais beaucoup connu Timothée autrefois. Je lui avais même rendu un assez important service deux ans auparavant en levant l'obstacle qui s'opposait à son départ de Paris, dans un moment où une place avantageuse l'attendait en province. Il va sans dire que dans la suite Timothée s'était montré assez peu reconnaissant du service, et je l'avais oublié moi-même, lorsqu'un soir je le heurtai sur le boulevard, rayonnant, parfumé de luxe et de bien-être, et fumant avec la volupté du flâneur un cigarre de premier choix.

Après un heureux séjour à Toulouse, sa patrie, Timothée s'en revenait prendre à Paris la gérance d'un journal quotidien.

La première embrassade fut chaleureuse, et je craignis un instant, tant les témoignages de son amitié étaient bruyants et expressifs, qu'il ne fit attrouper la foule autour de nous.

Je dus, pour éviter un scandale, entrer avec lui dans un café à la mode, où je crus d'abord qu'il allait faire apporter devant moi, sur la table, toutes les denrées de l'établissement, glaces, spiritueux, cigares ! les propositions se succédaient de manière à agacer les nerfs d'un homme aussi peu disposé que je l'étais, à s'égayer. Il me fallut ensuite écouter le récit pittoresque de ses aventures à Toulouse, de ses bénéfices, de ses succès.

Deux heures se passèrent ainsi : Timothée toujours buvant, toujours fumant, toujours parlant de plus en plus fort ; moi fumant et buvant aussi, mais à froid, l'intensité du chagrin neutralisant l'action de l'alcool. Une pensée s'agitait en moi pendant tout le temps que le Toulousain me parla : — M'ouvrirais-je à mon ancien ami sur mes embarras ?

N'était-ce pas violer en lui la conscience de l'homme obligé en le forçant au souvenir du bien-fait ?

J'avoue d'ailleurs que l'expansion du bonheur d'autrui a toujours eu sur moi cet effet de refouler l'épanchement du chagrin. Comment se résoudre à troubler par une confiance de cette nature le sacrement du bonheur complet dans un autre ? Un scrupule d'amour-propre s'ajoute à cette timidité instinctive : avouer son malheur à un homme heureux, n'est-ce pas se constituer vis-à-vis de lui en état d'infériorité ?

Timothée cependant m'avait mis à plusieurs reprises sur la voie d'une proposition. En m'apprenant qu'il allait être gérant d'un grand journal, il ne s'était pas fait faute de se déclarer tout à ma disposition et de protester que toute copie offerte par moi serait acceptée d'emblée, avec tour de faveur, et payée au poids de l'or. Une lettre de garantie signée du gérant d'un journal quotidien ne pouvait-elle pas attendre pour huit jours encore mon propriétaire ? Or huit jours, c'était trois fois plus de temps qu'il

n'en fallait pour écrire deux mille de ces lignes que Timothée me paierait bien trois sous, puisqu'il disait cinq. Ceci, joint à cette considération que je n'étais pas seul à souffrir, me décida. Je proposai à Timothée de sortir un instant, et là, sous le gaz, une main posée sur chacune de ses épaules et les yeux arrêtés sur les siens, je lui exposai au net ma situation, en lui soumettant l'expédient auquel je rêvais depuis une heure.

Un joueur de paume sortant tout échauffé du mail, à qui l'on jetterait au creux de l'estomac un verre d'eau glacée, ne serait pas sans doute plus déconcerté, ni plus surpris que ne le fut Timothée à cette ouverture. Mais il était trop de son Midi pour laisser rien paraître de son émotion dans une pareille conjoncture.

Je compris néanmoins au pincement de ses lèvres, à l'obstination avec laquelle il regardait en me répondant tantôt le pavé, tantôt les murs, à l'agitation nerveuse de sa canne, qu'il aurait préféré que j'eusse attendu un peu plus longtemps avant de profiter de sa bonne volonté.

Le coup néanmoins avait porté, et après bien des verbiages, le Toulousain lui-même résuma l'entretien par la phrase que j'ai citée en tête de ce récit.

Timothée agirait-il ? j'aurais voulu pouvoir n'en pas douter. Le plus urgent était toujours de le mettre en demeure de prouver ses bonnes dispositions.

Rentré chez moi, je bouleversai des cartons auxquels depuis longtemps je n'avais pas touché ; et ayant enfin mis la main sur un travail passablement entamé, je passai la nuit entière à cette besogne fiévreuse, rebutante, qui consiste à combattre le sommeil et sa conscience pour accumuler des lignes.

II

Le lendemain, à l'heure dite (neuf heures), j'étais à l'hôtel de... dans la chambre de Timothée.

Je trouvai le gérant du*** au lit.

Il prit avec un geste plein de grâces le rouleau que je lui tendais et le lança derrière son oreiller en me souriant d'un air qui semblait dire : Vous voyez que je n'y regarde même pas !

Cette marque de confiance me donna quelque espoir.

— Ce n'est donc pas tout-à-fait impossible ? demandai-je à Timothée.

— Mais... non.

— Eh bien alors, mon cher, repris-je en lui saisissant le bras, vous ferez l'affaire ; car je me vois en position de tout exiger de mes amis.

La dessus je lui répétai dans tous leurs détails les explications données la veille. A chaque raison que je lui faisais valoir, le Toulousain acquiesçait tantôt

par un signe, tantôt par des lambeaux de formules. Il excipa toutefois de sa position de nouveau fonctionnaire pour me faire comprendre qu'il ne pouvait prendre aucun engagement avant d'en avoir préalablement conféré avec l'autorité supérieure. Cette précaution au surplus n'était, selon lui, qu'une simple formalité qui ne pouvait entraver en rien l'effet de ses bonnes intentions à mon égard.

Nous devions nous revoir à quatre heures, dans les bureaux du journal.

Je passai ma journée à me promener sur les boulevards extérieurs, les préoccupations de l'attente et de l'espoir m'empêchant de sentir la fatigue.

A sept heures du soir Timothée n'avait pas encore paru. Je pris le numéro du jour pour savoir l'adresse de l'imprimeur : à l'imprimerie il me fut répondu que le gérant n'était plus attendu qu'au moment du tirage, c'est-à-dire à une heure assez avancée de la nuit.

Excédé de fatigue et d'inquiétude je m'en allai solliciter l'hospitalité d'un ami logé dans le voisinage de Timothée, pensant être plus sûr ainsi de ne pas manquer son réveil.

Le lendemain, point de Timothée. Sa chambre était ouverte, le lit était fait. Evidemment la galanterie méridionale me jouait un tour.

Trois démarches que je fis au bureau du journal ne furent pas plus heureuses.

Certes il y avait dans ces mésaventures autre chose que de la fatalité ; quand même le flair que j'avais pu acquérir dans de précédentes épreuves ne m'en aurait pas averti, ma raison, ma mémoire m'en fournissaient la preuve manifeste. En comparant la chaleur des protestations de Timothée à la timidité de ses réponses après que je l'eus mis en demeure de s'exécuter, il n'était pas douteux que le Toulousain après s'être ridiculement vanté par l'effet de l'ostentation inuée chez ses compatriotes, n'osait par le même motif en convenir et préférait me leurrer indéfiniment, plutôt que de m'avouer franchement qu'il s'était trop avancé. Or, j'étais par une expérience récente, trop habitué à la mauvaise chance pour qu'un nouveau mécompte me pesât beaucoup ; mais il me paraissait inutile et même dangereux de rester plus longtemps dans l'incertitude. J'étais d'ailleurs choqué de l'idée que je servais la vanité d'un sot en prolongeant inutilement vis-à-vis de lui le rôle de solliciteur.

J'écrivis donc à Timothée une lettre polie, mais significative, où laissant percer le soupçon de son embarras, je lui offrais de reprendre sa parole ; j'ajoutai que j'irais moi-même chercher sa réponse à l'heure qu'il m'avait indiquée le jour précédent, quatre heures.

III

Cependant une scène désolante se passait chez moi.

Le propriétaire à qui la veille, fort de la promesse de Timothée, j'avais parlé sur le ton d'un homme prêt à payer, voyant s'écouler le délai prescrit, était entré comme la tempête au moment même où la malade reposait après une nuit de délire. Mon absence, qui lui parut une preuve de mauvaise foi, mit le comble à son exaspération. Il protesta bruyamment qu'il entendait n'être pas davantage dupe de mes défaites, et comme la garde s'avancait pour le supplier de ne pas troubler le sommeil de la malade dont le lit se trouvait dans la pièce voisine, il ne feignit pas de dire que cette maladie n'était qu'un prétexte de plus, un piège tendu à son humanité et dont il aurait raison sur-le-champ, comme de tout le reste.

La malade éveillée en sursaut, indignée autant qu'effrayée de ses menaces, avait fait un effort pour se lever et était retombée à terre contre son lit, en proie à une crise affreuse.

C'est à ce moment que j'arrivai, averti par un pressentiment de la nécessité de ma présence. En me voyant, le propriétaire, déjà quelque peu ému des conséquences de sa brutalité, crut prudent de

dissimuler ; mais un seul regard jeté sur lui, sa pâleur, l'agitation de la garde, le désordre du lit où l'on venait de replacer la malade m'avaient tout appris. Ce soupçon d'une violence dont j'étais loin pourtant de comprendre toute la portée, eut l'effet singulier de faire immédiatement cesser mes doutes sur Timothée. Le grand besoin que j'avais de compter sur lui me le fit immédiatement juger sincère. J'entraînai le propriétaire hors de l'appartement et je lui déclarai sans embarras que j'étais accouru pour l'informer d'un mal entendu. Je précisai tout, le titre du journal, le nom du gérant et le chiffre de la somme que j'attendais, ajoutant que si, contre toute vraisemblance, ma certitude venait à être déçue, je quitterais moi-même dès le lendemain matin sa maison, où il ne m'était plus possible de rester.

En descendant l'escalier, la conviction que j'avais cherché à inspirer à mon créancier était entrée en moi. Il me semblait que les choses étant à ce point, Timothée ne pouvait plus trouver de raisons pour manquer à sa parole. Je me sentais d'ailleurs résolu à emporter sa porte d'assaut et à le traîner jusque chez moi pour le soumettre à la sommation du fait.

Par bonheur, Timothée me reçut. Il vint à moi, et me serrant les mains, me tança énergiquement sur mes soupçons. Il parla avec une telle volubilité que j'en fus un instant étourdi.

— Mais, mon cher, lui dis-je, dès qu'il me fut

possible de placer un mot, je n'ai pas douté de vous ; songez seulement à l'empire des circonstances dans lesquelles je me trouve, et dont la gravité s'accroît d'heure en heure. (Ici je lui fis part de ce que je venais de voir et de supposer). — Enfin, où en sommes-nous ?

— Mon cher, répondit Timothée, je n'ai pas encore vu D*** (c'était le propriétaire du journal).

Je tenais encore les mains de Timothée dans les miennes, l'étreinte se relâcha ; il me passa de la glace dans le dos.

Et je m'essayai le front.

— Eh ! reprit le Toulousain, pétrissant à deux mains la table de son bureau, comme on dit que Mirabeau pétrissait le marbre de la tribune, — vous ne savez pas ce que c'est que de fonder un *organe* quotidien ! Savez-vous dans quelle situation nous nous trouvons en ce moment ? — On était alors en pleine crise ministérielle ; le bourreau entreprit de me tailler une tartine de ce pain-là.

Je l'arrêtai brusquement.

— Mais la lettre ?

— Eh ! la lettre... c'est justement pour la lettre que j'ai besoin de voir *machin*.

— Pourquoi ?

— La lettre, votre lettre, parbleu ! est un engagement !

— Un engagement... de vous à moi.

— Farceur ! répondit Timothée, passant subite-

ment de la véhémence tragique au ton le plus fin de la comédie. Et si je ne réussis pas dans la huitaine, qu'est-ce que vous en ferez de votre lettre ? la garderez-vous dans votre poche ?

J'étais abasourdi. Néanmoins, cette prévoyance d'homme d'affaires me dégoûta positivement.

— Ah ça, dis-je, vous moquez-vous de moi décidément, Timothée ? Faut-il que je recommence le récit que je vous fais depuis trois jours ? Je vous préviens pourtant que je suis déjà bien las de vous donner ma détresse en spectacle. Comprenez-vous ce que je vous demande, enfin ?

— Oui, oui, — je — vous — comprends, interrompit Timothée en parodiant le geste et l'intonation de quelque premier rôle du grand théâtre de Toulouse. — Je comprends tout ! reprit-il. Croyez-vous que je ne lise pas depuis trois jours dans vos yeux le reproche que je vous vois prêt à me faire ? — Oui ! — J'ai obligé Timothée ! Timothée me doit de l'argent ! J'ai payé les dettes de Timothée ! Timothée est *hurux* ; il a une belle place ! Et cette place, il ne l'aurait pas eue sans moi, si je n'avais pas dégagé sa malle !

(Je multipliais les signes de dénégation sans pouvoir me frayer un passage à travers cette forêt de point d'exclamations).

— ... Eh bien ! savez-vous ce que Timothée avait dans sa poche il y a quatre jours, en arrivant à Pa-

ris ? quarante francs ! qua-ran-te francs ! ! et savez-vous ce qu'il a aujourd'hui ?...

— Tenez ! dit-il d'une voix sourde en arrachant un tiroir contre lequel il frappa du poing pour en faire sonner le vide, — rien ! rien ! (— et il repoussa le tiroir de façon à le briser.)

— ... Je comprends encore ceci : Timothée a une montre et une chaîne en or ! On peut les vendre, n'est-ce pas ? Eh bien, tenez ! dit-il en me tendant les deux objets de l'air d'un ambassadeur posant un *casus belli*, allez les vendre ! Je vous avertis qu'elles ne sont point payées, et qu'il y va pour moi de la police correctionnelle ! !

— Sacrebleu ! m'écriai-je à la fin ; il ne s'agit pas de l'obligation que vous pouvez m'avoir. Je ne veux vous prendre ni votre argent, ni votre montre. Je viens tout simplement vous demander un service, comme à un homme que je crois disposé à me le rendre, et qui même s'y est offert. J'ajoute que dans aucune circonstance de votre vie vous n'aurez mérité plus de reconnaissance. —

Mon manuscrit à demi-déroulé se trouvait sur le bureau ; il est présumable qu'il n'avait été ouvert que pour les besoins de la cause, et sur l'appel de mon nom.

Timothée, qui tournait autour du bureau comme une bête fauve, jeta un regard de côté sur le manuscrit.

— Voyons votre article, me dit-il.

Je sentis le piège et je sautai à deux mains sur le rouleau.

— Vous ne le verrez pas, m'écriai-je.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas besoin de le voir.

— Il est donc mauvais ? demanda le Toulousain avec un sourire aigre.

— Il est excellent, répondis-je. Tellement bon que je ne suis embarrassé de le placer nulle part ; mais le placement de l'article n'est pas la question du moment. La question, la question instantane, c'est l'avance, c'est l'argent ; cet argent qu'il me fallait absolument il y a un mois, il y a huit jours, hier, ce matin, comprenez-vous ? l'avance, voilà le service ; et ce service, je ne puis le demander qu'à un ami comme vous.

Timothée, qui s'était rassis, roulait les yeux d'orient à occident et fourageait à deux mains son épaisse chevelure noire.

En ce moment la porte du cabinet s'entrouvrit et la tête d'un garçon de bureau s'avança par l'ouverture :

— Monsieur. .

— C'est bon !! tonna le gérant qui bondit sur son siège.

Mais, malgré son impétuosité, il ne put couper la phrase du garçon : — Monsieur D*** demande monsieur.

Un silence solennel suivit ce petit incident.

— Après ce que nous venons de dire l'un et l'autre, reprit Timothée d'un ton grave, vous ne pouvez pas douter que je ne fasse tout ce qui me sera possible pour vous satisfaire. Vous m'avez obligé...

Je voulus l'interrompre et faire cesser cette comédie de dignité burlesque ; mais Timothée répéta en haussant la voix :

— Vous m'avez obligé, je vous dois beaucoup, et croyez bien que je n'ai jamais désiré plus vivement qu'à cette heure de m'acquitter. Je ne sais pas trop si je pourrai me faire écouter de D*** en ce moment ; les complications de la situation politique...

— Oui, oui.

— Mais enfin, d'une façon ou d'une autre...

— Mon cher Timothée, dis-je en le retenant, puisque je vous vois en de si bonnes dispositions, permettez-moi de vous rappeler que le service que vous méditez de me rendre doublerait de prix en arrivant le plus tôt possible.

— C'est entendu.

— J'oserai alors vous demander à quelle heure...

— Me donnez-vous jusqu'à onze heures du soir !

— Parfaitement.

— Eh bien alors, onze heures du soir... à l'imprimerie.

IV

J'allai de nouveau me réfugier chez l'ami qui n'avait hébergé la veille, et qui, en vertu de cette hospitalité était devenu mon confident.

Le récit que je lui fis de mon dernier entretien avec Timothée l'édifia médiocrement.

— Votre homme du Midi, me dit-il, est en même temps un finot et un lâche. Je parie qu'il n'osera pas dire un mot à D***, par crainte d'user de son crédit, ou de compromettre sa position. En attendant, il vous amusera le plus longtemps possible, afin de conserver son rôle de protecteur. Ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est qu'il vous rende ce soir votre manuscrit avec un refus définitif.

Afin de vérifier sa prédiction, mon hôte m'accompagna jusqu'à l'imprimerie.

Il ne s'était pas trompé.

Le premier homme de service à qui je m'adressai me remit de la part de monsieur le gérant un paquet et une lettre.

Timothée, tout en mettant à ma disposition plus que jamais sa montre, sa chaîne et jusqu'à son lit, m'avertissait *loyalement* qu'il n'y avait pas à compter sur le genre de service que j'espérais de lui et, toujours aussi loyalement, me remettait mon manuscrit,

souhaitant que j'en pusse faire ailleurs un usage plus conforme à mes désirs.

Je refusai l'offre que me fit mon ami de m'accompagner plus loin, et seul, rompu de fatigue, la tête à peu près perdue, je pris le chemin de mon domicile avec le sentiment de résignation désespérée du soldat qui s'en va mourir à son poste.

Comme je remontais péniblement le faubourg, quelqu'un me barra le passage.

Ce n'était pas Timothée.

C'était X..., l'homme le plus décrié du journalisme, un de ces écrivains sans talent, sans la moindre qualité d'invention ou de style, ne vivant qu'en spéculant sur le talent et sur les besoins de leurs confrères, accumulant les combinaisons de journaux les plus impossibles, et comptant leurs fondations par leurs faillites; un de ces hommes, en un mot, pour qui l'on ne se découvre même plus, et avec lesquels on ne traite que la copie dans une main et l'argent dans l'autre.

Quelques semaines auparavant j'avais à peine rendu à X... son salut; mais ce jour-là les hommes m'étaient devenus tellement indifférents que je serrai la main qu'il me tendit.

— Qu'est-ce que vous avez? dit-il en m'attirant sous une lanterne.

Je fis la réponse ordinaire: — Rien.

— Ah! vous n'avez rien... Vous n'êtes pas malade?

— Eh ! non, je ne suis pas malade.

— Eh bien ! alors, mon cher, avec cette figure-là vous allez vous noyer, ou vous brûler la cervelle.

Je haussai les épaules.

— Voyons, reprit-il, qu'est-ce qu'il y a ? Car assurément je ne vous laisserai pas dans l'agitation où je vous vois sans en savoir la cause.

Ma colère, comprimée depuis trois jours, éclata. Je n'examinai pas si cette question, adressée par un homme pire pour moi qu'un étranger, était une marque d'intérêt banal ou une tentation du sort, et avec l'éloquence de l'indignation, je racontai à X... tout ce qui s'était passé, sans omettre ce que l'on sait du détail de ma situation.

Je parlais haut, et quelques passans s'arrêtèrent, croyant à une dispute. X... m'écouta sans m'interrompre et sans me quitter des yeux.

Quand j'eus fini :

— Et de quelle somme s'agissait-il, me demanda X... ?

— Trois cents francs.

— Eh bien ! montons.

Et il alla frapper à la porte de la maison voisine, qui était la sienne.

.

.

V

C'est ainsi que je fus sauvé, non pas du suicide, je n'y songeais pas, mais d'un désastre qui certes eût été pour toute ma vie un souvenir amer.

Quant à Timothée, que depuis lors je pris l'habitude de ne plus saluer, il n'a cessé de se plaindre de mes obsessions et de mon ingratitude.

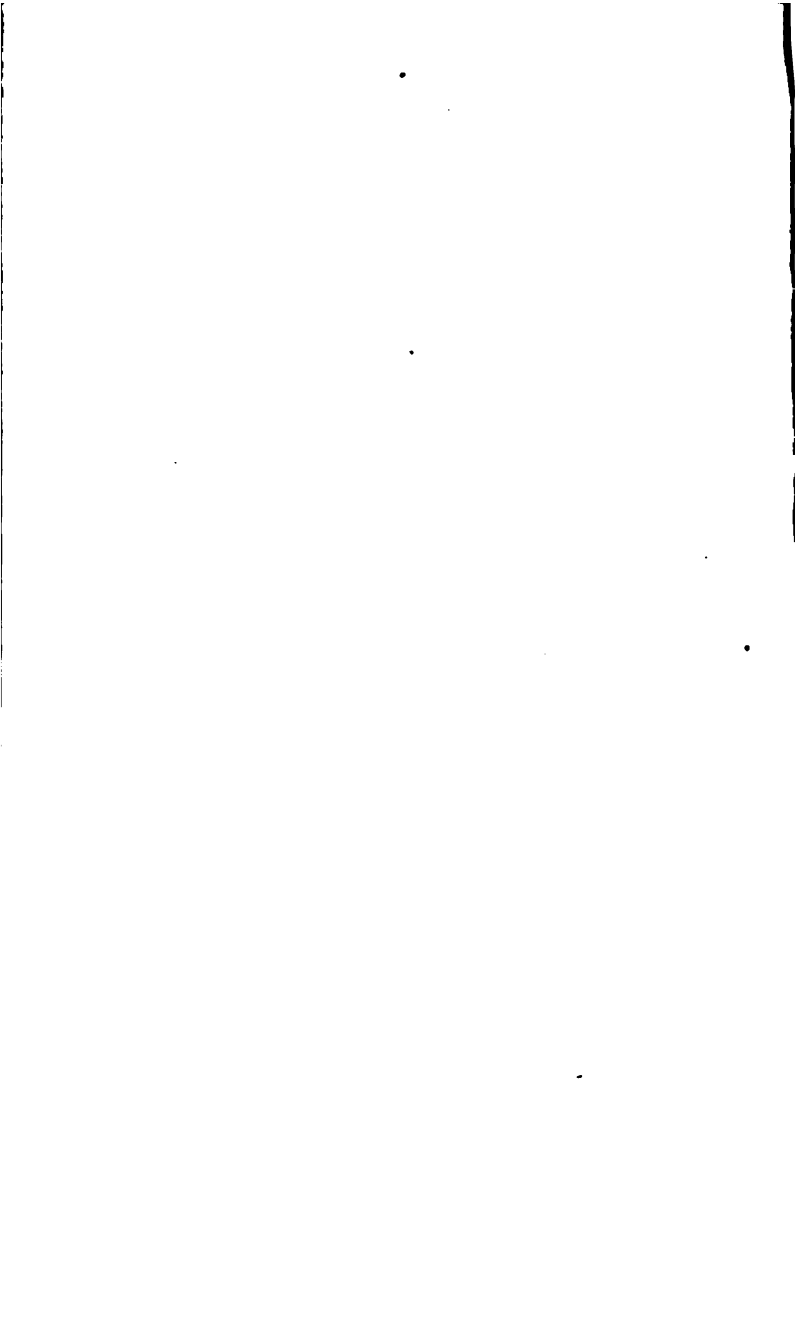
J'ai su qu'un jour, entendant parler de moi, il dit :

— Ce garçon-là n'arrivera jamais à rien ; que voulez-vous?... pas d'ordre!!

— 1848 —



MON COUSIN DON QUIXOTE





MON COUSIN DON QUIXOTE

PHYSIONOMIE D'UN PHILHELLÈNE

LES coutumes, les institutions, les usages ne disparaissent point seuls dans les révolutions. Leur action (je parle des révolutions) ne s'arrête pas même aux idées, qu'elles emportent souvent. La morale, que les philosophes disent éternelle, en reçoit aussi de graves modifications. Telle vertu périt, se déplace, se transforme; des vices nouveaux s'engendrent, d'autres s'oblitérent; de même qu'en suivant les âges on voit certaines maladies disparaître, d'autres se développer tout-à-coup. Et de même aussi qu'on peut faire l'histoire d'une idée, on peut faire l'histoire d'une vertu ou d'un vice.

LE COURAGE, cette vertu spontanée, agissante, irréfléchie, qui ne connaît ni préjugés, ni lois, et précipite l'homme vers son but au mépris de toute considération et de tout danger, qu'en avons-nous fait ? Comment s'exercerait-elle d'ailleurs à travers les protections sans nombre qui nous entourent ! protections abstraites ou matérielles : protection du magistrat sur son siège, du soldat dans sa caserne, du sergent de ville dans la rue, de la police partout ! Je demande si à cette heure l'homme le plus lâche ne peut pas mourir sans avoir eu l'occasion de s'apercevoir de ce qui lui manque ?

Certes, je ne veux pas calomnier mon temps, et la recherche puérile du paradoxe est aussi loin que possible de ma pensée. Non, le courage n'a pas disparu de nos âmes. Cet homme qui passe, courbé sous son chapeau de soie, portant dans son cœur le champ de bataille de son ambition et de ses faiblesses ; cet autre qui chemine avec un front stoïque au milieu de difficultés inextricables, d'hostilités permanentes, et sous la perpétuelle sentence de mort du besoin ou de la faillite, ne sont pas, à mes yeux, moins héroïques que les Ariodant et les Membrin.

Mais au moins ce courage-là, que j'admire autant que qui que ce soit, est-il une transformation assez capitale de l'autre. D'une vertu tout en dehors, nous avons fait une vertu latente, patiente, pleine de circonspection et de calcul. L'autre, l'an-

rien courage, dans les rares occasions où il pourrait être de mise, ne peut plus même garder son nom. Il s'appelle vanité sur le terrain du duel, orgueil ou même entêtement dans le débat. Partout ailleurs il est tombé au-dessous d'un vice, et n'est plus qu'un ridicule. Miguel y Cervantès a conduit sa pompe funèbre et l'a enterré solennellement dans la tombe de son héros. Le Huron de Voltaire, pris sans cesse dans la contradiction des lois de l'honneur et des lois sociales, en est la caricature. Dans mon *Musée des vertus disparues*, je propose de placer dans une cage de verre la lance du héros de la Manche et le squelette de Rossinante, avec cette légende : L'HÉROÏSME.

Pauvre Don Quixote, avec ta lance toujours en arrêt et ta rosse toujours en marche, essaie donc de reprendre parmi nous ton œuvre de redresseur de torts ! Aujourd'hui l'homme qui prendrait la défense d'une femme inconnue ne trouverait même plus d'adversaires : on se contenterait de le plaindre comme un malade d'illusions, à moins qu'on ne déshonorât son dévouement par des interprétations avantageuses à sa vanité. Quant à celui qui s'aviserait d'entreprendre sur le rôle de la justice, en redressant les torts de la société ou de l'opinion, — on le conduirait chez le commissaire.

Il serait assurément bien puéril de regretter pour son temps des vertus dont il n'a pas bes

mais de ces vertus même il doit être permis d'étudier les dernières et rares manifestations. C'est ce que je viens faire à cette heure, à propos d'une brochure de vingt pages, retrouvée au fond d'un carton, et qui ne contient pas autre chose que l'épanchement d'une âme généreuse et noble, la profession de foi d'un gentilhomme, d'un vrai chevalier, qui, comme Don Quixote et comme le Huron de Voltaire, expia par beaucoup de ridicule, sans parler d'autres infortunes, le malheur de n'avoir pas su trouver le rapport de sa propre vertu au temps et à la civilisation dans lesquels il vécut.

Ce pauvre Don Quixote était, quoique gentilhomme, mon cousin, cousin par alliance, je n'ai donc pas besoin d'excuse pour déguiser son nom. Il datait d'avant 89, et avait joué la comédie chez madame de Montesson, étant capitaine au régiment des dragons de Bourbon. Comment s'était passée sa jeunesse? C'est ce que je n'ai pu savoir, ne l'ayant connu que sexagénaire et déjà grand-père : on peut sans témérité parier pour de grandes folies, jamais vulgaires pourtant ; car c'est le privilège de ces natures étranges de pouvoir aller aussi loin que possible dans le ridicule, sans jamais tomber dans le commun. A coup sûr, s'il émigra, ce fut à la façon de Châteaubriand, pour courir les aventures, après un court engagement sous les drapeaux de l'armée de Condé ; à lui, pas plus qu'au gentilhomme breton, ne pouvaient convenir l'agitation frivole et la vie

cancanière des centres de l'émigration. Les tendances libérales de son esprit, qui se manifesteront tout à l'heure, font d'ailleurs supposer un tout autre rôle que celui de ces courtisans de l'exil si violemment caricaturés dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Evidemment Lafayette avait dû le séduire, s'il ne l'avait pas entraîné; sans doute il avait été de ces gentilshommes à qui un reste d'indépendance féodale avait fait saluer la destruction de la Bastille, et que l'amour immodéré de l'humanité rendit d'abord suspects à la cour de Coblenz.

J'ai dit que je l'avais connu sur le tard : j'étais moi-même alors enfant; et c'est sans doute à la surprise profonde que ses singularités causèrent à mon sens tout neuf, que je dois le souvenir si vif que j'en ai conservé.

Il vivait en ce temps-là retiré, à vingt lieues de Paris, dans une vaste propriété que son imagination mobile lui faisait bouleverser sans cesse sous prétexte d'améliorations. Tantôt c'était un bassin qu'il creusait et maçonnait lui-même au beau milieu d'une allée, tantôt un belvédère qu'il rasait pour se livrer sur le même emplacement à des essais d'agriculture. Dans la partie la plus découverte de son jardin, il avait élevé de ses mains une construction bizarre, consistant en deux pans de murs qui se coupaient à angle droit. En transportant successivement son siège dans chacun des angles formés par cette rencontre, il pouvait être assis à l'ombre

à toute heure de la journée. Dans ses travaux, il avait coutume de se faire assister de ses fils comme tâcherons, car c'était un de ses principes qu'un homme doit savoir tout faire, et que pour être libre il faut savoir se passer de tout le monde.

Mais ces améliorations par lesquelles il gâtait sa propriété n'étaient que la réduction en petit de ce qu'il rêvait pour l'embellissement et la grandeur de son pays. « La France, disait-il, en usant d'une forme de raisonnement qui fait songer au *Pédant* de Cyrano de Bergerac, la France est le plus beau pays du monde, Paris est la capitale de la France : il faut donc que Paris soit la plus belle ville de l'univers ! »

Oh ! les belles choses que nous verrions aujourd'hui, si le plan de Paris lui eût été confié ! Quelle bonne collection de curiosités et d'extravagances offriraient nos rues et nos places pour l'ébahissement des cockneys !

Je regrette de ne retrouver dans ma mémoire qu'un seul échantillon de ses visées sur ce sujet. Il s'agissait de la place Louis XV, dont la décoration a toujours été, sous la Restauration comme sous le gouvernement de Juillet, un grand embarras pour la commission municipale. Les uns, les *ultras*, voulaient à toute force un monument expiatoire du supplice de Louis XVI ; les autres, les libéraux, tournaient la difficulté en invoquant des raisons pratiques, telles que la nécessité d'avoir au

milieu d'une grande ville une vaste place pour les revues, les fêtes, etc. Voici comment mon cousin Francheville tranchait la difficulté. Il creusait au milieu de la place un bassin immense, pourvu de jets d'eau fantastiques ; puis à ce bassin, il adaptait un grand couvercle, qu'aux jours de cérémonie on faisait glisser dans des rainures : par là, jugez du reste !

Dès les premières phrases de cet article, j'ai été amené à parler de Don Quixote ; c'est que mon cousin Francheville ne lui ressemblait pas seulement par les côtés aventureux et extravagants de son caractère, il le rappelait encore par l'analogie de la figure et de toute la personne ; par sa haute taille, par sa maigreur, par la courbure impérieuse du nez, par la fierté avec laquelle il rejetait la tête en arrière, en promenant incessamment à l'horizon ses regards toujours en quête d'une aventure qui sollicitât son intervention.

Sa tenue, généralement fort négligée, était au besoin relevée par le grand air et les belles façons du plus courtois gentilhomme. Un madras, roulé sous le col de sa chemise et noué en dépit du bon sens, laissait à nu son cou maigre et nerveux comme le manche d'une contre-basse ; ses habits, ses guêtres (indice d'anglomanie), ses mains même n'accusaient que trop la nature de ses occupations ordinaires. Mais qu'une femme se montrât à la porte de la salle, ou du jardin, il avait bientôt fait de se lever,

de s'épousseter, de croiser sa redingote; et la grâce de son salut, la galanterie de son sourire étaient autant de mouches qui attiraient l'œil et le faisaient glisser sur le désordre et la malpropreté du costume. Il faisait beau surtout de le voir, aux jours de gala, faire avec une parfaite élégance, les honneurs de sa large table; beau encore de l'entendre, au dessert, entonner d'une voix chevrotante ce couplet, qu'il ne refusa jamais à la sollicitation de sa voisine :

Français et militaire,
Dans l'âge du plaisir.
Aimer, combattre et plaire,
Voilà mon seul désir!

Sa déférence obséquieuse pour *le sexe* n'est qu'une nuance de plus qui achève de l'appareiller à son type. Don Quixote dansant au château de Tordeillas, n'avait pas meilleure volonté que ne l'avait mon cousin Francheville à chanter sa chanson. Et de son côté, le comte de Francheville n'eût pas supporté avec une docilité moins grave les lutineries des filles de chambre de la Duchesse. Pour lui, le sexe faible était toujours, en raison de sa faiblesse même, le sexe le plus noble; et s'il n'avait pas quelque part une Dulcinée à qui envoyer ses madrigaux et ses soupirs, c'est qu'à côté du culte qu'il professait pour la femme idéalisée, le vieux patriarche féodal avait le culte pratique de la famille et le zèle de

l'éducation. Les principes de Rousseau, dominant à l'époque où il avait quitté la France, avaient bien pu aussi laisser leur levain dans cette tête enthousiaste que séduisaient toutes les excessives grandeurs, l'emphase du discours, comme la témérité de l'action.

Le comte de Francheville avait huit enfants, garçons et filles ; il en avait eu douze ou quatorze. Le développement le plus large de la population était un de ses principes en économie politique. Dans la brochure que j'ai sous les yeux, et dont je possède peut-être aujourd'hui l'unique exemplaire, je lis cette belle phrase, qui paraîtra à plus d'un de mes contemporains avoir devancé de vingt ans le style des polémiques de 1848 :

« Ce n'est pas en supputant et l'importation et l'exportation, en balançant et la production et la consommation, — et *la population*, — en trouvant le point où il faut défendre ou ordonner à la femme d'être féconde, ce n'est point ainsi que l'on détermine le bonheur des nations.... La nation la mieux régie est celle où l'on ne redoute pas le nombre de ses enfants — *trésor au-dessus de tous les biens de la terre !!!* »

Au moins le bon M. de Francheville savait-il n'être pas inférieur dans la pratique à ses théories.

Le peu que j'en ai dit plus haut a déjà pu faire préjuger son système d'éducation. Pour ce brave,

aux yeux de qui l'idéal de l'homme était le guerrier, et la femme accomplie l'héroïne, les meilleurs moyens d'éducation étaient les plus propres à développer indistinctement chez tous l'énergie et l'intrépidité. Cette intention éclatait jusque dans le choix des noms qu'il donnait à ses enfants au baptême. Il appelait les garçons, Jean-d'Arc, Maurice, Henri ; les filles, Camille, ou Sabine. Tout petits, il les lançait lui-même à la rivière, sans autre secours qu'une botte de paille, et les hissait tant bien que mal sur les chevaux les plus difficiles. Le palfrenier, le carrossier même n'avaient pas plus affaire chez lui que le maçon ou le terrassier. C'était, à vingt ans de distance et dans une exécution plus sévère, l'organisation de la colonie de Ménilmontant. On peut croire qu'avec une telle direction, les accidents n'étaient pas rares et que plus d'une fois fils ou filles furent rapportés à la maison, les uns à moitié noyés, les autres plus ou moins marqués du fer de leur monture. Jamais peut-être mère ne fut plus éprouvée dans sa tendresse que M^{me} la comtesse de Francheville.

De ce que M. de Francheville vivait, comme je l'ai dit, à vingt lieues de Paris, dans une petite ville, il ne faudrait pas inférer qu'il eût résolu de priver ses concitoyens du concours de ses lumières et l'humanité tout entière de sa protection. Ce qui pour tout autre eût été une retraite, n'était pour lui qu'un camp d'observation. Sa lunette toujours tendue vers Paris ne lui laissait pas per-

dre le plus petit incident des mêlées parlementaires, et l'on eût incontestablement trouvé plus d'un député beaucoup moins bien informé qu'il ne l'était de ce qui se passait à la Chambre. Il s'en fût trouvé un bien plus grand nombre qu'il eût fait rougir de leur inertie par l'intérêt actif qu'il apportait aux affaires publiques. Il faisait à la lettre litière de journaux et de brochures, et la meilleure partie de ses matinées, il la passait assis sur un trône de paperasses, un pied sur une chambre, un pied sur l'autre, dévorant, analysant, comparant, non sans interrompre fréquemment ses méditations par des exclamations, par des sourires amers, et par de véhémentes apostrophes à l'adresse des députés qui ne partageaient pas ses opinions. De là des correspondances, lettres, réponses, rectifications, démentis, défis, adresses qu'il expédiait sans hésitation, après les avoir rédigés sans ratures sur son genou. Plus d'une fois les presses de l'imprimeur de la ville en gémissaient.... Projet sur la liberté de la Presse, Projet sur l'Éducation, Projet sur l'organisation et la distribution de la Force publique, ce dernier *conforme* (je cite la brochure) *aux principes du général Tarayre*. « A la barre de la chambre, ajoute-t-il, je ne craindrais pas d'en soutenir la discussion ! » Je crois, en effet, me rappeler qu'il fut un jour expulsé du palais Bourbon, pour avoir voulu, du haut d'une tribune, haranguer l'Assemblée. Ses éternelles requêtes avaient fini par

lasser la patience des membres du comité des pétitions, qui de temps à autre se permettaient dans leurs rapports d'égayer la Chambre à ses dépens. Mais c'est au sujet de ces attaques félonnes d'ennemis cachés derrière une tribune, que se réveille dans toute sa hauteur le mâle courroux du Don Quixote.

Il apprend qu'un jour... le 20 décembre 1821, — il donne la date ! — un de ses projets a été irrévérencieusement traité par M. de R... et C... d'I..., députés. — Vite un cheval ! (a horse !) et le voilà sur le perron de la chambre, attendant imperturbablement MM. de R... et C... d'I... pour leur donner une leçon de gravité !

Pauvre M. de Francheville ! qu'alliez-vous faire dans une assemblée d'orateurs constitutionnels ? Vous, l'homme tout d'une pièce, pour qui les mots n'avaient qu'un sens, qu'alliez-vous faire dans cette galère, ou plutôt dans cette volière de geais babilards et de perroquets moqueurs ? Quelle réception firent MM. de Riancourt et Cornet d'Incourt, desquels il s'agit ici, au cartel du chevalier-patriote ? je ne l'ai pas su ; mais quant à lui, j'en suis bien sûr, il s'en revint la tête basse avec son affront, — son épée sous le bras, et au pas de son cheval. Car ce n'est pas de nos jours que les épées ont barre sur les langues, et qu'une contenance héroïque triomphe du laço de la rhétorique et des lazzi d'une assemblée parlementaire.

L'étincelle qui devait faire éclater toutes les bor-

dées d'héroïsme de mon cousin Francheville, c'était la question de l'indépendance de la Grèce.

Bien des gens peuvent se rappeler encore l'enthousiasme fou que la guerre du Péloponèse excita en France. Cet enthousiasme fut poussé jusqu'au délire par la société parisienne, toujours disposée à s'amuser de tout et à se passionner pour tout événement qui lui permet de changer sa toilette et ses habitudes. La République avait restauré le costume antique : on inventa en 1820 les étoffes à la grecque, les tentures à la grecque, les coiffures à la grecque. On dansa pour les Hellènes; on quëta pour les Hellènes. Les romances ne parlèrent plus que de klephtes et de janissaires. Quoique tout enfant à cette époque, j'ai gardé le souvenir de certains faits particuliers bien caractéristiques.

J'ai surtout mémoire d'un pâtissier qui pleurait en servant la pratique, et répétait sur un ton dolent digne des mètres d'Eschyle, à ceux ou à celles à qui il servait ses *darioles* : — Ah ! monsieur ! ah ! madame ! il n'y a plus de Grecs ! il n'y a plus de Grecs ! — C'était au lendemain de la nouvelle du massacre de Scio. — Je ne parle pas, bien entendu, des dithyrambes de l'auteur des *Messéniennes* et de l'auteur des *Orientales*.

M. de Francheville n'était pas homme à borner son dévouement à des larmes et à des odes. S'il

publia une Cantate en faveur des Grecs (1), ce ne fut qu'un prétexte pour répandre dans le public les idées plus sérieuses qu'il méditait pour leur affranchissement. La Cantate — en vers — n'occupe que quatre feuillets de la brochure : ce sont, comme on peut l'imaginer, des vers de militaire et de gentilhomme campagnard, et la gaité que l'on pourrait trouver dans quelques-uns ne vaut pas l'ennui de lire le reste. Mais ce qui dépasse comme grotesque et comme étrangeté la poésie des premières pages, c'est la prose des pages suivantes, dans lesquelles le bon gentilhomme entreprend de justifier les sentiments manifestés dans sa cantate. Dix pages d'un style fiévreux, hâtif, agressif, entrecoupé d'apostrophes, d'allusions, de réticences, où se succèdent les propositions les plus hétérogènes et où nous passons presque sans transition de la dissolution des cortès portugaises, par Don Miguel, à l'abolition de la peine de mort, et de la théorie du suffrage universel aux fusils à la Paoli ! Il me paratt clair que l'ardent philanthrope, comptant sur le succès de l'à-propos, avait cherché à fondre et à résumer dans les *Notes* toutes ses propositions précédentes. La première de ces propositions a naturellement trait

(1) *Cantate sur les Grecs, considérations sur le droit politique, et proposition d'une croisade en faveur des Grecs, par le comte de F..... — Se vend au profit des Grecs. Paris, Delaunay, au Palais-Royal, in-8° 1827.*

à la régénération de la nation grecque pour laquelle il rêve une république fédérative :

O Grec ! redeviens grand, libre et républicain !

s'écrie-t-il ; mais en bon royaliste, il ajoute en note : « Jadis la Grèce fut république, *il y a ici légitimité.* »

Vient ensuite une distinction ingénieuse entre le gouvernement représentatif et le gouvernement *interventif*, mot créé par l'auteur. « De gouvernement représentatif il ne saurait y en avoir. Les gouvernements peuvent se nommer *interventifs*, le peuple y intervient. Mais la souveraineté inhérente à la masse ne peut appartenir à aucun corps, à aucune autorité. »

Plus bas il ajoute : « L'on peut voir que je n'aime pas les chartres octroyées. — Parlons de celle de Portugal ! » et il en parle !

M. de Francheville n'aime pas les Anglais, ou plutôt, comme il le dit, *l'Anglais*, dont il abhorre l'esprit de conquête,

Reste armé sur ta terre, et ne la franchis pas !

s'écrie-t-il avec véhémence.

M Canning est sa bête noire, lord Castlereagh, son antechrist ; quant à M. Pitt, c'est bien lui « qui solda (p. 15) tous les acteurs des crimes de la Révolution française avec les fonds votés par le Parlement. »

Le triomphe de la politique de mon cousin Don Quixote, c'est la création du *Tribunal d'arbitrage suprême*, destiné à vider pacifiquement les différends des peuples, et auquel devaient concourir trois envoyés nommés par chaque nation pour un temps déterminé. M. de Francheville s'empresse de reconnaître que la paternité de cette idée ne lui appartient pas absolument : « Après tant de sages, dit-il, je l'ai bien souvent proposée. » Il est fâcheux qu'ici l'homme d'état campagnard n'ait pas cru devoir nous citer toutes ses autorités. Peut-être ignorait-il que parmi les ancêtres de sa proposition il pouvait compter Henri IV, qui, à ses projets de monarchie européenne, avait joint l'idée d'un tribunal des souverains.

Où l'infatigable ami de l'humanité, ce marquis de Riquetti de la Restauration, plaçait-il le siège de son tribunal? Je vais vous le dire, car à coup sûr vous ne le devineriez pas. C'était à l'isthme de Panama !

« La jonction qu'il forme des deux Amériques, une large voûte souterraine qu'il *doit être possible d'y creuser*, réunissant les deux mers et par là les deux hémisphères, eussent peut-être rendu ce lieu le plus favorable de la terre. »

En vain objecterait-on l'insalubrité de l'isthme : « Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'il *faut en rechercher les causes pour les détruire!* » — Oh ! fort bien ! — Un peu plus bas :

« Au moment où ce trop faible écrit sort de dessous la presse, je l'y fais rentrer. J'ai besoin d'exprimer, etc., etc. » Il s'agit de refuter un article de M. Avenel, dans la *Revue encyclopédique*, sur l'histoire d'Alexandre I^{er} de M. Alphonse Rabbe. — M. Avenel a dit trop de bien des Anglais.

En passant, nous accrochons la question de la peine de mort. Nous recevons dans les yeux une gerbe de noms propres : Volf-Tone, Riego, le duc d'Enghien, le maréchal Ney, M. de Villèle, M. Canning (toujours M. Canning) !

Mais le morceau capital de la brochure, le plus significatif, celui qui donne à la fois l'accent du Don Quixote et la mesure de l'homme de guerre, c'est la dernière page intitulée : *Engagement et serment du croisé*. Ici M. de Francheville se redresse, et comme honteux de son bavardage, il met la main sur son épée. Il semble dire, pour me servir d'une expression soldatesque : Assez causé, debout !

« Nous suffira-t-il de faire pour les Grecs de stériles vœux ? de leur offrir des secours pécuniaires ? Nos ressources sont bornées. Aux Grecs il faut des bras, il faut du fer !

» L'hiver va s'appesantir : si, au 1^{er} mars prochain (1827), l'indépendance absolue des Grecs par le Turc n'est pas proclamée,

» Que tout Français, brûlant du désir de servir l'humanité sainte, pénétré du principe sacré de l'in-

dépendance mutuelle des peuples, se croise pour voler au secours de la Grèce.

» Les journaux *la Revue encyclopédique*, le *Courrier français*, le *Constitutionnel*, le *Journal des Débats* et le *Producteur* sont priés de constater son serment.

» Au cas où le nombre des croisés atteindrait trois mille, tous, le 4^{br} avril (quelle rencontre !) sont rendus à Marseille. Accourez, jeunes Français ! Leur nombre est immense...

» ... Le croisé est muni d'une épée, d'un fusil à *la Paoli*, garni d'une baïonnette. Il a cent cartouches, une épée ou un sabre ; une paire de pistolets, un poignard. Il solde sa subsistance ; — il vit de peu, celui qui vit de son courage !

» ... Le duel parmi nous sera déclaré infâme...

» Le croisé se distribue par centuries. Chacune nomme son chef, etc. »

SERMENT DU CROISÉ

« Je soussigné Louis-Camille P. de Francheville, ancien capitaine de dragons, né le 25 décembre 1763, demeurant à ***,

» Profondément affligé des maux que fait peser sur la Grèce l'insolente domination des Turcs, pensant que nul peuple ne doit prévaloir l'un sur l'autre ;

» Je déclare me croiser en faveur des Grecs, aux conditions insérées ci-dessus, le nombre des croisés atteignant trois mille, l'indépendance de la Grèce n'étant pas solennellement reconnue par le Turc, mes facultés physiques et intellectuelles m'étant conservées.

» Je prends sur mon honneur l'engagement d'être rendu à Marseille le 1^{er} avril prochain, et là, à mes risques et à mes frais, réuni aux centuries qui devront se former, et dont je ferai partie, je me porterai à la première occasion qui pourra s'offrir sur le territoire grec, sous les ordres du colonel Fabvier.

» Je serai obéissant aux lois de la discipline, aux lois de l'honneur.

» Toute propriété particulière ou publique me sera sacrée; mon but, protégé par Dieu, est de la défendre et d'obtenir l'indépendance de la Grèce aux dépens de ma vie.

» Je désire servir l'humanité.

» J'en fais le serment.

» FRANCHEVILLE. »

Ce qui suit est plus touchant encore :

« *Nous suivrons notre père,*

» CH. DE FRANCHEVILLE,

» et H. DE FRANCHEVILLE. »

Et en capitales :

» L'ÉLAN DE MES ENFANTS M'HONORE !

» F. »

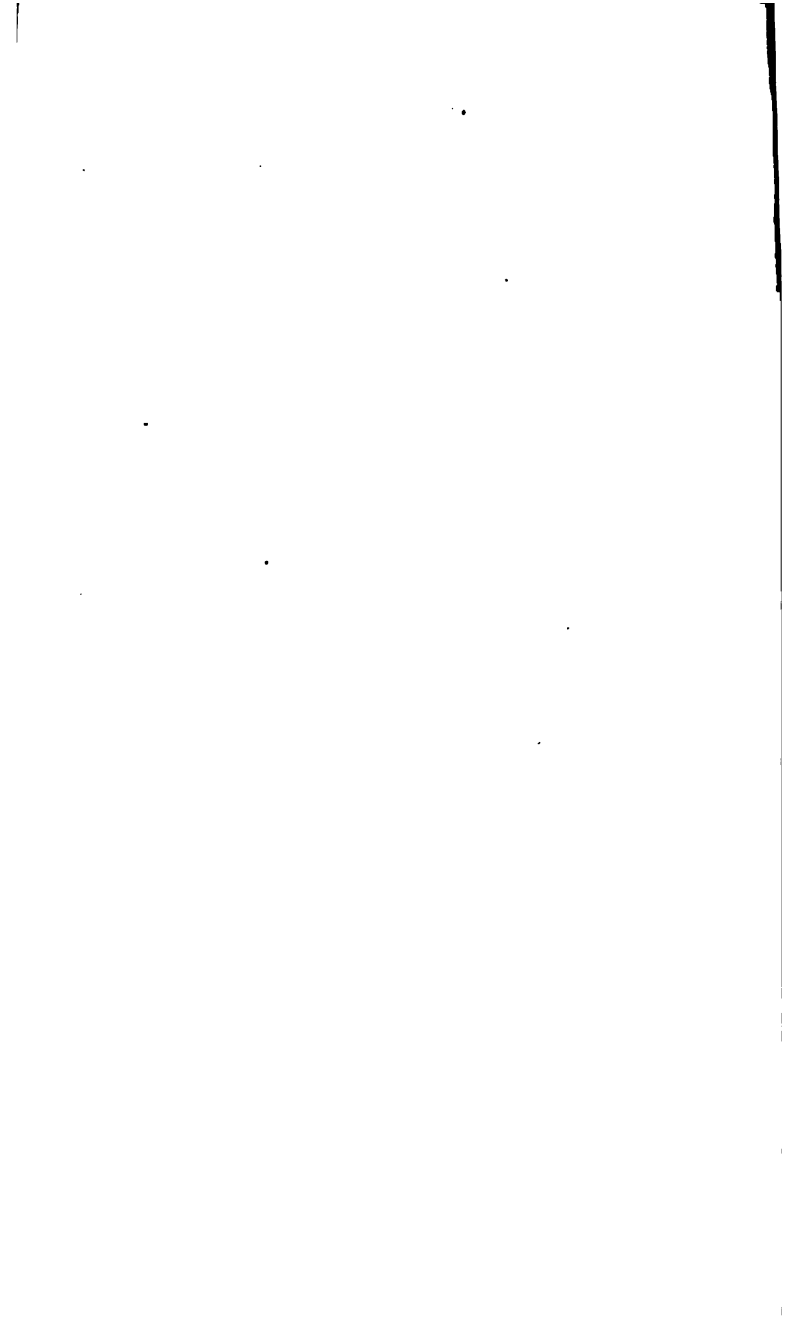
Eh bien ! une seule réflexion suffit pour corriger l'enflure théâtrale et un peu gasconne de ce manifeste, c'est qu'au moment où M. de Francheville publiait son serment, son fusil à *la Paoli*, ses pistolets, son sabre, sa baïonnette étaient prêts, sa dépense, ses frais de route calculés ; c'est que, au 1^{er} avril, le cas échéant, il n'eût pas hésité d'une minute à faire le sacrifice de sa vie et de celle de ses enfants. Il eût embrassé sans faiblesse sa femme et ses filles, et il eût emmené ses deux fils, sans leur laisser le temps, sans leur reconnaître le droit de se dédire. Il eût agi, j'en suis sûr, avec autant de simplicité que son langage avait d'emphase, et c'est par là qu'il échappe au ridicule ; et c'est ainsi que cette vertu, superflue dans une société régie par la diplomatie et gardée par des armées permanentes, mérite encore tous nos respects. Ce qui sauve d'ailleurs la mémoire du comte de Francheville, c'est l'honorabilité de ses fils, devenus des hommes aguerris et industriels, à travers cette éducation de pionniers et de caraïbes.

M. de Francheville fut emporté, en 183*, par l'épidémie. Sa mort dut être un passage sans troubles

et sans tempêtes. Nulle terreur, nul remords n'agita son âme prête à partir ; car bien mourir c'est encore la science des héros.

— 1830 —





LE ROMAN D'UNE DÉVOTE





LE ROMAN D'UNE DÉVOTE

LA COMTESSE DE B*** A SIDONIE DE C***

L vous plaît, chère petite, pour faire diversion à la vie que vous menez ici, dans ce vieux et ennuyeux château peuplé de vieilles et ennuyeuses figures qui pour vous n'ont plus que l'apparence de la vie, — il vous plaît de vous adresser à la plus vieille (vous voyez que je ne vous fais pas dire la plus ennuyeuse) et de la faire parler d'amour ! — C'est un contraste, et votre âge les aime. Vous riez d'avance de la grimace que fera ma bouche en prononçant ces jolis mots. Eh bien ! chère enfant, vous ne la verrez pas ; car, au lieu de parler, je vais écrire. Et je vous devrai de

plus une bonne soirée ; car je me suis promis de veiller cette nuit en écrivant pour vous mes impressions de jeune fille.

Quand je dis pour vous , je ne sais trop qui de vous ou de moi y profitera davantage : il est bien vrai que vous lirez demain ces confidences ; mais moi je les lirai ce soir, et je suis sûre qu'il m'arrivera plus d'une fois d'oublier que j'écris pour une autre. Et puis, d'ailleurs, c'est mon propre roman que je raconte ; quelle histoire, quelles aventures pourraient me toucher davantage ?

Mon roman ! ah ! je vous vois ouvrir de grands yeux. Eh bien ! oui, un roman, et des plus romanesques, je m'en vante !

Mais d'abord, mettons-nous d'accord sur le degré d'estime où nous devons tenir les romans ; je ne voudrais pas non plus exposer par trop ma vieillesse à vos malices. Me poser en coquette octogénaire, tourmentée du regret de ses galanteries, ne serait pas du tout mon fait. Sachez que je tiens ma vie pour très-bien employée, quoique j'aie été mariée à dix-neuf ans à un homme plus âgé que moi de vingt ans et fort peu galant. Et si Dieu ne m'avait repris mes deux pauvres enfants, dont l'un est mort à l'armée, et l'autre, vous savez comment, je ne supporterais la comparaison avec personne pour le bonheur.

Je ne veux pas médire de l'amour : on a dit qu'il était la grande affaire de notre sexe. Mais croyez-

moi, la règle suprême de la vie est la PRUDENCE, et tout compensé, on ne se trouve pas trop à plaindre, lorsqu'arrivée à cette extrémité de l'âge, on recueille le tribut légitime d'hommages que le monde accorde aux grands devoirs remplis. On peut alors se livrer sans mélange d'amertume à ces retours vers le temps de la jeunesse ; on les met sur le compte de la caducité, j'allais dire de l'enfentillage. Ne pensez pas, chère enfant, que j'abuse du privilège dévolu aux cheveux blancs. L'amant le plus aimé, le plus aimable, peut nous coûter un regret, nous enlever une illusion, et mieux vaut, à tout prendre, à côté d'une vie sans tache, emporter un souvenir non défloré, que d'avoir à déplorer dans sa vieillesse la perte de son bonheur et de son repos, sacrifiés à une erreur.

Aimez votre mari, si vous pouvez ; mais aimez avant tout votre honneur : la noblesse est à ce prix.... Je m'aperçois que j'intervertis l'ordre accoutumé, et que la morale vient ici avant la fable. A qui la faute ?

A vous, sans doute. A coup sûr je ne songerais pas à moraliser, si votre image obstinée ne demeurerait au bout de mon papier. — Allez-vous en, et laissez-moi toute à mes souvenirs.

J'avais donc dix-sept ans. Dix-sept ans !... Environ le cinquième de l'âge que j'ai aujourd'hui. Je viens de réfléchir pendant une demi-heure sur cette ligne,

et j'ai pensé plus de choses que je n'en pourrais écrire pendant toute cette nuit.

Faut-il vous décrire la personne que j'étais alors ? A quoi bon ? Vous avez vu le portrait qui est dans ma chambre, et que mon mari fit peindre par Tocqué, l'année même de notre mariage. Eh bien ! j'étais tout le contraire de ce portrait-là ; on m'y a fait les yeux bleus, et je les avais gris ; la main potelée, et je l'avais maigre. A cela près, j'en valais bien une autre ; quoique ma chevelure fût plutôt brune que blonde, ce qui était un malheur alors, attendu que la reine avait les cheveux blonds, et qu'en tout le roi fait la mode. Dites à mon petit neveu Henri de vous réciter là-dessus un vers latin qu'il sait, et qui dit cela fort bellement.

J'étais à dix-sept ans orpheline de père et de mère, et je ne faisais que sortir du couvent, d'où ma grand-mère, M^{me} de Rémontré, m'avait retirée pour me prendre avec elle, autant pour se donner une compagnie que pour m'initier aux soins d'une maison et à l'usage de la société.

M^{me} de Rémontré avait été longtemps pour moi toute une famille ; j'avais perdu mon père à sept ans, ma mère à douze, et pendant les six années que j'avais passées au couvent, le visage de cette bonne femme avait été le seul que j'entrevisse aux heures de récréation derrière la grille du parloir. C'était encore avec elle et grâce à elle que j'avais pu, à certains jours, prendre un avant-goût de la vie de

ce monde, dont les mystères exaltaient si fort les imaginations des jeunes recluses. Mon bras passé sous le sien, je m'aventurais dans les rues, repaisant ma curiosité des merveilles étalées dans les boutiques, et cherchant à pénétrer le secret de l'activité, des attitudes, des regards de cette foule qui circulait autour de nous. — C'est encore à ma grand'mère que j'avais dû de ne pas trop m'apercevoir que j'étais orpheline aux jours de vacances. N'était-ce pas tout simple, après cela, que je lui reportasse toute l'affection dont mon cœur était plein, et que tant de pertes laissaient sans objet ?

Toutefois, il faut le dire pour être vraie, cette volonté d'attachement ne résista pas à trois mois d'intimité. Douée de toutes les vertus qui rendent une femme de son âge vénérable, M^{me} de Rémontré apportait dans la pratique de la vie cette ponctualité mesquine à laquelle se plient difficilement les jeunes filles élevées hors de la maison et du ménage. Vous dirai-je toute la vérité, mon enfant ? ma grand'mère était ce qu'on appelle *bornée*. Fière d'avoir élevé six enfants, et d'avoir, pendant quarante ans, tenu irréprochablement sa maison, elle ne concevait pas d'autres occupations pour une femme que celles de l'office et de la lingerie. Pieuse, elle avait une dévotion étroite et formaliste qui me choquait d'autant plus, qu'isolée de bonne heure et contrainte en quelque sorte de dépenser mes tendresses en rêveries,

j'avais rapporté du couvent une piété exaltée et mystique, que mon confesseur m'avait plus d'une fois engagée à régler. — Défiiez-vous de l'orgueil, me disait-il.

Nous occupions, ma grand'mère et moi, sur les derrières de l'hôtel d'A..., rue Saint-Dominique, à l'entresol, un vaste et sombre appartement dont toutes les fenêtres, une exceptée (celle de ma chambre, qui avait vue sur des jardins), donnaient sur la cour. Dès le premier jour de mon arrivée, j'étais entrée, sous le contrôle de M^{me} de Rémontré, en fonctions de ménagère : une partie de la matinée se passait à faire mon éducation ; les visites et les exercices de piété remplissaient le reste de la journée. Tout le temps dont je ne pouvais justifier l'emploi par une occupation déterminée était réclamé par ma grand'mère, à qui je faisais en outre compagnie pendant toute la soirée.

Une fois par semaine, M^{me} de Rémontré réunissait à dîner toute sa famille, réduite par la mort de mon père à cinq membres, trois fils et deux filles, tous mariés, et dont quelques-uns avaient des enfants déjà assez grands pour être mis à table. Vous comprenez, ma chère enfant, que ces jours-là étaient des jours de bataille rangée. Il s'agissait de présider au recensement de la vaisselle, au dénombrement des compotes, à l'ordonnance du dessert. Ma grand'mère était parfois près de se scandaliser de l'indifférence et du sang-froid que j'apportais à ces manœuvres,

qui provoquaient chez elle une activité voisine de l'enthousiasme.

Un autre jour, et à tour de rôle, nous dîners chez l'un de mes oncles qui ce jour-là recevait aussi chez lui toute la famille.

Ces deux dîners par semaine et trois ou quatre bals que mes tantes donnaient chaque hiver, étaient les seules distractions à la vie la plus monotone, la plus uniforme, la plus triste, en un mot, qu'il soit possible d'imaginer pour une jeune fille de dix-sept ans. Dieu m'est témoin, mon enfant, qu'en rappelant les souvenirs de cette vie, je n'y mêle aucun sentiment d'amertume contre celle qui me la faisait partager. Elle sait, et Dieu aussi, que sa mémoire n'a jamais cessé d'être bénie, et qu'à mesure que les années effaçaient l'impression des inégalités que la différence d'âge créait entre nous, j'ai senti croître ma vénération pour ses vertus et ma reconnaissance pour sa bonté maternelle, et peut-être aussi le regret de les avoir trop peu appréciées autrefois. Mais est-ce ma faute si, en essayant de redevenir l'enfant que j'ai été, je réveille en moi les susceptibilités et les préjugés égoïstes de l'enfance, si j'éprouve un certain frisson à me retrouver dans ces profondes et mornes pièces peuplées de mes inquiétudes et de mes tristesses d'orpheline ? Était-ce ma faute alors si, durant ces longs tête-à-tête, pendant les soirées d'hiver, ma pensée retournait avec regret au souvenir des con-

versations du couvent, où du moins il se disait quelque chose ?

Il est vrai que j'avais contre ces ennuis un refuge, ma chambre, située, comme je vous l'ai dit, au fond de l'appartement ; ce qui en faisait une véritable retraite. Là étaient les portraits de mon père et de ma mère ; là aussi mon clavecin, les quelques livres que j'avais rapportés du couvent et dont la plupart m'avaient été donnés par mes institutrices, et encore deux ou trois dessins encadrés, présents de mes compagnes chéries. C'était là que, sous prétexte d'étude ou de toilette, je pouvais me retirer de temps à autre, pour me recueillir en moi-même, souvent pour pleurer sur les malheurs de mon enfance, et plus souvent encore pour déplorer mon avenir aussi plein d'angoisses que mon passé.

Car, sachez-le, ma fille, au malheur d'être orpheline, s'ajoutait pour moi l'embarras d'être pauvre. Mon père s'était vu ruiné dès les premières années de son mariage (ce désastre foudroyant avait abrégé sa vie) et le peu que j'avais à prétendre dans l'héritage de ma grand'mère faisait de moi un parti peu considérable. C'avait donc été, dès les commencements de notre réunion, le texte ordinaire des remontrances grand'maternelles, qu'ayant peu de *dot* à apporter à mon mari, je devais redoubler d'attention sur moi-même, afin de lui rendre en *bonheur* ce qu'il me donnerait en *fortune*. Je devais surtout me préparer à l'avance à considérer mon époux

comme un bienfaiteur, et à accueillir comme actes de générosité les recherches dont je serais l'objet. Je vous avouerai que, modestie à part, ce raisonnement me blessait un peu. Il me semblait que si pauvre que je fusse, ce n'était pas un si mince cadeau que ma personne, et que je valais bien la peine d'être désirée. Cette façon de me présenter les idées des hommes sur le mariage me fit prendre en mépris le sexe tout entier. Les marques de politesse ou de galanterie, les *compliments* que je recevais, au bal, de mes danseurs, me paraissaient autant de lieux-communs hypocrites, ou de consolations outrageantes, dont je me vengeais, soit par des railleries, soit par le plus hautain silence. Mon parti, d'ailleurs, était pris d'échapper à cette fatalité d'humiliation. Plutôt que d'accepter le mariage comme un bienfait et de voir mettre en balance mes affections et une fortune, j'étais décidée à tenir éternellement compagnie à M^{me} de Rémontré; dussé-je, redevenue pour la seconde fois orpheline, retourner au couvent pour n'en plus sortir.

J'étais, du reste, trop persuadée que ces résolutions seraient généralement peu approuvées autour de moi, j'avais même trop lieu de craindre de les voir interpréter d'une manière désavantageuse, pour ne pas éviter de les manifester. Jamais les exhortations de ma grand'mère ne soulevèrent, de ma part, la plus légère objection. Les allusions que l'on faisait en ma présence à mon futur établissement,

étaient accueillies tête baissée et en silence. Mais cette réserve obstinément gardée chaque fois que revenait sur le tapis ce sujet, si éminemment intéressant pour toute jeune fille avait elle-même quelque chose d'inquiétant. — « Oh ! nous savons que vous avez une tête, » — me disaient en riant les plus clairvoyants de la famille...

Ici, je m'aperçois qu'ayant à nommer fréquemment, dans le cours de ce récit, mes oncles et mes tantes, le plus court moyen de vous les faire connaître est de vous les présenter tout d'une file, comme en tête d'une pièce de comédie. Je vous ai dit que madame de Rémontré avait conservé trois fils et deux filles. Celui de mes oncles qui était devenu l'aîné après la mort de mon père était appelé, dans la famille, M. de Rémontré ; j'appelais les deux autres simplement par leurs noms de baptême, le cadet, mon oncle Bertrand, le troisième, mon oncle Léviste ; mes deux tantes (les deux sœurs de mon père), qui prenaient rang après l'aîné de mes oncles, avaient épousé l'une un magistrat, M. de Danville, l'autre M. de Riffec, commissaire des guerres.

D'une si nombreuse parenté, une seule personne m'avait inspiré une sympathie véritable : c'était ma tante Léviste, de son nom Madeleine de Lévi, et que j'appelais communément ma tante Madeleine. Elle n'avait que quelques années de plus que moi, et le soin qu'elle mettait à m'appeler sa nièce, pouvait passer pour une coquetterie, tant la comparaison lui

était avantageuse. Je l'avais trouvée, à ma sortie du couvent, mariée seulement depuis cinq ans et mère d'une jolie petite fille de quatre ans que nous promenions ensemble. C'était une personne enjouée et spirituelle, tempérant par une bonté excessive, un esprit des plus vifs. Dès les premiers jours, elle m'avait mise à l'aise en démêlant fort délicatement le sujet de ma mélancolie et de ma réserve. Comme le respect qu'elle portait à sa belle-mère était sincère, elle ne craignait pas d'y faillir en s'égayant dans le particulier sur les *manies* que l'âge lui avait fait contracter. Souvent il lui arriva de dissiper, à force de saillies, les accès d'humeur que certaines tracasseries m'avaient causés. Il était du reste impossible, tant sa gâté était communicative et sa franchise innocente, de concevoir contre elle le moindre ressentiment, comme de ne lui pas tout accorder. Que de fois elle fit tourner à mon profit cet ascendant de son heureux caractère, en enlevant d'assaut des permissions, des tolérances que je n'aurais jamais osé solliciter ! Je puis dire que si j'ai dû à ma grand'mère de passer honorablement les années de ma jeunesse, c'est à ma tante Madeleine que je dois de ne les avoir pas tout à fait passées sans joie et sans plaisir. — J'allais lui devoir plus encore, car elle fut, ainsi que vous l'allez voir, l'occasion de l'événement qui pendant deux ans anima ma vie et dont il est temps que j'aborde le

récit, si je ne veux absolument vous noyer avec moi dans mes radotages.

Un jour donc, un jour, — nous devons précisément dîner le lendemain chez mon oncle Léviste, — ma tante de Riffec vint dans la matinée faire visite à sa mère. J'étais assise à quelques pas d'elles; et je brodais, ne donnant à l'entretien qu'une assez médiocre attention, lorsque les mots suivants, prononcés par ma tante, me firent tout à coup sortir de mon indifférence.

— Nous aurons demain, chez Madeleine, disait-elle, un convive sur qui vous ne comptez pas.

— Et qui donc ?

Ma tante se mit alors à parler fort bas et fort vite, manœuvre qui lui était habituelle, car elle était naturellement fort mystérieuse et particulière.

Je voyais seulement ma grand'mère lever les yeux au ciel d'un air de componction et joindre piteusement les mains en poussant des : Hélas !

— La pauvre enfant ! quel malheur ! C'est une grande croix que le Seigneur lui a infligée ! Quelle plaie pour une famille ! etc. — Eh ! pourquoi ne pas le laisser à son régiment ? Qu'en veut-on faire à Paris ?

— Il n'y sera qu'en passant, répondit ma tante. Et là-dessus elle reprit le ton confidentiel et ne le quitta plus jusqu'à la fin de sa visite.

J'avoue que ce peu de mots et l'annonce d'un personnage inconnu avaient quelque peu éveillé ma

curiosité, bien que je fusse habituée à voir ces dames considérer comme événements importants les choses les moins intéressantes. Le soin qu'on avait pris de me mettre en dehors de la confidence me rendait les questions assez difficiles. Heureusement pour moi, madame de Rémontré, naturellement peu gardeuse de nouvelles, me mit au fait dans le courant de la soirée.

Le convive inattendu que nous devions trouver le lendemain chez ma tante Madeleine n'était autre que son propre frère, M. de Lévi, qui traversait Paris pour s'aller embarquer au Havre.

— Sa famille, me dit ma grand'mère, a pris le parti de l'envoyer aux Indes, car, ajouta-t-elle, c'est un *mauvais sujet* !

Un mauvais sujet ! que pouvait-ce être qu'un mauvais sujet ? Habitée à ne jamais voir d'autres hommes que mes oncles, ou les amis de la famille, gens pour la plupart bien nés et d'une urbanité parfaite, que pouvais-je imaginer qui répondît à cette qualification ? Ce mot réveillait d'ailleurs dans ma mémoire un souvenir confus de certaines imaginations fantastiques de mon enfance. Quelquefois, alors que j'étais toute petite fille, il m'arrivait d'être troublée dans mon sommeil du soir par des chants et des cris poussés dans la rue. J'appelais ma mère et je lui demandais qui étaient ces gens qui chantaient et criaient si fort à pareille heure ? Et ma mère me répondait : Ce sont de *mauvais sujets*, mon enfant.

Le frère de ma tante Madeleine était-il donc de ces gens-là !

Assurément il aurait le teint allumé, les mains rouges, les cheveux en désordre et sans poudre ; une grande épée mal attachée lui battrait aux jambes ; il sentirait le vin et le tabac, parlerait haut ; il jurerait peut-être (— s'il allait jurer ! —) et si j'allais être placée près de lui à table ? En y réfléchissant, je finissais par trouver ma grand'mère bien imprudente de m'exposer à un semblable voisinage.

Lorsque nous arrivâmes le lendemain chez mon oncle, le cercle était déjà formé autour de la cheminée. En traversant la pièce, je vis une ombre se lever à ma gauche dans l'embrasure d'une fenêtre et nous faire un salut profond, auquel je répondis sans lever les yeux. Et ma prudence m'avait bien inspirée, car, en approchant du cercle, je n'y découvris aucun visage inconnu. Il fallait donc que l'ombre qui nous avait saluées fût le Mauvais Sujet en personne.

Il s'était rassis après tout le monde et avait repris l'occupation que nous avions interrompue, qui était (le singulier passe-temps pour un homme de sa trempe !) de faire sauter sur son genou la petite fille de ma tante, l'enfant dont je vous ai parlé. Assise à la place la plus reculée, je pouvais sans me détourner et rien qu'en prêtant l'oreille deviner à quel jeu il l'amusait. Il lui parlait à mi-voix et sur un ton comique, lui disant apparemment des choses fort

plaisantes, car la petite se tordait de rire à chaque parole. Elle fit à la fin un tel bruit, que toutes les têtes se tournèrent, moins la mienne, vers la fenêtre, et mon oncle de Riffec, qui se chauffait adossé à la cheminée, dit :

— Voilà une petite fille qui paraît bien aimer son oncle.

— Mon frère, répliqua ma tante Madeleine, aime beaucoup les enfants, et, comme il fait tout ce que veut celle-ci, ils sont les meilleurs amis du monde.

Le Mauvais Sujet, ainsi interpellé, se leva, et soutenant à deux mains la petite cramponnée à son cou, s'avança dans le cercle :

— Il faut bien que je m'occupe beaucoup d'elle si je veux qu'elle se souvienne un peu de moi !

Il avait parlé ! — Était-ce bien lui que j'avais entendu ? Était-ce bien la sienne, cette voix douce, voilée, chantante, à l'accent timide et presque plaintif ?

J'osai alors le regarder ; il n'était qu'à deux pas de moi.

Ma chère, cet homme, que je m'étais figuré sous des dehors épouvantables, était mince et mignon, comme une jeune femme. Il était vêtu tout de gris, simplement, mais avec goût ; son épée, ses manchettes étaient en ordre, et à part le dérangement causé par la pétulance de sa compagne, il eût été aussi irréprochablement coiffé qu'aucun des cavaliers avec qui j'avais dansé au bal. Je ne vous

dirai rien de sa figure ; c'est le seul visage d'homme que je n'aie pu considérer sans me sentir troublée.

En ce moment on vint avertir que le dîner était servi. Mes oncles et mes tantes s'acheminèrent deux à deux vers la salle. Restée la dernière et seule, je me disposais à les suivre, lorsque M. de Lévi s'approcha de moi, tenant toujours la petite fille assise sur son bras gauche :

— M'excuserez-vous, me dit-il, mademoiselle, si je ne vous offre que la main qui me reste ?

Je lui abandonnai avec circonspection le bout de mes doigts, et, détournant la tête, je me laissai conduire à ma place.

Cette fois mes craintes se réalisèrent : on m'avait placée à la droite du Mauvais Sujet ; et j'avoue que, quoiqu'il m'eût déjà fallu rabattre de mes préventions, je ne me sentis pas d'abord fort à mon aise. Je craignais à tout instant que le mauvais naturel de mon voisin ne se fît jour par quelque horrible incartade. Certes, pensais-je, si ce jeune homme est tel qu'on le prétend, il est en même temps un grand hypocrite ; mais pourra-t-il soutenir son rôle jusqu'au bout ? Rebuté de ne recevoir aucune réponse aux paroles qu'il m'adressait par politesse, il entreprit de lier conversation avec sa voisine de gauche. Bien que je me sentisse un peu soulagée en le voyant porter ailleurs son attention, je ne cessai pas pour cela de désirer impatiemment la fin du dîner. Je savais que, le repas terminé, mes oncles

avaient l'habitude d'organiser quelque partie de jeu, à laquelle ni mes tantes ni moi ne prenions part ; or, M. de Lévi ne pouvait manquer d'être joueur et joueur forcené. J'espérais donc que nous serions par là délivrées de sa compagnie pour tout le reste de la soirée. Mais, contre mon attente, M. de Lévi, sans se soucier du jeu le moins du monde, vint s'établir derrière nos sièges ; et comme sur ses instances répétées on avait ramené l'enfant au salon, il la prit de nouveau sur ses genoux et recommença de lui faire cent contes fort drôles, dont la petite riait aux larmes. Après qu'on l'eût remmenée pour la coucher, ce qui ne se fit pas sans résistance, M. de Lévi alla s'accouder au fauteuil de sa sœur et se mêlant à notre conversation conta deux ou trois anecdotes fort spirituelles et de bon goût, dont ces dames eurent le courage de se divertir. Quant à moi, je n'en aurais pas ri pour un empire, tant je craignais d'attirer sur moi l'attention de cet homme terrible.

Plus tard, mon oncle de Danville, qui avait quitté le jeu, entreprit de causer avec lui du pays qu'il allait visiter ; M. de Lévi parla fort savamment, en homme qui a beaucoup réfléchi et qui sait ce qu'il va faire.

Et la soirée se passa ainsi.

Je me retirai, dirai-je fort désappointée ? fort intriguée, si vous voulez. Mes idées étaient tellement brouillées, qu'incapable d'accorder ce que je venais

de voir et d'entendre, avec ce que j'avais attendu, je pris le parti de m'en ouvrir en route à madame de Danville.

Elle ne put s'empêcher de rire du portrait que je m'étais fait de M. de Lévi d'après mes impressions d'enfance : — Il est vrai, me dit-elle, qu'il serait assez difficile de te donner une idée des torts qu'on lui reproche ; mais sois bien persuadée qu'on ne t'a pas trompée et qu'il est bien réellement ce qu'on t'a dit qu'il était, *un mauvais sujet*.

Je ne savais vraiment pas que penser.

Comment ce jeune homme qui avait la voix si douce qu'il semblait s'attendrir en parlant ; cet homme qui aimait les enfants comme une femme, au point de s'amuser toute une soirée du babil d'une petite fille de cinq ans ; cet homme qui se montrait sobre à table, réservé en paroles, qui n'avait pas goût au jeu, cet homme-là était un mauvais sujet !

Que pouvaient être ces torts si graves, qu'il m'était impossible de soupçonner ? Une chose achevait de me déconcerter ; c'était la remarque que j'avais faite d'une sympathie profonde entre ma tante Madeleine et son frère. Chaque fois que les hasards de la conversation les faisaient échanger quelques mots ensemble, je voyais sa belle âme monter à ses yeux, et les regards qu'ils attachaient l'un sur l'autre étaient empreints d'une tendresse infinie.

Comment imaginer un attachement si vif entre

une femme d'une aussi haute vertu et un homme dégradé par le vice ?

En prenant congé de nous, M. de Lévi avait sollicité de ma grand'mère la permission de lui rendre visite le lendemain. Vous pensez bien que je n'ous garde de m'absenter du salon à ce moment-là.

La visite, au surplus, fut courte ; et, bien que M. de Lévi me parût d'une politesse exquise, madame de Rémontré ne l'encouragea nullement à la prolonger.

Le second jour qui suivit cette visite était celui où ma grand'mère avait coutume de réunir ses enfants chez elle. Elle ne crut pas pouvoir se dispenser d'engager le voyageur, d'autant que, comme il logeait chez sa sœur, elle eût pu se trouver choquée d'une omission.

J'eus donc ainsi une nouvelle occasion d'éclaircir mes doutes.

J'étais au reste un peu mieux renseignée cette fois que la première. L'attachement que j'avais surpris chez ma tante pour son frère, m'avait donné à penser qu'en m'y prenant bien je pourrais obtenir d'elle quelques explications (vous comprenez bien que jusque-là ma curiosité seule était en jeu). J'allai donc un matin lui rendre visite.

Ma tante prit, en me parlant de son frère, un air sérieux et pensif. Tout ce qu'elle me dit à son sujet peut se résumer dans ces quelques phrases que j'ai retenues : — C'est un malheureux enfant, disait-elle

qui n'a jusqu'ici fait de mal qu'à lui-même, mais il s'en est fait beaucoup; heureusement qu'il est encore assez jeune pour pouvoir tout réparer. — Le parti qu'on prenait lui paraissait rigoureux, et elle n'était pas sans inquiétude en songeant au climat du pays où il allait vivre.

Ainsi donc, je ne m'étais pas trompée; ma tante aimait profondément son frère. J'étais certaine, au ton dont elle m'avait parlé, qu'en présence d'un juge sévère elle eût pris sa défense.

Une pareille caution était bien faite pour ébranler mon jugement.

Il est vrai que j'avais recueilli autour de moi pendant ces trois jours des bruits tout différents. J'avais entendu parler de sommes considérables follement dissipées, de coups de tête, de fuites, d'ordres paternels méconnus, etc. Cette phrase de ma grande mère : *Pourquoi ne pas le laisser à son régiment?* m'avait été expliquée. J'avais appris que contraint par son père d'entrer au service, M. de Lévi s'était mis dans la nécessité d'en sortir, et que cette dernière frasque avait motivé le parti qu'on avait pris de l'envoyer aux Indes.

A ces griefs, j'opposais les raisons d'excuse que la conversation de ma tante Madeleine m'avait fournies. D'un côté, une mauvaise direction, une sévérité excessive, de l'autre, les emportements de la jeunesse; et j'arrivais à cette conséquence que peut-être ce jeune homme ne faisait que porter la peine

d'un mal-entendu entre sa famille et lui. Si graves que fussent ces prodigalités, ces fougues, ce n'était là, comme l'avait dit ma tante, que des fautes envers soi-même, et dont le coupable avait été seul à souffrir ; et pour les lui faire expier, on l'exilait à deux mille lieues des siens, sous un climat meurtrier, peut-être l'envoyait-on à la mort !

Ce second dîner pendant lequel je me trouvais encore la voisine de M. de Lévi, se passa sans aucun incident nouveau, à cela près que, moins mal prévenue ou moins intimidée, je cessai d'affecter pour l'entretien de mon convive l'éloignement que j'avais manifesté le premier jour. J'ajoute qu'il parut se plaire à ce changement et que le soin qu'il prit de s'occuper de moi me témoigna que ma bonne volonté n'était point perdue.

Vers la fin de la soirée, dans un moment où le hasard nous isola l'un et l'autre du reste de la compagnie, il me parla de ses inquiétudes sur l'avenir et du regret de tout ce qu'il laissait en France, en termes si touchans, avec une mélancolie si désespérée, que j'en frissonnai de compassion.

Je me renfermai dans ma chambre, fort agitée ; émue comme on le serait en quittant un malade à l'extrémité qu'on ne doit plus retrouver en vie. Je voyais ce pauvre jeune homme isolé au milieu des siens par l'opinion, comme je l'étais moi-même par les vides que la mort avait faits autour de moi. Qui sait si je ne devais pas encourir les mêmes blâmes,

subir le même abandon à la première occasion qui s'offrirait pour moi de résister à des injonctions prévues ? Cette conformité dans nos situations me frappa.

L'instinct céleste qui porte les êtres malheureux à se dévouer les uns pour les autres, qui pousse la fille déshéritée au chevet des mourants d'un hôpital, cet instinct parla tout à coup en moi ; ma vie étant, comme je le croyais, vouée fatalement au sacrifice et à l'abnégation, je me demandai si, plutôt que de la jeter aux pieds d'un homme heureux qui croirait me faire grâce en l'acceptant, ce ne serait pas en faire un meilleur emploi que de la consacrer à consoler, à relever, à convertir ce malheureux.

Vous voyez d'ici se bâtir et se développer ce roman conseillé par l'insomnie à une imagination de dix-sept ans. Il s'agissait simplement d'aller trouver de pied ferme M. de Lévi, et de lui déclarer hautement, loyalement, que s'il consentait à me prendre pour femme, j'étais décidée à le suivre, à partager sa pénitence et à me dévouer à son salut. Quelle plus belle tâche pouvait être proposée à une femme courageuse ? Je partais avec lui, je l'aidais à supporter ses épreuves, je le touchais, je le sauvais peut-être ; le monde ne pouvait me blâmer, et Dieu, j'en étais sûre, m'approuverait.

Si maintenant vous trouvez que c'était aller bien

vite et faire succéder bien rapidement à la curiosité l'intérêt, à l'intérêt l'enthousiasme, l'amour, si vous voulez; songez, qu'entraînée par les nécessités du récit, je suis obligée d'omettre bien des détails qui vous eussent marqué les différentes phases par lesquelles je passai pendant ces quelques jours. Songez surtout que cet événement qui me troublait si violemment, était le premier qui eût mis en éveil les facultés de mon âme, assoupies jusque-là dans la stagnation de ma vie. C'était ma sensibilité qui éclatait et envahissait toutes mes pensées.

Moi-même, je n'étais pas sans étonnement, sans frayeur, dirai-je, en éprouvant cette impétuosité d'attachement pour un inconnu, — et, ajoutais-je en pleurant, pour un inconnu que j'étais assurée de ne revoir jamais ! —

Je devais le revoir cependant. Une circonstance que j'ai ignorée, ou oubliée, prolongea le séjour de M. de Lévi à Paris. Peut-être lui écrivit-on du Havre que les vents contraires retardaient le départ du navire. Quoi qu'il en soit, à quelques jours de là, ma tante Madeleine vint à la maison et annonça à madame de Rémontré que son frère désirant dîner une dernière fois en famille avant son départ, elle la priait de se joindre à ceux de ses parents qui se réunissaient chez elle pour recevoir les adieux du voyageur.

La nuit qui précéda ce dîner fut terrible pour moi. Je me figurais que ce retard imprévu était une som-

mation que Dieu m'adressait de remplir le devoir qu'il m'avait indiqué. Et j'avoue que plus d'une fois depuis je me suis demandé si je m'étais trompée en attribuant à l'Intervention Divine l'inspiration que j'avais eue.

En entrant dans le salon de ma tante, j'étais tellement émue, que je ne vis ni n'entendis rien : le bruit de toutes les voix était couvert par celui des battements de mon cœur.

Le dîner, comme vous pouvez penser, fut triste ; il se ressentit de la cérémonie qui devait le suivre. Placée ce jour-là fort loin de M. de Lévi, je le voyais de temps à autre, dominé par sa préoccupation, appuyer son coude sur la table, puis relever la tête aussitôt et sourire à sa voisine. J'avais alors besoin de tout mon courage pour retenir les larmes prêtes à s'échapper de mes yeux. Quelle différence entre ce jour et celui où j'avais si ardemment désiré la fin du repas pour me dérober au voisinage du nouveau venu !

Au sortir de table, M. de Lévi, pris à part par deux de ses plus proches parents, s'entretint fort longtemps debout avec eux. Ainsi s'écoulaient rapidement ces heures qui me séparaient à jamais du seul être qui eût réellement intéressé ma vie ; car vous devinez sans doute qu'en dépit des résolutions prises dans la liberté de la nuit et de la solitude, je n'aurais osé pour rien au monde aborder une explication.

Comme M. de Lévi devait partir le lendemain de bon matin, il avait été convenu qu'il ferait le soir même à tous ses adieux définitifs.

Lorsque ma grand'mère en se levant donna le signal de la retraite, j'eus à peine la force de me soulever sur mon siège, où je retombai aussitôt. M. de Lévi commença alors de faire le tour du salon, en prenant congé successivement de tous ceux qui s'y trouvaient. Déterminée à ne pas me contenter pour adieux d'une simple révérence, je m'avisai d'un expédient qui vous fera peut-être sourire, mais qui me parut à moi d'une audace inouïe. J'appelai la petite fille, qu'on avait laissé veiller exprès ce soir-là plus tard que de coutume, et je la pris sur mes genoux.

Arrivé près de moi toujours assise, M. de Lévi passa, en souriant tristement, la main sur la chevelure de l'enfant.

— Quand vous reviendrez, Monsieur, lui dis-je, toute tremblante, vous trouverez votre petite nièce bien changée.

— Quand je reviendrai, me répondit-il, — si je reviens, — je souhaite de retrouver toute entière l'amitié de ceux qui m'ont aimé.

Ces mots, prononcés d'une voix lente, et que l'émotion faisait vibrer, me jetèrent dans le dernier trouble. Il me sembla que c'était à moi qu'ils s'adressaient; et, de même que tout à l'heure j'avais craint

de n'être point assez comprise, j'eus peur alors de m'être trahie tout-à-fait.

En ce moment ma grand'mère passa devant moi, fort vite : Venez-vous ? me dit-elle. Je me levai toute droite et sortis précipitamment, sans même saluer ma tante Madeleine qui nous suivait.

Pendant tout le trajet je ne fis autre chose que serrer mon mouchoir entre mes dents, tant je craignais de laisser échapper les sanglots qui me suffoquaient.

Rentrée chez moi, je tombai à deux genoux dans mon alcôve et avec une ferveur que je n'ai retrouvée qu'aux moments les plus solennels de ma vie, au départ et à la mort de mes fils, je suppliai Dieu de veiller sur ce jeune homme, de le protéger, enfin de le changer, puisqu'il fallait qu'il changeât. Oh ! si jamais la prière d'une âme pure et vraiment animée du zèle de la charité fut exaucée par le ciel, les anges durent conduire par la main cet enfant prodigue, qui s'éloignait sans se douter qu'il emportait avec lui les trésors d'un cœur brave et sincère.

Je passai la nuit dans le délire ; je m'accusais de m'être dérobée par lâcheté à l'ordre que Dieu m'avait donné. J'allais jusqu'à me croire responsable dans l'avenir des fautes où le désespoir et l'isolement jetteraient cet homme si faible. A qui offrir désormais les restes de cette vie dont il m'avait été donné de faire un si noble emploi ? Chaque fois que la fatigue ou le sommeil fermaient mes yeux, le cauchemar

me représentait en tableaux effrayants le sujet de mes inquiétudes. J'apercevais tantôt un navire emporté loin du port, et, penché sur le bord, M. de Lévi qui me reprochait mon manque de courage; tantôt ce même navire, démâté, brisé, battu par les vents et par les vagues, et du milieu des débris s'élevait une voix désespérée qui criait au secours en appelant mon nom.

Quand, le lendemain, M^{me} de Rémontré entra dans ma chambre, étonnée de ne pas me voir paraître à l'heure accoutumée, elle me trouva prise d'une forte fièvre. Le médecin fut appelé. Je fus gravement malade pendant plusieurs jours. Tant que dura ma maladie, j'évitai soigneusement de m'endormir en présence de la garde qui me veillait, craignant que le délire ne me trahît.

Peut-être croyez-vous que cette crise, jointe à la certitude de ne revoir jamais M. de Lévi en ce monde, détruisit l'intérêt romanesque que je portais à sa personne? Vous vous tromperiez. Rendue à ma vie monotone de chaque jour, je consacrai à son souvenir toutes les heures qui m'étaient laissées. Soir et matin je priais Dieu longuement pour le succès de son voyage. Aussi longtemps que dura la traversée, j'observai jour par jour son itinéraire, marquant sur une carte, que je cachais ensuite avec soin, tous les endroits où il devait passer, tous les ports où il devait toucher.

Je veillai ainsi pendant deux ans sur le secret de mon triste, de mon chaste amour.

Avec quelle avidité je recueillais de la bouche de ma tante Madeleine les moindres détails de sa correspondance !

Un jour enfin, interrogée par l'un de mes oncles sur les dernières nouvelles qu'elle avait reçues des Indes :

— Bonnes, excellentes, répondit ma tante, avec une effusion de joie. On m'écrit que mon frère réussit à merveille, et qu'il est sur le point de contracter un mariage fort avantageux.

— Un mariage, demanda quelqu'un. Est-ce que par hasard il épouse une indienne ?

— Non, mais une anglaise.

— Une protestante ! observa dédaigneusement M^{me} de Riffec.

— Elle ne l'est pas ! répliqua vivement ma tante Madeleine. Il prend soin de m'en informer lui-même.

Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme des gouttes d'eau glacée. Le ressort qui pendant ces deux années avait imprimé à ma vie une si grande activité, se détendait tout à coup. M. de Lévi n'était plus à plaindre : il n'avait plus besoin ni de mon dévouement ni de mes prières. Il était heureux, riche, aimé, et marié déjà peut-être, à cette heure où commençait pour moi le deuil de mes premières illusions. Ainsi, mon Dieu ! je m'étais abusée, et cette impression rapide que je croyais avoir laissée

dans sa mémoire, il ne l'avait pas reçue, ou, ce qui est pis encore, l'avait oubliée.

A quelque temps de là, M. de Boisguyon me fit demander en mariage. Ma grand'mère, alitée depuis quelques mois et se sentant près de sa fin, me conjura d'agréer cette alliance. Elle invoqua pour vaincre ma répugnance tous les droits que lui donnait sur moi la mort de mon père et de ma mère, me représentant qu'accepter le sort qu'on m'offrait, c'était la délivrer du seul souci qui pût attrister ses derniers moments.

M. de Boisguyon avait quarante ans passés. Il quittait justement le service de l'armée et proposait de m'emmener à Marseille, sa ville natale, où le roi venait de lui accorder des fonctions en échange de son grade. Il me sembla qu'une union offerte dans de telles conditions pouvait s'accomplir sans forfaire au deuil que je m'étais imposé. Et j'épousai M. de Boisguyon.

Il y a un épilogue à cette histoire. Je revis M. de Lévi, mais bien tard ; environ vingt ans après les derniers faits que je viens de vous rapporter. J'avais encore alors le bonheur d'être mère ; et je rentrais un jour, après une visite faite au collège de la ville où étaient mes fils, lorsqu'en traversant l'antichambre, je me rencontrai avec M. de Boisguyon, qui

sortait accompagné d'un petit monsieur fort affairé. Ce personnage, dont je ne pouvais voir la figure, était tellement engagé dans sa conversation, qu'il ne s'aperçut pas de ma présence. Averti par un signe de mon mari que j'étais là, il se détourna pour me saluer. En le regardant, j'eus un soupçon, et ce soupçon me fit courir le frisson depuis la nuque jusqu'aux pieds.

Celui qui venait de me troubler ainsi avait néanmoins repris son discours, et bientôt après il disparut avec mon mari.

Au bout d'un instant, M. de Boisguyon rentra seul.

— Qui est, lui demandai-je, ce monsieur que vous venez de reconduire ?

— C'est... Eh ! mais, vous le connaissez sans doute, car il est allié de votre famille, et j'aurais dû vous le présenter ; c'est M. de Lévi, le frère de votre tante Léviste...

Ce nom me produisit l'effet d'une commotion électrique.

— ... C'est, poursuivit M. de Boisguyon, un drôle de corps. Il paraît qu'après avoir eu une jeunesse assez orageuse, il s'en est allé aux Indes, où il a fait et défait deux ou trois fois sa fortune. Il vient tenter à Marseille, pour le compte du roi de Lahore, une opération dont je n'ai pas bien haute idée ; mais qui, dans les mains d'un homme tel que lui, peut réussir. Le roi de Lahore s'est mis en tête d'avoir une artil-

lerie à l'européenne. Or, les vaisseaux anglais croisent toute l'année dans la mer des Indes, ce qui rend le débarquement des pièces assez difficile. M. de Lévi a imaginé...

En ce moment, un bruit de pas précipité se fit entendre dans la pièce d'entrée, la porte s'ouvrit brusquement et M. de Lévi reparut :

— Pardon ! mon cher monsieur de Boisguyon ; excusez-moi, madame, — j'ai oublié...

— J'ai oublié moi-même de vous dire, interrompit mon mari, que vous étiez ici en famille plus que vous ne pensez. Madame, qui est de Rémontré, est nièce par alliance de madame votre sœur : elle se souviendra peut-être de vous avoir vu autrefois à Paris.

M. de Lévi, quelque peu déconcerté par cette pointe, me considéra d'un air assez interdit.

— Ne vous souvient-il pas, monsieur, lui dis-je, pendant votre passage à Paris, alors que vous alliez vous embarquer au Havre, d'avoir été deux ou trois fois en famille, à côté d'une demoiselle qui vous connut tout juste assez à temps pour vous faire ses adieux ?

M. de Lévi, toujours aussi décontenancé, s'inclina pour me répondre :

— Madame a une excellente mémoire... En effet... je me rappelle... Oh ! voilà bien longtemps de cela ! J'ai fait depuis bien des voyages, vu bien des pays !
— Je regrette, madame, que mon temps soit aussi

compté, sans quoi j'aurais tenu à grand honneur de vous faire ma cour, mais...

— Je sais déjà, monsieur, repris-je, que vous êtes ici en affaire instante. Il n'est donc pas juste que je vous fasse oublier ce qui vous restait à dire à mon mari.

— Puisque vous le permettez, madame, dit M. de Lévi en se redressant... Mon cher monsieur de Boisguyon, je voulais vous rappeler que vous m'avez promis de parler à D*** pour les harnais.

— Bien, bien, mon cher monsieur de Lévi, répondit en riant mon mari, que l'embarras de son visiteur amusait ; soyez tranquille, je n'y manquerai pas.

— Madame, excusez-moi de prendre congé de vous si promptement. Je ne suis ici qu'un homme d'affaires... en voyage. Croyez que si jamais je reviens en France, mon premier soin sera de vous rendre mes devoirs. — Mon cher monsieur de Boisguyon, je vous prie, n'oubliez pas les harnais.



LE MENSONGE





LE MENSONGE

NOUVELLE MUSICALE

A A. P.-MALASSIS

Tout est mensonge — tout !
Rien n'est réalité !
JACOPO ORTIZ.

I

INTRODUCTION

ET comment vous nommez-vous ? demanda la baronne avec un sourire de bienveillante curiosité.

— Gaston de Chantreuil !

Ce n'était pas vrai ! — Non, celui qui faisait cette réponse ne s'appelait pas Gaston, — de Chantreuil, bien moins encore. Il s'appelait Jules-Théophile Miller, ce qui, du reste, n'était rien à son mérite.

Mais comment faire comprendre au lecteur le motif qui fit substituer par Jules Miller à ses noms patronymiques et baptismaux, le pseudonyme précité? (Autant vaudrait leur raconter tout entière la vie de Jules Miller.)

Lui-même n'en savait rien; et il s'en repentit amèrement le soir, lorsqu'en contemplant de sa fenêtre les genêts de son jardin, il se prit à songer qu'il ne pourrait dorénavant, sans commettre un faux sur porcelaine, mettre sa carte chez la baronne.

Et, qui sait? si... plus tard... (et ici il soupirait plus péniblement) où pourrait-elle adresser ses lettres?

Tranchons dans le vif! — Jules avait menti toute sa vie; menti effrontément et sans pudeur: il en convenait lui-même, et, ce qui est pis, il ajoutait qu'il mentirait encore.

Un vilain péché! pensera-t-on. Mais quoi! Jules ne raisonnait pas de cette façon:

Un péché? niaiserie! Qu'est-ce qu'un mensonge? disait-il; de l'imagination à la deuxième puissance. De convoiter une chose, à dire qu'on la possède, il n'y a que le carré du désir. — *Le menteur* de Corneille n'était à ses yeux qu'un personnage fort raisonnable: quand il raconte à Clarice ses exploits dans la guerre d'Allemagne, il fait dans ce moment plus de frais pour se persuader que pour la persuader elle-même. Il se voit sur la brèche en costume

d'officier ; il commande l'artillerie, pare celle-ci, pousse celle-là, monte à l'escalade et plante le drapeau sur le glacis ! Il porte la main à sa poitrine, pour comprimer la douleur de sa blessure. Il vit en une minute des années d'une vie de dangers et de triomphes (voyez ses yeux, comme ils brillent !) et se trouve au bout du compte aussi riche de gloire et de bravoure que le grand Condé au lendemain de la bataille de Rocroi !

S'il raconte à Philiste ébahi *le divertissement sur l'eau et la collation en gondole*, voyez comme il se répand en détails, comme il caresse en artiste les moindres traits, les moindres circonstances ! C'est qu'en ce moment il n'est plus sur la place, entre ses amis imbéciles et son assommant valet ; il est réellement sur l'eau, couché mollement dans sa gondole *tapisée de feuillages* ; il respire les parfums du jasmin et de l'oranger, sent l'odeur de la poudre du feu d'artifice, s'enivre des regards de la belle inconnue et presse amoureusement sa main, en écoutant les *modulations infinies* de la flûte et du hautbois !

Cliton a beau le tirer par son habit. — Tais-toi, plat animal ! — Et maintenant qui me prouvera que je n'aie pas donné hier au soir une collation royale à la plus belle d'entre les belles ? Je te dis que j'en reviens. Je le raconte à deux niais ébaubis qui me croient et me félicitent sur ma magnificence ;

eh ! s'ils me croient, eux, comment ne me croirais-je pas ?

— Voilà vivre ! —

Ainsi il avait vécu. Et plus qu'un autre, disait-il, et nous le croyons bien !

Il avait été tour à tour millionnaire, virtuose, avocat, député, conspirateur, prince déguisé, lazzarone, chasseur tyrolien, fellah d'Égypte, guerrier, touriste, organiste de paroisse, prédicateur, pêcheur de harengs et professeur de littératures étrangères. Il avait possédé des palais, des chaumières, des petites maisons à la Jean-Jacques, des écuries superbes, des harems, des bricks armés en guerre, des galeries de tableaux, des collections d'autographes.... le tout suivant l'occurrence et le tempérament de l'auditeur ou de l'auditrice.

Ses amis, voyant le vice incurable, s'étaient résignés de bonne foi au rôle de Philiste et d'Alcippe. — Jules était, d'ailleurs, quelquefois amusant à entendre, pourvu qu'on ne dérangeât pas sa poésie.

A quoi bon me servirait-il, disait-il un jour à l'un d'eux, de m'être fatigué dix ans pour apprendre à jouer du violon ? voilà cinq ans que je suis sûr d'en jouer mieux que Paganini (il y a pourtant des jours où je suis de l'école de Baillot) ; je m'en joue tous les soirs pendant des heures d'une façon ravissante, telle que jamais personne ne me causera un plaisir égal. Je me fais des tableaux comme tu n'en feras jamais, Gustave. Et pour être officier de la

Légion d'honneur, je n'ai qu'à me promener une heure dans les rues sans regarder ma boutonnière. J'étais hier à la séance de l'Institut : mon discours a obtenu un succès immense ; veux-tu que je te le récite ? Voulez-vous que je vous décrive la fête que j'ai donnée, la semaine passée, dans mon hôtel de... ? Tout Paris y était. M... a été charmant ! Liszt s'est un peu fait prier, mais il a fini par s'exécuter et être admirable. Ç'a été la plus belle fête de l'hiver. On ne verra plus cela... etc., etc.

C'était un système, comme vous voyez.

J'ai connu des gens comme cela.

Un, par exemple, fort maltraité par les huissiers, ayant reconnu que l'argent était la cause foncière et principale de ses tourments, s'était demandé de sang-froid pourquoi il ne supprimerait pas — l'argent ?

Et allons donc ! à compter de ce jour, l'argent n'exista plus qu'à l'état de fantôme. Il ne prononçait plus le mot : si l'on venait à le prononcer devant lui, il pensait à autre chose. En passant le pont des Arts, il avait la bonté d'étendre sa main ouverte sur la planchette, pour ne pas voir le sou qu'il donnait à l'invalidé. Au restaurant, il jetait sa pièce sur la table, en disant au garçon : — Enlevez cette coquille d'œuf !

Mais hélas ! comme tous les faiseurs de systèmes, le malheureux avait creusé autour de lui un abîme, — la réalité !

Le triomphe de cette doctrine serait d'arriver à la folie complète.

Le pauvre garçon dont je parle avait senti cette vérité; mais en la découvrant, il fut bien désolé; car il fut forcé de reconnaître qu'il lui restait encore assez de raison pour la trouver.

Jules n'allait pas aussi loin, ou plutôt il allait plus loin encore : il voulait persister dans la folie, en dépit de la réalité.

— Qu'est-ce que la vie ? demandait-il, — un mensonge ! — Lisez Montaigne, etc., etc...

Mais quel choc rude et douloureux éprouvait le chasseur tyrolien en tombant du pic du Mont-Blanc sur le trottoir de la rue Vivienne ; — quel choc le millionnaire, en chutant du haut de son belvédère sur le parquet de sa petite chambre !

Quel dédale monstrueux et compliqué ce mélange de faux et de vrai avait jeté dans la vie de Jules ! — comparable au supplice de cet autre excentrique, qui, possesseur d'une salle pavée en pierres de liais, noires et blanches, et rêvant apparemment un dallage blanc uniforme, — s'était interdit de marcher jamais sur les dalles noires ; supplice renouvelé chaque jour et à chaque instant !

Pour le moment, la pierre noire, c'était pour Jules Miller la visite du lendemain promise à la baronne.

— Qui sait ? songeait-il en contemplant toujours les mêmes genêts, ces choses-là n'arrivent qu'à moi,

— si cette damnée baronne ne m'aura pas fait suivre pour savoir positivement qui je suis ? Peut-être en ce moment un laquais galonné s'arrête chez la portière !

— N'est-ce pas ici que demeure M. Gaston de Chantreuil !

— Inconnu !

— Un jeune homme brun, vêtu de noir, etc... Il vient de passer à l'instant.

— Ah ! ça ? M. Jules Miller, un jeune homme qui ne fait rien — là-haut au troisième.

Quelle chute !

— Eh bien ! après tout, continuait-il, suis-je le premier exemple d'un homme qui ait été contraint de cacher son nom ? Je m'appelle Gaston de Chantreuil, parbleu ! ma famille est originaire du Piémont (je connais beaucoup Turin). — Chantreuil ! Canteroglio ! c'est cela ! — Je suis ici, à Paris, caché. J'ai eu quelque mauvaise affaire là-bas... En Italie, c'est si commun ! — Ou bien je suis poursuivi pour mes opinions.

— Et puis, — et ceci était dit lentement, d'un ton attendri, en regardant la lune (c'était la lune qui éclairait les genêts), — si je suis forcé d'avouer ma faiblesse, si je suis convaincu — d'imagination — par la baronne..... Eh bien ! mes pistolets sont là !

Ressource ordinaire des gens à imagination et sans caractère.

— Ou bien, je..... — Ou bien je..... bonsoir !

Et là-dessus Jules ferma sa fenêtre, et s'en fut se coucher.

II

ANDANTE.

Peut-être serait-il à propos ici, et à coup sûr il serait convenable de mettre le lecteur au fait de l'aventure dont Jules était le héros, de lui raconter dans ses détails la rencontre merveilleuse qu'il fit de la baronne Lydie et de nous mettre enfin au sujet de cette dernière en quelques frais de description.

Mais à quoi bon ?

Depuis le temps que ce personnage mythique et éternel, — ce Saturne lettré qu'on appelle le LECTEUR, — fait passer par son estomac sans fond, — comme un ruban sans extrémité, — cette manne perpétuelle et infinie qu'on appelle le ROMAN ;

Depuis tant de siècles qu'on la lui prépare sans cesse sous tant de noms divers, Poëme, Conte, Histoire, Nouvelle....

Depuis le temps seulement que j'en lis moi-même, j'ai mis chaque fois tant d'empressement à tourner du pouce les bienheureux feuillets qui, dans tout ouvrage de ce genre, contiennent l'aventure (l'aventure ! ce cauchemar, cette roue d'Ixion, cette pierre de Sisyphe du romancier, odieux stratagème

qu'il lui faut combiner et varier perpétuellement, sachant qu'il sera perpétuellement omis à la lecture), pour arriver au développement et à la péripiétie ;

Que je me suis toujours étonné qu'il ne se soit pas encore rencontré un homme assez audacieux, assez fort pour laisser en blanc lesdits feuillets, après la précaution prise d'écrire en tête, par manière d'intitulé : Ici un tel et une telle se rencontrent ; les circonstances sont abandonnées à la fantaisie du lecteur.

J'avoue d'ailleurs que je suis retenu par une autre difficulté. On a tellement usé et épuisé le romanesque sous toutes ses formes, et jusque dans ses combinaisons les plus innocentes, que les écrivains de nos jours, pour se présenter au public décemment et d'une façon un peu neuve, ont été forcés d'affecter les dehors de la simplicité la plus banale. Mais ici nouvelles complications, nouveaux labeurs ; le tout pour arriver à cette formule hypocrite :

Chapitre III (c'est ordinairement au Chapitre III que se produit la rencontre, les précédents étant généralement consacrés aux préliminaires, à l'histoire, à la description) ; — *Chapitre III* : Un matin, Rose et Théodore se rencontrèrent. — Comment ? — Je pourrais vous dire que le ciel était, ce jour-là, chargé de nuages ; — vous transporter dans un paysage mélancolique, au sein d'une nature sauvage et effarée qui vous eût disposé aux pressentiments ;

— vous peindre Rose emportée sur un cheval fougueux, courageusement saisi au mors par Théodore.... Hélas ! il me faut, pour être vrai, renoncer à ces dramatiques accessoires. — Rose et Théodore se rencontrèrent tout bonnement — un matin — sur le trottoir de la rue du Bac. — Rose avait un tablier de soie noire.. etc., etc....

Oui, si seulement Jules eût rencontré Lydie là où un jeune homme et une baronne peuvent naturellement se rencontrer tous les jours — dans un salon, — sur le boulevard, — à l'Opéra, — j'atteste que je prendrais courage, et que je me résoudrais encore, moi deux cent millièmes, à rouler la pierre du récit de l'Aventure.

Mais, pour mon malheur, la rencontre de Jules fut, je le répète, merveilleuse, incroyable, impossible, — telle que, pour la faire accepter au lecteur, je ne vois pas de moyen meilleur que celui que je vais prendre : qui est de la lui laisser faire à lui-même.

Que le lecteur donc — si lecteur il y a — se remémore, en quelques minutes de recueillement, tous les prodiges littéraires qu'il a, depuis qu'il est au monde, — absorbés ! — qu'il remonte à la nage et les rencontres du roman moderne, et les *coups de foudre* du dix-huitième siècle, et les *par hasard* de tous les temps, et que, de ce butin, passé à l'alambic de son génie, il compose un précipité, le

plus romanesque, le plus extravagant, le plus inconcevable.

Nous lui fournirons seulement, en deux coups de crayon, deux ou trois indications pour servir à la mise en scène, savoir : une baronne en calèche, un jeune homme à pied, et, pour encadrer le tout, quelque paysage emprunté aux bois de Meudon, de Saint-Cloud ou de Versailles.

Et maintenant que nous vous avons rendus complices de l'extravagance du sujet, nous poursuivrons, le cœur plus léger, le récit des grands et petits péchés de notre ami Jules.

Jules, je l'ai dit, ne se contentait pas de mentir sans vergogne ; il fallait encore que ses mensonges eussent des approbateurs.

Aussi, le lendemain de cette soirée mémorable où nous l'avons vu faire à ses éternels genêts de si admirables apostrophes, il se rendit, dès le matin, dans l'atelier de son ami Gustave le peintre, où se trouvaient aussi son ami Antoine le musicien, son ami Arsène l'avocat, et son ami Marcus le naturaliste.

— Oh ! oh ! dit Gustave en le voyant entrer, quelle nouvelle histoire aujourd'hui ? Je vous trouve une toilette et un air tout pleins de triomphes et d'aventures.

— Et ces apparences, mon cher, répondit Jules en se laissant tomber sur le divan, — ces apparences ne sont point trompeuses. Je suis en effet le héros de l'aventure la plus extraordinaire et la plus roma-

nesque ; la plus romanesque et la plus flatteuse... et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle est vraie.

— Oh ! firent les trois amis d'un ton d'incrédulité.

— Hélas ! trop vraie...

Et, pour expliquer cet hélas, Jules raconta la rencontre que j'ai laissé imaginer au lecteur ; et communiqua à ses amis les embarras qui, par sa faute, venaient en contrarier les résultats.

— De sorte, ajouta Marcus, que te voilà prêt à te donner au diable pour n'avoir pas voulu te laisser aimer par une intéressante personne qui ne demandait pas mieux ?

— Marcus, mon cher ami, je ne vous ai jamais dissimulé que vous étiez une bête. Croyez-vous que la baronne m'eût accueilli aussi facilement et que les choses seraient aussi avancées si je n'avais eu la présence d'esprit de me donner pour son égal ? Apprenez que le romanesque a sa logique comme tout au monde. Ne vous souvient-il pas de ce jardinier qui, surprenant une dame endormie, s'écrie : — Ah ! pourquoi ne suis-je pas un beau monsieur ? — Eh bien ! moi, rencontrant une baronne, j'ai trouvé plus tôt fait de me baptiser vicomte ; et la baronne doit me savoir gré d'avoir épargné le temps en lui faisant sauter deux ou trois degrés de l'échelle sociale.

— Bah ! insista Marcus, on a vu des rois épouser des bergères...

— Eh ! dit Arsène, vous avez eu un quart d'heure de gentilhomme, c'est quelque chose ; maintenant

mettez-moi la baronne de côté, et n'y pensez pas davantage.

— Impossible, reprit Jules ; je l'aime.

— Filer une intrigue avec une baronne de rencontre, c'est un piètre dessert pour un homme qui a eu des rendez-vous dans la grande tour de porcelaine avec la fille de l'Empereur de la Chine !...

— J'en conviens, j'en conviens. — Que voulez-vous ? les attachements ont leur fatalité, comme les livres. L'amour est un grand pipeur de dés. — Au surplus, j'apprécie votre observation. Arsène, touchez là ! vous êtes un homme d'esprit. Donnez-moi la main, vous dis-je ; entre nous je puis vous accorder cette marque de familiarité. Bientôt, au grand jour, je serai — qui sait ?.... l'héritier d'un trône, une tête couronnée...

— Ah ! s'écria-t-il en se rejetant sur le divan, c'est un beau rêve, mes amis. — Si j'allais épouser cette femme ? si, dans sa famille, la noblesse se transmettait à l'époux ? — Elle a de beaux domaines, j'en suis sûr. Tu serais notre peintre ordinaire, Gustave ; Antoine serait notre maître de chapelle ; Marcus dresserait le catalogue des plantes et des insectes de nos jardins. Arsène, qui est avocat... prendrait la régie de tous nos biens.

— Je couvrirais vos murs de peintures et d'arabesques ! dit en se levant Gustave.

— Quelle musique ! s'écria Antoine. Vous en au-

riez le matin, à votre lever ; musique pendant le repas, musique le soir, à votre coucher...

— Pour nous endormir ?

— Oui, pour vous endormir ; mais de quelle façon ! Dis plutôt pour vous bercer comme le chant des génies. — Concert tous les jours et opéra trois fois la semaine, dans une salle bâtie exprès.

— Moi, dit Marcus, dont le visage s'illumina, j'imprimerais à vos frais le catalogue avec planches, et j'en ferais un ouvrage qui m'ouvrirait les portes de l'Académie.

— Je ne laisserais pas un coin sans un coup de brosse, reprit le peintre, *nullus murus sine figurd.* Ce serait plus beau qu'au palais Borghèse. Je voudrais qu'on vînt voir cela de tous les points de la France ! — Quelle œuvre ! sans parler de l'Institut et de la décoration qui seraient au bout.

— Ma fortune serait faite, ajouta Arsène. Je ne plaiderais plus que les affaires majeures : ou bien tu me prêterais de l'argent pour acheter un cabinet d'avocat à la Cour de cassation ; je ferais un beau mariage, et je pourrais aussi, moi, acheter un château — qu'il faudrait encore décorer, dis donc, Gustave ?

— Mon cher, tu ne serais pas assez riche, et je ne m'encanaille pas à travailler pour les petites gens.

— Quelle musique ! dit encore Antoine.

— Corbleu ! le beau livre ! repartit Marcus.

— Animaux ! brutes ! hypocrites ? s'écria Jules en se levant avec violence. Je vous y prends à faire de l'imagination à votre tour. Ne venez-vous pas de vivre en un instant plus que vous n'avez fait et que vous ne ferez jamais dans toute votre existence de colimaçons et de vers à soie ? Regarde à présent ta toile, Michel-Ange ; et toi, monsieur l'avocat à la Cour de cassation, regarde tes bottes ! Vous en êtes-vous donné pendant un quart-d'heure ! Des commandes, des décorations, des palmes vertes... Fermez donc les yeux une bonne fois, et retournez-moi vos toiles. Abandonnez-vous franchement à la Chimère, — soyez conséquents, — puisque vous avez la lâcheté de lui céder pendant dix minutes. Mais non ! vous n'avez de goût que pour les croûtes, le galimatias, et le pathos de la police correctionnelle ! Je vous méprise. Adieu. A ce soir.

III

MENUET

J'ignore si le lecteur a jamais essayé de faire pour son compte ce que Jules faisait si audacieusement aux dépens d'autrui :

J'entends — appeler l'illusion à son secours pour faire diversion à la réalité ; évoquer par l'imagination les formes entrevues de tous les bonheurs rêvés.

J'avouerai, quant à moi, dût cet aveu me faire soupçonner d'autobiographie, que je l'ai fait souvent, et que c'est encore le moyen que j'emploie le plus heureusement pour échapper aux trivialités brutales de cette sotte vie.

Le temps vous attriste ; l'ennui du présent vous jette dans la défiance de l'avenir, dans le dégoût du passé ; le monde vous déplaît ; vous fermez alors les yeux, et, dans votre cerveau, clos comme la chambre noire d'un jeu d'optique, viennent se refléter pour un instant les images des Eldorados bâtis en songe.

Passé-temps innocent non moins que récréatif.

Des trois ou quatre verres favoris de ma lanterne magique, il n'en est pas un qui me sourie davantage et où mon imagination s'arrête plus volontiers que celui où, en tête-à-tête avec une femme aimée, je me vois traîné, au branle voluptueux d'une voiture bien suspendue, à travers un beau pays par une belle soirée de printemps.

C'est précisément ce rêve idéal, purement idéal pour moi, hélas ! que réalisait Jules Miller, une heure après avoir quitté ses amis.

Certes, à le voir passer ainsi, emporté au trot de deux chevaux de race, dans cette calèche armoriée, engagé dans une conversation riieuse avec cette jeune femme élégante et jolie, — voilà un homme heureux ! dirent s'écrier ceux qui les rencontrèrent.

Et cependant Jules n'était pas sans inquiétude. Il

commençait à ressentir les embarras de l'incognito. Le rôle de proscrit piémontais qu'il essayait depuis vingt-quatre heures ne pouvait se soutenir longtemps ; et cette crainte vague faisait passer plus d'un nuage dans le ciel bleu qui se déroulait sur sa tête.

Disons, au surplus, que, grâce aux dispositions favorables de la baronne, cette préoccupation ne le servait pas mal.

Arrivés à l'endroit désigné comme but de la promenade, Lydie fit arrêter, tendit la main à Jules qu'elle appela Gaston, et sauta lestement sur la pelouse.

Le lieu où ils se trouvaient, bien connu des promeneurs coutumiers de la vallée de la Seine, est un des sites les plus enchanteurs de ce délicieux pays qui se groupe autour de Versailles, de Saint-Cloud et de Saint-Germain.

La calèche s'était arrêtée sur un plateau boisé que la maison du garde et mieux encore un pavillon surmonté d'un drapeau, attestent avoir servi de lieu de rendez-vous à cette dynastie de rois chasseurs qui finit en 1830 avec Charles X. Tout le paysage environnant offre ce mélange de grandeur et de servitude, de force et d'obéissance, dont le dernier mot se retrouve en petits caractères dans les pins façonnés autour du parc de Versailles. Les arbres hauts et puissants sont alignés comme des cloisons, les pentes sont calculées, les avenues sont tapissées

d'un gazon vivace qui croît avec la régularité d'un tapis d'Aubusson.

De tous les points du plateau partent des allées, les unes circulaires et revenant capricieusement sur elles-mêmes, les autres se perdant, ou se fondant dans d'autres avenues plus larges ; d'autres, enfin, aboutissant à une vaste prairie dont une fontaine située au bas de la colline et désignée, je n'ai jamais su pourquoi, sous le nom de *Fontaine aux prêtres*, explique la verdeur et la fécondité.

C'est dans l'une de ces allées, la plus étroite et la plus touffue, que s'engagea Lydie appuyée au bras de notre ami Jules Miller. On était en avril : l'aubépine était en fleur ; les bouleaux noyaient dans la lumière leur branchage rose ; — un gazon dru et d'un vert vif repoussait le sable jaune de l'allée. Au loin, la verdure, moutonnant au penchant des coteaux, formait de vigoureuses harmonies avec le bleu cru du ciel. Il faisait une de ces journées d'une beauté accablante qui s'imposent irrésistiblement à la mémoire, et qui si, comme il arrivait ce jour-là pour Jules, elles s'associent à quelque impression du cœur, vous jettent plus tard dans une véritable folie de regret, en vous révélant l'horreur de l'irréparable.

Qu'on se figure maintenant ce jeune homme à l'imagination malade, s'avancant dans cette allée en fête, ébloui par un ciel dont la pureté donne le vertige, entêté par les saveurs et les parfums capiteux

du printemps, et l'oreille chatouillée par le babil de sa compagne qui lui faisait en gazouillant une queue de pie-grièche.

— Savez-vous, lui disait-elle, que vous êtes d'une distraction et d'une brusquerie impardonnables ? Vous hachez vos discours, vous tournez continuellement la tête, et vous passez d'un propos à un autre, d'une façon qui rend toute conversation impossible. — Je crois qu'il y a là un peu d'affectation, et que vous n'êtes si décousu et si fantasque que pour piquer la curiosité et provoquer les questions.

— Avouez, répondit Jules, que ce ne serait pas trop maladroit et que le moyen ne serait pas mauvais, si j'avais réellement l'intention de vous entendre plus souvent et plus longtemps.

— Tout cela est sans doute fort galant, mais je vous assure que je préférerais beaucoup un causeur moins étourdi et plus intelligible.

— Eh, madame ! peut-être gagné-je à me taire ; peut-être risquerais-je beaucoup en étant moins réservé.

— Voici une apparence de discours régulier et saisissable ; voyons si vous irez jusqu'au bout.

— Il était une fois à Téhéran... Voulez-vous que je vous cueille cette fleur pour la joindre à votre bouquet ?

— Qui bientôt ressemblera à une vraie botte de moissonneuse, dit Lydie dont le visage mignon, il-

luminé par la joie et par l'air vif, brillait comme une rose entre les blancs rameaux d'aubépine. — Il était une fois à Téhéran?...

— Platt-il?

— Je vous répète votre dernière phrase : — Il était une fois...

— Ah oui ! c'est un conte persan que j'ai lu l'autre soir pour m'endormir.

— Eh bien ! ce conte l'achèverez-vous ? Est-il possible d'en avoir la fin ? Je vous jure que cette fois je veux être satisfaite, ajouta-t-elle en frappant avec mutinerie de son petit pied qui courbait à peine les herbes.

— Mon Dieu ! je vous le dis, c'est un conte qui m'est revenu à l'esprit je ne sais à propos de quoi.

Il était une fois à Téhéran, — non, ce devait être à Agra, — n'importe ! — un jeune vizir qui s'attira la faveur et l'amitié de son roi. C'était un jeune homme fort sage et fort instruit, mais fort modeste et fort réservé, et qui n'ouvrait jamais la bouche, si ce n'est au conseil, pour donner un avis sensé ou pour en combattre un mauvais.

Un jour le roi lui dit : Tout le monde ici me demande des grâces ; comment se fait-il que, seul de tous mes courtisans, tu ne me demandes jamais rien ? — C'est apparemment, répondit le vizir, que mon ambition est plus haute que la leur : si je vous demandais ce que je désire, peut-être que vous

me le refuseriez, et alors j'aurais perdu les seuls biens que je possède, — l'Illusion et l'Espérance. »

— Voilà un vizir bien avisé, dit Lydie.

Puis faisant quelques pas en avant :

— Détachez-moi cette branche, reprit-elle, c'est la plus belle que nous ayons vue.

Son bouquet était alors devenu si énorme que ses mains d'enfant ne le pouvaient contenir et qu'il éclatait à chaque pas entre ses doigts.

La branche était élevée, et, pour l'atteindre, Jules fut obligé de se hisser un peu après l'arbre, et s'ensanglanta les mains aux épines.

Lydie, pour l'aider et saisir la branche qu'il courbait vers elle, s'avança ; mais le massif était bordé d'une rigole, et son pied chaussé de satin s'enfonça de quelques lignes dans la vase.

Elle jeta un cri ; Jules sauta à terre, tenant la branche désirée, et tous deux se prirent à rire de bon cœur en considérant, l'un ses mains déchirées, et l'autre sa chaussure souillée.

Au bout de quelque temps, l'allée qu'ils suivaient les ramenant au point de départ, ils se retrouvèrent à l'endroit où ils avaient laissé la voiture. La baronne était rêveuse ; Jules, sombre et plus préoccupé que jamais.

— Gaston ? dit Lydie en lui tendant la main pour qu'il l'aidât à remonter.

— Monsieur de Chantreuil ? reprit-elle en haussant un peu la voix.

Jules tourna brusquement la tête et ouvrit les yeux comme un homme qu'on éveille en sursaut.

Puis la voiture, au grand trot, les ramena vers Paris, faisant défiler rapidement à leurs côtés la silhouette estompée des arbres et les quais ténébreux brodés de lumières comme ces morceaux de papier noirci que les enfants s'amuse à regarder se consumer dans la cheminée.

Le même soir, Jules tombait comme une bombe au milieu de ses amis réunis sur le boulevard autour d'un pot de bière (4).

— Mes amis, leur dit-il, je suis perdu. Cette femme m'adore.

— Vous voilà bien à plaindre, répondit Gustave ; j'aurai donc ma commande ?

— Gustave, Gustavo, ceci est sérieux. Cette femme m'adore, vous dis-je, et j'en suis fou ; elle veut m'épouser.... J'en meurs d'envie ; comment faire ?

IV

RONDO

Et de fait, la situation devenait délicate. Lydie n'était pas une femme qu'on pût abandonner sans motif ; Jules, d'ailleurs, on l'a vu, l'aimait éper-

(4) Alors il tombe dans la bière. (Note de l'auteur.)

du ment. Et comment arriver jusqu'à elle en passant par-dessus le comte de Chantreuil, ses biens et ses domaines, et ses exploits et ses dangers, et ses complots et ses proscriptions tant de fois décrits et racontés avec le luxe de détails et d'incidents que Jules déployait en ces matières ? L'amour de la baronne résisterait-il à une pareille épreuve ? Sa passion pour Jules survivrait-elle au ridicule ? Mourir ! c'était facile ; mais renoncer à un bonheur certain, inespéré, légitime !

Un jour, Jules, invité à dîner par Lydie, fut surpris en entrant d'apercevoir son ami Arsène l'avocat.

— Si tu m'avais appris, dit celui-ci, le nom de *la baronne*, je t'aurais dit qu'elle était ma cliente.

Ce jour-là, pendant tout le repas, Jules ne tarit pas en descriptions de Turin et de ses environs, en détails sur ses relations et sa famille. Il se surpassa dans le récit de ses aventures, et prit plus d'une fois à témoin le pauvre Arsène, qui, bien malgré lui, se trouva ainsi, de son propre aveu, l'ami d'un gentil-homme piémontais et d'un proscrit.

Dans la soirée, profitant d'un moment où ses hôtes la laissaient seule, Lydie prit Jules à part et lui parla bas pendant quelques instants. Arsène, qui les observait, remarqua que Jules devenait fort pâle.

En s'en revenant, Jules lui apprit que Lydie ne mettait plus d'obstacle à leur mariage.

La coupe était, comme on le voit, pleine à ras.

Jules, désespéré, imagina de se croire malade. Peut-être l'était-il réellement plus qu'il ne croyait. Lydie envoya chaque jour savoir de ses nouvelles. Ses amis, Marcus, Gustave, Antoine, et Arsène lui-même, lui faisaient rigoureusement compagnie. Gustave, sur ses indications, lui fit un portrait à peu près satisfaisant de la baronne; Antoine lui jouait sur le piano les airs qu'il lui avait entendu chanter. Marcus, réduit au rôle du quatrième officier dans le convoi de Marlborough, s'en acquittait de son mieux en fumant du matin au soir le tabac de son ami; de temps à autre il hasardait, pour le distraire, quelque observation d'entomologie.

Mais Jules ne voulait pas de distraction. Il s'entretenait sans cesse de son malheur, en se livrant sans relâche aux projets les plus fantastiques : un jour il résolvait d'écrire à Lydie que, rappelé par la guerre de l'indépendance, il était allé prendre du service en Sardaigne; motif à lettre pathétique, sacrifice de l'amour à la patrie, etc. D'autres fois, il voulait faire annoncer sa mort dans les journaux, se réservant ainsi dans l'avenir certaines apparitions romanesques qui ne seraient pas dépourvues d'effet : son père, au lit de mort, le réclamait pour l'exécution d'une vengeance de famille; — sa mère, dans les douleurs de l'enfantement, l'avait voué au célibat; — sa parole était engagée pour un mariage politique, ordonné par le souverain pour mettre fin aux dissentiments de deux maisons riva-

les, — il était marié secrètement — musulman — chevalier de Malte, etc. — Un autre jour il s'écriait : Et pourquoi n'aurais-je pas été mis dans les ordres contre ma volonté ?

Le seul moyen auquel il ne voulût pas entendre était d'avouer sa folie à la baronne. L'idée seule le jetait dans de véritables convulsions ; c'était le dés-honneur, c'était la mort. On n'en parla plus.

Un matin, Jules, à demi vêtu, était étendu sur son lit ; Antoine était assis au piano, Gustave, à son chevalet ; Marcus, comme on voit Jupiter en certains passages de l'Iliade, s'enveloppait majestueusement d'un nuage .. de fumée.

Le licencié Arsène entra d'un air mystérieux et solennel. Après avoir échangé avec Jules quelques paroles indifférentes, il l'amena par voies détournées à parler de Lydie et des moyens d'entrer avec elle en composition.

— Tu m'as trahi ! s'écria Jules tout à coup, éclairé par certaines réticences de l'avocat ; tu as dit à Lydie...

— Elle sait tout, répondit flegmatiquement Arsène. et elle te pardonne. Elle attribue à ton amour pour elle la ruse dont tu t'es servi ; et n'est pas éloignée de la trouver fort spirituelle.

Et comme Jules, exaspéré, s'emportait de nouveau, l'avocat tira de sa poche un pli cacheté qu'il tendit froidement au malade.

Jules arracha violemment le cachet, et se mit à

lire ; mais son visage s'altérait visiblement, et sa respiration précipitée faisait flotter le papier comme un drapeau. — Arsène le considérait avec le calme d'un médecin qui vient d'administrer un remède énergique et qui attend la crise.

Quand il eut achevé, Jules, atterré, le front moite, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ses bras le long de ses flancs. En relevant la tête, il rencontra huit regards acérés par l'angoisse et la curiosité. — Il ramassa la lettre.

— Ecoutez, dit-il d'une voix faible :

« MONSIEUR,

» Je sais tout. On m'a appris votre nom véritable. J'ai peine à m'expliquer le motif qui vous a fait prendre un nom de fantaisie pour vous présenter chez moi, et surtout l'opiniâtreté avec laquelle vous avez persisté dans une ruse que je vous pardonnerais bien volontiers, si, malgré moi, elle n'éveillait au fond de mon cœur quelques doutes sur la sincérité de vos démarches. Avez-vous pu penser qu'une femme fût, de notre temps, assez entichée de noblesse pour sacrifier un sentiment vrai à un orgueil suranné ?

» J'espère, mon ami, que vous ne me laisserez pas longtemps dans cette inquiétude, et que vous ne prolongerez pas davantage une plaisanterie, — innocente peut-être à vos yeux, — mais cruelle pour moi, je vous l'assure, en ce moment.

» LYDIE DE M... »

— Eh bien ? demanda Arsène avec un sourire d'oncle.

— Eh bien ? répétèrent en chœur les assistants.

Jules demeura encore quelques moments à réfléchir ; puis il s'approcha de son bureau, écrivit rapidement une lettre qu'il cacheta, et la remit à un domestique, en lui ordonnant de la porter sans retard à son adresse.

Son regard était redevenu brillant, sa lèvre souriante, sa démarche assurée.

— Il fait chaud ! s'écria-t-il en regardant ses amis d'un air qui commandait la discrétion. Allons-nous-en prendre une glace au Café de Paris.

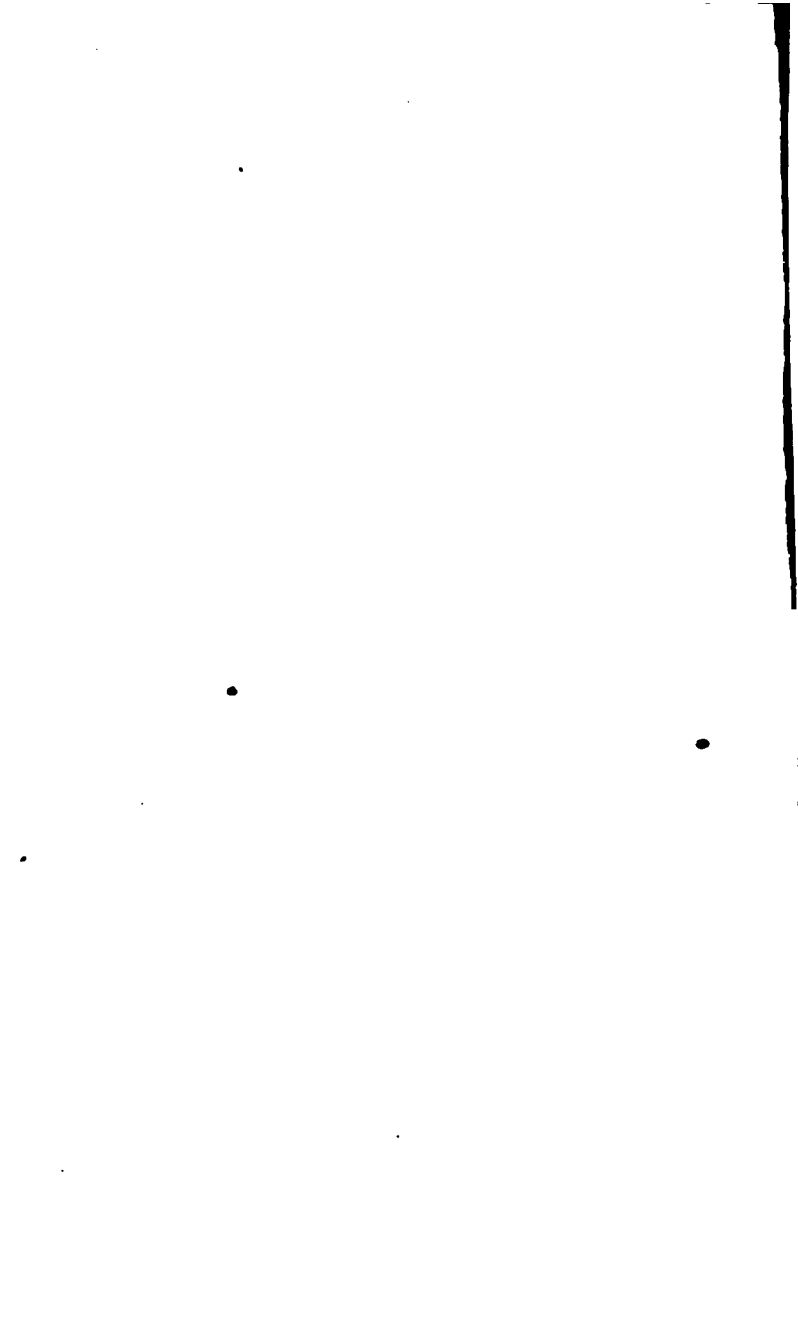
Et sur ce mot il s'habilla prestement ; et bientôt tous les cinq se dirigèrent vers le boulevard.

Voici maintenant ce que Jules Miller avait répondu au billet obligeant de la baronne :

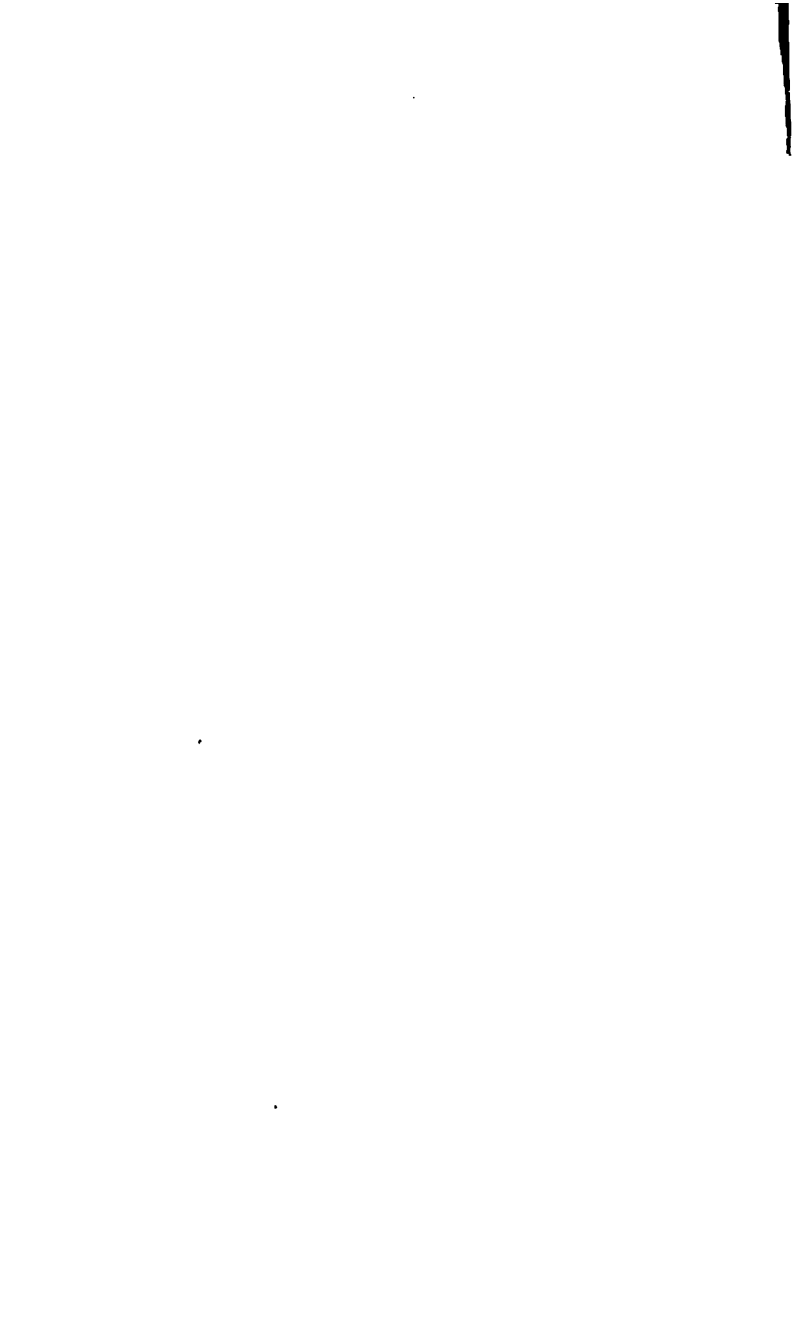
« MADAME,

» Je ne sais de quelle part vous sont venus les rapports auxquels vous faites allusion ce matin. Je suis désolé d'apprendre que les insinuations calomnieuses d'un étranger ont trouvé plus de crédit auprès de vous que mon propre témoignage. Il m'en coûtera le repos et le bonheur de ma vie, mais je ne serai jamais l'époux d'une femme qui m'a si étrangement méconnu.

» LUIGI GASTONE DE CANTEROGGIO. »



LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE





LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE

L est un rêve affreux, véritable cauchemar, qui me tourmente au moins une fois chaque mois.

Je rêve — que je n'ai pas terminé mes classes et qu'on me remet en pension pour y faire mon année de philosophie.

En pension, — oui, — en pension ! Barbon que je suis, avec des poils blancs sous le menton, avec ma patte d'oie sur la tempe et mon rhumatisme au bras gauche, on me ramène à la pension, pour de là me rendre deux fois par jour au collège, livres sous le bras, à la queue d'une soixantaine de polissons

et sous la surveillance d'un vénérable cuistre, qui serait mon fils.

Affreux ! vous dis-je.

Notez qu'à chaque nouvelle période, ce rêve se représente avec un degré de réalité si puissant, qu'il ne me vient pas à l'esprit de l'ajouter aux épreuves précédentes :

— Je l'ai déjà rêvé bien souvent, pensai-je ; mais aujourd'hui c'est pour tout de bon.

Ainsi m'y revoilà donc. Voici le dortoir, éclairé par une lampe funéraire, dont les chafnettes dessinent en ombre sur le plafond les pattes d'une araignée énorme : il est cinq heures ; il faut se lever, se lever tout de suite, sauter à bas du lit ; moi qui, depuis tant d'années, ai contracté l'habitude d'accorder à ma paresse les honneurs d'une longue capitulation !

Et puis voici le lavoir, humide et infect, où, les pieds dans l'eau, il faut se débarbouiller du coin d'une serviette gelée, se laver les mains à l'eau de puits, sans savon, et se peigner d'un horrible démeuloir, si moite et si crasseux, que je le compare à un râteau oublié dans un jardin pendant quarante-huit heures de pluie.

Enfin voici l'ÉTUDE aux murs nus et suants, au plancher boueux, souillé de tous les détritiques que peut rapporter à sa semelle le brodequin d'un écolier ; l'étude, dont l'atmosphère vous prend à la gorge et à la tête : on me reconduit à mon ancienne

place, je la reconnais à mon nom sculpté au canif sur le pupitre. J'ai derrière moi ma *baraque*, ma vieille baraque, dont la serrure était toujours cassée, et où je retrouve mes anciens livres sans couvertures, tout maculés d'encre et roulés aux coins ; devant moi un sale cahier de papier à chandelle, sur lequel il me faut écrire, les bras collés au corps, dans un espace de dix-huit pouces carrés. Si je lève le nez, **PENSUM !** Si je m'écrie par distraction, **PENSUM !** Si je veux marcher un peu pour aider au travail de la pensée, oh ! alors, je suis en pleine révolte, arrêts et privation de sortie !

Et puis, imaginez la tempête, le scandale :

— Monsieur, que cachez-vous là dans votre pupitre ?... Ceci.... ceci.... Apportez-moi.... Grands dieux ! du tabac !... un cigare ! Et que prétendez-vous faire d'un cigare ici, monsieur ?

O heureux et trois fois bénits les huit jours de paradis que je passai autrefois à la maison d'arrêt de la garde nationale ! Heureux les citoyens bridés de buffle et consignés dans une botte ! Heureux le commissionnaire étendu sur son crochet ! Heureux le cantonnier pataugeant dès cinq heures du matin dans le ruisseau, mais qui fume du moins, qui parle et qui chante !

Et cependant s'il est une phrase passée à l'état de maxime dans la sagesse des familles, et stéréotypée comme axiome dans les discours solennels des pé-

dagogues, c'est bien celle-ci : — **LE TEMPS QUE L'ON PASSE AU COLLÈGE EST LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE.**

Cette sentence débitée par mes parents et par mes maîtres me donna plus d'une fois à penser dans mon enfance.

Quoi ! ces gens que je vois passer dans les rues, suivant leur gré et leur allure, s'arrêtant devant les boutiques et prenant leur temps pour examiner les gravures étalées chez les marchands ; ces gens si bien mis qu'à pas un le pantalon ne remonte au-dessus de la cheville ; quoi ! ce jeune homme frisé qui chantonne en soufflant la fumée de son cigare ; ce monsieur décoré qui donne le bras à cette belle dame ; cet autre enfin qui se laisse aller au balancement de sa voiture, — tous ces gens-là regrettent l'époque de leur vie où ils étaient obligés, comme je le suis, de marcher en rang et de se lever à cinq heures ?

Et, comme à cet âge l'imagination a de bonnes jambes, j'allais jusqu'à me figurer une immense conspiration ourdie par les hommes faits pour cacher aux écoliers quelque mystère épouvantable dans la vie.

Evidemment, me disais-je, pour que tous ces hommes en apparence si heureux soient réduits à regretter la galère du collège, il faut qu'ils accomplissent en commun et fatalement quelque maléfice, auquel je serai initié plus tard.

Le dimanche, à la table de famille, j'observais

avec une sorte d'effroi certains coups d'œil, certaines réticences, et je me disais : — Mon père *en est*.

Lorsqu'au dernier jour de ma dernière année scolaire j'allai tout radieux prendre congé de mon instituteur, digne et excellent homme, il me dit d'un ton qui voulait être prophétique :

— Vous voilà bien content, mon ami, de quitter votre pension : vous la regretterez un jour !

— Encore un, pensai-je en m'en allant, qui est de la conspiration.

Eh bien, il faut être franc : voici, si je ne me trompe, quelques douze ans que j'ai rompu avec la vie scolastique, et par ma foi ! je ne la regrette pas encore. Au contraire, je n'ai jamais rencontré par les rues une bande d'écoliers marchant deux à deux sous l'œil d'un surveillant, sans me sentir le cœur serré. Pauvres enfants, qui courraient si fort et si bien s'il leur était donné d'en user à leur guise !

Je ne suis pas de ceux qu'un camarade fait sourire, lorsqu'il lui dit en lui poussant le coude : — Te souviens-tu ?

Et, d'abord, les camarades de classe, je les ai en horreur. Je ne connais rien de plus... *shoking*, dirait un Anglais, de plus révoltant que l'indiscrétion de ce brutal qui vient mettre le pied dans votre intimité, vous prendre la main devant tout le monde, vous tutoyer, — vous tutoyer surtout ! — sous pré-

texte qu'on s'est autrefois donné des calottes, ou gagné des points.

Non ! Félix, Félix la gâté vivante, Félix le rire in-
tarissable, a beau me chatouiller la mémoire en me
rappelant nos pamoisons sans fin lorsqu'un croc-en-
jambe adroitement servi répandait sur le trottoir un
ami au milieu de ses livres et de ses paperasses
éparpillées ; et les caricatures exhilarantes passées
de main en main sous le couvert des pupitres ; et
nos danses de cannibales, dans le cabinet de phy-
sique, quand, sous couleur de répétitions, nous fai-
sions servir les cornues à l'exécution de nos fan-
taisies.

Tout cela ne m'arrache pas même une grimace.

Il est vrai qu'alors nous n'avions ni dettes, ni cré-
anciers, ni souci de la fin du mois ; nous ne connais-
sions pas ce dégoût d'un travail hâté dans la fièvre
en vue d'un résultat désolant. Mais n'avions-nous
pas la contrainte perpétuelle, sous la figure d'un
Olibrius aussi mal élevé que mal vêtu ? N'avions-
nous pas le froid dans la cour, le froid à table en
mangeant, le froid au lit, le froid partout ? N'avions-
nous pas les espérances du dimanche trompées pour
une peccadille ? Et toi-même, toi-même, ô Félix, ne
te souvient-il plus de tes angoisses, ce jour où, pour
avoir (c'était bien le diable qui était coupable et non
pas toi) laissé tomber du sel entre les draps du lit
d'un mattre, tu faillis être renvoyé à tes parents ?

Oh ! le mattre d'études, le surveillant, le *pion* ! ce

pauvre homme pour lequel on se prend de commi-
sération plus tard, combien, en se reportant aux sou-
venirs de l'enfance, ne trouve-t-on pas de haine et
de colères accumulées contre lui ! Car ce n'est point
assez d'avoir sur nos moindres actions une autorité
indiscutable, il excite encore notre envie. Supérieur
de par de la discipline, il est supérieur aussi par la
liberté.

Il sort, cet homme, et il a une chambre.

Je la vois encore : une chambre étroite et basse et
tapissée de badigeon ; à terre, le long des murs,
trois malles ; au milieu, une table, table de rebut,
rarement chargée de plumes ou d'écritaires, mais
sur laquelle apparaissaient de temps en temps un
journal, une brochure, une pipe ; — dans un coin,
protégés par un lambeau d'étoffe, des habits qu'on
brossait une fois par quinzaine, aux grands jours.

C'était pourtant ce taudis, dont le moins riche
d'entre nous ne voudrait pas aujourd'hui pour y lo-
ger son domestique, qui donnait à nos yeux quel-
que considération à nos maîtres. Partout ailleurs,
dans la cour comme dans la chaire, au réfectoire
comme à la promenade, le maître d'études n'était
qu'un malheureux payé, et mal payé, pour nous
tourmenter et être tourmenté par nous. Une heure
par jour, dans cette chambre, c'était un homme. Et
un homme, c'est beaucoup dire pour des écoliers au
jugement de qui le maître de pension est un person-
nage ; car ce maître de pension est un monsieur

que l'on salue, qui a un salon, et dans ce salon un piano que nous entendions parfois résonner le dimanche en montant l'escalier du dortoir. — Le monde, en un mot, pénétrait dans cette chambre avec son prestige de liberté, de paresse et de plaisir. La paresse s'y montrait avec le journal, la liberté avec le livre défendu ; et la pipe, que de choses ne disait-elle pas !

— Il n'y a pas d'homme sur la terre ; — avait coutume de nous dire L..., notre professeur de cinquième, savant et respectable vieillard que ses façons majestueuses nous faisaient prendre pour un prince déchu du trône (on allait même jusqu'à dire de quel trône) ; — il n'y a pas d'homme sur la terre plus heureux qu'un élève qui contente ses maîtres ; et un millionnaire, et un ministre (ici on dressait les oreilles), un ministre tout brodé d'or, avec des laquais chamarrés derrière sa voiture, n'est pas aussi heureux qu'un bon écolier ! »

Sans doute c'est une grande joie qu'une première place, un grand bonheur qu'un premier prix ; c'est un triomphe véritable qu'une couronne décernée dans la grand'salle de la Sorbonne ; c'est un vif plaisir que de voir lever à sa considération la punition d'un condisciple. Mais aussi quelle honte que la dernière place ! quel crève-cœur qu'une distribution de prix où votre nom n'est point prononcé ! quel ennui qu'une retenue, et surtout quel chagrin morne et insipide qu'une journée passée dans une salle

froide et puante à copier sans utilité des pages qu'on ne comprend pas !

Je sais bien que tout cela ne prouve rien contre l'éducation du collège. Ce n'est pas moi qui voudrais, maintenant moins que jamais, médire de l'Université. L'apprentissage de la vie commune est une excellente préparation aux devoirs de la société. Il est bon de s'habituer dès l'enfance à sentir les coudes du voisin ; il est bon même d'éprouver de bonne heure la loi du plus fort, afin d'acquérir ainsi par expérience la notion de la justice.

Mais, ô conspirateurs ! ô charlatans du monde ! à quoi bon étendre sur cette vie faite de biens et de maux un voile cabalistique ? A quoi bon troubler ces jeunes âmes par l'inquiétude de l'inconnu et par les tourments d'une terreur anticipée ? Ne serait-il pas plus sage et plus simple de leur apprendre à apprécier les uns et les autres, biens et maux, à leur juste valeur ? Est-ce l'orgueil, est-ce la pédanterie qui vous fait vouloir à toute force que vos peines soient les seules réelles ?

Eh bien, considérez cet enfant qu'entourent les soins d'une famille entière, que sa mère endort chaque soir dans un lit fait par ses mains, dont trois personnes goûtent la soupe avant de la lui présenter ; cet enfant que l'on caresse, que l'on choie, que l'on berce, que l'on amuse, dont la moindre pâleur fait appeler le médecin.

Cet enfant, écoutez-le : il pleure, il se lamente, il

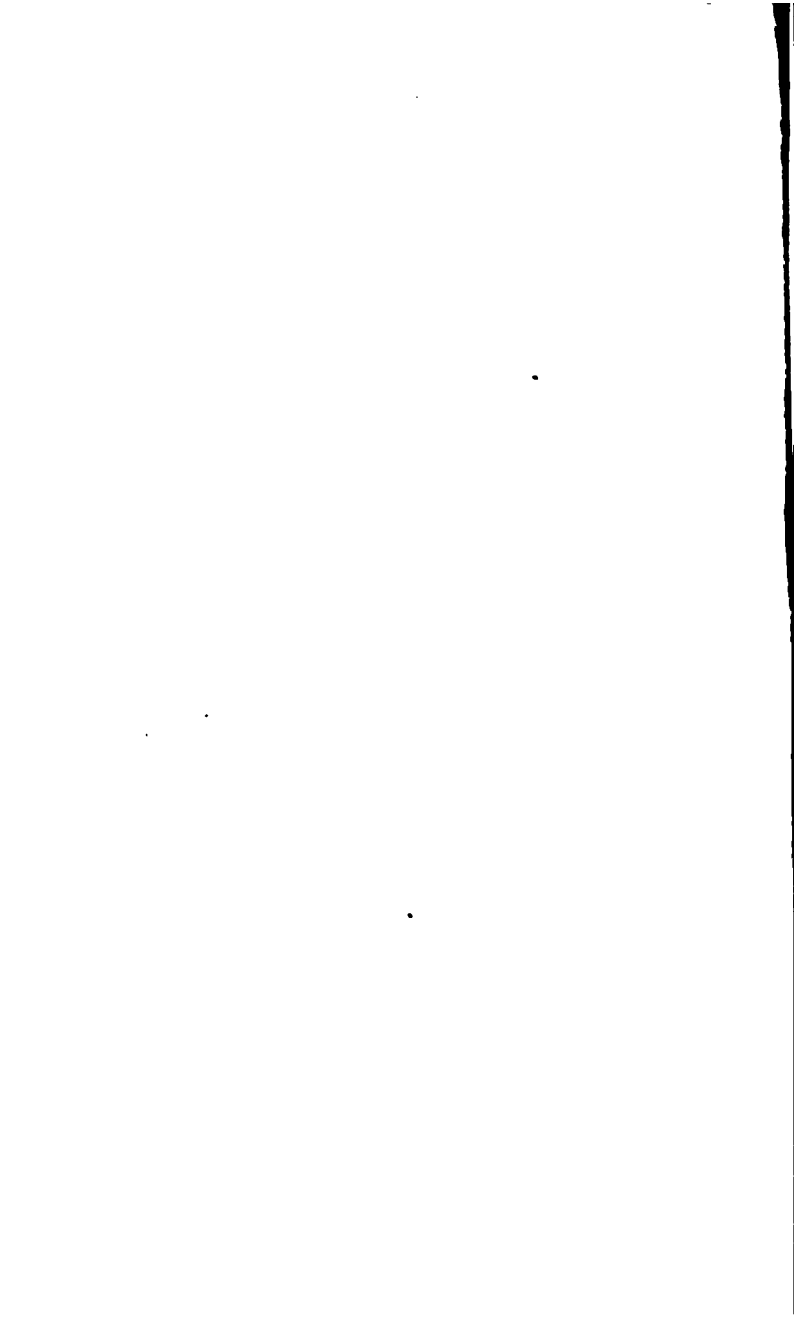
crie à fendre le cœur. Il veut une chose, il la désire, il en a besoin, il en a soif, il la lui faut ! il ne peut se la procurer. Et vous qui pourriez la lui donner peut-être, vous ne le comprenez pas.

Je ne connais pas de plus grand malheur au monde.

— Il n'y a pas de beau temps dans la vie ; il n'y a que de belles heures.



LA JAMBE





LA JAMBE

« La jeune fille, LA VIERGE est la Nouvelle Eglise; la femme âgée, la Vieille Eglise; les jardins (le Paradis) signifient l'intelligence; les pieds sont la Recherche. »

(Colloquia Suedenborgiana).



ELLE marchait devant moi, simplement, mais avec une grâce assez noble.

Je m'écriai :

Oh! la jolie jambe !

Ce qu'il y a de surprenant dans la vie du rêve, ce n'est pas tant de se trouver transporté dans des ré-

gions fantastiques, où sont confondus tous les usages, contredites toutes les idées reçues; où souvent même (ce qui est plus effrayant encore) l'impossible se mêle au réel. Ce qui me frappe encore bien davantage, c'est l'assentiment donné à ces contradictions, la facilité avec laquelle les plus monstrueux paralogismes sont acceptés comme choses toutes naturelles, de façon à faire croire à des facultés, ou à des notions d'un ordre particulier, et étrangères à notre monde.

Je rêve un jour que j'assiste dans la grande allée des Tuileries, au milieu d'une foule compacte, à l'exécution d'un général. — Un silence respectueux et solennel règne dans l'assistance.

Le général est apporté dans une malle. Il en sort bientôt, en grand uniforme, tête nue, et psalmodiant à voix basse un chant funèbre.

Tout-à-coup un cheval de guerre sellé et caparaçonné est aperçu caracolant sur la terrasse à droite, du côté de la place Louis XV.

Un gendarme s'approche du condamné et lui remet respectueusement un fusil tout armé : le général ajuste, tire et le cheval tombe.

Et la foule s'écoule, et moi-même je me retire, intérieurement bien convaincu que *c'était l'usage, lorsqu'un général était condamné à mort, que si son cheval venait à paraître sur le lieu de l'exécution et qu'il le tuât, le général était sauvé.*

Autre chose frappante est encore. la facilité avec

laquelle on reconnaît certains lieux, certains endroits, certains pays même, que l'on n'a pas mémoire d'avoir jamais vus ailleurs qu'en rêve, et qu'on se rappelle pourtant au réveil assez distinctement pour en concevoir tous les détails, rues, maisons, boutiques, enseignes, accidents de terrain, paysages, etc.

Qui ne se rappelle aussi certains personnages entrevus et retrouvés à de longs intervalles comme de vieilles connaissances? certaines aventures interrompues par le réveil et dont un rêve postérieur vous fait connaître l'issue?

Ces phénomènes et bien d'autres auxquels je suis très-attentif m'ont fait souvent supposer, non pas des existences antérieures, mais des existences parallèles à la nôtre, ayant pour théâtre des régions extérieures où notre âme émigrerait pendant les heures de sommeil.

Une vision, qu'est-ce autre chose qu'un ravissement complet de notre être spirituel dans une sphère étrangère au présent? ravissement dans le passé par le souvenir, ravissement dans l'avenir par l'espérance ou le désir, ravissement dans le vague; etc.

Notre corps cependant demeure, et la personne qui nous écoutait tout-à-l'heure et que nous n'entendons plus, pense simplement ou que nous manquons pour le moment d'esprit, ou qu'elle nous ennuie.

J'ai ouï parler d'un jeune écolier de Strasbourg qui pendant le sommeil prononçait fort distinctement des mots inintelligibles. Un savant, de passage dans la ville, reconnut qu'il parlait alors très-correctement l'Indoustani. Comment cet enfant de douze ans, qui n'avait jamais quitté Strasbourg, avait-il appris cette langue ?

Donc, ce jour-là, — ou du moins cette nuit — je cheminais par l'une des rues les plus fréquentées d'une de mes villes nocturnes.

Une dame fort simplement vêtue de noir marchait devant moi, apparemment âgée de cinquante ans, mais douée de cette élégance de tournure et de geste qui décèle, même dans une vieille, une femme avertie de bonne heure par sa beauté de veiller sur son maintien.

Un pan de sa robe qu'elle relevait de la main gauche laissait voir le bas d'une jambe admirablement tournée. Il me sembla qu'il était convenable de lui témoigner par quelque galanterie la satisfaction qu'elle me causait. Et passant devant elle :

— Madame, lui dis-je, en la saluant, vous avez une jambe délicieuse !

Son visage ne démentait pas ce que faisait présager sa tournure ; une figure pâle, à grands traits, encadré de cheveux gris bien plantés, et doucement éclairée par deux prunelles bleues un peu éteintes par l'âge et peut-être par les larmes. Il ne

parut pas que mon compliment l'eût choquée ; tout au contraire, me souriant :

— Je le sais, monsieur, répondit-elle ; on me l'a dit bien souvent autrefois, et je vous avouerai que j'ai encore du plaisir à l'entendre dire.

Là dessus, grâce à l'admirable simplicité de la vie du rêve, je lui offrais mon bras et toujours causant, je la reconduisais jusqu'à la porte de sa maison.

Arrivée là :

— Monsieur, me dit-elle, je vous inviterais volontiers à venir vous reposer chez moi ; mais je vis seule avec mon mari qui est vieux et, — ajouta-t-elle avec une émotion qui lui tra les larmes des yeux — et ma fille, — une pauvre enfant que les médecins ont condamnée. Vous voyez que ce serait là pour vous une maigre distraction.

La douleur de cette mère m'était allée au cœur.

— Madame, répondis-je, ne croyez pas que je sois si curieux, ni si avide de me distraire. Je suis d'ailleurs quelque peu médecin moi-même, et si j'étais assez heureux pour vous donner un bon conseil sur la santé de mademoiselle votre fille, ce me serait un motif de plus de me féliciter de vous avoir rencontrée.

(Dans la vie ordinaire je ne m'exprime pas toujours aussi bien que cela.)

Nous montons au quatrième étage et nous entrons dans un de ces appartements à huit cents francs,

refuge ordinaire des fortunes détruites et des employés mis à la retraite.

Au fond de la pièce où je fus introduit, au coin de la cheminée, tout encombrée de cafetières et de pots à tisane, était assis dans une bergère en velours d'Utrecht — le vieux mari.

Nous nous saluâmes.

— Voici, me dit la dame, notre pauvre enfant. Perdre une enfant si belle ! ajouta-t-elle en se penchant à mon oreille.

Le lit de la malade avait été roulé au milieu de la chambre, pour l'entourer d'air comme il convenait.

En m'approchant de ce lit je fus frappé de stupéfaction. Non ! jamais figure plus idéalement belle ne s'était présentée à ma vue !

Blanche, mais blanche jusqu'à en paraître bleue, sa blancheur était encore augmentée par la pâleur particulière aux usages des jeunes filles moribondes et qui leur donne la transparence mate de l'opale, — comme si prête à se dégager de ce corps vaincu l'âme devenait plus visible ; — ses grands yeux bleu foncé, encore agrandis par la maigreur, nageaient dans le flude ; ses lèvres rouges, irritées par la fièvre, trémblaient convulsivement ; une abondante chevelure d'un blond vigoureux se répandait sur l'oreiller, en ondes, en torsades, en nœuds, en pelotons et faisait un cadre d'or à cette image de la souffrance résignée.

Placée au bord opposé à celui près duquel je me

tenais, la mère semblait deviner ce qui se passait en moi et paraissait jouir de mon admiration.

Elle se rapprocha de moi et feignant de vaquer à quelque soin autour de la malade elle releva un des coins de la couverture.

— Vous m'avez tout-à-l'heure fait un compliment sur ma jambe; me dit-elle à voix basse. Que direz-vous donc en voyant celle-ci ?

C'était la jambe de Diane ! — Pour le coup je ne me possédai plus.

— Non, madame ! non ! m'écriai-je, on ne peut laisser mourir ainsi une aussi belle fille ! Non ! quand je devrais aller chercher toute la Faculté de Médecine, le Doyen en tête, nous la sauverons, nous la sauverons !

Je ne me rappelle plus aujourd'hui ce que j'ajoutai; mais je sais parfaitement que je parlai ainsi pendant une heure avec un élan de conviction vraiment supérieur. Je tenais entre mes deux mains la main de la jeune malade. Le vieux père s'était levé et, debout au chevet de sa fille, me regardait, une larme dans chaque œil. Je sentais bien que je les persuadais tous deux, le père et la mère, qu'ils me considéraient comme un sauveur, et que comme *Post-Scriptum* obligé à toutes leurs actions de grâces, ils me promettaient cette main que je tenais dans les miennes, la main de leur fille !

Je me précipitai dans l'escalier, et toujours par-

lant, toujours me grisant de mes paroles, je traversai de suite une longue enfilade de jardins.

— Où allais-je ? Je n'en sais rien !

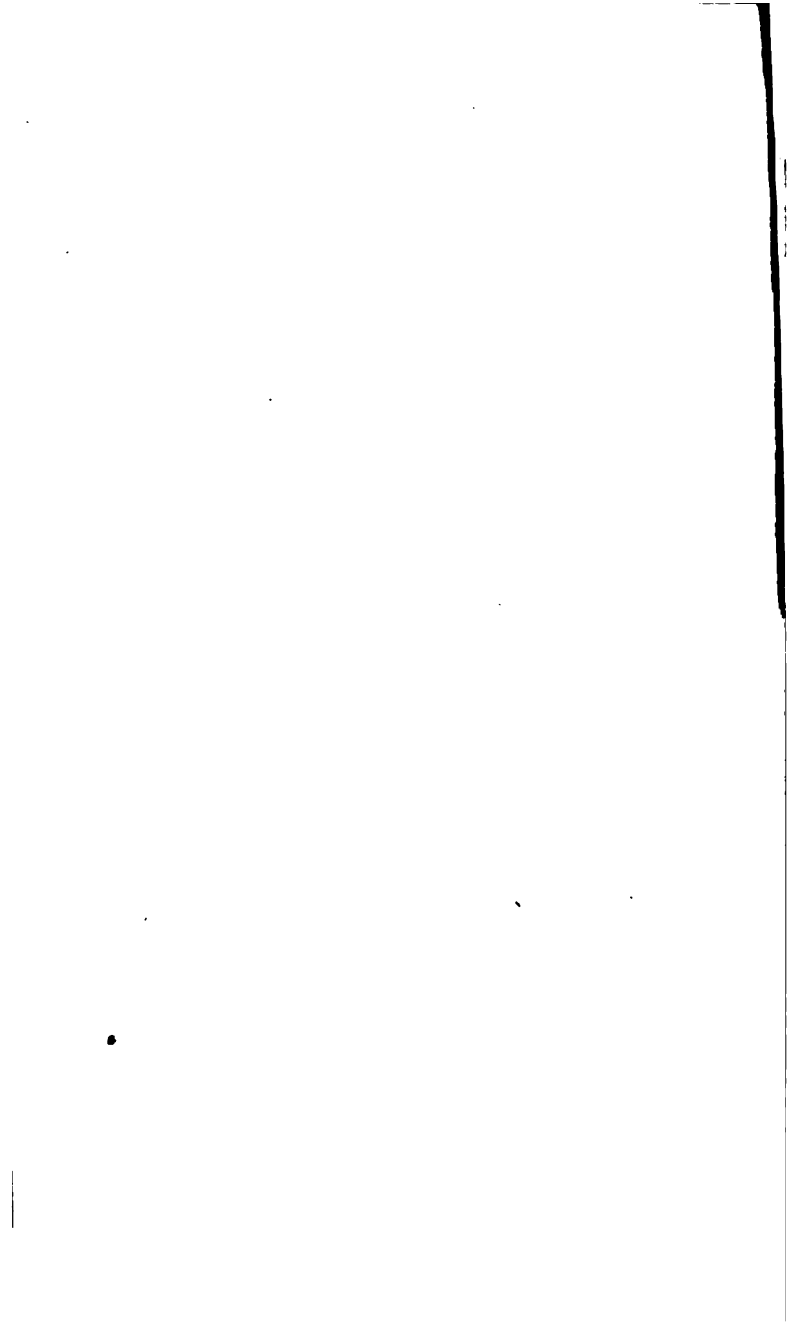
Le ciel était bleu, les murs tapissés de verdure, les arbres couverts de fruits, l'air chargé des senteurs de mille fleurs délicieuses. Mais cette fête extérieure n'était rien auprès de la fête de mon cœur.

— Je marchais, je volais, je courais sans toucher terre à peine ; sans savoir où, disais-je tout-à-l'heure ? Oh ! si ! J'allais à la conquête du bonheur, à la conquête inespérée de l'idéal entrevu.

Je me sentais enfin en vue du port tant de fois désiré. Je me voyais accueilli comme un bienfaiteur, comme un fils, par cette brave famille chez qui tout, jusqu'aux meubles même, avait un air de probité digne et de loyauté patriarcale ; je leur apportais en dot le salut de leur fille, et je passais désormais les plus belles journées, tout entier à mes études aimées, entre ma belle femme et ses vieux parents.

Le dirai-je, qu'au reveil le souvenir de ce rêve m'affecta singulièrement, et que plus d'une fois depuis, aux heures de dégoût et de découragement, je m'y suis retranché avec béatitude ? Car quel paradis meilleur à inventer pour ces âmes sans cesse tiraillées, de haut, de bas, par des ennemis visibles et invisibles, que le calme de l'esprit réchauffé par des affections sincères ?

LA SECONDE VIE





LA SECONDE VIE

. *Sed postquam fata pergit,
Stat vultu mœstus tacito, mortemque reposit.*
LUCANUS.

I

PUISQUE nous voilà morts et que nous n'avons plus rien de mieux à faire jusqu'au jour de la résurrection que de nous raconter réciproquement et à satiété nos histoires, ô mort, mon voisin, faites comme moi; asseyez-vous sans façon sur votre tombe et écoutez le récit de mes aventures dans le monde des vivants.

Cela ne vous amusera guère, je le crains, à la première fois, vous ennuiera à la seconde et vous

assommera à la troisième ; mais, comme je suis menacé de votre part du même procédé, je vous engage dans notre commun intérêt à la patience. Apprenez d'ailleurs que je suis mort deux fois, ce qui me donne bien sur vous quelque avantage.

La nuit est belle, quoique fraîche, et nous ne craignons plus de nous enrhummer... Donc, tandis que nos confrères tiennent conciliabule, là-haut, sur la colline, autour de la chapelle, ou se lamentent derrière les ifs au souvenir de leurs amours passées et de leurs richesses perdues, écoutez, mort, mon voisin, comment je me suis noyé une première fois par désespoir ; et comment, revenu au monde sous condition, je m'en suis, au bout de peu de temps, retourné par le même chemin pour venir occuper auprès de vous cette tombe, où je me trouve si mal à l'aise depuis le lever du soleil jusqu'au lever de la lune.

Mon nom, sur la terre, était ***. J'étais issu d'une famille de robe, et riche plutôt qu'aisée. J'étais jeune, puisque mon acte mortuaire définitif ne me donne pas plus de vingt-quatre ans d'âge ; j'étais beau, j'étais riche, et cependant je n'étais pas heureux... Vous trouvez la phrase commune, mon voisin, je m'en aperçois ; néanmoins ayez patience, ainsi que je vous en ai prié ; car je prétends vous prouver que si ma phrase est vulgaire, mes malheurs ne l'étaient point.

Jeune, beau, riche, il semblerait que je n'avais,

pour être heureux, qu'à suivre pas à pas les petits sentiers tracés de la vie. D'ailleurs, ce triple avantage de jeunesse, de beauté, de richesse avait cela de particulier pour moi, qu'il correspondait aux trois vices principaux de ma nature : j'étais paresseux, et je pouvais donc ne rien faire ; j'étais vaniteux, et je pouvais tirer vanité de ma figure ; enfin j'aimais à vivre, à considérer le soleil, à flâner sans but par les bois et par les rues, et j'avais devant moi de longues années pour me livrer à ce penchant.

J'ignore, mon voisin, si dans le cours de votre existence vous avez quelquefois réfléchi. (Ce doute au surplus ne peut être de ma part une injure, car il ne m'est pas actuellement démontré que l'homme qui pense vaille mieux que celui qui conserve la virginité de ses facultés rationnelles.) Quoi qu'il en soit, si vous l'avez fait, n'avez-vous pas été frappé de l'utilité du malheur dans la vie humaine ?

Le sage qui le premier a dit que la vie est un combat, a été profond. Il y a (ne l'avez-vous pas remarqué?) dans la vie de tout homme, entre l'adolescence et l'âge viril, une période de malaise et d'inertie durant laquelle ses facultés restent comme suspendues : sa crue s'arrête, son développement est accompli, sa pensée engourdie s'évapore en rêveries vagues et stériles. C'est, pour ainsi dire, un temps d'arrêt, pendant lequel l'homme s'assure intérieurement de ses forces et cherche à pressentir

de quel côté viendra l'ennemi ; quelquefois il marche à sa rencontre : dès qu'il l'aperçoit, il court à lui. La lutte commence et la vie avec elle. Jusque-là, il n'a fait que végéter, s'armer pour le combat.

La béatitude inerte du Paradis n'était pas une vie supportable ; — une vie humaine s'entend. — Aussi notre premier père n'y put tenir. Il n'avait, pour échapper à cet Eden stupide, qu'un trou grand comme la main, et encore tout obstrué de menaces et de malédictions : il s'y précipita, tant il était dans sa nature de préférer le malheur avec la vie, à cette léthargique félicité. Si je ne craignais pas de vous scandaliser, j'ajouterais que j'ai toujours pensé qu'en agissant ainsi il ne fit qu'obéir à son insu à la volonté du Créateur. Si la chute de l'homme n'eût été dans les vues de Dieu, pourquoi n'eût-il pas attaché charitablement le fruit fatal au haut d'un chêne, au lieu de le suspendre aux branches d'un chétif pommier ? Mais non ! il voulait lui donner la science, et de plus, le mérite de la cueillir lui-même. Allez, dans le Mystère du Paradis perdu, le serpent n'était qu'un compère.

Soyez sûr, pour en finir, que si tous les maux de ce monde rentraient chaque année dans la boîte de Pandore à la Saint-Sylvestre, elle serait inmanquablement cassée le premier janvier :

Mais fermons la parenthèse et reprenons mon histoire.

D'où pouvait venir le malheur pour moi, circon-

vent comme je l'étais par toutes les formes extérieures du bonheur ? Je n'avais qu'une ressource, c'était de le trouver en moi-même.

Ici, mon cher voisin, souffrez que je m'arrête et que je marque d'un repos épique cette heure solennelle où la vie, la vraie vie, commença pour moi.

Vous étiez, m'avez-vous dit, Parisien comme moi-même ; vous devez donc avoir mémoire de ces visages jeunes et pâles, suspendus à des échines courbées que vous avez entrevus souvent, passant lentement dans les galeries et sur les trottoirs. Le manœuvre qui les coudoie ne voit d'eux que leur habit noir qu'il trouve plus riche que sa blouse, et qu'il envie. Il insulte à leurs fatigues stériles, à ces mécanismes tournant dans le vide, et les appelle — heureux !

Ah ! plus heureux qu'eux mille fois, toi qui du moins n'as à lutter que contre des obstacles visibles et tangibles ; toi, dont chaque coup de marteau est une conquête, et qui l'endors, chaque soir, le front baigné de la sueur salutaire du travail !

Visages pâles ! Habits noirs ! livrée du désespoir et de l'impuissance, ah ! que je vous connais ! Que de fois j'ai échangé avec vous un regard sympathique ! que de fois j'ai frotté mon coude à vos pannes fraternelles ! Nos pères nous ont fatigués des récits de Moscou et de la Bérézina ; ils en ont escompté la gloire à grosse usure. Mais nul pinceau ne retracera jamais cette effrayante retraite de Russie, cette funèbre descente de Courtille exécutée

par une génération de croque-morts, d'invalides de la pensée, de Prométhées en linge sale, de Sisyphe en habit râpé. Eh ! quel roc ne semblera doux à rouler à ces pauvres âmes broyées pendant toute une vie entre ces deux terribles cylindres : l'ambition et l'impuissance !

Je ne sais, mon voisin, si vous m'avez bien compris ; j'en doute. Mais enfin j'étais de ceux-là ! Moi aussi je devais cacher le renard sous ma robe, interroger les murs d'un œil terne, et demander compte à Dieu de l'inégalité de mes forces et de mes désirs.

Mon habit était peut-être moins délabré, parce que j'avais de l'argent pour le renouveler ; mais qu'importe ?

Une amitié, un amour, une haine, voilà le triple complément de toute vie. J'avais une maîtresse, un ami, un ennemi : mon ami, mon bon, mon blond Schmidt, le peintre ; ma maîtresse, la baronne Lydie, une coquette ; mon ennemi, le pianiste Gatien, un plat et méchant animal.

Après cela, si vous vous attendez à une histoire d'amour, d'amour ordinaire surtout, vous avez tort. Entre nous, l'amour ne tient réellement place dans la vie qu'en raison des sentiments contingents qu'il développe. Pour moi, du jour où j'aimai Lydie, elle me donna pour rival et pour ennemi le musicien Gatien.

Je me rends justice, mon voisin : d'ailleurs ce n'est pas le temps, ce n'est pas le lieu non plus de

faire de la coquetterie. Mais, en vérité, j'étais incomparablement plus beau que ce Gatien. Il avait une face d'émouchet, des yeux de homard, des mains de bœuf. Les miennes incessamment frottées de pâte d'amandes fines, étaient blanches et lisses comme celles d'une duchesse ; l'ovale de mon visage était parfait, ma chevelure abondante ; mes yeux bien fendus se noyaient dans la ligne de mes sourcils dessinés au pinceau.

Disons, pour achever le portrait de Gatien, que, selon l'usage de ses confrères, il avait au bout des doigts l'esprit que les honnêtes gens ont coutume d'avoir dans la tête. Moi, j'entendais la toilette en artiste, et j'avais sous le cuir chevelu bien des choses qui n'étaient pas dans les doigts de Gatien. Que de fois, que de fois je me suis dit : Si j'étais baronne, jolie femme, et femme d'esprit, eh bien ! je voudrais m'avoir pour amant !

Et de fait, elle n'eût pas été, en me prenant, trop malheureuse.

Elle voulut l'être. Je ne sais quelle fatalité la fit se prendre du plus étrange caprice pour cette manivelle organisée, pour ce cylindre à serinette, qui, le soir, s'habillait d'un habit bleu à boutons dorés et tournait les variations de Thalberg et de Moscheles ; fantaisie inexplicable ! vertige contre lequel elle luttait elle-même. Bien souvent, durant nos promenades matinales, le long des lilas en fleur, je la vis s'attendrir à mes paroles ; son regard allangui sem-

blait me dire : Vous avez bien plus d'esprit que Gatien !

Mais le soir.... Oh ! les soirées m'étaient fatales. Le cylindre se mettait en mouvement et emportait dans sa sphère d'activité, comme la roue du moulin entraîne le nageur, le cœur et les pensées de la baronne.

Une nuit je rêvais : je me voyais dans un salon magnifiquement éclairé, au milieu d'une nombreuse compagnie. Gatien et la baronne s'y trouvaient. J'étais assis du côté de Lydie et je jouais, en lui parlant, avec le bout de sa ceinture.

Tout-à-coup il se fit un grand mouvement dans l'assistance : c'était Gatien qui se mettait au piano.

La baronne retira vivement sa ceinture ; il l'avait regardée !

Mon ennemi préluda quelque temps avec aisance. Sa sottise figure s'épanouissait à l'idée du succès qu'il allait recueillir.

Il commence : mais dès les premières mesures un malaise singulier s'empare de l'auditoire ; chacun se récrie ; les plus timides s'entre-regardent.... L'instrument ne résonnait point !

Chaque note touchée par Gatien rendait sous son doigt le son sec et mat d'une planche frappée par un marteau.

Le musicien éperdu essaye en vain de lutter contre cette résistance : ses doigts se crispent et s'écarquillent, son visage se contorsionne ; mais

rien ! Les gammes les plus savantes et les plus compliquées n'arrivent qu'à reproduire le bruit strident d'un métier de fabrique.

Debout au fond du salon, je voyais les têtes des assistants se balancer par un mouvement uniforme et rythmique, en signe de mécontentement. La maîtresse de la maison, charmante jeune femme coiffée de marabouts, allait de l'un à l'autre comme pour conjurer les murmures.

Bientôt le clavier, toujours résistant, monte, monte et soulève les mains de l'exécutant jusqu'à son menton ; un grondement pareil à celui du tonnerre éloigné sort de la caisse d'harmonie.

Le balancement des têtes devient furieux, et au-dessus de cette mer de crânes en mouvement le gracieux visage de madame C*** voletait, souriant en agitant ses marabouts.

Gatien luttait toujours. Sa figure passait de l'expression de la plus vive terreur aux grimaces les plus grotesques. La dernière projeta en avant son nez et sa mâchoire, arrondit ses yeux et fit saillir au-dessous des tempes deux longues oreilles velues entre lesquelles la tête de madame C***, toujours voletant, vint se poser, en disant avec un sourire qui fit voir ses dents de nacre de perles :

Un âne ! c'est un âne !

En ce moment, je ne sais quelle force surnaturelle me porta à l'angle du piano. Gatien avait disparu, et

à sa place j'aperçus un étranger à mine hétéroclite, qui me dit en mauvais allemand :

Je suis à vos ordres.

En effet, sans que je pusse m'expliquer comment, un violon se trouvait dans ma main gauche, un archet dans ma main droite.

Geh! (va!) me cria mon accompagnateur.

J'appuyai l'archet sur les cordes.... Je jouais, je jouais, monsieur ! ou plutôt je chantais, je parlais, car il me semblait que le son partait de ma poitrine pour passer dans l'instrument. Bientôt il n'y eut plus ni violon, ni archet ; mon bras droit, passé sur mon bras gauche, exécutait à mon gré des gammes et des arpèges. Songez que ce que j'exécutais n'était pas de la musique ; je causais ! La baronne, Gatien, mon amour, ma jalousie, ma haine, tout cela se déduisait avec l'impétuosité de la passion, avec la facilité du discours.

Tantôt, j'adressais à Lydie de tendres reproches en lui rappelant nos douces promenades dans le jardin de son hôtel, tantôt je l'accablais, en raillant son goût insensé pour un animal de la plus vile espèce ; puis je la foudroyais en me dressant de toute ma hauteur, et alors j'entonnais, sur le mode le plus élevé, l'hymne de la passion héroïque. Et Lydie, subissant tour-à-tour l'empire des sentiments que j'exprimais, tantôt me souriait attendrie, tantôt s'apaisait humiliée, tantôt m'implorait avec larmes.

Je continuai longtemps ainsi : à la fin, succom-

bant à la violence même de mon émotion, enivré, en délire, je m'arrêtai et regagnai ma place au milieu d'applaudissements frénétiques.

Lydie m'attendait ravie, domptée, suppliante : Oh ! me disait-elle, aimez-moi, je vous aime, laissez-moi vous aimer !

Elle m'aimait.

Comment vous peindre les pensées qui m'assailirent au réveil ? ce songe était-il un présage, une révélation ? ou bien n'était-il qu'une raillerie amère du hasard ?

Je voulus en avoir le cœur net, et, pendant les jours qui suivirent, je dévorai tous les traités d'oneiromancie que je pus trouver.

Je m'arrêtai à ce passage de la *Symbolique* de Pernetius :

« Pendant le sommeil, l'âme quitte le corps qu'elle habite et s'en va où il lui plait. Ce que nous appelons rêve n'est que le souvenir vague et incomplet de cette autre vie. C'est ainsi que nous entrevoyons, dans le sommeil, des pays que nous n'avons point visités. De là vient aussi que nous nous souvenons d'avoir fait en rêvant des choses que nous ne savons point faire et que nous referions sans doute le lendemain, si nos souvenirs étaient moins incomplets et plus précis. »

Ainsi donc, si je pouvais rendre à mes doigts le souvenir de ce qu'ils avaient fait la nuit précédente, je deviendrais en réalité le virtuose de mon rêve ?

Cette idée ne me quitta plus.

Je m'en ouvris un jour à Schmidt, tandis qu'il ébauchait un charmant paysage que je vois encore.

C'était, il m'en souvient, par une belle matinée d'avril : une lumière fraîche et gaie inondait l'atelier ; un bouquet de lilas, posé sur la fenêtre, se balançait au vent, nous envoyant à chaque secousse une bouffée de parfums.

Schmidt, l'œil ardent, le front moite, la lèvre humide, travaillait avec enthousiasme ; sa main volait sur la toile hardiment et sans hésitation.

— Schmidt, lui demandai-je, est-ce bien difficile ce que tu fais-là ?

La question ne valait pas une réponse. — Crois-tu, ajoutai-je, que j'en pourrais faire autant ?

Il sourit.

Je lui exposai alors la théorie de Pernetius et j'essayai de lui prouver que si, pendant la nuit, mon âme était allée habiter le corps d'un peintre et qu'elle eût gardé jusqu'au lendemain le souvenir de ce qu'elle avait su, j'aurais pu me trouver au réveil aussi habile que lui.

Schmidt, illettré comme un paysagiste et positif comme un piocheur qu'il était, traita Pernetius de visionnaire et m'objecta ses dix années de travail qui, selon lui, n'étaient pas un rêve.

Mais, insistai-je, s'il t'a fallu dix ans pour apprendre ce que tu sais, ne peux-tu supposer qu'en concentrant en un instant l'effort de dix années, tu

eusses pu l'apprendre sur-le-champ ? Combien de temps faudrait-il à un homme médiocre pour arriver à comprendre ce que Michel-Ange a réalisé en un moment ? On a dit que le génie était la patience, sans prendre garde que c'était le faire descendre à la portée des entêtés et des imbéciles. Le génie, c'est la volonté concentrée.

Je déroulai si longuement l'écheveau métaphysique, que Schmidt, tout Allemand qu'il était, finit par me supplier de changer de discours ou de m'en aller.

Je sortis.

Mais cet entretien avait changé le cours de mes pensées : il ne s'agissait plus ni du rêve, ni des pérégrinations de l'âme, ni de ressaisir un souvenir confus.

Egaler le pouvoir au vouloir, combiner dans un élan suprême l'effort de dix années, voilà quel était désormais le problème.

— Et de fait, pensais-je, n'est-il pas ridicule de croire que ces hommes, plus divins pour nous que les dieux même, Raphaël, Colomb, Milton, Galilée aient trouvé dans l'univers un coin où leur intelligence si pénétrante n'eût pu se répandre ! Quoi ! Raphaël tenant en main un archet et un violon n'eût pu s'en servir, quand, en moins de six mois d'études, le dernier polisson de Rome en pouvait tirer des accords satisfaisants ! —

Peut-être croirez-vous que dès-lors je n'eus plus

qu'une affaire, acheter un violon et m'en aider pour expérimenter mon système ? Oh ! que vous vous tromperiez ! Sans doute l'épreuve était facile, mais elle était décisive, et j'avais peur !

Souvent je me surpris, dans la solitude, tâtant le pouls, pour ainsi dire, à ma volonté ; et si dans ces moments il m'arrivait de la trouver à un certain degré de puissance, alors — j'ai honte à vous le dire, — je me levais, je pliais le bras gauche, j'étendais le droit et manœuvrais dans le vide. Un violon ! mais mon amour, mon bonheur, ma vengeance, ma vie tout entière était désormais passée dans le violon ; il était devenu le mobile de mes espérances et de mes craintes. Aussi j'avais pour lui ce sentiment d'éloignement superstitieux que les nègres de Guinée ont pour leur fétiche : le son m'en faisait dresser les cheveux ; la vue seule de l'instrument déposé dans sa boîte me donnait le vertige ; ses hanches arrondies, ses baies ricaneuses, son sternum cambré m'émouvaient plus vivement que n'eût fait la Vénus de Milo posant vivante et nue devant moi.

D'autre part la baronne, de plus en plus affolée de son pianiste, me traitait chaque jour plus mal.

Et, comme de raison, je l'aimais chaque jour davantage.

Un jour, je reçus un billet d'invitation pour une soirée prochaine. Comme j'avais quelque motif de supposer que Lydie s'y trouverait, je résolus de m'y rendre.

Mais le billet portait un post-scriptum : *On fera de la musique!* Gatien ! toujours Gatien !

A force d'y réfléchir, je crus voir dans cette fatalité qui nous réunissait sans cesse, une provocation, un défi que la destinée me jetait pour me décider à en finir.

Que risquais-je en effet ? la mesure du malheur n'était-elle pas pour moi comblée ? Jè ne pouvais vivre sans l'amour de Lydie ; et, pour être aimé d'elle, je n'avais qu'une ressource, détruire dans son esprit la supériorité factice de mon rival. Le moyen auquel je recourais était terrible, et, en cas de défaite, il n'y avait au-delà que la mort.

Mais était-ce vivre que de prolonger le cauchemar contre lequel je me débattais depuis tant de jours ? Qui me disait d'ailleurs que les regards de la foule, la crainte d'un ridicule mortel, en présence de ma maîtresse et de mon rival, n'étaient pas autant d'obstacles nécessaires pour exalter ma volonté ? J'essayerais donc, sous leurs yeux, devant elle, en public ; là était le péril suprême, là peut-être aussi le triomphe.

Une fois cette résolution prise, j'entrai dans cet état de calme sinistre qui précède les grands coups. Je me regardai vivre, j'observai mes moindres actes avec l'intérêt qui s'attache aux derniers gestes d'un mourant. Le jour venu, je m'habillai avec une lenteur solennelle : la toilette du condamné ! Pendant le trajet, je m'étonnai de ne point entendre autour

de ma voiture le bruit de la cavalerie, tant il me semblait marcher à une exécution !

Quand j'arrivai, les salons étaient déjà remplis.

Je cherchai des yeux ma baronne ; une place était vacante auprès d'elle, j'y courus. En m'asseyant, je fus comme foudroyé par une révélation singulière : le salon où je me trouvais était identiquement semblable à celui que j'avais vu en rêve quelque temps auparavant ; tout, jusqu'aux accidents de la lumière, à la disposition des groupes, coïncidait avec mes souvenirs. Je reconnus même certains visages que j'étais assuré de n'avoir jamais rencontrés ailleurs que dans mon rêve. Enfin la place que j'occupais auprès de Lydie, sa toilette, étaient celles que j'avais occupée, que je lui avais vu porter cette nuit-là.

Quelque chose ou quelqu'un le voulait donc ?

Une dernière circonstance me restait à vérifier, avant de prendre une détermination : Gatien était-il là, viendrait-il ? Essaiérait-il de jouer, et sa prétention tournerait-elle à sa honte ? Telles étaient les pensées qui m'occupaient ; tandis que ma voisine, étonnée de l'état où elle me voyait, surprise plus encore de n'obtenir aucune réponse aux paroles que probablement elle m'adressait, me considérait avec une sorte de crainte. Gatien parut. Je ne sais si ce fut l'effet de ma préoccupation, mais il me sembla que son visage était pâle, sa contenance embarrassée. Il s'assit néanmoins et promena ses doigts sur les touches. Le silence se fit. Deux ou trois fois mon

rival tourna les yeux vers le côté où était Lydie, et chaque fois mon regard qu'il rencontra, fit baisser le sien.

Il est certain que dès le début il parut à tous au-dessous de son talent. Tout à coup, comme atteint d'un malaise subit, il s'interrompit et se pencha sur son siège en murmurant quelques mots d'excuse.

Je me levai. Un général d'armée donnant le signal de l'attaque, n'est pas plus ému que je ne l'étais; c'est que moi aussi j'allais livrer une bataille. Je fis trois pas : chacun se retirait devant moi, comme si j'eusse eu la tête de Méduse sur les épaules. La conjuration du hasard dura jusqu'au bout ; le premier objet que j'aperçus en m'approchant du piano fut un violon déposé sur le pupitre.

Je le saisis; je l'appuyai sur ma poitrine... En ce moment je sentis tous les regards s'attacher sur moi. L'émotion causée par la défaillance de Gatien s'était apaisée.

J'attaquai vigoureusement.

Un cri d'effroi éclata dans l'auditoire. J'osai poursuivre. Mais cette fois la rumeur fut telle, que l'instrument s'échappa de mes mains et alla rebondir en gémissant sur le parquet.

Au même instant, un bras se glissa sous le mien, et cédant à une impulsion étrangère, je me dirigeai vers la porte.

Les femmes s'enfuyaient, épouvantées, sur mon passage : l'une d'elles, jeune et jolie, me regarda

partir d'un air de compassion, et je l'entendis dire :
— Pauvre jeune homme ! il est fou.... quel dommage !

II

Fou !... L'étais-je, en effet ? Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je ne puis plus avoir une idée nette du sens que les hommes attachent à ce mot.

La vérité est que pendant un certain temps je perdis la conscience de mon être.

Quand je revins à moi, j'étais au milieu de la place du Carrousel.

Je m'aperçus alors que j'avais la tête nue et que j'étais enveloppé d'un ample manteau que je me souvins d'avoir pris en passant dans l'antichambre, mais qui, je le crois, ne m'appartenait pas.

Je marchais, je courais sur les dalles blanches et sèches. En peu d'instant j'eus traversé la place, et je me trouvai sur le pont.

Le crépuscule étendait sur les quais ses nappes grises et étouffait dans leurs globes de papier huilé les rouges luminaires des marchandes nocturnes ; les charrettes des marchands s'acheminaient, sautant bruyamment sur leurs essieux.

Il me sembla que c'était là une bonne heure pour prendre congé de cette ville et de ce monde.

Le Paris que je connaissais, mon Paris à moi,

était endormi; celui qui veillait autour de moi m'était aussi étranger que le peuple de Lima ou de Chandernagor.

Je sautai debout sur le parapet. Un léger bruit me fit tourner la tête; c'était la fenêtre d'un hôtel voisin qui s'ouvrait.

Une figure de femme m'apparut, encore embéguinée des blancs et moelleux langes de la nuit.

Par l'effet d'un effort suprême, mes yeux la virent à travers l'obscurité de l'heure.

Elle était belle, et je crus qu'elle me regardait. Je concentrai dans un regard toutes les forces de ma vie prête à s'éteindre.

— O toi, pensai-je, qu'il m'est donné d'apercevoir à ma dernière minute, reçois l'adieu que je laisse à ce monde que je maudis, à cette vie que je quitte en t'aimant !

Et en moins d'une seconde, le ciel des plus beaux jours, tout ce que j'avais connu, aimé, fut évoqué dans la chambre noire de mon esprit :

Adieu !

Je croisai les bras sous mon manteau que je serrai autour de moi, et.... pouff!...

Glou ! glou ! glou ! glou ! l'eau résonna bruyamment à mes oreilles. Il me sembla voir et compter les masses que je déplaçais. Enfin, le dernier souffle d'air que contenait ma poitrine s'en exhala pour aller former des ronds magnifiques à la surface ; un flot pénétra dans ma gorge.... et je ne

sentis plus rien, jusqu'au moment où je me retrouvai roide et glacé dans mes vêtements alourdis.

J'étais dans une salle basse et voûtée, assez semblable, imaginai-je, à l'antichambre d'une geôle ou d'une morgue. Un affreux réverbère suspendu au plafond projetait sur les murs suants une lumière sale et glauque. Tout alentour régnait un banc de bois sur lequel je voyais s'agiter en face de moi et à mes côtés d'étranges formes humaines, les unes roulées comme moi dans leurs vêtements, les autres à moitié nues.

Une surtout était horrible à voir : la tête était renversée et la gorge portait la trace de blessures récentes où le sang s'était coagulé.

Je découvris au bout de quelque temps que j'étais moi-même assis sur ce banc. Assis ou posé, comment ? Je ne savais. Je n'éprouvais aucun contact. Je ne souffrais ni du froid ni d'aucune douleur. J'étais plutôt averti par une conscience intime que la chaleur vitale s'était retirée de moi et que mes membres étaient privés du ressort qui les faisait auparavant obéir à ma volonté.

Les yeux, qui seuls avaient conservé quelque peu de leur puissance, n'existaient plus qu'à l'état d'organe purement passif. La faculté de voir leur était restée, mais ils avaient perdu celle de regarder. Je veux dire qu'ils recevaient comme le verre la réflexion des objets, mais sans pouvoir se diriger ni rien exprimer par eux-mêmes.

J'aperçus alors, appuyé contre une porte épaisse, un être singulier qui attira toute mon attention.

C'était, oui, c'était bien un homme, ou plutôt un géant, car il n'avait pas moins de huit à neuf pieds de haut. Ses larges épaules, ses membres maigres, son visage pâle, non de la pâleur des visages humains, mais de cette blancheur mate, accidentellement teintée de rose et de violet qu'on remarque sur le masque des noyés, son attitude même, avaient je ne sais quoi de surnaturel qui taquinait l'imagination.

Son costume, uniformément gris, étroit et collé au corps, était coupé ras à la naissance du col, ce qui lui donnait l'apparence d'un légume monstrueux pelé à l'une de ses extrémités. Ses yeux, rouges comme ceux d'un Albinos, tenaient fixé sur moi un regard terne qui me fascinait. Je ne pouvais plus voir que lui.

En ce moment, le bruit d'une sonnette enrouée se fit entendre à l'un des bouts de la salle.

Le géant quitta sa posture nonchalante et appela :
Le n° 6 !

L'un des fantômes bizarres qui m'avoisinaient se leva roide sur ses pieds et se dirigea vers une petite porte située à l'opposite de la première, et que le géant referma soigneusement dès qu'il fut entré.

En se retournant, il attacha de nouveau sur moi son regard fixe, traversa lentement la salle et revint,

sans me quitter des yeux, occuper son poste à ma gauche.

— Où suis-je ?

Ces mots ne furent pas articulés ; j'avais perdu la faculté de m'exprimer par les sons. Le géant néanmoins avait compris ma question et y répondit.

Je reconnus ainsi que désormais je pouvais exprimer ma pensée sans le secours d'aucun organe : penser et parler étaient devenus chose identique. Et c'est de cette façon que le dialogue s'établit entre le géant et moi.

J'étais (je vous traduis sa réponse) dans la salle d'attente du greffe où tous ceux qui sont morts par immersion viennent consigner les causes volontaires ou accidentelles de leur trépas. Cette formalité est une espèce d'instruction ordonnée en vue du jugement dernier.

Le corps est ensuite renvoyé à fleur d'eau pour être recueilli et inhumé. Je m'expliquai par là pourquoi les cadavres des noyés restent souvent longtemps au fond de l'eau avant que de revenir à la surface.

Le gardien (je le désignerai ainsi) m'indiqua successivement parmi les morts qui m'entouraient un vieillard qui s'était suicidé par amour ; une jeune femme noyée par désespoir de misère : le blessé dont j'ai déjà parlé, avait été égorgé par des malfaiteurs et jeté ensuite à la rivière.

Durant ces explications, le géant avait quitté la

porte contre laquelle il s'adossait et était venu s'asseoir à mon côté, le dos arrondi, les pieds repliés sous lui, les bras allongés et balançant machinalement un trousseau de grosses clefs, avec ce laisser-aller, cet air bonhomme et câlin que prennent dans les intervalles de leurs fonctions les pauvres diables assujettis à des emplois vexatoires.

— Vous, me dit-il en m'examinant avec attention, vous n'êtes pas blessé, vous ne portez aucune trace de violence ni de strangulation. C'est donc, ajouta-t-il en essayant de donner à son regard une expression commisérative, c'est donc volontairement que vous êtes venu ici ? Et si jeune ! Et vos vêtements n'annoncent pas la misère. Si vous aviez une méchante petite robe d'indienne de quinze sous, comme cette malheureuse que vous voyez là-bas... Oh ! reprit-il d'un air d'intelligence (et quel air ! et quelle intelligence !), vous êtes un amoureux ?...

J'essayai d'éclater de rire et restai tout étonné de n'avoir pas réussi. Puis je me hâtai de désabuser mon interlocuteur en lui contant à peu près mon histoire.

Il parut m'écouter avec intérêt, et j'avoue que je ne fus pas sans jouir de ce petit succès d'outre-monde. Au fait, un homme qui se noie pour n'avoir pu séduire sa maîtresse en jouant du violon sans avoir appris mérite bien quelque considération.

Je ne tardai pas cependant à reconnaître que ce que j'avais pris pour de l'intérêt n'était que de la

surprise, moins que cela, de la stupidité ; mon auditeur ne m'avait pas compris.

Je voyais les idées que je lui avais émises se heurter dans sa pensée confusément, et sans qu'il pût les accorder.

— De la musique, faire de la musique ? Et si vous en aviez fait de la musique, elle vous aurait donc aimé, cette femme ?

— Je le présume.

— Eh bien ! il fallait en faire.

— Je ne l'ai pas pu.

— Pourquoi ?

Je lui expliquai le mécanisme du violon et tentai de lui faire comprendre la difficulté qu'il y a à s'en servir.

Mais qui donc fait les violons ? me demanda-t-il.

— Les hommes.

— Et ils ne peuvent pas s'en servir ?

— Il faut qu'ils l'apprennent.

Le géant me parut d'une gâté folle.

— Ah ! pauvre espèce ! infirmes créatures ! parler, il leur faut une langue ; chanter, il leur faut une gorge ; jouer du violon, il leur faut des doigts !

— Mais vous, lui dis-je, faites-vous donc tout cela sans difficulté ?

— Assurément, me répondit le géant avec orgueil.

— Quoi ! vous savez la musique !

— Pardi ! la belle affaire ! Tenez, vous-même, qui venez de dépouiller toute cette défroque mortelle

qu'on appelle organes, eh bien ! dans ce moment vous avez la science infuse.

Il disait vrai !

— Oh ! m'écriai-je, un an ! retourner un an sur la terre, sachant ce que je sais !

En cet instant la sonnette rappela le gardien, qui dut me quitter de nouveau pour appeler le n° 7 ; c'était le dernier.

J'étais assez habitué déjà à son étrange physionomie pour remarquer, lorsqu'il revint à moi, qu'il était en violent combat avec lui-même.

Il se rassit visiblement embarrassé.

— Ecoutez, me dit-il en me dardant toute sa volonté dans un regard ; vous êtes un honnête garçon ; vous n'êtes pas un homme comme les autres. Enfin, vous m'intéressez ; je vous aime, quoi ! Et puis... si jeune ! se priver, à votre âge, d'une maîtresse et de longues années de plaisir ! car, je m'y connais, vous aviez longtemps à vivre, c'est une bien dure leçon. Seriez-vous content, hoin ! s'il vous était permis de retourner là-haut ?

Je voulus et ne pus lui serrer la main :

— Un an ! un an !

— Il y aurait une condition. Ce serait de nous revenir ici par le même chemin... Autrement, ajoutait-il en baissant les yeux, je serais en faute.

J'achevai sa pensée. Le drôle, à mon retour, se vanterait d'être pour quelque chose dans mon aventure : ce seraient ses petits profits.

— Ecoutez ! écoutez ! vous n'avez pas de numéro. Vous êtes arrivé le dernier ; personne ne sait que vous êtes ici. Je puis donc vous renvoyer. Mais il s'agit de ne pas mourir de vieillesse !

Je promis, je promis du plus sincère de mon âme, et il put d'un regard se convaincre que je ne le trompais pas.

Il se leva donc, s'assura que nous ne risquions pas d'être surpris ; puis il m'enleva dans ses bras, entra ouvrit la grande porte, et... houp !

Je sentis de nouveau la fraîcheur de l'eau, en même temps mes membres s'assouplirent, et...

Je me retrouvai sur le trottoir du pont, sain et sec, à la place même où j'étais avant d'accomplir ma dernière résolution.

C'était bien le même lieu, la même nature, mais inondés des rayons du soleil levant, qui tout d'abord m'éblouirent. A ma droite, les arbres de la terrasse des Tuileries traçaient une ligne de verdure entre le bleu du ciel et le blanc de la muraille. Les flots gris de la Seine étaient pailletés çà et là de points lumineux plus nombreux et plus rapprochés que les écailles d'un poisson.

En tournant la tête à gauche, j'eus la curiosité puérile de chercher la fenêtre où m'était apparue la femme providentielle. La fenêtre était ouverte : des tapis de fourrure s'étaient étalés sur le balcon. Il me sembla que la chambre était vide.

Autour de moi les marchandes reposaient assoupies sur leurs éventaires.

Quelques passants m'examinaient, surpris de rencontrer à cette heure et à cet endroit un homme en toilette de bal et sans chapeau.

Selon mes conjectures, deux heures avaient pu s'écouler depuis le moment où j'avais franchi le parapet.

Mais à ces douces sensations du réveil et de la vie reconquise succéda bientôt une émotion plus violente, lorsque je me fus recueilli en moi-même. Toutes mes facultés décuplées y chantaient le poème de la toute-puissance et du génie.

Je me sentais la Vertu, la Foi qui fait les Colomb et les Galilée. Mon regard franchissait les espaces et perçait les murs selon mon gré; les visages me dévoilaient les âmes. Mon oreille décomposait sur-le-champ les moindres bruits. En un mot, l'univers se révélait à moi, non plus comme un spectacle, mais comme un système dont je comprenais les lois et les rapports.

La nouveauté de mes sensations me ravissait. C'était comme une nouvelle naissance; mais où l'intelligence jouissait de chaque manifestation comme d'une conquête. Dix nuits ne me suffiraient pas à vous rendre compte des surprises, des joies que j'éprouvai pendant ces premières heures.

La première fois que je revis Lydie (ce fut encore dans une réunion), et que je vins à songer que

c'était pour elle que j'avais voulu acquérir une puissance surhumaine, j'en fus étonné. Ce que je lus dans son regard m'indigna contre moi-même. Les événements récents donnaient à ma rentrée dans le monde un intérêt assez romanesque. Le mot de folie prononcé à ma sortie avait circulé. Un domestique de la maison qui par ordre de son maître m'avait suivi, avait été témoin de mon suicide. Le silence que je gardais sur ce dernier événement donna lieu aux suppositions les plus fantastiques. Il fut dès lors avéré pour tout le monde que dans un accès de folie j'avais tenté de mourir ; et que les rigueurs de la baronne étaient la cause de cette résolution. Eh bien ! Lydie fut charmée de ce commentaire : c'est ce que son premier coup d'œil m'apprit, et si cette découverte ne me la fit pas prendre en aversion, elle mêla un désir de vengeance à mes pensées d'amour.

Gatien, que je retrouvais partout où je cherchais Lydie, joua ce soir-là à son ordinaire et avec le succès accoutumé. Je ne pus résister à l'envie de souffler sur sa joie : je m'assis au piano, et l'originalité de mon improvisation ne laissa plus d'autre souvenir de lui que celui d'une mécanique.

L'ambition de toute ma vie était donc satisfaite ; mon rêve était accompli, car je ne doutai pas, au succès que j'obtins, que le cœur de la baronne n'eût passé au vainqueur.

Dirai-je que ce triomphe, en raison du peu qu'il

me coûta, me parut médiocre ? Lydie, pourtant, était toujours belle, et je ne pouvais oublier les sensations qu'elle m'avait causées. Mais chacune des révélations que je puisais dans ses yeux, où se peignaient la vanité de son cœur et la légèreté de son esprit, diminuait de jour en jour le prix de ma victoire. Qu'était-ce d'ailleurs que la conquête d'un cœur qui ne demandait qu'à se rendre, pour un être dont tous les sens tendaient sans cesse vers l'impossible ?

Au surplus, les joies du triomphe ne tardèrent pas à être compensées par un supplice intolérable ; mes organes, par suite de la délicatesse extrême qu'ils avaient acquise, étaient chaque jour et à chaque instant offensés dans les rapports que j'avais avec les hommes.

Ainsi, par exemple, l'ouverture de *Guillaume Tell*, exécutée par l'orchestre du Conservatoire, me faisait l'effet d'un concert de Caraïbes ; elle me déchirait le tympan, elle m'agaçait les nerfs. La musique, telle que les hommes l'ont inventée et perfectionnée, était pour moi un art à l'état d'enfance. S'obstiner, comme font encore à cette heure les musiciens, à prendre pour base de la tonalité les sept notes de la gamme, me paraissait non moins absurde que de vouloir calculer avec quatre chiffres ou écrire avec cinq lettres. Sept notes ! Pourquoi sept signes ? et pourquoi pas vingt-quatre, comme dans l'alphabet, ou neuf, comme dans la numération ?

Mon oreille saisissait, d'une note à l'autre, des gammes entières. Chaque relation d'un demi-ton comprenait pour moi des mondes de sons distincts, que l'ouïe humaine ne perçoit pas.

Les premiers de qui j'essayai de me faire comprendre, se contentèrent pour toute réponse de répéter que j'étais fou. Deux ou trois des plus savants entrevirent bien quelque chose au fond de mes idées, mais, embarrassés d'accorder ce que je leur disais avec leur science vulgaire, ils conclurent que si je devais avoir raison, ce ne serait pas avant deux siècles.

Je trouvai cependant un auditeur intelligent et de bonne foi ; ce fut un israélite allemand nommé Jérémias Klang.

Cet homme, après avoir dépensé soixante ans de vie et une fortune à la poursuite des phénomènes métaphysiques, se livrait dans un grenier à la recherche d'une nouvelle synthèse musicale. Il vint me voir.

Dès le premier entretien, il me déclara que je lui révélais ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant toute sa vie, et que si je n'étais pas fou, j'étais certainement un génie surnaturel, car je venais de lui découvrir l'absolu en musique. Une seconde entrevue acheva de l'enthousiasmer ; j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de s'agenouiller devant moi. Il me supplia de l'accepter pour disciple

et de lui permettre d'écrire et de publier tout ce que je lui dirais.

J'avais la science en trop haut mépris pour ne pas consentir à ce qu'il me demandait. Il vint donc chaque jour s'installer chez moi, et chacune de nos entrevues forma la matière d'une brochure, où mon précurseur prédisait l'avènement d'une révolution dans l'art, qui devait faire frémir sur leurs bases le Conservatoire et l'Institut.

Le supplice dont j'ai parlé me rendit bientôt le séjour de Paris insupportable ; je projetai alors d'acheter, à l'une des extrémités du bois de Boulogne, un pavillon isolé, et de m'y retirer avec Jérémias, le seul être qui pût désormais me comprendre.

Cependant, j'étais devenu célèbre, grâce à la singularité de mes aventures, aux publications apocalyptiques de Jérémias, et aussi à la facilité avec laquelle j'improvisais sur toutes sortes d'instruments. Ce vernis de renommée, que je n'avais pas cherchée, fut comme la glu à laquelle la fantasque baronne se laissa prendre. Elle fit plus : cette femme si hautaine, si vaine de sa beauté, qui vous eût fait compter pour faveur insigne de baiser le bout de son gant, ne craignit pas de se donner ostensiblement à moi, en me suivant dans ma retraite.

Bien qu'elle me donnât par là plus d'envieux que mon génie constaté n'eût pu le faire, je fus peu touché de cette démarche.

Cette femme se perdant pour obtenir le droit d'être seule aimée d'un artiste en l'avenir duquel elle avait foi, me parut aussi misérable que si elle se fût livrée pour de l'argent. Elle le comprit, et en tomba dans la désolation. Mais ni ses larmes, ni sa soumission ne purent vaincre le mépris que j'avais conçu pour elle ; je la reléguai, comme une sultane, au fond de mon appartement, où j'évitai même de la rencontrer ; et je passai tout mon temps en tête à tête avec le cher Jérémias.

Il ne se lassait pas de me faire parler et d'écrire sous ma dictée. Les nuits lui servaient à rédiger un solfège d'après mes nouveaux principes.

Selon ses calculs, il lui restait encore dix ans à vivre, et c'était plus qu'il ne lui fallait pour accomplir sa révolution.

Pressé d'en venir à l'exécution, il me pria un jour de composer une symphonie.

La chose m'était trop facile pour être refusée.

Je me mis donc à l'œuvre. Néanmoins les développements que j'avais donnés à la tonalité nous obligèrent d'inventer une notation nouvelle (et c'est à quoi les anciennes études de Jérémias nous furent d'un grand secours).

Tandis que je travaillais, il observa que la musique, telle que je l'écrivais, était impossible à exécuter avec les instruments en usage. C'était à des innovations de cette nature qu'il avait jadis dépensé une partie de sa fortune : il me persuada donc

d'établir dans le voisinage une manufacture dont il prendrait la direction. Il en sortit des produits fabuleux. C'était des basses gigantesques qui ne se pouvaient mettre en jeu qu'au moyen d'un mécanisme, des pochettes tellement exigües, que ce devint un embarras sérieux de savoir où l'exécutant poserait les doigts.

Jérémiás en prit occasion de joindre à sa fabrique une académie, où des élèves se formaient à sa méthode.

Ma famille s'émut de ces entreprises. Jusque-là ma folie, en tant que folie, lui avait paru supportable ; c'était d'ailleurs une folie douce. Mais lorsqu'elle apprit que le désordre de mon esprit allait jusqu'à m'induire en frais de construction et d'exploitation, elle prit l'alarme.

Des bruits singuliers me revinrent, d'après lesquels il n'était pas question de moins que de m'interdire. Je m'en moquai jusqu'au jour où une députation de mes proches se présenta chez moi pour me faire quelques remontrances dans mon intérêt. Je n'eus pas de peine à prouver à ces excellents parents que l'emploi que je faisais de ma fortune ne s'écartait pas des conditions légales. J'achevai de les déconcerter en leur traduisant mot pour mot leurs pensées, qui la plupart du temps contredisaient leurs paroles. Ils se retirèrent assez désappointés, et je n'en entendis plus parler.

Jérémiás, depuis qu'il était devenu chef d'atelier

et professeur, était journellement attiré à Paris par des acquisitions, des marchés, et mille autres soins. Un matin, il partit selon sa coutume, et ne revint plus.

Son absence durait déjà depuis quatre ou cinq jours, lorsqu'un soir je vis arriver Schmidt, le peintre.

Il était le seul de tous mes anciens amis qui ne m'eût pas mis dans la nécessité de le chasser avec dégoût; je tenais à haute considération de n'avoir jamais surpris son langage en désaccord avec sa pensée. La sublimité de son âme l'avait plus d'une fois porté à la hauteur du génie même; et bien que dans les entretiens très-fréquents que nous avions ensemble il restât souvent, faute de me comprendre, mon adversaire, je puis dire qu'il fut (après Jérémias, bien entendu) le seul qui eût soupçonné quelque chose de la vérité. La conversation roula, selon l'ordinaire, sur l'esthétique.

— Hélas! me dit enfin Schmidt après m'avoir assez longtemps écouté, peut-être tout cela est-il trop beau pour nous, peut-être à force de t'élever t'es-tu perdu dans l'impossible.

Puis, faisant allusion à mes récentes discordes avec ma famille, il me plaignit de m'être rendu toute société incompatible :

— Comment, acheva-t-il, ne pas regretter l'état où je te vois, lorsque je songe que le seul homme avec qui tu aies pu t'entendre est un fou ?

Et là-dessus il m'exhiba un procès-verbal signé d'un commissaire de police, qui relatait que J. Klang, ayant été arrêté au moment où il haranguait les passants sur la voie publique, avait été reconnu pour un malade aliéné échappé des hôpitaux de Bicêtre, où lui, commissaire, l'avait fait interner de nouveau !

Schmidt (les meilleurs naturels ne sont pas exempts d'un petit grain d'égoïsme) souriait en me communiquant cette pièce authentique, qui lui semblait donner gain de cause à son opinion sur la mienne.

— Fou ! m'écriai-je ; Jérémias fou ! Jérémias à Bicêtre ? Ainsi le seul que j'aie rencontré parmi vous, ayant véritablement de l'intelligence, du savoir, du génie, vous l'avilissez, vous le privez de sa liberté ? Oh ! c'est que le voisinage du génie est dangereux pour vous, esprits bornés, avorton qui croyez posséder le secret de la nature et ne savez pas même peindre des écorces. Allez donc me dénoncer à votre police ! Car si Jérémias est un être dangereux pour vous, je le suis, moi, bien davantage. Il n'est pas de moitié aussi fou que moi !

Et je poussai Schmidt étourdi hors de la chambre.

La visite de Schmidt s'était prolongée, et il était tard lorsque je le congédiai.

Resté seul, je tombai peu à peu dans un accablement profond. Que m'avait servi cette science acquise

par désespoir, qu'à faire de plus en plus le vide en moi et autour de moi ? Le seul être qui pût m'y faire trouver quelque intérêt venait de m'être enlevé. J'avais appris à mépriser la gloire ; l'amour s'en était allé avec la foi et l'illusion. Enfin celui que je venais de chasser de chez moi était mon meilleur ami.

Je me retrouvais seul avec moi-même, sans autre compensation à tant de pertes qu'une puissance sans objet. A quoi me prendre désormais ? Et que me restait-il de mieux à faire, que d'aller dégager la promesse faite à celui qui m'avait ressuscité ?

Je ressongeai à Lydio, et pour la première fois, depuis que j'avais recommencé à vivre, je m'attendris.

Je me levai, pris un flambeau, et me dirigeai à petit bruit vers la chambre où j'avais abandonné ma conquête.

Elle dormait... Le mépris que je lui témoignais avait altéré sa santé ; son visage, autrefois si beau, avait souffert. Pauvre femme ! Elle m'avait aimé autant qu'il était en elle de le faire ; était-ce sa faute si j'avais voulu la forcer à me donner ce qu'elle n'avait pas, et si je lui avais fait un crime d'une ambition dont tout autre que moi eût été flatté ?

Jeune et belle, elle pouvait encore être heureuse, apporter le bonheur à un autre ; n'était-il pas juste de lui rendre sa liberté ?

Je regagnai mon cabinet avec précaution et me mis

en devoir d'écrire à la pauvre Lydie, pour l'instruire de ma résolution. Je terminai en lui conseillant d'épouser Gatien.

Cela fait, je sortis de la maison et je m'acheminai vers la rivière.

Il était à peu près la même heure que lorsque j'avais pris pour la première fois congé de la vie. Seulement, comme on était en août, la nuit était plus chaude ; ce qui diminuait d'autant le mérite de l'entreprise.

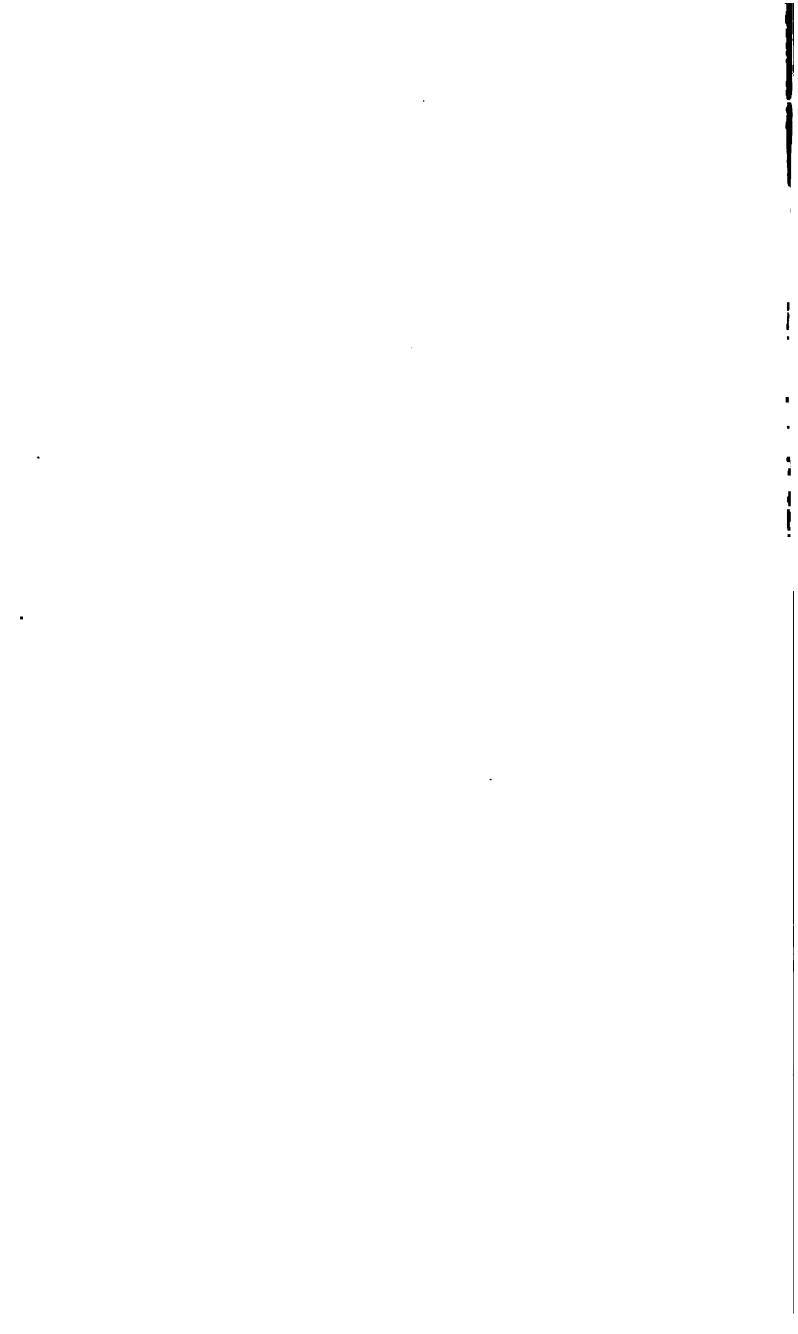
Je restai quelque temps assis sur la grève, m'interrogeant, tâchant de surprendre au fond de mon cœur quelque regret de la vie que j'allais quitter. Mais mon cœur n'était que ruines ; j'eus beau frapper, il n'en sortit pas même un soupir.

Je n'eus donc plus qu'à fermer les yeux, croiser les bras et m'abandonner au courant...

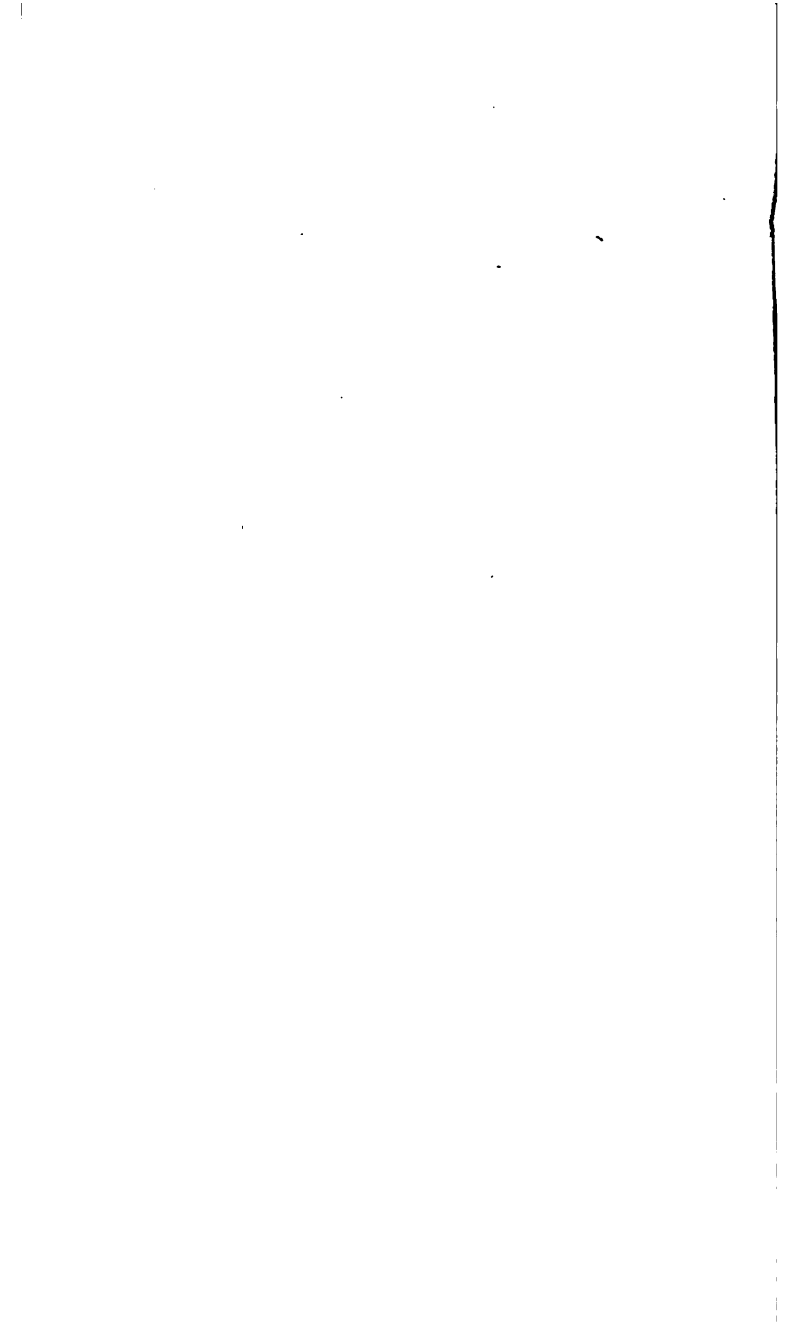
... Voisin, le jour nous chasse. Le coq a chanté ; séparons-nous. Demain ce sera mon tour d'écouter. Tâchez que votre histoire soit moins ennuyeuse et aussi instructive que la mienne.

Encore quatorze heures de séjour sous cette affreuse pierre !

— A demain !



L'ENFER DU MUSICIEN





L'ENFER DU MUSICIEN

I

J'AI connu, il y a quelques années, à Paris, un jeune musicien allemand nommé Ernst Malis. Il était alors âgé d'environ vingt-cinq ans et s'en était venu de Lauenbourg, sa patrie, muni d'une petite somme, produit de la vente de son patrimoine, qui devait le faire subsister jusqu'au jour où, son talent reconnu, il pourrait vivre de son travail.

Le raisonnement qui l'avait décidé à s'expatrier était des plus simples ; il n'avait, d'ailleurs, que deux termes : Musique, Paris. La musique, moyen de succès ; Paris, ville où l'on aime la musique et

qui fait les succès. Il savait la musique, il était à Paris : après un mois de séjour, il en était à s'étonner qu'on ne fût pas encore venu lui proposer d'exécuter ses chefs-d'œuvre. Quant à l'idée que le malheur pût venir pour lui avant la publicité et qu'il pût mourir de misère sans avoir eu le bonheur de se faire entendre, elle ne lui venait pas à l'esprit.

Il était de ces natures sauvages et délicates, fort communes au-delà du Rhin, qui ne savent agir qu'à leur place et dans leur sphère. En pleine salle du Conservatoire, il eût dirigé sans sourciller l'exécution d'une de ses œuvres entre un chœur de Mozart et une symphonie de Beethoven ; mais il serait mort de faim à la porte d'un éditeur, avant d'avoir osé tourner le bouton de la porte. Quant à solliciter une audience d'un directeur ou d'une autorité quelconque, la seule pensée l'en eût fait fuir jusqu'au Danube.

Il continuait de manger tranquillement son héritage, les yeux fixés avec confiance sur l'avenir : dînant sans choix dans le meilleur et le plus cher restaurant et payant chaque soir un louis sa stalle d'Opéra à l'homme qui prétendait la lui céder à moitié prix.

Quelques connaissances qu'il fit parmi les jeunes gens qui dînaient aux mêmes endroits que lui, ou qu'il rencontrait au foyer des théâtres, entretenirent pendant quelque temps ses illusions. Il y en eut d'assez audacieux pour lui prédire le succès ; d'au-

tres, après avoir bien éprouvé son orgueil et sa timidité, s'offrirent même à lui rendre service ; mais cette ombre d'encouragement s'évanouit bien vite avec l'ombre du dernier écu.

Alors commença pour Malis une de ces déroutés silencieuses pendant lesquelles les efforts, les épargnes accumulées durant toute une vie se dissipent en un instant. Ses meubles encore neufs s'en retournèrent pièce à pièce chez le marchand qui les avait vendus ; les cadres, les cahiers, les livres, ces frivolités précieuses dans la bonne fortune, inutiles dans la mauvaise, s'en allèrent en désordre chez le brocanteur. Malis avait la foi robuste : il combattit vaillamment dans la retraite. Chaque jour il dnait d'un morceau de pain et se grisait de ses mélodies.

Un soir, seul dans sa chambre, il s'aperçut, après avoir épuisé son répertoire, que la musique n'est pas aussi puissante à remplacer les solides qu'à corriger la crudité de l'eau.

Il y avait ce jour-là quinze jours que Malis n'avait fait un repas et qu'il ne dnait plus, comme disent les rapins, que de *chic*. Une revue scrupuleuse, faite le matin même, des objets qui se trouvaient encore dans la chambre l'avait convaincu qu'il n'y restait plus rien de vénal, les gros meubles étant retenus par le propriétaire. Pour la première fois Malis eut le frisson de la réalité. Il se sentit seul et sans secours contre les ennemis invisibles qui l'assiégeaient. On s'est efforcé dans ces derniers temps de faire de

la misère une chose gaie : sans doute elle peut l'être pour celui qui, dans sa patrie et dans sa ville, peut se trouver un lien de parenté avec le premier qui passe ; celui-là d'ailleurs a une famille, des amis et son nom se connaît. Mais celui que deux cents lieues séparent du sol natal, dont le visage ne réveille aucun souvenir, dont le nom se comprend à peine ; celui que la loi elle-même abandonne et que la justice emprisonne pour la plus légère dette, pour celui-là la misère est un abîme qui ne lui laisse d'autre alternative que de mourir, ou de se déshonorer.

La mort, sous quelque forme qu'elle se présente, n'est jamais que la mort. Sur le champ de bataille, comme dans une chambre solitaire, ce n'est qu'un mauvais quart-d'heure à passer ; et Malis avait du courage. Le sacrifice de sa vie lui semblait facile ; il s'y était résigné. Mais ce qui lui paraissait bien autrement cruel que la mort, l'angoisse contre laquelle toute sa philosophie ne lui fournissait ni encouragement ni consolation, c'était le renoncement à tant d'espairs qui vivaient en lui comme ses entrailles. Mourir sans avoir été entendu, jugé ! Les chants qu'il s'était répétés tant de fois à lui-même et dont il s'était énivré ; son génie, auquel il croyait et que nul autre que lui n'avait constaté, applaudi, voilà ce que Malis déplorait à l'heure de la mort bien plus que la vie même, et qui lui eût fait donner tous les trésors du monde pour un quart-d'heure

d'existence de plus avec l'espoir d'être écouté. Le peintre méconnu de la foule, peut se consoler en regardant ses tableaux; le poète peut réciter ses vers; mais celui qui a mis son âme dans l'orchestre, comment se révélera-t-il à l'indifférent, comment s'assurera-t-il de lui-même?

— Mon Dieu! se disait-il, j'ai joué si souvent et si longtemps les mêmes choses, que les voisins ont eu tout le temps de les apprendre par cœur, s'ils en ont eu la bonne volonté. Peut-être l'un d'eux s'en sera allé loin d'ici, hors de France, au bout du monde, emportant dans sa mémoire une de mes pensées; dire que peut-être il la répète en ce moment sur les bords du Mississipi et que je ne l'entends pas? — Les gens du conte de Perrault méritaient bien qu'on leur collât leur saucisse au bout du nez, les imbéciles! ces gens-là ne se doutaient pas de ce que c'est qu'un désir. Qu'il me vienne donc à moi une bonne fée du bon temps, fût-ce Carabosse en personne; je n'en aurais pas peur. Je la prierais à genoux: elle étendrait sa baguette et la voix de mon Mississipien arriverait jusqu'à moi; et fût-elle fausse comme un jeton, elle serait plus douce à mon oreille que le chant de Rubini. Je l'écouterais en fermant les yeux, et pour la première fois ma musique serait exécutée sans que mes doigts, ni mon gosier y fussent pour rien. Je l'écouterais et puis je me laisserais mourir en disant merci!

La chétive chandelle qui tremblottait dans le bougeoir du piano s'éteignit en cet instant.

Malis, instinctivement, se tourna vers la fenêtre magnifiquement éclairée par la lune. Dans une maison voisine, dont les vitres resplendissaient comme les verres d'une lanterne magique, il y avait bal, et le ronflement de la contrebasse attaquait le diaphragme du musicien ; dans la rue, deux passants se rencontrant se disaient un joyeux bonsoir. Malis le cœur serré, s'alla jeter sur son lit.

Il n'y trouva pas le repos, mais un sommeil douloureux, un engourdissement pénible incessamment troublé par les secousses du cauchemar et par l'agitation des nerfs. Au milieu de ces convulsions, il fit un rêve bizarre. Il revoyait la maison paternelle, à Lauenbourg, le petit jardinet tout en fleurs du mois de mai, et par-dessus la clôture de charmille, dans le jardin voisin, la fille du vieux professeur, la petite Adélaïde, courant et sautillant d'une allée à l'autre, ses longues nattes de cheveux blonds flottant au vent, son chapeau de paille noué autour de son bras. Ils se rejoignaient : Ernst appuyé sur la haie se mettait à chanter ; mais l'enfant, l'interrompant, posait un doigt sur ses lèvres et étendait l'autre main vers l'horizon. Alors, dans l'éloignement, Malis entendait une voix jeune et fraîche reprendre et continuer le chant qu'il avait commencé et qui, par l'effet d'une contradiction fréquente dans les rêves, se trouvait être une des dernières œuvres qu'il eût

composées depuis son séjour à Paris. La vision changeait de forme : ce n'était plus ni la maison, ni le jardin paternels, ni la petite Adélaïde que Malis avait devant les yeux. Il se retrouvait dans sa chambre pauvre et nue, accoudé comme il l'était tout à l'heure sur son piano : et le chant continuait toujours. Puis, presque subitement, il se sentait couché sur son lit ; il s'éveillait, le front moite de sueur, le corps endolori. Mais l'illusion durait encore. Malis, cette fois, eut sérieusement peur d'être victime de quelque sorcellerie. Il ferma les yeux, plongea le visage dans son oreiller et s'engourdit de nouveau.

Le matin, en ouvrant les yeux, il aperçut, appuyé au pied de son lit, la hideuse figure de la misère, dont la bouche cave, dont les yeux ternes l'interrogeaient ironiquement sur ses résolutions.

Il se leva, fit quelques tours par la chambre ; puis il s'assit et se mit à réfléchir. Le résultat de cette délibération fut qu'à rester plus longtemps chez lui il ne risquait que de mourir littéralement de faim. Au-dedans était l'agonie lente, cruelle, sans secours, sans consolations même : au-dehors était la vie, la distraction, et surtout cette providence des hommes réduits à l'extrémité — LE HASARD. — Le Hasard, c'est-à-dire l'inespéré, l'impossible ; l'ami riche retrouvé au coin d'une rue, le vieillard charitable rencontré sur un banc du Palais-Royal, qui vous adopte et vous fait son héritier.

Malis se disposa donc à sortir. Il s'habilla lentement, passant avec soupirs la revue de chacune des pièces de sa garde-robe, et s'évertuant à en déguiser autant que possible le délabrement. Puis, avec le geste désespéré d'un homme qui s'élance dans le vide, il s'engagea dans l'escalier.

Lorsqu'il reparut, le jour suivant, il était si pâle, tellement défait de visage et de costume que le concierge de la maison, chargé par le propriétaire d'une commission désagréable pour Malis, remit au lendemain pour s'en acquitter.

Il jugea qu'il était malade, et, comme Malis était après tout un bon jeune homme, capable de s'attendre au besoin sur la maladie d'une femme ou d'un enfant, il ajouta (le portier) : — ce pauvre monsieur Malis !

Malis cependant gravissait péniblement l'escalier en se suspendant à la rampe. Parvenu à l'étage qu'il habitait, il fut obligé de s'arrêter comme un homme pris d'étourdissement.

Il ouvrit sa porte et la referma sans prendre la peine de retirer la clef de la serrure.

Quelques minutes après, ses habits, arrachés sans égards, gisaient sur le carreau ; et lui, le pauvre musicien, était étendu sur son lit en désordre.

Il lui arriva ce qui, dit-on, arrive aux noyés près de suffoquer, qui voient en une seconde tous les visages qu'ils ont connus, tous les lieux qu'ils ont aimés.

Tout son passé, sa vie entière, se déroula devant lui comme un tableau de panorama. Il entrevit sa chambre, non plus délabrée, comme elle était, par la misère; mais propre et gaie, telle qu'il l'avait vue jadis, et se mirant au luisant du mobilier acheté de la veille. Il entendit le bruit sonore de son piano tout neuf.

A travers tout cela défilaient processionnellement et en silence, comme des silhouettes d'ombres chinoises, tous les amis que Malis avait eus depuis son enfance, dans leurs attitudes familières et avec leurs costumes habituels. Quelques-uns, en passant devant son lit, s'arrêtaient pour lui sourire avec compassion; d'autres filaient gravement et sans se détourner.

Les figures se succédaient, l'une amenant l'autre; et ce qui ajoutait à la bizarrerie de l'apparition, c'est que, d'après la direction qu'elles suivaient, elles devaient entrer dans la chambre par la muraille. Il semblait d'ailleurs que, parvenues à l'extrémité de la pièce, elles revenaient sur elles-mêmes pour repasser indéfiniment à la façon des armées de théâtre.

Bientôt la chambre en fut remplie; et le bruit de leurs pas retentit sourdement aux oreilles de Malis, ainsi que le ronflement d'une garde endormie, à l'ouïe du malade en torpéur.

Tout à coup, du milieu de cette rumeur monotone, un son fin et léger s'éleva, modulé par une

voix confusément connue de Malis. — C'était la voix du rêve ; c'était le chant qui recommençait. — Songea-t-il, le pauvre musicien, à son souhait de l'autre soir : entendre, et puis mourir ? Peut-être, étourdi par l'incohérence de ses visions, ne se rendit-il compte ni de cette coïncidence, ni même de ce souvenir ; peut-être se laissa-t-il bercer par cette voix douce et par ce motif chéri, comme au chant d'adieu d'un oiseau qui serait venu gazouiller au pied de son lit.

Vers la fin, une voix d'homme vint traverser la mélodie ; une voix brusque et grondeuse, la voix du professeur mécontent, qui reprend et qui gronde. Au même instant, Malis se sentit prendre rudement le bras : il ouvrit les yeux et rencontra du regard un habit vert, un gilet perse et, au-dessus de cet habit, un visage qu'il reconnut pour être celui d'un de ses anciens commensaux.

Cette fois il n'y avait pas à douter de la réalité. c'était une visite qui lui était survenue pendant sa défaillance, grâce à la clé qu'il avait laissée sur la porte en rentrant.

Le visage remuait les lèvres, et il était probable qu'il parlait. Mais Malis avait encore aux oreilles le bourdonnement des pas et le chant de la mélodie.

Au bout d'un instant il finit cependant par entendre :

— Ah ! ah ! disait l'ami, lui secouant toujours le

bras, — ce n'est pas malheureux ! Tu ouvres les yeux à la fin, dormeur. Sais-tu qu'il y a longtemps que je suis là ? Ta portière m'a dit que tu étais rentré tantôt assez mal assuré sur les jambes. Il paraît que tu t'en es donné, coquin ?

Et, comme Malis ne répondait mot, le jeune homme se pencha jusqu'à son oreille :

— Est-ce que tu es malade ?

Malis abaissa convulsivement les sourcils en signe d'affirmation.

L'ami se redressa pour jeter un regard autour de lui, et, étonné de n'apercevoir sur les meubles ni verre, ni fiole, rien en un mot qui rappelât l'appareil de la maladie :

— Et, reprit-il, qu'est-ce que tu as ?

A cette question si directe et qui pouvait être une tentation du sort, Malis recueillit ses forces pour souffler cette réponse :

— Je n'ai rien mangé depuis deux jours. Et il s'évanouit une seconde fois.

Quant il revint à lui, surpris par une violente odeur de vinaigre, son officieux ami s'épuisait autour de lui en soins de toute espèce. Un garçon de café s'évertuait à disposer deux couverts sur une table rapprochée du lit.

— Et d'abord, bois-moi ça, dit l'ami en présentant à Malis une tasse de bouillon qui embaumait.

Et maintenant, pour économiser désormais les

synonymes, nous déclinerons les noms et qualités de cet ami.

II

Gédéon Silbermann, israélite de naissance, était un des premiers jeunes gens dont Malis eût fait connaissance à Paris (du temps qu'il allait à l'Opéra). Affligé d'un physique superbe, d'une taille de cinq pieds sept pouces, et d'une paire de favoris distingués, il joignait à tant de malheurs celui d'être le neveu d'un oncle plusieurs fois millionnaire. Ceci était plus qu'il ne fallait pour lui permettre de jouer le rôle de dandy et de dilettante auprès des artistes; et c'était sur ce pied qu'il s'était autrefois lié avec Malis, dont il prétendait estimer fort le talent. Il est vrai qu'il s'était peu à peu retiré de lui, du jour où il était devenu apparent que son talent ne lui suffirait pas pour se tirer d'affaire.

Or, tout n'est pas rose dans l'état de neveu, même, je pourrais dire surtout, quand les oncles, bien portants du reste, comme était Silbermann, se trouvent pères d'une fille de dix-sept ans, grande et belle, dont les millions et la beauté s'éventent réciproquement.

J'ajouterai que le banquier Silbermann, étant fils de ses œuvres, était parfaitement libre d'avoir pour frère le plus grand gueux de sa tribu; le gros péché

de Gédéon était précisément d'être le fils de ce frère là. Gédéon n'avait tout à l'heure d'autre actif que quatre mille francs d'appointements qu'il touchait dans les bureaux de son oncle. Peut-être me direz-vous que ce n'est guère pour l'homme que je vous ai annoncé ? Je répondrai que Gédéon eût été bien peu de sa nation, si, appointé de quatre mille francs chez un banquier, il n'eût pas trouvé moyen de faire quelques petites affaires pour son compte.

Le père, la fille, les millions, tels étaient les trois termes de la proposition que Gédéon s'était mis en tête de résoudre. Renchérissant sur la vieille thèse d'Archimède, le malheureux cherchait la quadrature du triangle. Mais, pour faire quadrer l'oncle à ses vues, il y avait du chemin à faire. Le vieux banquier était dur à la détente ; c'était une de ces nature d'hommes impénétrables sur qui le demi-mot et le sous-entendu glissent comme le mercure sur le marbre. Quelquefois, aux beaux jours, après un bon coup gagné (Silbermann avait coutume de passer le soir de ces jours-là en famille ; il avait la joie communicative et s'en défiait), il lui était arrivé entre deux gorgées de café de laisser tomber par manière d'aphorisme quelque phrase du genre de celle-ci : — La fortune, voyez-vous, ce n'est rien ; ce qui est tout, c'est d'avoir les moyens de la gagner.

Quand Silbermann avait regardé son neveu en disant cela, celui-ci partait comme un coup de fouet, arpentait six fois de suite les boulevards, de la rue

Laffite à la Bastille et de la Bastille à la Madeleine ; et passait la nuit à se cogner la tête contre les murs en répétant : — Une affaire ! une affaire ! Comment prouver à mon oncle que j'ai des moyens ?

Vers ce temps-là, il n'était bruit à Paris que de la fortune singulière d'un jeune compositeur, qui, ignoré la veille et pauvre jusqu'à la détresse, s'était élevé en quelques heures, par un succès inouï, au comble de la prospérité et de la gloire.

Silbermann, quoique de complexion peu musicale, crut devoir par déférence pour ses écus conduire sa fille à l'une des matinées de ce prodigieux musicien. Gédéon n'eut garde de ne pas être de la partie.

Le soir, au petit cercle que les dix-sept ans de Sarah Silbermann rassemblait quotidiennement dans le salon de son père, la conversation roula exclusivement sur les impressions du concert. Sarah, grande musicienne, exalta le génie du jeune maître en termes si excessifs que Gédéon ne savait où prendre ses expressions pour se tenir au diapason de l'enthousiasme de sa cousine.

Silbermann se tenait serré sur son fauteuil immobile, muet et énigmatique comme un dieu mexicain, attitude qu'il avait gardée dans sa loge pendant toute la durée du concert.

Le génie, la gloire, la divinité de l'inspiration et autres mots sonores étaient lancés et renvoyés d'un bout à l'autre du salon, au grand ébahissement des

vétérans de la finance, fort déroutés par ces vocables insolites.

— Et auparavant il était si pauvre ? demanda Sarah avec intérêt.

— Eh ! mademoiselle, répondit un jeune quart d'agent de change, si pauvre il y a huit jours que, si je ne l'avais pas fait déjeuner avec moi à midi, il serait probablement mort de faim à quatre heures.

— Si l'on savait !... dit lentement Silbermann.

Ce mot, qui fit baisser les yeux à Sarah, fut recueilli par Gédéon. — Au fait ! se dit-il, pourquoi, maintenant que toutes les opérations sont avilies, n'opérerait-on pas sur le génie ?

On devine maintenant ce que le commis de la maison Silbermann était venu faire chez Malis, et le motif de l'intérêt qu'il lui témoignait. Il s'était souvenu des éloges donnés autrefois en sa présence à certaine symphonie, et venait en emprunter la partition.

Malis, provisoirement restauré par le bouillon, dîna plus tard fort convenablement. Lorsque dans la soirée Gédéon, entamant la négociation, lui fit entrevoir la possibilité de faire exécuter sa symphonie, il le remercia si passionnément que le spéculateur en fut un instant embarrassé.

— Ah ! pensa-t-il, si je n'avais pas peur d'être méprisé par Sarah, je t'aurais pour rien !

La communication du manuscrit de Malis n'entraîna dans le plan de Gédéon que comme un détail né-

cessaire, mais insignifiant; à peu près comme l'aveu de la fille, indispensable dans un mariage, mais qui n'en est souvent que la moindre formalité. Les difficultés étaient bien autrement grandes du côté de la famille, c'est-à-dire du banquier. Mais Gédéon, qui avait son idée et qui y avait foi, avait fait provision du courage.

La première fois qu'il proposa à son oncle de lui présenter un musicien de ses amis, pauvre, mais plein de génie, — le vieillard lui lança par dessous ses lunettes un regard froid et aigu comme une langue de couleuvre. Néanmoins, après qu'un vieil académicien, devenu un des habitués de la maison pour avoir donné des leçons de fugue à Sarah, eût déclaré qu'il y avait du mérite dans la symphonie; lorsque Sarah elle-même, que le rôle de révélatrice électrisait, eut suffisamment passionné le débat, le banquier consentit à ce que Malis fût introduit chez lui. Ce soir là fut, à vrai dire, l'ouverture des hostilités pour Gédéon : il y brûla sa première poudre d'or, convertie au profit du musicien en une magnifique livrée d'Humann.

Le jour où Malis, après avoir obtenu un brillant succès dans les salons du banquier, offrit le bras à Sarah, pour passer dans la salle où le souper était servi, Gédéon placé au bas de la table se frotta les mains; pour lui, l'affaire était faite. — A compter de ce jour, Malis devint l'hôte le plus assidu de l'hôtel de la rue du Helder. Il y devint l'âme des

soirées quotidiennes, le mobile des soirées extraordinaires. Les manuscrits passèrent pièce à pièce de la petite chambre, bientôt abandonnée, sur le piano de la belle juive qui se montrait de jour en jour plus enthousiaste. Le succès franchit les murs de l'hôtel et se répandit dans le monde. Les éditeurs commencèrent à parlementer avec Gédéon, qui, en homme habile, les laissait venir.

Les influences mises en jeu par le vieil académicien, tout à la dévotion de sa belle élève, avaient fait obtenir à Malis la salle privilégiée du Conservatoire.

Il en sortit couvert de gloire; « inconnu à deux heures, illustre à quatre! » dit le lendemain un journal.

Au moment où, tirailé par ses amis anciens et nouveaux, Malis recevait les félicitations de l'Institut, représenté à ce concert par trois de ses membres, Gédéon se sentit saisi de remords et d'admiration.

Il pleura, il eut des larmes en embrassant ce grand artiste, qui sortait pauvre et à pied de cette salle où la fortune eût dû commencer pour lui avec la gloire; il se trouva soudain un cœur de mère, une fidélité de notaire des anciens jours, pour cet ami qu'il dépossédait. En un mot, il l'aima; et ainsi se trouva en quelque sorte corrigé le marché ignoble dont Malis était la dupe.

Par l'effet d'une capitulation de conscience assez

bizarre, mais qui n'étonnera pas, partant d'un juif ambitieux et sentimental, Gédéon se promet d'être généreux envers Malis jusqu'à la restitution de ses droits exclusivement ; il le logea, il le nourrit, il le vêtit, il le soigna ; il se fit sa garde-malade, son compagnon, son homme d'affaires ; il veilla comme une nourrice sur son grand homme, son ami, son bienfaiteur, sa victime.

L'Israélite toutefois ne tarda pas à s'étonner de l'accueil fait à ses soins. Depuis le jour où la gloire s'était levée pour lui dans les salons de Silbermann, Malis, après les premiers transports d'une gaîté naïve, était tout à coup tombé dans un état singulier. Les accès de sa joie, toujours aussi vive, étaient coupés par des moments de rêverie profonde ; assis au piano, ou engagé dans une conversation animée, on le voyait s'arrêter subitement et regarder autour de lui avec inquiétude. Deux ou trois fois Gédéon placé à côté de lui s'était senti serrer brusquement le bras comme par un mouvement de surprise ou d'effroi.

Lorsqu'avaient commencé les répétitions tant désirées, cette préoccupation bizarre s'était exaltée jusqu'à la fureur. Malis prononçait alors des plaintes douloureuses ; des imprécations furibondes expiraient dans sa gorge, des gestes violens lui échappaient, et il quittait le salon sans mot dire.

Gédéon, alarmé par ses scrupules, n'était pas éloigné de soupçonner une rancune dans ces boutades.

Il m'a deviné, pensait-il ; et il redoublait de sollicitude dans une pensée d'expiation.

L'ambitieux commis trouva bientôt un autre sujet d'alarmes dans l'empire croissant que prenait Malis sur l'esprit de sa cousine. La belle juive avait passé de l'enthousiasme au fanatisme. Pour elle, Malis était désormais l'incarnation suprême de l'art ; sa musique, la Musique. Elle n'en voulait plus entendre d'autre, elle n'en tolérait plus d'autre sur son piano. Les incroyables distractions du musicien ne rebu-taient point son admiration : elle considérait ces écarts comme les accès d'un génie maladif, qu'il fallait adorer en les subissant.

Il va sans dire que le contre-coup de cette adoration était rudement éprouvé par Gédéon. Jamais le pauvre garçon, quoique dès longtemps habitué à l'humeur hautaine de l'héritière, n'avait été aussi malmené.

Plus d'une fois, en la voyant couvrir d'un œil attendri la tête inclinée de son « génie malade, » il fut sur le point de s'écrier : — Vous vous compromettez, Sarah ! — Mais le dédain qu'il surprenait dans les regards de sa cousine arrêtait les paroles dans son gosier.

Cependant, en dehors de ses incartades, Malis n'avait pas changé de manière d'être avec Gédéon. Dans ses momens lucides, il continuait de l'appeler son ami, son sauveur, et de le traiter affectueusement. L'israélite avait remarqué que ces momens-là

concordaient ordinairement avec le temps des répétitions. Ces jours-là, le musicien, si sombre qu'il eût été la veille ou dans la matinée, avant la séance, redevenait aussitôt calme et serein, et dirigeait allègrement l'exécution. Ses effusions, alors, n'avaient plus ni fin ni trêve ; il se jetait dans les bras de son associé et allait jusqu'à lui demander pardon en pleurant de lui témoigner si mal sa gratitude. Cet état, qui parfois se prolongeait jusqu'au lendemain, apportait de grands soulagements à la conscience de Gédéon. Malheureusement, ces lueurs consolatrices n'étaient que des trouées de soleil à travers le nuage qui allait s'obscurcissant de plus en plus.

Le jour de la première audition publique, jour de triomphe pour Malis, fut troublé par une crise qui faillit ruiner l'entreprise du spéculateur. Malis, dans un accès d'irritation qui dépassait en violence tous les précédents, refusa tout à coup de se rendre au concert, et annonça même un instant l'intention formelle d'en interdire l'exécution. Gédéon, effaré, dut réclamer l'intervention de quelques-uns des principaux musiciens de l'orchestre et porter le récalcitrant à demi vêtu jusque sur son siège.

L'enivrement des applaudissements et des félicitations de toutes sortes dont Malis fut comblé à la sortie du Conservatoire, ne fut qu'un éclair. Dès le jour suivant, il était retombé dans sa noire mélancolie ; aucun intervalle n'en séparait plus les crises, et il paraissait s'être entièrement abandonné à son

désespoir. La belle Sarah elle-même, jusque-là respectée comme une idole, n'était plus à l'abri de ses violences : un jour il la suppliait avec caresses et le lendemain lui donnait impérieusement l'ordre de s'abstenir de toute exécution, même partielle, de ses œuvres. Gédéon, un jour, fut obligé de le saisir à bras le corps au moment où il se jetait sur le piano pour le briser.

Gédéon crut alors devoir s'inquiéter sérieusement. Les médecins furent appelés. Les uns crurent voir dans l'état de Malis un cas de névralgie particulier; les autres, une folie accidentelle. Gédéon se décida un jour à risquer tout haut l'hypothèse d'un amour contrarié. R..., médecin des hôpitaux, qui s'était occupé toute sa vie des affections nerveuses, lui demanda brusquement :

— Connaissez-vous la personne ?

A cette question, l'amoureux jeune homme sentit ses genoux fléchir. Il ferma les yeux et répondit :

— Non, je ne la connais pas. — Mon Dieu ! pensa-t-il, je l'assassine après l'avoir volé !

La recette du premier concert s'était élevée à quinze mille francs. D'après ce chiffre, on pouvait donc conjecturer, sans trop présumer, que le manuscrit de Malis, acquis par Gédéon pour mille écus, rendrait, tant par la vente que par les concerts, environ cent mille francs à la fin de la première année. En confiant ce résultat à son oncle, l'ambitieux commis s'était senti grandir de toute la per-

spective ouverte à ses espérances. Habile à saisir sur le visage impassible de son patron les impressions les plus fugitives, il sut y découvrir, en dépit d'une indifférence de commande, une lueur d'approbation qui l'électrisa. Il se dit : Je réussirai ! Comment, après avoir senti sous son pied le sable du pays de ses rêves, après avoir aspiré les parfums de l'île prochaine, comment songer à l'ami qu'on voudrait sauver, mais dont le poids ralentit la nage ? Où trouver cette vertu entre les ardeurs combinées de l'ambition et de l'amour, dans un cœur desséché par la jalousie et par la cupidité ? Cette vertu, Gédéon ne l'avait pas eue ; il avait lâché le noyé ; il avait menti en présence de son idéal entrevu.

Malis, au surplus, avait décidément cessé de se présenter à l'hôtel de la rue du Helder. Logé dans un quartier désert et reculé, parmi des marchands, il n'apparaissait dans la ville que de loin en loin et de nuit. On le voyait alors errer sur les boulevards et passer indifférent devant les affiches pittoresques de ses concerts. Vainement Gédéon essayait-il de le rencontrer de jour dans sa retraite. Chaque matin il en partait pour des pérégrinations en différents lieux, un jour à Saint-Germain, le lendemain à Corbeil, à Fontainebleau, partout où le parcours des chemins de fer le pouvait emporter rapidement. Plus d'une fois son hôte déclara ne l'avoir pas aperçu pendant huit jours entiers.

Un matin, Gédéon reçut à son bureau le billet suivant :

« Gédéon, je pars, je quitte Paris; il le faut. J'ai besoin d'argent. *J'ai compté* sur toi. Viens, si tu m'aimes.

» MALIS. »

Pourquoi ce départ? — Pour le coup il sait tout, se dit Gédéon qui accourut néanmoins au domicile indiqué. Comment va-t-il me recevoir? pensait-il.

Contre son attente, il fut accueilli affectueusement. Il trouva Malis sur son divan, abattu, mais calme.

A toutes les questions qu'il lui adressa sur le motif de sa résolution, Malis ne répondit que par ces seuls mots : Je pars, il faut que je parte.

Tout ce que Gédéon put obtenir fut de régler l'itinéraire de son ami et de le diriger vers l'Allemagne, où la maison Silbermann avait de nombreux correspondants.

Gédéon accompagna Malis jusqu'à l'embarcadère. Prêt à monter, Malis se retourna, et, l'œil humide, la voix tremblante d'émotion :

— Gédéon, dit-il, je n'oublierai jamais ce que tu fus pour moi. Crois que... tu ne sais pas quel supplice, quel malheur je suis en ce moment.

L'Israélite, non moins ému, lui répondit :

— Je te comprends. De nous deux, l'obligé, ce n'est pas toi, c'est moi.

Et le train roulait depuis longtemps hors de la gare, que Gédéon rêvait encore à la même place.

— Il aime Sarah, se disait-il. Il a deviné les projets que j'ai sur elle, et il s'éloigne par générosité. Ame sublime !

A la nouvelle de ce départ, que Gédéon lui apprit au dessert, Sarah pâlit; et le soir elle traita son cousin plus cruellement que jamais.

III

La première lettre que reçut Gédéon était datée de Francfort. Elle débutait par deux pages de description de la ville et des campagnes environnantes; puis, vers la moitié de la troisième page, la phrase s'arrêtait brusquement, et au dessous de la dernière ligne restée interrompue se lisaient ces mots écrits d'une main hâtive et évidemment crispée :

« Gédéon, je quitte Francfort à l'instant. Adresse-moi lettres et argent chez Hauptmann frères, à Berlin. »

En ouvrant le *Journal des postes*, Gédéon y lut à la date de ce même jour :

« Le jeune et déjà illustre compositeur Ernst Malis, de Lauenbourg, dont les journaux français ont fait connaître l'éclatant succès, vient de descendre dans notre ville. En apprenant l'arrivée d'un hôte

aussi important, les membres de la Société Philharmonique se sont portés en corps à son hôtel pour le féliciter et pour le supplier de prendre la direction du concert qui doit avoir lieu samedi prochain, et dans lequel la symphonie qui lui a valu un si brillant triomphe sera pour la première fois offerte à l'admiration du public Francfortois. »

« A Messieurs,
Messieurs Silbermann, banquiers à Paris.

« Berlin, 18...

» Mon cher monsieur Gédéon !

» L'ami dont vous nous aviez annoncé la venue est effectivement arrivé chez nous lundi dernier. Je vous prie bien de croire que nous n'avons rien négligé pour faire honneur à votre recommandation. Néanmoins, quoi que nous ayons pu faire pour le retenir plus longtemps, et bien qu'il ait paru se plaire parmi nous pendant les premiers jours, il a voulu absolument partir hier matin, et a pris en effet la poste pour Hambourg.

» Ce départ imprévu nous afflige par la pensée que peut-être vous l'attribuerez à quelque négligence de notre part, bien que nous puissions protester que votre ami a été traité ici avec tous les égards dus à son mérite et à nos anciennes relations.

L'Opéra annonce pour vendredi prochain l'exécution de son ouvrage et les musiciens de l'orchestre étaient même venus le supplier avec beaucoup de considération de présider le concert en personne, ce qui rend encore plus inexplicable cette fuite précipitée.

» Ma femme, qui ne manque pas d'amour-propre, comme vous savez, prétend que votre jeune ami s'était épris pour elle d'une passion subite et désespérée. S'il en était ainsi, etc., etc.

» J. HAUPTMANN.

» P. S. Je rouvre ma lettre pour vous apprendre que M. Malis vient de prendre passage sur le navire de guerre hollandais le *Sagittarius*, faisant voile pour Batavia, ce dont nous informe à l'instant notre correspondant à Hambourg.

» J. H. »

—
« A bord du *Sagittarius*, le ... décembre,
en vue du Cap-Vert.

» Mon cher Gédéon,

» Dans ce cabinet modeste où d'ici je te vois laborieusement penché sur ton bureau, veillant avec activité aux intérêts de ton patron, ou même, hélas! aux miens, tu m'accuses sans doute d'indifférence, d'ingratitude; peut-être ton âme généreuse cherche-

t-elle dans le mal auquel tu m'as vu en proie une excuse à l'oubli dont je dois te paraître coupable, après ces dix longs mois passés sans te donner de mes nouvelles et sans m'informer des tiennes. Tu ne peux te douter, mon ami, que depuis notre séparation peu de jours se soient écoulés sans que je t'écrivisse et sans que je fisse sur moi-même une tentative nouvelle, souvent rebutée, pour t'expliquer ce qui dans ma conduite a dû te sembler si incompréhensible.

» Le monceau de notes, de fragments informes, de lettres interrompues que j'ai devant moi sur ma table et que je vais essayer de te résumer d'une façon lucide, ce monceau qui chaque jour s'accroît par un nouvel effort est la preuve palpable que ton image bienfaisante et bénie n'a jamais cessé de m'être présente au milieu des tortures que j'endure chaque jour depuis si longtemps; tortures dont la moins poignante n'est pas certainement ce soupçon perpétuel de passer à tes yeux pour un ingrat, et de te paraître indigne de tout ce que tu as été pour moi! Comment t'oublier? comment te méconnaître? N'est-ce pas toi qui sur mon grabat de douleur m'es apparu comme un Ange de Salut, qui m'as tendu la main et qui m'as dit, comme autrefois la Rédempteur au paralytique : lève-toi et marche! N'est-ce pas toi qui m'as arraché à la double agonie de la faim et du désespoir? qui m'as donné deux vies, la vie de ce monde d'abord; puis cette autre vie, bien plus

précieuse et que nous ambitionnons, nous autres artistes, par dessus tous les biens, celle qui propage notre pensée autour de nous et après nous ? Ah ! mon ami, qu'est-ce que les désirs de l'homme ? J'ai souhaité ardemment la célébrité : c'était à elle, je te l'ai dit vingt fois, qu'à mon heure fatale, sur ce lit où tu me ressuscitas, allaient mes regrets les plus déchirants. L'ai-je obtenue ? Oui ! j'ai entendu mon nom répété au milieu d'acclamations enthousiastes ; les murs en ont été couverts ; les journaux s'en sont fait un moyen d'illustration. Si loin que j'aie été jusqu'ici dans ma fuite, il m'a toujours précédé. Partout il a été le premier que j'aie lû à l'arrivée sur les murailles d'une grande ville. Eh bien ! mon ami, je suis le plus malheureux des hommes. — Je te le dis avec la triste conviction de ne point exagérer.

» Ne va pas croire, mon ami, que je t'impute en rien le malheur qui m'accable. Non, non, je m'empresse de le répéter, ton action a toujours été bien-faisante et salutaire, ton intention pure et généreuse. Le mal est venu de moi, de moi seul. Comment te le faire comprendre ?

» Au moment d'entamer la confession que je te dois, la faiblesse me reprend. Peut-être ce préambule va-t-il aller rejoindre les deux ou trois cents lambeaux entassés sur cette table...

» Eh bien ! non, aujourd'hui j'aurai du courage ; dussé-je exciter ta pitié, dussé-je perdre quelque chose de l'estime pour l'artiste qui se mêlait à ton

amitié pour ma personne; tout me parait préférable au mépris qui suivrait nécessairement chez toi l'idée d'ingratitude. Et puis, d'ailleurs, après tant de douleurs dévorées en silence, jour par jour, heure par heure, est-il déraisonnable d'espérer quelque soulagement d'une confiance ? Que de fois j'y ai pensé !

» Il est, mon cher ami, des existences damnées qui n'échappent à un mal que pour tomber dans un autre. J'avais jadis le pressentiment d'une fatalité semblable dans la mienne. Alors que, pauvre et inconnu, j'entrevois dans l'avenir l'avènement possible de la gloire et du bien-être, une angoisse secrète se mêlant à ces visions m'avertissait que ce bonheur apporterait avec lui de terribles compensations. Les maux dont je me plaignais alors n'étaient que le prix et comme l'expiation de l'espérance; celle du bonheur présent devait être autrement cruelle. Ce soir, soirée funèbre et la dernière heure de ma première existence, où, les pieds sur les bords de ma tombe, je voyais se fermer rapidement le coin du ciel où m'apparaissaient les visions qui m'avaient soutenu pendant toute ma vie, sentant s'écouler si vite le dernier délai qui me restât pour faire appel à Dieu, je le suppliai, si quelque mémoire, indifférente ou amie, avait recueilli quelque une des pensées que je répétais sans cesse pour moi-même, qu'il me fût donné d'entendre la voix de cet admirateur inconnu, une seule fois seulement et fût-il au bout du monde.

» Cette prière fut exaucée. Comment mon oreille acquit-elle en un instant une acuité assez subtile pour annihiler les distances, et en même temps cette faculté si extraordinaire de n'être affectée à travers tant de bruits hétérogènes que des sons combinés par mon inspiration ? C'est ce que personne n'expliquera jamais sans doute ; mais enfin le phénomène se produisit. Si ce fut le châtement d'un vœu téméraire, l'expiation suivit immédiatement la faute.

» Tu te souviens qu'après la première audition de ma symphonie chez ton oncle, tu essayas en vain de me retenir chez toi ; et qu'avec une obstination que tu qualifias de caprice je persistai à aller passer la nuit dans la mansarde théâtre de ma misère. C'est que mal assuré encore du prodige qui s'était accompli en moi, j'avais hâte d'en acquérir la preuve décisive, et qu'attribuant au local lui-même la faculté dont j'étais doué, il me tardait de me retrouver dans cette chambre ou seulement jusqu'alors le phénomène s'était manifesté.

» Je passai la nuit entière à savourer l'Âpre jouissance que me causait la certitude de ma possession. Supprimant par la pensée les quelques jours qui séparaient mon agonie de mon triomphe, je rapprochai l'instant de mon vœu de l'effet singulier qui en paraissait ainsi la réalisation immédiate. Pendant plus d'une heure mon oreille recueillit les lambeaux de ma symphonie fredonnés par les auditeurs attardés, concert inouï de phrases tronquées, incohéren-

tes, faussées, barbares que dominait le piano de ta belle cousine, dont les mains ardentes persistèrent plus tard encore, jusqu'au jour. Tu me demanderas comment dès lors je ne fus pas effrayé de mon état ? La vérité est que je n'en fus pas même étonné. Depuis quelques jours, tout ce qui m'arrivait avait tellement le caractère du prodige, j'avais été si miraculeusement sauvé de la mort, j'avais passé si brusquement des ténèbres de l'isolement et de la misère au grand jour du luxe et du succès, que peut-être rien n'était plus capable de me surprendre. Le phénomène si bizarre qui s'accomplissait en moi ne me paraissait pas plus surprenant que les applaudissements que je venais de recevoir, ou que l'habit neuf que je portais. En un mot, vivant en plein enchantement, pouvais-je être arrêté par un fait surnaturel ?

» La perception très-singulière que j'avais acquise me ravit durant les premiers jours. Je la considérais comme une des conditions de ma célébrité naissante, et je la mêlais aux sensations délicieuses de ma nouvelle vie. Mais, lorsque les effets s'en multiplièrent au point d'interposer continuellement comme un réseau, comme une atmosphère entre moi et le monde réel, je commençai à prévoir le genre de supplice qui m'était réservé. De là les premiers accès de mélancolie dont tu t'inquiétas et dont tu voulus savoir la cause, sans pouvoir obtenir de moi aucune explication. Que t'aurais-je répondu ?

Désormais je n'étais plus un homme comme un autre. Un prisme de sons contrariés, tantôt ravissants par leur douceur, tantôt déchirants par leur sauvagerie, m'entourait et m'isolait du monde réel. Je sentais de jour en jour la trame s'épaissir ; et de jour en jour mon cerveau endolori saignait davantage sous la meurtrissure des marteaux invisibles.

» Les répétitions commencèrent ! Alors le martyre devint permanent. Le réseau que jusque-là il m'avait semblé voir tendu autour de moi se déchira, troué de toutes parts par l'assaut continu des instruments sur lesquels étudiaient chez eux les musiciens de l'orchestre. Je devins sourd, avec cette différence que ma surdité n'était pas l'engourdissement qui provient de la perte de l'ouïe, mais une surdité en quelque sorte active et dont le foudroiement se renouvelerait de seconde en seconde. A force de subir l'action multiple des instruments, je finis par tirer de chaque sensation une image, que mon esprit malade n'en sépara plus : ainsi, je sentais distinctement le crin des archets passer et repasser dans ma cervelle ; les petites flûtes y pénétraient en spirale, comme des vrilles ; les flûtes, en ondulant comme des couleuvres ; les clarinettes, les bassons s'insinuaient par le même mouvement, mais perpendiculairement, de haut en bas, par le sommet du crâne ; les trompettes, les cors faisaient glisser entre mes dents serrées de minces lamelles d'acier poli, tandis que le retentissement prolongé des trombones

faisait passer devant mes yeux des tentures flottantes de crêpe noir.

» Le seul moment de répit que je trouvasse à ce supplice étaient les heures de répétition ; la joie que j'éprouvais à me retrouver dans le monde naturel en ne percevant plus que des sons harmonieux et combinés parvenait ordinairement à distendre la crispation causée par les souffrances des jours précédents. J'en venais quelquefois à espérer une guérison radicale et à me demander si tout ce que j'avais enduré antérieurement n'était pas un rêve pénible ; mais les rechutes qui suivaient souvent à peu d'heures de distance ne me laissaient pas longtemps dans cette illusion. Je commençais d'ailleurs à soupçonner quelle recrudescence de maux devait engendrer pour moi la publicité donnée à mes œuvres. C'est alors que je résolus d'arrêter les répétitions et d'interdire , à quelque prix que ce fût, l'exécution du concert. Tu t'y opposas, mon ami ; ta piété envers celui que tu appelais si justement ton enfant, te fit résister à ce que tu considérais comme le sacrifice de ma gloire et de ton œuvre. Tu vainquis ma résolution sans te douter que c'était me plonger dans un abîme de tourments.

» Le jour du premier concert fut le dernier moment de bonheur dont j'aie joui. Si la vie tout entière était composée de moments semblables, quel paradis resterait à inventer ? Hélas ! ce jour-là encore , en voyant s'incliner vers moi la tête vénérable du maître

de l'art contemporain, en recevant la chaude étreinte de tant de mains émues, en lisant sur tant de visages attendris, dans de beaux yeux en larmes, la sympathie, — j'espérai mon salut ! Je crus que Dieu aussi était touché. Combien je me trompais !

» J'approchais du dernier cercle de mon enfer !

» Le succès du concert n'avait fait qu'accroître mon supplice en augmentant le nombre de mes auditeurs.

» Quelque temps après tu vendis la partition à un éditeur. Dès lors les plus affreuses tortures que m'eût causées la confusion des voix et des instruments se trouvèrent dépassées par le bruit de six cent mille pianos me rapportant de tous les points de la France, et de l'étranger même, des fragments incohérents de ma symphonie.

» Pour le coup je me sentis perdu et condamné sans retour. Je tentai cependant un dernier effort. Pendant quelques jours, je m'en allai d'usine en usine, espérant vaincre le bruit par l'intensité du bruit même. Mais dans cette formidable invasion nouvelle de sons, les plus effroyables discordances s'évanouissaient. Le bruit de l'usine n'était plus qu'une note dans le chaos.

» Je voulus du moins fuir ce Paris dont les murs portaient partout écrite la cause de mes malheurs. Je m'enfuis : je vous quittai tous comme un coupable, comme un lâche, comme un ingrat, comme un furieux. C'est que l'excès même de mes maux

avait en effet tourné en fureur le peu d'énergie qui me restait.

» Cette fuite insensée ne pouvait apporter et n'apporta aucun soulagement à mes souffrances. J'emportais avec moi les bruits que je fuyais, toujours aussi près de mon oreille après huit jours de route qu'au moment du départ. De Francfort à Berlin et de Berlin à Hambourg, je sentais croître mon martyre de toutes les sympathies que je rencontrais sur mon passage. Tout homme qui m'abordait en se disant mon admirateur n'était qu'un bourreau de plus. Toute démarche faite pour m'honorer, toute annonce d'une ovation nouvelle devenait aussitôt pour moi le signal d'un départ. Et c'est ainsi que cet itinéraire réglé par toi pour un voyage de deux mois fut dévoré en moins d'une semaine. Je ne m'arrêtai pas même devant la mer.

» Hélas ! la mer elle-même ne fut pas pour moi plus hospitalière que le continent. Dans ce moment où je t'écris après plusieurs mois de navigation, tous les pianos de l'univers résonnent dans ma pauvre tête ! Juge du courage dont j'ai besoin pour achever cette lettre.

» J'ai cependant pu trouver, depuis mon embarquement, la solution d'une difficulté que j'avais vainement combattue à Paris, où la musique me rendait le sommeil impossible pendant le jour. Ici l'habitude de dormir sous le roulement des pièces d'artillerie et au fracas des vagues m'a rendu moins sensible.

De sorte qu'en faisant du jour la nuit et en veillant à l'heure ordinaire du repos, j'ai pu reconquérir quelque usage de mes facultés ; encore la fureur de certains fanatiques parvient-elle à troubler mes moments de tranquillité. Malheureusement on nous défend d'avoir de la lumière dans nos chambres pendant la nuit. Ce qui me force à braver, pour l'écrire, les souffrances auxquelles j'ai réussi à échapper depuis deux mois.

» On me fait espérer que, lorsque nous serons entrés dans la mer des Indes, l'ordre des jours étant interverti, je pourrai recommencer à vivre à la lumière du soleil. Sans doute ce sera un grand adoucissement à ma situation. Mais mon pauvre ami, à quoi bon ? Un ébranlement tel que celui que je subis depuis si longtemps ne se localise pas dans son siège. Gédéon, je me sens attaqué dans les sources de la vie. J'ai vieilli de vingt ans : mon visage contracté a l'apparence de celui d'un vieillard ; mes cheveux ont blanchi, et je suis plus maigre aujourd'hui que je ne l'étais le jour où tu m'as trouvé mourant de faim ! Le médecin du bord, malgré les espérances dont il me berce, ne me laisse que trop voir combien il croit ma santé compromise, et même mon existence.

» Un passager suédois, homme fort instruit, et particulièrement très-versé dans les choses d'ordre surnaturel, essaie de me persuader que tout ce que je souffre vient de ce que j'ai péché par orgueil en

mettant la vanité de la gloire humaine au-dessus de la vie que Dieu m'avait donnée pour le connaître et pour l'aimer. Je souscrirais volontiers à son sentiment s'il me laissait la consolation d'espérer que je pourrai à force d'humilité désarmer mon juge. Mais il m'assure d'un autre côté que je ne puis y parvenir seul, et que je ne serai complètement racheté que lorsqu'une femme que j'aimerai consentira par pitié et par amour à s'associer à ma pénitence. Or, mon cher Gédéon, ce n'est pas dans un cœur brisé et crispé par la douleur, comme l'est le mien, qu'il peut y avoir place pour une passion d'amour. Et surtout ce n'est pas le squelette que je suis, ni une âme troublée comme la mienne qu'on peut croire capables d'inspirer un dévouement aussi absolu.

» Tu trouveras dans ce paquet l'acte formel de donation de la propriété de toutes mes œuvres, tant de celles que tu as déjà acquises que de celles que je t'ai laissées en dépôt. Ce petit héritage est une bien faible rémunération de tous les services que tu m'as rendus. Reçois-le néanmoins comme un dédommagement bien insuffisant des chagrins et de l'inquiétude que je t'ai causés. Je considère d'ailleurs comme un devoir de protester par un témoignage authentique contre les soupçons que ma fuite a pu faire naître défavorablement à notre amitié et à mes bons sentiments pour toi.

» Et maintenant, adieu, mon cher, mon bien

cher Gédéon, mon seul ami, mon bienfaiteur. car il est bien impossible que nous nous revoyions jamais, séparés comme nous allons l'être par deux mille lieues de mer, et plus encore par ma faiblesse !

» Une chose l'étonnera sans doute, c'est que, vivant depuis six mois en face de cette mer et sans cesse harcelé par la douleur, l'idée ne me soit pas encore venue de m'y précipiter. Mais, mon cher ami, c'est là une des contradictions les plus inexplicables de l'esprit humain ; cette vie dont on fait si bon marché dans la jeunesse, et dont le sacrifice vous semble si facile, alors qu'on se sent vigoureux, sain, robuste, on s'y cramponne dans la maladie alors même qu'elle est devenue intolérable. On met alors autant de vanité à vivre que les vieillards en mettent à marcher sans canne. On devient lâche contre la mort, et tout vous est prétexte pour ajourner une résolution qui paraîtrait raisonnable aux plus sages : le beau temps, le ciel, la mer ; jusqu'à ce navire, mon habitation depuis six mois, ces passagers auxquels je suis bien indifférent, mais qui de temps à autre m'adressent par politesse, par oisiveté peut-être, une parole d'intérêt, ce matelot qui me sert, cet étranger, ce suédois à qui j'ai fait quelques confidences et qui, à de certains moments, essaie de m'encourager, tout cela, pour peu que mon ennemi invisible me laisse un moment de répit, devient autant d'obstacles contre lesquels vient trébucher mon courage.

» Et cependant, mon pauvre Gédéon, je t'assure que je souffre bien et que je suis vraiment bien malheureux !

» J'ajoute un codicile à mon testament : donne à ta cousine Sarah le manuscrit original des compositions qui restent encore à graver et prie la bien de se souvenir de moi.

» Adieu, adieu, mon cher Gédéon ; à Dieu, car il est un Dieu, mon ami ! oui ! à Dieu, à Dieu ! »

IV

La petite île de Jyvesé située sous le 15^e de latitude orientale, appartient depuis le commencement du siècle aux Hollandais.

Un gentilhomme aventurier, breton de naissance, s'y établit primitivement avec un équipage de cent cinquante hommes ; et, considérant qu'il lui serait difficile de jouir paisiblement de sa conquête, autrement que sous la protection de l'une des grandes puissances maritimes d'Europe, il sollicita successivement celle de la France, de l'Espagne et du Danemark. Mais aucun de ces Etats ne jugea la prise assez importante pour s'en emparer, même aux conditions modestes proposées par le conquérant. Le roi des Pays-Bas, déterminé sans doute par la proximité de l'île avec ses possessions de la mer des

Indes, y accéda, et moyennant une livraison de deux cents fusils, acquit la propriété de la nouvelle colonie.

C'est dans cette île, aujourd'hui convenablement peuplée en proportion de son étendue et où des cultures florissantes ont partout remplacé les établissements un peu sauvages des premiers colons, que Malis était descendu, espérant y trouver le calme auquel il aspirait. C'est de là, qu'après l'avoir précédemment informé de son installation définitive, il adressait au bout d'un an de séjour, la lettre suivante à son ami :

« Enfin, mon cher Gédéon, après tant de doléances et de lamentations que je te fais subir depuis notre séparation, voici le premier cri de bonheur que tu vas entendre, la première joie que je t'appelle à partager ! Mon ami, je suis heureux, je suis guéri, tout est fini, j'ai ma raison, je suis un homme ! Que ne peux-tu te contenter de ce peu de mots ! Que ne t'ai-je assez près de moi pour te raconter de vive voix et à loisir les circonstances qui m'ont si singulièrement rendu la possession de moi-même ! C'est impossible ; il faut, malgré l'impatience que j'ai de t'associer à la joie dont mon cœur déborde à cette heure, il me faut absolument revenir sur des détails, déjà bien loin de moi, mais faute desquels ce que j'ai à t'apprendre resterait inexplicable.

» Tu te souviens que dans ma dernière lettre, en te faisant connaître le lieu de ma résidence défini-

tive, je m'applaudissais de quelque amélioration survenue dans mon état. En effet, le soulagement que j'avais attendu de l'inversion *horale* s'était produit : l'habitude contractée à bord de dormir au milieu du tapage, me faisait des nuits tranquilles ; et, quant aux journées, j'étais trop assuré de l'indifférence des habitants à l'endroit de la musique européenne, pour craindre de les sentir troubler.

» Le pays d'ailleurs est superbe : une magnifique végétation et le voisinage de la mer y tempèrent suffisamment la chaleur du jour, qui serait insupportable en plaine, bien que les îles de la Malaisie n'éprouvent point ordinairement les chaleurs excessives qui sévissent dans les climats correspondants des autres parties du monde. Les sommes que tu me faisais parvenir suffisaient et au-delà à ma vie, dans un pays où les hommes donnent pour rien leur travail et où les besoins du luxe européen sont inconnus. Les colons avec lesquels le voisinage me mettait en rapport, étaient pour moi pleins de bonté. J'avais tout lieu de me féliciter et de me considérer, sinon comme délivré de mes tourments, au moins comme échappé sous condition à leur atteinte. Je reprenais des forces ; les rides de mon visage, la crispation de mon cœur se détendaient ; en un mot, je sentais peu à peu revenir en moi la vie, non pas la vie inquiète et ambitieuse de l'esprit, mais la vie passive de la créature heureuse d'absorber tantôt les rayons du soleil, tantôt les effluves de la

chambre, Andrès, ce bon Hollandais dont je t'ai parlé, et qui, de mon voisin, est devenu mon ami et ma garde-malade.

» Andrès avait dans la cour deux chevaux tout sellés et venait *m'enlever* (ce fut son expression) pour aller rendre visite à un nouveau colon, son compatriote, récemment arrivé d'Europe et qui *brûlait de l'envie* de faire ma connaissance. Encore mal remis des secousses de la veille, je me laissai habiller et mettre en selle; et, à travers un paysage sublime, je franchis les trois lieues qui nous séparaient de l'habitation de M. Olgdorp, considérant les arbres qui nous faisaient haie, comme deux rangées de curieux stationnant pour voir passer la charrette qui me menait au supplice.

» L'habitation que nous allions visiter est la plus importante et la plus riche de l'île. M. Olgdorp nous reçut avec une urbanité parfaite, je dirai même avec empressement. La collation fut immédiatement servie. Pendant les premiers moments l'entretien ne fut qu'un roulement cruel de compliments et de formules d'admiration. Je recevais, la tête basse et le deuil dans l'âme, les caresses louangeuses de ce nouveau bourreau. C'est après une heure environ de cette contrainte..... Mais ici, mon ami, je n'ai plus la patience de suivre l'ordre minutieux des détails. Le rideau s'agita : M. Olgdorp nous annonça sa fille. — Oh ! mon cher, une figure céleste ! telle qu'elle m'apparut, enveloppée de mousselines

blanches et ses longs cheveux nattés et tombant en arrière, je pus la prendre pour un de ces génies qui passent devant nos yeux à l'heure de l'inspiration. C'était elle pourtant qui venait changer mon paradis en enfer. Car, en précisant le lieu où je me trouvais au moment de la surprise, c'était, à n'en pas douter, de son habitation qu'étaient partis les sons ; et le piano que j'avais entendu avec tant d'épouvante était bien le sien. C'était donc elle qui, se faisant le ministre de l'Ire céleste, apportait dans ce pays l'*instrument* de mon supplice.

» Jamais au reste l'ange des vengeances ne s'était montré revêtu d'une beauté plus désespérante. Ainsi les tortures de l'amour allaient s'ajouter pour moi au désespoir de ma rechute.

» Allons vite, mon ami : je l'aimai ! Après quelques jours passés sous le toit hospitalier de son père, je lui appartenais : elle reçut ma confession tout entière. Comment ce cœur si orgueilleusement fermé, ce cœur à qui l'excès même de la douleur n'avait pu arracher son secret devant les sollicitations chaleureuses d'amis tels que toi, comment ce cœur s'abandonna-t-il si facilement et triompha-t-il si vite — ce qu'il n'avait pu faire qu'à peine après un an passé, — des préjugés de l'amour-propre et des scrupules de la timidité ? Ce fut sans doute sous l'influence de cette atmosphère de confiance et de charité infinie que répandait autour d'elle cette âme candide et généreuse.

» C'était par une de ces belles nuits qui feraient pâlir vos plus beaux jours ; nous étions seuls, elle et moi, cachés sous un massif de mangliers noirs : je me mis à genoux devant elle, et, une de ses mains dans les miennes, mon front posé sur ses pieds étendus, je lui fis du même coup l'aveu de mon amour et le récit de mes tortures.

» Elle-même, cette nuit-là, me fit aussi ses confidences et c'est ici, mon cher Gédéon, que tu vas avoir l'explication de ma guérison vraiment miraculeuse.

» Cette voix que j'avais entendue quelques jours auparavant était bien la sienne ; mais la mélodie qu'elle chantait était déjà pour elle un ancien souvenir. Car, mon ami, M^{lle} Olgdorp a été le premier auditeur, j'ose même dire le premier admirateur que j'aie eu ; mon talent, ou si tu veux, mon génie, lui a été révélé bien plus tôt qu'à vous.

» Sache donc que M. Olgdorp habitait il y a deux ans, à Paris une maison voisine de la mienne, et que LA VOIX, cette voix que j'entendis la première, après avoir fait le vœu fatal, était la voix de sa fille !

» Ainsi donc, tu le vois, la prophétie du bon Suédois s'est réalisée : le péché d'orgueil a été racheté par l'amour. Elle est à moi, je suis à elle, et je suis guéri !

» Avec quelles sensations délicieuses de liberté et d'espérance je l'entendais, durant les premiers jours, me dire, lorsque j'accourais à elle après une absence

de quelques heures, qu'elle avait passé tout ce temps à son piano ! Le piano, bien qu'éloigné souvent de trois milles à peine, je ne l'avais pas entendu !

» A cette heure, je suis tellement sûr de ma guérison que je me sens tout disposé à me rendre avec elle à Batavia, et de là à New-York, où M. Olgdorp a des intérêts assez importants.

» Quant au voyage d'Europe, dont on a deux ou trois fois (timidement, il est vrai) agité le projet, j'avoue que toute ma confiance hésite devant la terreur du passé.

» Enfin, mon cher Gédéon, je suis aimé, je suis heureux... Car je ne sais si je te l'ai dit jusqu'ici assez clairement, je suis l'époux de M^{lle} Olgdorp.

» Mon beau-père passe pour millionnaire... à je ne sais combien de millions. Tu trouveras donc bon que je ne révoque rien des dispositions du testament que je t'ai envoyé dans un autre temps. Seulement comme ma femme, — *ma femme !* — a la fantaisie de posséder toutes mes œuvres, gravées ou manuscrites, je te prie de m'envoyer toutes celles ayant déjà paru que je ne pourrais pas trouver à New-York. Et, quant à celles qui sont restées en manuscrit, tu auras la bonté de les faire copier par un expert ; je t'indemniserai de tes frais au moyen d'une traite.

» La bonne fortune rend oublieux : j'allais omettre de te féliciter au sujet de la grande nouvelle que tu

m'apprends de ton mariage avec ta belle cousine Sarah ! Je t'assure cependant que je m'associe à ta joie de toute la part de mon cœur dont je puis encore disposer. Ainsi donc nos deux existences si différentes sont couronnées par un dénouement semblable. Seulement tu es l'artisan de ton bonheur, et je ne dois le mien qu'à la miséricorde divine, peut-être au hasard d'une rencontre ; et je t'avoue que, bien que ton sort ne fasse aucunement envie au mien, je ne peux m'empêcher d'être touché et même un peu confus de la comparaison. Sois mon interprète et au besoin mon intercesseur auprès de M^{me} Silbermann ; dis-lui bien, si ma conduite passée ne lui fait pas horreur, et, si malgré tous mes torts, mon ingratitude et ma fuite impardonnable elle a daigné me conserver un souvenir, que j'ai tressailli de joie à la nouvelle de la récompense légitime de votre affection mutuelle, affection que, moins aveugle, j'aurais sans doute vu naître, et dont j'aurais été le confident ; mais... je n'en étais pas digne

» Gédéon, je suis bien heureux ! Je ne saurais trop te le répéter après t'avoir tant fatigué de la déclaration contraire, mais cependant ce serait un beau jour pour moi que celui où je pourrais te serrer la main en présence de ta femme et de la mienne. Et dis donc, toi qui n'as pas pour redouter New-York les raisons que j'ai pour redouter Paris, pourquoi ne te chargerais-tu pas de la réalisation.... »

V

J'ai connu Malis : je l'ai vu à New-York en 184., dans tout l'éclat de la richesse et de l'amour heureux ; il était alors père de deux charmants enfants.

Il se montrait chaque soir à l'opéra avec sa femme dont la beauté faisait frissonner tous les cœurs et trembler toutes les lorgnettes.

Ses soirées auxquelles on n'était admis que sous bonne caution, étaient des plus brillantes et des plus recherchées de la ville. On y entendait toute espèce de musique, excepté celle du maître de la maison.

Ses maux passés avaient disparu : il ne s'en souvenait que de loin en loin, à de certaines migraines que les soins de sa femme dissipaient promptement.

Ce fut un soir, dans un cabinet particulier d'un des cafés de Broadway, que le docteur Arrowsmith, médecin de la légation anglaise, me raconta après de nombreuses libations de punch l'histoire de Malis, qu'il se vantait d'avoir traité et guéri.

— Est-ce donc, lui dis-je, que votre science a des moyens pour guérir de telles perturbations ?

— J'ai connu, me répondit le docteur qui depuis quelques instants s'était levé et tirait des bordées dans l'étroit espace compris entre la table et la muraille, — j'ai connu — à Londres, — une jeune fille

parfaitement vertueuse et parfaitement née qui se figura un beau jour que ni vêtements, ni murs ne la pouvaient dérober aux regards des hommes : de façon qu'elle n'osait plus changer de chemise de peur d'être vue par tout le monde. — Sa famille était désolée. — On la maria (un peu par force) et elle guérit...

— Je comprends, dis-je, que vous supposez un désordre accidentel dans l'organisation, causé par...
Quelque chose comme — une *névrose* ?

— Une névrose, — oui ! — peut-être ! dit Arrow-Smith en se laissant tomber sur une chaise.

— Et selon vous la maladie de M. Malis aurait eu la même cause que celle de la jeune londonienne ?

Mais le bon docteur ronflait comme une forge !



LE PRESBYTÈRE

ou

LE CURÉ DANS L'EMBARRAS

PERSONNAGES

LE CURÉ.

DAME MARCOTTE, sa servante.

LA COMTESSE.

DAME ROUX.

JOSEPH ROUX, son fils.

LA MÈRE CHANTEAU.

GARÇONS DU VILLAGE

La scène est dans un village à quelques lieues de Paris.



LE PRESBYTÈRE

ou

LE CURÉ DANS L'EMBARRAS

Le jardin du presbytère. — Le curé se promène entre les plates-bandes en regardant ses fleurs d'un air découragé. — Dame Marcotte, sa servante, va et vient sur la terrasse en essuyant de la vaisselle.



LE CURÉ. — Allons ! mes rhododendrons ne fleuriront pas encore cette année.

DAME MARCOTTE. — Est-ce possible, monsieur le curé ?

LE CURÉ. — Dam ! voyez comme ils baissent le nez. Il faudrait des soins ; cela demanderait à être arrosé tous les jours.

DAME MARCOTTE. — Mais, monsieur le curé ! je les arrose tous les jours

LE CURÉ. — Oh !

DAME MARCOTTE. — Tous les jours, monsieur le curé, matin et soir, et moi-même.

LE CURÉ. — Avec l'eau de votre vaisselle peut-être ?

DAME MARCOTTE. — Oh ! monsieur le curé, avec l'eau de ma vaisselle !

(On entend le bruit de la sonnette.)

LE CURÉ. — Tenez, allez voir un peu qui sonne. (*La rappelant.*) Eh ! apportez-moi d'abord mon bréviaire, et si c'est quelque importun, dites que je suis occupé. (*Dame Marcotte apporte le livre, va ouvrir, et revient avec la comtesse.*) Eh ! c'est madame la comtesse !

LA COMTESSE. — Bonjour, monsieur le curé... Toujours avec vos fleurs.

LE CURÉ. — Vous pouvez dire avec mes malades, madame. Voyez.

LA COMTESSE. — En effet, voici de pauvres rhododendrons qui font triste mine.

LE CURÉ. — Madame Marcotte *prétend* cependant qu'elle les arrose elle-même deux fois par jour.

DAME MARCOTTE, *baissant les yeux*. — Monsieur le curé ne voudrait pas dire que je mens.

LE CURÉ. — Allez, dame Marcotte, et veillez à ce qu'on ne me dérange point... inutilement du moins.

Dame Marcotte rentre à la maison.

LA COMTESSE, *au curé*. — Vous avez la plus belle vue de tout le pays.

LE CURÉ. — Oui, madame, une assez belle vue.

LA COMTESSE. — Le presbytère est la maison la mieux située de toute la commune.

LE CURÉ. — Je ne me plains pas ! je ne me plains pas !

LA COMTESSE. — Et avec cela un jardin charmant... mais où il y a bien du soleil.

LE CURÉ. — Si madame la comtesse veut bien me faire l'honneur d'entrer sous ce berceau ? Il n'est pas encore très-couvert, mais cependant il donne toujours un peu d'ombre.

LA COMTESSE. — Bien volontiers. Vos pauvres rhododendrons ! Je vous en enverrai de chez moi ; nous en avons de magnifiques.

LE CURÉ. — Madame la comtesse est bien bonne.

LA COMTESSE. — Et les myrtes, les avez-vous reçus ?

LE CURÉ. — Oh ! excusez-moi, madame la comtesse, je croyais vous avoir déjà remercié ; ils sont sur le maître-autel de la chapelle de la Confrérie, où ils font un très-bon effet.

LA COMTESSE. — Ah çà ! monsieur le curé, parlons un peu de notre affaire.

LE CURÉ. — Quelle affaire, madame la comtesse ?

LA COMTESSE. — Comment ! quelle affaire ? Et notre fête du 24 ?

LE CURÉ. — Ah ! c'est juste. Eh bien, madame,

j'espère qu'avec votre concours elle sera convenable.

LA COMTESSE. — Quoi ! convenable ? Il faut qu'elle soit brillante, ravissante, superbe ! Ces dames et moi ne nous occupons pas d'autre chose du matin au soir ; on ne pense qu'à cela ; on en rêve. J'ai mis toutes vos jeunes paroissiennes en réquisition ; et tout ce petit monde-là s'occupe à vous faire des fleurs en papier pour enguirlander votre autel depuis le haut jusqu'en bas. C'est une nouvelle invention que miss Neil a rapportée de Paris et qui fait fureur. Ce sera charmant !

LE CURÉ. — Je suis bien reconnaissant à ces dames.

LA COMTESSE. — Oh ! moi d'abord, je suis pleine d'amour-propre pour mon église. Madame de Cabassol a-t-elle fait assez d'embarras l'année dernière pour vous envoyer quatre orangers le jour de l'Adoration perpétuelle ! Quatre orangers, voilà-t-il pas une belle chasse ! Moi, je vais partout, je remue tout : je fais mettre en caisse tout ce qu'il y a d'orangers, de myrtes, de grenadiers dans le pays. Je veux que votre église soit un parterre.

LE CURÉ, *gravement*. — Ce sera fort beau.

LA COMTESSE. — Laissez faire, laissez faire. Je vous réponds qu'on en parlera. — Mais, par exemple, monsieur le curé, il y a une chose qu'il faut que vous nous accordiez absolument, — absolument.

monsieur le curé; c'est pour vous demander cela que je suis venue.

LE CURÉ. — Qu'est-ce, madame ?

LA COMTESSE. — Tâchez que nous ayons un peu de musique.

LE CURÉ. — Madame, il y a les chantres de la paroisse.

LA COMTESSE. — Oh ! vos chantres !... Vous ne savez donc pas, monsieur le curé, que vous avez le bonheur d'avoir cet été parmi vos ouailles une des plus grandes chanteuses des salons de Paris, une dame dont le talent a fait fureur tout cet hiver dans le meilleur monde, car vous entendez bien que je ne parle pas d'une actrice.

LE CURÉ. — J'ignorais cela ; et qui donc, s'il vous plaît, madame ?

LA COMTESSE. — Madame Pigache.

LE CURÉ. — Madame Pigache ? Oh !

LA COMTESSE. — Une voix admirable ! Eh bien, elle chantera tout ce que vous voudrez. Mais vous comprenez bien que, avec la meilleure volonté du monde, elle ne peut pas chanter accompagnée par votre contre-basse ou par votre trombone. De sorte qu'il faudrait... c'est là, monsieur le curé, ce que je suis venue vous demander, et ce qu'il faut que vous nous obteniez à toute force.

LE CURÉ. — Quoi donc, madame ?

LA COMTESSE. — Voyons, ne vous effrayez pas : une toute petite chose, — un orgue.

LE CURÉ. — Un orgue ! Eh ! madame, où voulez-vous que je prenne de quoi faire cette dépense ?

LA COMTESSE, *naïvement*. — Oh ! monsieur le curé, cela ne coûte pas bien cher. Un monsieur qui vient chez moi, et que j'ai chargé de s'en informer à Paris, m'a dit qu'on en pouvait avoir un, pour — mon Dieu ! — pour mille écus.

LE CURÉ. — Mille écus ! Eh ! où voulez-vous que je les trouve, madame la comtesse ?

LA COMTESSE. — Mais n'avez-vous pas votre fabrique ?

LE CURÉ. — Mais, madame, ma pauvre fabrique est endettée pour plus d'un an.

LA COMTESSE. — Bah ! qu'est-ce donc que ces messieurs font de leur argent ?

LE CURÉ. — Notre fabrique est pauvre, madame la comtesse, parce qu'il y a des pauvres.

LA COMTESSE. — Sans doute, il faut secourir les pauvres, mais il faut aussi honorer Dieu. N'avez-vous pas encore le... *chose*, — comment donc ? — le conseil municipal ?

LE CURÉ. — Madame, si j'allais demander au conseil municipal trois mille francs pour acheter un orgue, il me répondrait qu'il y a des routes à construire, des arbres à planter, des chemins à entretenir, et finalement il me renverrait à mon bréviaire.

LA COMTESSE. — Mais c'est donc tous parpaillots,

tous voltairiens, que les gens qui sont là-dedans !

— Qu'y a-t-il donc déjà au conseil municipal ?

LE CURÉ. — Il y a d'abord M. le maire...

LA COMTESSE. — Ah ! le notaire ! un grippe-sou !

LE CURÉ. — Corblet, le vigneron...

LA COMTESSE. — Un ivrogne !

LE CURÉ. — Et puis M. l'adjoint...

LA COMTESSE. — Qui ça, M. l'adjoint ?

LE CURÉ. — Gambu.

LA COMTESSE. — Le maçon ? — Encore un joli coco celui-là ! — Mais enfin, ces gens-là n'ont donc point d'entrailles ? Je vous le demande, n'est-ce point honteux qu'une église, qu'un chef-lieu de canton...

LE CURÉ. — Une simple commune, madame.

LA COMTESSE. — Une église bâtie par Louis XIV...

LE CURÉ. — Pardon, c'est Louis XVIII.

LA COMTESSE. — Enfin, c'est toujours un grand roi... n'ait pas d'orgue ?

LE CURÉ. — Songez donc, madame, que voilà deux ans que je demande cinq cents francs pour fonder un asile, et que je ne les ai pas encore obtenus.

LA COMTESSE. — Eh bien, l'année prochaine, monsieur le curé, nous vous donnerons votre asile ; mais, cette année, notre orgue, notre orgue, monsieur le curé, un tout petit orgue ; nous vous l'aurons pour quinze cents francs ! — Nous qui travaillons tant pour vous... car je ne vous ai pas tout

dit : une nappe d'autel qu'on finit de broder pour vous ; en voilà une surprise !

LE CURÉ. — Ah ! madame...

LA COMTESSE. — Mes pauvres enfants, mes pauvres nièces ont perdu leurs yeux tout cet hiver à vous faire cette surprise-là. Et vous ne feriez rien pour elles ?

Dame Marcotte reparait sur la terrasse avec Dame Roux, à qui elle fait des signes pour lui faire comprendre que le curé est en affaires.

LE CURÉ. — Qu'est-ce ?

DAME MARCOTTE, à *dame Roux*. — Vous voyez bien que M. le curé est occupé.

DAME ROUX. — Oh ! je n'en ai pas pour longtemps. Excusez, monsieur le curé. Votre servante, madame la comtesse.

LA COMTESSE. — Eh ! c'est dame Roux, ma blanchisseuse.

DAME ROUX. — A vous servir, madame la comtesse.

LE CURÉ. — Qu'est-ce qu'il y a, madame Roux ?

DAME ROUX. — Il y a que j'sommes ben dans l'chagrin, et que je venons vous demander de dire la messe dimanche à notre intention.

LA COMTESSE. — Est-ce qu'il y a des malades chez vous ?

DAME ROUX. — Des malades ! Non, madame, non. Ou plutôt si... enfin, c'est tout comme. — Oh ! ne vous dérangez pas, monsieur le curé, j'pouvons

parler devant madame la comtesse : elle est mère, elle me comprendra.

LE CURÉ. — Il est donc arrivé quelque chose à votre fils ?

DAME ROUX. — Que oui, qu'il lui est arrivé quelque chose ! Madame me demandait tout à l'heure s'il n'était pas malade. Je crois que j'aimerais mieux qu'il serait malade. Car, malade, on guérit ; tandis que de ce qu'il a... — Enfin, monsieur le curé, il a qu'il a perdu la tête, et qu'il nous la fait perdre à tous ; que j'en perds le sommeil et l'appétit, et que mon homme ne sait quasiment plus ni ce qu'il boit, ni ce qu'il mange.

LA COMTESSE. — Mais, dites donc, ça m'a tout l'air d'être de l'amour, ce qu'il a, votre garçon !

DAME ROUX. — Comme vous dites ; oui, madame la comtesse. Encore, s'il était amoureux comme j'voudrions qu'il le fût ! Mais une fillette de rien du tout... — Vous comprenez, monsieur le curé, que j'sommes obligés d'employer ben du monde ; et — dam ! — j'prenons ce que j'avons sous la main. Quand notre Joseph était petit, je l'laiissions jouer avec ces jacasses. Mais, une fois grand, j'ons voulu l'en empêcher. Mais quoi ! c'est une chose, une autre ; on se retrouve le dimanche à la dansé. Et puis ces filles, c'est si rusé ! Suffit qu'un garçon ait de quoi, fût-il un chien coiffé, que ce serait à qui ferait le plus de grimaces pour l'enjôler. Je ne peux pourtant pas l'enfermer dans ma cave ! Toujours

est-il que le v'là majeur et qu'il met tout sens dessus dessous pour épouser c'te malheureuse. Et c'est ben dur, allez ! quand on n'a qu'un fils et qu'on a travaillé toute sa vie pour qu'il soit heureux, de le voir, au moment de s'établir, s'amouracher d'une fille qui n'a que ses yeux. Car c'est-il pas se remettre dans la misère ? Autant vaudrait lui voir prendre la pioche comme a fait son père !

LA COMTESSE. — C'est donc une personne... malhonnête ?

DAME ROUX. — Malhonnête, je ne dis pas. Faut tout de même qu'elle soit ben intrigante pour l'avoir monté comme elle a fait. S'il n'y avait que moi encore ! Mais c'est mon pauvre homme ! Lui et son fils ne se parlent quasiment plus. J'ons renvoyé la fille, ben sûr ; mais elle est toujours dans le pays. Et s'il fallait que son père les trouvât ensemble... Ah ! tenez, madame, rien que d'y penser me voilà toute tremblante. — Enfin, si le bon Dieu veut faire un miracle, il nous rendra la paix à tous. — Tenez, monsieur le curé, voilà pour vos pauvres.

Elle donne au curé une pièce de 5 francs.

LE CURÉ. — Ayez confiance, madame Roux. Tâchez de tranquilliser votre mari. Et, quant à votre fils, je lui parlerai.

DAME ROUX. — Ah ! monsieur le curé, si vous pouviez lui faire entendre la raison ! j'nons plus d'espoir

qu'en vous, — et en Dieu. — Votre servante, madame la comtesse.

Elle sort.

LA COMTESSE. — Voilà une pauvre mère bien affligée.

LE CURÉ. — Eh ! madame... oui ! Que voulez-vous ? c'est bien difficile qu'il ne leur arrive pas des malheurs semblables. Ces gens-là mettent tout leur amour-propre à vouloir que leurs enfants vivent autrement qu'eux. Ils travaillent comme des mercenaires pour en faire des fainéants. Qu'arrive-t-il ? c'est que leurs fils, sachant qu'ils ont leur pain cuit, se promènent du matin au soir ; qu'ils vagabondent, vont au cabaret, et font de mauvaises connaissances. Je connais celui-ci ; ce n'est pas un méchant garçon, mais c'est bien l'être le plus désœuvré qui soit au monde ; et c'est un grand prodige qu'au lieu d'avoir été séduit, comme le prétend sa mère, il n'ait pas déjà mis à mal une douzaine de filles. Notez qu'il en aurait conté à tout le village, que les parents n'y trouveraient rien à redire ; au contraire : ils en seraient plutôt vaniteux. Mais il veut épouser, cela touche à la bourse ; aussi vous voyez qu'ils sont touchés.

LA COMTESSE. — Ces gens-là sont donc riches ?

LE CURÉ. — Riches, pour des paysans, oui, madame.

LA COMTESSE. — Et le mari n'est pas du conseil municipal ?

LE CURÉ, *souriant*. — Non.

LA COMTESSE. — Tant pis ! — Oh ! je suis mon idée, moi. — Voyons, monsieur le curé : quant à notre orgue, — je n'y renonce pas ; — mais je vois qu'il faut vous laisser le temps d'y penser. Pour le moment, parlons d'autre chose. Par qui nous ferez-vous prêcher ? Surtout, n'allez pas nous redonner votre affreux capucin de l'an passé.

LE CURÉ, *riant*. — Et pourquoi donc, madame ?

LA COMTESSE. — Fi ! il est abominable, à voir d'abord, et puis à entendre. Je vous demande un peu la belle nécessité qu'il y a de dire les choses qu'il nous a dites ! Dans une église en fête, pleine de fleurs et de jeunes filles parées, le bel effet que cela ferait ! Toujours vous parler de la mort ! et de la mort ! et de la mort ! Pardi ! nous le savons bien que nous mourrons ! Et puis, entre nous, monsieur le curé, nous n'avons pas la conscience si noire.

LE CURÉ. — Madame...

LA COMTESSE. — Ah ! si vous pouviez nous r'avoir ce petit séminariste d'il y a deux ans, qui parlait si bien et qui était si gentil !

LE CURÉ. — Madame, un séminariste n'a pas pu prêcher dans une église.

LA COMTESSE. — Séminariste, non ! vous savez bien qui je veux dire.

LE CURÉ. — Vous voulez sans doute parler du jeune missionnaire qui était en vacances chez moi ?

LA COMTESSE. — Justement ! oui. — Ah ! mon-

sieur le curé, qu'il parlait bien ! et quelle jolie figure ! Il avait l'air de faire des m'amours à tout le monde.

LE CURÉ. — Pour celui-là, il n'y a qu'une petite difficulté : c'est que, présentement je le crois en Cochinchine.

LA COMTESSE. — En Cochinchine ! Bon Dieu ! quel fanatisme !

LE CURÉ. — Comment, madame, quel fanatisme ?

LA COMTESSE. — Je veux dire : Quel courage ! — Pauvre petit jeune homme !

Dame Marcotte gesticule violemment sur le pas de la porte.

LE CURÉ. — Qu'est-ce encore ?

DAME MARCOTTE. — Vous voyez bien !

La femme Chanteau, petite vieille, pauvrement mais proprement vêtue, s'arrête sur le seuil et y fait révérences sur révérences sans oser avancer.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que vous voulez, mère Chanteau ? Avez-vous à me parler ?

LA COMTESSE. — Je connais cette bonne femme-là. Je lui ai fait porter du bouillon quand elle était malade ; car je ne la crois pas très-heureuse.

LE CURÉ. — Approchez, mère Chanteau.

La mère Chanteau approche en faisant une génuflexion à chaque pas.

LA MÈRE CHANTEAU. — Bien des excuses, monsieur le curé. — Bien des pardons, madame.

LA COMTESSE. — Est-ce que vous n'êtes pas encore rétablie ?

LA MÈRE CHANTEAU. — Oh ! si fait madame. Je vous remercie bien de vos bontés.

LE CURÉ. — Eh bien, voyons, mère Chanteau, qu'y a-t-il ?

LA MÈRE CHANTEAU. — *Elle fond en larmes.* — Ah ! monsieur le curé, ma fille, ma pauvre fille, une enfant que j'ai si bien élevée ; car je peux bien le dire que je n'ai rien épargné, et aussi qu'elle me fait bien de l'honneur. Mais enfin nous sommes si pauvres depuis la mort de mon mari, que je ne pouvais plus la garder chez nous à rien faire. Il a bien fallu la faire travailler. Je l'ai mise en apprentissage chez la Roux, et... (*Elle pleure*) le fils Roux lui a parlé. Elle est si innocente qu'elle a cru tout ce qu'il lui a dit. — Non pas qu'elle ait rien fait contre l'honneur ! oh ! non ! Dès les premiers mots qu'il lui a dits, elle a bien su lui répondre : « Faut d'abord que vous parliez à ma mère. » Il est venu chez nous ; je lui ai dit : « Mon garçon, avant tout, faut le consentement de tes parents. » — Les Roux sont si fiers de ce qu'ils sont riches, qu'ils n'ont seulement pas voulu entendre un mot là-dessus. Ils ont renvoyé ma fille comme une malheureuse. (*Elle sanglote*) — Joseph Roux est un honnête homme.. Je lui ai dit : « Mon garçon, il ne faut plus y songer ; tu ne dois plus venir ici. » Mais quoi ! cette enfant est si aimable ! et elle l'aime comme ses

yeux. — Il est toujours à rôder autour de la maison. Si peu qu'elle sorte pour aller chercher de l'eau, ou autre chose, ils se rencontrent. Elle ne me dit rien ; mais je vois bien, quand elle rentre, qu'elle a l'âme à l'envers. Et vous croyez que le cœur ne me saigne pas ?

LA COMTESSE. — Pauvre femme !

LA MÈRE CHANTEAU. — Ah ! madame, il ne devrait pas y avoir de mères pauvres, puisque les riches sont si méchants !

LE CURÉ. — Est-ce que vous craignez que votre fille ne vous obéisse pas ?

LA MÈRE CHANTEAU. — Elle ? Oh ! Jésus, c'est une colombe. Je lui dis : « Il ne faut plus que tu parles à Joseph. » Et je répondrais qu'elle ne lui dit pas un mot. Mais lui voir toujours les yeux rouges, l'entendre soupirer, le jour, la nuit... Et encore ce n'est pas tout. Croyez-vous que nous puissions rester dans le pays après un affront semblable ? Ce n'est pas pour rien qu'une fille a été courtisée par un garçon, surtout par un garçon riche comme Joseph ! Faudra donc quitter ce village où j'ai un petit bien qui nous aidait à vivre : qu'est-ce que j'en ferai ? Qu'est-ce que je ferai de ma pauvre Lucienne ? elle a trop de cœur pour en prendre jamais son parti.

LA COMTESSE. — Pauvre mère !

LA MÈRE CHANTEAU. — Enfin, monsieur le curé,

j'étais venue pour vous prier de dire la messe dimanche à notre intention...

LA COMTESSE. — Aye ! Aye !

LA MÈRE CHANTEAU. — Je ne suis pas riche ; mais le peu que je donne, le bon Dieu sait que c'est pour rendre le bonheur à deux familles et la paix à mon enfant. — Une enfant si sage, si douce, si *naturelle* ! Vous le savez, vous, monsieur le curé, qui lui avez fait faire sa première communion, qui l'avez reçue de la Confrérie : c'était bien le modèle de tout le village... Elle l'est encore ! Faudra donc la voir périr de chagrin sous mes yeux !

LE CURÉ. — Gardez votre argent, mère Chanteau.

LA COMTESSE. — Oui, gardez votre argent, ma bonne femme.

LE CURÉ. — La messe n'en sera pas moins dite à votre intention. J'entendrai votre fille à confesse.

LA COMTESSE. — Et moi j'irai la voir.

LA MÈRE CHANTEAU. — Oh ! vous êtes bien bonne, madame la comtesse : je n'ai pas oublié vos bontés. Mais je crains bien qu'il n'y ait que la mort qui puisse nous rendre le repos.

LE CURÉ. — Du courage !

LA MÈRE CHANTEAU. — Adieu, monsieur le curé ; adieu, madame.

La mère Chanteau se retire, la figure dans son mouchoir. — La comtesse essuie une larme ; puis elle regarde le curé et part d'un éclat de rire.

LA COMTESSE. — Ma foi ! monsieur le curé, avouez que vous voilà bien embarrassé ?

LE CURÉ. — Moi ? pas du tout, madame la comtesse. Je prierai Dieu ; il agira selon sa sagesse.

LA COMTESSE. — Moi, j'avoue que mon choix est fait. Je suis pour la fille ! Ces blanchisseuses ont le cœur dur comme leur fer à repasser. (*Elle se lève.*)

LE CURÉ. — Vous partez, madame ?

LA COMTESSE. — Oui ; je vous laisse à vos méditations. (*Elle rit.*) Quoi que vous en disiez, vous devez avoir besoin de vous consulter.

LE CURÉ. — Madame...

LA COMTESSE. — Quant à tout ce que je vous ai dit, nous en reparlerons. Je vous laisse sur ces deux mots : — orgue, — prédicateur. — A propos, mon fils m'a envoyé d'Espagne trois peintures, trois portraits de saintes... Enfin, il paraît que c'est fort beau : je les fais encadrer à votre intention.

LE CURÉ. — Madame, je n'ai que des grâces à vous rendre.

LA COMTESSE. — J'ai bien envie d'y mettre pour condition que vous nous débarrasserez la vue de cette infamie que je vois pendue depuis quatre dimanches au troisième pilier de la nef. Où avez-vous été chercher cela ?

LE CURÉ. — Madame, c'est l'auteur, un monsieur du pays, qui en a fait présent à l'église. C'est une sainte Madeleine.

LA COMTESSE. — C'est hideux.

LE CURÉ. — Cependant, madame, des personnes qui s'y connaissent m'ont dit que ce monsieur avait beaucoup de talent.

LA COMTESSE. — Et moi je vous dis que c'est une abominable croûte. — Enfin, Madeleine ou non, vous aurez vos Espagnoles. — Venez donc dîner avec nous un jour de cette semaine : nous sommes toutes seules.

LE CURÉ. — Madame, mon temps est tellement pris, que je ne sais si je puis vous le promettre.

LA COMTESSE. — Bah ! bah ! vous nous gardez rancune de ce qu'on a un peu sautillé la dernière fois que vous êtes venu. Mais je vous répète que dans ce moment-ci nous sommes seules. — Nous en sommes réduites, pour tout divertissement, au jeu du petit palet ; ça n'est pas scandalisant ! — Adieu, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Madame la comtesse, je suis votre très-humble serviteur. (*La comtesse sort.*) — Madame Marcotte ! je vais faire ma tournée dans le village. — Donnez-moi mon chapeau et ma canne.

Une place. — Quatre garçons du village, parmi lesquels Joseph Roux jouent à la paume. — En apercevant le curé, ils s'arrêtent et le saluent.

LE CURÉ. — Bonjour, mes enfants ! — (*A Joseph.*) Ecoute un peu ici, toi, mauvais sujet, j'ai quelque chose à te dire. — Attendez-le, mes enfants, je ne le

garderai pas longtemps. (*Joseph et le curé se retirent à l'écart.*) C'est donc toi, vaurien, qui t'amuses à en conter aux filles et qui fais tourner la tête à leurs parents ? Tu ne sais donc pas que cette fille est honnête et que bientôt, si tu continues, elle en sera à ne plus trouver un époux dans le pays ?

JOSEPH. — Pas moi, monsieur le curé ! Je sais bien que la fille est honnête, aussi je veux l'épouser.

LE CURÉ. — Mais ton père ne le veut pas, ta mère non plus.

JOSEPH. — Mes parents ne sont pas raisonnables : qu'est-ce que ça lui fait, à mon père, que j'épouse Lucienne, puisqu'elle est honnête, comme vous le dites, et que je l'aime ?

LE CURÉ. — Il a ses raisons, tu le sais bien.

JOSEPH. — Dam !

LE CURÉ. — En attendant, la fille est *remarquée* ; tu devrais penser à cela, si tu l'aimes. Sa mère pleure. — Qu'est-ce que tu vas faire ?

JOSEPH. — Je l'épouserai, monsieur le curé.

LE CURÉ. — Ton père te refusera son consentement.

JOSEPH. — Je m'en passerai : je lui ferai des *soumissions respectueuses*. Léger, le clerc à M. Landry, m'a expliqué tout cela.

LE CURÉ. — Tu crois donc que c'est joli, Joseph, de se marier contre le gré de sa famille ? Penses-tu que le bon Dieu bénisse les mariages faits de cette façon ? Tes parents ont toujours été bons pour toi ;

tu devrais penser aussi à cela. Ils ont travaillé toute leur vie pour te bien élever et pour te mettre à ton aise.

JOSEPH. — Mais, monsieur le curé, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

LE CURÉ. — Il faut obéir à tes parents.

JOSEPH. — Tenez, monsieur le curé, m'est avis que vous feriez mieux de leur parler un peu, à mes parents. Car, enfin, qu'est-ce qu'il veut, mon père ?

— Lucienne est une bonne fille, bien rangée, bien gentille, il n'y a rien à dire sur son compte ; sa mère est une brave femme aussi, pas vrai, monsieur le curé ? — Il dit que Lucienne n'est pas assez riche pour moi. Mais quand mon père a épousé ma mère, ils n'avaient le sou ni l'un ni l'autre. Ils ont travaillé ; je travaillerai. Cela ne vaut-il pas mieux que d'épouser quelque borgnesse avec des écus, qui mettra le diable à la maison !

LE CURÉ. — Ton père y voit plus loin que toi. S'il s'oppose à ce mariage, c'est pour ton bonheur.

JOSEPH. — Mon bonheur, c'est d'épouser Lucienne. Après tout, si je la recherche, c'est pour en faire mon épouse en mariage légitime ; devant le maire et dans l'église. M'est avis que, si je voulais faire du mal avec elle, vous ne me parleriez pas autrement.

LE CURÉ. — Si fait, Joseph, je te parlerais autrement ; je te parlerais très-sévèrement, car ce serait un grand crime et un gros péché. Mais ce

n'en est pas moins une grande faute que de contrarier les parents dans une circonstance aussi grave que le mariage. — Sais-tu qui est venu tantôt à mon presbytère me prier avec larmes de dire une messe pour rendre la raison à son fils ? — C'est ta mère, Joseph. Et sais-tu qui est venu aujourd'hui encore me demander, en pleurant, une messe pour rendre le repos à sa fille ? — La mère de Lucienne.

JOSEPH. — Ils me feront perdre la tête aussi ! Quand on voit le mal qu'on a pour faire le bien, ça donnerait quasiment envie de faire le mal.

LE CURÉ. — Ne dis pas cela, Joseph ; c'est une mauvaise pensée que tu ne devrais pas avoir. Songe plutôt à rentrer en toi-même.

JOSEPH. — Ça ferait tout de même bien de l'effet ! car Lucienne et sa mère sont estimées, bien sûr. Et si on apprenait qu'une fille si honnête, — si pieuse, — une vierge de la Confrérie, — s'est dérangée de son devoir, — on en parlerait longtemps.

LE CURÉ. — Qu'est-ce que tu dis là, malheureux ?

JOSEPH. — Je m'entends.

LE CURÉ. — Oui, l'on en parlerait longtemps. L'on dirait qu'un mauvais sujet sans principes et sans honneur a séduit une pauvre fille qui s'était fiée à lui ; qu'il a fait mourir de chagrin son père et sa mère ; qu'il a scandalisé sa commune, sa paroisse !

JOSEPH. — Là ! là ! monsieur le curé. Ma mère est venue tantôt vous prier de dire une messe pour s'opposer à mon mariage, n'est-il pas vrai ? Il se

pourrait bien qu'un de ces jours elle vint vous demander d'en dire une pour r'avoir son fils. Car, si elle apprenait un beau jour que Joseph s'est ensauvé du pays avec sa fiancée, elle prierait bien tous les saints du paradis pour le retrouver, et elle s'estimerait trop heureuse de reprendre Lucienne par-dessus le marché.

LE CURÉ. — Prends garde, Joseph. Je te vois sur le chemin de devenir mauvais fils, mauvais chrétien, suborneur sans foi.

JOSEPH. — Dam ! monsieur le curé, que voulez-vous ? J'ai tout le monde contre moi : ma mère fait dire des messes pour m'empêcher d'épouser ma fiancée ; mon père me menace de sa malédiction ; la mère Chanteau pleure ; — vous-même, monsieur le curé, vous, l'homme de Dieu, vous vous unissez à eux pour m'empêcher de faire mon devoir envers une pauvre fille qui n'a d'autre tort que de s'être laissée aimer sur la foi que je lui ai donnée qu'elle serait ma femme. — Eh bien, quand elle m'aimerait un peu trop...

LE CURÉ. — Une dernière fois, Joseph, réfléchis...

JOSEPH. — Monsieur le curé, voulez-vous bénir mon mariage avec Lucienne ?

LE CURÉ. — Apporte-moi le consentement de tes parents.

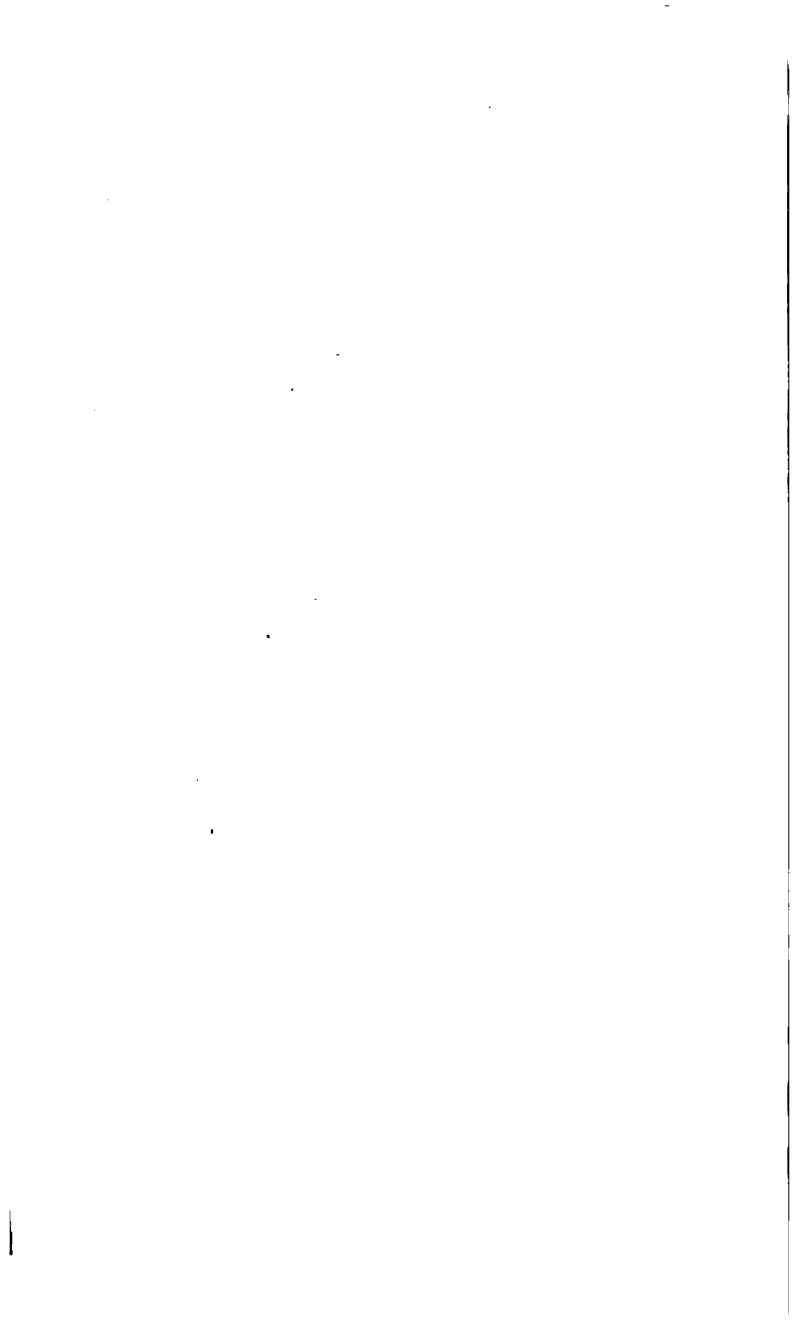
JOSEPH. — C'est votre dernier mot ?

LE CURÉ. — Oses-tu bien me mettre le marché à la main ?

JOSEPH. — Adieu, monsieur le curé. (*Il s'éloigne.*)

LE CURÉ. — Joseph, si tu ne veux pas que je m'arme contre toi de toute ma sévérité... — Quelle tête ! — Il a raison. Allons ! c'est le diable qui aide le bon Dieu. — La mère Chanteau aura sa messe... mieux vaut sauver deux âmes qu'un sac d'écus !





TABLE

LE CABARET DES SABLERS	3
L'AUBERGE	29
LES PROMESSES DE TIMOTHÉE	49
MON COUSIN DON QUIXOTE	71
LE ROMAN D'UNE DÉVOTE	95
LE MENSONGE	129
LE PLUS BEAU TEMPS DE LA VIE	159
LA JAMBE	171
LA SECONDE VIE	181
L'ENFER DU MUSICIEN	221
LE PRESBYTÈRE	273

FIN







LES

PAYENS INNOCENTS

Les Éditeurs de cet Ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des Lois, Décrets et Traités internationaux, toutes contrefaçons et traductions faites au mépris de leurs droits.

Toutes les formalités prescrites par les Traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des Conventions littéraires.

LES
PAYENS INNOCENTS

NOUVELLES

PAR

HIPPOLYTE BABOU

LA GLORIETTE. — LE CURÉ DE MINERVE.

LE DERNIER FLAGELLANT.

L'HÉROÛLE CHRÉTIEN, JEAN-DE-L'OURS. — HISTOIRE DE PIERRE AZAM.

LA CHAMBRE DES BELLÉS SAINTES.



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, rue de Buci

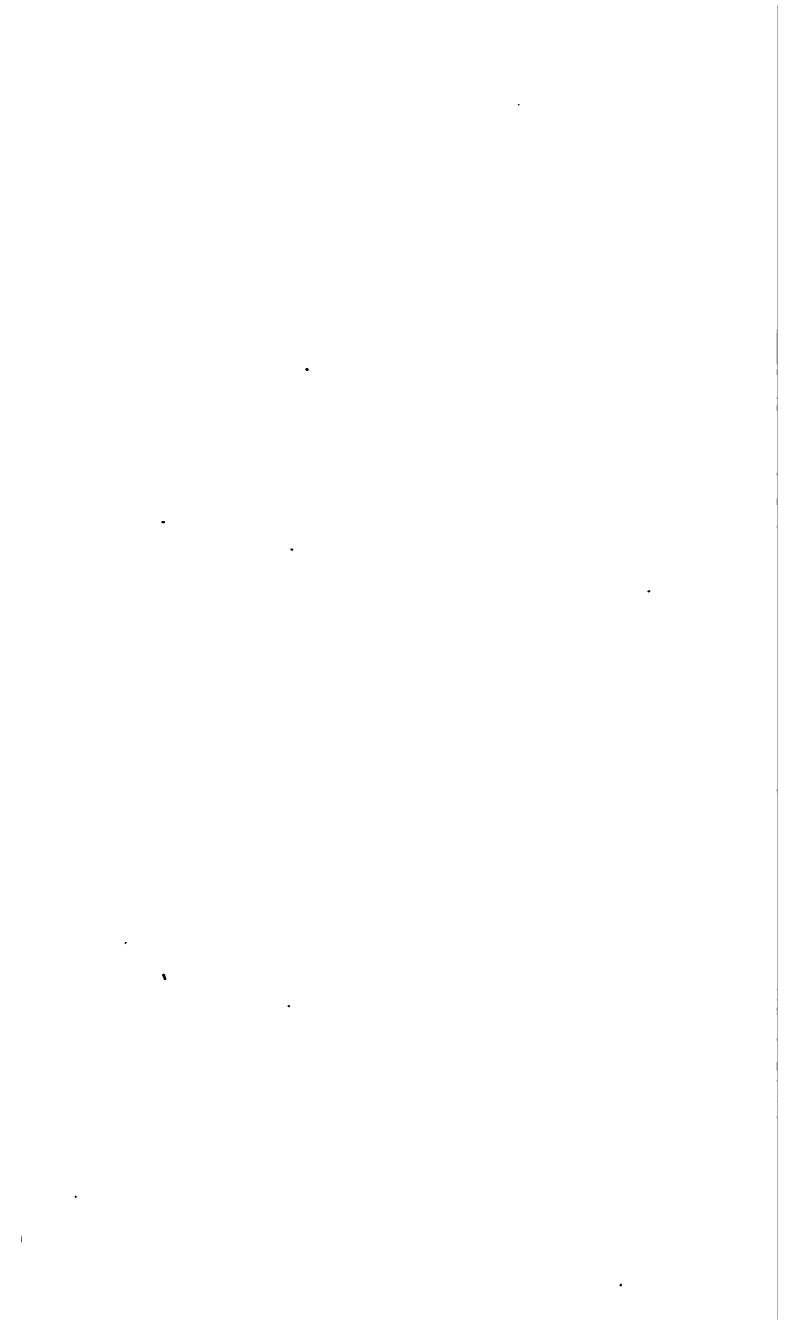
—
1858

S.S.O.



LETTRE

A CHARLES ASSELINEAU



A CHARLES ASSELINEAU

Vous êtes parisien, mon ami, et fils de parisien. C'est à vous que j'adresse mes Payens innocents, des méridionaux plus italiens que français et aussi espagnols qu'italiens, des demi-barbares, tranchons le mot, qui viennent hardiment chercher fortune en pays civilisé. Ils arrivent en droiture de la Vallée de Diane et du Pays de Minerve, deux contrées tout-à-fait inconnues à Paris. Les voici, pleins d'espérance et peut-être d'illusions ! Mais avant de les quitter, mon cher Asselineau, je voudrais leur montrer devant vous une bête curieuse, une espèce de monstre parisien qui, par sa cruelle franchise, jettera

peut-être dans leur âme une salutaire épouvante.

Vous le connaissez sans doute, ce terrible drôle, ce plaisant original, cet homme de lettres sans nom qui ressemble à s'y méprendre au Neveu de Rameau. En tout cas, regardez-le bien, il en vaut la peine. C'est un petit être malingre, répugnant et vif ; un tourbillon de paroles, un ouragan de gestes, un volcan de sottise et d'esprit, une mitraille d'idées folles sagement exprimées, une avalanche d'idées justes follement rendues, un mélange incohérent de logique et d'absurdité, une sorte de fiacre à vapeur qui voudrait voguer sur la Seine, ou quelque navire à hélice quî essaierait de rouler sur le boulevard italien.

Je le rencontrai l'autre jour aux Champs-Elysées, rubicond, exalté, repu, la tête renversée, les cheveux en désordre et *le nez hors de son siècle*, comme on se figure le nez de Danton ou celui de Mirabeau. Il s'était planté devant la façade du Palais de l'Industrie, et là il ricanait, il montrait le poing au monument avec cent contorsions bizarres qui attroupaient les promeneurs. Dès qu'il m'aperçut,

il courut à moi, et ramant de l'épaule et du coude, il m'entraîna comme un brin de paille jusques sous la porte principale du palais désert. Il parlait à haute voix et gesticulait à outrance, la prunelle roulante et le poing tendu.

— « Tant que cette infâme bâtisse subsistera, me disait-il, j'aurai du plaisir à renier mon titre d'homme de lettres. Oui, ce titre d'honneur, gagné à la sueur de mon front, je le méprise aujourd'hui, je le conspue, je le foule aux pieds et je m'en vante. J'assemblerai un congrès d'épiciers à l'Institut, et devant ce congrès je donnerai ma démission d'écrivain. Je suis las, à la fin, d'avoir chaque jour à rougir devant mon papetier et mon imprimeur, deux exposants de l'année 1855, et deux exposants couronnés, deux hommes illustres qui verront un beau matin leur buste inauguré sur la fontaine de leur village. Il a eu la médaille d'or, le papetier ; il avait exposé des bronzes d'art. Quant à l'imprimeur... médaille d'argent ! Il avait fait progresser son industrie. L'art et l'industrie ! Oui, c'est en effet pour eux, pour eux seuls, qu'on a réservé en 1855 cet inextricable réseau de galeries, où ces pau-

vres littérateurs n'ont pas même obtenu six pieds carrés, la place d'une pierre tumulaire ! Gloire à toi, papetier ; mais ton papier boit, coquin ! Monte au Capitole, imprimeur, mais tes éditions sont pourries de fautes, brigand ! Triomphez, artistes, triomphez, industriels, vous avez eu les honneurs et le profit d'une Exposition universelle, tandis que cette pauvre littérature...

— » Vous auriez voulu, lui dis-je en riant, un Palais de cristal pour les gens de lettres ?

— » Moquez-vous, moquez-vous donc, reprit-il avec aigreur. Est-il rien en effet de plus bouffon qu'une idée raisonnable ? Eh ! que sommes-nous donc, je vous prie, si ce n'est des artistes et des industriels ? A part les Professeurs et les Vicomtes, espèces littéraires inventées tout exprès pour l'Académie, qui de nous, en secouant les épaules, ne fait pas voler en l'air la poussière de la boutique ou de l'atelier ? Elle vole autour de Lamartine lui-même, cette poussière de l'art et de l'industrie. La littérature ne représente-t-elle pas, à tous les degrés, les cent mille variétés ou divisions de ce que les pâteux économistes appellent

le travail national ? Notre profession ne résume-t-elle pas toutes les professions ? On trouvera parmi nous, dès qu'on le voudra, non-seulement des sculpteurs, des peintres, des graveurs, mais encore des bijoutiers, des marchands de bric-à-brac, des tapissiers, mais surtout et partout, des **MODISTES**.

• Quand on a la mémoire de Nestor ou de Villemain, on se rappelle qu'autrefois il y avait, dans les lettres, un mouvement d'activité généreuse et désintéressée. Il y avoit, dit-on, des écoles et des chefs d'école, des partis et des chefs de partis, des systèmes en lutte, des courants et des contre-courants d'idées, des foyers d'inspiration et d'étude, une vie littéraire ardente, militante, qui passionnait à la fois le public et l'écrivain. Ah ! vers 1830, je le sais, tous les gens de lettres se glorifiaient d'être les soldats d'une expédition, et pour toute publicité ils ne réclamaient, à l'ombre du drapeau, que les sonores appels du champ de bataille. On parlait alors de nos colonels, de nos généraux et de nos maréchaux. Que nous reste-t-il aujourd'hui de ces fiers panaches ? Nos devanciers combattaient, et

nous, nous fabriquons et vendons. Ce que je vois de plus clair, dans le désordre où nous sommes, c'est qu'à la place du champ de bataille il y a une myriade de boutiques et d'ateliers où se vendent et se fabriquent chaque jour les modes nouvelles et tout ce qu'en général on appelle *l'article-Paris*.

» Quel est l'insensé qui aspire encore à la renommée, à la gloire, au succès légitime et durable? — Le succès c'est le *bénéf*! me disait naguère un jeune romancier dans l'idiome exquis des faiseurs d'affaires. Il parlait pour lui, ce jeune homme, et pour tous ces beaux esprits qui cherchent subtilement à devancer ou à suivre, à surprendre ou à flagorner le goût du public; industriels ouvriers toujours prêts à inventer une mode ou à la copier: car c'est ainsi qu'on arrive au *bénéf*, disent-ils. Esclaves de la circonstance, valets de l'occasion, espions de l'à-propos, flaireurs palpitants de l'actualité fugitive, les prend-on pour des hommes de lettres, par hasard? Non, ce sont des MODISTES!

» Oui, MODISTE est le mot qui convient à notre génération de penseurs et de rêveurs. Il

en est parmi eux qui chiffonnent encore pour le monde élégant ; mais pour la plupart ils sont bien guéris de cette vanité. Plaire au gros public pour gagner de grosses sommes, voilà leur seul but et leur unique ambition. Croit-on qu'ils atteignent leur but ? Touchent-ils du moins la grosse somme ? Au théâtre, cela s'est vu ; chez les éditeurs, le cas est plus rare : les éditeurs les plus ingénieux se sont concertés avec le public pour inventer, aux dépens des auteurs, la boutique à cinq sous de l'esprit français.

• En littérature, comme ailleurs, la vogue est acquise au bon marché. Quel progrès s'est accompli depuis le dix-huitième siècle ! Il n'y a pas cent ans que Madame du Deffand s'écriait, avec la mélancolie de l'expérience : « Ah ! tout est trop cher au marché. » Si l'aveugle clairvoyante revenait aujourd'hui parmi nous, elle se verrait forcée de retourner sans dessus dessous sa petite maxime aigrette : « Rien n'est assez cher au marché ; » dirait-elle, mais nous aurions bientôt fait de lui prouver qu'elle n'est qu'une sotte, puisqu'elle ne comprend pas les mérites de cette merveil-

ieuse invention : la boutique à cinq sous.

• Quand on est de ce siècle, on l'apprécie tout naturellement, la boutique à cinq sous. En passant sur les boulevards, entre deux rangées de splendides magasins, je me sens très-fier pour mon temps d'avoir à constater cette vérité consolante. Les fabricants n'ont plus qu'une enseigne : Au rabais ! Les marchands n'ont plus qu'une devise : Tout pour rien !

• Au rabais ! Tout pour rien ! C'est aussi la devise et l'enseigne de la librairie. Modes et librairie, le commerce est fort bon, à ce qu'il paraît. Voici d'un côté le roman à la mode, histoire scandaleuse de votre amie ou de mon voisin, et de l'autre, le drame à cent représentations, esquisse dialoguée de la vie deshonnête, et plus loin ce beau livre, tant vanté, de morale usuelle, pratique, progressive et facile à suivre en voyage. Ah ! public, gros public ! tu veux de l'actualité ? tu veux de l'à-propos, de l'anecdote croquante, du scandale fondant et pimenté ; tu veux la biographie de la veille, la diffamation du jour, la philosophie du moment, le roman de ta gouttière, le drame de ton égout,

et à mesure que chaque événement te fait lever les yeux, une science de raccroc et d'occasion qui te permette de tout discuter, de tout embrouiller et de tout confondre ! Tu veux tout cela, cher public, mais à des prix doux, à des prix pourris : car il y a bien long-temps que le prix fort n'est plus qu'un souvenir, et qu'on en cause uniquement à Plaisance ou aux Batignolles, à la table des vieux négociants retirés. Eh bien, arrête-toi et contente ton envie ; tiens, prends : c'est à vingt sous, c'est à cinq sous, c'est à quatre sous, c'est à cinq centimes ; prends tous ces chefs-d'œuvre aujourd'hui, et n'attends pas à demain. On te les donnerait, je gage, et tu n'en voudrais pas ; car la mode en serait passée, même pour le modiste !

• O public, cher public ! Si tu pouvais apprécier à leur juste valeur les recherches savantes, les fatigantes études, les veilles laborieuses, les efforts de génie et d'esprit, en un mot tout ce travail si compliqué de sophistications et de compilations, de falsifications et de contrefaçons, de fraudes et de plagiats qu'on étale hardiment sous tes yeux comme des nou-

veautés que la mode vient de faire jaillir du bout de sa baguette !

» Quand tu les connaîtras, ces belles nouveautés ; quand tu les connaîtras bien , les modistes littéraires n'auront qu'à changer d'industrie : ils travailleront pour les colonies, pour les *placers*, pour les Etats à esclaves ; ils feront de la littérature de pacotille et d'exportation. Fort heureusement pour eux et pour leurs patrons, l'ignorance générale et le mauvais goût protégeront long-temps leur commerce. Qui oserait les attaquer ? Les critiques eux-mêmes, vendus à vingt sous sur le comptoir comme les romanciers, respectent tout naturellement l'industrie dont ils profitent. Je connais pourtant un critique-né, un fanatique d'indépendance, un maniaque d'impartialité, qui s'est avisé d'écrire un livre pour châtier publiquement ce commerce parasite. Le manuscrit fut présenté un beau jour à M. Pierre, à M. Paul, à M. Jacques , éditeurs de nouveautés, et l'auteur reçut partout la même réponse : — Vous êtes un critique incendiaire, et ma librairie n'est pas casematée. Imprimer votre livre, Monsieur, ce serait jeter une fusée

à la Congrève dans mon magasin. Ah ! si vous étiez un de ces journalistes serviables et gracieux qui chiffonnent sans les froisser mes crêpes de Chine littéraires, si vous vouliez me jurer de ne jamais casser les vitres qu'avec un diamant ! — Me prenez-vous pour un vitrier ? repartit le critique fuséen. Et tournant aussitôt sur ses talons, cet homme incorruptible remporta fièrement son manuscrit ; ce qui fait que la race des modistes subsiste toujours.

» Oh ! modistes, modistes ! vous êtes les rois du théâtre et du journal, les rois de l'affiche et de la réclame ! Vous êtes tout-puissants sur le public, mais vous ne pouvez rien sur vous-mêmes. Du modiste au peintre de mœurs, il n'y a qu'un pas ; s'agit-il de le franchir, tout modiste est paralytique. Auteur de la *Bourse*, auteur de la *Jeunesse*, auteur de la *Question d'argent*, de la *Dame aux Camélias*, du *Fils naturel* et du *Demi-monde*, auteurs des *Faux bons hommes* et des *Fausse bonnes femmes*, auteur de la *Fiammina* et du *Retour du mari*, Ponsard, Augier, Dumas fils, et vous, Mario Uchard, Capendu et Barrière, seriez-vous par hasard

des peintres de mœurs? Non, mille fois non, vous n'êtes que des MODISTES! .

Après cette belle apostrophe, je m'étais incliné pour rendre mes devoirs à la verve tourbillonnante de mon improvisateur. Quand je relevai la tête, il avait disparu, voulant me laisser sans doute sous l'impression de son éloquence. Je le vis de loin qui gesticulait encore, tenant à la main une petite corde de soie noire qui se tortillait dans l'air comme un aspic : c'était sa cravate qu'il venait d'arracher de son cou pour respirer.

Une Exposition universelle pour les gens de lettres, un Palais de cristal pour les auteurs-modistes ! ce fut là, dès que j'eus respiré moi-même, la seule idée nette que je recueillis dans ce pêle-mêle singulier de déclamations et d'images, où s'étaient glissés pourtant, à travers une multitude de rapprochements forcés, quelques aperçus judicieux et quelques plaisantes boutades.

Hélas ! mon cher Asselineau, j'aurais beau me tâter, je ne réussirais jamais à trouver en

moi l'étoffe d'un auteur-modiste. Et vous, mes bons Païens innocents, quelle mine feriez-vous dans les galeries d'une Exposition universelle? Un peu d'humilité, un peu de fierté, mes amis! Ce n'est pas pour vous qu'on bâtit le Palais de cristal des modes littéraires.

Pour moi, je l'avoue, si peu romancier que je sois, je n'ai nulle envie de coudoyer les *peintres de mœurs* qui seraient admis d'emblée à l'Exposition. Parmi les romanciers du jour, malgré ma bonne volonté d'être optimiste, je ne vois que gens de peine et gens de service des romanciers de la veille. Qui ne connaît le grand chasseur d'Alexandre Dumas, et le porteur d'eau de Balzac, et tous ces Figaro-Frontin qui ont tour-à-tour coiffé, poudré, habillé et déshabillé Mérimée, Stendhal, Balzac, Dumas?

Ces gens-là, mon cher ami, comprennent le roman d'une façon bien singulière! Prêtez, pour une heure, au premier venu de ces peintres de mœurs la *Princesse de Clèves*, *Gil-Blas*, *Candide*, ou *Manon Lescaut*, dès les premières pages, il se croira mystifié : « Vous moquez-

vous de moi? dira-t-il, sont-ce là des romans? »
Et vous de lui répondre, en toute bonne foi.
« Oui certes, et des meilleurs! » Ainsi le peussent du moins Madame de la Fayette, Le Sage, Voltaire et l'abbé Prévost.

Se sont-ils trompés? C'est possible; mais alors, mettons leur illusion au compte de leurs contemporains, qui partageaient cette erreur avec une incroyable naïveté. Ces lecteurs d'autrefois, ces âmes d'enfant, ces esprits de l'âge d'or, voyaient et cherchaient le roman où nous ne voyons aujourd'hui qu'une satire sociale, une pastorale éthérée, un tableau de genre, un pamphlet. Dès qu'ils rencontraient un joli récit, léger d'allure, et qui donnait carrière à leur imagination, ils le baptisaient du nom de roman, sans prévoir le moins du monde qu'ils seraient un jour taxés d'ignorance ou de naïveté. Un roman, chez nos bons aïeux, un roman de l'ancien régime, n'allait pas sans un peu de romanesque, ou, ce qui est la même chose, sans un peu de merveilleux qui ravit doucement le lecteur au spectacle banal de la vie quotidienne. Oui, roman et féerie, ces deux mots, en ce temps-là, étaient à peu près

synonymes. Le conteur et le romancier étaient presque toujours des êtres à demi fantastiques. Ils faisaient songer au divin étranger des époques homériques, aux célestes visiteurs de la Bible, aux pèlerins inspirés du moyen-âge, à ces filleuls de fée qu'une vie aventureuse a longtemps séparés du reste des hommes. On les accueillait sur terre comme des esprits aériens ; on les écoutait parler, en levant les yeux, et quand le son de leur parole s'était évanoui, quand on avait entendu le dernier mot du roman, on était jusqu'au soir sous l'influence d'un rêve ; on avait eu dans sa chambre une vision !

Le siècle a changé : le roman s'est agrandi outre mesure, et l'on n'étonnerait plus personne en lui appliquant désormais le mot de l'abbé Sieyès sur le tiers-état : « Qu'était le roman ? presque rien. Qu'est-il aujourd'hui ? presque tout ! » La bulle de savon est devenue un monde. On regrettera peut-être la bulle de savon.

Quoi ! les romans lyriques, épiques, historiques, apostoliques, sociaux, ne seraient donc pas un progrès sur le roman primitif !

Le roman de ce siècle enfante *La Comédie Humaine*, et il se trouverait encore des gens pour redemander les marionnettes et la foire Saint-Germain ! Oui, les marionnettes, oui la foire Saint-Germain, plutôt que ces romans à grand fracas qui traînent le public à la barre des tribunaux, qui arrivent au succès par la porte du Palais de Justice !

Mon audace serait grande sans doute de venir après Balzac, après George Sand, après Mérimée, après Stendhal, contester les glorieuses conquêtes des modernes romanciers. Je ne les conteste pas, tant s'en faut ; je sais que le roman a dû s'élargir, s'émanciper, se transformer, recueillir nécessairement l'héritage des vieux genres littéraires mis au rebut depuis trente ans. Je sais que le public actuel, étant le plus beau de tous les publics, aime passionnément à se mirer en famille dans ces immenses glaces qui ornent les cafés du boulevard ou que la main d'un tapissier littéraire dresse amicalement dans sa chambre à coucher. Je sais que n'ayant ni le goût ni le loisir d'étudier, il n'est pas fâché d'apprendre tant bien que mal la philosophie, la politique, l'éco-

nomie sociale, la physiologie, l'industrie, l'histoire naturelle, la jurisprudence, et même la géographie, en tournant rapidement les feuillets d'un roman. Je sais que notre siècle ayant réalisé à la Bourse le problème du bonheur, il a mis l'imagination, la folle du logis, à la porte, comme un locataire dangereux, irrégulier, bruyant, et toujours prêt à déménager par les toits ou par la fenêtre. Je sais tout cela, et j'en ris.

Mes goûts romanesques, mes goûts de l'ancien régime n'en persistent pas moins, mon ami, et lorsqu'il me tombe sous les yeux quelques romans ou contes à ma guise, cavaliers ou rêveurs, naturels ou subtils, élégants sans mollesse, sincères sans impudence, quelques livres d'imagination où l'imagination règne et gouverne par la grâce de Dieu; lorsque ce plaisir-là m'arrive, j'oublie volontiers les gloires pipées, les succès de raccroc, les réputations de boue et d'écume, je condamne sans appel le public, ou plutôt j'espère qu'il reste toujours au milieu de cette foule corrompue, non pas dix justes pour sauver la Cité littéraire, mais vingt, mais cent, mais mille

et dix mille, l'honneur du temps présent, la garantie et la richesse de l'avenir.

Ce n'est pas dans les journaux pour tous, dans les publications qui ont des correspondants et des abonnés jusque dans la lune, non, ce n'est pas là que nous avons la chance d'entrevoir des lueurs de féerie romanesque. Elles brilleront peut-être, ces lueurs si rares, dans les rares recueils où la pure imagination est encore reconnue à son sourire, à son vol, à sa main blanche. Ne les cherchez pas ailleurs, mon ami, la Société des gens de lettres tout entière battrait le briquet, il n'en sortirait pas un éclair d'imagination.

Je tiens donc malgré tout pour le vrai romanesque : car, à mon avis, rien n'est plus saisissant, dans les œuvres d'imagination, que l'éternelle influence du monde *imaginaire* sur les phénomènes du monde réel. Les esprits forts, qui sont des esprits secs, ont beau se révolter, en littérature, contre l'emploi du merveilleux. Les âmes tendres et passionnées, les cœurs dévoués à qui le don de seconde vue ne manque jamais, les esprits imaginatifs et vibrants qui ont toujours admis le merveilleux

dans l'épopée, dans les contes de chevalerie, dans les poèmes tragiques et lyriques, le souhaitent et le réclament encore dans le roman, comme un moyen d'échapper un instant au cachot de la vie réelle. Puisque la vérité dans l'art ne peut être en fin de compte qu'une aspiration, pourquoi craindrions-nous de livrer au lecteur, avec la clef des champs, la clef d'or du monde invisible et inexplicable? Les passions poétiques, imagination et sentiment, ne sont, après tout, que flamme et lumière. Or toute lumière vient du ciel et toute flamme y remonte.

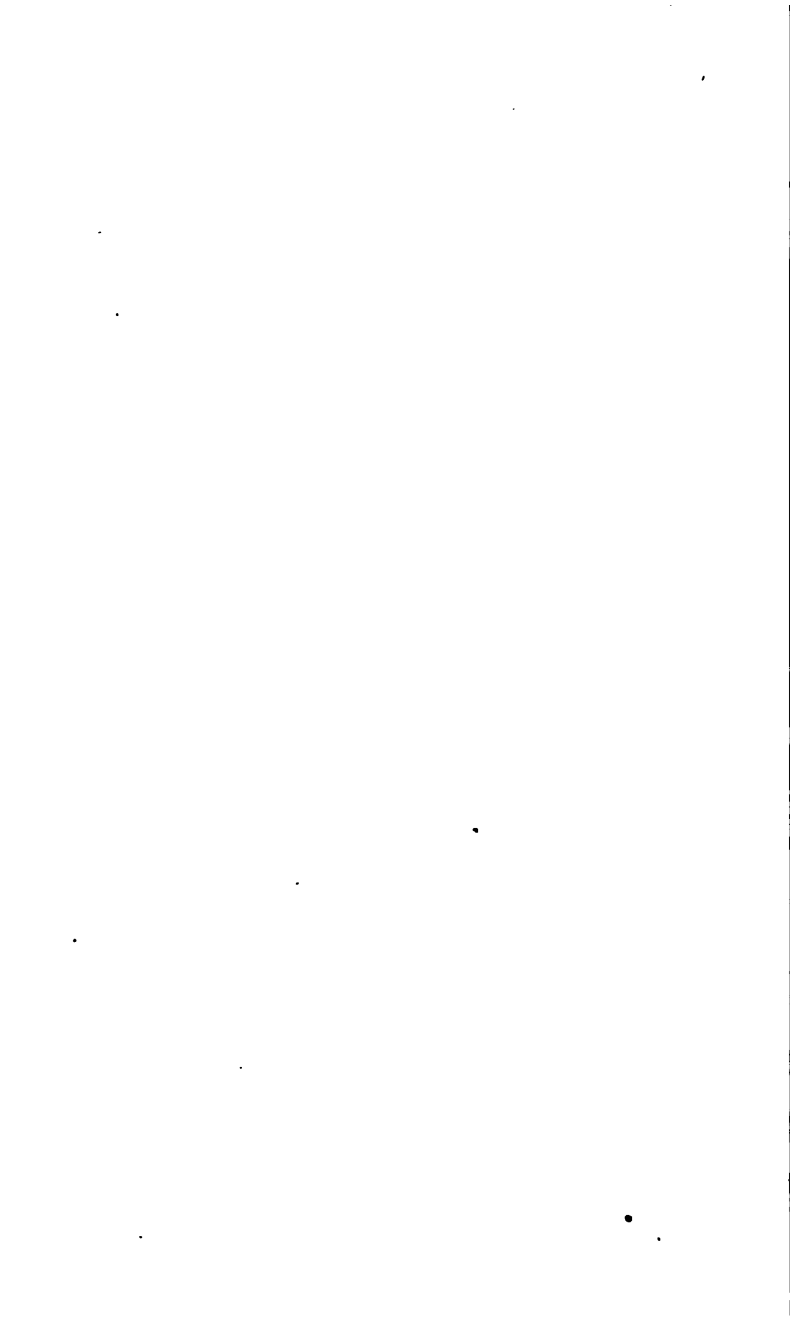
Ces idées-là ou plutôt ces opinions, vous les retrouverez entre les lignes, mon ami, à chaque feuillet des *Païens innocents*. Il me reste maintenant à vous dire quelques mots sur le sens et le titre de ce livre. Mes *Païens innocents* sont des païens sans le savoir, et de plus ce sont des païens qui ont reçu d'avance l'absolution. Il y a en effet des raisons d'origine et des raisons de climat pour que les chrétiens de la Vallée de Diane et du Pays de Minerve soient restés païens. La philosophie de l'histoire elle-même les justifie. Quelque chose

du passé survit toujours dans le présent, et c'est ce qui fait que l'avenir semble quelque fois reculer, au lieu de courir au-devant de nos impatiences. Rien ne meurt entièrement, je le crois : mais à l'aide de l'esprit, tout se renouvelle et tout se transforme. Qui sait si avant la fin de ce siècle, des Philosophes sans le savoir n'auront pas recueilli l'héritage des Païens innocents?

HIPPOLYTE BABOU.

LES

PAYENS INNOCENTS



LA GLORIETTE.

I

Entre Narbonne et Toulouse , au revers d'une grande plaine brûlée par le soleil, on découvre tout-à-coup de belles ruines enfouies dans la verdure. Les chevaliers de Malte avaient autrefois une commanderie dans ce pittoresque oasis. Cent ou cent cinquante maisons , éparpillées en amphithéâtre parmi des allées d'acacias , descendent aujourd'hui par petits bonds jusqu'à la lisière verdoyante des jardins et des prés. Ce gracieux village a longtemps gardé de ses anciens seigneurs un brillant surnom féodal : il s'est appelé jadis Pallas-des-Chevaliers ;

ce qui lui donnait en France, et presque à la barbe de l'Espagne, un faux air de Xérès ! Vers le commencement du siècle, un préfet de l'Empire, un homme du Nord sans doute, eut la fantaisie d'installer six gendarmes sous les créneaux de la vieille commanderie. Le Xérès du Languedoc devint alors un chef-lieu de canton, mais il fut cruellement débaptisé : l'ironie méridionale remplaça aussitôt le glorieux surnom par le plus humiliant des sobriquets. — Demandez aujourd'hui Pallas-des-Chevaliers ; on vous répondra : Pallas-des-Gendarmes.

Sous ce nom ridicule et brutal, le village languedocien conserve encore cependant des mœurs singulièrement poétiques. Là, malgré l'esprit du siècle et les terribles progrès de l'industrie, la moindre réalité cristallise soudainement en légende. Des trésors de poésie naïve jaillissent du sol ; mais pour les recueillir, il faut avoir recours à une famille patriarcale dont tous les membres vivent à l'écart, sans se mêler à la population bruyante et paresseuse qui les entoure. Cette famille, désignée, à la manière italienne, par le nom collectif des Richardis, se compose de quatre générations habitant en commun sous l'autorité de la personne la plus âgée, une vieille femme à la fois mère, grand'mère et bisaïeule.

Anne Richardis, à qui, par un usage antique, tous les siens donnent le titre chrétien de marraine, n'est pas, comme on pourrait le croire,

une de ces femmes fatidiques dont on redoute la parole et même le regard ; espèce de pythonisses mal famées, invisibles pendant le jour, et vaguant la nuit dans les campagnes désertes ou dans les rues sans réverbères d'un pauvre village. Ce n'est pas non plus une de ces dévotes et solennelles personnes dont la vue glace le plaisir sur les pommettes réjouies de l'enfant, et dont la bouche, toujours ouverte, laisse tomber de graves et ennuyeuses sentences. Anne Richardis est une petite femme pleine de cœur, de franchise, d'indulgence. Pliée en deux sur elle-même et présentant ainsi un curieux raccourci des proportions primitives, elle a conservé dans ses formes une sorte d'harmonie fortuite, comme il arrive à certains arbres grêles frappés par un coup de vent. On oublierait presque son âge, à voir ses petites jambes trottinantes et ses yeux percés à la vrille, brillants comme deux étincelles. Anne Richardis, d'une piété douce et presque instinctive, a toujours détesté, selon son expression, les caractères prêcheurs. Malgré les privilèges de sa vieillesse, il ne lui est arrivé qu'une seule fois de sermoner. Un enfant de la maison avait un jour manqué les vêpres. Son père lui donna d'abord deux soufflets, et le mena ensuite à la marraine, pour qu'elle le chapitrât vertement. Celle-ci, vraiment fâchée contre son petit-fils, se mit à le gronder tout de bon, en lui adressant quelques réminiscences du dernier prône sur l'observance du jour du

Seigneur. Au milieu de la tirade, la bonne vieille s'arrête tout à coup, et l'enfant s'écrie naïvement : « Marraine, vous ne me grondez plus ? » La marraine s'était endormie au bruit de sa harangue.

Avec cette bonhomie adorable, vous jugez comme Anne Richardis, ou plus simplement la Richardis, doit être aimée des enfants. A six ou sept ans, j'allais, comme les autres, écouter ses récits fantastiques de la veillée. Je n'ai jamais trouvé depuis ni acteur, ni orateur, ni poète ; qui m'ait fait éprouver tour à tour la joie, la terreur, l'attendrissement, l'enthousiasme, tous les sentiments dramatiques ou comiques, avec cette puissance naïve, électrique, de la marraine.

L'an dernier, au moment où tout Paris était aux pieds de madame Ristori, j'étais, j'en demande bien pardon au lecteur, auprès de cette bonne et simple Richardis, que Charles Nodier aurait divinisée, s'il l'avait connue, et je lui demandais instamment un de ses contes féeriques.

Il avait neigé dans la nuit. En ouvrant la fenêtre, on pouvait voir les acacias de la grande allée parsemés de blanc, comme si les fleurs du printemps leur étaient déjà venues. Dans la rue, on entendait retentir sur le pavé les sabots des passants avec cette sonorité claire et perçante qui annonce la gelée. Les cloches saluaient bruyamment le dimanche, et tout le monde courait vers l'église avec une frileuse précipitation. C'était la messe de sept heures qu'on son-

nait, et dans les villages, c'est la messe qu'on aime le mieux, parce qu'après l'avoir entendue, on se trouve libre jusqu'aux vêpres. Toute la famille Richardis s'était donc répandue au dehors, et j'étais demeuré seul avec la marraine, que son grand âge dispensait d'assister aux offices.

— Fermez la fenêtre, me dit-elle familièrement, si vous voulez que nous causions. Vous regardiez la belle gelée, n'est-ce pas ? Nous aurons un jour superbe ; mais, en attendant, il fait grand froid, et je sens ma tête tout abasourdie, comme si on avait fait un grand tapage autour de moi. N'éprouvez-vous pas la même chose ?

Je répondis oui, pour ne pas la contrarier, et j'attendis qu'elle reprît la parole. Je savais qu'avant de commencer son récit, elle se recueillait un peu en fermant les yeux, comme pour lire en elle-même une page oubliée. Cette préparation durait ordinairement cinq minutes. Au bout de ce temps, les yeux se rouvraient tout à coup, et semblaient avoir puisé à l'intérieur une lumière plus fine, plus pénétrante. Était-ce de sa part un mouvement naturel ou une ruse oratoire ? Avait-elle réellement besoin de se préparer, ou voulait-elle tout simplement exciter l'impatience et prédisposer les esprits à des impressions surnaturelles ? Je crois qu'elle agissait en toute franchise, sans aucune arrière-pensée.

Cette fois, la préparation dura plus que de coutume, et je ne pus m'empêcher de dire tout bas ce

que je disais jadis lorsque la même particularité se produisait : — Vous allez , marraine , me raconter une histoire bien longue et bien belle , puisque vous réfléchissez si longtemps ! — Ramenée par ces paroles au ton maternel d'autrefois :

— Hé bien , non , me dit-elle , tu te trompes , mon cher enfant . Il fait si froid aujourd'hui ! je sens qu'il n'y a rien , absolument rien dans ma pauvre tête . Je suis maintenant comme un vieux tronc d'arbre rongé par le temps...

— Et où les abeilles font leur miel , dis-je à tout hasard sans savoir si mon intention serait comprise .

— Encore une erreur ! reprit tristement la bonne Richardis en me prouvant que sa finesse ne laissait rien échapper . Il y a des troncs si décrépits , que les abeilles elles-mêmes ne viennent plus s'y poser . Ainsi donc , ne me tourmente plus , laisse-moi jouir un peu de ce soleil qui va s'en aller . Ce gros nuage que je vois là-bas ne m'annonce rien de bon . Nous allons avoir la pluie ; tu vas voir .

Anne avait encore la vue excellente . Elle se rapprocha du feu , comme pour se préserver de l'humidité qu'on sentait déjà dans l'air , et sa prédiction ne tarda pas à s'accomplir . Un vent glacial souffla de la Montagne-Noire , et la fenêtre mal jointe s'ouvrit avec fracas .

— Ah ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? s'écria la Richardis en croisant ses deux mains sur la tête par un geste particulier au pays .

— C'en'est qu'une giboulée.

Je refermai la fenêtre, et je revins m'asseoir sous le manteau de la cheminée. J'avais à peine repris ma place, que j'entendis un petit cri sur ma tête, et presque en même temps un oiseau tomba dans les cendres à côté de moi.

— Une hirondelle au mois de février ! m'écriai-je, voilà qui est bien extraordinaire ; je croyais qu'elles partaient toutes en automne.

— Cela est vrai, me dit-elle en s'emparant vivement de l'oiseau et le réchauffant dans ses mains, les hirondelles viennent au mois d'avril et nous quittent avant l'hiver ; mais celle-ci est habituée au village et ne nous quitte jamais ; elle passe la méchante saison je ne sais où, peut-être dans quelque cheminée, peut-être sous les vieilles arches du pont. C'est une espèce de purgatoire pour cette pauvre âme.

Je regardai attentivement Anne Richardis pour m'assurer si elle avait la conscience de ses paroles. La bonne femme croyait-elle à l'âme des bêtes comme La Fontaine, ou quelque sens mystérieux était-il attaché aux derniers mots qu'elle venait de prononcer ? Elle remarqua mon étonnement, et me dit avec un sourire :

— Vous croyez que je déraisonne en parlant ainsi de ce petit être ; mais vous me jugeriez autrement si vous le connaissiez comme moi. Ce n'est pas une hirondelle comme les autres. Cette chère créature a une âme comme vous et moi, et si vous

l'aviez connue lorsqu'elle était jeune fille, vous en seriez peut-être tombé amoureux comme la moitié du village.

— Décidément, dis-je en moi-même, la pauvre Anne a perdu le sens. Tout à l'heure elle me semblait philosophe à la manière de La Fontaine, et voici maintenant qu'elle parle de métempsycose comme si elle partageait les doctrines de Pythagore.

Tandis que je faisais ces réflexions, le ciel étant redevenu clair et bleu, un rayon de soleil vint éveiller dans la main d'Anne l'hirondelle engourdie. Anne desserra les doigts et lui donna la liberté. Avant de s'enfuir par la croisée que je venais d'ouvrir sur un signe de la bonne vieille, l'oiseau voltigea deux ou trois secondes autour de nous et fit entendre ce gazouillement léger et confus que les Grecs exprimaient par le joli mot de *καρδουκισμός*.

— Adieu, Gloriette, adieu ! dit la marraine, et l'oiseau tressaillit des ailes comme pour la saluer.

II

Il y a des médecins qui, en écoutant un fou raconter avec calme les phénomènes extraordinaires d'un monde idéal, se laissent peu à peu entraîner par la logique froide du narrateur, et finissent par devenir fous comme lui. Il n'y a rien de plus contagieux et de plus électrique que la foi. Après avoir lu une fable de La Fontaine, il est impossible de ne pas croire à l'existence du petit univers qu'il a créé. Plusieurs débauchés du dernier siècle se sont fait trappistes après une visite à la Trappe. Je connais un vieux voltairien qui ne voulait jamais entendre prêcher certain curé de campagne, de peur de se convertir. Il était capable, disait-il, de courir au confessionnal après le sermon.

L'histoire de la Gloriette, cette hirondelle qui avait été autrefois une jeune fille, simplement et consciencieusement racontée par Anne Richardis, m'a semblé réunir, au moment où je l'ai apprise,

les conditions de la plus irrécusable crédibilité. Tout ce qui va suivre a donc pour moi le caractère sacré d'un article de foi. Quelques lecteurs riront peut-être de la naïveté de ce conte ; mais si j'ai gagné une seule âme à cette consolante religion du fantastique, je ne regretterai pas d'avoir recueilli et mis en lumière une gracieuse et poétique tradition.

La maison des Richardis possède, de temps immémorial, un four où, moyennant une dtme légère, chaque famille du bourg vient faire cuire son pain. Ce four est une espèce de majorat inaliénable qui passe de l'aîné à l'aîné avec l'*hostal*, vieux mot encore usité dans le midi pour désigner la maison paternelle, autrement dit la maison de l'hôte. Il y a trois jours dans la semaine où le four s'allume. Ces jours-là sont de véritables jours de fête. Le fournil est un terrain neutre où les femmes de toutes les classes se rencontrent sur le pied d'une égalité parfaite. La femme du peuple y vient, sous prétexte de surveiller sa fournée, passer une journée franche et babillarde, loin de son mari et des travaux d'intérieur. Les bras à demi-nus, le sein à peine recouvert d'un fichu en sautoir, alertes, vives, bruyantes et cent fois plus jolies qu'avec leur parure du dimanche, toutes les ménagères arrivent avec leur boîte à farine sous le bras, et choisissent dans le fournil une table large et commode. Des disputes s'élèvent souvent, lorsqu'il y a foule, sur la place que chacune doit occuper. Quant aux riches bourgeoises, elles

entrent, suivies de leur servante, et passent deux ou trois heures au milieu du bourdonnement de toutes les colères et de toutes les passions du village. Leur toilette n'est guère différente de celles des autres femmes : l'hiver, elles ont un manteau ; l'été, un chapeau de paille à rubans, voilà tout. Ce qu'il y a de louable et d'utile dans cette confusion à jour fixe de toutes les classes, c'est que la riche mère de famille qui a du pain blanc sur la planche et un rang de chaises à l'église, connaît ainsi toutes les misères secrètes et est mise en demeure de les secourir. Une fournière charitable et bavarde vaut à elle seule tout un bureau de bienfaisance. Si elle a bon cœur et bonne langue (ce qui arrive presque toujours), elle joue réellement le rôle d'avocat des pauvres ; et comme ses plaidoyers sont publics, il est rare qu'elle ne gagne pas ses causes. Plus d'une dame qui refuserait l'aumône chez elle est obligée de se montrer généreuse en face des commères du four. Une hésitation de sa part la déshonorerait, et le bruyant public de l'endroit ne se gênerait pas pour l'apostropher catégoriquement. Le four est un lieu de liberté et de franchise. C'est aussi à quelques égards un lieu d'asile. En hiver, celui qui n'a pas de feu vient en passant s'y réchauffer les doigts ; mais il n'a pas le droit d'y séjourner longtemps. Après la *réjouissance* (4), il faut qu'il parte. La charité de

(4) On appelle ainsi le temps que brûle une brassée de menu bois jetée dans le feu à l'arrivée des visiteurs.

l'endroit est courte et bonne. Les hommes ne peuvent ni s'asseoir ni causer dans cette assemblée, exclusivement composée de femmes. Si l'un d'eux, fût-il le mari de l'une d'elles, s'obstinait à rester malgré l'usage, on ferait arme de tout pour le chasser. Il peut arriver quelquefois qu'on se relâche de cette sévérité impérieuse ; mais c'est un cas extrêmement rare, et pour échapper au règlement, il faut être unanimement reconnu pour un beau garçon. Les seuls enfants de l'hostal peuvent aller et venir dans le fournil. Souvent même, si la mère les aperçoit, elle les pousse brusquement par les épaules : « Que fais-tu là, paresseux ? Ton travail n'est pas ici, va-t-en. »

L'hostal des Richardis, situé dans la rue de la Fontaine, se compose d'un rez-de-chaussée entièrement occupé par le fournil, d'un premier étage consacré aux grands parents, et d'un second où les enfants couchent deux à deux, dans des lits sans rideaux : les rideaux sont réservés au lit du père et de la mère ; c'est le seul qui reste voilé. A côté du four il y a une petite alcôve ou armoire de muraille qui sert à faire sécher du linge ou à mettre, l'hiver, un lit de sangle pour un enfant : cet obscur réduit, fermé par une porte effacée, est ordinairement désigné par le mot tout local de *gloriette*.

Du temps de Gabrielle Richardis, la mère de cette Anne Richardis avec laquelle nous avons déjà fait connaissance, la gloriette était inoccupée ; le second

étage suffisait aux enfants. Toute la famille de la Gabrielle se composait d'un garçon qui s'appelait Jean, et de cette bonne Anne, fille fraîche et rusée, qui se nommait alors Annette. Le garçon, butor respectueux et laborieux, était en apprentissage chez un tonnelier. Il ne paraissait guère que le matin ou à la fin de la journée, et on lui avait donné les deux sobriquets de *Bonjour*, *Bonsoir*, parce que les étrangers qui venaient au four, le voyant toujours au moment de sa sortie ou de sa rentrée, n'avaient jamais entendu de lui que ces deux seules paroles. Le matin, c'était *Bonjour* ; dans l'après-midi, *Bonsoir* : on finit par l'appeler *Bonsoir* tout court. Annette et la Gabrielle restaient donc seules maîtresses de la maison, où elles disposaient de tout à leur gré.

Un soir que Jean rentra plus tard que d'habitude, à cause d'un surcroît d'ouvrage, il trouva sa mère et sa sœur à table.

— Tant pis pour ceux qui arrivent tard ! dit gaiement Annette. Les meilleurs morceaux sont partis.

Jean n'était pas scrupuleux sur l'étiquette ; mais, comme tous les simples d'esprit, il aimait les bons morceaux. C'est ce qui fit que les dernières paroles de sa sœur ne passèrent pas inaperçues.

— J'espère bien que tout n'est pas mangé, dit-il en cherchant une chaise.

— Ma foi si ! dit la mère. Il ne reste presque plus rien. Nous avons eu quelqu'un que nous n'attendions pas. Si tu veux une omelette...

Le simple et respectueux Bonsoir n'avait pas un caractère très-irritable ; mais lorsqu'on lui parlait d'omelette, il éclatait en jurons et en malédictions. L'omelette était le seul plat pour lequel il eût de la répugnance ; et comme il arrive à tous les hommes qui concentrent leur haine sur un seul objet, Bonsoir en était venu à détester l'omelette au point de ne pas vouloir seulement qu'on en prononçât le nom devant lui.

— Une omelette ! vous m'offrez une omelette ! s'écria-t-il en frappant du pied et tournant le dos à la table. Mais dites-moi donc d'aller me coucher sans souper ou de ne plus reparaitre dans la maison, ce sera plus vite fait. Si je vous gêne, vous n'avez qu'à parler, vous serez bientôt débarrassées de moi, allez. Donnez-moi seulement ma veste et mon pantalon du dimanche, je ne demande que ça pour vous laisser tranquilles. Au surplus ; il y a longtemps que vous me voyez de mauvais œil. Jamais vous ne m'avez regardé comme Annette. Je suis comme une espèce de chien à qui vous donnez la pâtée et la litière. Du temps de mon pauvre père, ce n'était pas comme ça.

— Allons, allons ! dit la mère, le voilà parti ! Je vous demande un peu à quel propos il va parler de son père, pour nous faire pleurer ?

— Eh ! pardi ! moi aussi je pleure, et je suis plus à plaindre que vous, puisque je n'ai pas soupé.

— Tourne-toi donc, gros brutal, et regarde-nous

un peu : tu ne vois pas que c'est une plaisanterie ? Il y a dans ce plat de quoi te donner une indigestion.

— Vous savez que je n'aime pas à plaisanter là-dessus.

— Voyez-vous le grand mal ! dit la sœur. Il nous empêchera bientôt de manger des omelettes, parce qu'il les déteste.

Jean ne répondit pas ; il était occupé à fouiller tous les coins de la chambre, comme s'il eût cherché une chose introuvable.

— Eh bien ! que fais-tu là ? dit Gabrielle ; tu ne viens pas encore t'asseoir ?

— Il paraît, grommela Jean, que tout est sens dessus dessous aujourd'hui. Où diable peut-elle être ? Oh ! je ne la trouverai pas, certainement. Il est bien inutile de la chercher. Tonnerre de Dieu ! il y a de quoi tout briser.

— Mais que cherches-tu ? que désires-tu ? que veux-tu ? Voyons, explique-toi, dit la mère.

— Ma chaise, ma chaise, ma chaise ! s'écria Jean en se retournant brusquement et en élevant la voix d'un ton chaque fois qu'il répétait ce mot unique. Ah ! c'est donc ça, elle est occupée ! reprit-il en remarquant tout à coup une petite fille inconnue assise à côté de sa mère.

— Ote-toi de là, mon enfant, dit Gabrielle. C'est la seule manière d'en finir avec ce butor.

La petite fille sauta lestement à terre, et l'inepte

Bonsoir put s'installer à table devant un énorme plat de haricots.

A la première bouchée, toute la colère de ce rude garçon s'évanouit. Bonsoir était un excellent fils, un excellent frère, un excellent ouvrier, mais à condition qu'on ne lui parlât pas d'omelette. Les premiers torts appartenaient à sa mère, et pourtant ce fut Bonsoir qui s'excusa le premier.

— Si je vous ai fâchée, ma mère, ne m'en gardez pas rancune ; je m'en voudrais à la mort. C'est que dans ces moments-là... voyez-vous...

— Chut ! parlons d'autre chose, dit Gabrielle. — Annette, si ton frère a fini, enlève la table.

Bonsoir mangea en trois coups de dents ce qui lui restait dans l'assiette, et faillit ainsi s'étrangler pour que les volontés de sa mère fussent plus vite accomplies ; tel était ce caractère bizarre, extrême en toutes choses. Bonsoir était homme à se jeter dans le feu pour vous, ou à vous y jeter vous-même, selon qu'il était calme ou irrité.

La table enlevée, les chaises se retournèrent du côté de la cheminée, et Jean put considérer à l'aise la petite fille qui avait été la cause innocente de sa querelle avec sa mère. Les têtes de cette trempe ont une logique presque prophétique. Aux yeux de Bonsoir la petite étrangère qui s'était emparée de sa chaise et de sa place à table ne devait pas en rester là. Sans savoir comment et à quel titre l'inconnue avait été introduite dans l'hostal, Jean se dit tout bas.

—Voici une étrangère qui va devenir un enfant de la maison. Ma mère n'avait pas assez d'une Annette, il lui en faut deux.

— Est-ce que cette petite va demeurer avec nous ?
— Dit-il sans transition à sa mère, après un moment de réflexion.

Gabrielle remarqua dans le ton de son fils une certaine aigreur qui lui déplut.

— Oui, dit-elle, c'est une affaire arrangée. Ta sœur avait trop d'ouvrage : il nous fallait une aide ; autant celle-là qu'une autre.

— Quel parti pourrez-vous tirer d'une enfant de dix ans ?

— Si elle devait m'être inutile, je ne l'aurais pas prise.

— Vous n'avez pas de chambre pour la loger. Où la mettrez-vous ?

— Elle dormira sur un lit de sangle, dans la gloriette.

— L'hiver, à la bonne heure ; mais l'été ?

— L'été, nous verrons.

Après un dialogue aussi sec et aussi décisif, il n'y avait rien à répliquer ; Bonsoir prit une chandelle et alla se coucher. La petite étrangère se laissa conduire où on voulut. Le lendemain, en se levant, Jean vint tourner autour d'Annette qui se coiffait devant une moitié de miroir

— Annette, sais-tu que tu deviens diablement

jolie, et que notre cousin Richardis pourrait bien te demander en mariage un de ces jours ?

— Mon cousin pense à moi ? Il te l'a dit ? s'écria Annette en rougissant.

— Est-ce que je ne sais pas tout ? reprit Bonsoir, et par un récit, moitié vérité, moitié mensonge, il en vint lourdement à son but, qui était de questionner Annette sur la petite inconnue. Les détails qu'il apprit étaient de fort peu d'importance. Cette petite fille toute déguenillée était venue au four dans la journée avec deux ou trois autres mendiantes qui ne la connaissaient pas et auxquelles elle s'était mêlée. Annette la première, et une foule d'autres femmes après elle, lui avaient fait une multitude de questions, et comme la petite n'avait pas répondu, on l'avait d'abord crue muette. Gabrielle en avait eu pitié et l'avait recueillie dans sa maison. Le soir, après qu'on l'eût enfermée dans la gloriette, la curiosité fit qu'Annette appuya l'oreille sur la porte ; elle entendit alors, selon son expression, une espèce de baragouin auquel elle ne comprit absolument rien. La petite était sans doute d'une contrée bien éloignée, puisqu'on ne comprenait pas son langage ; ou peut-être avait-elle des relations avec le Drac, lutin familier du pays qui vient se chauffer l'hiver dans la gloriette et qui s'entretient dans une langue inconnue avec les personnes qu'il y rencontre.

— Au fait, s'écria Bonsoir à cette supposition,

C'est peut-être un enfant de ce vilain esprit. Le Drac est libertin, on le sait. Je connais plus d'une femme dans le village....

— Veux-tu te taire, malheureux ! interrompit vivement Annette en mettant la main sur la bouche de son frère ; as-tu envie que le Drac fasse manquer toutes nos fournées ?

— Tu diras ce que tu voudras , reprit Bonsoir en revenant à son idée favorite , comme le fil à plomb revient, malgré tout, à la verticale, tu ne m'empêcheras pas de croire ce qui est certain. D'abord cette petite est noire comme la cheminée. Elle a l'air de n'avoir peur de rien. Ses cheveux lui tombent du front comme une crinière. Et puis elle a de grands yeux bêtés qui regardent toujours au même endroit, et qui m'ont presque effrayé. Tout cela, vois-tu, n'est pas naturel. Il y a quelque mauvaise histoire là-dessous, et, si ma mère ne la renvoie pas, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur.

— Mon pauvre Jean, tu ferais mieux d'aller à ton travail que de déraisonner comme tu le fais. Si c'est la fille du Drac, il ne peut pas nous en vouloir de l'avoir retirée chez nous. Dans tous les cas, ma mère a fait une bonne œuvre en la prenant chez elle, et, comme dit le proverbe, un bienfait n'est jamais perdu.

— Annette ! Annette ! cria en ce moment la Gabrielle, que fais-tu donc là-haut ? Est-ce que tu ne sais pas que c'est aujourd'hui jour de fournée ? Et

ton frère? Est-ce qu'il n'est pas déjà parti? Descendez donc, paresseux que vous êtes. Il y a une heure que votre mère est levée.

Désolés de se trouver en faute, Jean et sa sœur tremblaient comme deux enfants. Ils se disputaient, à la manière d'Alain et de Georgette dans *L'Ecole des Femmes*, à qui se montrerait le premier. Annette, plus courageuse que son frère, prit enfin son parti et descendit les degrés quatre à quatre, rouge comme une grenade. Bonsoir se glissa sournoisement derrière elle, et quand il arriva à la dernière marche de l'escalier, il sauta d'un seul bond dans la rue.

Dans le midi de la France, où les lois contre la mendicité ne sont pas encore en vigueur, on rencontre souvent loin des villes des tribus de *caracos*, espèce de bohémiens errants (1) qui échappent à toutes les entraves de la société. La peur du gendarme est le seul frein qui réprime un peu l'avidité instinctive de ces demi-sauvages venus d'Espagne, gens de sac et de corde, chez qui les affections de famille sont complètement inconnues. Lorsqu'un vol ou un crime se commettent dans les environs d'un chef-lieu de canton, on fait battre le pays par une brigade, et on finit par découvrir le repaire de ces brigands ; mais on ne trouve plus personne dans la caverne ou le ravin qui les recélait. Aux approches de la force armée, toute la tribu

(1) On les appelle *caracos*, du mot espagnol *caraco*, interjection qui revient à tout propos dans leur conversation.

s'envole du côté des montagnes en abandonnant sur les routes les enfants qui ne peuvent pas la suivre dans sa fuite. La petite fille recueillie par la Gabrielle était probablement un de ces enfants délaissés que leurs parents oublieux ne réclament jamais.

Au bout de huit jours la petite étrangère était connue dans tout le village sous le nom de la Gloriette, nom qu'elle avait tiré sans doute de la mystérieuse et chaude armoire où elle passait la nuit. Ses grands yeux noirs, que le stupide Jean avait trouvés bêtes, parce que leur éclat le troublait, étaient, au contraire, pleins d'une intelligence active et pénétrante. Assise dans un coin, les jambes nues et croisées l'une sur l'autre, elle écoutait avec ardeur un langage dont les mots n'avaient aucun sens pour elle. Lorsque dans une conversation on parlait d'un objet en le désignant, elle courait le toucher et prononçait en souriant les sons accentués qu'elle venait d'entendre. La Gabrielle s'intéressait à cette étude spontanée de l'enfant. Souvent elle la prenait sur les genoux et lui faisait continuer méthodiquement cette leçon que l'élève avait déjà commencée toute seule. Annette s'y prêtait aussi de fort bonne grâce, et le farouche Jean lui-même consentit quelquefois à jouer, dans la veillée, le rôle d'instituteur. Au premier mot qu'il lui apprit, la Gloriette, reconnaissante, le remercia par un sourire. Depuis ce moment, Bonsoir

ne fut plus hostile à la petite étrangère. Il s'amusait même assez volontiers de sa sauvagerie, tout en s'efforçant de la lui faire perdre.

— J'ai souvent apprivoisé des moineaux de muaille, disait-il parfois en la regardant, pourquoi n'apprivoiserais-je pas aussi cette petite fille ?

Mais la petite fille se sauvait comme un oiseau dès que Jean ou tout autre voulaient la retenir trop longtemps. Son instituteur favori était le hasard, qui lui jetait dans l'oreille tantôt un mot, tantôt un autre. Un moyen infailible d'exciter son émulation, c'était de lui dire qu'elle était muette. Furieuse de ce reproche et jalouse de prouver le contraire, elle se mettait alors à jaser avec une verve intarissable et une étourdissante volubilité, dans un jargon moitié espagnol, moitié languedocien, qu'il était impossible d'écouter sans rire. Ce qu'elle disait ressemblait plutôt aux petits bonds précipités d'une eau cristalline ou au gazouillement confus et charmant de l'hirondelle qu'à l'accentuation fixe, articulée, d'une langue. Lorsqu'elle ouvrait sa bouche fine et vermeille, elle semblait parler à la fois avec toutes ses dents. C'était un grand charme qui lui est toujours resté, de lancer ses paroles avec une telle vitesse, qu'il était extrêmement difficile d'en saisir une seule au passage ; on les devinait au mouvement de ses lèvres. Elle s'étonnait quelquefois elle-même de cette rapidité d'élocution. Souvent, au milieu d'une phrase brisée, à mille ricochets, elle

s'interrompait tout à coup, et ne sachant plus ni ce qu'elle disait, ni ce qu'elle voulait dire, elle rougissait jusqu'aux yeux et prenait la fuite.

On ne put jamais la faire consentir à couper ses cheveux ou à les couvrir d'un bonnet. Elle allait toujours tête nue et pieds nus ; lorsqu'elle sut s'exprimer intelligiblement, on la questionna sur sa famille et sur ce qui l'avait amenée au village. C'était une histoire fort courte, elle la racontait en trois mots :

— Je suis née dans les montagnes, très loin d'ici. Mon père et ma mère étaient *caracos*, et marchaient toujours ; ils ne s'arrêtaient que pour dormir ou pour manger. Tant qu'ils n'ont eu que moi, ils m'ont bien traitée ; mais il m'est venu l'année dernière deux petites sœurs, et mon père a dit un soir qu'il ne pouvait pas nourrir tant d'enfants. J'étais assez grande pour aller mendier ; on m'a renvoyée. Malgré ça, je suis revenue ; alors on m'a battue, et je m'en suis allée tout à fait. Maintenant ils ne me reverront plus, tant pis pour eux !

Tant que l'hiver dura, la Gloriette ne quitta pas l'hostal ; mais au printemps, dès que la première hirondelle parut, ses instincts voyageurs se réveillèrent. Elle partit un beau matin sans avertir personne ; elle marcha devant elle sans savoir où elle allait. Si quelque tribu errante de *caracos* se fût trouvée sur sa route, peut-être la vie nomade l'aurait-elle encore entraînée ; mais elle eût beau cou-

per à travers champs, vignes et ruisseaux, elle ne rencontra aucune des figures basanées et mystérieuses qui avaient entouré son enfance. La nuit vint, et la Gloriette, accoutumée depuis six mois à coucher sous un toit, frissonna à l'idée qu'il fallait dormir en plein air comme autrefois. Les habitudes récentes avaient pris le pas sur les anciennes. Cette marche forcée, qui avait duré tout un jour, avait satisfait pleinement les instincts primitifs de sa nature vagabonde; elle était sortie de l'hostal sans réfléchir : mais lorsqu'elle sentit la fatigue, sa petite tête raisonna. Il est vrai que ce ne fut pas le premier mouvement de son esprit. La Gloriette s'était amusée un moment à voir poindre sur le bleu du ciel ces étoiles calmes et brillantes qui réveillaient un à un tous ses souvenirs. Elle se rappelait qu'autrefois, attirée par l'éclat du firmament comme par un écrin de pierreries, il lui était souvent arrivé de s'endormir les yeux ouverts et les mains levées vers le ciel ; mais tout cela passa comme un rêve. La réalité frappa bientôt sa jeune imagination ; elle songea à la Gabrielle, à Annette, et même à ce bourru de Jean, qui commençait à l'aimer. — Comment les retrouver, maintenant ? elle devait être si éloignée du village ! Incertaine sur la route qu'elle devait prendre, elle n'osait se lever, lorsqu'elle entendit à peu de distance le bruit harmonieux d'une sonnette résonnant clairement dans la nuit. C'était un garçon meunier assis entre deux sacs de blé sur un

gros cheval limousin, qui venait sans doute de faire sa tournée dans le canton. Il portait une veste grise tout enfarinée, un bonnet de coton affaissé sur la tête en trois ou quatre plis circulaires, et un pantalon large flottant sur de petits souliers fins. Le pesant galop du cheval contrastait avec les claquements aigus du fouet du cavalier.

— Que fais-tu là, petite ? dit le meunier en apercevant la Gloriette. Pourquoi n'es-tu pas chez les Richardis à cette heure ?

La Gloriette murmura quelques mots confus au milieu desquels on ne pouvait saisir que ceux-ci : elle était sortie toute seule vers le soir pour aller faire une commission, et elle s'était perdue en route. Le garçon meunier n'eut pas l'air de remarquer l'in vraisemblance de ce récit. Sans descendre de cheval, il prit Gloriette par la main et la plaça en croupe derrière lui, comme si elle n'eût pesé qu'une once.

— Il faut, dit-il, que je passe ce soir devant l'hostal des Richardis pour revenir au moulin ; je te laisserai en passant à côté de la porte.

— Je ne demande pas mieux, répondit la Gloriette.

Elle passa son bras autour du garçon meunier, et serra instinctivement les flancs du cheval. Un vigoureux coup de fouet sangla le ventre du limousin, qui repartit au galop. Cette pauvre bête avait déjà bien couru sans doute, car des flots de sueur ruisselaient de sa crinière, et cependant le garçon

meunier redoublait de coups de fouet, comme s'il eût voulu aggraver encore les souffrances du cheval qui semblait près de s'abattre à chaque pas. Ce qu'il y avait d'étonnant et d'inexplicable, c'est que la Gloriette, sans savoir pourquoi, riait aux éclats toutes les fois que le limousin se plaignait bruyamment d'être surmené. Au reste, elle imitait en tout, sans s'en rendre compte, l'homme au bonnet de coton et à la veste enfarinée. Lorsque celui-ci levait le fouet, elle écartait ses petites jambes et frappait le cheval de ses talons élastiques. Le garçon meunier se mit à siffler un air que la Gloriette ne connaissait pas. Aussitôt la petite fille, qui n'avait jamais sifflé, répéta toutes les mesures de cet air mystérieux. Une chose qui étonnait et charmait à la fois la Gloriette, c'était de voir qu'elle dépassait de toute la tête son impitoyable compagnon de voyage. Jamais elle n'avait vu un aussi petit homme. La sonnette d'argent du cheval excitait aussi la curiosité de l'enfant. Enfin, dernier motif de surprise et de ravissement, le garçon meunier avait sur ses fins souliers de petites boucles si jolies et si brillantes que la Gloriette aurait consenti à ne plus aller pieds nus, si on lui en eût offert de pareilles.

Après une course de trois quarts d'heure, le cheval essoufflé s'arrêta rue de la Fontaine, devant la porte des Richardis.

— Nous voilà rendus, dit le petit homme.

— Déjà ! s'écria la Gloriette, qui ne pouvait pas comprendre qu'elle fût revenue en si peu de temps à l'endroit d'où elle était partie au point du jour.

Le garçon meunier la remit sur ses pieds et lui dit : tu n'as qu'à frapper, je vois de la lumière au premier étage. — Puis il se pencha à son oreille et lui parla encore ; mais cette fois ce fut mystérieusement, comme s'il lui eût fait une confidence. — Puisque tu aimes à monter à cheval, petite sauvage, je viendrai te prendre quelquefois en cachette. — La Gloriette n'eut pas le temps de répondre, car le petit homme fouetta son cheval et disparut.

Au rebours de ce géant de la fable qui reprenait des forces en touchant la terre, notre fugitive perdit courage dès qu'elle sentit le sol sous ses pieds. Comment allait-elle s'excuser de son escapade ? À la pensée qu'on allait peut-être lui adresser des reproches, elle était tentée de s'en retourner, quoique la nuit fût devenue sombre et froide ; mais elle mourait de faim, et elle était si fatiguée qu'elle serait tombée sur le pavé au premier pas. Elle se décida à soulever timidement le marteau.

Aussitôt Annette parut à la fenêtre avec une lampe, et s'écria joyusement : — C'est elle ! c'est elle ! — Au bout de deux secondes la porte s'ouvrait, et la Gloriette était reçue comme l'enfant prodigue de l'évangile. Annette alluma deux chandelles, Jean jeta une poignée de bois vert dans le feu, et la Gabrielle servit sur un coin de la table les restes du souper.

La Gloriette se chauffa et mangea avidement, puis elle s'endormit. On fut obligé de remettre au lendemain les questions, les caresses et les reproches.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle se vit entourée de toute la famille Richardis. Annette et Gabrielle l'embrassèrent à plusieurs reprises, et Bonsoir lui donna une petite tape sur la joue. Ce fut la Gabrielle qui parla la première.

— Vous allez me gronder, ma mère blanche, s'écria vivement la Gloriette en l'interrompant au premier mot. J'aime mieux que vous me battiez, comme faisait ma mère noire; prenez un bâton et frappez fort; je ne me plaindrai pas, mais je m'en irai.

Cette déclaration coupa la parole à la Gabrielle. Elle ne savait comment s'adresser à cette petite fille pour ne pas la blesser.

— Nous ne te ferons pas de reproches, dit-elle enfin. Mais dis-nous pourquoi tu nous as quittées, méchante enfant. Tu n'aimes donc personne ici ?

A cette question, la Gloriette pleura et ne répondit pas.

— Nous t'avons cherchée comme une aiguille dans tout le village.

— J'étais bien loin d'ici.

— Et pourquoi étais-tu partie sans nous rien dire ?

— Je n'en sais rien.

— Où étais-tu allée ?

— Du côté de la montagnè. A force de marcher, je m'étais perdue.

— Et comment as-tu retrouvé ton chemin ?

— C'est un garçon meunier que j'ai rencontré par hasard, et qui m'a ramenée avec lui au village. Est-ce que vous n'avez pas entendu hier au soir la sonnette d'argent de son cheval ?

— Son cheval avait une sonnette d'argent ! s'écria Bonsoir avec épouvante. Mais alors c'était le Drac déguisé en garçon meunier.

— Qu'est-ce que c'est que le Drac ? demanda curieusement la Gloriette.

A cette question, les trois Richardis se regardèrent en silence.

IV.

Il est à regretter que Charles Nodier, ce voyageur infatigable du monde fantastique, ait toujours dirigé vers le nord sa précieuse et brillante imagination. Le poétique auteur de *La Fée aux miettes* s'est trompé en disant que nos hameaux étaient trop savants pour qu'il fût possible de profiter de leurs légendes. Si Nodier avait connu le bizarre et hardi lutin que tout le Midi de la France appelle le Drac, il en aurait fait certainement le sujet de quelque admirable fantaisie, ne fût-ce que pour doubler, par le contraste, le charme idéal de la vaporeuse figure de Trilby.

Jamais, en effet, deux lutins ne se ressemblèrent moins que Trilby et le Drac. Trilby est l'expression d'une pensée toute spiritualiste. Aussi est-on étonné de le voir condamné si cruellement par la voix des cloîtres. A quoi bon fulminer l'anathème contre une nature aussi douce, aussi sympathique ? L'esprit

d'Argail est peut-être l'ange gardien qui, par sa naïve passion, préserve Jeannie de tout amour coupable. Jamais désirs furent-ils plus purs, jamais affection plus chaste que la sienne ? La fidélité domestique n'a pas d'emblème plus touchant et plus complet. Trilby est la voix pieuse du foyer qui, par ses vagues enchantements, berce les rêveries de la femme et l'empêche de prêter l'oreille aux bruits du dehors. Tant que cet hôte mystérieux habite la cabane de Dougal, il est plutôt l'ami que l'amant de Jeannie ; ce n'est pas de sa présence que le mari doit s'inquiéter, car il distrait ou captive par ses jeux inoffensifs les ardentes aspirations d'une âme inquiète : c'est lorsqu'il ne sera plus là que la pensée de Jeannie prendra une forme humaine et que le danger planera sur la cabane de Dougal. Admirable création du mysticisme ! Le spirituel et délicat Nodier avait bien compris la nature intimement chrétienne de l'esprit du Nord, puisqu'il avait fait de son héros fantastique le frère de saint Coloman : si bien qu'on pourrait presque dire saint Trilby, lorsqu'on prononce le nom de cette créature aimante et résignée.

Le Drac, esprit intermédiaire comme Trilby, se rapproche plus de l'enfer que du ciel. Ce n'est pas le lutin d'une cabane : il déteste les vertus domestiques. Tout un village, tout un canton lui appartiennent ; il en représente fidèlement tous les vices, tous les ridicules. C'est un être Protée qui re-

produit, d'époque en époque, les divers changements de caractère qui surviennent dans l'esprit des masses auxquelles il se mêle. Au temps où Pallas-des-Gendarmes était une commanderie, on l'a vu souvent apparaître avec la croix de Malte sur la poitrine ; on l'appelait alors le *petit chevalier*. Avant la révolution, il aimait surtout l'habit enfariné du moulin ; il représentait en ce temps-là le Jacques Bonhomme du Midi, prêt à faire claquer son fouet de meunier contre le seigneur et le prêtre. Sous la république, le bonnet bourgeois se transforme en bonnet phrygien : le Drac se mêle de propagande révolutionnaire, fait condamner comme suspects les maris des Palladiennes qu'il aime, et il est connu dans le pays sous le nom du *petit jacobin*. Sous la Restauration, il traîne le sabre retentissant de l'Empire, et il partage avec Napoléon le glorieux sobriquet de *petit caporal*. Enfin, vers 1830, il se montre un moment en garde national pour reprendre presque aussitôt son costume favori, celui de garçon meunier. Ce déguisement ne l'empêche pas d'en revêtir une multitude d'autres, selon ses besoins et ses désirs. Le Drac n'a aucune croyance, aucun respect. Il est tapageur, vantard, paresseux, perfide, cynique ; défauts prononcés dont l'ensemble représente le mauvais côté du caractère languedocien. Au lieu d'accepter avec résignation comme Trilby une humble place auprès du foyer, il s'introduit, bon gré mal gré, dans l'hostal, tantôt comme un voleur, en brisant la serrure, tantôt

comme un gamin, en cassant les vitres. Dans les maisons amies, il lui arrive souvent de garder l'incognito et de ne se révéler que par un petit bruit de pas ou un rire léger. Méchant par habitude, il est bon par hasard ou par caprice. Ainsi que certains bandits d'Ecosse ou d'Italie, il impose des obligations, il lève des dîmes. — Malheur à celui qui se refuse à cet impôt sanctionné par l'usage ! Le lutin se vengera cruellement. Chaque four lui doit un gâteau, qu'on appelle le gâteau du Drac. Dans les moulins, le cheval de tournée est forcé de rester un jour par semaine à l'écurie pour que le Drac s'en serve dans ses courses.

Le lendemain du jour où la Gloriette avait été ramenée par le lutin à l'hostal des Richardis, le four de la rue de la Fontaine était rempli de monde. C'était la veille d'une grande fête, et, selon l'usage, chaque famille, pauvre ou riche, mêlait au pain ordinaire quelques pièces de pâtisserie. L'assemblée avait un air de joie et de tranquillité toutes particulières. On y remarquait aussi plus de propreté, plus de coquetterie que d'habitude. Ces différences provenaient sans doute de la présence des cinq ou six dames importantes de Pallas. L'activité qui régnait nécessairement dans le four le faisait ressembler à une ruche. On allait, on venait, en bourdonnant, avec le calme et la régularité d'une société d'abeilles qui fait son miel. Les femmes les plus voisines de l'ouverture du four recevaient en plein visage les

reflets vermeils de la flamme, et allaient de temps en temps prendre l'air sur le seuil de la porte, où elles causaient avec les jeunes filles qui revenaient de la fontaine. Celles-ci posaient un moment sur le seuil leurs cruches pleines, et sans quitter de la main les anses ruisselantes, elles échangeaient rapidement quelques médisances, et s'enfuyaient ensuite en courant pour regagner le temps perdu. Agitées par la vitesse de la marche, les cruches laissaient échapper l'eau, qui arrosait les pieds et les mains des fugitives. Rougies par cette aspersion intermittente, les mains étaient d'une fraîcheur de coloris digne de Rubens; elles se détachaient admirablement sur le vernis éclatant des cruches.

L'intérieur du fournil aurait aussi présenté des effets charmants au grand peintre de l'école flamande. Sur de longues tables parallèles, la pâte brune ou blanche s'aplatissait sous des rouleaux et se creusait en rond par la seule pression d'un poing nerveux. Des œufs d'une belle couleur jaune, battus comme pour une omelette, tombaient dans ces creux préparés d'avance, à travers des doigts saupoudrés de fine fleur de farine. Les bagues nuptiales, un moment obscurcies, brillaient alors de tout leur éclat sur les doigts annulaires. Des flots d'huile remplaçaient quelquefois les œufs, et l'air était embaumé des parfums qu'on répandait sur les gâteaux des familles riches. Il n'est pas rare, en ce cas, de voir une, des cinq ou six dames dont nous avons parlé

verser à la ronde sur les gâteaux de ses voisines les parfums qu'on vient d'apporter pour les siens. Personne ne se plaint de cette libéralité, excepté les servantes, que leurs maîtresses envoient aussitôt chercher d'autres flacons.

Au milieu de cette activité calme et de cette fraternité gracieuse, Annette et la Gabrielle sont nécessairement les femmes les plus occupées du fournil; obligées d'avoir l'œil partout, de répondre presque en même temps à cent questions différentes, elles n'avaient guère le temps, ce jour-là, de songer à la Gloriette, qui, de son côté, ne songeait à personne. Debout à côté du four, la petite fille regardait curieusement rougir la voûte surbaissée, et jetait toutes les cinq minutes des poignées de buis vert dans les flammes. Ce buis pétillait, se tordait, et la Gloriette s'amusait à voir les petites feuilles dentelées éclater et pâlir en une seconde. Au milieu du four, la lumière était blanche et douce comme celle qui entoure les anges.

Au moment où la Gabrielle et sa fille se préparaient à enfourner, un bruit venu du dehors commençait à se répandre dans la salle.

— Vous ne savez pas ? vous ne savez pas ? disait mystérieusement sur le seuil de la porte une jeune fille qui revenait de la fontaine. Un grand malheur vient d'arriver cette nuit au meunier du moulin d'Aval.

— Ah ! mon Dieu ! le pauvre garçon ! une si

nombreuse famille ! On a bien raison de le dire , il pleut toujours sur les mouillés. Par bonheur, il y a dans le village des âmes charitables qui s'intéressent aux braves gens. Pierre Simon est le meunier de toutes les bonnes maisons. A la première occasion, ses pratiques lui laisseront double mouture, le crieur public fera une collecte pour lui , monsieur le curé parlera de l'accident au prône de demain, et dans quelques jours Pierre Simon remerciera le bon Dieu de l'avoir maltraité. Ma foi ! tout bien considéré, il vaut mieux que ce soit lui qu'un autre. Mais que lui est-il donc arrivé, à ce brave meunier ? conte-nous donc cela, petite. Entre un peu dans le fournil, tu seras plus à ton aise pour défiler ton chapelet.

— Oh ! je n'ai pas le temps, je suis pressée. D'ailleurs, qui garderait mes cruches pendant que je m'amuserais à babiller là-dedans ? Non, non, laissez-moi partir ; la première venue vous dira cela mieux que moi. Adieu ! adieu ! allez, si vous voulez, à la fontaine. Tout le monde en parle ; il y a foule.

La curiosité n'est jamais plus grande que lorsqu'il s'agit d'un malheur. Alléchées par les réticences d'une fille bavarde et peut-être menteuse, la plupart de ces femmes, si calmes il y a quelques minutes, quittent le fournil en désordre et se précipitent vers la fontaine. Il n'est rien de plus exagéré et de plus fugitif que les mouvements des têtes méridionales. A la nouvelle du malheur survenu à Pierre Simon, toutes nos Palladiennes avaient témoigné une pitié

verbeuse et bruyante qui, en roulant sur elle-même comme une pierre lancée du haut d'une montagne, avait fini par s'écarter complètement de son impulsion primitive. On avait d'abord plaint le malheureux, puis on l'avait consolé, puis enfin on l'avait presque félicité de son malheur, et tout cela dans la même tirade. Il n'était resté de cet étalage de grands sentiments qu'une seule chose : la curiosité.

Le malheur arrivé à Pierre Simon était loin, d'ailleurs, d'être aussi grave qu'on l'avait imaginé. On s'attendait à une catastrophe, ce n'était qu'un évènement fâcheux et de peu d'importance. Voici toute l'histoire en deux mots : le meunier, pressé par un surcroît de travail, avait envoyé son cheval en tournée le jour où le Drac avait l'habitude de s'en servir. Le lendemain, le cheval avait disparu avant l'aube et n'était revenu que le soir, brisé de fatigue et ruisselant de sueur. A peine rentré dans l'écurie, il s'était abattu au pied de la crèche et ne s'était plus relevé. Un vol de corbeaux l'avait accompagné jusqu'au moulin. — Tout le monde, dans le fournil et hors du fournil, donna tort à Pierre Simon. La vengeance du Drac était toute naturelle. Chose convenue, chose due. Les seules personnes sur qui ce récit eut une influence marquée furent la Gabrielle, Annette et la Gloriette. — Les deux Richardis avaient oublié de faire le gâteau du Drac. Effrayées de leur négligence, elles s'empressèrent de la réparer. Prévenues que le Drac était de mauvaise hu-

meur, elles choisirent la plus blanche farine, les œufs les plus frais et la fleur d'oranger la mieux distillée. En un clin-d'œil la pâte parfumée fut arrondie, modelée et mise au four dans l'endroit le plus favorable. De temps en temps la Gabrielle jetait un regard sur ce précieux gâteau. Lorsqu'il fut cuit à point, la croûte en était si dorée, la forme si gracieuse, le parfum si délicat, que plusieurs personnes en eurent envie et le demandèrent à la fournière. Celle-ci n'eut qu'à répondre :

— C'est le gâteau du Drac.

Ce mot seul fit tomber à l'instant toutes les convoitises. Le cri général fut : — N'en parlons plus ; mettons que nous n'ayons rien dit. — Ce respect universel pour le Drac frappa l'imagination de la Gloriette. Elle se rappela avec une espèce de plaisir craintif toutes les circonstances du voyage qu'elle avait fait avec le lutin, à cheval sur ce pauvre limousin à qui cette course effrénée avait coûté la vie. — Chose étrange ! elle ne regretta pas le moins du monde l'innocente victime. Les enfants sont orgueilleux, comme les hommes, de la protection amicale d'un être puissant, devant lequel tout tremble et s'humilie. Le Drac, esprit fantasque, tyrannique, toujours malicieux lorsqu'il n'est pas méchant, avait été bon pour la Gloriette ; il lui avait parlé dans la langue de ces tribus vagabondes au sein desquelles s'était passée son enfance. La petite sauvage répétait avec joie dans son esprit les mots que le Drac avait

prononcés dans cet idiome mystérieux que personne ne comprenait à Pallas. Le Drac était pour elle un souvenir présent de la patrie errante. Aussi la Gloriette vit-elle bientôt le lutin sous un aspect tout-à-fait rassurant. Les impressions de terreur s'effacèrent pour faire place à de douces émotions. La petite fille s'endormit ce soir-là au bruit harmonieux de la sonnette d'argent qu'elle avait entendue la veille pour la première fois. Elle oublia le fouet impitoyable du Drac et le prompt châtement de Pierre Simon. La seule pensée qui brillât dans ses yeux, parmi les souvenirs du jour précédent, fut naïvement celle-ci :

— Il avait de bien jolies boucles sur ses petits souliers !

Si cette simple histoire était un roman, au lieu d'un récit mis en action, nous suivrions, année par année, l'existence singulière de notre chère Gloriette : pas une pensée ne s'élèverait dans ce jeune esprit, sans que notre plume la saisît au passage ; nous écouterions, les mains croisées sur les genoux et le regard fixe, comme le faisait toute la famille Richardis, ce gracieux et incompréhensible babil d'hirondelle qui attendrissait de plus en plus la rude écorce dont l'âme de Bonsoir était cuirassée. Quo d'épisodes charmants à détailler, que d'élans à décrire, que de vagues et mystérieux sentiments à surprendre avec des précautions infinies ! Quelques mois seulement suffirent à la famille Richardis pour comprendre que la Gloriette ne serait jamais un pilier de fournil. Attachée désormais au village par de solides affections, elle n'essaierait plus de retrouver par-delà les montagnes la bande de *caracos* dont elle avait par-

tagé autrefois les fatigues et les dangers ; mais ses instincts vagabonds devaient persister dans de certaines limites. La Gloriette erra dans le village et dans les environs, comme elle aurait erré par toute la terre si les circonstances n'étaient venues changer violemment sa destinée. On la trouvait tantôt sous l'ormeau de Sully, planté au milieu de la place où aboutit la grande allée d'acacias, tantôt sur le sable brûlant de la rivière, tantôt les pieds pendants dans le ruisseau des Mauves qui traverse presque furtivement le village, sous une multitude de pontils qui servent de perrons à toute une rangée de maisons. Sous l'ormeau, elle jouait aux billes avec les petits garçons ; sur le sable de la rivière, elle s'amusait à tracer du bout du doigt une infinité de cercles capricieux qu'elle avait vu faire à sa mère pendant son enfance ; enfin, au ruisseau des Mauves, elle se plaisait à troubler l'eau au-dessus des bestiaux qui venaient s'y abreuver. Quelquefois le valet d'écurie, s'apercevant de la manœuvre, s'élançait vers la Gloriette en faisant claquer son fouet. Celle-ci, insensible en apparence à ces menaces retentissantes, continuait à agiter ses pieds dans l'eau, en regardant le valet du coin de l'œil ; elle le laissait s'avancer le plus près possible, puis tout à coup elle levait ses jupons comme deux ailes, et sautait lestement dans le ruisseau qu'elle traversait pour ainsi dire au vol. Elle échappait ainsi à la poursuite du rustre, qui s'écriait en laissant tomber son fouet :

— Cette petite Gloriette n'est pas une fille, c'est un oiseau.

Au reste, elle était considérée comme telle par tout le village. — Vous verrez, disait Bonsoir à sa mère, qu'un beau jour il lui poussera des plumes sous sa robe, et qu'elle s'envolera pour ne plus revenir.

— Imbécile ! répondait la Gabrielle, comment peux-tu supposer de pareilles sottises ?

— Ne riez pas, continuait Jean, ce que je dis là est sérieux. Autrefois, j'ai cru qu'elle était un enfant du Drac ; maintenant je suis persuadé qu'elle est venue du pays des hirondelles et qu'elle y retournera tôt ou tard. Vous aurez beau dire et beau faire, vous ne me tirerez pas cela de la tête.

Annette riait beaucoup des suppositions de Jean ; mais elle n'aurait pas mis la main au feu pour soutenir qu'elles étaient fausses ; l'humeur vagabonde et la vivacité de la Gloriette faisaient que de tous côtés on lui confiait toutes sortes de commissions. Lorsqu'elle passait dans la rue, elle était appelée par huit ou dix voix à la fois.

— Gloriette, veux-tu aller me remplir cette cruche à la fontaine ? je te donnerai deux sous pour ta peine.

— Gloriette, veux-tu aller porter le dîner à nos moissonneurs ? Il y a pour toi dans le panier quatre gimblettes d'Alby.

— Gloriette, tu viendras ce soir à quatre heures ;

nous avons besoin de toi pour aller garder le linge à l'olivette (1).

— Gloriette, ne manque pas de passer à l'hostal demain matin, nos linottes manquent de chenevis, tu iras en chercher à la grande horte (2), en face de l'église ; toujours au même endroit, tu sais ?

C'est ainsi que vivait notre petite sauvage, faisant des commissions pour tout le monde, et payée tantôt en friandises, tantôt en monnaie de cuivre, quelquefois en robes d'indienne et en fichus rayés que les dames de Pallas lui donnaient en cadeau. Ses habits et sa nourriture n'occasionnaient donc aucune dépense à la Gabrielle ; elle ne demandait qu'une chose à sa mère adoptive, c'était de laisser le soir la fenêtre du rez-de-chaussée entr'ouverte ; on ne s'inquiétait plus de l'heure de sa rentrée. Quelquefois Annette, que la pensée de son cousin Richardis empêchait de dormir, entendait grincer l'espagnollette de la croisée du fournil. Elle disait alors en se retournant sur son lit :

— Voilà la Gloriette qui se couche ou qui se lève.

Cette vie de hasard ne causait aucun tort à la santé de la petite fille ; semblable à ces fourmis qui traînent quelquefois des masses plus grosses qu'elles-mêmes, la Gloriette se chargeait de transporter d'un

(1) C'est dans les champs d'oliviers qu'on fait ordinairement sécher le linge après la lessive.

(2) Jardin potager.

endroit à un autre des fardeaux d'une grosseur prodigieuse. Pour expliquer pourquoi elle ne succombait pas à de pareils efforts, on supposait que le Drac portait lui-même les objets confiés à la Gloriette, et que celle-ci marchait légère, insouciant, devant le lutin courbé sous le faix. A force de courir par monts et par vaux, au service de tout le monde, la Gloriette avait amassé quelques sous qu'elle avait transformés en pièces blanches. Le premier usage qu'elle fit de son petit trésor fut d'acheter une paire de souliers fins avec de petites boucles d'argent, semblables en tout à celles du Drac. Le bruit courut que c'étaient les mêmes.

Ce premier luxe, acquis par le travail, rendit la Gloriette plus paresseuse. Elle passait des journées entières au soleil, occupée à regarder ses fins souliers et les petites boucles d'argent étincelantes comme deux étoiles. Lorsqu'on l'appelait pour l'envoyer quelque part, elle répondait souvent : — Je n'ai pas le temps ; — ou bien : Je gâterais mes escarpins. — Il y avait des jours dans la semaine où il était impossible de la rencontrer. On prétendait qu'elle courait les champs avec le Drac, galopant en croupe derrière lui, ou poursuivant à sa suite les lièvres et les lapins du canton.

Cependant la Gloriette grandissait, et l'on commençait à dire dans le village : Cette petite fille tournera mal. — Quelques bonnes femmes reprochèrent à la Gabrielle de la laisser vivre de cette

façon, en dehors de tout principe religieux. Que pouvait-on attendre d'une *caraca* qui n'allait ni à la messe, ni aux vêpres, et qui ne savait peut-être pas que Jésus-Christ était venu sur la terre pour sauver son âme ? — Les dévotes avaient raison, la Gloriette était complètement ignorante en matière de foi. Hormis une espèce de prière en langue inconnue qu'Annette lui avait entendu murmurer le jour de son entrée à l'hostal des Richardis, la Gloriette ne remplissait aucun des devoirs que la religion impose. Elle vivait tout simplement comme les oiseaux et les fleurs qui ne chantent pas des hymnes à l'Éternel, quoi qu'en disent aujourd'hui les poètes vaporeux et mélancoliques. Si elle avait une adoration dans le monde, c'était au soleil qu'elle l'adressait à son insu. Dans les jours ardents de la canicule, elle se couchait le long des murailles blanches, dans les sentiers sans gazon qui serpentent à travers les vignes, et là, les épaules découvertes, les jambes presque nues, elle recevait le dieu par tous les pores, sans faire plus de mouvements qu'une couleuvre repliée sur elle-même.

Les personnes pieuses, jugeant la Gloriette d'après les principes de leur foi, trouvaient cette conduite horriblement scandaleuse, et nous devons convenir qu'à leur point de vue la Gloriette devait être un monstre d'iniquité. Rien de plus innocent pourtant et de plus spontané que les allures de cette jeune fille. Elle avait reçu de la na-

ture méridionale, cette mère féconde et paresseuse, une organisation toute païenne. Néanmoins il fut décidé que la Gloriette serait baptisée, apprendrait le catéchisme, ferait sa première communion et se marierait ensuite d'une manière édifiante avec un brave garçon de l'endroit, le fils de Gabrielle Richardis, par exemple. A la seule idée de cette union qui ne pouvait avoir lieu, en tout cas, que dans deux ou trois ans, l'excellent et niais Bonsoir, de mieux en mieux disposé pour la Gloriette, ne pouvait se défendre de verser des larmes de joie.

— Ah ! ce serait trop de bonheur pour moi, disait-il en secouant la tête. Jamais une pareille fortune ne m'arrivera.

— Qui sait ? disait Annette. Il est possible que notre bon curé apprivoise notre petite folle, et alors...

— Oui, compte là-dessus, et bois de l'eau de roche. Notre curé y perdra son latin, et il s'attirera peut-être quelque méchante affaire avec le Drac.

Malgré les prédictions de Bonsoir, l'éducation religieuse de la Gloriette fut résolue par le conseil des dévotes. Il fut décidé qu'on la baptiserait solennellement. Comme elle n'avait pas de famille, Bonsoir et sa mère furent naturellement choisis pour lui servir de parrain et de marraine. On la revêtit de la robe blanche des catéchumènes, et on la conduisit en grande pompe à la chapelle des fonts baptismaux. La cérémonie dura longtemps. Au moment où le

prêtre prononçait les paroles sacramentelles, la Gloriette remarqua que tout le monde avait les yeux sur lui, et elle profita de cette préoccupation générale pour s'esquiver. Depuis cinq minutes elle étouffait dans le mur vivant qui l'entourait. Sa poitrine manquait d'air. Elle allait se trouver mal. Mince et flexible comme elle l'était, il ne lui fut pas difficile de se glisser subtilement jusqu'à la porte de l'église. Une fois arrivée là, elle s'élança au grand galop du côté des jardins, et deux jours se passèrent sans qu'elle remît le pied dans le village.

La confusion du curé et des assistants fut au comble lorsqu'ils s'aperçurent que la catéchumène avait disparu.

— Je vous l'avais bien dit ! s'écria Bonsoir.

Un doute pénible s'éleva dans l'âme du curé. A quel moment la récalcitrante s'était-elle enfuie ? Le sacrement avait-il été efficacement administré, ou les paroles de la sainte formule s'étaient-elles perdues dans l'air ? Il eût été trop cruel pour ce bon pasteur de penser que, par inadvertance, il avait baptisé le vide. Il préféra croire que la diabolique *caraca* avait reçu les bienfaits du sacrement. Elle fut donc inscrite sur les registres de la paroisse sous le nom de Jeanne-Gabrielle. La Gloriette n'en conserva pas moins le nom de Gloriette.

Les dévotes mystifiées voulurent prendre leur revanche ; elles cherchèrent à ramener au bercail la brebis égarée ; mais Bonsoir, dont la Gloriette avait

réclamé la protection, déclara brutalement que, si quelqu'un tentait d'emmener la petite à l'église malgré elle, il se faisait fort de lui casser bras et jambes. Cette menace effaroucha les dévotes, qui accusèrent alors le Drac de tout le mal qui était arrivé. Le curé répéta l'accusation au prône, et il fit défense à tous les bons chrétiens de donner asile chez eux à une malheureuse *caraca* qui avait des relations avec un esprit de ténèbres. La Gabrielle, femme simple, mais bonne, refusa d'abord de chasser la Gloriette; mais les dévotes menacèrent de mettre le four en interdit; il n'y avait pas moyen de résister. Bonsoir insista cependant de toutes ses forces pour que sa mère fût bon. Tout fut inutile. Annette elle-même ne put fléchir Gabrielle, caractère bon et faible, qui ne savait pas se roidir contre une volonté entourée des prestiges de la religion.

— Ma mère, puisque vous chassez cette enfant, dit aigrement Bonsoir, je ne resterai pas une heure de plus chez vous. Adieu, portez-vous bien. J'ai fini mon apprentissage aujourd'hui, demain je quitte le village pour faire mon tour de France. Si la Gloriette veut venir avec moi, je l'emmène. Dans tous les cas, vous ne me reverrez que dans deux ans.

— Tu pars! tu m'abandonnes! s'écria la Gabrielle en pleurant. Tu préfères donc la Gloriette à ta famille?

— Je la préfère au monde entier, ma mère, répondit Bonsoir avec une emphase si vraie que per-

sonne n'aurait eu le droit de trouver le pauvre garçon ridicule.

— Eh bien ! alors, bon voyage ! Ne remets plus les pieds chez moi, dit crûment la Gabrielle ; je te renie pour mon fils, entends-tu ?

— Vous chassez ce pauvre Bonsoir, murmura alors une voix douce et triste. C'est peut-être à cause de moi ?

La Gabrielle se retourna et vit la Gloriette en pleurs. Cachée derrière les fagots, près du foyer, elle n'avait rien perdu de la conversation de Jean et de sa mère.

— Pourquoi m'avez-vous recueillie ? continua l'enfant sur le même ton douloureux. Il valait mieux me laisser mourir de froid sur le pavé, si vous deviez un jour me mettre à la porte de l'hostal.

Ce reproche bien mérité, adressé à la Gabrielle avec une touchante simplicité, produisit plus d'effet sur son cœur que les aigres supplications de Bonsoir et les vives instances d'Annette. Chez les personnes faibles, tous les mouvements extrêmes se touchent. La Gabrielle était admirablement disposée aux tendres émotions, par cela même qu'elle venait d'atteindre au paroxysme de la colère.

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup en ouvrant ses bras à la Gloriette, je n'aurai jamais la force de renvoyer mon enfant. — Quant à toi, mauvais sujet, ajouta-t-elle en s'adressant à Bonsoir et tâchant de

ressaisir sa colère, ne crois pas que je te pardonne. Je voudrais te voir à cent lieues d'ici.

— Vous ne dites pas ce que vous pensez ; je reste, dit Bonsoir moitié sanglotant, moitié riant, et je sens là, voyez-vous, que je ne vous ai jamais aimée comme en ce moment.

Annette, qui épiait du haut de l'escalier le dernier mot de cette scène, descendit alors comme un tourbillon, et vint se mêler à l'attendrissement général.

— Ma foi ! dit la mère avec un geste de résolution trivial et sublime, advienne que pourra ; maintenant la chose est faite.

— Laissez donc ! s'écria Jean avec une magnifique brutalité, ceux qui ne seront pas contents de vous n'ont qu'à se plaindre à moi ; ils seront bien reçus, je vous en répons.

Un petit rire saccadé retendit du côté des fagots.

— Le Drac ! c'est le Drac ! dit la Gabrielle.

— Que craignez-vous, dit la Gloriette ; le Drac n'est pas méchant. Je suis sûre qu'il vient me prendre pour aller à la foire de Caunes ; vous savez qu'elle commence aujourd'hui. Tenez, ajouta-t-elle en ouvrant la porte, voilà le cheval du Moulin du Roi qui m'attend.

La Gloriette sauta sur une espèce de borne qui servait de montoir, et de là sur le cheval. On entendit dans la rue un grand coup de fouet, et la bête partit au galop.

— Adieu ! à demain, dit la Gloriette.

VI

Quelques jours après cette scène, les dévotes, qui avaient exigé l'expulsion de la catéchumène révoltée, venaient prier la Gabrielle de la reprendre, parce que, disaient-elles, il ne fallait pas désespérer de voir cette fille égarée revenir à de meilleurs sentiments. Dieu veut que le pécheur se convertisse, mais il veut aussi qu'il vive. Abandonner tout-à-fait la Gloriette, c'eût été peut-être la pousser jusqu'au fond de l'abîme. Il valait mieux lui donner asile malgré sa mauvaise conduite; on pouvait tout espérer du temps et de la grâce d'en haut.

La Gabrielle se douta bien que la grâce d'en haut n'était pas la seule considération qui eût tout à coup changé les dispositions de ces bonnes âmes. Elle apprit en effet dans la soirée que les dévotes éprouvaient depuis une semaine ou deux toutes sortes de contrariétés dans leur intérieur. Le Drac les tour-

mentait continuellement par des espiègleries damentales. Prenaient-elles leur livre de prières pour se recueillir dans une pieuse méditation, elles trouvaient sous le sinet, à la place des saintes images, des peintures frivoles qui les faisaient rougir jusqu'au cramoisi. Elles ne pouvaient faire un pas hors de la maison sans faire des chutes ridicules qui excitaient les rires des libertins. M. le curé n'était plus au confessionnal ce père indulgent et causeur à qui il est si doux de raconter ses scrupules de conscience : il était tout à coup devenu sévère, taciturne, presque menaçant ; c'est que le digne pasteur avait eu aussi sa part de contrariétés et de tourments. Le Drac poussait chaque matin l'aiguille de sa montre pour la faire avancer ou retarder, en sorte que le curé était traité de paresseux par les uns et d'indiscret par les autres. On se plaignait de ce que les offices n'avaient plus aucune régularité. La première messe se disait à quatre heures du matin, et les vêpres se chantaient à cinq heures du soir. Une grande partie des fidèles adressèrent à l'évêque du diocèse une pétition tendant à obtenir l'interdiction de monsieur le curé. Deux chantres donnèrent leur démission, et le conseil de fabrique s'abstint de siéger au banc d'œuvre. Le bedeau lui-même retira sa confiance au chef de la paroisse.

Tout ce désordre était causé par le Drac. Bonsoir ne s'y trompa pas. Il devina que plus la Gloriette grandissait, plus le Drac s'attachait à elle. Or,

comme toutes les *amies* du lutin périssaient misérablement, Jean restait quelquefois pétrifié de douleur en songeant à l'avenir de la Gloriette. Il devenait tous les jours plus amoureux et plus inquiet. Sa haine contre le Drac s'augmentait de tout son amour pour la Gloriette. Sur ces entrefaites, Annette se maria avec son cousin Richardis. Les invités dansèrent après le repas de noces. Dès ce moment la Gloriette devint folle de danse ; le carnaval arriva ; Bonsoir ne quitta plus la Gloriette, il se masqua pour la suivre. La Gloriette se faisait un jeu de lui échapper. Au moment où il la croyait à ses côtés, la danseuse frappait du pied et disparaissait au milieu de la foule. La raison du pauvre diable ne résista pas à ces épreuves. Bonsoir tomba dans une sorte de folie particulière, qui se rattachait par un côté aux croyances superstitieuses du pays.

Il y a dans le village, à l'état de tradition constante, une espèce de symbole de foi, relatif au Drac. Tout le monde croit, par exemple, que le Drac ne peut point abuser d'une jeune fille qui n'a pas seize ans : De plus, il ne peut s'en emparer qu'en se révélant à elle avec des attributs diaboliques. Si la jeune fille, effrayée de cette soudaine transformation, pousse un cri de détresse vers le ciel, elle est sauvée. On a aussi la conviction que le Drac souffre, comme un homme, si on le frappe pendant qu'il est revêtu de la forme humaine. Il y a plus : le Drac est sujet, si

cela peut se dire, à des morts temporaires. Lorsqu'on anéantit l'enveloppe matérielle dont il se couvre, il ne peut plus reparaitre sous cette même enveloppe, et pendant huit jours il ne donne aucun signe d'existence. Au bout de ce temps, il lui est permis de se révéler de nouveau, mais sous une autre forme. Bonsoir tira, dans sa tête troublée, les conséquences de cette croyance bizarre. Il se figura que, s'il parvenait à détruire le Drac chaque fois que celui-ci prendrait une forme nouvelle, il finirait par se débarrasser définitivement de son rival. Il se mit donc à l'œuvre avec cette ténacité qui caractérise les fous. Une mouche volait en bourdonnant autour de la Gloriette; aussitôt Bonsoir attrapait l'insecte et l'écrasait sous le talon. Voyait-il un garçon meunier passer au galop devant l'hostal, le malheureux courait après l'homme enfariné et le rouait de coups s'il parvenait à l'atteindre. Un jour, il s' imagine que, pour se rapprocher de la Gloriette, le Drac lui a dérobé sa propre forme. Alors il s'examine des pieds à la tête, se surveille, se soupçonne et craint de remuer, de peur de perdre ses propres traces. Il lui arrive quelquefois de se serrer lui-même dans ses bras, en s'écriant comme l'avare de Molière : — Ah ! coquin, je te tiens ! Le Drac était si fin, et Bonsoir si dépourvu de ruse, que celui-ci ne devinait jamais le véritable déguisement de son rival.

Cependant la Gloriette approchait de sa seizième

année. Sa taille s'était élevée, arrondie. Son regard avait un rayonnement inquiet et ardent. Sa bouche, plus vermeille, avait acquis des reliefs et des contours qui lui manquaient. Elle s'était pour ainsi dire dépliée comme ces feuilles d'avril qui se développent aux premiers rayons de mai. Le sang affluait plus vite au front et au cœur. Son teint, presque noir autrefois, s'était merveilleusement éclairci. Une belle nuance brune colorait sa peau fine, transparente, sous laquelle on voyait se dessiner les plus petites veines. Les épaules, encore imparfaites, avaient des ondulations charmantes qui s'accordaient avec le mouvement du sein. Enfin la Gloriette en était à ce moment délicieux où le voile tremble sur la statue, animée déjà par la vie intérieure. Quoique fou, Bonsoir sentait que ce n'était plus là cette enfant aux brusques allures qu'il avait d'abord détestée. Lorsqu'elle marchait, ses mouvements avaient quelque chose qui attirait, comme le flot attire le flot. On surprenait dans ses yeux d'éclatantes lueurs dont on était ébloui. Sa parole même, autrefois si enfantine et si gaie, réveillait dans le cœur de Jean une sorte d'écho douloureux.

— Gloriette, lui dit-il un soir en la regardant avec ces yeux de fou qui semblent flotter dans une autre atmosphère que la nôtre, il faut que je te dise quelque chose qui te fera en même temps du plaisir et de la peine. Je trouve que tu deviens trop belle. Ne ris pas, c'est un mauvais signe. Je sens que tu

ne peux pas rester comme cela. Je devine que tu vas nous quitter. Annette, ma mère, vous ne remarquez pas que, lorsqu'elle marche, ses pieds ne touchent pas la terre ?

— Pauvre fou, dirent Annette et Gabrielle en hochant la tête.

— Pour moi, continua Bonsoir, depuis ce matin, je vois le jour entre le plancher et ses pieds toutes les fois qu'elle bouge.

La Gloriette se mit à rire et vint s'asseoir sur les genoux de Jean.

— Comme elle est légère, mon Dieu ! Je suis sûr qu'elle ne pèse pas une once.

Bonsoir se cacha les yeux avec ses mains, puis, repoussant la jeune fille :

— Va-t-en, va-t-en ! dit-il ; si tu restais encore une minute sur mes genoux, tu me tuerais. Il me semble que je vais me trouver mal, si te je regarde encore. Ça ne dépend pas de moi, vois-tu. Ma vie est attachée à la tienne.

Comme la Gloriette se levait, Bonsoir, oubliant déjà ses dernières paroles, la retint par un mouvement instinctif sur ses genoux.

— Tu me quittes déjà, ma fille ! Où veux-tu aller ? Reste encore un peu comme ça ; j'ai mille choses à te dire. Attends, je cherche une idée qui me trotte tout ce soir dans la tête, et qui vient de m'échapper.

— Si c'était un papillon, dit la Gloriette, nous le poursuivrions ensemble ; mais une idée...

— Tais-toi ! je crois que je la retrouve. Oui, oui, la voilà, je la tiens. Tout à l'heure, en tisonnant le feu, je pensais que tu étais maintenant une grande fille. Tu devrais songer à te marier.

— Me marier ! s'écria la Gloriette en éclatant de rire, et avec qui ?

— C'est toi que cela regarde ; tu peux choisir. Depuis le carnaval, tous les jeunes gens du village raffolent de toi.

— Et d'où tires-tu cela, mon pauvre Jean ? Tous me font la cour, c'est vrai ; mais aucun ne voudrait m'épouser. Qui suis-je ? Une fille sans parents, sans fortune, sans état ; une vagabonde sans feu ni lieu ; une paresseuse qui passe sa vie à courir de côté et d'autre, qui fait toute espèce de choses, et qui ne sait rien faire. J'aime le grand air et le soleil ; mon mari voudrait me tenir à l'ombre. J'aime le bal et les mascarades ; mon mari m'enverrait à la messe et aux vêpres. J'aime enfin ma liberté tout entière ; et mon mari voudrait être le maître chez lui. C'est ça qui ferait un beau ménage ! Mon mari crierait. moi, je chanterais. Il prendrait la pelle, je prendrais les pincettes. Nous nous battrions comme des enragés, et un beau matin tout le village dirait que la Gloriette a fait mourir son mari à petit feu. Non, non, pas de mari, pas le plus petit mari ! Je n'en veux pas, je n'en prendrai pas. Je le tuerais ou il me tuerait, et ce serait dommage, car il pourrait être un brave garçon comme je suis une bonne fille.

Deux anges... séparés; ensemble... deux démons !
Je préfère manger, dormir, courir, me divertir
selon mon caprice et mon plaisir.

Etourdi par ce babil intarissable, sautillant, désordonné, véritable cascade d'eau vive tombant dans un abîme, Bonsoir avait perdu le fil de ses idées. Gabrielle reprit la conversation où son fils l'avait laissée.

— Comment ! parmi tous nos garçons blonds ou bruns, petits ou grands, riches ou pauvres, tu n'en vois aucun qui te plaise ?

— Aucun.

— Il faut avouer que tu es une singulière fille, dit Annette. Moi, je n'y ai pas mis tant de façons. Dès que j'ai vu mon cousin Richardis...

— Est-ce que j'ai des cousins, moi ? s'écria la Gloriette.

— Prends garde ! reprit Annette. Te voilà bonne à marier ; ton heure est venue. Si tu la laisses passer, sais-tu ce qu'on dira ? La Gloriette a de bonnes raisons pour n'aimer personne ; elle est la fiancée du Drac.

— Le Drac, oui, le Drac, c'est lui qui te menace, ma chère enfant ! s'écria la Gabrielle ; songe que tu es entrée aujourd'hui dans ta seizième année. Si tu savais, mon Dieu ! tous les malheurs qui peuvent t'arriver. Mais non, il faut espérer que rien de tout cela n'arrivera. Promets-nous au moins de ne pas

sortir cette nuit. Nous ne serions pas tranquilles sans cela.

La Gloriette regarda Gabrielle et Annette avec un air de douce moquerie, puis elle haussa les épaules et leur dit : — Vous êtes des peureuses, je ne vous promets rien. Adieu ! Bonne nuit ! Je vais me coucher dans le fournil.

Elle se leva rapidement, et rejetant en arrière les plis de sa robe, elle s'élança en trois bonds dans l'escalier.

— Jean, dis-lui de rester, retiens-la, cours après elle, s'écrièrent à la fois les deux femmes.

Mais Jean ne fit aucun mouvement. Le regard flottant, la bouche indolemment ouverte, il s'amusa à déplacer avec les pincettes les charbons enflammés.

— Eh bien, tu ne bouges pas ? Tu la laisses partir ? Mais tu n'entends donc rien, malheureux ?

— Je vous entends parfaitement, je ne suis pas sourd, répondit Bonsoir avec une quiétude admirable. Moi aussi, j'ai craint longtemps pour cette chère Gloriette ; mais c'est que je n'avais pas réfléchi. Je ne sais pas pourquoi je lui demandais, tout à l'heure, si elle ne pensait pas à se marier. Elle n'est faite pour personne ici-bas, pas plus pour le Drac que pour moi. La Gloriette a besoin, pour vivre, d'air et de liberté. Si le Drac veut la violenter, elle déploiera ses petites ailes, et, ma foi ! plus de Gloriette ! Le Drac aura affaire à un oiseau.

— Ton pauvre frère déraisonne ce soir plus que jamais, dit tout bas la Gabrielle à sa fille. Le plus sûr est de prier Dieu pour qu'il n'arrive pas de malheur à notre chère enfant.

Comme Annette et sa mère s'agenouillaient, un cri aigu, désespéré, retentit dans le fournil. Gabrielle, Annette et Bonsoir lui-même tressaillirent de frayeur. Un frisson glacial envahit tous leurs membres, et les frappa d'une paralysie momentanée. Lorsqu'ils furent revenus de leur torpeur, ils descendirent tous trois dans le fournil. A la lueur de la lampe, ils parcoururent d'un coup-d'œil toute l'étendue de cette vaste salle. Un silence complet y régnait, comme si rien d'extraordinaire ne s'y était passé. Une seule chose troubla l'imagination des Richardis. En s'avançant vers le milieu du fournil, une bouffée d'air froid vint les frapper au visage et éteindre la lampe dans la main de Gabrielle. Ils crurent d'abord à quelque influence surnaturelle; mais ils s'aperçurent bientôt qu'à côté d'eux une large croisée était ouverte à deux battants.

— Mes enfants, dit la Gabrielle, allumons notre cierge de la Chandeleur, et prions pour l'âme de la Gloriette.

Avant de remonter au premier étage, Gabrielle voulut refermer la croisée.

— Gardez-vous en bien, lui dit Jean. C'est par là qu'elle reviendra.

VII

Les Richardis veillèrent et prièrent toute la nuit. Aux premières blâpcheurs de l'aube, comme le cierge pâlisait en mêlant sa flamme bleuâtre à une lumière plus puissante, les têtes fatiguées s'inclinèrent dans une sorte d'assoupissement douloureux. Une joyeuse explosion de petits cris rapides, perçants et remplis d'une bizarre harmonie, interrompit bientôt ce sommeil factice. Les Richardis ouvrirent les yeux et virent planer dans l'air une gracieuse hirondelle qui était entrée avec le premier rayon du soleil, et qui tournait autour d'eux en gazouillant et en battant des ailes avec une rapidité prodigieuse.

— C'est elle, c'est elle ! s'écria Bonsoir avec l'accent d'une joie infinie. Ma mère, ma sœur, la voyez-vous ? C'est elle, c'est la Gloriette ! Ne la reconnaissez-vous pas à son langage ?

Comme il parlait ainsi, l'hirondelle, un moment suspendue sur sa tête, partit tout-à-coup comme un

trait, et se perdit dans les hauteurs azurées de l'atmosphère. Quelques secondes après, elle reparut sous les fenêtres des Richardis, et par un rapide mouvement de va-et-vient, elle rasa mille fois, en passant et repassant, les tuiles rouges de l'hostal. Bientôt après, fatigué peut-être de ses évolutions précipitées qui semblaient prouver qu'il était poursuivi, le gracieux oiseau se mêla à un groupe d'hirondelles qui se mirent aussitôt à exécuter les mêmes mouvements. C'est depuis ce temps, me disait la vieille Anne Richardis, que les hirondelles, différentes en cela des autres oiseaux, semblent dans leur vol capricieux, rapide et continu, éviter un invisible ennemi, acharné à les poursuivre. Cet ennemi, c'est le Drac.

Bonsoir resta tout le jour à la fenêtre, occupé à suivre du regard les arcs gracieux que décrivaient les hirondelles au-dessus des maisons du village. Lorsque la nuit tomba, il ferma tristement les volets et vint s'asseoir à table auprès de sa mère et de sa sœur ; mais au lieu de manger, il croisa ses coudes au-dessus de son assiette et se mit à gazouiller pendant le souper. C'était une nouvelle folie qui succédait à l'ancienne. Le pauvre Bonsoir s'imaginait depuis quelques minutes qu'il était devenu hirondelle. Ainsi se justifiaient tant bien que mal les paroles qu'il avait dites la veille à la Gloriette : « Ma vie est attachée à la tienne. » Se croyant destiné à voler, il s'élança un soir par la croisée du

premier étage et se brisa le crâne sur le pavé. La Gabrielle, déjà affaiblie par l'âge, ne résista pas à la douleur que lui causa cet accident. Elle alla bientôt rejoindre son fils au cimetière, sous les figuiers qui tapissent les murs de la chapelle de Notre-Dame. Le vieil hostel de la rue de la Fontaine devint ainsi l'héritage d'Annette. Son mari étant son cousin paternel, le fournil demeura encore dans la famille, qui le possède depuis des siècles.

L'hirondelle des Richardis existe toujours, et lorsque le Drac devient amoureux d'une jeune fille, l'oiseau vient, dit-on, murmurer de bons conseils à l'oreille de la pauvre enfant. C'est ainsi que cette âme charmante, exilée dans l'air, qui devient, selon le mot de la bonne marraine, un véritable purgatoire pendant la mauvaise saison, répare indirectement le scandale qu'elle a causé autrefois dans le village. A mesure que les années s'écoulent, les apparitions de la bienfaisante hirondelle deviennent de plus en plus rares. Lorsqu'on ne parlera plus du Drac, on se taira sur la Gloriette. J'ai voulu raconter en peu de mots cette merveilleuse histoire avant que l'oubli en eût effacé les traits les plus curieux. Ce matin, comme je la terminais, une hirondelle, la première que j'ai vue cette année, est venue voltiger devant ma fenêtre ouverte, à deux doigts de ma plume. Il y avait là de quoi écrire un nouveau chapitre à la suite de ce conte : je me suis contenté de le rêver.

LE CURÉ DE MINERVE

I,

Partout où croissent des oliviers, dans l'ancienne Narbonnaise, le nom de Minerve reste encore attaché au sol comme une trace indélébile de la domination des Romains. La fontaine, le bois, le moulin de Minerve se rencontrent à chaque pas sur cette terre latine. A vingt lieues des Pyrénées se déroule un riche pays, moitié plaine, moitié montagne, où tiendraient sans effort deux petits duchés allemands, ce canton c'est le Minervois ; une trentaine de communes populeuses dont chacune porte le nom de Minerve et se pare d'une gracieuse ceinture d'oliviers.

Le plus joli de ces villages, adossé à la montagne, se relie au bas pays par de verdoyantes ondulations qui forment en se prolongeant des abris naturels contre les terribles vents du midi. Les jardins potagers, la vigne, les prairies, le maïs et l'inévitable olivier atteignent à peine les premières maisons de la Celle-Minerve qui s'en va cacher ses derniers toits jusque sous le dôme des châtaigniers. D'après une tradition locale, ce bourg isolé aurait été jadis une grande ville unie à Narbonne par une voie romaine. Sur le passage présumé de cette voie, au milieu d'une vigoureuse touffe d'oliviers noirs, s'élève une petite chapelle circulaire dédiée à sainte Minerve, vierge et martyre. Deux nefs concentriques, séparées par de gros piliers, tournent autour d'un autel de marbre blanc placé au centre de l'édifice. Derrière l'autel, on aperçoit dans un large cadre de bois une image assez curieuse de la sainte. La patronne du Minervois est représentée avec les attributs d'une vierge sage de l'Évangile, abritant de sa main la lampe mystique. Au fond du tableau se tient immobile un hibou, dilatant ses prunelles rondes où semble brûler une huile d'or.

Les habitants du Minervois, et les gens de la Celle en particulier, gardent depuis des siècles une profonde vénération pour cette image ; tous les enfants du pays sont portés à la chapelle dès qu'on les a baptisés. Sainte Minerve donne de l'esprit aux garçons et de la sagesse aux filles. On dit prover-

bialement d'un idiot « qu'il n'a pas été porté à la chapelle, » et d'une fille étourdie « qu'elle n'a pas été présentée à sainte Minerve. » La bienheureuse image rend d'ailleurs d'autres services au canton : elle défend les oliviers contre la gelée, et protège généralement tous les fruits de la terre. Pour que tant d'oliviers affrontent chaque année la bise d'hiver, il faut que le curé de la Celle chante bien des messes à l'autel de la sainte. Aussi le revenu de la cure, bon an mal an, vaut-il à peu près celui d'un petit évêché. Tous les prêtres appellent en plaisantant leur confrère de la Celle : « Monseigneur des Oliviers. »

Monseigneur des Oliviers se nomme aujourd'hui, de son vrai nom, M. Labatut. C'est un homme de paix et de sens, qui a refusé plusieurs fois d'être chanoine et qui ne reçoit pas *L'Univers*. « La paix ! la paix ! la paix ! » telle a été la devise constante de sa vie ; il répète ces mots à tout propos, et même sans motif, comme le refrain d'une chanson dont il aurait oublié les couplets. Assez lettré, sous des dehors rustiques, il se pique de correction en patois, et il émerveille souvent ses paysans par l'élégante simplicité de ses prônes du dimanche. Sa figure épanouie respire la bonté ; une malice innocente relève quelquefois sa lèvre vermeille. On ne lui connaît guère qu'une passion ; mais elle lui coûte fort cher : il collectionne à grands frais toutes les variétés de l'espèce volatile et jamais ses convives

n'ont eu à se plaindre de ce goût de fermier naturaliste. La basse-cour, la volière et le colombier sont les trois merveilles du presbytère. C'est dans sa basse-cour rafraîchie par un jet d'eau, c'est au milieu de ses ouailles ailées, comme il les appelle, que le bon pasteur va se délasser de ses loisirs. On le trouve là disant son bréviaire et semant à poignées le grain sur ses pas. Il marche doucement sur le sable fin, précédé de sa pintade favorite, ayant par moments sur l'épaule un pigeon culbuteur, et toujours suivi d'un superbe coq d'Ummérapoura qui domine tout un sérail de poules cochinchinoises. Quand cette escorte bigarrée crie trop fort, le curé ferme son bréviaire, et d'un air très-sérieux laisse échapper son grand mot : « la paix ! la paix ! la paix ! »

Un de ses paroissiens d'été, jeune citadin de Narbonne, qui a une maison de campagne à la Celle, m'a procuré l'honneur, en 1848, de m'asseoir à la table de M. Labatut. La chère fut excellente, il m'en souvient, et la conversation pleine d'un attrait imprévu, grâce à la sottise du Narbonnais qui fournit à notre amphitryon une belle occasion de se mettre naïvement en scène. M. Raoul Collet, antiquaire de province tout glorieux de correspondre une fois l'an avec M. Mérimée, de Paris, entreprit, au dessert, de démontrer à M. Labatut que sainte Minerve, la vierge sage, avec son hibou et sa lampe, n'était autre que la fille de Jupiter, la déesse Minerve, symbole païen de l'intelligence et de la sagesse.

— Votre chapelle circulaire, dit-il, est tout bonnement une ancienne *cella* ; d'où vient, sans aucun doute, le nom même de la Celle-Minerve, en latin *cella Minervæ*.

M. Labatut sourit dans son verre où le bout de son nez prenait des reflets roses, tandis que M. Raoul Collet se reposait de son éloquence en faisant claquer son cure-dent du bout de ses doigts.

— Auriez-vous quelque chose à m'objecter ? demanda triomphalement le Narbonnais. Je discuterai vos arguments ; parlez, parlez donc.

— Oh ! point de discussion, répondit le curé. La paix, mon ami, la paix ! Quand le diable se fit vieux, il devint ermite, dit-on ; comme tu es un savant, tu as peut-être découvert qu'il en est de même des anciennes déesses, qui devinrent des saintes sur leurs vieux jours. Je ne m'y oppose nullement, mon ami ; je croirai, si tu veux, que tu as raison. Mais... ajouta-il en donnant à Raoul une petite tape d'évêque, mais tu n'aurais pas tant d'esprit aujourd'hui, petit ingrat, si je ne t'avais moi-même présenté tout enfant à l'autel de sainte Minerve.

Le jeune antiquaire comprit la leçon et se tut. Il rougissait presque de sa sottise lorsque, par une inspiration de bonté ou de malice, notre amphitryon reprit pour son compte la thèse abandonnée et se mit à la développer ingénieusement jusqu'à cette plaisante conclusion :

— S'il est vrai, comme le soutient Raoul, que notre bienheureuse patronne ne soit qu'une ancienne déesse travestie, que devient alors le pauvre curé de la Celle, ici présent? Ce n'est plus un ministre de la religion catholique, apostolique et romaine : c'est tout bonnement un curé de Minerve! Eh! savant, qu'en dis-tu? ajouta le digne homme en tirant amicalement l'oreille au glorieux correspondant de M. Mérimée. Me prends-tu, oui ou non, pour un prêtre de Minerve, et mes paroissiens sont-ils des païens?

— Allons visiter votre basse-cour, répondit Raoul d'un ton aigre-doux, et ne parlons, je vous prie, ni en bien ni en mal des vos excellents paroissiens. Ce sont des chrétiens de l'âge d'or, je le sais; mais je n'ai nullement envie de me brouiller avec eux par ce temps de révolution.

— Hein! qu'est-ce que j'entends? dit le curé comme s'il sortait d'un rêve. Tu parles de révolution, Raoul? Sommes-nous donc à Paris ou à la Celle-Minerve? Où prends-tu la révolution, mon ami? L'as-tu coudoyée ce matin dans un chemin creux? L'aurais-tu rencontrée ce soir sous un bouquet d'oliviers?

— Chut! murmura Raoul en jouant l'épouvante; ne craignez-vous pas, M. Labatut, qu'elle ne vienne de nouveau frapper à la porte de votre presbytère? Avez-vous oublié déjà ce qui vous est arrivé à la suite d'un certain sermon?...

— Le sermon sur la Paresse ? interrompit le curé.

— Ah ! tenez , quand j'y pense , cela me révolte , et c'est bien malgré moi que j'ai fait allusion...

— Aux fureurs révolutionnaires de mes paroissiens ? J'apprécie ta délicatesse , mon garçon , et je t'en remercie . Mais tu ne comprends absolument rien au caractère inoffensif de ces braves gens . Vous allez en juger vous-même , monsieur , ajouta le curé en se tournant vers moi ; car je tiens à vous conter , pour votre édification , la piquante historiette qui donne la chair de poule à notre ami Raoul . Vous verrez , par cette anecdote , par ce petit trait de mœurs (le fait ne mérite pas d'autre nom) , que mes bons Minervoises ne ressemblent nullement , Dieu merci , à ces abominables villageois des grandes routes , francisés et dénaturés par les allants et venants de tout pays . Ce sont des enfants chatouilleux et naïfs , ingénus et malins , de véritables Tourangeaux du midi qui auraient fait autrefois les délices du curé de Meudon , et que le curé de la Celle aime de tout son cœur . Si parfois , le dimanche , ils bourdonnent autour de ma chaire quand je prêche , c'est comme un essaim d'abeilles autour de leur ruche . Elles aiment bien leur ruche , allez , quoiqu'elles bourdonnent à leur aise , les jolies abeilles de mon jardin ! Les révolutionnaires de Raoul , monsieur , m'ont donné , il y a trois mois , une ingénieuse leçon de charité chrétienne... Puis-je leur en vouloir ? Je m'en remets là-dessus à votre première impression .

M. Labatut s'assit et nous fit asseoir près de lui, devant le jet d'eau qui babille au centre de sa basse-cour. Étonné de son calme, je me demandais, en le considérant avec attention, si quelque amertume secrète n'allait pas se trahir sous cette apparente sérénité. Une haleine du soir courut dans ses cheveux et les rejeta vers les tempes en laissant le front à découvert. Pas une ombre fugitive sur ses traits. Je ne lus sur son front qu'une sensation de bien-être : M. Labatut se souvenait... et il souriait à ses souvenirs !

La pintade favorite était là, curieusement tapie dans un pli de soutane, et les poules de Cochinchine passaient et repassaient autour de nous, tandis que le grand coq d'Umérapoura, planté sur ses deux jambes massives comme deux piliers de pagode, suivait d'un regard ombrageux les moindres mouvements de ses poules, de la pintade et du curé. Une note perçante et mélancolique, le cri prolongé d'un hibou, retentit en ce moment dans le lointain. L'oiseau de Minerve me parlait de la Grèce antique ; le coq et ses poules me rappelaient, par leurs formes étranges, les énigmes de de l'extrême Orient, à l'heure même où un curé de village me récitait ce plaisant conte, digne de figurer parmi les joyeuses nouvelles du temps de Marot.

M. Labatut commença ainsi :

II

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
Ainsi soit-il !... »

Ceci est mon sermon sur la Paresse : vous saurez plus tard ce qui s'ensuivit ; il faut que chaque chose vienne à sa place : on ne commence pas la messe par l'*Ite, missa est*.

J'avais pris pour texte de mon sermon ces admirables paroles de l'Évangile : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, non pas telle que le monde la donne..., etc. »

Et sans autre préambule, j'ajoutai aussitôt :

« Qui de vous, mes frères, a la paix du Seigneur ? Qui de vous ici n'est sans cesse en querelle avec sa conscience, cette bonne ménagère dont les tendres reproches mettraient l'ordre dans chaque maison s'ils étaient toujours écoutés ? Mais hélas ! dès que la conscience s'avise de parler, vous détournez la tête, vous vous bouchez les oreilles, et c'est pour

cela que vous ne goûtez jamais le repos au dedans de vous-mêmes, ni dans votre maison, ni dans votre champ, ni dans votre lit.

« Pour avoir la paix, mes enfants, je ne connais qu'un moyen : c'est de chasser de votre âme un mauvais compagnon qui la trouble ; je veux dire le péché....

« ...Mais, monsieur le curé, nous ne tuons pas, nous ne volons pas ; nous faisons strictement maigre le vendredi et le samedi... et souvent le dimanche quand la graisse commence à manquer au fond des pots. Il nous est même arrivé plus d'une fois de jeûner sans être en carême et sans que l'almanach marquât les Quatre-Temps. Ainsi donc, quel mal faisons-nous, et quel est notre péché, à nous autres pauvres gens ?...

« Point d'échappatoire, mes frères. Soyez un instant de bonnē foi. Mettez les coudes sur vos genoux et réfléchissez sur vous-mêmes. Dès que vous saurez qui vous êtes, vous saurez aussi par où vous péchez.

« Qui êtes-vous donc, qui êtes-vous tous ? répondez ! Chacun de vous en naissant (c'est un dicton du pays) a vu sécher sur une chaise, au soleil, une mauvaise paire de chausses terreuses. Et quelles étaient ces chausses, vous en souvenez-vous ? C'étaient celles de votre père ; toutes sales et toutes béantes, elles vous disaient fort bien sans parler : « Tu es né
« travailleur de terre, mon ami ; console-toi de

« n'être pas né fils de prince. Ainsi l'a voulu le bon Dieu. »

« Si je vous demande maintenant quel est le péché du travailleur de terre, vous me répondrez tous ensemble : « C'est la paresse ! » Oui, mes frères, c'est la paresse ; tel est le mauvais compagnon qui vous suit et qui met en fuite votre ange gardien.

« Quand je passe sur un chemin, je vois, des deux côtés, des hommes et des femmes qui sont là pour travailler sans doute ; oui, je vois les ouvriers dans leur atelier : mais la paresse les berce et la besogné languit.

« Voilà un laboureur dans un champ, voilà un journalier dans une olivette, voilà un faucheur dans un pré. Savez-vous exactement ce que font ces hommes ?...

« Ce qu'ils font ? Eh ! le faucheur fauche, le journalier pioche, le laboureur-laboureur !

« Non, mes frères, non. Le premier s'assied comme un tailleur et passe des heures entières à affûter son outil. Le second plante vaillamment sa pioche dans le sol... et se repose à l'ombre, sous un olivier. Quant au laboureur, son travail est plus compliqué : il souffle dans ses mains, s'il fait froid ; il s'éponge le front, s'il fait chaud ; il présente à l'air son doigt mouillé pour savoir d'où vient le vent ; il nettoie la charrue sans nécessité ; il s'accoude en sifflant sur le mancheron ; et les bœufs, qui s'ennuient, le regardent de travers avec des

yeux méprisants. Si ces animaux pouvaient parler, ils gronderaient l'homme sur sa paresse.

« Laboureur, mon ami, tu gagnes mal ton salaire, et, si tu entres jamais au paradis, c'est qu'au-paravant tes bœufs auront passé par le trou d'une aiguille.

« Voici maintenant les piocheurs en bataille : il y a un chef en avant, une espèce de capitaine qui, j'en mettrais la main au feu, n'a jamais été devancé par ses soldats. Ce n'est pas ici comme dans un bon régiment où tout le monde manœuvre à la fois. Chaque journalier tire à droite ou à gauche, selon sa fantaisie. J'en vois un qui bâille comme une hutfre, un autre qui bat le briquet en mesure, un troisième qui se mire amoureusement dans le goulot de sa bouteille, un quatrième qui bavarde de long en large sur le tiers et le quart... Arrêtons-nous là : quand il s'agit de babil, les femmes se montrent cent fois plus diligentes que les hommes.

« Regardez par curiosité cette troupe d'émoussées. Les deux mains croisées sur la massue au repos, la tête tournée vers les chemins de traverse, elles parlent toutes à la fois, elles se querellent l'une l'autre et interpellent les passants avec de grands éclats de rire. Ah ! si tous ces bras se remuaient aussi lestement que ces langues, il n'y aurait bientôt plus une motte de terre à briser dans tout le canton !

.....
« Pères de famille qui m'écoutez, employez tous

vos efforts à préserver vos garçons et vos filles du péché de paresse. Ce péché, mes frères, est d'autant plus dangereux qu'il se glisse sournoisement parmi vous comme une fouine dans un poulailler. La Paresse a une lancette fine comme un cheveu (c'est la lancette du diable) ; elle vous saigne d'un seul coup à la grosse veine du bras, et vous suce peu à peu tout votre courage, comme la fouine suce le sang d'un poulet. »

prit un léger tremblement dans les genoux comme je quittais mon surplis. Je commençais à me trouver mal à l'aise des louanges du vicaire-général.

Il partit après dîner : ma poitrine se dégonfla. J'avais encore du souci pourtant, et j'allongeais tristement la lèvre en redisant tout bas à plusieurs reprises : « Que doit-on penser de mon sermon ? » Comme je mettais le nez à ma fenêtre pour respirer, j'aperçus tout frétilant sur sa porte mon voisin Gazel le savetier. Sa gaieté de moineau franc me fit envie, et je l'invitai à venir causer avec moi.

— Hé ! là-bas, Jeanti Gazel !

— Hé ! là-haut, monsieur le curé !

Le reste de la conversation fut exprimé dans le langage abrégé de la pantomime, si familier aux populations du Midi. Gazel me répondit par trois signes : 1° que sa femme était absente ; 2° qu'il avait un enfant à bercer ; 3° qu'il ne pouvait pas plus quitter son poste qu'une sentinelle ne peut jeter son fusil. Cette gesticulation expressive me dérida ; je descendis en courant chez le savetier.

Tu connais Jeanti Gazel, Raoul ; mais pour vous, monsieur, qui êtes étranger au pays, voici tout le personnage en trois mots. Gazel est savetier, poète et vigneron. Très-bon savetier, dit-il, médiocre vigneron, mais excellent poète ! Il a composé une chanson où il avoue que

. des têtes légères
Il est la plus menue,

et que ce qui tourne sur ses épaules se réduit

A une once de folie
Sur un grain de vanité.

Un grelot dans la cervelle, une crête sur le front,
tel est, de son propre aveu, maître Joanti Gazel !
Répertoire vivant des vieilles poésies en langue
d'oc, il sait sur le bout du doigt les plus beaux
chants, depuis la fameuse complainte de Gaston
Phœbus :

Ces montagnes,
Qui sont si hautes,
M'empêchent de voir
Où sont mes amours...

jusqu'à cette jolie pièce qui date peut-être aussi du
temps de Gaston :

Là-bas, dans la prairie,
Il y a un peuplier creux,
Le coucou y chante
Et même il y a fait son nid..

Toujours prêt d'ailleurs à enfiler des rimes, il
tire chaque semaine de son sac tantôt un Noël ou
un cantique, tantôt des couplets sur les veuves co-
quettes, et sur ces maris imbéciles que nous appe-
lons *Jean-femme*, tantôt de véritables comédies
satiriques jouées sur une charrette, en carnaval,
par des acteurs enfarinés. C'est dans sa boutique
sans enseigne que sont réellement installés la librairie,
le théâtre et la gazette du village. Il n'a fermé
qu'une fois sa porte, et c'était pour aller à Toulouse

entendre son confrère Jasmin, le poète-barbier d'Agen. Quand il revint de son voyage, la crête de vanité avait poussé sur son front. Il l'avait entendu, au Capitole, ce poète patois qui rimait tout bonnement en mauvais français, et il s'écriait triomphalement dans les rues de Toulouse : « Ça, un poète du Midi ! Vous êtes des niais : ce n'est qu'un pruneau de Tours qui veut se faire passer pour une prune d'Agen ! »

Jeanti Gazel n'est pas ambitieux. Il vit au jour le jour de sa boutique et de sa vigne. « Si les sabots se ressemelaient, dit-il quelquefois, mon ami Jeanti serait millionnaire ; et si le roi de France parlait patois, mon ami Jeanti serait un grand homme et donnerait dans Paris le bras à la reine. » Il ne se plaint jamais autrement de la destinée. Gazel est d'ailleurs bon chrétien, malgré ses espiègleries de nature. Je n'ai pas dans la paroisse de serviteur plus dévoué : mais je n'y trouverais pas, en revanche, de juge plus indépendant ni de critique plus baillard.

C'est à lui que j'allais m'adresser pour éclaircir ce doute : « Que pense-t-on de mon sermon ? »

Dès qu'il m'eut introduit dans sa boutique, il releva la manche de son bras droit, et mettant à nu la saignée : — Jamais la *lancette du diable* n'a touché là, me dit-il, jamais votre *fouine* n'a mordu ceci, quoique j'aie vu tout enfant sécher au soleil les *chausses terreuses* de mon père. Votre sermon d'ail-

leurs était des plus beaux, mais non pas des plus doux, je m'en vante. Vous avez crié, je vous en avertis, vous qui parlez si posément ! Vous avez roulé les yeux, vous avez enflé les joues, vous avez serré le poing, enfin vous vous êtes mis en colère. Tout cela, je le répète, tout cela était fort beau ; mais, à vous voir si rouge et si animé, j'ai cru un instant (vous ne m'en voudrez pas, monsieur le curé), oui, j'ai cru réellement que le... Saint-Esprit vous emportait. Au reste, voilà qui est convenu maintenant : nous ne sommes dans la paroisse qu'une bande de paresseux. Ah ! vous nous avez bien dit notre fait, et nous aurons désormais une belle réputation dans le canton !

Je lui pris les deux mains en soupirant, tandis qu'il détournait la tête d'un air boudeur :

— Mon pauvre Jeanti !... mes pauvres enfants ! vous êtes donc bien fâchés contre M. le curé ?

— Nous, fâchés ? que non pas, mais nous avons malheureusement notre gloriole, et puis... notre caractère est connu depuis fort longtemps... Nous sommes des gens très-chatouilleux... oh ! très-chatouilleux, monsieur Labatut.

Je m'en retournai au presbytère sans autre éclaircissement. Quand je remontai à l'église pour chanter les vêpres, rien ne me parut changé dans le pays. Tout le monde me saluait avec respect, les hommes en se rangeant sur mon passage et se dé-

couvrant d'un geste majestueux , les femmes en me tirant prestement leur révérence.

Pas une trace d'irritation , pas le plus léger signe de bouderie ! Je m'endormis le cœur content , l'esprit tranquille , et pourtant je revis en songe les yeux pétillants de Jeanti Gazel. Le malin savetier me montrait de nouveau son bras nu , en me répétant sur tous les tons de sa petite voix aigrelette :

— Nous sommes des gens très-chatouilleux , oh ! très-chatouilleux !

IV

Le lendemain matin, avant l'aube, devinez un peu qui m'éveille en sursaut. Ni une aile ni une patte n'ont encore remué dans ma basse-cour, et déjà les volets de ma chambre s'ouvrent avec fracas.

— Levez-vous, levez-vous, monsieur le curé : il y a une pauvre femme qui se meurt !

Je m'élançe vers ma soutane et je tombe dans les bras de Jeanti Gazel, qui, sans me consulter, m'habille en un clin d'œil de pied en cap avec des hardes de paysan.

— Venez, venez ; la pauvre âme agonise, et ne se doute même pas de son état : votre robe de prêtre l'aurait effrayée.

Nous descendons en courant l'escalier : c'est un véritable enlèvement. Un reste de sommeil pèse sur mes sens et sur mon esprit, je marche dans un brouillard, je crois rêver. Au bout du village, dès que le mouvement et la fraîcheur du matin m'ont enfin

dégourdi, je cherche naturellement à m'orienter en me frottant les paupières.

— Où sommes-nous donc, et où allons-nous ?

Trente voix me répondent en chœur : « Bonjour, monsieur le curé, » trente chapeaux s'agitent en l'air, trente têtes découvertes se balançant de haut en bas : une vraie fantasmagorie ! je compte les chapeaux, je compte les têtes ; je tâche, par un effort énergique, de ressaisir mes esprits, et je vois devant moi la figure souriante de Jeanti Gazel qui me montre du doigt, au centre du groupe, une large feuille de papier blanc roulée au bout d'une perche. une sorte de bannière où se lisent ces mots :

« Nous sommes la grand'bande des paresseux. »

La *bande des paresseux* se compose exclusivement de journaliers armés de pioches, de bèches, de faulx et d'autres instruments de travail.

— Demi-tour à droite, en avant, marche !

A ce commandement de Jeanti Gazel, la petite troupe s'ébranle et m'entraîne rapidement avec elle. Vous figurez-vous mon étonnement ? « Ah ! me dis-je en moi-même, la femme qui se meurt est encore à naître, et maître Jeanti Gazel est un grand perdard. »

Le malin savetier marche en tête de la bande comme un capitaine en tête de sa compagnie. Derrière lui viennent en bon ordre Toussaint Ploz, le chef de mon lutrin, deux autres chantres, trois marguilliers. le bedeau et le fossoyeur de la paroisse. Toutes ces

figures rayonnent de joie : c'est à croire qu'on me conduit à une noce de campagne ou à une fête de hameau. Il ne manque vraiment qu'une musette pour régler notre promenade à travers champs.

Quelle douce matinée ! Jamais je ne me suis senti le corps plus souple et l'esprit plus léger. Le vent de l'*Angelus* qui devance l'aube, et que l'appel cadencé des cloches vient de réveiller, ce tressaillement subit de la terre aux premières clartés du ciel, me soulève moi-même, comme ce tourbillon d'oiseaux qui passent dans l'air en chantant. Mon âme s'envole avec eux vers les nues : elle redescend avec eux dans les arbres frémissants : mon âme rajeunit, mon âme est en vacances ! Et, quant à mon corps, poussé malgré lui vers un but inconnu, il me fait à chaque pas sourire de sa gaucherie toute nouvelle, mêlée de résistances naïves et d'irrésistibles élans. L'équilibre créé par l'habitude n'existe plus. Mon front n'a plus de tricorne à porter ; mes genoux ne sentent plus les plis de la soutane ; la machine sans contre-poids, la sottie machine oscille, et voilà ma guenille qui flotte au hasard : mais, en de pareils moments, tu te moques bien de ta guenille, ô mon âme ! La Paix, la divine Paix te ravit ; et la Paix, c'est la Liberté.

Au milieu de cette sérénité si complète, j'entends vaguement la petite voix de Jeanti Gazel, qui, de temps à autre, imite les cris étouffés d'un jeune poulet qu'on égorge. On sourit autour de moi, et je

souris moi-même en songeant à la fouine de mon sermon. Dans cette allusion répétée aux souvenirs de la veille, un autre eût peut-être vu quelque sujet de crainte. Mais qu'avais-je à redouter de tous ces braves gens, mes paroissiens et mes amis, depuis plus de dix années ? Sous Louis-Philippe, ils m'ont laissé tranquillement chanter le *Domine, salvum fac* en l'honneur du duc d'Angoulême. En 1848, ils me prient tout uniment de bénir un peuplier, qui, par une espièglerie de Jeanti Gazel, déploya au printemps des rameaux de saule pleureur. Comment le peuplier triomphant s'était-il changé en saule funéraire ? les simples d'esprit crièrent au miracle ; les fortes têtes annoncèrent que la République allait mourir ; personne dans la paroisse n'eut l'idée que j'avais béni sciemment un arbre de deuil. Un seul jour pouvait-il changer mes fidèles amis en ennemis implacables ? Oh ! non , j'en aurais mis la main au feu. « Si mon sermon de dimanche les a blessés, me disais-je , ils se vengeront sans doute, mais en bons enfants malicieux. » Et je me prêtai d'avance à mon supplice , étant sûr d'avoir affaire à des exécuteurs bienveillants qui me puniraient avec douceur.

Comme nous passions le pont de notre petite rivière , à cinq ou six minutes du village , un de mes paroissiens d'été , comme toi , Raoul , me reconnut au milieu de mon escorte et voulut me délivrer. C'était M. de Combalzone , président de chambre

à Toulouse, qui, ayant acheté une terre chez nous depuis un an seulement, ne savait pas encore le premier mot de l'esprit des Minervoises. Le bon magistrat, Nemrod amateur, s'en allait chasser dans la montagne avec un piqueur et deux chiens. Désirant, en sa qualité de magistrat, accomplir un acte de courage avec prudence, il m'offrit en latin le secours de son bras, de ses armes, de ses chiens et de son piqueur. Je lui répondis dans la même langue en l'appelant Malchus, — ce qui flatta son entraînement belliqueux, — et je lui donnai à entendre que j'étais entouré d'amis, ce qui amena sur ses traits une expression de méfiance.

— Oui, monsieur, lui dis-je en insistant, voilà mes marguilliers, voilà mes chantres, voilà mon bedeau, voilà mon fossoyeur.

Au mot de fossoyeur, il devint tout pâle et tout sombre.

— Je déplore votre aveuglement, monsieur l'abbé, me dit-il avec l'accent du Palais. Si vos chantres vous accompagnent, c'est pour entonner votre *Requiem*; si votre fossoyeur marche devant vous, c'est pour creuser votre fosse en quelque lieu sauvage et désert. Je ne renouvelerai pas des offres que vous avez déjà refusées. Quoi qu'il arrive désormais, il me restera du moins la satisfaction d'avoir rempli mon devoir.

Pendant qu'il me haranguait ainsi, balançant la tête aux désinences sonores de son latin de barreau,

les gens de mon escorte s'étaient emparés tout à coup de ses chiens, de ses armes et de son piqueur. Les chiens aboyaient, le piqueur se débattait en jurant, et Gazel déchargeait en l'air un magnifique fusil, le fusil de M. de Combalzone, subtilement dérobé sous le bras du magistrat.

— Sauvez-moi, sauvez-nous, monsieur le curé, me dit alors avec une sorte d'égarement M. de Combalzone, qui jetait un regard d'épouvante sur la rivière, et me poussait du coude vers l'extrémité du pont.

Il avait oublié cette fois de parler latin.

— Passez votre chemin, bonhomme ! et ne vous mêlez plus que de ce qui vous regarde, lui dit fièrement Toussaint Ploz, en lui frappant sur l'épaule avec un geste de suprême dédain.

On lui rendit ses armes, ses chiens, son piqueur. Et la grand'bande continua sa route à travers champs sans s'inquiéter de ce que devenait M. de Combalzone à demi pâmé dans les bras de son valet. Nous apprîmes le lendemain qu'il était parti en poste après avoir donné l'ordre de vendre sans délai sa terre du Minervois. Il a raconté depuis, dans les salons de Toulouse, comment il avait arraché à la mort, sur un pont très-étroit, un pauvre curé de campagne qu'on tenait suspendu au-dessus d'un gouffre écumant, et qui demandait grâce à ses bourreaux en poussant vers le ciel des cris désespérés. Je lui ai écrit, comme je le devais, pour le

remercier du pathétique service qu'il m'avait rendu. Il aura lu ma lettre à de belles dames, et avec quelle modestie naturelle, avec quels applaudissements mérités ! La seule pensée de ce triomphe de salon m'a remis du baume dans l'âme, un soir que ma pintade favorite refusait de manger, sans aucune apparence de maladie. On oublie facilement ses petites douleurs de ménage quand on sait méditer à propos la sublime abnégation des grands cœurs.

Vous l'avouerez-vous, messieurs ? reprit lentement M. Labatut après un instant de réflexion : il me serait doux aujourd'hui de penser que M. de Combalzone a été décoré pour m'avoir sauvé la vie. J'ai peur quelquefois de m'être montré ingrat envers mon Décimus. Si j'avais instruit mon évêque du noble dévouement de ce magistrat-chasseur, il en aurait écrit lui-même au ministre des cultes, qui en aurait informé le garde-des-sceaux, et voyez un peu ce qui pouvait s'ensuivre ! M. de Combalzone trônerait aujourd'hui, avec son inflexible tête carrée, sur un siège de la cour de cassation ; M. de Combalzone aurait présenté ses lévriers aux levrettes de M. de Lamartine ; M. de Combalzone suivrait les grandes chasses à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Germain, au lieu de s'essouffler tristement à la poursuite d'un lièvre dans ses terres de Villefranche et de Saint-Gaudens. On dit que la race des grands

magistrats et des grands chasseurs devient de plus en plus rare dans notre pays. J'ai peut-être manqué de donner à la France un Mathieu Molé qui eût fait trembler les faisans, un Lamoignon qui eût été la terreur des biches.

Hélas ! mes amis, telles sont les conditions de l'infirme nature humaine, qu'il faut à l'héroïsme lui-même le prestige du lointain pour nous toucher. Croiriez-vous que, sur le pont de la Celle-Minerve, ce qui me toucha le plus tout d'abord, ce ne fut pas l'intrépidité de M. de Combazonne, mais l'agilité de saltimbanque, mais la fière attitude de sénateur romain que montrèrent Jeanti Gazel et Toussaint Ploz dans cette scène mémorable. — Bravo, mes Anglais ! criait un Stuart détrôné aux vainqueurs des Français qui se battaient pour lui. Mes Anglais, à moi, c'étaient Jeanti Gazel et Toussaint Ploz. Je les félicitai lâchement de leur succès ; je tenais d'ailleurs à voir enfin commencer mon supplice, comme on tient à deviner une piquante charade.

— Monsieur Labatut, me dit piteusement Gazel au bas de la montée des églantiers, c'est ici que va commencer votre Passion.

Et il me jeta une pioche sur l'épaule.

— Ce n'est pas une croix bien lourde à porter.

— Voici maintenant l'éponge trempée de fiel et de vinaigre, ajouta le vieux Toussaint.

Et il tira de sa besace une croûte dorée sur la-

quelle il répandit des flots de vinaigre et d'huile, après l'avoir frottée d'ail et saupoudrée de sel gris.

Ma main s'avança rapide et gourmande comme celle d'un enfant. Je la retirai presque aussitôt, quoique tous les aiguillons de l'appétit matinal se fussent dressés au bout de ma langue.

— Mes amis, c'est l'heure de la messe. Je ne puis rompre le jeûne, vous le savez, qu'après avoir célébré l'office divin.

Un fossé verdoyant servit d'autel, et de la besace merveilleuse de Toussaint Ploz sortirent un à un tous les objets nécessaires, comme si la grand-bande des paresseux avait résolu d'avance de se donner le régal d'une messe en plein vent. Une serviette blanche fut étendue sur l'herbe, de petites cruches de grès remplacèrent les burettes, un gobelet de bois remplaça le calice, et le soleil levant inonda tout à coup de sa lumière le prêtre, les assistants et l'autel.

On parlera longtemps de cette messe, qui s'est appelée depuis la messe des paresseux.

Après le dernier évangile, tout le monde s'assit en rond, sur le champ qui borde la route à gauche. Trois ou quatre besaces laissèrent rouler sur le linge blanc des tranches de lard, du fromage durci et des châtaignes croquantes. Le lard et le fromage furent aussitôt dévorés que distribués. Chacun alors mit la main aux châtaignes, tandis que le vieux Ploz versait le vin noir autour de lui en prononçant d'un

ton sacramental ce proverbe si connu de nos montagnards :

Quand la châtaigne naquit,
A boire elle demanda.

Le repas fut terminé quand les besaces furent vides. On se remit en route avec plus d'entrain, Jeanti Gazel, toujours en tête, et le vieux Toussaint, malgré ses soixante-dix ans, gardant toujours sa distance. Il était amusant à voir, celui-ci, avec son petit tricorne sur ses cheveux blancs et sa petite queue frétilante sur le dos ; le dernier tricorne, messieurs, et la dernière queue du Minervois... peut-être même de la France ! Toussaint, aussi robuste qu'aucun de nous, gravissait la montée comme un de ces vieux mulets qui ont l'échine en arceau, mais qui ne plient le jarret qu'au moment où ils s'abattent pour ne plus se relever.

En haut de la côte, la grand'bande fut rencontrée par une de ces mercières ambulantes dont l'industrie consiste à faire la navette, avec une boîte d'épingles, d'aiguilles, de rubans, de fanfreluches, entre les marchandes du bas pays et les petites glorieuses de la montagne. Celle-ci voyage à cheval, la jupe troussée sur un pantalon de garçon, et, jambe de ci, jambe de là, court par monts et par vaux sans peur ni vergogne. Elle connaît l'univers entier, elle parlerait au pape comme à un mendiant ; c'est une commère dangereuse, elle a une langue de vipère

et un front d'airain. Son regard impudent me fit rougir. Elle m'avait deviné malgré mon costume, et je fus aussitôt le but des plaisanteries les plus mal-séantes....

— Lesquelles, lesquelles ? demanda naïvement Raoul Collet, avec cette inconvenance de faquin qui ne déplaît pas trop en province.

— Des sottises ! des vilénies ! répondit sans s'émouvoir M. Labatut.... Elle me prit par le menton, en me disant que j'avais bien fait de me défroquer... que j'étais encore un bel homme... et qu'elle me retenait pour la première contredanse à la prochaine fête de la paroisse... Elle dit cela au milieu d'une grêle d'injures : si j'avais levé le doigt, on l'aurait assommée.

Nous rencontrâmes ensuite une jardinière à cheval qui vient aussi du bas pays à la montagne, deux ou trois fois par semaine, avec des légumes et des fleurs. Celle-là est une digne âme, une honnête chrétienne. Elle passa le long de nos rangs au lieu de les enfoncer comme avait fait la mercière. Dès qu'elle me reconnut, elle ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise : mais, soupçonnant bientôt quelque mystère, elle sourit sous sa coiffe, et nous questionna de côté, au petit trot de sa bête :

— Où allez-vous donc, bonnes gens ? ce doit être en pèlerinage, puisque j'aperçois parmi vous M. le curé. Mais, soyez tranquilles, je serai discrète, je n'ai vu personne, j'ai la bouche cousue.

Jeanti Gazel, le bel esprit de la troupe, se détacha de nos rangs par une pirouette, et se mit à gazouiller et à roucouler sous les yeux de la voyageuse comme un troubadour du vieux temps.

— Ma jolie curieuse, dit-il, seriez-vous née le jour des morts entre les deux messes ? Vous êtes sorcière à coup sûr, car vous avez du premier mot deviné notre secret... Oui, ma douce amie, nous allons en pèlerinage, et si tu voulais porter mes coquilles, je porterais bien ton bourdon. Tels que tu nous vois, mignonnette, nous sommes la grand'bande des paresseux, et nous menons M. le curé, qui ne s'en soucie guère, aux chapelles miraculeuses de nos trois saintes, qu'il ne connaît pas, et qui n'en sont pas moins de vénérables patronnes. La première, si tu veux le savoir, s'appelle sainte Béche ; la seconde, sainte Pioche, et la troisième, sainte Charrue ! Comprends-tu cela, ma mignonne ?

Et, du bout de son doigt, il toucha galamment le bout d'un petit pied.

— Bah ! bah ! galimatias ! s'écria la curieuse en fouettant sa bête. Pour comprendre tes sottises, Gazel, il faudrait avoir ton esprit, Jeanti.

Elle partit sur ce mot, et Jeanti, se retournant par une nouvelle pirouette, me dit presque face à face avec son méchant filet de voix :

— Et vous, monsieur le curé, avez-vous compris ?

VI

L'allégorie de Jeanti Gazel me révélait enfin la pensée secrète de mes conspirateurs. C'était une leçon de morale en action qu'ils allaient me donner sans bruit, à mes dépens. J'admirai sans marchander la logique ingénieuse de mes paroissiens. Ils avaient cherché sans doute une réplique à mon sermon sur la paresse, et, tout naturellement, ils en étaient venus à cetté plaisante idée de me mettre pour un jour dans les mains la pioche, la bêche, la charrue, tous les instruments ordinaires de leur travail quotidien.

Ainsi donc me voici forcé de piocher, de bêcher, de labourer, sous la surveillance de la grand'bande. Ne devinez-vous pas, à ce simple trait, le véritable caractère de mes bons Minervois ? Trouverez-vous en France beaucoup d'endroits où les paroissiens prêchent aussi bien leur curé ?

On me conduisit d'abord dans une vigne de mattre

Jeanti, la pièce des Trois Cerisiers, qui n'est pas tout à fait aussi grande qu'une nappe d'autel.

— C'est une pantoufle à broder, me dit Jeanti. Allons, monsieur le curé, prenez votre aiguille, et tâchez d'imiter les zigzags de la mienne.

Je saisis hardiment ma pioche par le manche, et je l'enfonçai de mon mieux dans le sol. Mais une longue sécheresse avait rendu la terre dure et compacte : mon outil s'engagea si avant que j'eus toutes les peines du monde à le retirer ; il semblait avoir pris racine et défier mes efforts dix fois renouvelés. Je suais sang et eau ; mon front ruisselait à grosses gouttes. Je me redressai avec le désespoir le plus comique et montrai du doigt mon outil captif.

— Vous vous reposez déjà, monsieur Labatut, et vous regardez votre paume meurtrie, et vous perdez votre temps à essuyer la sueur de votre front. Prenez garde, prenez garde ! « La paresse est une fouine... »

Je ne permis pas à Gazel d'achever cette citation de mon sermon : je me remis à l'œuvre avec rage, et, au bout d'une demi-heure d'exercice, je maniais la pioche assez bien pour qu'on déclarât d'une commune voix mon apprentissage terminé.

Ce fut dans un champ de maïs appartenant à mon fossoyeur que j'appris à me servir de la bêche. Mais le travail le plus rude et le plus instructif pour moi fut celui de la charrue. Deux bœufs attelés m'attendaient dans une jachère de Toussaint Ploz. Un ter-

rible vent d'ouest s'était déchaîné, qui m'envoyait des poignées de poussière dans les yeux et dans la gorge. Aveuglé, suffoqué, moulu, je demandai timidement à me rafraîchir. On me passa une bouteille garnie d'osier que je portai comme un fiévreux à mes lèvres ; mais, tandis que je me désaltérais, la voix de Toussaint Ploz murmurait à mon oreille :

— Laboureur mon ami, tu te mires amoureusement dans le goulot de ta bouteille, et tes bœufs inquiets se retournent vers toi d'un air méprisant. Si ces animaux pouvaient parler...

La bouteille s'échappa de mes lèvres à cette nouvelle citation de mon homélie, et je vis en effet, à ma grande confusion, que les bœufs me regardaient de travers en soufflant et reniflant. Cependant le soleil montait dans le ciel ; une chaleur accablante brûlait mon sang, et je sentais dans mon crâne comme une épée de feu. Il était midi. Je tombai dans le sillon auprès de ma charrue. Avec la fatigue, j'éprouvais dans tous mes membres un irrésistible besoin de sommeil.

Quand je m'éveillai de ma sieste, on me servit une assiette fumante de soupe aux choux rouges. Trois grands verres de vin, avalés coup sur coup, me rendirent une bonne partie de mes forces. Je déclarai alors que j'étais prêt à continuer ma journée. On me livra sur-le-champ un coin de luzerne à faucher ; puis, afin que la leçon fût complète sans

doute, on me dirigea sur l'immense pièce de terre appelée la Côte-Rousse, une pièce qui t'appartient, Raoul, et où travaillaient en ce moment une douzaine d'émotteuses, armées de petites massues de bois.

Ces femmes étaient-elles dans le secret de la grand'bande ? Je l'ignore. Ce qui est certain, c'est qu'elles m'accueillirent avec de bruyantes démonstrations de joie. Il se trouvait parmi elles une fille d'une hardiesse naïve, un peu trop glorieuse de sa beauté du diable, une fille sage pourtant, quoiqu'on l'appelât dans le village une débridée, une dépareillée, une rieuse, une gaillarde...

— Vous voulez parler de la Séraphine, s'écria Raoul, autrement dit la Chèvre, autrement dit la Salamandre ?

— Justement, reprit M. Labatut. Une fille blonde comme l'or et vive comme une flamme ! Elle avait mis, ce jour-là, dans ses cheveux des grappes de mûres rouges entremêlées de ces épis de viorne qui ressemblent à de petites plumes frisées. Le poing sur la hanche, le bonnet sur le chignon, elle vint à ma rencontre en me regardant fixement de ses terribles yeux bleus qui font baisser les yeux noirs.

— Monsieur le curé, me dit-elle, je vais faire votre toilette d'émotteuse.

Elle me noua sa coiffe sous le menton, son fichu à la ceinture, et me passa au doigt une bague de

corail. Cette fille capricieuse ne paraissait jamais contente de ma parure : elle me coiffait et me décoiffait avec cent grimaces et cent sourires. Il y eut un moment où ses cheveux fouettèrent mon visage, où elle appuya, sans y prendre garde, le bout de son pied nu sur mon soulier. Quand j'étais enfant, on me mit un jour sur la langue une pastille brûlante, une étincelle sucrée. Telle fut à peu près mon impression en ce moment. Je me mis à trembler comme la feuille, en répétant tout bas ce verset du *Pater* : « *Et ne nos inducas in tentationem.* » Mes genoux fléchissaient ; je chorchai à me retenir à la taille de Séraphine, qui s'écria méchamment :

— Monsieur le curé, vous me serrez trop !

— Donnez-moi une massue ! donnez-moi une massue ! m'écriai-je à mon tour.

Pendant deux heures de suite, je pulvérisai silencieusement des mottes de terre, comme saint Jérôme portait sur sa tête des corbeilles de sable brûlant.

VII

— Eh bien ! monsieur le curé, me dit à la fin de la journée maître Jeanti Gazel, le chef de la grand'-bande, en me rendant ma soutane et mon tricorne, sommes-nous encore des paresseux ? Trouvez-vous que les pauvres journaliers fassent dans ce monde un métier de fainéant ?

« — Je te répondrai au prône dimanche. »

Depuis ce jour-là, je l'avoue, je prêche un peu plus contre les riches que contre les pauvres.

— Je l'ai bien remarqué, dit Raoul, et, avec ces nouvelles homélies, vous ferez peut-être assassiner les honnêtes gens de la commune, par cet affreux temps de révolution.

M. Labatut haussa les épaules de pitié.

— Un prêtre de Minerve a-t-il le droit, oui ou non, de prendre pour modèle Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Consulte, si tu veux, M. Prosper Mérimée sur ce point ; mais ne discute plus avec moi sur

notre sainte patronne, et surtout fais-moi l'amitié de ne plus me parler de révolution : car tu en parles exactement comme M. de Combalzone. Tu es antiquaire ; mon enfant , et je suis curé. La paix , mon ami, la paix !

La soirée s'avancait ; M. Labatut se leva et nous reconduisit gracieusement jusqu'à la porte du presbytère. Voilà bientôt dix ans que je ne l'ai revu, cet homme pacifique ; mais il m'apparait souvent tel qu'il m'apparut d'abord, avec sa pintade favorite et ce magnifique sérail de Cochinchine, gouverné despotiquement par un coq d'Umérapoura.

Que Dieu prête de longs jours au curé de Minerve, et que sainte Minerve dore la houlette de monseigneur des Oliviers !

LE DERNIER FLAGELLANT

I

L'automne s'ouvrait ; les ricochets de la chasse m'avaient entraîné dans les Serres-Lisses, montagnes brûlées où mûrit, en chantant, une fine race de perdrix qui avait mérité sous l'Empire la haute estime de M. l'Archichancelier. Dans un pli de ces montagnes jetées en travers du bas Languedoc, et souvent décorées par la vanité provinciale du nom ambitieux de Petites-Pyrénées, se détache sur un fond de terres cendrées le pauvre village de Rabastens. Le *recteur* de ce village était un ami de ma famille ; je m'étais établi sans façon chez le recteur comme un Cambacérès en disgrâce, qu'on aurait doucement

exilé dans un pays giboyeux, en considération de ses anciens services politiques.

L'abbé Pascalot me suivait dans mes courses ; il m'indiquait les retraites friandes du gibier, et, ne pouvant lui-même brûler de la poudre à cause des lois de l'Eglise, il avait auprès de moi l'air désolé d'un braconnier qui verrait chasser un gendarme.

— Allons, curé, brûlez une amorce, lui disais-je quelquefois en riant.

— Ne me tentez pas, j'ai les bras liés, me répondait-il en serrant son bréviaire contre sa poitrine. Mais si tout à coup j'armais mon fusil, à ce petit bruit sec les mains de l'abbé tremblaient sur sa robe, il levait les yeux au ciel avec un soupir, et quand le coup partait, il laissait tomber son livre.

— Bien tiré ! s'écriait-il alors en voyant tourbillonner dans l'air la perdrix rouge ; et tandis qu'il allait tout enfiévré ramasser ma perdrix, je me baissais tranquillement pour ramasser son bréviaire.

A chaque coup de fusil, c'étaient les mêmes cris et les mêmes bonds, le même enthousiasme et le même abattement. Il était né chasseur, ce bon abbé Pascalot, sur le revers de ces montagnes brûlées ! Mais sa pauvre famille l'avait fait prêtre en se ruinant pour avoir un bâton de vieillesse. Je l'avais surnommé dans nos courses l'abbé Tantalot, à cause du supplice mythologique que me rappelaient ses émotions. Il avait accepté de très-bonne grâce ce surnom d'amitié qui le caractérisait du reste assez

bien dans le petit ensemble rebondi de sa joyeuse personne trottinante. Rien ne m'amusait, en plein champ, comme de le voir marcher du bout des pieds, la ceinture au vent, le cou tendu, ou de l'entendre parler du bout du nez en écarquillant les yeux. Quand je faisais mine de le congédier pour le rendre à ses ouailles, il me disait tout bas d'un ton câlin : — Encore deux petites heures ! Je ne vous suis à la chasse que pour me mortifier. — Ainsi que tous les pénitents raffinés, mon ami Pascalot commençait à trouver un aiguillon de volupté dans ses mortifications quotidiennes.

Un matin cependant, il entra dans ma chambre la queue de la soutane tortillée dans sa main, ce qui était chez lui l'indice d'une grande contrariété.

— Je ne pourrai, me dit-il, vous accompagner aujourd'hui : j'ai un mariage à faire à dix heures.

— Un mariage dans les Petites-Pyrénées ! cela doit être curieux.

— Oui, pour un Parisien comme vous, il y a certainement de quoi rire. Allez voir un peu les simagrées que font nos montagnards avant de se rendre à l'église.

Je flairai, dans ce mot de *simagrée*, le parfum excitant de quelque vieille coutume locale, et je m'acheminai gaiement vers la maison de la fiancée. Perdu dans la foule qui en assiégeait les abords, j'assistai sans être remarqué à une cérémonie des plus pittoresques.

La fiancée, au milieu de ses parents, tenait du bout des doigts un petit brin d'osier qui frémissait dans sa main comme un éventail. Elle était debout, en robe blanche, sur une sorte d'escabeau ; la fleur d'oranger tremblait sur sa tête à chacun de ses mouvements.

— Suzanne, voici Michel, cria un enfant dans la rue.

Suzanne s'appuya sur l'épaule de sa mère, et le fiancé entra suivi de deux compagnons. C'était un jeune montagnard qui, sur un grand corps athlétique soutenu par des pieds énormes, balançait en minaudant une tête menue comme celle d'un oiseau. Il avait dans ses manières une sorte de fatuité champêtre qui le faisait ressembler à un incroyable du Directoire déguisé en paysan. La gloriole des jolis sauvages scintillait dans ses yeux. Il vint se planter devant l'escabeau sans dire une parole ; mais, comme il regardait fixement Suzanne, celle-ci après avoir bien compris ce regard, se mit à jouer l'indifférence et à dire très-froidement : — Il y a là, ma mère, un garçon qui veut me parler. Savez-vous d'où il vient, qui il est, et ce qu'il demande ?

— Ah ! Suzanne, tu me connais bien ! s'écria le jeune homme. Je suis ton fiancé Michel, du hameau de Paulignan, et je demande à passer par la verge d'osier.

— Allumez le feu, dit la mère.

Les deux compagnons de Michel battirent en-

semble le briquet, et se mirent ensemble à genoux devant la cheminée. Dès que le sarment pétilla, Michel quitta son habit en souriant. On put voir alors qu'il portait sous ses bretelles rouges une belle chemise neuve, roide comme une planche. Un grand drap blanc fut déroulé sur le sol au milieu de la chambre, et Michel s'y étendit, la face tournée contre terre, les bras déployés en croix. Puis il releva la tête et dit : — Je suis prêt.

Du haut de l'escabeau, Suzanne s'inclina vers Michel, et de sa baguette d'osier lui caressa doucement les épaules.

— Au nom de Dieu, frappez ! cria Michel ; c'est pour le salut de mon âme.

Mais la petite main, qui semblait fatiguée, laissa tomber aussitôt le brin d'osier. En se relevant, Michel le ramassa et le jeta au milieu des flammes. Alors la jeune fille battit des mains, sauta au cou de Michel et l'embrassa sur les deux joues.

— Oui, je te connais, dit-elle, regarde-moi bien maintenant ! Je suis ta fiancée Suzanne, du hameau de Rabastens ; et puisque la verge d'osier est brûlée, je veux bien devenir ta femme.

Après avoir béni le mariage, l'abbé Pascalot me demanda d'un air plaisant si la comédie de ses paroissiens m'avait mis en gaieté pour le déjeuner.

— Mon cher abbé, lui répondis-je très-sérieusement, cette comédie que vous trouvez si ridicule m'a paru très-simple et très-belle. Il y a là un sou-

venir de galanterie chevaleresque ennobli par les anciennes doctrines d'expiation religieuse. Cela fait songer en même temps aux gracieuses séances des cours d'amour et aux terribles cérémonies des pénitents du moyen âge.

— Galanterie chevaleresque..., cour d'amour..., voilà des mots, dit l'abbé, qui ne sont pas dans le catéchisme, et auxquels je n'entends rien. Mais vous avez beau dire, rien n'est moins religieux que cette cérémonie. Il y a, ne vous en déplaise, une grosse indécence et une grosse bêtise. Qu'est ce donc, je vous prie, que cette jeune fille qui fouette son futur époux ? Cela n'est-il pas indécent ? et le futur époux, qui, après s'être laissé battre, jette au feu la branche d'osier..., cela n'est-il pas le fait d'un imbécile ? La religion n'entend pas cela : elle n'a jamais dit que, dans un bon ménage, le mari porterait la cotte et la femme le culotte.

— Tantalot, Tantalot, vous n'avez pas l'âme tendre ! m'écriai-je avec un accent de raillerie amicale. Fénelon, le pieux Fénelon, compatissait au malheur de Calypso, qui ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Vous, vous auriez traité de pécora la nymphe Calypso ! Saint François de Sales, dans un élan de naïve bonté, appelait le lapin *mon frère* et la perdrix *ma sœur*. Vous, vous rêvez sourdement d'exterminer jusqu'au dernier les lapins et les perdreaux de ce canton. Je ne m'étonne pas que vous restiez insensible devant cette belle allégorie

de la verge d'osier. Cette allégorie pourtant devrait faire tressaillir une âme chrétienne, car elle signifie qu'avant de s'unir à une vierge, l'homme doit être purifié, châtié, et que la vierge, devenue femme, doit être régie par l'amour et non par la force. N'y a-t-il pas là une pensée vraiment évangélique ?

— Ta, ta, ta, quel galimatias ! — Oh ! pardon, mon ami, reprit l'abbé tout confus. Traitez-moi de lourdaud, d'ignorant, de paysan ; j'ai la tête dure, soit ! et même, si vous voulez, le cœur sec. Mais tenez, franchement, cette belle allégorie qui vous enchante ne vaut pas un vieux dicton montagnard, que mon oncle le bossu, veuf de trois femmes, répétait sans cesse aux nouveaux mariés : « Jeunes gens, jeunes gens, disait-il, battez la jupe de vos femmes ; et si vous me demandez pourquoi, ajoutait-il en ricanant, c'est qu'ayant beaucoup de plis, elle amasse beaucoup de poussière. »

Que répondre à cette logique de bossu ? L'abbé Pascalot n'en connaissait pas d'autre ; il ne sentait pas le charme de la vieille coutume allégorique, et ne s'inquiétait guère d'en savoir l'origine. Pour moi, qui voyais encore frémir le brin d'osier dans la petite main de Suzanne, je devinais qu'il y avait là-dessous quelque belle légende ignorée. Mais cette légende, où la découvrir ? Comme j'étais venu pour faire la chasse aux perdrix rouges, et non aux énigmes historiques, je jugeai à propos d'abandonner celle-ci au hasard. Le hasard me servit à souhait.

II

Une semaine s'était écoulée depuis mon arrivée à Rabastens. Chrétien et chasseur, je fêtais volontier le dimanche, après six jours de course dans la montagne. L'abbé Pascalot me trouva dans mon lit à dix heures, buvant avec délices la chaleur amicale de l'automne qui faisait voluptueusement bâiller mon chien, étendu à mes pieds. Les croisées de ma chambre étaient ouvertes, j'admirais dans le lointain, par dessus les Serres-Lisses, les cimes bleues des Pyrénées ; la cloche de l'église, — une vraie petite cloche d'ermitage, — dansait et babillait dans l'air lumineux ; je me croyais au paradis, et j'y goûtais dans ses molles douceurs la sainte paresse des anges.

— J'espère, me dit l'abbé, que vous voudrez bien assister à la grand'messe. Si vous n'y venez pas, on m'accuserait de recevoir chez moi un huguenot.

Ceux qui ont reçu l'hospitalité chez un prêtre, dans un de ces cantons du Midi, où pullulent encore les catholiques à la Charles IX, comprendront aisément qu'il me fut impossible de résister à l'invitation de mon hôte.

— Prêchez-vous, Tantalot ? demandai-je avec la mélancolie d'un condamné qui craint de voir s'aggraver son supplice.

L'abbé disparut sans répondre, me laissant méchamment sous le coup d'une vague crainte qui ne devait pas se réaliser. La messe fut chantée rondement, selon le goût des montagnards, qui, en fait de musique sacrée, ne supportent pas les fioritures. Les gens de la plaine, au contraire, aiment comme les Italiens que leur curé soit un musicien raffiné, car la messe est pour eux une sorte d'opéra religieux, dont l'Épître et l'Évangile, le *Pater* et les *Kyrie*, la Préface et les *Agnus* sont les grands morceaux à effet. Il y a dans ce pays-là de jeunes prêtres qui s'entendent merveilleusement à velouter un *Oremus* et à filer un bel *Amen* ; mais ces ténors en soutane seraient fort mal vus à Rabastens, où, quoique bons catholiques, les fidèles quittent l'église avant que le prêtre n'ait quitté l'autel.

Dans les contrées méridionales, la sortie de l'église offre toujours un spectacle curieux. Le peuple des campagnes, accouru aux offices, bourdonne et s'agite devant le porche, étalant au soleil ses costumes originaux, et formant au hasard des groupes mo-

biles où la parole fermente et bouillonne comme les gros vins capiteux. Les femmes passent rapidement, mais les hommes tiennent séance, appuyés sur leurs bâtons : il y a là du mouvement et du bruit pour une heure ; c'est une espèce de petit forum ! Le forum de Rabastens était ce jour-là très-animé. Je m'arrêtai un instant sous le porche à considérer cette bruyante agitation.

Sur la place, à vingt pas de moi, une bande joyeuse de garçons endimanchés barrait obstinément le passage aux filles. Les drôles avaient établi, en joignant leurs mains robustes, une chaîne circulaire qu'il fallait couper en deux points pour descendre au village. Jeunes ou vieilles, belles ou laides, fières ou modestes, toutes les filles de la paroisse étaient invitées à entrer dans le cercle. Quelques-unes résistaient ; celles-là, on les enlevait sans ménagement et on leur infligeait les honneurs d'un triomphe ironique. Les autres, sans se faire prier, abaissaient gaîment la barrière des bras tendus : celles-ci, on les recevait avec toutes les cérémonies de la politesse montagnarde. Il y en eut une qui, sans crier gare, prit tout à coup son élan, frappa du pied le sol, et sauta lestement par dessus les mains jointes. Ce bond imprévu de chèvre sauvage fit éclater une tempête d'applaudissements. Tout cela n'allait point sans quelques accidents inévitables : baisers d'un côté, soufflets de l'autre, tabliers chiffonnés, cravates déchirées. Deux ou trois coiffes

même s'envolèrent, laissant ruisseler sur des cous brunis de magnifiques crinières blondes, tressées en cordes de fouet. Je demandai autour de moi quel était ce jeu galant.

— Oh ! Monsieur, ce n'est pas grand'chose, me répondit un laideron qui semblait desséché par une dévotion niaise : c'est la mère Flagel qui vend ses petits fagots.

— Et vous n'en achetez pas, car ils sont trop verts ! siffla derrière-elle un diablotin que j'avais vu à l'église en costume d'enfant de chœur.

Ces petits fagots, si dédaigneusement traités par la dévote, n'étaient autre chose que des verges d'osier, exposées en vente dans une sorte de marché aux fiançailles qui se tient tous les ans à la même époque. Il y en avait de plusieurs formes et de plusieurs prix. La plupart étaient coquettement liés par des rubans roses, et, parés de feuilles encore vertes, ressemblaient à des bouquets. Chaque garçon achetait un de ces bouquets enrubanés pour l'offrir à une jeune fille qu'il choisissait dans le cercle. Si elle acceptait ce cadeau, elle était par là même fiancée au galant, sauf l'agrément des deux familles. Un grand garçon, blond comme un épi, avait acheté trois verges d'osier. Il se promenait en les agitant sur sa tête, et chantant à pleine voix qu'il avait trois cadeaux à faire, trois promesses à donner, mais qu'il demandait un an pour remplir la première, deux ans pour la seconde et trois ans pour

la troisième. Les filles, irritées, crièrent au scandale : on le poursuivit en l'appelant *Barbe-Bleue*. Il fut brutalement dépouillé de ses bouquets, accablé de coups et d'injures, et ce fut au point que je craignis un instant de voir ce nouvel Orphée déchiré par de nouvelles Ménades. Sur ces entrefaites, passèrent Michel et Suzanne qui revenaient de l'église. On offrit un bouquet par plaisanterie aux nouveaux mariés. Suzanne rougit et Michel se fâcha.

Tous ces épisodes, on le pense bien, avaient réveillé dans mon esprit la curiosité qu'y avait déjà fait naître la cérémonie de la flagellation symbolique. Le hasard ramenait deux fois en huit jours la même énigme sous mes yeux. Me donnerait-il enfin le moyen de l'expliquer ? Tandis que je rêvais indécis, une voix intérieure me dit tout à coup : — Voilà le Sphinx ! — Je venais d'entrevoir, accroupie sur le sol, la marchande d'osier, qui jusque-là m'avait été cachée par un tourbillon d'acheteurs. Elle était si vieille, si vieille, qu'à son aspect la crainte et l'espoir m'agitèrent à la fois. — Pour le coup je tiens ma légende, pensai-je. Mais ce fantôme pourra-t-il m'entendre et me répondre ? Ne va-t-il pas disparaître à ma première parole ?

La mère Flagel, enfouie dans une vaste cape noire, tenait les yeux fermés, les lèvres scellées, les pieds et les mains immobiles. Son visage pétrifié avait la couleur d'une peau de tambour usée par les baguettes. Rien ne trahissait dans ce corps la présence sourde

de la vie. C'était une petite fille de dix ou douze ans qui vendait les verges d'osier et qui en recevait le prix dans sa jupe. Elle allait et venait autour de la vieille femme, comme un lézard qui fretille autour d'une statue. J'appelai l'enfant quand la foule se fut un peu éclaircie. Elle m'apporta une verge d'osier que je payai d'une pièce blanche. — Grand'mère sera bien contente, dit-elle, éblouie par le reflet argentin. — Grand'mère aime donc l'argent? — L'argent? Je ne sais pas! — Grand'mère parle-t-elle?... entend-elle? — Je la fais parler quand je veux : mais elle ne parle pas à tout le monde. Elle n'entend pas beaucoup, mais elle me comprend bien; et quand elle n'entend pas du tout, c'est qu'elle ne veut pas écouter. — Est-ce toi qui arranges ces bouquets? — Oh! non, il faut que ce soit elle, parce qu'elle y met des fleurs qui portent bonheur, et que je ne saurais pas trouver. — Elle est donc un peu sorcière? — La petite fille m'échappa sur ce mot, et revint en sautillant près de son aïeule. Celle-ci gardait toujours son immobilité de statue. Plus j'examinais sa tête hâve, plus j'étais frappé de je ne sais quelle empreinte ascétique cruellement gravée sur ce masque de parchemin. Je ne songeais déjà plus à ma légende; l'énigme avait désormais à mes yeux moins d'intérêt que le Sphinx. Aussi, quand je rentrai au presbytère, mon premier mot au recteur fut celui-ci : — Mon ami, qu'est-ce que la mère Flagel?

— Mon ami, le potage est froid ! répondit majestueusement le curé. — Nous vous avons longtemps attendu, ajouta sèchement la servante. Vous ferez un triste dîner : car tout ce qui n'est pas froid est brûlé, et tout ce qui n'est pas brûlé est gelé.

Pénétré de mes torts, je m'humiliai sans répliquer devant la soupière refroidie. Mais après le potage, un peu consolé du double sermon, je m'enhardis au point de renouveler ma question dans les mêmes termes : — Mon ami, qu'est-ce que la mère Flagel ?

L'abbé Pascalot, cuirassé jusqu'au menton d'une belle serviette blanche, tourna vers moi un regard dolent et suppliant. Il avait la mine affligée d'un officiant qu'on dérangerait à l'autel. — Je vous en conjure, laissez-moi dîner, me dit-il avec le sérieux le plus comique. Nous causerons au dessert tant qu'il vous plaira.

Ainsi que beaucoup de méridionaux, le digne curé ne savait pas causer la fourchette à la main. S'il se mêlait quelquefois à la conversation, il oubliait alors de servir et de manger, en sorte que ses convives s'impatientaient, et que lui-même quittait la table affamé. — Enfin, je respire ! s'écria-t-il après un long entr'acte de silence, et frappant la nappe avec le manche de son couteau : — Voici le fromage et le vin blanc, poursuivit-il d'un ton sacerdotal ; du fromage de Roquefort comme vous n'en avez point à Paris, et de la blanquette de Limoux qui griserait votre vin de Champagne ! main-

tenant si vous voulez discourir, je suis votre homme. Et par un geste décisif, il détacha sa blanche cuirasse, qui retomba toute plissée sur ses genoux.

— Je n'aime pas beaucoup cette mère Flagel, me dit l'abbé Pascalot en rapprochant ses gros sourcils. Elle est un embarras pour la paroisse, et mon plus grand plaisir serait de la reléguer dans un hôpital. Mais, quand on veut l'arracher de son trou, elle se met à hurler comme une bête fauve. Son vrai nom est Jeanne Sidobre ; elle appartient à une famille de gens bourrus, pauvres et fiers, sobres et tristes, qui vivent entre eux comme des loups, et mettent leur honneur à n'avoir jamais besoin de personne. Ils ne volent pas, ils ne mendient pas, ils ne sont ni méchants ni insolents ; cependant ils m'ont toujours inspiré de la répugnance. Je m'en défierais volontiers ; car, après tout, ce sont de fort mauvais chrétiens. Je les vois à la messe le dimanche, et ils ne se confessent pas. On assure qu'ils récitent des prières qui ne sont pas les nôtres. Ils lisent la Bible, l'Apocalypse, et, dès qu'ils ont un peu d'argent, ils font dire des messes pour le repos des âmes du purgatoire ; on prétend qu'ils s'entretiennent la nuit avec les morts. Les hommes jeûnent souvent, et les femmes se donnent la discipline ; il y a toujours parmi elles quelque vieille fée, comme Jeanne, qui garde le privilège de vendre aux paysans des verges d'osier, comme celles que vous avez vues sur la place

aujourd'hui. Au reste, cette singulière famille s'éteint peu à peu, hébétée par l'isolement. Depuis une dizaine d'années, Jeanne Sidobre n'existe elle-même que par miracle. Elle se nourrit de lait, de miel ou de fruits, et c'est à peine si elle a l'usage de ses sens. Elle ne se réveille de sa léthargie que lorsqu'elle entend crier dans les rues ; — « Un flagellant ! un flagellant ! »

— Comment ? un flagellant ! Il y a encore des flagellants ? vous avez vu des flagellants, cher Tantot ?

— Sans doute ! reprit tranquillement l'abbé, un peu surpris de mon exclamation. Ces oiseaux de malheur n'osent plus descendre dans les plaines, mais ils continuent à s'abattre sur nos montagnes. Dès qu'une épidémie éclate, ou que nos contrées sont désolées par une calamité publique, inondation, grêle, gelée, sécheresse, ouragan, aussitôt le flagellant parait ! Il s'arrête au fond d'un vallon, dans une auberge isolée, loin des grandes routes, criant, aux quatre vents du ciel, qu'il s'est chargé de tous nos péchés, et qu'il vient répandre son sang pour fléchir la colère divine. Des messagers parcourent la montagne, la nouvelle se répand, elle arrive enfin jusqu'aux oreilles de Jeanne Sidobre. Alors la morte ressuscite, comme si elle entendait la trompette du Jugement dernier. Elle parle, elle marche, elle court, serrant de ses doigts crispés la sainte discipline qui va labourer le dos du flagel-

lant. Et quand sa besogne est accomplie, si on lui reproche doucement cette sanglante exécution : — « Que me voulez-vous ? dit-elle avec orgueil, je viens de mettre en fuite le péché ; j'ai soulagé, grâce à Dieu, une pauvre âme souffrante ! » Vous comprenez maintenant pourquoi on l'a surnommée la mère Flagel.

— Ah ! Tantalot, soupirai-je après ce récit, vous ne savez pas l'égoïste pensée qui m'a traversé la cervelle en vous écoutant. Faut-il vous l'avouer ?.. Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, je me disais que si une épidémie ou tout autre fléau eût visité cette année votre pays, j'aurais eu peut-être le plaisir de contempler le dernier flagellant. Voyons, cher ami, cherchez bien dans votre mémoire. N'avez-vous pas eu dans ces derniers temps quelque jolie fièvre maligne, ou quelque bonne petite grêle orageuse, ou tout au moins une de ces gracieuses inondations qui changent brusquement le lit des rivières ?

— Non, rien de tout cela, mais nous avons eu en revanche la maladie des pommes de terre et la révolution de février, deux calamités qui valent bien une demi-douzaine de fléaux, et qui, d'un jour à l'autre, pourraient certainement nous amener le triste divertissement que vous souhaitez.

Comme le curé achevait de parler, un étrange murmure s'éleva sous nos fenêtres, et nous entendîmes presque aussitôt retentir le cri lugubre : — « Un flagellant ! un flagellant ! » Le curé pâlit

comme si, racontant une histoire de revenant, il eût vu tout à coup paraître un fantôme. Pour moi, j'avais la vue obscurcie et l'haleine suspendue ; mes oreilles tintaient. Je me crus d'abord le jouet d'une hallucination ; mais, à l'aspect de la population tout entière qui s'élançait hors du village, mes doutes furent bien forcés de s'évanouir. — « Un flagellant ! un flagellant ! » répétait la foule en redoublant ses cris.

Si mon imagination était en jeu dans ce récit, j'aurais en ce moment de terribles craintes. — Voilà, me dirais-je, un incident mal préparé ; qui croira sur ma parole à ce coup de théâtre ? — Heureusement je n'admets ici que des souvenirs très-exacts, et j'espère que le lecteur ne m'abandonnera pas si, chemin faisant, j'ai la naïveté de ne pas boudier l'imprévu.

— Allons, suivez la foule, me dit l'abbé, elle vous conduira à l'auberge du Crucifix. C'est toujours là qu'ont lieu ces horribles scènes de flagellation. Quant à moi, je vais chanter les vêpres pour les oiseaux de mon jardin, car je prévois que je ne trouverai personne à l'église, pas même le sonneur ou le bedeau.

III

L'auberge du Crucifix est située au beau milieu d'un flot de verdure, à une petite lieue de Rabastens. Trois vallées de prairies y aboutissent. Elle tire son nom d'un grand crucifix sculpté dans le roc par un tailleur de pierre, et planté sur un tertre au point de jonction des trois vallées. Derrière ce tertre consacré s'étendent quelques arpents de vigne qui font la fortune de l'hôtelier, car il y recueille une liqueur généreuse qui, sous le titre catholique de *vin du crucifix*, attire chez lui tous les bons chrétiens des environs. Il m'était arrivé deux ou trois fois, en chassant, de m'arrêter pour goûter de ce fameux vin. Aussi étais-je déjà en excellentes relations avec l'aubergiste Mercadié, qui, sans se soucier de mon vrai nom, m'appelait toujours *Monsieur de Paris*, ne se doutant pas, assurément, qu'il me traitait en archevêque. Dans nos conversations, il se moquait très-agréablement de mon patois, et il avait

raison. Je prononçais *adusias* comme Racine, et *qu'es-aco* comme Marie-Antoinette. Cependant il m'a souvent avoué qu'il entendait mieux ma prose que les vers de son compatriote le perruquier Jasmin.

— Ah ! ah ! vous venez aussi au spectacle ! me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, en me saluant comme une vieille connaissance. La soirée sera bonne pour votre serviteur Mercadié, ajouta-t-il en clignant de l'œil et se frottant les mains entre les deux genoux. Et, sans quitter la borne où il était assis, il me fit signe de regarder dans la cuisine par la fenêtre entr'ouverte. Sur une immense table de bois figuraient en lignes des poulets et des canards que la broche allait transpercer. Les fourneaux allumés ressemblaient à des soupiraux volcaniques, les flammes ronflaient dans la cheminée ; des files de bouteilles cachetées encadraient, sur le buffet, des colonnades d'assiettes blanches ; les servantes allaient et venaient, croisant les marmitons. Et, — brochant sur le tout, — l'hôtesse décoiffée, enrouée, ahurie, plumait des pigeons avec fureur, grondait les marmitons, pinçait les servantes, interpellait son mari, et se plaignait de ne pouvoir compter sur personne, en prenant Dieu à témoin de la fainéantise universelle.

L'aubergiste fumait sa pipe, adossé à la croisée ; il avait la placidité railleuse d'un mattre jovial qui berce son oisiveté de cette pensée consolante : « Tout

le monde travaille pour moi ! je puis dormir. » Dans sa large poitrine athlétique, Mercadié logeait et choyait l'âme paresseuse d'un roi d'Orient. Sa figure rusée exprimait un dédain profond de toute activité, un détachement complet de toute idée de travail. S'il lui arrivait de remuer les bras, ce ne devait être que pour battre sa femme et ses valets, ou pour soulever un fardeau qui accusât la puissance de ses muscles. Sa physionomie seule agissait : sous le bonnet rayé des Catalans pétillaient des yeux d'émou-chet, éveillés, inquiets et avides. Des favoris arrondis en faucille, des sourcils hérissés en gerbe, un front bas, le nez fin, la bouche évasée, des épaules de marinier ou de porte-faix, tel était en raccourci cet Hercule fainéant.

— Je croyais, lui dis-je en quittant la fenêtre, rencontrer ici des signes de désolation ; mais voilà les apprêts des noces de Gamache !

— Chut ! ignorez-vous donc que c'est après les comédies les plus tristes qu'on a le plus besoin de rafraîchissements ? Au reste, soyez tranquille ; vous aurez dans deux heures la petite distraction que vous êtes venu chercher.

— Dans deux heures ? Y pensez-vous ? Mais où est donc le Flagellant ?

— Il crie dans le désert comme saint Jean-Baptiste ! On l'a trouvé couché sur le sable, au fond d'un ravin ; c'est là que la foule est allée le rejoindre, pendant que vous descendiez sans doute en

droite ligne jusqu'à l'auberge. Le pauvre homme chante des psaumes en attendant qu'on lui écorche le dos. Une troupe de montagnards l'entoure et chante avec lui. Ces gens-là ne s'impatientent pas comme vous, monsieur, car ils savent que la cérémonie doit avoir lieu le soir, aux flambeaux. Quand le soleil sera couché, quand la cloche de Rabastens sonnera, vous pourrez dire que la procession se met en marche. Ils viendront ici, précédés de la grande-croix de l'église, ce qui, par parenthèse, va diablement contrarier monsieur le curé, votre ami. — A propos, continua l'hôtelier en changeant de ton, pourquoi ne l'avez-vous pas amené avec vous, monsieur le curé ? Vous nous auriez peut-être réconciliés, car nous sommes fort mal ensemble, c'est moi qui vous le dis. L'église n'aime pas le cabaret ; M. Pascalot n'aime pas votre serviteur... « l'homme de la plaine qui a corrompu la montagne ! » A l'entendre, j'ai semé dans sa paroisse de la graine d'ivrogne et de joueur ; tout cela, parce que je vends de bon vin, et que je prête mes cartes à ceux qui me les demandent. De plus, je suis un homme sans foi ni loi, parce que je ne monte pas à l'église le dimanche. Eh, monsieur, je suis de la plaine, en effet ; je m'essouffle tout de suite aux montées. Si l'église avait des roulettes et voulait descendre jusqu'ici, j'y entrerais de temps en temps, à mes moments perdus. Est-ce que, par hasard, votre serviteur empêche monsieur le curé de faire son métier ?

Que monsieur le curé ne m'empêche donc pas de faire le mien ; c'est tout ce que je lui demande. Ah ! si vous saviez de quel œil les bonnes âmes nous regardent, nous autres aubergistes ! D'abord, nous sommes des voleurs, cela va sans dire ; et puis des libertins, parce que nous avons des filles bien portantes pour le service de l'auberge ; et puis enfin, des assassins ; oui, monsieur, des assassins ! Nous tuons les voyageurs pour les piller, et nous attirons ici les petits garçons pour les mettre à la broche. Voyons, monsieur, ai-je l'air d'un ogre, et ma femme d'une ogresse ? Tel est pourtant l'aimable surnom qu'on nous a donné. Je ne m'appelle plus Mercadié, je suis l'*ogre du Crucifix* ! Croyez-vous que j'en pleure ?... J'en ris. Et savez-vous pourquoi ? c'est que je suis un bon chrétien, à la barbe de M. Pascalot, et qu'après tout la plaine se moque de la montagne, dont chaque ruisseau laisse, en roulant, un peu d'argent devant ma porte.

Dans sa verve inépuisable de Languedocien, l'aubergiste allait continuer sa tirade en véritable héros de tragédie, si je ne l'eusse arrêté à sa première pause par un geste de confident révolté.

— Parlons peu, lui dis-je, et parlons bien. Où me placerez-vous pendant la cérémonie ? — Venez, me répondit-il laconiquement.

Mercadié se leva et me conduisit dans sa remise, en ouvrant théâtralement les deux battants, sur l'un desquels était clouée une chouette, selon l'usage du

pays. — Voilà, me dit-il, la salle de spectacle ! Vous serez établi là-haut, à cette lucarne, d'où vous pourrez tout voir commodément ; et si, pendant la représentation, le cœur vient à vous manquer, nous vous enverrons, pour vous remettre, une goutte de vieux muscat.

La remise de Mercadié avait des apparences monumentales ; c'était une longue nef qui, grâce à quelques barrières à claire-voie bien disposées, servait à la fois d'écurie, de bergerie et d'étable. Il restait toujours, en deçà des litières, un grand espace libre pour la circulation. — Le local vous paraît un peu triste maintenant, me dit l'aubergiste en consultant l'horizon, mais tout à l'heure il y aura un vacarme infernal. Voici le moment où les maquignons et meneurs de troupeaux qui vont au marché de Béziers dévalent de la montagne. Dans quelques minutes, il ne restera pas une place vide aux râteliers. — Des nuages de poussière annoncèrent bientôt, en effet, l'arrivée des bestiaux et de leurs conducteurs ; tumultueux bataillons, que l'aiguillon et le fouet chassaient pêle-mêle vers l'auberge.

Cependant les ombres du soir grandissaient ; le soleil, déjà caché derrière l'horizon, éclairait d'un reflet tremblant les sommets les plus élevés des Serres-Lisses. Quand le plus éclatant de ces points lumineux s'éteignit, la cloche de Rabastens sonna lentement un glas argentin. Jamais bourdon de cathédrale déplorant à toute volée la mort d'un homme

puissant, ne m'a aussi fortement ébranlé le cœur ! Cette note plaintive, indécise, errante, balancée de cime en cime par le vent de la nuit, et tombant dans la vallée en gouttelettes sonores, répandait dans l'air, au milieu de ces montagnes assombries, je ne sais quel profond sentiment de misère, d'abandon, d'isolement et de ruine. La majesté du paysage enveloppé de silence ajoutait à l'effet terrible de cette petite voix désolée. On eût dit, pour employer une expression classique du temps de Volnay, que la cloche du village sonnait d'elle-même l'agonie du dernier homme. Un frisson me saisit, et j'eus la candeur de songer un instant à la fin du monde. Les fléaux de Dieu, les nécessités de l'expiation me parurent, comme à M. de Maistre, des choses tout à fait naturelles ; je suivais, sans m'en douter, le conseil de Pascal, j'étais prêt à m'abêtir ! La petite cloche se tut, et derrière la grand'croix, frappée des premiers rayons de la lune, un homme encapuchonné, ayant à sa droite la mère Flagel, pénétra dans la remise, suivi d'une foule recueillie.

— Voilà le Flagellant ! me dit l'aubergiste ; et, me prenant par la main, il me conduisit dans sa chambre.

Quand je mis la tête à la lucarne, un tableau confus où flottaient de brillants espaces au milieu de larges traînées d'ombre, déroulait ses plans heurtés sous la voûte de la remise. C'était d'abord un mélange inexplicable de touches vaporeuses et de tons

criards ; on eût dit une grande ébauche en désordre, à demi plongée dans un abîme. Mais, à mesure que mes yeux s'orientaient, une baguette magique, effleurant l'immense toile, semblait improviser l'ordre au sein du chaos. Tandis que l'obscurité drapait les murs d'une longue tenture noire, douze flambeaux placés au centre illuminaient le groupe principal, d'où ressortaient en vigueur les pâles figures de Jeanne Sidobre et du Flagellant. Si un mouvement se faisait dans ce groupe, une fusée de lumière glissant entre deux têtes éclairait brusquement toute une rangée de spectateurs. Les hommes, éblouis, reculaient, les femmes détournaient les yeux, les enfants se cachaient dans les plis des jupes, et les animaux accroupis tressaillaient sur leurs litières. On distinguait alors les masses de curieux entassés dans les crèches, collés aux murailles, répandus sur les charrettes, ou tapis à plat ventre sur le bord des abat-foin. Quelques jeunes garçons, campés à rebours sur des mulets, relevaient comiquement la queue de leurs montures.

— Ayez pitié de moi, mon Dieu ! s'écria le Flagellant ; puis il se coucha sur le sol en victime résignée. Je remarquai, du haut de ma lucarne, qu'il avait les bras déployés en croix, et je l'entendis murmurer, comme Michel le jour de son mariage : — Frappez, je suis prêt !

Mais cette fois il ne s'agissait plus d'un gracieux simulacre de flagellation. La tremblante Suzanne,

avec son brin d'osier inoffensif, était remplacée par Jeanne Sidobre, armée d'une terrible discipline. Une sainte colère agitait les lèvres de la mère Flagel.

— Homme, qui êtes-vous, dit-elle, et que voulez-vous ?

— Je suis l'agneau de Dieu, prêt à expier les péchés du monde.

— Réjouissez-vous alors, car voici les ciseaux qui tondent l'agneau ! voici le balancier qui frappe la monnaie, le fléau qui dépouille la gerbe, la meule qui broie le froment !

— Meule, écrase-moi ! fléau, dépouille-moi ! ciseaux, tondez-moi ! s'écria le Flagellant avec un sauvage enthousiasme ; et toi, balancier du Seigneur, frappe ce vil métal à ton empreinte !

Le Flagellant découvrit ses épaules, et la discipline sifflante marbra du premier coup le corps décharné du patient. — Ah ! Dieu soit loué ! murmura doucement une voix plaintive, et le Flagellant se dressa en pied, triomphant et rayonnant, comme s'il eût vu le ciel s'ouvrir.

— Plus fort ! frappez plus fort !

Un éclair passa sur le front de Jeanne Sidobre, et les coups redoublèrent avec une incroyable violence. Rien ne manquait à ce sacrifice humain : l'enthousiasme de la prêtresse égalait celui de la victime. Dans cette terrible scène d'expiation, le

bourreau croyait se sanctifier en même temps que le martyr.

— J'ai péché, j'ai péché ! criait le Flagellant d'un ton lamentable, en faisant au nom des assistants une espèce de confession générale.

— Périsse la chair qui a péché ! répondait Jeanne Sidobre en roidissant sa main vengeresse.

— J'ai menti, j'ai juré, j'ai volé, j'ai tué !.. J'ai commis tous les crimes, et mérité cent fois la damnation éternelle !

— Souffre donc le purgatoire en ce monde, afin de ne pas souffrir l'enfer dans l'autre.

— C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute.

— A genoux, pécheur, à genoux !

Et Jeanne Sidobre frappait toujours, comme si chaque parole et chaque mouvement lui eussent prêté une nouvelle énergie. L'assemblée faisait silence, attentive, inclinée, haletante, et pourtant moins troublée de ce spectacle que les animaux dont les ombres se mouvaient derrière elle. Une rumeur d'inquiétude et d'épouvante grondait par intervalles le long des crèches. Les bœufs se soulevaient, allongeaient le cou, soufflaient et retombaient oppressés. Les mulets hérissaient leur crinière et bondissaient sous leurs petits cavaliers. Les moutons, pris de vertige, tournoyaient sur la paille en bêlant. Des poules s'envolaient et venaient embarrasser leurs ailes dans les grandes toiles d'araignée suspendues aux

angles de la voûte. L'air était lourd : la discipline, dans ses rapides oscillations, avait renversé quelques flambeaux. Tout prenait au-dessous de moi des aspects fantasmagoriques.

Je regardai le Flagellant : sa tête s'était exaltée jusqu'au délire. Tantôt il levait les bras au ciel et se redressait de toute sa hauteur ; tantôt on le voyait tomber comme une bête de somme épuisée ; tantôt enfin il se mouvait en rond comme un cheval aveugle qui tourne la meule ; — quelquefois il perçait la foule et agrandissait brusquement le cercle où il était enfermé avec la mère Flagel. Des paroles menaçantes et prophétiques s'échappaient alors de ses poumons de fer.

— Malheur, disait-il, et trois fois malheur au pécheur impénitent ! Malheur aux maîtres de la terre qui abusent de leur puissance ! Malheur aux enfants d'Achab qui usurpent la vigne des enfants de Naboth ! Malheur aux mauvais riches qui dévorent le bien du pauvre ! Les puissants seront abaissés, et les humbles élevés sur un trône ! Les agneaux deviendront des lions, et le châtiment de l'impie épouvantera l'univers !

En ce moment l'assemblée tout entière bouillonnait. J'entendis un nom voler de bouche en bouche, au milieu d'un concert de malédictions. L'anathème prophétique avait un sens lumineux pour toutes ces âmes bouleversées.

— Oui, malheur au mauvais riche, malheur à

Rouziac ! s'écrièrent tous ces Lazares fanatisés avec des éclats de voix qui me firent pâlir.

Un sourire méchant remua la mâchoire de Jeanne Sidobre, et le Flagellant, fier de cet orage, ne prononça plus que des mots incohérents, obscurs, insaisissables. Les yeux fixes et dilatés, il laissait l'extase agiter ses lèvres d'où s'élançaient les plus tendres exclamations : — O mon doux Jésus ! ô sainte Vierge Marie ! ô délices des anges ! ô béatitude des élus ! Il avait l'air de savourer avec des frémissements de volupté le *nanan* des convulsionnaires. N'était-ce plus un flagellant primitif, héritier à son insu des passions religieuses du XIII^e siècle ? N'avais-je devant moi qu'un disciple du diacre Paris, saintement fustigé par sa *secouriste* ?

Involontairement je me rappelai cette époque de notre histoire où l'on faisait venir chez soi, pour se divertir ou s'édifier, sœur Rose, sœur illuminée, sœur Promise ou sœur Confite. « Elles se faisaient fouetter, dit Voltaire, sans qu'il y parût le lendemain ; on leur donnait des coups de bûche sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal... » L'idée toute voltairienne d'un flagellant *bien rembourré* ne fit que passer dans mon esprit, car, l'impitoyable *secouriste* continuant à frapper, le sang jaillit tout à coup sous les cordellettes de la discipline.

— ECCE HOMO ! s'écria le patient dans un élan d'orgueil mystique.

— Mon frère, dois-je m'arrêter? demanda la mère Flagel.

— Êtes-vous fatiguée, ma sœur? alors quelque bonne âme vous remplacera.

— Non, non, Dieu me donnera la force d'aller jusqu'au bout.

— Frappez donc, frappez donc; car le sang qui coule se mêle au sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Alors on récita d'une voix grave les tristes versets du psaume de la Pénitence. Ces chants de douleur étaient entrecoupés de gémissements : les femmes, apitoyées, ne pouvaient plus retenir leurs sanglots. — Vous taisez-vous, Madelaines? cria durement Jeanne Sidobre; mais les sanglots redoublèrent avec une force irrésistible. Les hommes eux-mêmes commençaient à s'émouvoir, et, pour qu'on ne les vît pas pleurer, ils se glissèrent par petits groupes dans la cuisine de l'auberge. Le Flagellant, qui donnait à peine signe de vie, poussait encore de vagues soupirs. Il s'évanouit enfin, il s'affaissa comme foudroyé par l'éclair des félicités célestes. On l'emporta roulé dans un drap blanc, et la vaste remise eut bientôt repris son aspect ordinaire. Deux ou trois femmes seulement étaient restées pour éponger le sang répandu. Quand elles furent parties, un chien de maquignon vint lécher la place humide. J'entendis siffler un grand coup de fouet : c'était le maquignon qui châtiait l'animal, poursuivi dans sa

fuite par un torrent d'injures. Ainsi se termina cette étrange scène, dont les incidents m'avaient laissé la mystérieuse impression d'horreur qu'un enfant pourrait éprouver en assistant à quelque séance de magie noire.

IV

— Orgeat, limonade, groseille ! — Qui veut de l'orgeat ?

A ce cri tout parisien, brusquement jeté dans mon oreille, le noir enchantement fut rompu. Je me secouai comme un homme qui revient du sabbat, et qui cherche à ressaisir autour de lui le sentiment de la réalité. L'ogre du Crucifix, debout à l'entrée de la chambre, et tenant braquée sous l'aisselle une petite bouteille noire à cachet rouge, me fit un moment l'effet d'un hôtelier fantastique. Mais, à sa première parole, je retrouvai le vrai Mercadié, qui m'aborda par une de ces révérences de comédie où il entre toujours plus de malice que de respect.

— Excusez, Monsieur, me dit-il, ma petite plaisanterie. C'est un souvenir du temps où j'étais simple troupier en garnison à Paris (j'allais au théâtre en ce temps-là, et, comme vous voyez, je n'ai pas encore oublié ce qui se criait dans

l'entr'acte). Mais rassurez-vous : ce n'est ni de l'orgeat, ni de la limonade que je vous apporte. C'est, dit-il en baisant la bouteille et cadencant chaque mot avec une emphase comique, c'est un sirop miraculeux qui éveille la langue des muets et qui engourdit le babil des femmes ; c'est un baume sans pareil, qui ranimerait un homme coupé en petits morceaux, et qui ferait danser un condamné à mort, sous le couteau de la guillotine ; c'est enfin mon délicieux, mon terrible muscat de la comète ! Tenez, Monsieur, goûtez et jugez.

Mercadié remplit deux verres, et me salua légèrement.

— A votre santé, dit-il, et, si vous voulez bien le permettre, à la santé du flagellant ! Quel dommage ajouta-t-il en se mirant dans son verre, que cet homme-là ne soit pas une bête de labour ou un cheval de roulage ! En le rouant de coups, on lui ferait faire double besogne. J'ai vu dans nos foires des ours bien dressés qui travaillaient gentiment sous le bâton. Eh bien, Monsieur, pour qu'ils fussent gentils, ils fallait les griser avant leurs exercices, tandis que celui-ci... (l'aubergiste vida son verre, et fit claquer sa langue) tandis que celui-ci ne s'enivre jamais qu'après. Oh ! c'est un grand artiste, vous pouvez m'en croire, et de plus un admirable pénitent ! Avez-vous remarqué avec quelle joie il a reçu la discipline ?

— Oui, mais il est tombé à demi mort.

— Tranquillisez-vous, Monsieur. Ne vous ai-je pas dit que mon *cachet-rouge* faisait des miracles ? Dès que ses blessures ont été pansées, le bon pèlerin a rejeté son drap blanc, et s'est mis à débiter ses petites images de l'*Ecce Homo*. Autant d'images, autant de pistoles de cuivre, et soyez bien certain qu'il les vendra toutes : car il a tout de suite empaumé son public. Que fera-il de sa monnaie ? Cela servira, dit-on, à payer des messes pour la délivrance des âmes du purgatoire. Du moins la mère Flagel l'affirme, et, quant à moi, je n'oserais pas trop le nier, quoique j'en aie souvent la tentation. De la part de ces gens-là, rien n'est impossible. Ils ont leurs idées qui ne sont pas les miennes, et quand on leur demande d'où ils viennent, où ils vont, comment ils se nomment et comment ils vivent, un geste leur suffit pour tout expliquer : ils vous montrent le ciel et vous tournent le dos. Ils sont comme l'anguille qui crie quand on l'écorche, d'après le vieux proverbe. Pour les faire parler, il faut les fustiger ; hors de là, ils sont muets comme des pierres. Dans la montagne, tout leur réussit : car ils passent pour des saints. Dans la plaine, on les traite de filous, et on ne les reçoit plus qu'à coups de fourche. Moi qui suis de la plaine et qui vis dans la montagne, je me dis que ce sont des fous ; et Dieu veuille que cette nuit même nous ne soyons pas les témoins de quelque folie !

L'aubergiste secoua la tête, en homme qui pres-

sent un danger. Il croisa dramatiquement ses bras sous son menton, et me dit avec l'accent d'une conviction douloureuse : « Je crains un grand malheur ! » Mais en ce moment une lueur perfide scintilla joyeusement au creux de ses joues. L'âme de Mercadié parut, et fit clairement cet aveu : *J'espère un grand malheur.*

— La nuit sera mauvaise, continua la bouche hypocrite ; le danger est inévitable !

Mercadié, livré à ses réflexions, projetait dans le vide ce regard luisant du joueur qui cherche à aimer la girouette de la chance. — Inévitable, non ! reprit-il en mûrissant dans sa tête une combinaison ébauchée. Si je le voulais bien, je ferais la part du feu, et je gagnerais pour ma peine un sac de mille francs. — Monsieur, me dit-il tout à coup en sortant de sa rêverie, vous me voyez dans un grand embarras : je suis sur le point de faire une bonne action qui me donnerait un joli bénéfice. Puis-je, à votre avis, me mettre en campagne sans que la Justice s'en mêle ?

— Interrogez votre conscience, ceci ne regarde pas la Justice.

— Alors, c'est résolu ; j'irai à la Couarde !

L'aubergiste me salua et descendit précipitamment l'escalier. Au bout de quelques minutes, je l'entendis remonter avec précaution. Il me prit par la main, et m'entraîna par un passage obscur jusqu'à

la porte de la remise. Deux chevaux sellés nous attendaient.

— Toute peine vaut salaire, me dit sententieusement Mercadié. Vous m'avez donné une consultation ; moi, je vous offre ce bidet pour retourner sans fatigue à Rabastens. Vous en serez content, c'est un mouton bridé. — Montez vite, ajouta-t-il et partons. Il ne faut pas qu'on remarque mon absence. Je vais à peu près du même côté que vous, nous nous quitterons aux Quatre-Piliers. Tant que nous serons en vue de l'auberge, ne pressez pas trop votre bidet ; laissez-le tout doucement tricoter dans le sable.

Mercadié serra les genoux, et donna en sifflotant le signal du départ. Nos petites bêtes pyrénéennes (autant vaudrait dire lilliputiennes) se mirent aussitôt en mouvement. Elles ne galopaient pas, elles ne trottaient pas ; la bride sur le cou, les pieds dans le sable, elles tricotaient ; je croyais avoir entre les jambes une des souris chevalines de l'attelage de Cendrillon. Le sentier qu'elles suivaient, profondément encaissé entre deux tertres, venait aboutir à une espèce de grotte masquée par un fouillis de plantes grimpantes.

— C'est là qu'on a trouvé le flagellant ; c'est de là qu'on l'a conduit à l'auberge, me dit en passant Mercadié.

A dix pas de la grotte, commence une route cavalière qui, pareille à une vis sans fin, s'enlace hardiment autour de la montagne qu'elle étreint de ses

anneaux redoublés. Nous gravâmes en silence le chemin tournant, découpé dans un rempart de granit, où s'étagent en spirales légères une multitude de petites corniches suspendues. Chacune de ces spirales nous offrait en se déroulant les mêmes variations de perspective. A la hauteur où nous étions parvenus, l'auberge du Crucifix, toute resplendissante sur un fond noir, paraissait et disparaissait comme la lanterne d'un phare mobile. La lune, pâle et froide, courait des bordées dans le ciel, à travers une débâcle de nuages blancs ; le vent, qui cinglait les buissons sur notre passage, semblait donner le frisson aux étoiles ; les échos de la vallée nous envoyaient des murmures roulants, assez semblables au balancement lointain d'une mer. Il y eut un instant où la vague sonore retentit avec plus de force. L'aubergiste se dressa sur ses étriers, la tête couchée sur l'épaule, afin de saisir les moindres vibrations de l'air.

— Ecoutez, dit-il, écoutez ! ce ne sont plus des murmures, ce sont de véritables hurlements. A l'heure qu'il est, tous nos montagnards sont ivres. Si le flagellant dit un mot, nous les aurons bientôt sur nos talons. Hâtons-nous, Monsieur, hâtons-nous, car voilà l'orage qui se prépare.

— Sommes-nous encore loin de la Couarde ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour savoir si vous aurez le temps de planter

votre paratonnerre et de gagner le sac de mille francs.

Les prunelles de Mercadié s'allumèrent. — Vous êtes bien curieux, me dit-il en fronçant les sourcils ; puis il ajouta sèchement : — Nous autres gens du midi, nous pensons en parlant, et ne comptons pas les paroles qu'il nous plaît de semer à droite et à gauche ; mais il ne nous plaît pas toujours qu'on ramasse cette semence. Ai-je eu tort de vous consulter et de vous laisser flairer mon secret ?

A ces mots, prononcés d'un ton menaçant, Mercadié piqua des deux, mit sa bête au galop, la fit pirouetter, et, par une manœuvre imprévue, la ramena sur moi ventre à terre, comme s'il eût exécuté une charge à fond de train. Mon bidet se cabra, et faillit me jeter en arrière par-dessus le parapet de la route. Mais je le maintins si énergiquement qu'il retomba d'aplomb, en effleurant de son sabot l'oreille droite de l'autre bidet.

— Vous êtes un excellent cavalier, me dit gravement l'aubergiste.

— Êtes-vous fou ? m'écriai-je en montrant du doigt le précipice béant sous le parapet.

— Mon cheval s'endormait, j'ai voulu le dégoûter.

— Ne mentez pas : vous avez voulu m'effrayer, et peut-être me lancer à trois cents pieds d'ici, afin de vous assurer de ma discrétion.

— Dieu du ciel ! est-il possible ! s'écria Mercadié

avec des gestes de désespoir. Qui, moi..., moi votre ami...; moi votre serviteur...; moi un ancien soldat..., j'aurais eu cette lâche pensée! Mais vous me prenez donc pour un coquin, un assassin, un misérable, un monstre! Ah! Monsieur, si vous me croyez capable d'une telle infamie, jetez-moi à terre, foulez-moi aux pieds, coupez-moi la main, brisez-moi le crâne, arrachez-moi la peau du ventre, je vous le permets.

O comédie italienne, sublime arlequinade de nos vieux tréteaux, parade immortelle que les peuples du Nord traitent d'extravagance, on te retrouve encore à deux cents lieues du Théâtre-Français, vivante et pétulante, invraisemblable et réelle, immuable et mobile, dans les mascarades infinies de la nature méridionale!

La voix de Mercadié, toute palpitante d'émotion, avait le pur accent de l'honnêteté méconnue. Elle sonnait franchement comme une monnaie loyale, dont le timbre éclatant défie tout soupçon. Le digne homme aurait attendri, par son attitude éloquente, tout un comité de salut public. Il était descendu de cheval, et jouait à mon profit une admirable scène de pantomime classique. Pleurer, tomber à genoux, se frapper la poitrine, s'arracher les cheveux, c'est peu pour exprimer une désolation aussi profonde. Il pose ses mains jointes sur la tête de mon bidet, m'adresse à bout portant les discours les plus pathétiques, me prie et me supplie, me secoue, m'inter-

pelle, me flatte, m'entraîne; il appelle son père et sa mère, sa femme et ses enfants comme garants de son honneur, invente coup sur coup des grimaces risibles et des serments épouvantables; puis, quand il n'en peut plus de fatigue oratoire, il remonte lestement en selle, bien persuadé qu'il m'a ébloui de son innocence.

Ebloui, je l'étais en effet. La naïve impudence du Languedocien m'avait confondu. — Je me demandai sérieusement si le comédien irrésistible qui venait de se démener à mes pieds était bien le même homme que cet aubergiste indolent que j'avais trouvé naguère, étalé sur une borne, à la porte de sa maison. Dans les jours de soleil, on rencontre souvent sur les chemins calcinés un serpent immobile, et comme incrusté dans la poussière. A la moindre alerte, l'écaille reluit, les anneaux se gonflent, et l'animal réveillé danse sur sa queue. Inerte ou frémissant, c'est toujours le reptile. Mercadié l'indolent et Mercadié l'actif, Mercadié le laconique et Mercadié le bavard, Mercadié le menaçant et Mercadié le rampant, c'était toujours, sous les reflets de l'écaille méridionale, la même bête perfide et venimeuse. Et encore, pouvait-on affirmer que la bête eût du venin. Scapin, sous son manteau rayé, a tantôt les allures d'un scélérat marqué pour le bagne, et tantôt la mine avenante du coquin obligeant qu'on bâtonne et qu'on embrasse. J'aurais de grand cœur bâtonné Mercadié; mais

comment garder rancune à un drôle d'aussi bonne souche ? Il ressemblait tant à Scapin ? Quand je le vis tout en sueur me tendre la main d'un air héroïque, je ne me sentis pas le courage de lui refuser la mienne. Ce geste magnanime était si conforme à la tradition ! Désormais l'optique de la scène me rendait ce type sacré. Par respect pour les maîtres fourbes, ses aïeux, j'entourai Mercadié d'une espèce de sollicitude littéraire, et j'accordai d'avance, avec un sourire, l'indulgence plénière à ses fourberies.

Nous voilà donc cheminant de nouveau, côte à côte, et devisant joyeusement au clair de la lune. Je n'avais garde pourtant de ramener la conversation sur le sujet scabreux qui avait failli nous brouiller. Un bon mouvement, un pur caprice, le besoin de parler, peut-être, firent que mon cher Scapin alla de lui-même au devant de mes désirs.

— Connaissez-vous le propriétaire de la Couarde, connaissez-vous M. Rouziac ? me dit-il sans préambule, en attaquant d'assaut le sujet scabreux.

— Rouziac le mauvais riche ! m'écriai-je aussitôt en retrouvant dans ma mémoire les imprécations calculées du flagellant, si vite comprises par ses auditeurs.

— Rouziac-le-Médecin, Rouziac-le-Couard, Rouziac-le-Fossoyeur, ou Rouziac-l'Auvergnat, comme il vous plaira ! car il n'y a pas de saint dans nos

contrées qui ait de plus longues litanies, et c'est un vrai plaisir que de les entendre réciter en chœur par les petits vauriens de la montagne. Ce médecin-là, disent les paysans, n'a pas brûlé beaucoup d'huile à l'école de Montpellier, et les drogues dont il nous régale ne sortent pas de chez le pharmacien. Il fait saigner à blanc tous ses malades par l'huissier, et, quand ils sont à demi-morts, c'est lui-même qui vient les rouler en souriant dans un linceul de papier timbré. Ah ! ah ! ceci vous intéresse, Monsieur de Paris ? ajouta Mercadié sur un ton goguenard. Gageons une pistole que, si je vous raconte franchement ce que je prétends faire à la Couardé, vous ne perdrez pas une syllabe de mon petit discours.

L'aubergiste me jeta sa bride en signe de confiance, et, se renversant négligemment sur le haut dossier de sa selle, il allait entamer enfin l'exposé de ses plans de campagne, lorsque son attention se porta tout à coup vers l'étage supérieur de la route, où nous entendions en ce moment le bruit saccadé d'un trot inégal.

— Je ne me trompe pas, dit-il, c'est bien le trot d'une vieille rossinante qui bat le briquet en marchant. Donnez de l'éperon, Monsieur, et dans quelques minutes vous allez contempler le fameux Rouziac, assis de côté comme une femme, sur le dos de sa mule blanche.

— Entre nous, chuchota le fourbe à mon oreille,

ce M. Rouziac est un homme sanguin , et , puisque j'en trouve l'occasion , il faut absolument que je lui donne ce soir un bon petit coup de lancette.

— Oh! oh! le sac de mille francs!

— Bah! mille ou quinze cents... peut-être deux mille!... Enfin le plus possible! dit effrontément Mercadié. Allez , c'est une action louable de tirer une plume de l'aile à ce gros faisan argenté.

— Salut! Monsieur Rouziac! s'écria de loin l'aubergiste. Hé! hé! continua-t-il en plaisantant, vous n'avez donc pas encore acheté des chaussons de lisière à Belotte? prenez garde, elle va mettre le feu à notre route royale, et c'est vous qui payerez, si le rocher s'allume.

— Le rocher n'est point fait d'étoupes, répliqua bêtement le personnage à qui s'adressait la plaisanterie.

En examinant cet homme, ce qui me frappa tout d'abord, ce fut la couche de bêtise artificielle qui plâtrait son visage. L'impression qu'il me causa ne s'est jamais effacée. Quand un naturaliste découvre une bête monstrueuse, il en saisit au premier aspect la nature complexe et difforme. Ne la verrait-il qu'une fois, il pourrait la décrire les yeux fermés.

V

Rouziac était un de ces monstres doucereux qui lèchent leur proie avant de la mordre. Il y avait en lui du juif sous l'Auvergnat. Famélique et repu, on eût dit qu'il s'engraissait, tout en nourrissant dans ses entrailles un ver solitaire insatiable. Il avait des yeux enfouis sous de lourdes paupières; le nez plongeant et recourbé entre deux joues onctueuses dont le vernis s'écaillait, une bouche en retraite sur un menton saillant, le cou ramassé et engorgé, le buste épais et court, des jambes presque grêles, et dans toute sa personne je ne sais quel luisant de propreté malsaine qui inspirait le dégoût. Son embonpoint tremblottant formait jabot entre le nœud de la cravate et la ceinture du pantalon. La physiologie tout entière riait; elle était largement empreinte d'un caractère paterne. Mais, à travers cet enduit de bonhomie factice, suintait goutte à goutte l'astuce en fusion. Quand cet être gonflé respirait,

sa langue trop longue jouait sur ses lèvres comme celle des fourmiliers. De cette infirmité, jointe à la double brèche qui échançait sa mâchoire, résultait un défaut de prononciation très-significatif. Rouziac zézeyait comme un onfant. Ajoutez à ces détails des habits grossiers, une casquette de loutre, une canne de suisse de paroisse, ferrée par le bout, et vous aurez dans son ensemble le portrait du mauvais riche désigné par le flagellant à la colère des montagnards.

— Si je ne suis pas trop indiscret, dit Mercadié, d'où peut donc venir à cette heure M. Jean-Flour Rouziac de Paulignan ?

— Quelques méchantes affaires m'ont retenu dans le bas pays, en tirant vers la mer. Des comptes à régler... des billets à renouveler... c'est un tracas incessant. Il y a si peu de débiteurs honnêtes ! — Mais toi, mon garçon, où vas-tu donc ainsi, par cette belle lune ?

— J'accompagne, Monsieur, un ami de M. Pascalot, jusqu'au plateau des Quatre-Piliers, et de-là mon intention était de pousser jusque chez vous. Mais, puisque vous voilà...

— Aurais-tu besoin de moi, Mercadié ? demanda tendrement Rouziac.

— Oh ! que nenni, Dieu m'en préserve ! Je tiens trop à ma vigne du Crucifix, et je ne suis pas encore disposé à la voir filer dans vos mains, avec mon auberge, par le chemin roulant de l'expropriation.

Je ne désirais vous rencontrer que pour vous remettre ceci.

L'aubergiste tira de sa ceinture une longue bourse, et la jeta par-dessus l'épaule à son interlocuteur, qui la saisit au vol avec une adresse de singe.

— Je te donne quittance de cinq cents francs, marmotta le gros homme en soupesant le gracieux projectile.

— Cinq cents francs, c'est bien le compte. On voit que vous vous y connaissez.

— Un peu... comme tout le monde. Mais dis-moi, mon garçon, quel est le bon chrétien qui t'a chargé de me remettre cet argent ?

— Oh ! ne vous grattez pas le front, ne cherchez pas, ce n'est pas la peine. L'argent n'a pas beaucoup voyagé, il ne vient ni de Paris ni de Rome ; il ne fait que sortir de ma bourse pour entrer dans la votre.

— Mais tu ne me dois rien, mon bon ami ?

— Supposez un instant que je vous achète en bloc tous vos fourrages.

— Alors ceci est un à-compte ?

— Point du tout, c'est le total.

— Je ne te comprends plus, tu parles latin.

— C'est un marché de prêteur ; le refusez-vous ?

— C'est un marché de dupe ; voudrais-tu me duper ? A ce prix-là, cher ami, je préférerais mettre le feu à mes magasins.

— Ici je vous arrête, M. Rouziac, car vous venez de prononcer une mauvaise parole. Avez-vous donc oublié le proverbe qui dit : « Quand le vent galope, cache ton briquet ? » Le proverbe a toujours raison, Monsieur, mais ce soir il est de circonstance : car il vente du large, comme disent les marins. Gardez mes cinq cents francs, si vous m'en croyez. Vous seriez peut-être forcé, dans une heure, de me livrer pour deux cents, non-seulement tout votre foin, mais encore toute votre avoine, et d'autres menus grains par-dessus le marché.

— Platt-il?... Donne-moi ton pouls, que je voie si tu as la fièvre. Oh ! oh ! ajouta Rouziac en tâtant le poignet de l'aubergiste, voilà, en effet, un pouls bien irrité ! Mon ami, tu es malade, c'est sûr, et, si j'ai un conseil à te donner, c'est de rebrousser chemin et de t'aller coucher au plus vite dans le meilleur lit de ton auberge.

— M. Rouziac, ma fièvre est d'avis (puisque fièvre il y a) que je vous reconduise au galop jusque chez vous. Quand nous serons sur vos terres et dans votre salon, quand nous aurons signé et paraphé notre marché sur votre bureau d'acajou, vous me tâterez encore la veine, si les doigts vous démangent, et vous verrez alors que ma prétendue maladie n'était que dans votre cervelle, *Monsieur le Médecin !*

A ce dernier mot, qui rappelait malicieusement un de ses sobriquets populaires, Rouziac ne put

s'empêcher de tressaillir, comme si on lui eût frotté les oreilles avec une poignée d'orties.

— Au reste, continua Mercadié avec le candide entêtement des âmes pures, votre intérêt et le mien sont d'accord pour me pousser à faire ce que je fais. J'irai donc à la Couarde sans retard ; et, puisque vous n'êtes pas raisonnable, je m'adresserai directement aux Dames noires, qui me comprendront tout de suite, j'en suis persuadé.

— La Couarde ! les Dames noires ! Qu'est-ce que ça signifie ! De qui parlez-vous ? s'écria l'Auvergnat rouge de colère.

— Sauf votre respect, je parle de Saint-Jean, votre maison de plaisance, et des bonnes dames Rouziac, votre femme et votre fille. Si je vous ai fâché, c'est bien sans le vouloir. Je suis presque un étranger, moi, et je ne croyais pas mal faire en suivant les coutumes du pays. Pourquoi donc les montagnards ont-ils inventé ce vilain mot : *la Couarde* ? Ne serait-ce pas parce que votre maison est toute hérissée, à chaque fenêtre, de gros barreaux de fer, comme si vous étiez entouré de voleurs ? Quant à vos bonnes dames, il est probable que si, de temps en temps, on les voyait habillées de blanc ou de rouge, de vert ou de bleu, on ne les aurait pas surnommées les Dames noires.

Rouziac ne sourcilla pas. Il allait devant nous, le cou ployé, la langue pendante, entièrement absorbé

dans ses pensées, tandis que Mercadié sifflait en regardant les étoiles.

— Il y a quelque anguille sous roche, murmura Rouziac entre ses dents.

— Quel joli petit vent ! dit l'aubergiste. Trente soufflets de forge réunis ne nous donneraient pas une aussi charmante sérénade.

Une terrible bourrasque grondait en effet autour des pitons des Serres-Lisses. Les cailloux roulaient sous nos pieds, les sapins fléchissaient sur nos têtes, les nuages déchirés s'effilaient en longues écharpes qui semblaient tendues en l'air pour les jeux de la lune, et dans le fond de la vallée mugissait un orgue immense dont quelque puissance infernale ébranlait sans doute les mille tuyaux. Une trombe de poussière aveuglait nos chevaux, qui, bloqués par le vent, prenaient racine dans le sol. Dans les moments de calme, je voyais Mercadié se tourner inquiet du côté de son auberge, toujours rayonnante, et d'où ne montait plus aucun murmure.

Rien encore... Rien ! me disait-il à voix basse. Sont-ils donc ivres morts, ou la voix leur manque-t-elle à force de crier ?

— Que dis-tu ? demanda Rouziac attachant sur l'aubergiste des yeux de limier en arrêt.

— Je dis, répondit Mercadié en s'essuyant le front d'un air soucieux, je dis que, tout bien considéré, je ferais peut-être sagement de suivre votre conseil

et de m'en retourner chez moi, puisque notre marché vous paraît impossible.

— Impossible! s'écria Rouziac. Ai-je prononcé ce mot-là? mais, mon pauvre garçon, il n'y a rien d'impossible en affaires. S'il est vrai, comme tu t'en vantes, que ta proposition soit avantageuse pour moi, tu comprends que je serais un niais de la repousser légèrement. Non, non, j'ai réfléchi, viens à la Couarde, mon cher enfant. Je serai aussi raisonnable que tu peux le souhaiter, et tu n'auras pas besoin de t'adresser aux Dames noires, je te le promets.

— Les Dames noires! la Couarde! Qu'est-ce que ça signifie? dit à son tour Mercadié. Ça ne vous fâche donc plus maintenant qu'on emploie de si vilains termes?

Il regarda de nouveau du côté de l'auberge, écouta un instant, et devina sans doute quelque bruit lointain, à peine saisissable, car son front s'éclaircit visiblement, tandis que celui de l'Auvergnat, de plus en plus attentif aux moindres mouvements du Languedocien, commençait à se plisser et à s'assombrir. Une étincelante espérance triomphait dans l'œil de Mercadié; une crainte ombrageuse clignotait sous l'épais sourcil de Rouziac. Chacun des deux lutteurs avait repris son rôle et son attitude.

— Ils partent, ils sont partis! me dit rapidement l'aubergiste au dernier tournant de la route, comme nous débouchions sur le plateau des Quatre-Piliers.

— Halte devant les Males-Pierres ! cria-t-il ensuite d'un ton moqueur. C'est ici que les grands parents de M^{me} Rouziac faisaient pendre les manants avant la Révolution.

— Oui, Monsieur, ajouta vivement Rouziac, dont les joues se gonflèrent d'orgueil à cette exclamation, c'est ici que les seigneurs de Rabastens et de Paulignan avaient établi leurs fourches patibulaires.

— Si cette potence était en plaine, grommela Mercadié, il y a longtemps qu'elle serait démolie. — Et tout en lançant cette boutade, l'homme de la plaine cracha sur les vieilles pierres, respectées depuis des siècles par les montagnards.

Mes compagnons de route me quittèrent devant la ruine féodale, en me chargeant de leurs compliments pour l'abbé Pascalot.

— Présentez, je vous prie, à notre digne curé les hommages du plus humble de ses paroissiens. — Offrez de ma part au bon pasteur les respects de sa brebis galeuse.

L'humble paroissien avait ôté poliment sa casquette fourrée : mais rien ne dérangerait sur le front de l'aubergiste les plis multicolores du bonnet catalan.

VI

Ainsi que je devais m'y attendre, la nuit amena dans Rabastens une suite de scènes orageuses. Il y avait depuis longtemps, dans ce coin du monde, autour de ce pauvre et obscur village, une masse latente d'électricité que le choc des événements allait faire éclater coup sur coup à la lueur de sinistres éclairs. Les grandes villes, toujours bouillonnantes, ont pour ainsi dire chaque jour leurs explosions électriques ; mais, dans les petits centres de population, c'est à peine si, une fois en cent ans, le jeu des intérêts ou des passions dérange la monotonie de l'existence commune. Paris compte ses orages par milliers ; Rabastens n'a, dans toute son histoire, qu'une nuit d'émotion et de révolution. Cette nuit terrible vit la foudroyante péripétie d'un drame populaire dont les premiers actes avaient embrassé une période de plus de vingt années.

Avant que le hasard ne m'eût présenté M. Rouziac

sur sa mule blanche, la figure repoussante de cet homme m'était inconnue ; mais il n'en était pas de même de sa vie, de son caractère, de sa piteuse origine et de son étonnante fortune : car il est impossible de traverser au galop les Serres-Lisses sans entendre prononcer le nom de l'Auvergnat millionnaire. Ce nom exécré pèse comme une hypothèque sur les Trois-Vallées du Crucifix. Pour le bouvier soucieux, tristement incliné sur sa charrue, il est gravé à la pointe du couteau sur la borne de son champ ; pour le pâtre indolent qui se dandine en tête de son troupeau, il est marqué au fer rouge sur la laine flétrie de ses moutons. Savez-vous, monsieur le curé, disait à l'abbé Pascalot un vigneron du pays en écoutant fermenter sa vendange, savez-vous ce que dit le vin qui chante dans ma tonne ? Il dit : « J'appartiens à Rouziac ! » et autant en dit le blé qui, au temps de la moisson, tombe sous ma faucille et danse dans mon crible ! — Rouziac en effet est le maître souverain de la contrée. Le fossé qui entoure ses terres se déplace à vue d'œil, et menace d'englober tous les héritages de ces pauvres gens. Sur tous les chemins en zigzag qui mènent de la plaine à la montagne, et qui redescendent de la montagne à la plaine, si l'on demande au premier venu qui passe : — « A qui cette ferme, à qui ce domaine, à qui ces prairies, à qui ces bosquets d'oliviers à qui cet immense tapis de vignes, à qui ces grands jardins, à qui cette belle plantation de mûriers ? »

le passant ne manque jamais de laisser tomber de ses lèvres, pour toute réponse, l'éternel refrain du Chat-Botté. — Monsieur, tout cela est au marquis de Carabas, tout cela est à M. Rouziac de Paulignan !

Rouziac est dans ce canton le Carabas de l'usure. C'est par l'usure envahissante qu'il a un pied dans chaque maison, un fil à marionnettes dans chaque famille, et dans chaque miette du sol une molécule rongeuse, un atome crochu. Le créancier des Trois-Vallées, assis sur le plateau des Males-Pierres, comparait un jour, devant Mercadié, le damier de cultures qu'on admire du haut de cet observatoire naturel à un vaste mouchoir à carreaux, suspendu à la pointe des montagnes. — Hé bien, mon cher ami, ajoutait le digne homme en développant sa comparaison, si Dieu m'avait planté entre les deux pommettes un nez de Gargantua, je pourrais tout à mon aise éternuer dans ce mouchoir, sans que personne (excepté toi), dans un rayon de trois lieues se sentît la hardiesse de ne pas me crier : « Dieu vous bénisse ! » — En vérité, maître Rouziac ? Souvenez-vous alors, répliqua vertement Mercadié, souvenez-vous pour mâter votre orgueil, que vous êtes venu d'Auvergne sans souliers, long et maigre, la mine avalée, le ventre creux, la bourse plate, le chaudron sonnante sur la nuque et deux poêlons battant sur les reins. On vous appelait Jean-Flour tout court, et les filles d'auberge riaient dans leur tablier quand elles voyaient ce grand flandrin d'étameur, réduit par les

temps humides, à se moucher dans ses doigts derrière la porte des cuisines. C'est pourtant vrai, reprenait l'Auvergnat avec candeur. Pauvre Jean-Flour ! comme il a dû souffrir ! et qui aurait dit en ce temps-là que le grand flandrin était destiné à épouser la fille unique du marquis de Paulignan.

Muni de la ténacité froide, particulière à son pays, Rouziac s'était mis de bonne heure à économiser sou à sou, changeant peu à peu l'étain en argent, et le cuivre en or, tandis que le riche marquis jetait ses louis à poignées sur une table de bouillotte. L'étameur ambulante devint bientôt chaudronnier en chambre, puis marchand patenté d'ustensiles de ménage, puis encore marchand tapissier, marchand drapier, et en même temps marchand d'argent : profession qu'il finit par adopter à l'exclusion des autres. Le nom de Jean-Flour disparut : on ne l'appelait plus que M. Rouziac. Partout, sur son passage, il était salué chapeau bas, mais il respirait dans l'air le mépris universel. Gorgé de richesses, le parvenu d'Auvergne eut la singulière fantaisie d'être estimé, honoré, considéré. Il se fit le banquier obséquieux du vieux Paulignan, et mena tout doucement le joueur à sa ruine, en alimentant sa passion avec une sollicitude maternelle, si bien qu'un beau matin, sur un mot impertinent du marquis, il put s'écrier comme Tartufe se couvrant devant Orgon :

La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir.

Abruti par le jeu, le marquis aima mieux se laisser exproprier de sa fille que de sa maison et de ses biens. — Epouse *l'auvergnac*, épouse *l'auvergnac* ! dit-il à son enfant avec sa prononciation de vieil émigré. Il le faut, il le faut, pour que je puisse mourir en paix. » Clotilde de Paulignan se résigna : mais le lendemain de cette triste alliance, qui fut aussi le jour de mort de son père, l'épousée rompit toutes ses relations de famille, et s'enterra vivante à la Couarde, d'où elle ne sortit plus que voilée, pour aller le dimanche à l'église. Quoi que pût dire Rouziac, ni prières ni reproches, ni caresses ni menaces ne purent ébranler cette résolution du désespoir. La recluse vieillit en recluse, derrière les barreaux de sa maison, sous l'éternel habit de deuil ; et quand elle devint mère, elle voua au noir la petite Marie comme on voue au blanc les autres enfants. Marie avait grandi dans la sombre demeure, sans l'égayer jamais d'un sourire. Elle subissait en silence avec sa mère, dont elle partageait la tristesse, tous les raffinements de la tyrannie domestique.

Telle était, en raccourci, l'histoire de Rouziac et de sa famille. Je savais tout cela par lambeaux, et l'apparition imprévue de l'Auvergnat avait suffi pour me donner l'idée de rassembler en cheminant toutes ces pièces éparses. Ma mosaïque était complète quand j'arrivai à Rabastens. La vieille servante du curé m'attendait, en filant, sur le seuil du presbytère.

— Ah ! Monsieur, me dit Agathe en prenant la bride de mon cheval, quelle triste soirée nous avons passée ici pendant que vous vous divertissiez là-bas ! Jamais, depuis que je sers M. le curé, non jamais, je ne l'ai vu aussi hargneux, aussi épineux, aussi malheureux que ce soir. Le pauvre homme était dans un état à faire pitié. Imaginez-vous qu'il allait et venait dans le salon, comme s'il avait eu des fourmis dans les jambes. Et quand il ne soupirait pas, il grondait ; et quand il ne grondait pas, il se mettait à soupirer. J'ai cru un instant (Dieu me pardonne !) qu'il aurait une bonne attaque de nerfs et que ça le calmerait. Mais non, il n'a pas voulu se trouver mal, la seule chose qui pût lui faire du bien. Il a continué à marcher, à gémir, à se fâcher, jusqu'à ce qu'enfin... Mais je vous conterai tout cela plus en détail, quand vous aurez la serviette sur les genoux, et le nez dans votre assiette.

— Parlons bas ! reprit Agathe, après avoir dressé mon couvert et garni le râtelier de mon cheval ; parlons bas, car il dort, et, quand on le réveille en sursaut, il faut le soigner pendant huit jours. Cela vous étonne, n'est-ce pas ? On le croit robuste parce qu'il est joufflu. Hélas ! c'est tout le contraire ; un rien suffit pour le déranger, et, dans ce cas, il n'y a que le sommeil pour le rétablir. Aussi, dès qu'il a du chagrin, bonsoir la compagnie ! M. le curé gravit l'escalier comme un écureuil, et se blottit dans son lit comme une marmotte. Là, bien emmitouflé.

bien pelotonné, la tête à la ruelle et le bonnet sur les yeux, il se rengorge comme un pigeon et se met aussitôt à roucouler ; car il roucoule en dormant, le pauvre cher homme ! Tenez, l'entendez-vous ! ne dirait-on pas qu'il y a là haut un nid de tourterelles ? C'est le sommeil du juste, Monsieur ; et soyez bien sûr que, malgré toutes ses richesses, Rouziac-le-Fossoyeur ne respirera jamais aussi librement. Demain au petit jour, après une bonne nuitée, M. Pascalot se lèvera gai comme un pinson et frais comme un épinard. Mais je m'aperçois qu'en bavardant je ne vous ai pas encore dit pourquoi il était si malheureux tantôt. Patience ! m'y voilà.

Agathe raffermi sa quenouille entre ses genoux, et, mouillant légèrement le bout de ses doigts pour tirer plus aisément sa fusée :

— Vous savez sans doute, continua-t-elle, que nos paroissiens sont venus chercher la grand'croix à l'église pour aller à la rencontre du flagellant. Là-dessus M. Pascalot prend la mouche et s' imagine que sa croix est perdue ! — Agathe ! Agathe ! ils ont osé prendre la grand'croix ! — Eh bien, Monsieur, ils auront la peine de la rapporter. — Je débrouillais un écheveau, je le lui mets dans les mains pour l'occuper ; mais ses mouvements étaient si brusques, qu'il m'a été impossible de terminer ma pelote. Alors, voulant le distraire à tout prix, j'ai fait rôtir des marrons sous la cendre (c'est une des friandises qu'il aime) : — Monsieur le curé, lui disais-je de

temps en temps, voilà un marron bien doré ! — Il croquait le marron, et n'en répétait pas moins son antienne : Agathe ! Agathe ! ma croix est perdue ! — Après les marrons, j'ai eu recours aux *giroflées* ; ce sont des grains de maïs, jaune comme l'ambre, qu'on jette sur une pelle toute rouge, et qui, après avoir éclaté comme des pétards, s'épanouissent comme des fleurs. Ordinairement ce jeu d'enfant l'amuse ; mais ce soir il ne prenait pas garde à mon feu d'artifice, et, tout en croquant les giroflées, il s'écriait de minute en minute : — Ah ! ma croix d'argent, ma pauvre croix est perdue ! Hélas ! je n'avais que cela de joli dans mon église ! — En effet, Monsieur, l'église est bien pauvre : un calice d'étain, des burettes en ferblanc, des ornements en laine et coton, tout cela n'est pas bien brillant. Nous n'avons de vraiment joli (Monsieur le curé a raison, que cette croix des grands jours, qui est, dit-on, en argent massif. Au reste, vous avez dû voir ce bijou à l'auberge de Mercadié, car il figurait sans doute en tête de la procession. ♥

— Et à propos, Monsieur, cette procession. l'avez-vous vue ? ajouta sans transition la vieille servante en pressant le mouvement de son fuseau et me dardant sous sa coiffe un regard enflammé de curiosité. Parlez-moi un peu, s'il vous plaît, de cette cérémonie, à laquelle on m'a toujours défendu d'assister. Le flagellant était-il vieux... ou jeune ? L'a-t-on fouetté jusqu'au sang?... A-t-il bien supporté la discipline ?

En m'adressant rapidement ces questions, Agathe se troublait, tremblait, balbutiait ; et le feu sacré des vestales de cinquante ans, l'acre pudeur des vieilles filles, brûlait ses lèvres indiscretes. Tant que dura mon récit, elle osait à peine respirer, attendant et craignant peut-être quelque étrange révélation. Quand je prononçai le nom de Rouziac en parlant des dangers qui menaçaient l'usurier, elle changea de figure, et, toute pâlisante d'émotion, me dit : — Est-ce que vous plaignez cet homme ?

Une main sur sa quenouille, et l'autre à son fuseau, elle avait l'air d'une Parque irritée.

— Je plains sa femme et sa fille... Ne faudrait-il pas les avertir ?

— Regardez de ce côté, me dit Agathe en me montrant au loin une lueur mystérieuse, pareille à celles qui tremblent au bout de l'horizon, dans les contes de fées. Voyez-vous là-bas ce point brillant qui ressemble à une petite étoile ? Elles sont là, chaque nuit, veillant et priant, sans crainte et sans alarme, car tout le monde les aime et les plaint. Le bruit a couru, il y a deux ans, qu'elles ont un livre secret, où Madame a écrit ces mots, sur la première page : « Ce que nous devons à nos débiteurs. » Et l'on dit que chaque soir la mère et la fille, quand le maître est couché, tiennent note sur ce livre des bénéfices du *Marchand de sangsues*. Un jour, j'en suis certaine, elles jetteront à poignées, par la fenêtre, tout le bien mal acquis. Elles sont trop fières et

trop justes pour garder une petite miette d'argent volé. Aussi jamais personne n'osera lever la main sur elles : les Dames noires sont sacrées ! Quant à lui, quoi qu'il arrive, il ne souffrira jamais la centième partie des maux qu'il a causés. Si je suis vieille fille et servante, Monsieur, c'est à l'Auvergnat que je le dois. Il a ruiné et enterré mon pauvre père, comme il a ruiné et enterré le père de sa femme, feu M. de Paulignan. Oh ! ce n'est pas sans raison, allez, qu'on l'a surnommé le Fossoyeur. Heureusement il y a une justice là-haut, et, comme dit souvent la mère Flagel : « Un jour les morts le tueront ! » Mais ce jour-là, j'en ai peur, n'est pas encore venu. D'après ce que vous m'avez conté, je devine qu'après avoir rançonné son homme, Mercadié le fera sauver, et peut-être viendront-ils tous les deux cette nuit même au presbytère. Comme toutes les portes du village seront murées pour lui, Rouziac frappera sans doute à la nôtre. Je suis bonne chrétienne, Monsieur, mais je vous jure qu'il me sera bien pénible d'aller lui ouvrir.

— Tranquillisez-vous, Agathe, et allez vous reposer. Ce sera moi qui attendrai sur cette chaise la visite de Rouziac.

Après avoir ranimé le feu près de s'éteindre, la vieille servante me laissa seul dans le petit salon. Le pressentiment de cette fille m'avait frappé. Il me sembla que j'allais assister à l'exécution d'un condamné à mort. Je demeurai là, plein d'une angoisse

**secrète, et les yeux fixés invinciblement sur le point
vaporeux où tremblait le flambeau des Dames
noires.**

VII

Le vent s'était calmé, la lune avait disparu. A force de regarder le flambeau lointain, mes yeux éblouis se fermèrent, et presque au même instant je sentis s'éveiller en moi je ne sais quel sens nouveau qui me donna tout à coup une vue plus lumineuse, plus étendue et plus intime. Était-ce la vue magique de l'âme, ou n'avais-je devant moi qu'une création fictive de ma pensée? Illusion ou réalité, le flambeau lointain reparut, incertain d'abord, et semant autour de lui la vague blancheur des nébuleuses. — Il se rapprocha peu à peu, par un mouvement lent et doux, qui semblait entraîner aussi la chambre des Dames noires.

Cette chambre silencieuse, que m'avait peinte Agathe, respirait en ce moment le calme de la retraite et de la prière. Entre deux alcôves voilées par de longs rideaux, se détachait, sur un fond noir, un petit crucifix d'albâtre; et du côté opposé, en face

du crucifix, brillait un large miroir de Venise surmonté d'un grand chapiteau armorié. Au-dessous de la glace, une commode bombée, en bois d'ébène, à poignées de métal bruni, se contournait sur des griffes d'oiseau héraldique. Deux femmes en deuil étaient assises devant une table, au milieu de la chambre, sous le rayonnement d'une paisible lumière. L'une d'elles, la plus âgée, écrivait dans un livre ouvert ; la plus jeune, penchée sur un autre livre, lisait à demi-voix ou dictait. Les Dames noires accomplissaient sans doute le pieux travail dont Agathe m'avait parlé. Leurs physionomies, bien éclairées, avaient un air de famille saisissant. Elles rappelaient ce vieux type français si élégant, le type des Dianes chrétiennes. La mère et la fille, grandes et pâles toutes deux, avaient les mêmes signes de race : dignité, générosité, finesse ! C'étaient bien deux rejetons flétris d'une tige pure et noble ; le sang auvergnat, chez Marie, rougissait à peine le bout des doigts. Malheureuses, elles gardaient, malgré leur piété, quelque apparence de dédain qui tranchait sur leur résignation. Heureuses, il eût fallu les peindre le regard un peu fier, le sourire indulgent, les mains ouvertes.

A cette douce vision, qui ne dura qu'un instant, succédèrent en foule des images tumultueuses. L'étrange scène dont j'avais été le témoin à l'auberge de Mercadié se répéta dans mon esprit en se

transformant à l'infini. Ce fut comme une évocation historique de tout le passé des Flagellants.

Je vis d'abord le fondateur de la secte, l'ermite Ranieri et ses *dévots*, excitant dans les campagnes une espèce de jacquerie religieuse contre les juifs et les nobles, contre les riches et les puissants. Puis vinrent les mignons de Henri III, préluant à leurs veillées infâmes par des momeries de flagellation. La discipline, oubliée dans un réduit du Louvre, se trouvait bientôt à Saint-Cloud, sur un petit sofa velouté, entre M^{me} de Tencin et le Régent. Je vis ensuite la cordelette ferrée déchirant le dos des convulsionnaires, sur le tombeau de leur apôtre, le diacre Paris. Puis enfin, après avoir effleuré les heureuses figures de Suzanne et de Michel, dans la cérémonie de la *verge d'osier*, mon regard s'arrêta sur un dernier tableau de flagellation. Rouziac m'apparut en costume de juif, et c'était la mère Flagel qui le fustigeait publiquement devant le portail de l'église de Rabastens.

En ce moment, ma lanterne magique se renversa ; je venais d'entendre un grand cri : — Le feu est au presbytère ! — L'abbé Pascalot, dont j'avais reconnu la voix, descendait de sa chambre tout épouvané. Agathe se montra presque en même temps au haut de l'escalier : elle ne se possédait pas de joie.

— Monsieur, Monsieur, criait-elle à pleins poumons, le feu n'est pas chez nous ; c'est M. Rouziac

qui brûle ! mon Dieu ! que c'est beau ! mon Dieu que c'est beau ! Ah ! c'est plus fort que moi , le malheur des coquins me fera toujours plaisir !

Et la vieille servante battit des mains , comme si elle eût assisté à un feu de la Saint-Jean. — Agathe ne se trompait pas. C'était bien l'habitation de Rouziac que l'incendie venait d'attaquer. Il y avait de ce côté-là un foyer immense dont l'éclatante réverbération ne justifiait que trop la méprise de l'abbé. Des milliers d'étincelles jaillissaient de la masse incandescente. Le mouvement des flammes était effrayant. Tantôt elles s'élevaient comme les aiguilles rougeâtres d'un monument diabolique, tantôt elles se renversaient en ondulant comme une moisson ardente. Les montagnes chatoyaient dans l'atmosphère embrasée ; le ciel était rouge comme la voûte d'une fournaise.

— Monsieur le curé, demanda la servante, c'est bien à la Couarde, n'est-ce pas, que sont les coffres-forts de M. Rouziac ? L'argent de l'étameur fondra plus vite aujourd'hui que son étain autrefois.

— Taisez-vous, mauvaise langue ! dit sévèrement l'abbé. Taisez-vous, et tirez les rideaux. Cette clarté m'éblouit, on croirait voir l'Enfer. — Eh bien, mon cher ami, me dit-il ensuite en déclamant avec lenteur comme s'il eût été dans sa chaire, eh bien, plaisanterez-vous encore à propos des Flagellants ? Voilà les conséquences de leurs abominables pratiques !-ce sont des enragés, vous dis-je, ce sont

des démons. Quand ils déposent le fouet, ils allument la torche, et....

Mon ami Pascalot, que son effroi mettait en verve, aurait longtemps parlé sur ce ton pathétique, si le marteau de la porte d'entrée, soulevé avec violence, n'avait en retombant cloué sa langue à son palais.

— Ouvrez, ouvrez s'il vous plaît, cria une voix suppliante.

Le marteau retentit encore, et le bon curé s'appuya sur une chaise comme s'il eût été frappé au cœur. Pendant que la servante essayait de rendre le calme à son maître, je courus à la porte qui, à peine ouverte, donna passage à une sorte de trombe humaine qui faillit me renverser. Rouziac, fou de terreur et de désespoir, se précipita dans le salon avec l'élan d'une bête traquée. Il s'abatit dans un fauteuil, et sa masse en rebondissant rendit un son argentin. Par un geste machinal, le fuyard, épuisé, dénoua rapidement sa ceinture et balbutia deux ou trois mots confus : — Cachez, cachez cela ! — L'abbé, guéri de sa frayeur par le spectacle de cette grande épouvante, s'était allégrement relevé de sa chaise, tandis que son hôte improvisé tombait dans un fauteuil. Il prit la ceinture et la mit en dépôt dans son secrétaire. Au bruit que fit le tiroir en se refermant, Rouziac tressaillit : — Où est ma ceinture ? — Dans ce tiroir. — Montrez-la moi. — La voilà ! — La clef ! donnez-moi la clef ! — Il passa

l'anneau de la clef à son doigt, qui se crispa sur le métal. La sueur coulait sur ses joues, le frisson dans ses veines ; il voulut boire et ne put pas : ses dents claquaient. On l'enveloppa, sur sa demande, dans une couverture de laine : ses genoux tremblaient au point de faire sauter la couverture, qu'il fallait replacer à chaque instant. Quand la fièvre parut diminuer, l'abbé demanda ce qu'étaient devenues M^{me} Rouziac et sa fille. — Elles ? ce sont des saintes !... Pas de danger !... ce sont des saintes ! — D'autres paroles entrecoupées s'échappèrent en désordre, lancées ou arrêtées par les soubresauts d'une rêverie bizarre :

— Ils étaient plus de trois mille ! Mercadié savait tout, il a fait une bonne affaire... Les ingrats ! les ingrats ! ... tous mes obligés, tous mes débiteurs... celui-là, cent francs.... celui-là, deux cents... toi, cinq cents, toi six cents, toi mille !!! Les autres, dix, vingt, trente, quarante écus...

Rouziac comptait sur ses doigts, regardait dans toutes les directions autour de lui, interpellant à droite et à gauche, tantôt montrant le poing, tantôt versant des larmes.

— Avoir tant souffert, tant peiné, tant travaillé ! ... Que vous ai-je fait ? Que vous ai-je fait mes amis ? jamais du mal, rien que du bien : oui, M. le curé, rien que du bien !

Même dans sa fièvre, l'usurier jouait l'honnête homme, avec mille grimaces patèlines. De divaga-

tion en divagation, la fatigue survint, irrésistible, accablante. Le sommeil le frappa d'un coup de massue : il ploya le cou, hébété. Le bruit de sa respiration se traîna comme un râle. Agathe me poussa du coude, et me dit : — Je le savais bien, qu'il ne roucoulait pas en dormant. Il a une enclume sur la conscience. — Taisez-vous, dit une seconde fois l'abbé, vous avez peut-être une montagne sur la vôtre ! — La servante glissa légèrement vers la cuisine, d'où elle revint aussitôt pour annoncer les Dames noires.

M^{me} Rouziac entra d'un pas ferme ; elle était accompagnée de sa fille Marie. Je les retrouvai telles que mon imagination les avait vues, ou rêvées. Dans le désordre de l'incendie, elles n'avaient point songé à emporter de l'or comme Rouziac, mais elles avaient sauvé des flammes trois objets précieux, le crucifix d'albâtre et les deux livres, ornement et consolation de leur solitude. Marie avait l'air d'une captive jetée hors de sa prison par une émeute. Sa mère portait haut la tête ; une joie exaltée brillait sur son front, où planait l'orgueil satisfait.

— Dieu nous châtie, Dieu nous aime ! — tel fut le salut qu'elle adressa tranquillement à l'abbé Pascalot. Elle remit au curé les deux livres, le crucifix d'albâtre, et, prenant Marie par le cou, elle l'entraîna vers la fenêtre, qu'elle ouvrit à deux battants.

— Viens, ma fille, dit-elle, et regarde avec moi ces

belles flammes. Le ciel a compris nos prières ; à genoux, mon enfant, et remercie Dieu !

Les mains jointes, les lèvres émues, le visage illuminé par les scintillations de l'incendie, les deux femmes s'embrassèrent avec l'effusion de deux esclaves qui retrouvent ensemble la liberté. Avec leur maison réduite en cendres, s'évanouissaient les titres de cette honteuse fortune qui pesait sur leur nom et sur leur vie ; quelle ivresse pour ces nobles cœurs, quel triomphe pour ces âmes angéliques ! Fières de recevoir le baptême de feu, la mère et la fille, dans un élan de reconnaissance pieuse, souriaient à l'ange exterminateur, dont elles avaient invoqué tant de fois l'épée flamboyante. Ce premier sentiment de félicité les avait dominées et surprises au point de leur faire oublier qu'elles étaient encore sous l'œil du maître.

Frappé au visage par une bouffée d'air extérieur, Rouziac s'agita dans son fauteuil. Un soupir étranglé siffla dans sa gorge, et ses lourdes paupières, un instant soulevées, s'abaissèrent aussitôt par un mouvement convulsif. — Fermez les fenêtres, fermez les fenêtres ! s'écria-il en mettant ses poings sur ses yeux. Il s'éveilla tout à fait sur ce mot, et son réveil fut terrible. En voyant sa femme et sa fille à genoux, il devina qu'elles rendaient grâces à Dieu de leur délivrance. L'explosion de sa colère fut si véhémence, il proféra dans son désespoir des mots si odieux, que la vieille Agathe fit en reculant

trois signes de croix. Les reproches grossiers, les gestes menaçants, les invectives brutales laissèrent M^{me} Rouziac complètement insensible. Elle mettait le pied sur ces outrages, et paraissait plus grande au milieu de sa profonde sérénité. Tandis que Marie succombait à son émotion, sa mère levait, sans parler, le doigt vers le ciel. A ce signe, Rouziac devint livide de rage. — Oui, oui, le ciel se venge, le ciel me punit ! Voilà votre exécration ! Malheureuses, vous me haïssez plus que la mort, je le sais ; ma ruine vous comble de joie ; vous n'avez qu'un regret, j'en suis sûr, c'est que les poutres de ma maison ne m'aient pas écrasé en tombant. Ah ! fille vaniteuse d'un noble gueux, vous ne me pardonnez pas d'avoir pu vendre à la criée le lit hypothéqué de votre père mourant ; vous ne me pardonnez pas de vous avoir épousée pardevant l'huis-sior, après vous avoir saisie, en paiement de mes créances, au domicile de mon débiteur. Allez, quoique vous fassiez, vous et votre fille, ingrates et glorieuses créatures, votre nom de Paulignan n'existe plus ; et tant que vous vivrez, vous aurez chaque jour le crève-cœur de vous entendre nommer Madame et Mademoiselle Rouziac ! ... Oui, Rouziac, Rouziac ! Rouziac !

Ces derniers mots, j'ai honte de l'écrire, furent plutôt aboyés que prononcés. Rouziac écumait ; sa voix n'avait plus rien d'humain. Bientôt même elle se perdit dans une sorte de roulement guttural.

La tragédie tournait brusquement au mélodrame. Rouziac, emporté par sa fureur, voulut s'élancer vers la fenêtre, afin de frapper celles qu'il ne pouvait plus insulter. Il se leva, balançant comme un marteau cette clef de secrétaire, qu'il avait gardée dans sa main. Au bout de trois pas, il chancelait. Nous n'eûmes pas besoin de l'arrêter ; un frémissement sinistre l'avait saisi tout à coup ; il tomba comme foudroyé. M^{me} Rouziac accourut, se pencha vers lui avec une sombre curiosité, lui releva doucement la tête, et, après avoir plongé son regard clair au fond de ce regard défaillant, elle nous parut toute blême.

— Agathe, emmenez Marie, dit-elle à la servante.

Marie passa toute en larmes auprès de son père. Celui-ci n'était déjà plus reconnaissable. Ses prunelles injectées, ses lèvres convulsives, son haleine épaisse et traînante, d'autres symptômes menaçants expliquaient tristement sa chute.

— C'est un coup de sang, dit l'abbé. Il faudrait le saigner.

— Il faut avant tout le confesser, répondit M^{me} Rouziac, et, à partir de ce moment, elle entoura son mari des soins les plus affectueux. — Sauvons au moins son âme, disait-elle, si nous ne pouvons sauver son corps.

Nous avons transporté le malade dans une chambre du premier étage. L'abbé, faute de médecin, était allé chercher un maréchal-ferrant, presque

infirmes, et qui, à cause de cette infirmité même, devait être resté dans sa maison, pendant que les autres habitants de Rabastens mettaient joyeusement le feu à la Couarde. Cet homme exerçait dans son village, avec l'agrément de saint Eloi, la double profession de *rebouteur* et de vétérinaire. Il redressait d'un coup de pouce les membres disloqués, et saignait au besoin bêtes et gens. Quand ce maître Jacques arriva, Rouziac avait les prunelles mortes et fixes, les joues ballonnées, les épaules glacées et roidies. Le vent de la respiration retroussait sa lèvre comme celle d'un fumeur.

— Ah ! ah ! c'est M. Rouziac ! dit le paysan. C'est ce bon M. Rouziac ! il fume en respirant... mauvais signe ! — Et se tournant vers le curé, il lui dit tout bas : Monsieur Pascalot, confessez votre homme ; la Mort lui a mis sa pipe entre les dents.

Une heure après la saignée, comme Rouziac semblait un peu soulagé, l'abbé Pascalot l'exhorta, dans l'intérêt même de sa guérison, à remplir ses devoirs religieux. Une tourterelle prêchant la pénitence à quelque oiseau de proie n'aurait pas mis dans son discours plus de ménagements et de roucoulements que n'en mit dans son homélie le bon abbé Pascalot.

— Rien ne presse, dit le malade. Je me sens mieux, je serai sur pied demain.

M^{me} Rouziac, voyant alors qu'il fallait frapper un grand coup, mit la main sur l'épaule de son

mari, et le considéra longtemps avec une fixité alarmante.

— Que me voulez-vous ? demanda Rouziac troublé jusqu'au fond de l'âme par cette attention obstinée.

— Mon ami, vous êtes perdu ! répondit-elle avec l'accent du juge qui prononce une sentence. Priez Dieu qu'il vous fasse miséricorde , car vous paraissez bientôt devant lui.

— Laissez-moi, laissez-moi ! Vous voulez me tuer.

Rouziac s'enfonça sous sa couverture. Il était atterré. Un combat affreux se livrait dans son esprit. La peur de la mort lui arracha des sanglots. Sa lâcheté plutôt que le repentir le jeta dans les bras de l'abbé. Pendant qu'il bégayait en toute hâte une larmoyante confession, M^{me} Rouziac était allée raconter son triomphe à Marie. — La grâce a touché le cœur de ton père, lui dit-elle en l'embrassant. — Est-ce vrai ? me dit Agathe à voix basse. Il fera donc mentir le vieux dicton : Telle vie, telle mort ! Puis elle me prit à part, dans l'embrasure d'une croisée, pour me raconter que Mercadié était venu reprendre son cheval. — L'aubergiste, ajouta-t-elle, riait tout seul comme un brigand qui vient de faire impunément un mauvais coup.

L'abbé rappela les Dames noires. Rouziac abandonna ses mains inertes à sa femme et à sa fille, dont il ne sentait plus la présence. Deux incidents marquèrent son agonie, qui se prolongea jusqu'au

jour. Les montagnards , excités par le flagellant, après avoir accompli leur besogne d'incendiaires, vinrent jusque dans la maison du curé, pour réclamer le fugitif échappé à l'incendie. Les plus furieux essayèrent même de pénétrer dans la chambre où il se mourait. M^{me} Rouziac ouvrit la porte, écarta les rideaux du lit, et montra d'un geste l'agonisant.

— Voilà l'homme que vous cherchez. Avez-vous le courage de troubler sa dernière heure ?

A ce mot, toutes les têtes se découvrirent, et la foule des montagnards se dispersa, en murmurant des *Pater* et des *Ave* pour celui que naguère ils accablaient de malédictions. Quatre ou cinq personnes seulement étaient restées près de la porte. C'étaient les domestiques de la famille Rouziac, qui, le danger passé, venaient se ranger si fidèlement autour de leurs maîtres. Je vis aussi dans un coin de la chambre une vieille femme, silencieuse et immobile. Elle semblait épier l'agonie du malheureux qui, livré de plus en plus au délire et tourmenté sans doute par des visions, balbutiait d'une voix éteinte : « Pardon ! pardon ! pardon ! »

— Les morts l'entourent, les morts le tuent ! s'écria la vieille femme en levant son bras décharné.

Je reconnus la mère Flagel. M^{me} Rouziac, qui la reconnut aussi, la pria de se retirer. Je remarquai avec une certaine surprise qu'elle lui parlait avec

une grande douceur. Mais les domestiques, heureux de trouver une occasion qui fit éclater leur zèle, s'élancèrent dans l'escalier à la poursuite de Jeanne Sidobre.

La marchande d'osier avait compris qu'il était inutile de fuir. Elle s'était résolument adossée à la porte du presbytère, et là, déployant tout-à-coup et faisant siffler les cordelettes de sa discipline, elle tenait les assaillants à distance.

— Misérable sorcière ! criaient ceux-ci les poings tendus, c'est vous qui êtes la cause de tout.

— Oui, mes amis, c'est moi ! répondait Jeanne Sidobre en souriant. Et les cordelettes ferrées tourbillonnaient toujours devant elle.

— Vous, et ce grand coquin de flagellant ! Où est-il maintenant, le lâche ? qu'il vienne, qu'il paraisse !

— Celui qui l'avait amené, l'a rappelé. Il était tout à l'heure dans la montagne. Cherchez-le maintenant dans la plaine !

Mon intervention ayant mis fin à la dispute, Jeanne replia ses cordelettes, me remercia d'un air étonné par une révérence, et s'en alla comme un fantôme en retard, à travers les rues désertes du village. Je courus après elle pour lui dire que M^{me} Rouziac seule avait droit à ses remerciements. Elle ne se retourna pas, mais, se parlant à elle-même, elle murmura sans s'arrêter : — Je sais

bien que la Dame noire ne me hait pas... C'est une femme pieuse qui respecte la volonté de Dieu ! Elle croit aux Flagellants : car il y en a eu autrefois dans sa famille. Oui, poursuivit-elle en évoquant un souvenir, oui, celui de la verge d'osier... qui fut flagellé par un ange !

— Par un ange ? m'écriai-je involontairement.

— Par un archange ! dit-elle. Puis, sortant de sa rêverie, elle me dit brusquement : — Qui êtes vous ? ... Vous me suiviez donc, vous m'écoutiez ?

— Qui je suis ? Un homme qui croit aux Flagellants, et qui sait de bien belles choses sur ces messagers de Dieu.

— Vous, l'ami du curé ! vous le chasseur de perdrix ! vous ne croyez pas... vous ne savez pas !

Il fallait prouver, à l'instant, que je croyais et que je savais ; car, ainsi qu'au début de ce récit, je venais d'entrevoir, à travers les dernières paroles de Jeanne, cette légende merveilleuse à laquelle devait se rattacher, selon moi, la gracieuse cérémonie de la verge d'osier. Heureusement pour ma curiosité, j'avais lu autrefois le singulier petit livre de Jacques Boileau, intitulé *De historia Flagellentium*, et un certain nombre de brochures du dix-huitième siècle, relatives aux miracles du diacre Pâris. Cette érudition de circonstance, que je déroulai peu à peu, me valut la confiance de la mère Flagel. La fantastique vieille marcha rapidement devant moi, jusqu'à cette vaste place où, pour la

première fois, elle m'était apparue au milieu des garçons endimanchés qui se disputaient ses rameaux d'osier.

Asseyez-vous là, me dit-elle en s'asseyant elle-même sur les marches de l'église, et, puisque vous aimez les Flagellants, vous allez entendre une histoire aussi belle que tout ce qu'il y a de plus beau dans la *Vie des Saints*. Les gens de la plaine s'en moquent, et prétendent que c'est un conte. Eh bien ! si c'est un conte, qu'on me dise pourquoi il y a chaque année, dans ce pays, un marché aux fiançailles, comme celui que vous avez pu voir dimanche ; qu'on me dise pourquoi, le jour du marché, les garçons de Rabastens offrent aux jeunes filles des bouquets d'osier, et pourquoi chaque garçon, une heure avant son mariage, va courber les épaules sous le rameau vert de sa fiancée.

Les premières lueurs du matin blanchissaient le toit de l'église. La cloche du village, après avoir babillé l'*Angelus*, répéta trois fois cet appel isolé qui annonce le trépas d'un chrétien. — Rouziac est mort ! dit en se signant Jeanne Sidobre. — Les Trois-Vallées vont respirer !

Elle leva la tête, et d'une voix animée récita les versets du *Nunc dimittis*.

VIII

— ... « Voyez-vous d'ici, me dit-elle après un instant de silence, voyez-vous, au-delà du plateau des Males-Pierres, un monticule tout nu qui a la forme et la couleur d'un vieux pain de sucre ébréché à coups de dent ? En mettant la main sur vos yeux, vous pourrez distinguer, à la cime du monticule, une file de tours à demi rasées qui ressemblent parfaitement à une rangée de petites ruches. C'est là tout ce qui reste de l'ancien château de Paulignan. Regardez maintenant devant vous, par-dessus les toits du presbytère. N'apercevez-vous pas, au milieu des sapins qui se balancent, un pigeonnier recrépi qu'on dirait bâti du mois dernier ? Si l'on grattait les murs du bout du doigt, on retrouverait sous la chaux les assises énormes du vieux rempart de Rabastens.

Ces deux châteaux, placés en face l'un de l'autre comme deux amis qui se saluent ou deux ennemis

qui s'insultent, ont longtemps appartenu à la même famille. Les aînés avaient Rabastens, et les cadets Paulignan. Un mariage aurait pu réunir sous l'autorité d'un seul maître l'immense territoire des deux seigneuries. Mais des siècles s'écoulèrent sans que ce mariage fût possible. On avait beau, des deux côtés, ordonner des prières, faire des pèlerinages, doter des églises, et fonder des couvents, il ne naissait dans les deux seigneuries que de robustes enfants mâles. Pas une seule petite fille n'avait pu pousser au milieu de cette pépinière de garçons, ce qui était à la fois un sujet d'orgueil et une cause de tristesse dans les deux châteaux. Enfin, après des années et des années, une petite fille tomba des nues dans les prairies de Paulignan. Vers ce temps-là il naquit un gros garçon à Rabastens ; on rapprocha les deux berceaux pour fiancer les deux enfants.

A l'âge de dix ans ces beaux fiancés demeurèrent orphelins. Jamais on n'avait eu dans la contrée d'aussi jeunes seigneurs et de plus doux maîtres. J'ai oublié de vous dire que la petite fille avait reçu le plus beau nom de la terre et du ciel : on l'avait baptisée Marie. Quant au jeune garçon, il avait un nom tapageur qu'on donne maintenant aux chiens de chasse : on l'avait appelé César ; et comme à peine échappé des lisières il montrait dans ses jeux une force étonnante, brisant et écrasant tout ce qu'il

pouvait toucher, son père lui avait donné en outre le surnom de Taillefer.

Marie, toute délicate et toute fine, craignait son terrible cousin. Elle avait de petites mains de porcelaine blanche qui se cachaient pour éviter le poignet de fer de César. Un souffle l'aurait abattue, un souffle l'aurait relevée. Quand elle glissait sur les dalles de l'église, élançée, gracieuse, riante, et mille fois plus légère que la brume du matin, on pouvait la prendre pour un ange envolé du paradis. En grandissant, le jeune seigneur de Rabastens, toujours chassant ou bataillant avec de mauvais compagnons, était devenu l'effroi du pays, tandis que Marie en était la bénédiction. Au reste, il n'avait nul souci de sa cousine. Il passait son temps à mal faire, à abuser vilainement de sa force et de son pouvoir. Le château de Rabastens, avec ses soixante fenêtres éclairées, ressemblait la nuit à un enfer. Le maître de ce repaire y menait avec ses amis une existence de damné. La fortune de César ne suffisant bientôt plus à ses excès, il courait en rase campagne, escorté de ses démons, et rentrait dans sa caverne chargé de butin. On parlait, après ces courses, de voyageurs rançonnés, d'églises pillées, de femmes enlevées et d'hommes pendus au gibet des Males-Pierres. Il se lassa pourtant de cette vie, et renvoya ses compagnons un jour qu'il fut blessé de part en part dans un assaut. La misère alors le prit à la gorge, et lui évida les flancs comme à un vieux

cheval de labour. Sa bourse étant vide, il s'imagina qu'il pouvait la remplir dans les coffres-forts de Marie. Qu'avait-il à faire pour cela ? Épouser sa cousine dont la main lui était engagée. Il osa paraître à Paulignan et réclamer ses droits de fiancé. — Vous, mon fiancé ! je ne vous connais pas, dit Marie. — Eh bien ! vous apprendrez à me connaître, répondit-il en la menaçant, et il jura par tous les diables que, s'il n'avait pas la châtelaine, il aurait le château.

Le voilà donc qui sonne du cor et rappelle ses compagnons. Puis il vient assiéger les murailles de Paulignan. A l'arrivée de ces bandits, Marie était en prière. C'était le soir ; il faisait déjà nuit. Elle entendit hurler mille voix furieuses et ne commanda aucune résistance. Seulement, quand elle eut fini son oraison, elle parcourut au vol les longs corridors et fit hardiment baisser le pont-levis. Les compagnons de César hésitaient à s'avancer, redoutant quelque surprise. Plus hardi que son escorte, Taillefer se hasarda lui-même sur le pont. Au moment où il étendit la main vers Marie, la jeune châtelaine ne recula pas. Ce fut César qui, frappé d'épouvante, bondit en arrière et faillit rouler dans le fossé. Le bon Dieu, qui chérissait Marie, venait de permettre un miracle : à la droite de sa cousine, Taillefer avait vu le grand saint Michel, tout armé, perçant le dragon de sa lance, et, comme il reculait glacé d'horreur, il remarqua que le dragon avait une figure

humaine, laquelle figure était son portrait vivant, à lui, Taillefer ! Le prodige était si extraordinaire, le doigt de Dieu paraissait si clairement que la bande tout entière se dissipa comme une volée d'oiseaux de nuit éblouis par le soleil ; et pendant bien longtemps on n'entendit plus parler ni de Taillefer ni de ses compagnons.

En l'absence de leur seigneur, les paysans étaient revenus sur ses domaines et ses biens prospéraient ; car Marie visitait souvent la seigneurie, et, par un effet de son regard, disait-on, la terre était moins dure, le travail plus doux et meilleur tant que la jeune sainte habitait Rabastens. Il y avait même de braves gens qui soutenaient que les récoltes poussaient plus vite le long des chemins où elle avait passé. Tout cela parce qu'avec sa tendresse infinie, partout où son cousin avait ouvert une plaie, Marie versait du baume et refermait la blessure !

Sur ces entrefaites, à l'entrée de l'Avent, temps de pénitence, une troupe de Flagellants traversa les Trois-Vallées. A cette époque, Monsieur, il y avait des armées de Flagellants, et, quand elles marchaient en triomphe du midi vers le nord, les populations entières tombaient à genoux. Aujourd'hui les plus grands pécheurs croient que notre chair méprisable est sacrée. Qui sait si vous n'avez pas vu ici le dernier Flagellant, et si je ne suis pas moi-même la dernière Secouriste ?

A la tête de l'armée pénitente, reprit Jeanne Si-

dobre, marchait un homme inspiré qui revenait pâle comme un Christ, de Béthléem et de Jérusalem. La poussière de la terre sainte avait arrosé ses cheveux. Il allait, la face tournée vers le ciel, et disait : Oui, cela est écrit, cela est écrit ! Tant qu'une vierge sans tache ne m'aura pas battu de verges, tant qu'elle n'aura point châtié ma chair, tant qu'elle n'aura point épanché mon sang, rien ne peut en ce monde me laver de mes péchés !

C'est sur cette place où nous sommes que le pèlerin se lamentait, en invoquant à grands cris la pitié du Sauveur. Comme il achevait sa plainte, Marie, vêtue d'une robe blanche, perça la foule et dit : Me voici ! car j'ai eu cette nuit commandement de Dieu. Elle leva sur le pèlerin, non pas une discipline étoilée, non pas une tresse de cuir et de fer, mais une simple verge d'osier. Dans son angélique douceur, elle osait à peine remplir son devoir, quoi qu'elle en eût reçu commandement. La baguette flexible tremblait dans sa main, lorsqu'une force invincible souleva ce poids léger, et lui imprima le mouvement du marteau qui bondit sur l'enclume. La verge d'osier était devenue aussi lourde qu'une lame de plomb. Le sang coulait à flots, comme l'avait demandé le Flagellant.

Une profonde compassion toucha le cœur de Marie ; elle demanda grâce pour le pauvre pécheur, et celui-ci vit alors, tout près de lui, le grand archange saint Michel qui laissait retomber le bras de la jeune

fille. — Béni soit le Seigneur ! s'écria-t-il avec une sainte allégresse. Maintenant, mes frères, je suis purifié. Puis il écarta son capuchon, et dit en se relevant : — Me reconnaissez-vous, Marie ? — La vierge de Paulignan fondit en larmes : — Oui, je vous reconnais : vous êtes mon fiancé, dit-elle, et vous serez bientôt mon époux.

Voilà mon histoire, Monsieur, ajouta la mère Flagel. N'est-ce pas qu'elle est bien belle ? Il y a des centaines d'années que ces événements se sont passés, et cependant, à chaque mariage qui se fait dans le pays, les jeunes fiancés ne manquent jamais de renouveler la cérémonie de la verge d'osier, après quoi ils vont pieusement s'agenouiller à l'église, derrière l'autel, sous la lampe du chœur. C'est là que sont ensevelis, dans le même lit de pierre, César de Rabastens et Marie de Paulignan.

J'avais enfin ma légende ; mais elle ne me donnait qu'à moitié le mot de l'énigme. Pourquoi les jeunes montagnards brûlaient-ils la verge d'osier aussitôt que leurs fiancées la laissaient tomber à terre ?

— Ah ! ceci, je l'ignore, me répondit la mère Flagel. Il se pourrait cependant qu'on en trouvât l'explication dans un petit livre de contes écrit à la main, qui s'appelle le *Rosier de Paulignan*, et qui se trouve mêlé aux vieux papiers de la commune.

Le manuscrit, en effet, me livra, dès que je pus le feuilleter, le complément de la légende. Après beaucoup de faits insignifiants relatés avec détail

dans cette chronique locale, je lus avec une joyeuse surprise le galant procès-verbal que voici :

« Ce jourd'hui, 4^{er} mai 1340, la Cour d'Amour, séant à Paulignan, a décidé souverainement, après mainte plaidoirie pour et contre, que dans la cérémonie des fiançailles, telle qu'elle a lieu dans ce pays, le fiancé, d'ores en avant, jetterait au feu la verge d'osier, en signe, garantie et promesse que jamais dans le mariage il n'usera de violence, et suivra toujours fidèlement la clémente loi d'Amour.

« Étaient présentes à la séance : Etiennette de Paulignan, présidente ; Phanette de Castelnaud, Viviane de Pénautier, Mabelle de Roquefère, etc. »

— Et vos jeunes montagnards, demandai-je à la mère Flagel, tout émerveillé de ma lecture, continuent-ils encore à observer ce doux commandement ?

— Ah ! Monsieur, me répondit-elle, ils brûlent avec plaisir la verge d'osier le jour de leur mariage ; mais le lendemain ils font lentement durcir au feu une forte branche de houx.

IX

Vingt-quatre heures de sommeil, après l'inhumation de Rouziac, n'avaient pas suffi à l'abbé Pascalot pour se reposer de ses fatigues et de ses émotions. Quoique la grand'croix lui eût été rendue, le bon curé semblait atteint de mélancolie depuis que tant d'événements imprévus étaient venus troubler le calme de sa vie régulière. Lorsque je quittai sa paroisse, il m'accompagna tristement jusqu'à l'auberge du Crucifix. Nous trouvâmes Mercadié devant sa porte, fumant indolemment, selon son habitude.

— Hé bien ! Messieurs, nous cria-t-il d'un air délibéré dès qu'il nous aperçut, voilà de grands changements dans le pays depuis une semaine ! Est-il vrai, monsieur le curé, que les Dames noires se soient retirées aux Carmélites de Toulouse ? Est-il vrai qu'elles aient laissé l'ordre formel de partager tous les biens de l'Auvergnât entre ses anciens débiteurs ? Est-il vrai enfin, demanda-t-il encore avec

une sorte d'hésitation, que cette bonne M^{me} Rouziac a exprimé le désir que personne ne fût inquiété ni poursuivi ?

M. Pascalot avait relevé la tête d'un air sombre. Il regardait fixement Mercadié sans répondre à ses questions. — Allons, reprit joyeusement celui-ci, je comprends votre silence, et je vois que les bruits qui courent ne sont pas menteurs. Au reste, continua-t-il négligemment, que ceux qui ont fait le mal aillent à confesse. Pour moi, monsieur Pascalot, j'ai la conscience bien tranquille. Si les montagnards m'avaient écouté, les murs de la Couarde seraient encore debout. Mais ces enragés n'ont voulu épargner que les magasins où se trouvaient les fourrages que je venais d'acheter.

— Mercadié, Mercadié, ne parlez pas si haut ! dit le curé avec cet accent théâtral qu'il prenait, comme on sait, dans les grandes occasions : M^{me} Rouziac se repentirait peut-être de sa bonté. Après votre conduite à la Couarde, si nous l'avions voulu, nous pouvions vous perdre. Mais, puisque la justice humaine vous laisse en repos, songez à la justice divine. Encore un peu de temps, et, si le cours de vos impiétés ne s'arrête pas, le sort épouvantable de Rouziac vous attend : la foudre vengeresse éclatera sur votre maison !

— Monsieur le curé, je suis assuré ! répliqua gaiement l'aubergiste. Et il montra du doigt la pla-

que dorée du *Phénix*, qui brillait au soleil au-dessus de sa porte.

Cet homme-là finira mal ! me dit l'abbé en se suspendant à mon bras et tournant brusquement le dos à l'aubergiste.

Depuis 1848, je n'ai reçu qu'une fois des nouvelles de Rabastens. Mon ami Tantalot m'a écrit pour m'annoncer qu'il avait enfin trouvé le moyen de concilier ses goûts de chasseur avec les réglemens ecclésiastiques. Le gibier des Trois-Vallées tombe sous ses coups sans qu'une goutte de sang tache ses mains. Le curé de Rabastens chasse au furet, comme les goutteux, ou à la pipée, comme les écoliers. La mère Flagel est morte ; et l'on n'a plus revu de flagellant. Quant à Mercadié, malgré la prédiction du bon Tantalot, il s'enrichit effrontément dans son auberge, sous la plaque tutélaire du *Phénix*. Il a commencé à faire l'usuro : ce sera bientôt un nouveau Rouziac.

JEAN-DE-L'OURS

— Oui, vous avez raison, me dit un vieux médecin du Languedoc, depuis longtemps fixé à Paris, il y a dans le midi de la France une population de catholiques-païens ! Sentiments et passions, croyances et caractères, tout en eux porte la double marque de la Rome latine et de la Rome du moyen âge. Il existe bien réellement, le monde singulier que vous avez essayé de peindre dans *La Glochette*, dans *Le Curé de Minerve*, dans *Le Dernier Flagellant*. J'ai trouvé dans mes landes le merveilleux qui vous a bercé dans vos jardins d'oliviers.

La vallée de Diane, ou Valdagne, ne le cède en rien sur ce point à votre Pays de Minerve. Comme une filandière qui mêlerait ensemble l'or et la soie, ma bonne nourrice confondait naïvement dans ses contes la mythologie du paganisme et le fantastique chrétien. Elle m'endormait, et m'éveillait, et me promenait, au récit de toutes les féeries et magies, de tous les miracles et de toutes les métamorphoses qui soumettent la terre et l'homme aux jeux infinis des esprits. L'imagination toute peuplée d'êtres surnaturels ou divins, je vivais, grâce à elle, au milieu d'une île flottante, où la liberté humaine est sans cesse enchaînée dans un réseau de charmants symboles aussi lumineux que le soleil, aussi ingénus et aussi purs que la première matinée du monde naissant.

Quelle création chatoyante ! quel flux et quel reflux de fécondité ! Quelle intimité libre et profonde entre les existences visibles et invisibles ! Quelle franche bonhomie de la nature dans ses anités maternelles ! Ma vallée de Diane, quand j'y songe, m'apparaît comme un paradis mobile, harmonieux, vivant, enchanté !

Ce sont partout des anges de lumière qui se croisent dans leur vol, qui s'abordent dans l'air et se saluent d'un sourire, qui gravissent ensemble les degrés de l'arc-en-ciel ou qui se racontent l'un à l'autre leurs beaux messages en reprenant haleine dans les clairières des bois ; ce sont aussi des âmes

cachées dans les nuages qui, modelés par leur souffle, prennent tout à coup forme humaine ; ce sont de bons vieux arbres solitaires qui, pour montrer la route aux voyageurs égarés, relèvent ou abaissent d'eux-même leurs rameaux verts ; ce sont des oiseaux du bon Dieu qui, par pure charité, disent tout bas au pèlerin : « Ne va pas de ce côté, mon frère, si tu crains la mort. » Et les fontaines qui chantent, et les fleurs qui dansent, et le tonnerre qui parle avec la formidable voix de Dieu le père, lequel ressemble exactement à Jupiter en courroux, avec sa barbe blanche illuminée par la foudre ! Sous les haillons d'un mendiant, Jésus-Christ lui-même demande l'aumône, et quand il l'a obtenue, le mendiant se transfigure, non pas pour montrer la couronne d'épines et les plaies saignantes, mais pour laisser voir la tête radieuse d'un jeune dieu, beau comme Apollon. Les animaux, les plantes, les pierres elles-même tressaillent et le saluent ; ce sont de pauvres âmes qui ont autrefois habité parmi nous, et qui, sous l'écorce végétale ou la peau de la bête, font tout doucement pénitence de leurs péchés en attendant la miséricorde du Christ.

J'ai fermement cru à tout cela, comme je crois aujourd'hui au génie de Broussais ou de Dupuytren. Et même il m'arrive encore quelquefois de recomposer dans ma mémoire une certaine légende qui est toute semée de ces prodiges. C'est la légende de Jean-de-l'Ours ; la connaissez-vous ? Elle est aussi

belle à mes yeux que le plus beau poëme héroïque. Voulez-vous que je vous la raconte en trois mots ? Bien des traits curieux m'échapperont sans doute ; mais le principal personnage, mais le héros du poëme, il est là devant moi, dès que je l'évoque, avec son vrai caractère et sa vraie physionomie.

Mon héros (ne souriez pas), mon héros Jean-de-l'Ours est évidemment l'Hercule chrétien !

L'histoire de sa naissance est un peu difficile à raconter. Une pauvre veuve, dit-on, revenait un jour du bois avec un fagot de branches mortes sur la tête. Surprise en chemin par l'orage, elle se réfugie dans une caverne, où elle se trouve face à face avec un ours. « Ah ! Seigneur Jésus ! s'écrie-t-elle ; sainte bonne Vierge, je suis perdue ! » Mais au lieu de se jeter sur sa proie tremblante, l'ours fait dévotement avec sa patte le signe de la croix. Une bête si chrétienne n'était sans doute pas bien redoutable. A demi rassurée, la pauvre femme tombe à genoux, remercie Dieu du fond du cœur, et finit par sourire à l'étrange ami qui la réchauffe doucement de son haleine.

Un an se passa, pour le moins, avant que la veuve ne remît le pied dans sa maison. Quand elle reparut au village, on lui cria de retourner à sa tombe et de laisser les vivants en paix. Tout le monde l'avait crue morte : aussi la prenait-on pour un fantôme. Elle ne s'irrita pas de ce méchant accueil, et marcha tout droit vers sa maison, tenant

par la main un enfant qui n'avait que trois mois, et qui paraissait déjà plus grand que sa mère.

Cet enfant prodigieux marchait et parlait comme un homme ; il était blanc comme lait, il avait une petite figure d'ange aux yeux doux et clairs, d'un bleu tout céleste ; mais sur son front souriant, où brillait une candeur enfantine, se dressait une crinière de Samson qui retombait en larges boucles sur son cou musculéux et jusque sur sa poitrine, où s'épanouissait un bouquet de poils roux. Il avait une peau d'ours sur les reins, un chapelet de baies rouges autour du poignet, un jeune peuplier en guise de canne au bout des doigts.

Le logis de la veuve était occupé par des intrus, une famille de paresseux et de vauriens. L'enfant les chassa comme un vil troupeau ; il ouvrit les fenêtres toutes grandes, et se mit tranquillement sur le seuil de la porte, en agitant son petit arbre comme si c'eût été un jonc.

— Qui es-tu ? lui demandèrent les gens du village accourus en foule au premier bruit de cet acte de force et de justice.

— Je suis le fils de la veuve, répondit-il ; je m'appelle Jean-de-l'Ours, et ne m'en demandez jamais plus long sur mon compte ! Sachez seulement que Jean-de-l'Ours veut faire amitié avec les bonnes âmes et purger le pays des vilaines gens.

Il fit alors le signe de la croix pour prouver à tout le monde qu'il était chrétien. Les bonnes âmes

se pressaient respectueusement autour de lui, tandis que les méchantes gens baisaient à ses pieds la poussière, comme pour l'adorer. En voyant qu'il inspirait déjà la crainte et l'amour, sa mère elle-même se prosterna devant lui, en l'appelant mon prince et mon roi. Jean-de-l'Ours releva brusquement sa mère, en lui disant d'un ton bref :

— Que cela ne vous arrive plus ou je vous quitterai avant le temps.

A cette menace, la pauvre femme se mit à pleurer abondamment ; on vit tout de suite que ce terrible enfant était un bon fils , car il essuya les larmes de sa mère avec un air de soumission et de repentir, ce qui attendrit dans la foule tout ce qui avait un cœur honnête. L'enthousiasme du village était à son comble. De tous côtés on vint offrir des présents à Jean-de-l'Ours : c'étaient d'immenses quartiers de porc, de mouton et de bœuf ; c'étaient de vastes tonneaux de vin et d'eau-de-vie.

— Rempportez, dit-il, remportez tout cela ! jamais je ne mangerai ce qui a vécu, jamais je ne boirai ce qui a fermenté.

Il ne voulut accepter que des raisins, du miel, des olives et de la farine de maïs. La veuve ayant eu le malheur d'insister pour qu'il retint aussi les autres présents, il la regarda cette fois en rougissant de colère ; puis il devint triste et pleura.

— Quittons-nous, cela vaut mieux ; vous me feriez faire quelque péché.

Après ces paroles d'adieu, malgré les supplications de sa mère, malgré les prières de tout le village, le fils de la veuve quitta le pays sans se retourner. On le vit franchir la rivière comme on franchit les ruisseaux; un bûcheron ou un mendiant, qui le rencontra de l'autre côté de l'eau, répéta le soir que le fils de la veuve avait dit : « Allez trouver ma mère, et annoncez-lui de ma part qu'à l'endroit où je suis né... je reviendrai mourir. »

Ici commencent les grandes prouesses et les merveilleuses aventures de Jean-de-l'Ours. Les travaux de l'Hercule de la Fable pâliraient aisément devant les siens. Hercule n'a jamais fait reculer un torrent en soufflant dessus; Hercule n'a jamais éteint une montagne de feu comme on éteint une lampe, avec un simple mouvement des lèvres; Hercule n'a jamais arrêté un tremblement de terre en frappant la terre d'un coup de poing; Hercule n'a jamais tenu la lune dans sa main comme une lanterne qu'on décroche en se haussant sur la pointe du pied; Hercule enfin n'a jamais combattu avec l'Archidiable d'enfer.

Qu'est-ce que l'Archidiable? Je ne le sais pas au juste. Est-ce Satan lui-même, ou n'est-ce qu'un de ses plus redoutables lieutenants? Dans quelles circonstances eut lieu ce combat titanique entre l'Archidiable et Jean-de-l'Ours? Je crois bien que ce fut en pleine mer, devant les cimes sacrées du Liban, qui frémissait sur sa base au retentissement des coups que se portaient les deux adversaires.

Jean-de-l'Ours s'était embarqué sur sa peau de bête, miraculeusement bercé par les flots, pour aller en Terre-Sainte affranchir le tombeau du Christ. Il voguait sous le ciel, plein de confiance dans l'issue de son entreprise, malgré vents et tempêtes, malgré les furieuses attaques des monstres marins, lorsqu'il rencontra l'Archidiabie à cheval sur un requin dont la gueule vomissait des flammes. « Retourne en arrière ou meurs ! » lui dit le démon en le menaçant de son trident de fer. Jean-de-l'Ours plongea sous le ventre du requin, et, d'un vigoureux coup d'épaule, renversa sur le dos l'Archidiabie avec sa monture. Il enleva le trident de fer, qu'il planta au bout de son peuplier ; mais dès qu'il fut remonté sur sa peau de bête, il s'aperçut qu'elle s'emplissait d'eau ; alors il arracha le trident et le rejeta dans la mer, qui fut un instant toute bouillonnante.

L'Archidiabie renouvela vingt fois ses assauts, essayant d'épouvanter l'Hercule chrétien par de hideuses transformations. Celui-ci ne trembla jamais ; il rendit coup pour coup, durant une journée entière, silencieux devant les clameurs du démon, repoussant la force par la force, la ruse par la ruse, et la magie infernale par des actes de foi. L'héroïque lutteur commençait pourtant à se laisser, lorsqu'il eut l'idée de crier vers les cieux : « Grand saint Michel ! prête-moi ta lance : vous êtes le seul fort, ô mon Dieu ! »

Cet acte d'humilité le sauva ; car au nom de saint Michel, l'Archidiabie s'engouffra dans la mer avant que la lance de l'archange ne descendît du ciel sur une nuée lumineuse. Jean-de-l'Ours s'agenouilla devant l'arme céleste, la baisa religieusement, la brandit une seule fois, et se sentit raffermi jusque dans la moelle des os. « Je n'étais qu'un enfant, dit-il, et maintenant je suis un homme. Toute force vient de vous, Seigneur ; toute force et toute justice ! »

Une éblouissante fusée passa sous ses yeux ; c'était la lance de l'archange qui remontait vers le firmament. Délivré de l'Archidiabie, Jean-de-l'Ours aborda enfin en Palestine. Combien tua-t-il de Sarrasins pour se frayer un passage jusqu'au Saint Sépulcre ? Rien ne lui résiste désormais : Jean-de-l'Ours semble invulnérable, et il est invincible ! Ce qui est certain, c'est qu'il s'empara du Saint Sépulcre, et le garda jusqu'au jour où une voix d'en haut lui ordonna de s'en aller par le monde faire justice...

Jean-de-l'Ours marcha devant lui, solide comme un temple et léger comme les nuées. En relevant la tête, il s'aperçut qu'il avait une escorte aérienne. Des bataillons d'oiseaux de proie, d'aigles, de vautours, de corbeaux, accompagnaient sa marche en tourbillonnant devant le soleil.

— Il parait que je travaillerai à l'ombre, se dit gaiement Jean-de-l'Ours, et que l'ouvrage ne me manquera pas.

Comment énumérer tous les exploits du grand justicier ? Il allait chercher les monstres dans les bois , les brigands dans leurs cavernes , les tyrans dans leurs châteaux. Il était partout l'ami des Petits-Poucets , partout l'ennemi des Ogres. Ceux-ci le fuyaient avec leurs bottes-fées dès qu'ils entendaient prononcer son nom. Il en tua deux qui étaient la terreur du petit peuple. Le premier avait dévoré tous les prêtres , s'était établi dans une grande église , et buvait dans son calice du sang de chrétien. Et c'était lui seul qui chantait la messe , qui baptisait , qui mariait , qui enterrait. L'autre avait mangé tous les magistrats. Et c'était lui seul qui jugeait , mettant toujours fin aux procès par le moyen le plus expéditif , en dévorant les plaideurs.

Les exécutions sanglantes de Jean-de-l'Ours auraient pu faire croire qu'il était cruel ; mais quand son bras s'étendait , il avait la justice dans son cœur. Il était d'ailleurs doux et bon. Les femmes l'adoraient ; timide comme une vierge , modeste et chaste comme un ange gardien , il ne leur permettait d'approcher , en toute occasion , qu'à la distance mesurée par la longueur de son peuplier. Les jeunes filles venaient quelquefois lui confier leurs plaintes , leurs chagrins , leurs désirs , leurs amours. Ils les écoutait en souriant , et faisait volontiers ce qu'elles demandaient , si elles ne demandaient pas l'impossible.

Il y en eut une qui vint un jour le trouver tout

en larmes : « J'ai un amoureux , dit-elle ; mais il ne m'épousera que si je deviens riche , très-riche. — Pauvre fille ! Il ne t'aime guère , répondit Jean-de-l'Ours. — Pourvu que je sois riche , il m'aimera bien. — Je désirerais bien t'enrichir , mais que faire ? Je n'ai pas même les cinq sous du Juif-Errant. — Si vous le voulez , j'aurai demain une fortune. J'ai une grand'mère qui sait bien des choses , et qui m'a conté souvent qu'il y a dans une grotte , à dix lieues d'ici , une salamandre qui garde ma dot ; mais vous seul pourriez la lui prendre : car ma dot est dans ses yeux , qui sont les plus brillantes et les plus jolies pierres précieuses ! Ah ! si je pouvais tenir les yeux du serpent !... » Jean-de-l'Ours combattit la salamandre et lui arracha les yeux. — Et voyez un peu comme il est bon ! dirent alors toutes les jeunes filles.

Cependant les monstres disparaissaient de la terre , et , de jour en jour , les méchants recevaient le prix de leurs crimes , lorsque Jean-de-l'Ours rencontra sur un pont le Juif-Errant : « Quelles nouvelles du Nord , et quelles nouvelles du Midi ? lui demanda-t-il en souriant. Connais-tu par le monde quelque monstre à immoler , quelque criminel à punir ? — Tu peux te reposer , la terre respire ! » Et le Juif-Errant passa.

Jean-de-l'Ours s'essuya le front et se lava les mains dans la rivière en se penchant légèrement sur le parapet. Il regarda le ciel avec une inquiète

curiosité, comme s'il eût adressé une question au bon Dieu. Pour la première fois depuis longues années il lui était permis de songer à sa mère. « Je pourrai, disait-il, la serrer entre mes bras, maintenant qu'ils ne sont plus teints de sang. J'irai donc au pays de ma mère, et je me reposerai en paix sur le seuil de sa maison. »

Il congédia d'un geste les oiseaux de proie : « Allez, ma besogne est finie, je n'ai plus rien à vous donner. » Une grande agitation se fit aussitôt dans le bataillon aérien. Les aigles partirent les premiers et dirent fièrement : « Nous chasserons pour notre compte ! » Les vautours les suivaient à peu de distance en poussant des cris sinistres. Les corbeaux seuls restèrent et firent dans l'air un cercle noir qui se resserra peu à peu, comme pour une secrète délibération. Ils croassaient en sourdine, tous à la fois, et semblaient répéter le même mot : « Qu'allons-nous devenir ? »

Comme le cercle noir s'abaissait, Jean-de-l'Ours exécuta avec son peuplier quelques terribles moulinets, au milieu des croassements les plus opiniâtres. « Partez, vilaines bêtes, laissez-moi en repos, j'ai assez longtemps travaillé pour vous. — Donnez-nous à manger, nous avons faim ; il y a encore des criminels dans le monde. » Et le plus hardi des corbeaux se mit à réciter une longue liste d'honnêtes gens qu'il noircissait de ses dénonciations et de ses calomnies. « Lâches et menteurs, laissez-moi, vous

dis-je , » répéta Jean-de-l'Ours en faisant encore tournoyer violemment son peuplier.

Ils partirent enfin d'un vol pesant et sinistre. Un seul qui avait encore le bec sanglant, continua à planer sur la tête de Jean-de-l'Ours, en criant de temps en temps : « J'ai faim ! »

Ayant terminé sa mission, Jean-de-l'Ours n'en poursuivit pas moins sa route ; il songeait toujours à sa mère. Un peu avant d'arriver auprès de sa caverne natale, il demanda des nouvelles de la veuve à un passant. On lui répondit que la pauvre femme était morte. Brisé de douleur et de fatigue, Jean-de-l'Ours s'écarta de son chemin et s'étendit tout de son long dans une belle prairie, après avoir planté son peuplier dans le sol. Il était à peine endormi que le corbeau descendit en tournoyant et criant : « Puisque tu n'as rien à me donner, je vais te crever les yeux et me nourrir de ta chair. » Mais avant que l'horrible oiseau ne pût accomplir sa menace, la prairie se replia comme un livre ouvert qui se referme, et abrita miraculeusement sous un tapis d'herbe et de fleurs le sommeil de Jean-de-l'Ours.

L'Hercule chrétien dort encore, et sur son lit de repos, sous les rameaux immenses du peuplier qu'il a planté, les enfants du pays viennent en jouant essayer leurs forces naissantes. Quelquefois l'un d'eux s'incline jusqu'à terre, criant à pleine voix : « Jean-

de-l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » Mais l'athlète endormi n'a pas encore répondu.

- Se réveillera-t-il un jour ? Je ne l'espère guère, car il est évident que la civilisation fait son œuvre, et que notre siècle de progrès a mis définitivement la force aux mains immaculées de la justice !

La légende de Jean-de-l'Ours est restée populaire dans la vallée de Diane. Quand il naît dans ces cantons un enfant musculeux, brave et alerte, avec le bouquet de poils roux sur la poitrine, on lui donne amicalement le surnom de Jean-de-l'Ours. J'ai connu plusieurs jeunes gens baptisés de ce surnom, et tenant à honneur de suivre les enseignements de l'héroïque légende. Ce sont les filleuls de Jean-de-l'Ours, les véritables héraclides de l'Hercule chrétien !

Le dernier de tous s'appelle de son vrai nom Pierre Azam. Il est aujourd'hui maire de son village et propriétaire d'un moulin à vapeur. Mais il ne faudrait pas croire que la civilisation moderne ait effacé en lui la croyance au monde surnaturel de la vallée de Diane. Pierre Azam se moque de la science, et s'il fait travailler la vapeur c'est comme les Kabyles font parler la poudre.

PIERRE AZAM

Laurac est un hameau sinistre, les pigeonniers même y sont noirs. A quatre ou cinq lieues du mont Alaric, dont le nom visigoth insulte encore ce pays, on s'arrête devant une immense brèche, un entonnoir si profond que la lumière du soleil paraît s'y engloutir et s'y éteindre. La vallée de Diane pourrait s'appeler, en cet endroit, vallée d'Hécate : un lecteur de Virgile se croirait aux portes de l'enfer païen. Les savants de Montpellier et de Toulouse affirment que Laurac a été bâti sur les cendres d'un ancien cratère. Les murs des habitations et des enclos y sont

en effet tout hérissés de pierres noires, et chaque sentier a l'aspect d'une coulée de lave refroidie. Les terrains volcaniques, de couleur très-brune ou très-pâle, se déroulent, presque sans ondulation, entre les parois du cratère. De loin en loin seulement, on distingue, un peu au-dessous des contours de l'horizon, de petites éminences symétriques et détachées : ce sont les *Muselières* de Laurac. A la pointe de ces monticules tournent et grincent des moulins à vent.

Tout autour des *Muselières*, ainsi nommées à cause de leur forme, cuisent au soleil, les trois quarts de l'année, des êtres moroses, passionnés, ruminants et taciturnes. On les dirait craquelés de sécheresse et d'ennui. Pour que leur mélancolie se dissipe, il faut que les cataractes du ciel crèvent sur leurs toits. Quand les gouttières bavardent, ils ôtent leur chapeau pour remercier Dieu. Un Lauragais qui sourit, c'est dans tout le canton signe de pluie.

Pauvres Lauragais ! ils céderaient volontiers leur bataillon criard de moulins à vent contre le plus mince filet d'eau courante. Dix arpents de terre à froment, ils les troqueraient avec joie contre une *mouillette* de terre arrosable ; car ils économisent lentement sou à sou de quoi acheter, à deux lieues du village, un carré de jardin ou de prairie. A deux lieues du village, hélas ! tout autour de leur territoire ou plutôt de leur *terme*, comme ils disent en leur patois latin, et non loin du peuplier de Jean-

de-l'Ours, il y a en effet une belle rivière intarissable, et par conséquent des jardins, des prés, de la verdure. C'est là que s'épanouit fièrement, au milieu d'un petit Éden, le joli bourg de Tourouze, ou Petite-Toulouse. Les Lauraguais sont de vrais damnés sur le seuil du paradis.

Le dernier filleul de l'Hercule chrétien était de Laurac. Le vieux médecin à qui je dois la légende de Jean-de-l'Ours me raconte ainsi l'histoire de Pierre Azam.

I

Il avait un an de moins que moi et me dépassait de la tête. C'était déjà un grand garçon à l'âge où les enfants sont encore vêtus d'un fourreau. Orphelin de bonne heure, il avait été gâté par une servante qui le laissait libre de suivre en tout sa fantaisie : elle le craignait comme un maître, elle l'aimait comme un fils, elle était fière de lui comme si c'eût été un petit dieu. Nos maisons se touchaient : il venait me prendre chaque matin pour aller à l'école, où j'arrivais triomphalement, campé sur ses épaules et les pieds pendants sur sa poitrine. Ma mère lui disait : « Prends garde, Pierre, » quand il m'enlevait ainsi, à la force du poignet. « Madame, n'ayez peur, répondait le grand garçon en souriant ; je suis une grosse fourmi, et je ne porte qu'un grain de blé. » Nous passions devant l'église, nous traversions la grande rue, et comme il était gros et fort, tandis que j'étais chétif et mignon, chacun s'é-

criait : « Venez donc voir saint Christophe avec le petit Jésus ! » Saint Christophe entra à l'école en faisant sonner le talon de ses bottes et la molette de ses éperons, car il avait eu déjà la fantaisie de marcher botté et éperonné, quoiqu'il n'eût pas encore dix ans.

Nous avions pour instituteur un ancien sergent, presque aussi brutal en classe qu'il avait dû l'être en garnison. Je ne crois pas qu'il fût possible aujourd'hui de rencontrer en France un maître d'école semblable à M. Ramel. J'ai parlé de sa brutalité, j'ai eu tort ; car il n'était pas brutal, M. Ramel : il était tout bonnement féroce. Injures, menaces, coups, système d'enseignement à trois degrés, il n'en a jamais connu d'autre ! Son silence nous donnait la chair de poule, et son regard le frisson. Quand il quittait sa place, nous avions envie de sauter par les fenêtres ; quand il ouvrait la bouche, nous baissions la tête par un sentiment de terreur que nous appelions naïvement la peur du tonnerre ; quand il levait la main en gesticulant devant nous, tous les bancs étaient vides en un clin d'œil : l'effroi nous précipitait sous les tables. Le troupeau, accroupi et tremblant, n'osait se relever qu'après cinq minutes d'angoisse mortelle, ce qui amusait singulièrement M. Ramel. Il riait à gorge déployée en nous voyant presque évanouis, et nous disait alors avec douceur : « Qu'avez-vous donc à grelotter, poules mouillées ? relevez-vous donc, polissons. »

le front bas, comme si le poids des heures les eût écrasés. Tous ces pauvres gens, blêmes de fatigue, semblaient littéralement porter le joug, tandis que nous marchions les cheveux au vent, le nez en trompette et toujours sifflant ou chantant. Si quelqu'un d'entre eux nous reconnaissait, entre le salut et l'adieu, il échangeait avec notre bande des propos naïfs et railleurs, comme il s'en rencontre dans les vieilles chansons du pays.

— Voici la nuit qui tombe, jeunesse ! où courez-vous donc sans lanterne ? où courez-vous donc sans lampion ?

— Le safran se cueille à la lune, et la marjolaine aux étoiles ; nous allons cueillir le safran, nous allons cueillir la marjolaine.

— Plus loin que Paris, la marjolaine fleurit ; plus loin que Madrid, le safran s'épanouit ! Rentrez, rentrez donc : car j'entends déjà vos mères qui larmoient, et vos pères inquiets qui demandent leur fouet.

— Le fouet est caché, nos pères peuvent le chercher... Quand nous reviendrons, nos mères riront !

Tant que les reflets du soir couronnaient la cime des Muselières, tant que l'aile des moulins à vent scintillait comme un bouclier mobile et renvoyait coup sur coup ses flèches d'or au soleil, nos chants, nos cris, notre marche, tout en nous était enthousiasme, courage, expansion, insouciance, bravade !

Rodomonts de bonne foi, nous aurions escaladé le ciel, sauté dans les abîmes, ou livré bataille à une armée de géants, pour peu que notre chef en eût témoigné le désir. Mais, quand l'occident pâlisait, nous nous retournions avec inquiétude du côté des beaux nuages resplendissants qui s'en allaient en fumée. L'horizon assombri reflétait en nous les tristes lueurs du crépuscule. « J'ai froid, disait l'un. — J'ai faim, disait l'autre. — J'ai les pieds en sang, disait un troisième. — Avouez donc tous que vous avez peur, » s'écriait Pierre Azam.

Les plus résolus essayaient encore de chanter ; le silence pourtant ne tardait pas à s'établir, silence d'anxiété, de crainte instinctive et nerveuse qui donne à chaque sens une élasticité des plus alarmantes. Nos pas ralentis devenaient légers et furtifs, comme si la route eût été pavée de serpents endormis. Les voleurs et les démons, les revenants et les assassins, les ogres et les loups, les licornes et les sorcières, tout nous menaçait à la fois : le monde réel et le monde imaginaire, le possible et l'impossible, la vie, la mort et le rêve ! Pierre Azam se moquait des voleurs, des assassins et des loups ; il aurait attendu de pied ferme les ogres les plus monstrueux ; mais, devant une sorcière, il se serait signé en tremblant. Étonnantes chambres noires que ces petites têtes enfantines, où la vision engendre la vision, où les éléments les plus opposés s'amalgament soudainement pour tirer du fantastique lui-même un fantas-

le front bas, comme si le poids des heures les eût écrasés. Tous ces pauvres gens, blêmes de fatigue, semblaient littéralement porter le joug, tandis que nous marchions les cheveux au vent, le nez en trompette et toujours sifflant ou chantant. Si quelqu'un d'entre eux nous reconnaissait, entre le salut et l'adieu, il échangeait avec notre bande des propos naïfs et railleurs, comme il s'en rencontre dans les vieilles chansons du pays.

— Voici la nuit qui tombe, jeunesse ! où courez-vous donc sans lanterne ? où courez-vous donc sans lampion ?

— Le safran se cueille à la lune, et la marjolaine aux étoiles ; nous allons cueillir le safran, nous allons cueillir la marjolaine.

— Plus loin que Paris, la marjolaine fleurit ; plus loin que Madrid, le safran s'épanouit ! Rentrez, rentrez donc : car j'entends déjà vos mères qui larmoient, et vos pères inquiets qui demandent leur fouet.

— Le fouet est caché, nos pères peuvent le chercher... Quand nous reviendrons, nos mères riront !

Tant que les reflets du soir couronnaient la cime des Muselières, tant que l'aile des moulins à vent scintillait comme un bouclier mobile et renvoyait coup sur coup ses flèches d'or au soleil, nos chants, nos cris, notre marche, tout en nous était enthousiasme, courage, expansion, insouciance, bravade !

Rodomonts de bonne foi, nous aurions escaladé le ciel, sauté dans les abîmes, ou livré bataille à une armée de géants, pour peu que notre chef en eût témoigné le désir. Mais, quand l'occident pâlisait, nous nous retournions avec inquiétude du côté des beaux nuages resplendissants qui s'en allaient en fumée. L'horizon assombri reflétait en nous les tristes lueurs du crépuscule. « J'ai froid, disait l'un. — J'ai faim, disait l'autre. — J'ai les pieds en sang, disait un troisième. — Avouez donc tous que vous avez peur, » s'écriait Pierre Azam.

Les plus résolus essayaient encore de chanter ; le silence pourtant ne tardait pas à s'établir, silence d'anxiété, de crainte instinctive et nerveuse qui donne à chaque sens une élasticité des plus alarmantes. Nos pas ralentis devenaient légers et furtifs, comme si la route eût été pavée de serpents endormis. Les voleurs et les démons, les revenants et les assassins, les ogres et les loups, les licornes et les sorcières, tout nous menaçait à la fois : le monde réel et le monde imaginaire, le possible et l'impossible, la vie, la mort et le rêve ! Pierre Azam se moquait des voleurs, des assassins et des loups ; il aurait attendu de pied ferme les ogres les plus monstrueux ; mais, devant une sorcière, il se serait signé en tremblant. Étonnantes chambres noires que ces petites têtes enfantines, où la vision engendre la vision, où les éléments les plus opposés s'amalgament soudainement pour tirer du fantastique lui-même un fantas-

tique nouveau ! Les loups nous parlaient, les diables galopaient à quatre pattes et hurlaient ; un bandit tombait à genoux et me demandait des prières ; un revenant me couchait en joue et me demandait la bourse ou la vie. Les âmes des morts changés en bêtes nous regardaient avec des yeux de phosphore. En voyant passer un corbeau, nous disions : « C'est un mauvais prêtre ; » une corneille : « C'est une mauvaise nonne ! » Nous causions tout bas entre nous de ces mystérieuses punitions des âmes. Il nous arrivait quelquefois de demander à Pierre Azam ce que deviendraient tel ou telle après leur mort. Le filleul de Jean-de-l'Ours nous répondait toujours sans hésiter : « Un tel, chauve-souris. — une telle, vipère ! » Je me souviens encore que nous terminions invariablement notre revue des gens malhonnêtes et détestés par cette question : « Et que deviendra M. Zacharie Bellemanière ? »

Ce M. Zacharie Bellemanière était un étranger, un Normand, qu'on avait envoyé de Paris avec le titre de juge de paix, et qui depuis trente ans était célèbre dans toute la vallée de Diane par son égoïsme sordide et féroce. On lui reprochait un mot effroyable sur les pauvres gens : « Les pauvres, disait-il, sont autant de marteaux accrochés à la porte des riches ; pour vivre tranquille chez soi, il faut être sourd de naissance, ou se boucher les oreilles avec du coton. »

Pierre Azam, qui avait l'âme généreuse, ne pou-

vait souffrir cet homme sans cœur. Aussi, quand nous lui demandions ce que deviendrait le juge de paix : « Oh ! pour celui-là, répondait-il, vous le verrez un jour marcher à quatre pattes, et vous l'entendrez aboyer à la lune : ce sera un chien gauleux, mes enfants, ce sera un chien enragé ! » Nous nous serrions involontairement l'un contre l'autre, et nous prenions le galop, comme si déjà le chien Bellemanière eût soufflé son écume sur nos talons.

Il était nuit close quand nous arrivions haletants sous le peuplier de Jean-de-l'Ours.

Là, nous respirions comme dans un lieu d'asile. L'idéal de la force et de la justice ne planait-il pas dans les rameaux de l'arbre sacré ? Pierre Azam embrassait le tronc du peuplier séculaire, il criait : « Jean-de-l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » et nous répétions en chœur après lui cet appel mystérieux à l'Hercule chrétien. Nous grimpons ensuite de branche en branche comme une nichée d'écureuils. Pierre Azam, aussi lesté que fort, montait par dessus nos têtes jusqu'au dernier bouquet de feuillage, jusqu'à ce qu'il pût s'écrier : « Enfants, j'aperçois les lumières de Laurac. »

Nous redescendions alors, armés de baguettes que nos mains avaient détachées du peuplier. Ces baguettes, je ne l'ai pas oublié, avaient à nos yeux la puissance d'un talisman, elles nous rendaient fiers comme les héros, intrépides comme les saints, invulnérables comme les anges. Chacun de nous,

au retour, eût voulu rencontrer une de ces bonnes fées qui vont au devant de tous les souhaits. « Bonne fée, je ne désire qu'une chose, être fort pour faire le bien ! » Pierre Azam était bien heureux d'être fort. Nous le contemplions avec respect, il nous inspirait un sentiment d'envie généreuse et d'orgueil fraternel. Le robuste filleul de Jean-de-l'Ours n'avait pas besoin de la fée, lui, pour commencer dans le monde la merveilleuse existence de son parrain. On inventa un soir des litanies et nous l'appelions : *Protecteur des faibles, appui des opprimés, etc...*

Il justifia bientôt, par un coup d'éclat, les brillants versets de nos litanies. Une victime à venger, un bourreau à punir, quel plus beau début pour notre Pierre !

II

La première impression tragique, pour un Parisien, date d'une certaine soirée passée en famille dans une bonne loge au Théâtre-Français. Elle date pour moi d'une sombre journée d'hiver où j'eus la première révélation de la justice exécutive, au fond d'une ancienne étable à bestiaux. Cette étable, qui formait le vestibule de la salle d'école, ancienne cuisine d'auberge, conservait encore les traces de sa destination antérieure. Sous des râteliers délabrés, on voyait des mangeoires en bois où étaient fixées des chaînes de fer. C'est avec ces chaînes que notre maître d'école Ramel nous attachait aux crèches lorsqu'il nous avait condamnés à recevoir les étrivières pour les plus légères peccadilles. Nous restions quelquefois deux ou trois heures dans l'attente du châtiment. Notre exécuteur paraissait enfin, tenant sous l'aisselle, non pas un fouet, mais une poignée de verges ou un nerf de bœuf. Nous ren-

trions en classe tout marbrés de coups et le visage inondé de larmes. Aucun enfant n'aurait eu l'idée de se plaindre à ses parents : Ramel nous avait façonnés au régime de la terreur. Greffier du juge de paix en même temps que maître d'école, il était vraiment le roi de Laurac. Nous étions d'ailleurs accoutumés à considérer l'école, en ce temps-là, non pas comme une maison d'éducation, mais comme une maison de correction. Les parents qui battaient leurs enfants chez eux, permettaient à Ramel d'exercer l'autorité paternelle dans toute son étendue. Une seule restriction limitait l'exercice de cette autorité ; ils disaient stoïquement à l'instituteur : « Battez nos enfants quand ils le méritent, mais ne les frappez jamais injustement ! » Personne ne soupçonnait à Laurac que l'ancien sergent martyrisât ses élèves sous prétexte de les moraliser. Nous subissions en silence, nous subissions sans protester l'horrible code pénal de Ramel. Les enfants ne sont pas grands criminalistes ; Pierre Azam était loin de deviner qu'en stricte justice la peine doit être proportionnée au délit. Il n'y avait pas un seul Beccaria en herbe parmi nous. A chaque nouvelle exécution, Pierre se contentait de dire en serrant les poings : « Tant qu'il nous prend en faute, le maître est dans son droit ; mais, s'il nous punit injustement, malheur à lui ! »

Or, il arriva qu'aux yeux de tous le maître commit un jour une injustice, et voici à quelle occasion :

Durant la saison d'hiver, Ramel percevait sur les parents de ses élèves, outre la rétribution en argent, une espèce d'impôt quotidien en bois de chauffage. Tous les matins les fagots de sarment, les branches de saule, les souches de vigne, les racines d'osier ou d'olivier s'amoncelaient à sa porte en bûcher pyramidal. Ramel faisait rentrer le bois et le mettait sous clé, hormis un maigre fagot qui jouait dans la cheminée le rôle des pâtés de carton dans les comédies. Brûler ce fagot eût été à l'école un acte aussi imprévu que de manger du carton au théâtre. Ramel le plongeait dans l'eau et le rendait incombustible. « Vos parents, nous disait-il, m'envoient des sarments si humides qu'il serait impossible au diable d'y mettre le feu. Ah ! petits misérables, vous m'apportez du bois vert ; eh bien, soufflez, soufflez, et boucaenez-vous à la fumée comme des jambons. » Nous serions devenus asthmatiques avant de faire suer la pierre de l'âtre. Les yeux rouges, les doigts bleuis, les membres grelottants, nous attendions avec impatience le moment où l'instituteur irait s'étendre sur son lit pour digérer tranquillement son déjeûner. Au premier ronflement de la bête engourdie, nous entendions comme un léger frémissement dans l'escalier. Une chatte blanche se glissait de marche en marche et venait nous montrer son muse rose. Dès que nous voyions la chatte, nous nous disions l'un à l'autre, de banc en banc : « Chut ! chut ! Mion va venir ! »

Mion ou Marion était la femme de Ramel. C'était presque une jeune fille, avec des airs de jeune mère. Elle avait à peine vingt ans; on l'aurait prise pour notre sœur aînée. Mion était toute tendresse et toute bonté; comme elle n'avait point d'enfants, elle nous regardait comme sa famille. Je la vois encore descendre pieds nus et la jupe relevée dans sa main, afin que l'écho de ses pas discrets n'éveillât point le monstre. Nous n'avions plus froid dès qu'elle souriait. Elle nous portait un à un dans ses bras jusque dans sa chambre, où ses baisers nous ranimaient dans son giron, bien plus que le rayonnement du foyer : Mion avait la pénétrante et douce chaleur des oiseaux. Que de fois elle descendait et remontait l'escalier ! toujours souriante et ravie comme un ange qui délivre les âmes du purgatoire ! toujours escortée dans son va-et-vient par la douce chatte blanche qui suit amoureusement la trace de ses beaux pieds nus ! Le seul d'entre nous qu'elle n'eût jamais ranimé dans son giron, c'était Pierre Azam ; il eût été beaucoup trop pesant pour ses bras délicats, et d'ailleurs, avec son caractère un peu fier, il ne se prêtait jamais que de très-mauvaise grâce aux caresses féminines. « Pierre, lui disait-elle quelquefois, ce n'est pas ma faute si je ne puis rien faire pour vous. » Elle finit cependant par trouver un moyen de nous réchauffer tous ensemble sans continuer ses périlleux voyages dans l'escalier.

Un matin de décembre, où nos plumes remuaient

des glaçons dans les écritoires, Mion se frappa joyeusement le front en regardant du côté de Pierre. Le doigt sur les lèvres et sans dire un mot, elle substitua dans la cheminée au fagot incombustible une brassée de bois sec comme l'amadou. Pour la première fois, les flammes entraient en danse dans l'immense cheminée de l'école. Nous étions éblouis, silencieux, recueillis ; ce fut une sorte de cérémonie religieuse. Tous rangés en cercle, inclinés à genoux sur la brique, nous semblions adorer le Dieu nouveau. Mion nous embrassait par-dessus l'épaule : c'était un enchantement, un triomphe !

Tout à coup voilà un grand bruit sur nos têtes, la chute d'un corps lourd, des pas précipités, et puis des cris d'enragé à l'agonie : « Mion ! Mion ! Mion ! » Presque au même instant Ramel apparaît à l'entrée de la salle. Il avait roulé de son lit sur le plancher dans l'agitation d'un sommeil fiévreux, ce qui l'avait mis en fureur contre sa femme et contre nous. Impatient de décharger sa colère sur le premier venu, il s'était élancé dans l'escalier avec le désir de trouver quelqu'un à châtier. Sa stupéfaction dépassa la nôtre. On l'entendit grincer des dents avant qu'il ne songeât à nous saisir. Tous les écoliers craignirent un instant d'être jetés pêle-mêle dans le feu. La terreur nous donna des ailes, ce fut un sauve-qui-peut général. Nous sautâmes par la fenêtre en cassant les vitres : jamais les moutons de l'anurge ne bondirent de si grand cœur. Mion elle-

même disparut avant que son mari ne pût l'atteindre.

Quand nous fûmes au bout de la rue, Pierre Azam compta les fuitifs pour savoir si personne n'était tombé dans les mains de Ramel. « Antoinet ! Antoinet ! où est donc Toinet ? » s'écria-t-il, et déjà il était rentré dans la salle. Toinet, pauvre petit boiteux, presque impotent, Toinet, le plus doux, le plus timide et le plus inoffensif des écoliers, n'avait pas même eu l'idée de s'enfuir. « Je suis innocent, monsieur, je suis innocent, je n'ai rien fait ! » Malgré ses protestations et ses supplications, la pauvre victime est emportée dans l'étable, attachée à la crèche et cruellement menacée du nerf de bœuf. « Puisque les autres ont fui, tu vas payer pour les autres ! » Ramel lève le bras pour frapper ; mais, saisi à la gorge et terrassé d'un seul coup, il est enchaîné à son tour et fustigé impitoyablement. « Ah ! bourreau, je te tiens ! criait Pierre Azam, tu n'as pas un quart d'heure à vivre ! » Des mugissements de bœuf qu'on assomme nous rappelèrent un à un du côté de l'étable. Nous avions reconnu la voix de notre tyran, et nous étions curieux d'assister à son supplice. Il nous épouvanta d'abord par ses convulsions, puis il nous fit pitié par ses larmes. Azam ne se lassait pas de frapper ; il l'aurait tué si nous n'étions tombés à genoux, et s'il n'avait senti sur son bras la main toute tremblante de Mion qui demandait la grâce de son mari.

La nouvelle de cette exécution s'était répandue dans le hameau. Toutes les mères de Laurac, éclairées désormais sur la cruauté de l'instituteur, arrivèrent en foule, les ongles en avant, comme des lionnes blessées : elles auraient voulu le déchiqueter, le mettre en pièces. On ne put le sauver qu'en le faisant transporter aussitôt chez M. Zacharie Bellemanière, d'où il ne sortit le lendemain que pour être conduit dans un charriot couvert à l'hôpital de Narbonne. On fut obligé de retenir Mion, toute prête à monter dans le charriot. « Reste ici, lui dirent ses parents. Ce monstre t'étranglerait dès qu'il aurait la force de remuer les bras. »

Au bout de trois mois, Ramel sortit de l'hôpital ; mais, quand la grille s'ouvrit, il aperçut devant lui Pierre Azam, qui lui mit la main sur l'épaule et lui interdit froidement de remettre jamais les pieds à Laurac.

III

Le peuple des campagnes adore la force, il y voit une émanation de la toute-puissance et de la justice divines. Après l'expulsion de Ramel, Pierre Azam devient tout naturellement un héros; on accourt le dimanche des points les plus éloignés du canton pour admirer le jeune prodige de Laurac, et les pèlerins s'en retournent en disant « C'est Jean-de-l'Ours qui est revenu ! »

On s'habitue peu à peu à regarder ses deux poings comme deux juges souverains et infaillibles. Avec une baguette du peuplier sacré, recouverte d'une peau de couleuvre, Pierre Azam s'est fabriqué une espèce de caducée qui figure le sceptre de la justice. Les plaignants affluent dans sa maison comme en un tribunal. — « Pierre, on m'a fait tort, tu me feras droit ! » tel est l'appel que lui adressent vingt fois par jour les bonnes gens. Tantôt il s'agit d'une fille séduite, tantôt d'une femme battue, tantôt d'un

marché frauduleux, tantôt d'une borne enlevée ou d'une promesse violée; un père s'est dépouillé pour son fils, et ce fils ingrat le laisse mourrir de faim; une riche marâtre laisse mendier sur les chemins les enfants du premier lit de son mari; un impitoyable usurier a mis sur le pavé toute une famille de travailleurs; un tuteur libertin a dévoré le bien de ses pupilles; un maquignon a livré une vieille rosse pour un bon cheval; un boucher a affiché de la vache pour du bœuf; un mercier a vendu du coton pour du fil; un boulanger a donné un coup de pouce à sa balance! — Pierre Azam écoute ces plaintes et les vérifie; puis il se transporte chez les coupables ou les somme de venir à sa barre. C'est le petit Toinet, monté sur une ânesse, qui va porter au loin les sommations. Et quand le justicier fait grâce, c'est toujours sur la prière de Mion, de cette âme pure et tendre, de ce cœur maternel et naïf, de ces jolis yeux si doux qui feraient, dit-on, fondre la hache dans la main d'un bourreau. Un avertissement, un conseil, une menace, un simple mouvement de sa baguette suffisent quelquefois à Pierre Azam pour donner gain de cause au bon droit. Mais quand il est nécessaire de frapper, Mion elle-même serait impuissante à détourner le bras levé pour le châtement. Le coupable est atteint partout, dans les champs, dans la rue, sur la porte des églises, sous le quinquet fumeux des cabarets. On a vu des malades en ce temps-là qui appelaient

le prêtre ou le médecin, et qui n'osaient avouer qu'ils gardaient le lit en exécution d'une sentence à la Jean-de-l'Ours.

L'âge d'or régnait dans la vallée de Diane, lorsque après six années d'études au collège des jésuites de Fribourg, je revins en 1840, passer mes vacances à Laurac. Plus d'audiences tumultueuses à la justice de paix du canton ; on ne se querellait plus, on ne plaidait plus, on ne péchait guères, et l'on ne se confessait presque pas. Les curés plantaient, bâtissaient, cultivaient les fleurs, apprenaient le plain-chant aux linottes ; les gendarmes oisifs se promenaient en petite veste dans les campagnes, souriants et rêveurs comme des amoureux ; les gardes champêtres filaient à la quenouille sur la lisière des bois. M. Zacharie Bellemanière allait bien encore, pour la forme, s'asseoir tous les jeudis à son prétoire de Tourouzelle ; mais il rentrait toujours sans avoir eu le moindre prétexte pour déranger le coton qui bouchait hermétiquement ses oreilles. « Il faudrait, disait-il, envoyer notre Jean-de-l'Ours en Normandie. Pour moi, je n'oublierai jamais ce que je dois à ce brave garçon qui, après m'avoir débarrassé de mon greffier, me débarrasse encore de mes fonctions, sans que je perde un centime de mon traitement. » Aussi, quand il rencontrait Pierre, c'étaient des compliments et des saluts, comme on en faisait à l'ancienne cour. Il ôtait son chapeau, il ôtait ses lunettes, il se mouchait et crachait par précaution avant

de l'aborder; du plus loin qu'il le voyait, il baissait le nez, puis, feignant de l'apercevoir subitement comme on verrait Napoléon du pied de la colonne, il jeta sa tête en arrière et s'écriait : — « Bonjour, mon grand, grand, grand ami ! bonjour, Pierrot ! bonjour, Jean-de-l'Ours ! C'est toi qui es le véritable et le seul juge de paix du canton de Tourouzelle ; le vieux Zacharie Bellemanière, avec ses lunettes, avec sa canne, avec sa tabatière, avec son expérience, n'est en vérité que ton humble suppléant ! Et comment se porte le jeune Toinet, ton lieutenant infatigable ? Et comment va la jolie petite Mion ? » — Au fond, le mielleux juge de paix craignait beaucoup plus son grand ami qu'il ne le chérissait. Quand on venait, par hasard, dans sa maison lui raconter quelque beau trait de Pierre, le rusé normand secouait les oreilles et ne répondait que deux mots de son ancien patois de Falaise, deux mots admirables qui lui servaient de garde à carreau dans la conversation : « Il a fait ceci, *en vérité !* il a dit cela, *maxette !* »

Tous ces détails, et bien d'autres, je les appris sans les demander, le jour même de mon arrivée à Laurac. C'était le soir vers dix heures que je quittai la diligence à Tourouzelle pour gagner à pied mon triste hameau. Comme je n'avais averti personne, mes parents étaient couchés. La nuit était noire, le village à peine reconnaissable au milieu de l'obscurité. J'allai tout droit cependant à la maison paternelle. Je soulevai discrètement le marteau pour

ne pas éveiller ma mère qui ne dort jamais qu'à demi. Le cœur me battait; j'éprouvais un besoin irrésistible d'embrasser sur les deux joues quelqu'un de Laurac, fût-ce une vieille dévote racornie et toute ridée. Oui, j'aurais embrassé du parchemin, pourvu que ce parchemin fût de mon pays. Et il n'y avait pas une lumière aux fenêtres, pas une âme dans les rues! Si les cloches avaient sonné! Oh! j'eusse été capable de tomber à genoux! Toute ma crainte en ce moment (je m'arrête avec plaisir à ces enfantillages), toute ma crainte était de voir paraître, quand la porte s'ouvrirait, une figure d'étranger, un visage inconnu.—« Ma mère a peut-être pris une nouvelle servante. » Cette seule pensée me glaçait le sang.

La porte s'ouvrit enfin, mais si mystérieusement et si doucement! Je me précipitai, les bras en avant, et j'embrassai à tout hasard, les yeux fermés.

— Ah! c'est M. René! dit une voix fraîche comme les joues que j'avais trouvées sous mes lèvres.

— C'est Mion, c'est Mion!

J'embrassai coup sur coup les mêmes joues savoureuses; mais j'avais cette fois les yeux bien ouverts. Le bruit des baisers n'éveille que les jaloux. Nous traversâmes le long corridor en nous caressant comme deux enfants, tout en marchant sur la pointe du pied; Mion à reculons, et tenant sa

lampe haute pour ne pas me brûler, et moi, poursuivant à tout risque, sous la lampe tremblante, son front, ses joues, ses mains, ses petites mains de bonne Vierge qui m'avaient tant choyé autrefois, quand elle montait et descendait le froid escalier de Ramel.

— Comme vous avez embelli !

— Comme vous avez grandi !

— Et la belle chatte blanche !

— Vous vous en souvenez ? Oh ! le bon petit cœur !

Nous étions au bout du corridor, et nous n'avions pas encore songé à refermer la porte... Une véritable scène de ballet pastoral!... Vous voyez d'ici notre pantomime ; mais ce que je ne saurais vous exprimer, c'est l'ivresse naïve où je demeurai plongé à la suite de ce badinage enfantin.

— Vous me regardez... vous me regardez sans parler... A quoi songez-vous donc ? me dit Mion dès que nous fûmes assis l'un près de l'autre dans la belle cuisine dallée, devant une cheminée flamboyante. Vous êtes étonné peut-être de me trouver chez vous ? C'est que je raccommode le linge de la maison, et je veille aujourd'hui parce que les lavandières viendront prendre ce linge demain matin... Mais vous ne m'écoutez pas, vous me regardez toujours!... Ah ! je vois maintenant ce qui vous surprend : c'est ma robe noire, et mon fichu noir,

et ma coiffe blanche !... Je ressemble à une pie , n'est-ce pas ?

— Mion , chère Mion , vous êtes donc veuve ?

— Oui , ce pauvre Ramel est mort , que la sainte Vierge l'assiste ! Il s'était fait matelot sur un bâtiment de commerce . Mais on dit que sur mer il n'était pas meilleur que sur terre . Il battait les mousses comme autrefois les écoliers . Le bon Dieu l'a puni , ou les mousses se sont vengés . Une nuit de gros temps , vers deux heures , presque en face du port de La Nouvelle , on a crié sur le bâtiment : « Un homme à la mer ! » Ramel s'était endormi sur le pont ; une vague l'a entraîné , ou peut-être que les mousses l'ont eux-mêmes jeté à l'eau . C'est une mauvaise fin , n'est-ce pas ? Mourir sans se reconnaître , sans avoir le temps de dire un *Pater* ou un *Ave* ! Je ne puis y penser encore sans frémir . Où est-il maintenant , le pauvre homme ? Dans le feu éternel , peut-être ! Dieu veuille qu'il ne soit qu'en purgatoire ! J'ai bien prié pour lui , allez ; j'ai fait dire des messes à l'église de la paroisse et à Notre-Dame - de-Pitié . Je n'ai rien à me reprocher , Dieu merci ! Que de fois votre ami Pierre Azam m'a grondée en me voyant tout en larmes ! — « Priez , me disait-il un peu rudement , priez , si vous voulez , mais ne pleurez pas . On ne doit regretter que les gens de bien . » Si je l'avais écouté , je serais déjà remariée .

Mion était émue ; ses lèvres tremblaient , et par

je ne sais quelle impression enfantine, je me sentais moi-même remué jusqu'au fond du cœur ; j'étais prêt à pleurer avec elle ce pauvre Ramel mort sans confession. La voix de Mion, attendrie ou joyeuse, avait pour moi un tel charme que je n'avais pas encore pensé à lui demander des nouvelles de Pierre. Mion était veuve, et Pierre Azam lui conseillait de se remarier... Avec qui donc ? Avec lui sans doute ? Mon amitié se refroidit un peu quand ce soupçon me traversa l'esprit. J'avais dix-huit ans, et je sortais de chez les jésuites ; mon âme engourdie s'éveillait, mon cœur respirait ; en face de Mion, libre aujourd'hui et pour quelques jours seulement peut-être, en face de Mion plus jeune, plus aimable et plus touchante qu'autrefois, en face de Mion vêtue de noir et coiffée de blanc, j'éprouvais quelque chose comme un premier amour furtif, inquiet, combattu entre l'espoir et la crainte, entre la mélancolie et l'allégresse, entre le regret et le désir.

— Vous remarier, Mion ? Et avec Pierre, sans doute ?

Elle piqua son aiguille dans la toile, et me montra en relevant la tête ses jolis yeux tout alarmés. Une légère rougeur couvrit ses joues, une ombre de tristesse passa dans son regard.

— Avec Pierre, avec Pierre ? dit-elle... oh ! j'aurais été trop heureuse ! Mais Pierre n'a jamais songé à moi ; il n'a jamais songé à une femme, je le jure-

rais. Où croyez-vous qu'il soit maintenant ? Il est à la chasse à l'ours dans les Pyrénées. Pourvu qu'il se serve de son fusil... mais il est capable de se battre avec la bête corps à corps. Pierre est toujours fier de sa force et de son courage. Ah ! quand nous lui parlons de mariage, il faut voir de quel air il nous répond ; c'est comme si on lui proposait une poupée. — « Il n'y a pas de femme pour moi dans ce pays, dit-il. Vous n'avez en cage par ici que des cailles ou des mauviettes (il paraît que je suis une mauviette, moi)... La femme de Pierre Azam sera une donzelle de cinq pieds, capable de porter sur l'épaule un sac de blé au moulin par un jour d'orage, une créature tout muscles et sans nerfs, qui sera forte et courageuse tout ensemble, qui pourra m'enlever dans ses bras sans fléchir, et qui entendra le tonnerre sans trembler ! En rencontrerait-on beaucoup comme cela dans la vallée de Diane ! » J'ai grand'peur du tonnerre, hélas ! et mes bras, comme jadis, ne pourraient enlever de terre qu'un enfant. Aussi Pierre Azam m'a-t-il fiancée avec Toinet : vous souvenez-vous de Toinet, de ce pauvre petit Toinet qui semblait le plus jeune de vous tous et qui était pourtant le plus âgé, de trois ou quatre ans au moins ? Eh bien, depuis ce temps-là, il a un peu grandi, il s'est dégourdi, il a tant étudié qu'il sera bientôt maître d'école à Laurac. J'aime tant les enfants ! Je ne serai pas malheureuse, et Toinet sera bien heureux : du moins, il

me le dit, et c'est un garçon qui ne sait pas mentir. Au reste, vous verrez mon fiancé tout à l'heure, je l'attends pour me reconduire ce soir. Il n'a pas du tout mauvaise façon, il a même une jolie figure, et quand je le regarde marcher, il ne boite presque pas.

— Et vous allez l'épouser ?

— Au retour de Pierre, c'est-à-dire après-demain.

Je demandai à Mion un grand verre d'eau fraîche, et je l'avalai bravement, d'un seul trait. La fatigue du voyage me servit de prétexte pour me retirer dans ma chambre avant l'arrivée de Toinet. Un quart d'heure après, de ma fenêtre entr'ouverte, à la lueur d'une lanterne, j'aperçus dans la rue les deux fiancés. Ah ! comme il boitait, le pauvre amoureux ! et comme il aurait trébuché s'il n'avait été soutenu par le petit bras de Mion ! Je ne dormis pas tout de suite cette nuit-là ; mais je fermai l'œil sur une bonne pensée.

— Pierre Azam, me dis-je, connaît le cœur de Mion : il a bien fait !

Mon père, qui se lève avec l'*Angelus*, vint le lendemain me réveiller à cinq heures pour me demander des nouvelles des bons religieux de Fribourg. Le digne homme adorait les jésuites : il aurait voulu les voir installés dans toutes les villes de France. Selon lui, les gens de l'Université ne faisaient que des mauvais sujets et des libertins, tandis que les jésuites étaient les anges gardiens de la

jeunesse. « J'espère, me dit-il, que tu nous reviens pieux et savant! » Ma mère se jeta dans mes bras sans dire un mot : elle sanglotait de joie, elle souriait à travers ses larmes, elle ne se lassait pas de baiser une petite cicatrice que j'avais à la tempe gauche : « Tu as failli mourir, me dit-elle, de la chute qui t'a laissé cette jolie marque rouge. Ah! mon cher René, que ces six ans de collège ont été longs! tu ne nous quitteras plus, n'est-ce pas? — René a fait ses classes, dit mon père; mais il n'a pas encore d'état, et mes rhumatismes s'en plaignent! Il me tarde déjà qu'il soit médecin. — Médecin! médecin! René sera ce qu'il voudra; il est encore trop jeune d'ailleurs pour se décider. Et puis, n'y a-t-il pas un bon médecin à Tourouzelle? — Je veux un médecin dans ma maison, reprit mon père, et René, je pense, est trop bien élevé pour me contrarier. Mon fils partira pour Montpellier après les vacances; il suivra religieusement les cours de la Faculté, il passera vite docteur, et nous le marierons à son retour avec mademoiselle Roseline Bellemanière, une honnête fille et une belle dot! Tu vois, mon cher René, que la sollicitude de ton père a tout prévu. Tu serais un ingrat si tu avais seulement la pensée de t'opposer aux projets que j'ai formés pour ton bonheur. Les enfants ne savent jamais ce qui leur convient : c'est aux pères à régler d'avance la destinée de leurs fils. — Et les mères, les mères? Elles ne comprennent

donc rien ! elles n'ont donc rien à faire pour le bonheur de leurs enfants ! » Ma mère tourna le dos à mon père, qui s'en allait en haussant les épaules et en déclarant que les femmes n'étaient bonnes qu'à gâter les meilleurs naturels.

— Il est toujours le même, il n'a pas changé, tu le vois, me dit-elle en prenant ma tête entre ses deux mains. Tu n'en feras pas moins ce que tu désireras ; mon cœur est plus fort que tous ses raisonnements. Est-ce qu'il te tarde beaucoup d'être médecin ? Montpellier est-il bien loin de Laurac ? Et cette Roseline... est-ce que tu songeais à elle, à Fribourg?... Ce n'était qu'une enfant quand tu es parti... Elle ne te reconnaîtrait peut-être pas... Et puis, et puis, il y a autre chose : Roseline est une personne très-singulière. Elle a été élevée à Paris, chez une tante qui fait des romans. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête une belle passion qui l'empêche de dormir et de manger : elle adore comme une folle ton ancien camarade d'école, Pierre Azam. « Il est beau, il est grand, il est sublime ! » Voilà ses propres mots quand elle parle de lui, et, depuis qu'il est aux Pyrénées, il n'y a pas de jour qu'elle ne s'en aille bras dessus bras dessous avec Mion rendre visite au peuplier de Jean-de-l'Ours. M. Zacharie Bellemanière n'en sait rien, comme tu penses ; mais cela fait beaucoup causer dans le pays. — Ah ! vraiment ! Eh bien, ma chère mère, tout ce que vous me dites me donne la plus grande

envie de renouer connaissance avec Roseline. — Tu pourras la voir après-demain, à la noce de Mion, qui est son intime amie. — Non, non, je la verrai dans la journée, car j'aime toujours comme autrefois les personnes un peu folles et les choses extraordinaires.

Dans l'après-midi, en effet, après le dîner de famille, je m'acheminai vers le peuplier de Jean-de-l'Ours pour rencontrer Roseline.

IV

Quand je vis devant moi les premières maisons de Tourouzelle, il était à peu près deux heures. Je tournai sur la droite et m'engageai dans un étroit sentier au bout duquel j'aperçus deux jeunes femmes assises sur l'herbe : c'étaient Mion et Roseline ! J'avais marché vite ; mais, quoique la journée fût d'une sécheresse brûlante, j'avais jusque-là respiré librement. Une bouffée d'air chaud me frappa au visage ; mes oreilles bourdonnèrent, mes jambes fléchirent ; la sueur ruissela sur mes tempes, et j'eus coup sur coup deux éblouissements. Je reconnus le souffle des démons aériens de ce pays ; je n'essayai pas de résister, je me couchai à plat ventre derrière une haie d'amandiers. Il était probable que la journée serait coupée ou terminée par un de ces terribles orages méridionaux qui ressemblent aux grandes batailles des éléments pendant les premiers temps du monde. Cependant l'orage était loin encore ;

il s'annonçait à peine par de légers tourbillons de poussière qui s'en allaient blanchir la cime échelée des grands arbres, tourmentés en sursaut par je ne sais quels tressaillements de fièvre électrique. Une réserve menaçante de gros nuages se tenait immobile au fond de l'horizon, comme une batterie qui se démasque : il devait suffire d'un coup de vent pour l'enflammer ou la dissoudre. Mon abatement passager ne m'empêcha pas de souhaiter qu'elle s'enflammât, pour renouveler à mes yeux un des plus terribles et des plus beaux spectacles de mon enfance. J'aurais voulu pourtant me donner le plaisir, avant l'orage, de causer tout à mon aise avec Roseline. A demi caché par les amandiers, je l'examinais curieusement par dessus la coiffe blanche de Mion.

Ce qui me frappa avant toute réflexion, c'est que Roseline avait l'air d'une Catalane. La petitesse de ses pieds et de ses mains, la perpétuelle animation de sa figure, où tout palpite, le front, les yeux, les joues, les lèvres ; l'élasticité singulière de son cou un peu bombé qui se déploie et se replie sans cesse ; l'élégant dessin de ses épaules fuyantes ; la grâce mignonne de son corsage d'enfant, presque débordé par le double contour du sein, comme le serait une jeune branche par deux fruits accouplés ; la richesse splendide des hanches, où vient s'engager un buste si fin : que faut-il de plus pour rappeler son origine ? Je me souvins tout de suite que

sa mère était la fille d'un négociant de Perpignan établi à Narbonne. Roseline, la plus jeune des trois filles de M. Bellemanière, avait le caractère et le sang du midi, tandis que ses deux sœurs, fraîches comme des pommes, semblaient deux Normandes dépaysées. Par coquetterie sans doute, ou par un sentiment instinctif de sa nature méridionale, elle gardait encore sur ses cheveux noirs la pittoresque coiffure des Narbonnaises : le piquant de cette coiffure tient surtout à une large dentelle plate qui reste suspendue en auvent sur le front, et qui, des deux côtés, se relève par un pli sur les tempes en découvrant le bout de l'oreille garni de bijoux ; la dentelle n'empêche jamais de voir le front, encadré de bandeaux lustrés, elle y jette seulement un attrait de mystère qui permet aux beaux yeux de se tenir en embuscade et de faire feu par éclairs, ce qui sied merveilleusement à ces regards de Joconde, aussi pleins de hardiesse que de langueur. Roseline est, par le regard, une Joconde française. Oh ! je n'exagère pas, vous pouvez vous en convaincre, car vous connaissez Diane Laurac ! Oui, mon cher ami, pâmez-vous de surprise, si cela vous plaît : Roseline et Diane, Diane et Roseline, c'est tout un. Et je suis précisément en train de vous raconter comment de cette Roseline ignorée a jailli un beau jour la célèbre Diane.

Mion tricotait. Roseline avait une espèce de cahier ouvert sur ses genoux : elle dessinait au

crayon sur une page blanche en s'interrompant de temps à autre pour rêver ou pour jeter un regard impatient du côté de Tourouzelle. Quelques mots échangés entre les deux amies passèrent par dessus la haie où je me tenais caché.

— Viendra-t-il aujourd'hui ? ne viendra-t-il pas ?

— Puisque tu te maries demain, comment veux-tu qu'il n'arrive pas aujourd'hui ?

— Et s'il lui était arrivé malheur ?

— Ah ! petite poltronne que tu es ! ne m'as-tu pas dit qu'avec sa baguette il est invulnérable ?

— Plus l'heure s'avance, plus je tremble ! Oh ! d'abord, je ne me marierai pas demain s'il n'est pas là.

— Et ce pauvre Toinet, qu'en pensera-t-il ?

— Il ne pensera rien ; il attendra.

Un aveugle n'aurait rien compris à cette conversation ; il fallait plutôt voir qu'entendre pour en saisir le vrai sens. La moins calme des deux amies, et la plus impatiente, n'était pas Mion : la main qui tenait le crayon paraissait beaucoup moins tranquille que celles qui manœuvraient les longues aiguilles bleues. A mon premier pas hors de ma cachette, deux exclamations vinrent me frapper à la fois, presque à bout portant :

— Enfin, le voilà ! s'écria Roseline.

— Non, ce n'est pas lui, c'est M. René.

Je sus gré à Mion de m'avoir nommé tout de suite. Il n'y avait plus de glace à rompre ; le hasard

s'était chargé de me présenter à Roseline, qui me fit, du reste, le meilleur accueil. Elle me reçut en grande personne, pleine d'indulgence pour la timidité d'un enfant.

— Asseyez-vous là, me dit-elle, et soyez bien gentil. Ne me tirez pas par la robe comme autrefois, quand nous nous poursuivions en criant dans les rues de Laurac. Vous avez passé six ans à Fribourg ; et moi, je reviens de Paris, où j'ai demeuré quatre ans chez ma tante, derrière une grille des Champs-Élysées. Nous ne sommes donc plus la petite Roseline et le petit René que nos bons parents s'étaient promis d'unir un jour, vous en souvenez-vous ? Vous avez été élevé chez les jésuites, je crois, et vous allez sans doute vous faire prêtre ? Avez-vous terminé vos classes ? Savez-vous dessiner un peu ? Tenez, regardez ces croquis ; cela vous amusera peut-être.

De quel air elle me tendit son album ! mais aussi de quel geste je le repoussai !

— Mademoiselle, lui dis-je avec fierté, je ne suis plus assez jeune pour aimer les images.

— Bah ! me répondit-elle en ouvrant de grands yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Mion. Au lieu de vous embrasser tout simplement comme de bons amis d'enfance, vous vous querellez ? Ah ! ça, mais... vous êtes donc fous !

— Oui, ma chère Mion, tout à fait fous ! dit Roseline.

Et changeant brusquement de ton, elle se mit à rire aux éclats ; puis elle me tendit la main avec une franche cordialité, en ajoutant que, si elle avait été un peu méchante, je m'étais vengé en homme d'esprit, par une épigramme.

En homme d'esprit !... Je serais tombé à ses pieds pour ce mot-là. Roseline s'aperçut de mon bonheur et me rendit son album, tandis que la naïve Mion répétait tout bas :

— Une épigramme ! une épigramme ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est un mot de Fribourg, dit plaisamment Roseline.

— C'est un mot de Paris, m'écriai-je.

— Parlons de Fribourg.

— Parlons de Paris.

La conversation ne s'arrêta plus. Qui de nous deux avait été humilié ? qui de nous deux impertinent ? nous l'avions complètement oublié. J'étais redevenu, comme autrefois, l'égal et l'ami de Roseline. Par amitié pure, en parlant de Fribourg, je lui sacrifiai mes instituteurs, les bons pères jésuites qu'elle n'aimait pas. Elle me fit en revanche une très-jolie peinture satirique du salon de sa tante, madame de Rochette, qui recevait chez elle beaucoup de personnages célèbres et par conséquent beaucoup de gens ridicules.

Cette madame de Rochette, aujourd'hui, passe pour une madame Campan attifée à la mode de ce siècle. Elle a dans le quartier Beaujon une maison d'éducation dont personnellement elle ne s'occupe guère, et qui est pourtant fort renommée. Un certain public la connaît sous le nom d'Élisa-Marie : elle signe de ce pseudonyme des romans distingués, ingénieux et précieux, où les idées modernes sont adroitement mises à la portée des gens du monde. Trois amitiés illustres qu'elle a eu l'industrie ou la bonne fortune de cultiver à propos lui ont donné une espèce de notoriété fort enviable. Madame Récamier l'a tenue un instant sous sa discipline ; madame de Girardin l'a un peu défroquée, et madame Sand l'aurait tout à fait émancipée si les souvenirs de l'Abbaye-aux-Bois ne l'avaient protégée contre les hardiesses du lyrisme romantique et social. Ces trois influences heureusement assorties ont fait de madame de Rochette, après tout, une personne presque enthousiaste, assez indépendante, quasi spirituelle et à peu près morale : « Un charmant petit bout d'arc-en-ciel, » disait parfois madame de Girardin.

Je comprends à merveille maintenant pourquoi Roseline parut d'abord si originale à mes yeux ébahis de collégien. Sur un fond de nature toute méridionale, un prisme avait jeté le reflet tout parisien d'Élisa-Marie : Roseline, c'était madame de Rochette au soleil ! Elle avait dû trouver sur la table

marquetée de sa tante les *Courriers* moqueurs du vicomte de Launay, parmi les paysages et les églogues de l'auteur de *Lélia*. Aussi la jeune Lauraguaise persifflait-elle devant moi, à la mode cavalière du vicomte, les élégances plaquées, les vulgaires dandysmes, les platitudes reluisantes, et les grâces amollies, et les excentricités bourgeoises de la belle jeunesse de Paris. Aussi me peignait-elle avec des rayons d'éloquence les personnages de la *Mare-au-Diable*, alors dans sa nouveauté, en insistant sur le caractère de Germain, l'énergique et fin laboureur. Un souffle de lyrisme rustique, un élan d'enthousiasme pastoral l'avait ramenée, pour deux mois, de Paris à Laurac.

— La vallée de Diane, c'est ma *Mare-au-Diable* ! me dit-elle. Ah ! si vous saviez avec quel délice j'ai revu ce calme pays, ces étranges *Muselières*, ce bataillon fantastique de moulins-à-vent, et ce bel arbre sacré, le peuplier de Jean-de-l'Ours ! Si vous saviez comme j'ai repris avec joie la pittoresque coiffure narbonnaise ! Ne pensez-vous pas avec moi, René, que le Germain de madame Sand est bien inférieur au héros de notre vallée, à notre Pierre Azam ? Mes deux sœurs se sont mariées loin d'ici : elles ont épousé, à Cette, deux fabricants de vin de Madère, les sottés ! Celui qu'il eût fallu épouser, n'est-ce pas Pierre Azam ? — Venez, ajouta-t-elle en me prenant par la main, entourons le peuplier, et criez comme autrefois avec Pierre : « Jean-de-

l'Ours ! Jean-de-l'Ours ! » Et, si vous obtenez une réponse, je vous donnerai un merle blanc.

La face tournée vers l'Orient, c'est-à-dire vers Laurac, j'appelai deux fois Jean-de-l'Ours, comme l'avait demandé Roseline. A la seconde fois, Mion s'écria : « Je vois Pierre ! » En nous retournant brusquement, nous le vîmes en effet sur le chemin de Tourouzelle, à cent pas de nous. Mion était partie comme un trait, en chantant sur tous les tons : « Voici Pierre ! » Et Roseline, immobile, me disait tout bas : « Vous aurez votre merle blanc. » J'étais devant elle, prêt à m'élançer, lorsqu'elle me pria de rester et de lui servir un instant de pupitre. Elle mit son album sur mon dos, l'ouvrit, le referma, le rouvrit pour me montrer l'ébauche qu'elle venait de faire en trois coups de crayon. Cette ébauche était un portrait presque fidèle de Pierre Azam. Le geste, l'attitude, la figure, la taille, le costume, aucun trait caractéristique n'avait été oublié. Je demeurai confondu de cette improvisation.

« Le reconnais-tu ? » demanda Roseline à Mion en lui présentant son esquisse, tandis que Pierre Azam me serrait avec effusion contre sa robuste poitrine. Et Mion, pour toute réponse, mit aussitôt le dessin sous les yeux de Pierre. Je vis mon ami se troubler et rougir comme un enfant candide dont une parole trop vive alarme la simplicité.

— Qui a fait cela ? dit-il sévèrement.

— C'est mademoiselle Roseline : nous étions ve-

nues ensemble vous attendre, et M. René, arrivé d'hier, avait eu sans doute la même idée.

Azam salua froidement Roseline ; il s'assit au milieu de nous un peu triste, parla de sa chasse en termes très-brefs, et nous engagea à regagner Laurac au plus vite parce qu'il amenait l'orage.

— Partons, partons, dit Mion avec un empressement enfantin.

— Non, non, l'orage sera magnifique, répliqua Roseline, les yeux tranquillement fixés à l'horizon. Attendons ici les premiers coups de foudre.

— Vous n'avez donc pas peur du tonnerre ?

A cette question d'Azam, la jeune fille redressa la tête avec un air de défi :

— Moi, peur ? s'écria-t-elle en riant. Qu'est-ce donc que le tonnerre pour me faire trembler ? On l'appelle dans notre vallée, je crois, le *tambour des escargots*. Eh bien, ma chère Mion, si ton ami Pierre veut me prêter sa baguette, je vais donner le signal des premiers roulements.

Elle saisit la baguette sans plus de façons, l'éleva, la fit tourner à droite et à gauche avec la plus amusante étourderie. L'orage montait déjà par grandes masses noires se poussant l'une l'autre en désordre. Les champs se couvraient au loin de taches immenses ; l'ombre des nuées marchait devant nous ; un coup de tonnerre résonna sourdement du côté de Tourouzelle.

— Partons, mes amis, répéta Mion toute frissonnante.

Mais la baguette tachetée décrivait encore de nouveaux cercles, se jouant au milieu des éclairs et dirigeant en apparence le formidable orchestre qui commençait à ébranler les profondeurs de l'espace. Une espèce de fascination magique attachait mon regard et celui de Pierre à la main éblouissante de Roseline. Cependant les hauteurs du ciel se déchiraient coup sur coup pour donner passage à d'effrayantes nappes de lumière, à des cascades d'explosions et de détonations qui auraient pu faire supposer que le ciel et la terre croulaient ensemble... Nous regardions toujours, Pierre et moi, la main fascinatrice de Roseline. Un cri de Mion rompit le charme : c'était un cri de folle qui va s'échapper. Azam prit la jeune femme sous son bras en essayant de la rassurer par de bonnes paroles.

— Marchons, dit-il, nous aurons peut-être le temps de gagner Laurac avant la pluie.

Je proposai de demander un abri aux gens de Tourouzelle, le village le plus voisin. Aveuglée par la peur, Mion s'écria qu'il valait mieux courir vers Laurac, où nous trouverions toutes les portes ouvertes, tandis qu'à Tourouzelle on était fort inhospitalier pour les Lauraguais.

— Et si la pluie tombe par torrents, comme cela arrive souvent dans ce pays les jours d'orage ? Si une inondation nous coupe le chemin ?

— Oh ! pour ceci , tranquillise-toi , me dit Pierre avec un sourire. Il n'y a d'ici à Laurac qu'un passage dangereux, celui du ruisseau des Tamarins qui fait une brèche au travers de la route. Ce ruisseau, toujours à sec, peut devenir un torrent en cas d'inondation ; mais il ne roulera jamais assez d'eau pour mouiller un poil de ma barbe. Je vous passerai tous, s'il le faut, en vous portant dans mes bras.

Mes prévisions se réalisèrent encore plus rapidement que je ne pouvais m'y attendre. Une pluie diluvienne succéda bientôt aux éclats assourdissants de la foudre. Une immense chute d'eau barrait l'horizon du côté de Laurac. Imaginez-vous le Niagara s'épanchant du haut des nues par d'invisibles écluses, et ce grand rideau aérien frappé de seconde en seconde par des éclairs flamboyants. L'orage fut court ; il s'écoula tout entier vers Laurac. Nous avions craint un moment d'être submergés par un déluge ; nous reçûmes à peine quelques gouttelettes de rosée. Il est vrai qu'après une demi-heure de marche nous trouvâmes les arbres brisés, les tertres abattus, les rochers en poussière, les moulins à vent ne battant plus que d'une aile, et le ruisseau des Tamarins changé en petite rivière tournoyante. O merveille des merveilles ! il y avait un cours d'eau à Laurac ! Aussi, une grande quantité de Lauraguais, accourus après l'orage, se tenaient-ils debout sur la rive dans l'attitude de la plus naïve admiration. Sur leur face brune, un large sourire

épanoui disait hautement que Laurac deviendrait le plus beau pays du monde si le ruisseau des Tamarins était toute l'année, non pas une rivière en fureur, mais un véritable petit ruisseau.

— Nous n'aurions plus besoin de nos puits, disaient ces bons visages, et nous pourrions *faire la figue* aux gens de Tourouzelle.

Pierre Azam se mit dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous porta sans effort d'une rive à l'autre, aux applaudissements de nos méridionaux.

« Mion se marie, Mion se marie ! » c'était dès le matin le cri public à Laurac. On savait que Pierre Azam devait faire les frais de la noce. Une fête carillonnée n'eût pas mis plus de monde en mouvement. Quelle animation et quel bruit dans les rues ! L'église et la mairie ont presque disparu sous les guirlandes de feuillage ; des boîtes d'artifice éclatent aux quatre coins du hameau ; Lauraguais et Lauraguaises courent, en habits des dimanches, celles-ci vers l'église, et ceux-là vers la mairie, ou, pour parler comme eux, vers la maison commune. Tandis que les jeunes gens dressent, à l'entrée de Laurac, une grande tente pour le bal, les enfants s'amuseut à souffler dans les instruments des ménétriers, déjà installés au cabaret devant les dames-jeannes au large ventre où pétillent les bulles du vin blanc. Le temps est

magnifique : le ciel et le soleil, rajeunis par l'orage, égaient de leur rayonnement le toit des maisons noires qui reluisent en s'échauffant comme des diamants. L'atmosphère est si pure qu'on voit distinctement brouter les chèvres sur la cime violette du mont Alaric. Un vent doux et frais résonne dans la vallée de Diane comme l'accompagnement d'une lointaine chanson dont on ne pourrait entendre les paroles.

— Un ciel et un soleil tout neufs ! s'écrie joyeusement Toinet en serrant la main de Pierre Azam.

Et Mion dit de son côté à Roseline qui l'habille :

— Ne vous semble-t-il pas que le bon Dieu est content de ce mariage ? Voyez donc la belle journée ! toutes les poules sont dehors et tous les oiseaux sur les toits. Quel plaisir de sortir en robe blanche ; il n'y a ni poussière ni boue ; jamais le village n'a été si gai ; c'est par un temps pareil qu'il faudra aussi vous marier, Roseline.

— Me marier, moi ! j'y ai toujours songé, en effet, comme j'ai pu songer quelquefois à passer ma vie en prison.

— Seigneur Jésus, est-il possible ! On ne se marie donc pas à Paris ! Et quand vous aimerez quelqu'un, Roseline, quand vous l'aimerez bien, que deviendrez-vous, que ferez-vous ?

— Ce que je ferai ? je tâcherai qu'on m'aime.

— Et quand on vous aimera ?

— Oh ! alors, je n'aimerai peut-être plus... ou je ferai des folies.

— Roseline, Roseline, vous n'avez pas de bon sens, et vous avez trop d'esprit : cela me fait peur.

Quand la toilette de la mariée fut terminée, on s'achemina vers la mairie au milieu d'une double haie de curieux. Il était convenu que Mion prendrait le bras de Pierre Azam, et que je donnerais la main à Roseline. Je ne sais comment cela se fit : mais, au milieu de la confusion du départ, ce fut tout le contraire qui arriva.

— Dépêchez-vous donc, dit un parent, M. le Maire s'impatiente.

— Vite, vite, partons ! s'écria Roseline.

Et déjà elle était suspendue au bras de Pierre. Je me trouvai dans la rue presque sans m'en douter, en tête du cortège, ayant par hasard le rôle important qu'on avait réservé à mon ami.

— Cette Roseline est à demi folle, me dit Mion. Ah ! monsieur René, j'aimerais cent fois mieux la voir occupée de vous que de Pierre. Si Pierre se laisse tenter, hélas ! comment tout cela finira-t-il ?

Derrière une table à peine rabotée, mon père, ceint de son écharpe municipale, attendait gravement les deux époux. Il avait la cravate un peu plus large et un peu plus empesée que d'habitude : c'était un maire de campagne tout à fait digne de ses fonctions. Il s'exprima d'abord en magistrat solennel, en dépositaire majestueux des actes de l'état civil :

mais le simple citoyen reparut bientôt avec sa bonne figure toute paternelle. En complimentant les deux époux, il trouva le moyen de glisser une délicate allusion à un autre mariage qu'il lui serait encore plus doux de cimenter. L'allusion était transparente, elle fut rapidement comprise, et tous les regards se portèrent sur moi d'abord, puis sur Roseline. Il me sembla que Roseline n'avait rien compris aux derniers mots de mon père ; elle avait un air indifférent et distrait, tandis que Pierre Azam nous considérait l'un et l'autre avec une étrange attention. Toinet prit alors le bras de sa femme, et tout le village lui servit d'escorte jusqu'à l'église. Après la cérémonie religieuse, Pierre se rapprocha de moi, et me dit à voix basse :

— J'ai à te parler. Laissons passer devant nous les gens de la noce, qui s'en vont en promenade, selon l'usage, jusqu'à la chapelle de saint Sire, nous les rejoindrons à mi-chemin.

Roseline, inquiète, se retourna plusieurs fois, et même s'arrêta un instant comme pour nous attendre. Mais notre immobilité obstinée ne lui laissa bientôt plus aucun doute sur nos intentions. Elle secoua la tête avec un geste de résignation ironique, et se mit ensuite à courir de l'air le plus insouciant du monde.

— Fille diabolique ! dit Pierre en la regardant courir. Elle se moque de tout, elle n'a peur de rien !

— Non, de rien, pas même du tonnerre ! répondis-je en souriant. Elle a plus de courage que les autres femmes ; mais crois-tu par hasard qu'elle ait plus de force ! serait-elle capable de porter un sac de blé sur ses épaules ?

— Oh ! je te comprends, René : tu veux dire que ce n'est pas la femme qui me convient, n'est-ce pas ? Il me faudrait une fille robuste, solide, musculeuse, une espèce de géante : je l'ai cru jusqu'ici, je l'avoue ; et pourtant, depuis hier... je ne sais ce qui se passe en moi, je me sens tout changé, tout bouleversé, j'ai envie de me battre, je ne me reconnais plus.

— Tu es amoureux de Roseline...

— Moi, l'aimer ? non, je la déteste ; j'ai eu la tentation de lui briser la tête contre une pierre, au moment où nous traversions hier le ruisseau des Tamarins. Quoiqu'elle soit légère comme une plume, elle me semblait plus lourde que toi lorsqu'elle était suspendue à mon cou. Ses mains entrelacées, ses mains blanches comme la cire me brûlaient, et ses cheveux noirs en touchant ma joue m'ont glacé. Roseline a le froid du serpent et la chaleur du diable. As-tu remarqué ses yeux, les as-tu remarqués ? des yeux de toutes les couleurs, de vrais yeux de sorcière, qui demandent tout, qui peuvent tout, qui savent tout ! Et, lorsqu'elle parle, c'est comme lorsqu'elle regarde : sa parole vous commande et vous prend ; on ne sait que répondre, on est pris. « Je

fais ce qui me convient, faites ce qui me platt ! » voilà le fond de son âme, j'en suis sûr. Quelle fille, René, quelle fille ! elle m'épouvante par sa hardiesse. As-tu vu, pendant l'orage, comme elle s'est emparée de ma baguette sans la demander ? et comme elle a crayonné sur le papier une image qui me ressemble ! et comme elle a saisi mon bras en allant à la mairie ! Ne dirait-on pas que je lui appartiens ? Mais toi, mon ami, mais toi, que penses-tu de Roseline, sois franc ? Ton père veut que tu l'épouses, n'est-ce pas ? Garde-toi bien de l'épouser, elle ferait ton malheur. C'est une fille dangereuse, vois-tu ? fuyons-la tous les deux, fuyons.

J'admiraïs en même temps l'éloquence de Pierre et sa merveilleuse candeur. Lui qui parle si peu d'ordinaire, il ne me laissait plus parler ; il m'adressait vivement question sur question, et il y répondait lui-même avant que j'eusse ouvert la bouche. Sa langue s'était déliée ; mais sa pauvre tête, ou plutôt son cœur, battait la campagne. Il croyait me donner des conseils d'ami, et il était innocemment jaloux de moi. Il me disait avec emportement : « Fuyons Roseline, fuyons ! » et, sans s'en rendre compte peut-être, il m'entraînait à grands pas vers celle que nous devions fuir ! Nous ne l'avions jamais perdue de vue en causant, et nous étions presque derrière elle quand la svelte chapelle de Saint Sicre nous montra les fines broderies de son clocher à jour.

Cette chapelle, que j'ai souvent visitée dans mon enfance, m'a laissé des souvenirs que rien ne peut effacer. Il y a sous le porche une image de bois toute noire représentant saint Sicro. Devant cette statue, à chaque nouveau mariage, les filles du pays viennent défilcr une à une en menaçant le saint d'une petite hachette rayonnante qui passe rapidement de main en main. La hachette levée sur la statue, elles disent toutes l'une après l'autre, celles-ci presque furtivement, celles-là d'une voix franche et sonore :

Grand saint Sicro, si, dans le cours de l'an,
Tu ne me donnes au galant,
Voici pour t'entailler le flanc !

Pourquoi donc nos jeunes filles adressent-elles à saint Sicro de pareilles sommations ? Voilà ce qu'un Parisien, un Normand ou un Breton ne devinerait jamais. Vous qui n'avez pas oublié cette belle langue du Midi que les savants allemands enseignent aujourd'hui dans leurs universités, vous qui avez parcouru dans tous les sens le pays de Minerve, vous allez comprendre tout de suite cette bizarre coutume de la vallée de Diane.

Elles sont païennes, mon ami, et païennes sans le savoir, ces jeunes Lauraguaises qui, au sortir de l'église, s'en vont balancer une hachette sur un front canonisé ! Mais le grand saint Sicro lui-même n'est-il pas un peu païen avec sa couronne d'épis

sur la tête et sa faucille pendue à la ceinture ? A l'examiner de près, on serait tenté de le saluer fils de Cérès et de le prendre pour le dieu des moissons. Saint Sicre, en langue d'oc (1), signifie littéralement : « le Saint moissonneur. » Sous la première République on eût fort bien pu l'appeler le dieu Messidor. C'est donc le dieu des moissons ou le dieu de l'été qu'on invoque. . . en invoquant le grand saint Sicre à Laurac ; et il faut, en vérité, que le saint ou le dieu soit très-débonnaire, il faut que le temps de la moisson soit en ce pays le temps de l'amour, car j'ai toujours remarqué fort peu d'entailles au flanc d'une statue si menacée. Les laiderons même, à ce qu'il parait, n'ont jamais prononcé en vain le grand nom du Saint moissonneur.

Je retrouvai la chapelle et le saint, tels que je les avais connus, avant mon séjour à Fribourg. Les jeunes Lauraguaises défilaient encore devant la statue, la hachette levée comme autrefois. Quand ce fut au tour de Roseline, elle mit dans sa pantomime tant de gentillesse guerrière, elle prononça si fièrement les mots consacrés, qu'on ne put s'empêcher de l'applaudir à grands cris. Enhardie par ce succès, elle eut l'idée de compléter la cérémonie en faisant défiler à leur tour les garçons de Laurac, ce qui ne s'était jamais vu jusqu'à ce jour. Une proposition aussi imprévue étonna d'abord tout le monde ; mais, en saisissant brusquement la hachette dans la

(1) San Segairé.

main de Roseline, Pierre Azam leva tous les doubtés. Il fut dans ce pays le premier homme qui osât dire à saint Sicre :

Si dans le cours de l'année
Je n'ai pas une bien-aimée,
Ton flanc, ton flanc j'entaillerais !

Malheureusement, son émotion était si forte, que a petite hachette s'échappa de sa main tremblante et alla s'enfoncer dans le flanc de la statue. Au lieu de menacer le saint, Pierre l'avait frappé. On vit dans cet accident un mauvais présage : « Puisqu'il a frappé saint Sicre, disait-on, Pierre ne sera jamais aimé ! » Quoique Roseline se fut empressée d'arracher la hachette, comme pour fléchir saint Sicre outragé, Azam reprit tristement le chemin de Laurac. il marchait devant nous, la tête dans ses mains, sans rien voir et sans rien entendre. Nous le suivions à quelque distance sans parler. Roseline, qui commençait à ressentir le contre-coup de la tristesse générale, se mit à entonner le *De profundis* sur un air du *Barbier de Séville*. Cette singulière diversion eût un plein succès ; on se regarda et on sourit : nous avons tous des figures d'enterrement, et nous assistions à une noce ! La gaiété revint, grâce à Roseline, qui s'élança du côté de Pierre, en me faisant signe de l'accompagner. Nous le ramenâmes, ou plutôt Roseline toute seule le ramena ; car elle n'eut qu'à lui frapper doucement sur l'épaule et à lui dire de son air d'enchanteresse :

« Qui m'aime, me suive ! » Azam hésita une seconde, il est vrai ; mais ici, comme dans certaines féeries, il suffit d'un brin d'aimant pour attirer une roche de fer. Pierre se retourna, Pierre se laissa consoler et gronder, consoler par un mot : « C'est moi qui ai retiré la hachette, » et gronder longuement, comme un enfant charmé qui dans chaque reproche sent une caresse.

— Mion, pardonne-moi, dit-il, et il s'adressait à Roseline bien plus qu'à Mion : j'ai eu le vertige un instant, et j'ai attristé tout le monde, comme si ce n'était pas aujourd'hui un jour de fête ; mais tu sais que je suis un bon compagnon quand il le faut, et que je n'ai pas la réputation d'engendrer la mélancolie. A partir de ce moment, je serai gai comme un pinson, tu verras ; rien ne me coûtera pour vous divertir ; je vous conterai mes chasses à l'ours, je lutterai avec dix hommes, je chanterai nos vieilles chansons au dessert, et même, si tu veux, je terminerai la fête ce soir en dansant sur la corde, aux flambeaux.

— Vous danserez sur la corde, vous ! s'écria Roseline avec un joyeux étonnement.

— Cela vous surprend ? dit Toinet. Mais attendez un peu, et cela vous ravira. Ignorez-vous donc, mademoiselle, que notre ami Pierre est aussi lesté que vigoureux, et qu'il a pour le moins autant d'adresse que de force ?

— Oh ! la danse de corde ! un art primitif, un

art perdu ! me dit tout bas Roseline. J'ai souvent rêvé d'Hercule aux pieds d'Omphale, René ; mais qu'est-ce donc que l'Hercule filant auprès d'un Hercule dansant, et dansant sur une corde, à trente pieds en l'air, aux flambeaux ? Ce sera prodigieux, magnifique, sublime ! Ah ! ma tante Rochette, que ne donneriez-vous pas pour assister à un tel spectacle !

— Magnifique ! sublime ! Et si notre ami se casse les reins ?

— Taisez-vous, René, taisez-vous. Si l'on vous écoutait, homme sage, vous empêcheriez les plus belles folies.

Elle ne riait pas, Roseline ! Ses paroles, ses gestes, ses yeux, tout en elle exprimait l'enthousiasme. Comme je lui reprochais le mouvement de curiosité qui la poussait à travestir en funambule celui qu'elle avait appelé un héros, elle se contenta de hausser les épaules en me disant :

— Vous n'êtes qu'un écolier. Si vous aviez tant soit peu l'instinct du beau, ou, ce qui est la même chose, le grand sentiment de l'art, vous ne m'accuseriez pas en ce moment de curiosité vaine et maligne. Est-ce que vous ne devinez pas les prodiges de grâce et d'harmonie que les luttes du gymnase réalisaient chez les Grecs ? Phidias eût-il été possible s'il n'eût pas longtemps étudié les ondulations des belles formes humaines dans les jeux physiques des Athéniens ? J'ai ri quelquefois, je l'avoue, en voyant

nos dandys parisiens sauteler en mesure sur un parquet, ou bondir à l'anglaise sur une selle plate, ou s'escrimer gentiment dans une salle d'armes avec des fleurets inoffensifs; mais, devant des bas-reliefs représentant un groupe de lutteurs enlacés, un cavalier qui dompte son cheval écumant, ou une forme héroïque animée par les mouvements et les périls de la danse aérienne, Dieu me garde de céder jamais à une tentation de raillerie! Laissez donc Pierre Azam lutter et danser en face de ce peuple du Midi qui adore naïvement les jeux de la grâce et de la force, comme les adorait autrefois le peuple d'Athènes ou de Rome. Loin de s'abaisser, il se poétise et grandit! Quoi! je l'admirerais terrassant un monstre ou châtiant le crime! et je rirais de lui quand il me donnera le reflet d'un des plus beaux tableaux qu'on puisse imaginer, la danse d'Hercule!

Roseline était de bonne foi, j'en suis sûr; elle s'enivrait innocemment des théories sonores qu'elle avait recueillies de la bouche même des grands artistes et des grands écrivains dans le salon de madame de Rochette, sa tante. L'imagination méridionale ajoutait encore à cette ivresse que je fus sur le point de partager sans trop la comprendre. J'étais ébranlé, j'étais ébloui peut-être, mais non pas convaincu. Quant à Pierre Azam, il était en extase! Un ange parlait du haut des cieux: Pierre écoutait la voix; il n'entendait pas le langage céleste.

— Elle parle de moi, que dit-elle ?

Comment aurais-je pu lui traduire un langage si nouveau pour nous ? Une seule impression me restait de ces théories étranges et subtiles, c'est que, malgré tout, il y avait quelque chose de risible dans l'alliance de ces deux mots : « Hercule funambule. »

— Tu ne comprends pas plus que moi, ajouta Pierre, et pourtant elle t'enchant, toi aussi !

Pierre ne pouvait remarquer un vague sentiment d'irritation qui se mêlait dans son esprit à une espèce de fièvre morale. La joie de son âme illuminait son visage. Ses désirs le transportaient avec Roseline vers l'époque merveilleuse de Jean-de-l'Ours.

— Que ne puis-je, me disait-il, lutter avec les dragons comme mon parrain, ou avec les salamandres, les ogres et les plus terribles monstres du vieux temps ! Sous les yeux de Roseline, j'aurais combattu l'Archidiabla lui-même.

Il marchait sur les nuées, couronné d'étoiles, le filleul de Jean-de-l'Ours ! Quand il entra devant nous dans sa maison, où devaient festiner les convives, il trébucha fort heureusement au seuil, car il aurait pu frapper du front au-dessus du cadre de la porte, et se briser la tête contre le mur.

VI

Le dîner eut lieu , dans une grande cour, à ciel ouvert. Pierre Azam était assis au centre de la table principale, à droite des époux, tout juste en face de Roseline, auprès de laquelle on m'avait placé. Une foule de petites tables, éparpillées au hasard, attendaient les convives de bonne volonté, les passants ou les curieux qui, voyant une maison en fête, auraient le désir de prendre part à notre joie. Quoiqu'il n'eût jamais roulé sur l'or, Pierre était assez riche pour ne pas trop s'inquiéter des suites d'une hospitalité homérique ou évangélique. Durant tout le dîner, nous vîmes entrer dans la cour, non-seulement des gens de Laurac, de Tourouzelle et des divers cantons de la vallée de Diane, mais encore toute sorte de petits marchands ambulants, des rémouleurs savoyards, des colporteurs et des étameurs d'Auvergne, des bohémiens espagnols nommés dans le pays *caracos*, des rôdeurs de campagne,

parasites empressés comme des chats à l'entour des plats fumants, des mendiants-prieurs qui s'en vont de maison en maison réciter les sept psaumes et les antiennes funèbres pour la délivrance des âmes du purgatoire. Tous ces visiteurs étaient les bienvenus. Ils se débarrassaient en riant de leur attirail pittoresque, de leurs roues et de leurs meules, de leurs boîtes, de leurs caisses, de leur ferraille retentissante et de leurs besaces, tantôt sur la margelle d'un puits, tantôt sur la crête d'un mur, tantôt sur le toit d'un appentis, tantôt enfin sur des cordes tendues ou de grandes échelles dressées. A ce mouvement et à ce bruit se joignaient le mouvement et le bruit des bergeries et des étables placées tout au fond de la cour. On apercevait les bœufs avec leurs fanons, tendant le cou vers les auges où les moineaux insolents trempaient leurs ailes; on entendait le carillon des grelots et des sonnettes, le piétinement des chevaux de labour, et la voix étranglée des coqs dominant par une note impérieuse les bourdonnements et les commérages de leur sérail emplumé. Une barrière à claire-voie nous défendait contre les familiarités de la ménagerie domestique. En enlevant cette barrière, on aurait renouvelé quelque scène naïve et confuse de la vie des héros ou des patriarches, quelque pittoresque épisode de la Bible ou de l'Odyssée.

Chansons alternées et redoublées, questions et récits des survenants, compliments de ceux-ci, remer-

ciements de ceux-là, brusques et sonores appels d'une table à l'autre, emphatiques défis de buveur à buveur, et de galant à galant; aucun agrément ne fit défaut à cette joyeuse fête en plein air, qui se prolongea tout naturellement jusqu'au lever de la lune. On injuria le soleil qui se couchait trop vite, en regrettant que Josué ne fût pas du banquet. Les épaules, çà et là, se balançaient comme de petites ondes, et les voix avaient bien perdu quelque chose de leur harmonie quand on se leva d'inspiration pour boire solennellement à la première étoile, à l'étoile du berger.

Roseline et moi, je dois le dire, nous allâmes au bal, un peu assourdis. Pierre, jaloux d'effacer tous les chanteurs, avait fait ronfler sa voix comme un tonnerre. Il avait raconté peut-être avec trop d'abondance comment, dans son voyage aux Pyrénées, il avait forcé des izards à la course, renversé des taureaux de combat en les saisissant par les cornes, étranglé des ours sur le sommet des pics, au-dessus des nuages. Était-ce encore la Lauraguaise, n'était-ce pas plutôt la Parisienne qui parlait, lorsque Roseline me dit sur le seuil de la maison de Pierre Azam :

— Quelle fête charmante, René ! J'ai pourtant un brin de migraine.

Et en pénétrant sous la tente du bal, elle ajouta qu'elle ne danserait qu'avec moi, parce qu'elle avait peur, mais grand'peur, de toutes ces mains rugueuses

et de tous ces grands pieds. Je l'entendis aussi avec surprise me supplier de lui épargner le spectacle d'une scène de pugilat.

— Que Pierre ne lutte pas ce soir, me dit-elle. Ce sera bien assez de danser sur la corde, n'est-ce pas ?

— Si vous le désiriez, Roseline, on pourrait aussi supprimer ce divertissement ?

— Non, non, j'y tiens, j'y tiens, me répondit-elle avec vivacité. C'est la plus belle partie du programme ; ce sera le bouquet de la soirée. Et d'ailleurs, ajouta-t-elle en me lançant un regard froid, je suis plus entêtée dans mes admirations que vous ne paraissez le croire ! J'ai éprouvé tout à l'heure une espèce d'abattement nerveux : mais je me sens tout à fait bien maintenant, et je suis capable de danser pendant deux heures sans perdre haleine.

L'orchestre préludait : Roseline fut des premières à marquer impatiemment la mesure. Elle posa la main sur l'épaule de Pierre, et les voilà tous deux ouvrant le bal, sans attendre que les autres couples fussent en place. Adossé à l'un des piliers de la tente, je cherchais à me démontrer, assez philosophiquement déjà, que Roseline blessée me laisserait toute la soirée dans mon coin, lorsque de droite et de gauche on me tira doucement les oreilles en cadence, de sorte que ma tête allait et venait comme si elle eût été traversée par un fil à marionnettes.

— Nigaud ! me dit-on à droite ; et en même temps, du côté opposé, une autre voix m'appelait :
— Mazette !

J'allais me fâcher, lorsqu'en me retournant je reconnus mon père et M. Zacharie Bellemanière qui me considéraient, celui-ci avec un air de compassion narquoise, celui-là avec une espèce de tendresse courroucée.

— M. René fait donc le fier avec Roseline ? me dit M. Bellemanière, il me semble pourtant que cela n'eût étonné personne de voir danser le fils du maire avec la fille du juge de paix. Comment avez-vous permis à Pierre Azam... ?

Roseline s'était arrêtée devant nous, à la fin de la première contredanse. En me voyant aux prises avec les deux pères de famille, elle s'empessa de me disculper.

— Grands parents, ne nous grondez pas, dit-elle. Vous voulez toujours nous marier, comme jadis, et vous ne vous apercevez pas que nous n'avons aucun goût l'un pour l'autre, n'est-ce pas, René ? D'ailleurs, nous ne sommes plus des enfants et nous n'appartenons presque plus à Laurac. Moi, je suis une Parisienne, et René un citoyen de Fribourg. Si vous nous tyrannisez, René épousera une jeune Suisse, et moi, un vieux comédien du Théâtre-Français !

Les deux pères, ainsi morigénés, courbèrent la tête avec une résignation comique.

— Je vous l'avais bien dit , c'est l'esprit de ma sœur ! marmotta le juge de paix en soupirant.

— Je remercie Dieu, répondit mon père, de n'avoir ni sœur ni cousine qui ait cet esprit-là.

— Désormais, je ne m'en mêle plus, reprit M. Bellemanière. Si vos idées de mariage vous reprennent encore, faites le voyage de Paris, adressez-vous à madame de Rochette.

— Moi, courir à Paris ! Ah ! miséricorde ! j'aimerais mieux que René mourût garçon.

— Venez, venez donc, René, me dit Roseline ; je vous ai promis une contredanse, et je veux tenir ma promesse avant de donner ma main aux mains calleuses et de me faire écraser par tous ces grands pieds.

C'était un dédommagement à la double mercuriale que je venais d'essuyer. Je remerciai Roseline et je fis honneur de mon mieux à son invitation, pendant que Pierre Azam allait veiller aux préparatifs de ses exercices aériens. Le bal se prolongea plus d'une heure encore, à la vive satisfaction des gros souliers de Laurac qui eurent en effet le plaisir de meurtrir les petits brodequins de Roseline.

Un coup de pistolet donna le signal du dernier acte de la fête. Aussitôt on se précipite en désordre dans la grande rue, où l'on avait tendu, à la hauteur des toits, une forte et longue corde entre la maison de M. Bellemanière et la demeure de Pierre Azam,

les deux maisons les plus élevées du hameau. Les étages inférieurs étaient reliés par une seconde corde, à laquelle on avait suspendu toutes les lampes romaines de Laurac : illumination merveilleuse pour une apothéose de campagne !

Lorsque Pierre hasarda le pied sur son fragile théâtre, il se fit un silence universel d'admiration. Vêtu d'un pantalon de velours noir serré à la taille par une ceinture rouge à bouts flottants, les cheveux épars, le cou libre, le buste modelé par une chemise de toile éblouissante de blancheur, n'ayant pour tout balancier que sa mince baguette chatoyante, éclairé d'en bas par une gerbe de lumière, il se dessina sur le ciel comme un jeune dieu. Ce que ses traits avaient d'un peu trop mâle, ce que ses épaules et ses bras avaient de trop athlétique, se fondait et disparaissait au milieu des prestiges de l'illusion. En trois pas il franchit l'espace ; il avait bondi comme s'il eût volé : ce fut un éblouissement.

— Qu'il est beau ! qu'il est beau, Mion ! s'écria Roseline.

Mion détourna la tête en tremblant ; elle battait des mains avec la foule, mais elle n'était guère plus rassurée que moi, pendant qu'Azam, libre et gracieux comme une force souveraine de la nature, se jouait dans l'air sur un brin de chanvre avec une inébranlable sérénité. Elle et moi, nous étions en ce moment plus alarmés que ravis, car nous avions pour notre ami encore plus d'affection que d'enthousiasme.

siasme. Cette forme bondissante qui se balançait en haut sur un si frêle appui, à nos yeux c'était toujours Pierre; aux yeux de Roseline, c'était un homme divin, un être surnaturel et miraculeux... c'était l'idéal! Son exaltation, si romanesque qu'elle pût être, la foule la ressentait avec ses instincts, aussi puissants dans les races méridionales que les poétiques élans d'une imagination cultivée : elle devinait le miracle, elle le voyait clairement, tandis que Roseline, avec ses souvenirs de lecture, ses reflets de conversation parisienne et ses rêves d'artiste, avait élevé d'avance sa féerie jusqu'aux régions fabuleuses de la mythologie héroïque. Pierre Azam, je dois le dire, ne démentit pas alors cette vision réfléchie : dans ses mouvements spontanés, d'une naïve élégance, rien ne trahit l'éducation laborieuse du saltimbanque ou les artifices savants de l'histriion. Il dansa comme une source jaillit, comme une onde se déroule, comme un éclair se déploie, comme un lion s'élance! Et pourtant la tendre Mion ne put se défendre d'une vague crainte; elle me dit tout bas, en se serrant contre Toinet :

— La ceinture de Pierre est trop longue, la corde n'est peut-être pas assez forte. Si le bout de la ceinture s'engageait dans la corde! si la corde cassait!

Mais le bout de la ceinture voltige dans l'air, mais la corde bruisante décrit régulièrement des arcs symétriques. Où est donc le danger? Tout à coup,

cependant, il me semble que Pierre s'embarrasse et faiblit. Est-il pris de vertige ? on croirait qu'il chancelle. Son pied glisse, et la foule s'entr'ouvre comme si elle prévoyait une chute. Il tombait, en effet, lorsque d'une main il se rattrape à la corde, se redresse et la saisit encore de l'autre main : le voilà sauvé sans doute ; car, à l'aide de ses deux poignets qui le maintiennent tour à tour, il atteint bientôt à la plus haute fenêtre de la maison du juge de paix, et là il trouve une main tendue vers lui, la main pâle et nerveuse de Roseline.

Par une imprudence comparable à celle de Psyché, Roseline, qui avait voulu voir de près son demi-dieu, avait gravi l'escalier de sa maison et s'était montrée à la fenêtre du dernier étage. Pierre Azam l'avait vue, et c'est à ce moment qu'il avait chancelé. Quand il redescendit par l'escalier de M. Bellemanière, appuyé sur l'épaule de Roseline, quand nous le revîmes sur le seuil de la maison avec sa figure toute blanche et toute lumineuse, il nous fit l'effet d'un homme qui, par une prodigieuse sensation de bonheur, remonte subitement d'un évanouissement profond à la vie. L'ombre de la mort luttait sur ses traits avec la splendide auréole de la résurrection.

— Cruelle ! vous avez failli le perdre !

Deux larmes roulaient sur les joues de Roseline, qui ne comprenait que trop le reproche de Mion.

— Tais-toi, mon amie, dit Pierre. Ne m'a-t-elle pas sauvé ?

Dès qu'il eût assez de force pour échapper aux bruyantes félicitations, aux empressements tumultueux et aux violentes embrassades, je le ramenai dans sa maison et le portai presque dans son lit.

— René, mon cher René, je suis bien vivant, n'est-ce pas ? me dit-il alors avec une sorte d'égarement fébrile. Je n'ai rien rêvé, j'en suis sûr : c'est elle qui m'a sauvé?... Mon Dieu ! quel moment !... Elle m'a reçu dans ses bras, elle m'a baisé de ses lèvres, et elle pleurait !

VII

Ce qui me reste à vous raconter de cette histoire ne sera pas bien long. Quinze jours après le mariage de Mion et de Toinet, je recevais à Limoux, où j'étais allé rendre visite à des parents de ma mère, une longue lettre de Roseline, qui fut suivie de plusieurs billets très-courts qui ressemblaient presque à des bulletins de maladie morale. La correspondance était curieuse : j'en ai gardé fidèlement copie.

ROSELINE A RENÉ.

20 août 184...

Vous avez bien fait de partir, mon cher René, sous le plus léger prétexte. Il était grand temps pour notre malade que votre amitié prît cette généreuse résolution. Condamné au silence dans les premiers jours de sa fièvre, toujours exposé à des accès de délire, il ne pouvait assister avec calme à nos longues causeries. Mion seule, la tendre Mion, était

une bonne garde-malade : mais vous, convenez-en, vous ne remplissiez guère mieux vos fonctions de frère infirmier que je ne savais remplir moi-même mon petit rôle de sœur de charité. Si vous aviez eu une longue robe et si l'on m'avait donné le voile et la guimpe, peut-être nous serions-nous tirés à notre honneur d'une tâche aussi imprévue. Ce qui nous justifie ou du moins nous excuse, c'est notre jeunesse et notre inexpérience. On nous avait assuré, d'ailleurs, que la maladie de Pierre n'offrait pas de danger sérieux. Comment résister au plaisir de causer entre les deux fenêtres de sa chambre, en jetant de temps à autre un regard vers ses rideaux blancs ?

Nous causâmes d'abord à voix basse ; mais nos chuchotements l'irritaient. Il fallut parler un peu plus haut, et ce qu'il ne pouvait comprendre, Pierre l'interprétait dans son lit avec la logique de la fièvre ; il s'imagina que vous étiez devenu amoureux de Roseline (y avait-il une ombre de vérité dans ce soupçon ?) et que Roseline prêtait l'oreille à ce bel amour naissant.

Le voilà maintenant délivré de ses appréhensions, gratuites sans doute. Depuis que vous n'êtes plus là, cher René, le pauvre malade est convalescent, et peut-être même guéri. Nous nous rencontrons tous les jours chez Mion, dans la petite cour intérieure, dans le *ciel-ouvert*. Vous savez que la maison de Mion n'est, de ce côté, séparée de la nôtre que par un

vilain gros mur dans l'épaisseur duquel s'ouvre la gueule toute noire de ce qu'on appelle ici un *puits mitoyen*. Du côté de Mion, comme du nôtre, le puits est fermé par une espèce de volet en forme de tabatière, qui s'accroche et se décroche très-aisément. Un figuier dans sa cour, un laurier dans la nôtre, dérobent l'accès de ce puits mystérieux. A la même heure de l'après-midi, je me penche sous mon laurier, et Pierre Azam sous le figuier de Mion. Les deux volets s'ouvrent à la fois : je hasarde sur la margelle la pointe de ma bottine, je fais le gros dos, et crac ! je franchis d'un bond le noir abîme. La première fois que cela m'est arrivé, Pierre était tout pâle de ma hardiesse ; il me pria instamment de ne pas recommencer ; mais je n'écoute jamais un bon conseil, et puis il est inutile de s'exposer au babil des commères de Laurac, qui viendraient peut-être ennuyer mon père de leurs rapports ; ce qui forcerait M. Bellemanière, qui n'aime pas notre ami, à me harceler de ses remontrances. Grâce au puits mitoyen, il n'y a point de conte à broder sur nos rendez-vous.

Êtes-vous curieux à présent de savoir à Limoux ce qui se passe à Laurac, entre deux et trois heures, dans le ciel-ouvert de Mion ? Nous causons fort peu, fort peu, infiniment moins qu'avec vous ; car Pierre est taciturne, et vous étiez presque aussi babillard que moi. J'avais avec vous toutes sortes de discussions aigrettes et de petites querelles de

chats de salon ; je ne craignais pas de vous égratigner, et vous me donniez fraternellement plus d'un coup de griffe. Avec Pierre, sur quoi discuter ?

Les héros ont des idées toutes simples, et nos idées à nous sont si alambiquées ! Il m'humilie quelquefois, je vous le jure, quand de ses grands yeux de lion pensif, il me dit très-clairement : « Je ne comprends pas votre caquet parisien. » Je voudrais penser et parler comme Mion, et je ne le puis. Azam et Mion se comprennent, comme nous nous comprenions, vous et moi. Hélas ! hélas ! je commence à croire qu'il ne faut pas aborder les héros de plain-pied, et qu'il faut les voir suspendus en l'air, entre ciel et terre, à la lueur des étoiles et des lampes romaines.

Vous avouerez-vous toutes mes faiblesses, René ? Le lendemain de la noce de Mion, j'en ai griffonné le récit sur quatre belles pages blanches, en joignant à ma description le menu des prouesses de Jean-de-l'Ours avec le détail des belles actions de son dernier filleul Pierre Azam, et j'ai envoyé prestement le tout à madame de Rochette, croyant la régaler de féerie. O ma tante, ma tante ! vous qui êtes si enthousiaste quand il fait beau, vous avez sans doute reçu ma lettre par un temps de pluie fine ou de brouillard noir !

Madame de Rochette, mon cher René, a répondu aux beaux sentiments de sa nièce par un grand éclat de rire, et j'en suis encore toute transie. Fi-

gurez-vous qu'elle m'a signifié en propres termes que je n'avais pas le sens commun, et que M. Zacharie Bellemanière, son cher frère aîné, était un niais ou un poltron. « Si j'étais à la place de Zacharie, je ne souffrirais pas que ce rustre athlétique de Pierre Azam, que ce justicier à manches retroussées, que ce don Quichotte du coup de poing usurpât une seconde mes fonctions de juge de paix. Relisez le roman de Cervantes, ma belle. Il y est question d'un certain chevalier de l'âge d'or qui se nomme, je crois, don Kyrie Eleïson. Eh bien, toutes proportions gardées, avec ses poignets au lieu de lance, votre Pierre Azam est un Kyrie Eleïson de bourgade. Et un Kyrie Eleïson en plein dix-neuvième siècle, quand il y a des gendarmes et des juges de paix, cela est absurde, cela est impossible, cela est révoltant. Pourquoi Zacharie ne le fait-il pas arrêter?... » Depuis que j'ai lu cette lettre, René, cette lettre si méchante, les moulins à vent de Laurac me rappellent toujours don Quichotte, et je crains parfois en appelant votre ami de laisser échapper ce nom si grotesque de Kyrie Eleïson.

Et cependant j'admire encore Pierre, et, ce qui est bien plus grave, Pierre est à mes genoux, Pierre m'adore. Pourriez-vous me dire, mon cher René, ce que deviendra mon terrible amoureux et ce que deviendra aussi

Votre pauvre ROSELINE.

2 septembre.

Nous voici encore dans le ciel-ouvert. Mon album est déployé sur mes genoux. Je cherche à terminer ce portrait d'Azam dont j'avais crayonné l'esquisse sur votre dos, mon cher René. Mion est très-froide pour moi depuis quelques jours. Pierre, ennuyé de poser, bâille avec d'énormes soupirs qui mettraient en branle une demi-douzaine de moulins à vent. Il n'est pas très-beau comme cela, notre ami Pierre : il a l'air d'une bête féroce mise en cage. Je le lui ai dit en plaisantant, mais il a fort mal pris la plaisanterie ; il s'est renfrogné, s'est gratté la tête avec les ongles, et me regardant d'un air barbare : « Qui m'a mis en cage, si ce n'est vous ? » m'a-t-il demandé les bras croisés sur la poitrine. Et à propos de moulins à vent, il m'a déclaré fort brusquement que si mon père, qui possède la plupart des moulins de Laurac, ne diminuait pas le prix exagéré des moutures, il dépenserait, lui, jusqu'à son dernier sou pour construire un moulin à vapeur. « Un moulin à vapeur ! ai-je dit, vous connaissez donc cette chose-là, bon Dieu ! — Parce que je ne sais rien, m'a-t-il répliqué, vous croyez peut-être que je ne connais rien ? J'ai vu des moulins à vapeur à Toulouse, en allant aux Pyrénées, et j'en ferai construire un à Laurac, à la barbe du juge de paix. » Il était sauvage tout à l'heure, et le voilà presque brutal. C'est peut-être ma faute. Je deviens chaque jour un peu plus réservée, après

avoir relu la lettre de ma tante, cette maudite lettre qui m'a tant désenchantée !

5 septembre.

Aujourd'hui nouvel épisode dans notre lugubre roman. J'avais terminé le portrait : Pierre l'a arraché de mon album et l'a déchiré avec colère. « Vous l'auriez emporté un de ces jours à Paris, m'a-t-il dit, et vous auriez ri de moi avec votre tante, pendant que j'aurais pleuré ici votre départ. » Le portrait était bien venu : c'est une œuvre à recommencer.

10 septembre.

Plaintes et reproches, plaintes surtout : — « Vous ne m'aimez pas, vous ne pouvez pas m'aimer. Ceux qui ont vu la petite hachette dans les flancs de saint Sicre me l'avaient bien prédit. Ah ! tenez, j'aurais dû vous noyer dans le ruisseau des Tamarins, quand je vous portais comme une pierre au cou. » Cette terrible galanterie ne m'a pas déplu. J'ai souri de bon cœur ; nous nous sommes réconciliés ; j'ai recommencé le portrait.

14 septembre.

Mion ne me parle plus ; tout se gâte. J'ai eu le malheur, ce soir, de me moquer de la superstition des Lauraguais, qui s'imaginent que les âmes de certains morts passent dans le corps des bêtes. A la vue d'un corbeau qui hante le toit de notre maison, je me suis écriée en riant : « Bonjour, monsieur l'ab-

bé, bonjour ; est-il vrai, comme on le dit, que vous soyez M. Reverdy, l'ancien curé de Tourouzelle, ce curé trop indulgent, qui... » Le corbeau est parti en croassant. « Taisez-vous, malheureuse ! m'a dit Pierre Azam d'un air courroucé, vous insultez les âmes des morts : prenez garde, les morts se vengent, et le bon Dieu punit toujours ces outrages ! » Je me suis mise à chantonner, puis j'ai demandé à Pierre s'il croyait sérieusement aux revenants. Il m'a regardé avec surprise, comme si j'eusse nié sa propre existence. « Vous croyez aussi que les âmes des morts passent dans le corps des bêtes ? Vous croyez qu'un mauvais prêtre devient corbeau, une mauvaise religieuse corneille ?... Et vous voulez construire un moulin à vapeur ?... Comment arranger tout cela ? Pensez-vous encore, avec les Lauraguais, que M. Bellemanière deviendra un chien enragé ? Mais cette croyance est horrible : elle n'est pas d'un chrétien. Et vous, mon cher Azam, que deviendrez-vous ? serez-vous quelque jour taureau ou lion ? Je suis sûre que vous serez lion, et que vous ferez peur aux jeunes Lauraguais qui traverseront en pantalon rouge les déserts de l'Afrique. » Pierre s'est mordu les poings et m'a quittée sans un mot d'adieu. Mion s'est dressée comme un ressort et m'a demandé si j'étais folle. « Roseline, allez-vous-en, retournez à Paris, si vous ne voulez pas amener un malheur. »

J'ai une furieuse envie de rester maintenant : que me conseillez-vous ?

20 septembre.

Je suis raisonnable, je pars. A l'heure où vous recevrez ce billet, je serai sur la route de Paris, en passant par l'Auvergne, que je veux voir, à cause de ses volcans éteints et de ses fontaines pétifiantes. Je suis moi-même à peu près éteinte et, cela est triste à dire, quasi pétrifiée. Savez-vous bien, René, que votre sauvage ami a tenté hier de me noyer dans le puits au moment où j'allais encore sauter par-dessus, et que la tendre Mion, s'est écriée fort paisiblement que je n'aurais pas volé mon malheur? Ah! l'aimable galant que M. Pierre! Ah! l'excellente amie que cette Mion! Quittez au plus vite cet affreux pays, mon cher René; quittez les Lauraguais, ce sont des barbares! Pour moi, je ne remettrai de ma vie l'ombre de mon pied à Laurac.

En foi de quoi, cher René, voici ma blanche main.

ROSELINE.

A cette nouvelle, je quittai Limoux à franc étrier. En arrivant à Laurac, je trouvai Mion et Toinet tout en larmes. Pierre Azam s'était rendu à Narbonne, avait pris du service dans un régiment d'Algérie, et laissé à Toinet l'ordre de vendre tous ses biens pour faire construire un moulin à vapeur sur l'emplacement de sa maison, en face même des croisées de M. Bellemanière.

— Tu n'épouses plus Roseline, n'est-ce pas? me dit ma mère en m'embrassant.

— Mais tu vas toujours étudier la médecine à Montpellier, et tu reviendras l'exercer à Laurac, ajouta mon père d'un ton souverain.

Un sourire de ma mère biffa sur-le-champ ce décret. Au bout de six semaines, mon père décida que j'étudierais la médecine et l'exercerais à Paris... Les rhumatismes de Laurac acceptèrent les soins de la faculté de Tourouzelle.

VIII

Huit ans après ces événements, Pierre Azam était maire de son village, et Toinet, secrétaire de la mairie ; on avait élu par acclamation le nouveau magistrat à son retour d'Afrique le lendemain du 24 février 1848, et si la vallée de Diane eût obtenu le droit de nommer un représentant, on l'aurait envoyé siéger à l'assemblée constituante. Pierre avait été décoré sur le champ de bataille d'Isly par le maréchal Bugeaud en personne, et le maréchal, qui connaissait la bravoure et la force prodigieuse de cet héroïque soldat, avait formellement dit en lui attachant la croix sur la poitrine :

— Voilà un gaillard qui a tué aujourd'hui plus de Marocains que Samson n'a jamais tué de Philistins.

Le seul ennemi de Pierre (et encore était-ce un ennemi secret), M. Zacharie Bellemanière, était mort de peur en entendant proclamer la République. Le moulin à vapeur d'Azam n'avait pas eu de peine

à détrôner les moulins à vent du juge de paix. Il fonctionne toujours à merveille, et, tout en reconnaissant la puissance du grand moteur, le filleul de Jean-de-l'Ours, le maire de Laurac, croit encore aux revenants de toute l'énergie de son âme.

— Sais-tu que M. Bellemanière revient? me dit-il un jour avec mystère.

— Bah! et sous quelle forme? lui demandai-je en riant.

— Il marche à quatre pattes, il aboie à la lune.

— Et c'est un chien galeux, c'est un chien enragé?

— Tu parais étonné! Qu'y a-t-il de plus simple? Tout le monde l'a rencontré dans la campagne, à l'entrée de la nuit. Il est de couleur foncée, comme les redingotes de l'ancien juge de paix. Il éternue à chaque pas, comme s'il était condamné à priser de mauvais tabac. Et quand on lui dit : « Dieu vous bénisse! » il remercie du bout de la patte, comme M. Bellemanière remerciait du bout des doigts.

— A-t-il une tabatière, une canne, des lunettes? Parle-t-il de son expérience, et dit-il à tout propos : *En vérité, Mazette?* Enfin l'as-tu vu de tes yeux, toi le maire du village, toi le propriétaire d'un moulin à vapeur, toi l'ancien africain du maréchal Bugeaud?

— Parfaitement vu, de ces yeux que voilà! Et même j'ai été témoin d'un fait extraordinaire qui est connu de tous les gens de Laurac. Une jeune fille de Tourouzelle, une écervelée, une mauvaise langue, ayant rencontré le chien-fantôme, l'a menacé

sous le museau et l'a injurié : « Ah ! te voilà, misérable ! tu pâtis en purgatoire, et tu voudrais qu'on chantât des messes pour le salut de ton âme ; tu n'en auras pas, tu n'en auras pas ! » Le soir même, la méchante fille était cruellement punie de son péché. Depuis ce jour-là, elle aboie chaque nuit comme un chien.

— C'est un cas de zoanthropie.

— C'est une punition de Dieu.

— Tu n'as guères changé depuis huit ans, je le vois. Tu es revenu d'Afrique enfant de Laurac et filleul de Jean-de-l'Ours, tel que tu étais parti. Je te retrouve, mon cher Pierre, avec le même visage et les mêmes idées.

— Le même visage ?... sans doute !... Les mêmes idées ?... à peu près !... Il y a pourtant quelque chose de changé depuis huit ans. Comment suis-je parti pour l'Afrique ?... Tu l'as su, René, tu l'as su... Eh bien ! depuis ce temps-là, quand ma chandelle est éteinte, la nuit, je ne puis écarter de mes yeux une apparition, une vision : c'est une main de femme pâle comme la cire et toute brillante pourtant ; la main qui a tenu ma baguette pendant l'orage, la main qui a balancé la hachette sur le front de Saint Sicre, la main qui m'a été tendue du haut d'un grenier, cette main longue et pâle qui a fait deux fois mon portrait !

— Roseline, Roseline !

— Qu'est-elle devenue? l'as-tu revue par hasard à Paris?

— Oui, c'est une artiste célèbre. Elle s'habille en homme et méprisant sans doute le nom bourgeois de Bellemanière, elle s'en est fait un autre qu'elle a emprunté à notre village et à notre vallée : on l'appelle aujourd'hui Diane Laurac. Depuis la mort de sa tante, Diane a exposé des peintures qui ont obtenu un succès fou : ses meilleurs tableaux sont le *Puits mitoyen* et la *Danse d'Hercule*.

LA

CHAMBRE DES BELLES SAINTES

—

I

— Vous avez connu mon oncle le Malédictin ?

— Si je l'ai connu, votre grand-oncle ! Mais c'est lui qui m'a fait épeler le *Tityre, tu patulae* ; c'est lui qui m'a expliqué le *Justum ac tenacem* ! Il me serait impossible de songer une seule fois à Horace ou à Virgile sans songer en même temps au révérend dom Bazin.

— Avouez , mon cher, que c'était un drôle de corps.

— Il a toujours passé pour un saint homme.

— Oui, mais un drôle de saint, convenez-en

J'étais son unique héritier : il meurt. Avant d'ouvrir le testament , j'endosse mon plus bel habit noir, je mets un crêpe à mon chapeau, et je donne solennellement une poignée de main au notaire. Il n'y a que les niais ou les parvenus qui accueillent un héritage avec des transports de joie. Le notaire me jette de bas en haut un regard fin : rien à dire sur ma tenue ; mes habits et ma figure étaient d'une tristesse irréprochable. Je portais mon deuil sans faiblir, mais je le portais convenablement. Quand le notaire, en me regardant toujours , dénoua gravement son rouleau , j'éprouvai une petite suffocation assez agréable ; il me semblait que j'avais avalé par mégarde une liasse de billets de banque ; le papier-joseph me chatouillait la gorge et me coupait la respiration ; j'étouffais délicieusement, mon cher ! Mais pas un muscle de mon visage ne bougea ; un voile de mélancolie s'était abaissé sur mes yeux. Je promenai sur les assistants un regard vide et terne, j'avais pris tout-à-fait l'air d'un idiot de bonne maison ! Eh bien ! mon ami, savez-vous comment j'ai été remboursé de tous ces frais de douleur cérémonieuse ?

— Le testament de votre oncle vous déshéritait ?

— Non pas : j'étais au contraire proclamé légataire universel, à la charge par moi de payer ceci à l'hôpital, cela au séminaire, ceci aux frères de la doctrine chrétienne, cela aux sœurs de charité, ceci aux enfants trouvés, cela aux orphelins, le reste au

bureau de bienfaisance. Et quand j'ai eu tout payé, de l'immense fortune de mon grand-oncle il me restait... Devinez quoi!... Trois mauvaises toiles et trois petites statues représentant de vilaines saintes!

— De vilaines saintes! m'écriai-je avec étonnement.

— Des croûtes, mon cher, de simples croûtes que je vous donnerai pour le prix des cadres, quand il vous plaira.

Là-dessus Maxime Bazin me laissa pour donner le bras à un jeune courtier-marron. Les deux amis gravirent ensemble le perron de la Bourse, après avoir montré, au tourniquet, leurs cartes d'abonnés. Maxime s'en allait sans doute demander à la roulette des agioteurs le trésor qu'il n'avait pu saisir dans la cassette de son grand-oncle. Ah! que dom Bazin avait eu raison de mystifier, à sa dernière heure, son coquin de neveu! S'il avait livré ses écus à ce petit mal-vivant, à ce camarade des héros de M. Barrière, à ce compagnon des héroïnes de M. Dumas fils, ils auraient dansé une jolie sara-bande, les loyaux écus de dom Bazin! Avec cet argent mignon du chanoine, si longtemps gardé, couvé et accru, Maxime aurait hardiment spéculé sur les ballons roses de l'empire de Siam, sur les petites voitures du Sahara, sur le Pré-Catelan de Pékin, sur le crédit mobilier du Groënland, sur les chemins de fer de la lune, que sais-je? Et peut-être même

le drôle aurait-il encore épilogné avec ses infantes, dans quelque brillant mauvais lieu, sur les rares et précieuses vertus économiques de son oncle le Malédicte.

Je fus enchanté, je l'avoue, en apprenant la déconvenue de Maxime, et je vis devant moi, comme dans une glace, le dernier sourire de dom Bazin signant de sa main blanche son malicieux testament. La figure ouverte et railleuse du chanoine ne me quitta plus : elle me poursuivit toute la journée malgré les distractions que je trouvais à chaque pas, dans la rue Vivienne, dans les galeries du Palais-Royal, dans la rue Rivoli. J'arrivai sur les quais par le Louvre, en compagnie du chanoine, et je pris le parti de le mener aux champs tout le long de la Seine, afin de le laisser parler librement dans ma tête, avec la voix doucement tyranique de mes souvenirs. J'eus bien quelque léger soupçon, le soir, que j'avais promené dom Bazin de Paris à Auteuil, et d'Auteuil à Meudon, et de Meudon à Saint-Cloud. Mais, en réalité, c'était lui qui m'avait enlevé pour me promener à sa guise dans les bois de hêtres et de châtaigniers, sur les bords du Clamous, entre Cabrespine et Castans, deux villages de la montagne Noire qui dominant de haut les plaines sans fin du Bas-Languedoc. J'avais passé quatre bonnes heures dans le Minervois, à deux cents lieues de Paris.

Comment s'y était donc pris mon Revenant pour

me dépayser à ce point , et si vite ? Oh ! très-sim-plement : il n'avait eu qu'à balancer dans mon esprit, comme des sons de cloche , les mots dédai-gneux de Maxime, à propos de son héritage : Trois vilaines toiles, trois méchantes statues, de vilaines saintes !

A force de tourner dans mon imagination où j'en-tendais, pour ainsi dire , la lumière chanter, ces mots de mépris devinrent tout à coup des mots de louange et de triomphe : Trois tableaux merveil-leux , trois statues magnifiques , trois saintes ado-rables !

Et je me souvins en effet qu'au village de Castans, dans la maison du chanoine, au premier étage, il y avait une chambre mystérieuse qu'on appelait la chambre des Belles Saintes. — C'est là que je veux t'emmener, murmura dans mon esprit dom Bazin. A partir de ce moment, je l'atteste, mon Revenant, qui n'avait d'abord été qu'un sourire, une figure, une voix, devint à mes yeux une physionomie, un caractè-re , une forme arrêtée , un homme vivant. Nous nous reconnûmes alors. — Tu n'es qu'un enfant, me dit-il, et je suis ton maître.

Je ne répliquai pas, car je m'aperçus que j'étais tout petit. Je suivis dom Bazin partout où il m'en-trafna, tantôt docilement, tantôt avec une résis-tance d'écolier entêté ; mais il me sembla bientôt que je parcourais avec lui, sur des chemins dorés, une de ces existences antérieures dont on entre-

voit quelquefois en songe le lointain rayonnement.
Je n'ai presque rien à raconter ; j'essaierai de
peindre.

II

Cher Malédictin, doux fantôme ! que de fois j'ai tremblé dans mon enfance à la seule pensée de vous voir ou de vous entendre ! Vous avez été bien longtemps mon Croquemitaine, aimable dom Bazin ! Comme tous les enfants précoces, j'ai eu de bonne heure tous les privilèges d'un enfant gâté. Mes espiègeries ou ma paresse ne m'ont jamais attiré, que je sache, la plus légère punition. Ma famille aveuglée se contentait de me gronder en me caressant : « Flavien, méchant Flavien, disait-on, prends bien garde à toi. Si tu n'es pas sage, à ta première incartade, nous t'enverrons à dom Bazin. » Cette menace se répéta si souvent que je finis par la braver et que je m'échappai jusqu'à dire un jour : « Votre dom Bazin n'existe pas. C'est pour m'effrayer seulement que vous prononcez son nom. — Ah ! dom Bazin n'existe pas ! s'écria mon père ; eh bien, monsieur, demain, au point du jour, vous partirez pour Cas-

tans. » On appela Guillaume, notre domestique de confiance, et il reçut l'ordre d'amener à sept heures du matin le chariot tout attelé devant la porte de la maison.

— Où m'envoie monsieur ? demanda Guillaume.

— Nous allons chez dom Bazin, à Castans, répondis-je moi-même avec un air de triomphe.

— Je crois, en vérité, dit tout bas mon père, que ce drôle-là est enchanté de nous quitter.

Ma mère attendrie me prit par le cou et me regarda fixement au milieu du front :

— Petit entêté, me dit-elle en frappant du doigt entre mes deux sourcils, petit entêté, vous partirez donc avec plaisir ? Vous ne nous aimez donc pas, Flavien, nous qui vous aimons si tendrement ?

— Je ne vous aime pas ! m'écriai-je avec des sanglots.

Palpitant de remords, les yeux noyés de larmes, j'étreignis ma mère de mes deux mains et je l'embrassai avec une espèce de furie ; puis je m'élançai vers mon père, je sautai sur ses genoux et roulai ma tête échevelée sur sa poitrine, en murmurant :

— Pardon ! pardon !

— Allons, tu resteras, me dit mon père. Guillaume, je n'ai rien ordonné.

Que se passa-t-il dans ma cervelle en ce moment ? Je ne sais. Mais, par une espèce d'héroïsme enfantin, je me relevai tout glorieux d'une résolution soudaine que j'avais trouvée dans mon cœur. Les

larmes encore ruisselantes sur mes joues, les lèvres frémissantes d'émotion, et ma petite âme balbutiant sur mes lèvres ses premières paroles d'énergie, je dis bravement à Guillaume :

— Vous attelerez le chariot, entendez-vous ?

Et à mes parents :

— Je vous aime bien, je vous jure ; mais je partirai, il le faut.

On ne me résista plus qu'en tremblant. Mes parents désolés essayèrent de me convaincre qu'habitué à gouverner chez nous je ne pourrais me plier à la volonté de dom Bazin, un homme terrible, ni aux fantaisies de la tante Bénigne, sa sœur, une vieille fille trop sévère peut-être pour les enfants ; que je périrais de langueur, à mon âge, entre ces deux figures de vieillard ; que d'ailleurs, étant si frileux, je souffrirais du froid, même en automne, sur la montagne de Castans ; que je ne trouverais pas un seul camarade à mon gré dans ce pays de loups et de chèvres, où il n'y avait ni fleurs ni fruits, ni vignes ni jardins, mais rien que de grands bois noirs !

— Bah ! dis-je avec gaieté, ces grands bois de Castans ne sont pas aussi noirs que vous les faites : ils sont vert foncé, voilà tout ; il y a des fleurs, puisque j'ai vu dans nos foires de jeunes Castagnols qui avaient un muguet à la boutonnière, et le muguet sent si bon, n'est-ce pas, maman ? Il y a des fruits, puisqu'il y a des châtaignes, des nêfles, de petites

fraises, des pommes d'api, des poires d'hiver, des noix, des noisettes... Vous savez, maman, que je suis fou des noisettes ; je les aurai là meilleures qu'ici. Et puis, nous ferons des échanges, si vous voulez. On vous enverra les fruits de la montagne et vous nous expédiez les fruits de la plaine : les cerises douces, les figues, les grenades, les pêches, les raisins. Guillaume n'a pas oublié le chemin de son pays ; il ne l'oubliera pas davantage, je pense, lorsque je serai devenu Castagnol. Les raisins me paraîtront plus croquants et plus sucrés quand je ne verrai plus de vignes. Maman, maman, quand vous viendrez me voir à Castans, je serais vêtu en Castagnol, en Gavache(1) ; j'aurai une dalmatique de bure, un bonnet de laine, des sabots pointus et, sous mon bonnet, les cheveux sur les joues, tombant des deux côtés en tire-bouchons. Je dirai en gazouillant : *Bondzour, Tzanette* ; je ferai toutes sortes de grimaces en parlant gavache, et vous me trouverez gentil à croquer, c'est moi qui vous le dis. Voulez-vous parier qu'avant la fin de la semaine la tante Bénigne m'adore, et qu'avant un mois je trouve le moyen d'appivoiser dom Bazin ?

— Ah ! si tu réussis, dit mon père, ce sera un miracle.

— La tante Bénigne, peut-être ! ajouta ma mère en caressant mes longs cheveux déroulés ; oui, la

(1) *Gavache*, du mot *gave*, torrent.

tante Bénigne, je le crois ; mais, mon pauvre petit, comment viendras-tu à bout de dom Bazin ? Aucun de ses neveux n'a pu se faire aimer de l'oncle Malédictin. Il est vrai que les enfants de son frère l'ennuient : « Ce sont des héritiers, ce sont des mendiants, » dit-il avec dégoût.

— Puisque tu veux partir absolument, reprit mon père, je peux te garantir du moins que tu ne seras pas mal reçu ; j'écrirai à dom Bazin, et je n'aurai qu'à lui rappeler ce qu'il m'a dit vingt fois à Castans : « Envoyez-moi donc votre petit Visigoth ! ».

— Il m'appelle Visigoth ? Et pourquoi ?

— Parce que, d'après lui, tous les noms terminés en *ic* sont des noms visigoths. Ne t'appelles-tu pas Flavien Méric, du village de Puicheric, sous le mont Alaric ?

— Ah ! nous sommes des Visigoths dans la plaine ! Et dans la montagne, que sont-ils ? des Ostrogoths ?

— Non, ce sont des Romains, comme le prouvent les noms de leur pays qui dérivent du latin : *Castans* vient de *castanea*, châtaigne ; le *Clamous*, un joli nom de torrent par parenthèse, vient de *Clamosus*, bruyant. On pourrait en citer dix autres qui donnent complètement raison à dom Bazin.

Je savais, quoique très-paresseux, assez d'histoire romaine et de latin pour comprendre sans efforts ces rapprochements.

— Ainsi nous sommes des Visigoths à Puicheric, et les Castagnols sont des Romains ! Eh bien, mon père, le Romain dom Bazin n'a qu'à se bien tenir ; car le petit Visigoth *s'en va-t-en guerre* chez les Romains !

III

Quoique je fusse bien déterminé à quitter Pui-cheric, la scène des adieux me navra. Quand je vis le chariot attelé, Guillaume sur le siège et le fouet en main, je n'osai plus lever les yeux vers la fenêtre où s'étaient accoudés mes parents, qui me criaient tout éplorés ! « Bon courage ! » Il me fallut autant de fermeté, j'en suis certain, pour monter en voiture, qu'il en faut à un jeune soldat pour affronter la première décharge de mousqueterie. J'enfonçai ma casquette pour cacher mon émotion. Durant cinq minutes, je n'aperçus que deux panaches blancs qui semblaient m'éventer à travers un brouillard avec un singulier bruit de grelots. Les mules de notre chariot trottaient régulièrement devant moi en agitant leurs queues ondoyantes et faisant sonner le carillon suspendu à leur cou.

— Nous sommes sur la grande route, me dit Guillaume en glissant familièrement son poing sous

mon menton. Relevez votre visière et plantez votre casquette sur l'oreille. Vous avez neuf ans passés, monsieur Flavien. A cet âge, on est presque un homme, que diable ! Regardez en l'air, si vous sentez les paupières mouillées. Rien n'essuie la rosée comme le vent du matin.

Je suivis machinalement le conseil de Guillaume qui n'essaya pas de me desserrer les dents ; si l'on m'eût forcé à parler, j'aurais éclaté en sanglots. Guillaume le comprit sans doute, car il garda un instant le silence ; mais le silence aussi me pesait, et déjà quelque soupire me gonflaient la poitrine, lorsque mon compagnon de voyage, comme s'il eût lu dans ma pensée, se mit à siffler du bout des lèvres, en s'accompagnant de son fouet, une des plus jolies marches militaires que j'aie jamais entendues. Sans y prendre garde, je marquai d'abord la mesure, puis je chantonnai, je sifflai, me laissant bercer et me berçant moi-même au son de cette leste musique de régiment.

— En avant ! nous voilà sauvés ! s'écria Guillaume, qui était un ancien soldat de la grande armée. En campagne, rien ne vaut un peu de musique. Cela vous remet le cœur en place, n'est-ce pas ? Allons, monsieur Flavien, chantez, chantez plus haut. Le chagrin s'en ira comme la fumée de ma pipe. Holà ! hé ! dia ! voici que nous quittons la grande route ; tenez-vous bien aux ridelles, car ici les chemins commencent à devenir mauvais.

Mais, soyez tranquille, vous n'y perdrez rien; vous aurez à chaque secousse un morceau de pays nouveau, et, plus les chemins seront affreux, plus le pays deviendra magnifique. Vous autres gens des terres basses, tant que vous n'avez pas vu les montagnes, vous n'avez rien vu. Je ne méprise pas votre Puicheric, loin de là; mais, Dieu me damne! vous me direz ce soir ou demain ce que vous pensez de mon Castans.

« Du pays nouveau! Dieu me damne! » La promesse de Guillaume m'était garantie par son juron! Ce juron de montagnard, autrefois en honneur chez les marquis à rapière, m'annonçait énergiquement que nous ne tarderions pas à entrer dans la contrée des Gavaches. Un Gavache établi dans la plaine oublie peu à peu de jurer; il se met à *sacrer* par crainte du ridicule. Quand il s'en revient du pays-bas, aux premières touffes de buis ou d'ajoncs, il respire à pleins poumons l'air natal et s'écrie à plein gosier : « Dieu me damne! » Ce *goddam* de la montagne Noire, comme le *goddam* des Anglais, se prête d'ailleurs à toutes les sensations; il exprime la joie, la colère, la surprise, le doute, le défi, mais la joie avant tout. Le contentement de Guillaume était presque de l'allégresse, de l'enivrement, de la folie.

— Ah! si la montagne était riche, me disait-il, elle ne serait pas la servante de la plaine, mon mignon! Par malheur, elle ressemble exactement aux filles sans dot : elle n'a pour elle que sa bonne mine

et sa belle santé. Ce n'est pas que, pour mon compte, j'aie à me plaindre de mon sort. Votre père est un homme juste : il me traite plutôt en ami qu'en valet. Je le sers fidèlement depuis six ans, et je le servirai bien encore six autres années, pourvu qu'il s'en accommode, et quand je prendrai ma retraite, Dieu me damne ! soyez sûr que j'irai de grand cœur remercier dom Bazin, car c'est lui qui m'a pris par la main, Dieu me damne, pour me faire entrer chez M. Méric.

Quand Guillaume commençait à parler de sa montagne Noire et de Castans, il ne tarissait plus. C'était comme lorsqu'il entamait le chapitre de la campagne de Moscou. Chemin faisant, je lui demandai, pour entretenir sa verve, ce qu'il y avait de plus beau et de plus curieux à Castans.

— Tout est beau et tout est curieux, me répondit-il. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est le Pavillon ; ce qu'il y a de plus curieux, ce sont les personnes qui habitent le Pavillon : la tante Bénigne et dom Bazin ! Je défie qu'à vingt lieues à la ronde on me montre une habitation aussi agréable et des êtres aussi étonnants. La tante Bénigne, lente et douce comme l'huile, aimant les cachotteries et les chuchotteries, détestant le bruit, le grand jour, toutes les odeurs, même celles des roses et des violettes, ne pouvant souffrir ni le froid ni le chaud, malade l'hiver, malade l'été, simple et innocente comme un enfant qui vient de naître, et disant toujours qu'elle

s'en va mourir parce qu'elle est fatiguée de vivre, parce que les hommes sont méchants, parce qu'elle a trop vécu ; Dom Bazin, au contraire, tout bouillant et tout pétillant comme le vin nouveau, aimant avec passion le bruit, le mouvement, les longues promenades au grand soleil, les mets épicés, les odeurs fortes, enchanté de vivre et ne songeant pas du tout à mourir. On ne conçoit pas comment ces deux êtres ont pu demeurer vingt-quatre heures ensemble. Mademoiselle Bénigne a pourtant suivi son frère en Espagne et en Italie, au temps de la Révolution, pendant que les nobles et les prêtres s'enfuyaient de tous côtés à l'étranger. Dom Bazin, si je ne me trompe, était alors simple moine dans un couvent de Bénédictins, à la Grasse, et j'ai entendu marmotter, sans y rien comprendre, que, dans sa famille, aussi bien qu'au couvent, on lui avait donné, à cause de son esprit malicieux, le sobriquet de Malédicte. Ah ! ce sobriquet, il ne l'a pas volé, je vous en répons. C'est bien le meilleur des hommes ; mais qu'il est méchant ! On le craint à l'évêché peut-être plus qu'on ne l'aime, car il a son franc-parler, surtout avec monseigneur, et pourtant monseigneur l'appelle souvent pour le consulter, d'abord parce qu'il est très-savant (il a le nez toujours fourré dans les livres, comme s'il y avait entre les pages d'excellent tabac à priser), et puis parce qu'il n'est ni complimenteur, ni flatteur. Oui, la franchise pure, et la vérité nue, la méchanceté

faites en l'air quelque chose de très-joli qui soit tout-à-fait à votre gré : ce sera jusqu'à ce soir le pavillon !

— Guillaume, vous vous moquez de moi. Comment voulez-vous que je devine?...

— Ce que c'est que le Pavillon ? En effet, la chose est un peu difficile, et je vais, par pure compassion, vous aider un *tant soit peu*. Figurez-vous donc ..

Guillaume débourra sa pipe, la bourra de nouveau, battit le briquet en mesure, enflamma l'amadou, le rapprocha lentement du fourneau, et se penchant sur ses hanches, aspira et respira deux ou trois bouffées, la tête en arrière, les paupières closes, avec le recueillement voluptueux d'un extatique oubliant l'univers entier.

— Figurez-vous donc, reprit-il du ton nonchalant d'un homme qui s'éveille, figurez-vous donc...

Il s'était redressé, avait rouvert les yeux et les têtards attachés sur un point fixe.

— Ah ! Dieu me damne ! s'écria-t-il, je ne peux plus vous laisser plus longtemps le bec dans l'eau ; on aperçoit d'ici le Pavillon.

— Comment, comment donc, Guillaume ? ce n'est que cela ? Une maison blanche à deux étages, toute unie, avec quatre fenêtres de façade seulement ?

— Vous trouvez que c'est bien petit, n'est-ce pas ? bien ! c'était la résidence d'été de madame la marquise de Villerambert, qui s'en contentait, dit-

et la bonté même, voilà tout le portrait de dom Bazin !

— Et le Pavillon, Guillaume, vous ne me parlez pas du Pavillon ?

— Chut ! nous sommes trop près du château de Villerambert. Tenez, le voilà devant vous, le château, avec ses deux grosses tours carrées. Il faut nous arrêter ici forcément pour remiser le chariot. De Villerambert à Castans, on n'a jamais vu rouler une voiture. Il n'y a place sur la route que pour les pattes d'une chèvre ou les pieds d'un mulet.

Je ne jurerais pas assurément qu'aujourd'hui la montagne Noire n'ait comme la plaine ses routes impériales et ses chemins vicinaux. Mais, à cette époque, on abandonnait l'entretien des routes au sabot ferré des Gavaches qui ne remplissaient, hélas ! que bien imparfaitement les fonctions de cantonnier. Aussitôt que Guillaume, à califourchon sur sa bête, m'eût solidement planté sur la mienne, il se souvint de lui-même que j'avais l'oreille tendue, car il n'avait encore apaisé qu'à demi la curiosité qu'il avait éveillée.

— Maintenant que vous connaissez les oiseaux du Pavillon, me dit-il, vous désireriez bien, mon mignon, que je vous fisse plonger la main tout de suite jusqu'au fond du nid ? Eh bien ! non, vous en sauriez trop, et rien ne vous intéresserait en arrivant à Castans. Cherchez dans votre tête, réfléchissez,

bâtissez en l'air quelque chose de très-joli qui soit tout-à-fait à votre gré : ce sera jusqu'à ce soir le Pavillon !

— Guillaume, vous vous moquez de moi. Comment voulez-vous que je devine?...

— Ce que c'est que le Pavillon ? En effet, la chose est un peu difficile, et je vais, par pure compassion, vous aider un *tant soit peu*. Figurez-vous donc ..

Guillaume débourra sa pipe, la bourra de nouveau, battit le briquet en mesure, enflamma l'amadou, le rapprocha lentement du fourneau, et se cambrant sur ses hanches, aspira et respira deux ou trois bouffées, la tête en arrière, les paupières closes, avec le recueillement voluptueux d'un extatique oubliant l'univers entier.

— Figurez-vous donc, reprit-il du ton nonchalant d'un homme qui s'éveille, figurez-vous donc...

Il s'était redressé, avait rouvert les yeux et les tenait attachés sur un point fixe.

— Ah ! Dieu me damne ! s'écria-t-il, je ne peux pas vous laisser plus longtemps le bec dans l'eau ; car on aperçoit d'ici le Pavillon.

— Comment, comment donc, Guillaume ? ce n'est que cela ? Une maison blanche à deux étages, tout unie, avec quatre fenêtres de façade seulement ?

— Vous trouvez que c'est bien petit, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'était la résidence d'été de madame la marquise de Villerambert, qui s'en contentait, dit-

on, parce qu'elle avait des goûts simples. La marquise n'a guère dépensé pour cette maison qu'une cinquantaine de mille francs.

— Cinquante mille francs, Guillaume, cinquante mille francs ! mais alors ce doit être un palais.

— Non pas, c'est une grange, dit Guillaume en affectant un air sérieux. Car madame de Ville-rambert a voulu en mourant faire cadeau d'une grange au meilleur de ses amis, à celui qui, soit en France, soit à l'étranger, n'a jamais cessé d'être son confesseur.

— Je m'étais trompé, Guillaume, j'avais fort mal vu. Je distingue maintenant des colonnes et des balcons, exactement comme à l'évêché. Oh ! ma foi, c'est très-beau, très-beau !

— Enfin donc, la petite boîte vous plaît, ce n'est pas malheureux : elle vous plaira bien davantage, allez, quand vous tournerez autour et que vous la verrez par dedans. Il y a tant de belles choses dans les corridors, dans la salle à manger, dans le salon ! Il vous faudra bien quinze jours, sans exagérer, pour passer en revue toutes les curiosités. Et encore, et encore, je me permettrai de vous avertir qu'il y en a une qu'on ne vous montrera pas... qu'on ne montre à personne... qui est inconnue à la tante Bénigne elle-même. C'est la *chambre des Belles Saintes*. Dom Bazin en a seul la clef ; il y entre seul... toujours seul !

Si Guillaume avait calculé, avec sa finesse de

gavache, qu'en jetant un brandon dans mon imagination, il me sauverait l'ennui de la route et me ferait oublier les émotions du matin, il avait deviné juste, car, en arrivant à Castans, je ne songeais plus à Puichéric.

— Souvenez-vous bien, me recommanda mon mentor quand nous mîmes pied à terre, souvenez-vous bien, avant de frapper à la porte du Pavillon, que la tante Bénigne déteste les gens bruyants et que dom Bazin n'aime pas les chuchoteurs. Si vous parlez haut à la tante, elle vous regardera comme un sacripant ; si vous parlez bas à son frère, il vous traitera de sainte-nitouche. Maintenant vous êtes averti, le reste n'est pas mon affaire ; allez donc et n'ayez pas peur. J'entre à l'écurie avec les mules, et de là j'irai tout doucement flairer les marmites à la cuisine. Quant à vous, tenez-vous droit, Dieu me damne ! et présentez-vous tout seul au salon.

IV.

« Romancier mon ami , un peu de répit, s'il vous plaît! Vous imaginez-vous par hasard que M. Flavien Méric, 'professeur de botanique, puisse raconter ses impressions tambour battant, comme un Alexandre Dumas? Vous m'avez demandé avec instance l'histoire de dom Bazin le Malédictin, et je vous la donne bien volontiers, détail à détail, sans trop me presser et sans prendre la peine de rien inventer. Mais voilà que, dès les premières pages, tourmenté sans doute du désir de tout apprendre à la fois ou vous rappelant peut-être les sots contes que d'autres vous ont fait sur mon maître, vous me lancez étourdiment question sur question :

« — Est-il vrai que dom Bazin fumât la cigarette? Jurait-il par le nom de la Vierge comme les Espagnols, ou par le sang du Christ comme les Italiens? Quelles étaient bien précisément ses relations avec la marquise de Villerambert? N'était-il pas un peu

irrégulier, un peu hérétique, un peu fou ? ne l'a-t-on jamais interdit ?

« — Il fumait la cigarette (soyez satisfait !) depuis son retour de l'émigration : mais quant à ses mœurs, à ses croyances, dom Bazin n'a jamais donné prétexte au plus léger soupçon. Il avait la tête fort bonne, et ne jurait pas plus en espagnol ou en italien qu'il ne jurait en français.

« Maintenant, je vous en prie, ne me troublez plus mal à propos. Ce n'est pas un récit cavalier que je vous donne : c'est une vision dorée qui se détache par degrés et lentement sur le fond lumineux de mes souvenirs. Vous voudriez déjà pénétrer dans la *Chambre des Belles Saintes*, et nous ne sommes encore, Dieu merci ! que devant la porte du Pavillon ! Je ne vous écoute plus, écoutez-moi vous-même, puisque vous m'avez prié de parler. »

Sur l'indication de Guillaume, j'avais traversé une vaste pelouse et m'étais arrêté un instant, pour respirer, devant l'entrée de l'ancienne demeure de madame de Villerambert. Cette belle habitation, avec son perron de marbre blanc où s'appuient, deux à deux, quatre colonnes de marbre rouge, m'inspira un sentiment d'admiration et de respect, mêlé de je ne sais quelle appréhension involontaire. Étais-je réellement intimidé ? je l'ignore ; mais j'avais un peu d'inquiétude, j'hésitais, j'aurais voulu rétrograder, et je l'aurais peut-être fait s'il m'eût fallu soulever le marteau. Heureusement la porte était entrebâillée ; je me résignai à monter de côté les marches du perron, et, le front appuyé contre une colonne, je hasardai un regard entre les deux battants à demi clos. Mes paupières tremblaient, mes pieds fourmillaient. Si j'avais aperçu la soutane de dom Bazin, il est fort possible que j'eusse

rejoint Guillaume. A l'extrémité d'un large corridor ouvrant par une porte vitrée sur un grand jardin, et tout à fait au milieu d'un pâle losange dessiné sur le mur par le soleil couchant, j'aperçus une coiffe blanche et des lunettes bleues. La coiffe avait exactement la forme d'une coquille d'œuf que vient de percer le bec d'un oisillon; elle encadrait le front, elle pressait les joues, elle cachait presque le menton d'une figure amaigrie dont on ne distinguait que les sourcils, le nez et la bouche. Sans les lunettes bleues, cette ébauche de figure eût très-bien pu, à distance, passer pour une vraie tête d'oiseau. Qui donc, excepté la tante Bénigne, avec son horreur du bruit, aurait eu l'idée de clotrer ainsi ses oreilles? La coquille de mousseline devait avoir été inventée pour protéger une ouïe trop délicate. C'était donc la tante Bénigne qui m'apparaissait au fond du corridor.

Je glissai comme une anguille entre les deux battants de la porte, et, l'haleine suspendue, je m'avançai finement sur la pointe du pied. Une biche ne m'aurait pas soupçonné; la tante Bénigne poussa un cri d'alarme.

— Ah! mon Dieu! qui est là? dit-elle.

Et les lunettes roulèrent sur ses genoux qui se mirent à trembler, à se choquer, à sauter, ce qui fit que le cri de Bénigne fut suivi d'un petit son cristallin. Les lunettes s'étaient sans doute brisées en tombant sur le parquet.

— Qui est là ? répéta dans le jardin une voix fine et sonore. A qui en avez-vous, sensitive ma sœur, à qui en avez-vous ?

— C'est, c'est, c'est... balbutia la pauvre fille effarouchée.

Mais sa voix défaillante se replia aussitôt dans une espèce de roucoulement.

— Voyons, ma tourterelle, est-ce quelque vautour ? est-ce un ravisseur, est-ce un voleur ?

J'entendis une chaise grincer sur le sable. Un homme en soutane parut à la porte vitrée du côté du jardin.

— Eh bien donc, qu'y a-t-il, plaintive ? Fille de Sion, pourquoi gémissiez-vous ?

— Ce n'est rien, mon Dieu ! ce n'est rien ! ne vous dérangez pas, je vous prie.

— Comment ? s'écria dom Bazin d'un ton sentimental et railleur. Mademoiselle Bénigne pousse un cri d'alarme, ses narines palpitent, ses genoux sautent, ses lunettes se brisent, et ce n'est rien ! Il y a un criminel, j'en suis sûr, il y a un criminel !

Comme dom Bazin riait des yeux et des lèvres, quoique sa voix parût courroucée, je marchai résolument vers lui, et, sans trop élever le ton ni trop l'adoucir, je me confessai du péché d'imprudenc.

— Le criminel, monsieur, c'est moi. J'aurai par mégarde, heurté quelque chaise en entrant : j'aurai, sans le vouloir...

— Allons, ne mentez pas, petit drôle ! me dit

dom Bazin en me tirant l'oreille, tandis que la tante Bénigne me lançait de son œil bleu un rayon de tendresse reconnaissante. Il est évident que vous n'avez pas pénétré ici comme une tempête. Regardez-le, ma sœur : il n'a pas la mine d'un ouragan, ce garçon-là !

— Oh ! sûrement non, roucoula Bénigne rassurée. Il a plutôt l'air d'un enfant docile et sage.

— Est-ce vrai, marmot, que vous êtes sage et docile ? Je ne m'y fierais pas ; vous avez sur le front un épi rebelle qui n'annonce rien de bon. Mais qui êtes-vous, mon fils ? que me voulez-vous ? je ne vous ai jamais vu, je crois. Et vous, Bénigne, le connaissez-vous ?

— Je m'appelle Flavion Méric.

— Ah ! le fils de Méric ! le petit Visigoth de Pui-cheric ! Viens ici , pendard, viens sur mes genoux, et sens tout de suite les poils de ma barbe. Je ne suis pas un père Boniface, comme ton père, moi. Je suis un tyran, entends-tu bien ? et, puisque tu viens à mon école...

— Vous me donnerez le fouet si je le mérite. J'ai besoin d'être corrigé, je le sais.

— Bah ! vraiment ! Et, sachant que je te corrigerais, tu es venu ici de ton plein gré ?

— Guillaume m'a accompagné, vous pouvez questionner Guillaume.

— Non, non, j'aime mieux te croire sur parole. Il ne faut jamais questionner les domestiques sur

leurs maîtres. Si tu m'as trompé, l'avenir me le dira. Comment se portent tes parents ? A merveille, n'est-ce pas ? Tu ne serais pas à Castans, si Puicheric était malade. Ah ! petit Visigoth, tu viens à l'école chez les Romains : gare à la fêrule, gare aux écrivains ! Sais-tu quelques bribes de latin, déjà ?

— Un peu de latin, un peu d'histoire, un peu de géographie...

— Assez, assez ! D'ailleurs, peu importe. Il ne s'agit pas seulement d'instruction, il s'agit surtout entre nous d'éducation, c'est-à-dire de correction. Tu es un petit sauvageon qui croît de travers, à ce que dit ton père. Nous te grefferons, mon ami, nous te taillerons en éventail, en quenouille, ou nous te mettrons tout simplement en espalier, comme ces poiriers de mon jardin que tu peux voir d'ici crucifiés sur le mur.

— En éventail, en quenouille, en espalier... Taillez-moi comme il vous plaira, vous êtes le maître.

— Ah ! le gentil enfant ! dit Bénigne : voyez-vous comme il est résigné, comme il est docile !

— Ne le flattez pas, je vous en prie : son éducation va commencer, ma sœur ; et, par parenthèse, c'est vous qui aurez amené sa première punition.

Dom Bazin me fit mettre à genoux et tendre la langue. Il tira de sa soutane une boîte d'écaïlle blonde remplie jusqu'au bord de pastilles rouges, vertes, jaunes, bleues, orangées, et il en suspendit une au bout de ses doigts, sur la pointe même de

ma langue déjà émoussée par le rayonnement de ces sucreries.

— En entrant dans cette maison, me dit sévèrement dom Bazin, vous avez proféré un mensonge, et cela pour conquérir les bonnes grâces de la tante Bénigne, n'est-il pas vrai ? Quel autre motif aurait pu vous inciter à soutenir que vous aviez renversé une chaise ? Il n'y avait pas de chaise au milieu du corridor, je l'ai fort bien remarqué, monsieur. Puisque votre langue a péché, nous allons punir votre langue, petit courtisan.

En voyant briller sous mon nez une pastille du plus joli rouge, il me fut d'abord à peu près impossible d'imaginer comment cette friandise pouvait se changer en instrument de supplice. Je la suçotai du bout des lèvres ; elle n'avait point d'amertume, elle était fondante et sucrée, elle sentait la menthe. Dom Bazin, les yeux étincelants de malignité, la promenait doucement sur ma langue tendue ; elle m'effleurait à petits coups, elle me chatouillait, m'agaçait, me piquait, en laissant de seconde en seconde à mes papilles un atome de sucre parfumé. À force de se promener, elle fondit. Dom Bazin en puisa dans sa boîte une seconde qui sentait le citron, une troisième qui avait le goût du café, une quatrième qui rappelait la saveur de la vanille. La seconde passa sur ma langue comme une brosse, les deux autres comme un râteau ; elles me donnaient en fondant une double sensation de plaisir et de dou-

leur. A la fin, la douleur l'emporta : une chaleur cuisante brûlait mes papilles. Je retirai ma langue sucrée et gonflée, parfumée et écorchée. Le châtiement avait été plus violent que je ne pouvais m'y attendre ; je me suis souvenu longtemps du supplice de la pastille.

— Tu ne mentiras plus, mon petit ami, me dit en riant dom Bazin.

— Vous ne mentirez plus, me dit Bénigne api-toyée sur mon sort ; non, je vous en prie, ne mentez plus, mon enfant, quand même ce serait pour me rendre service ou pour me faire plaisir.

Cette marque d'intérêt me toucha. Je baisai avec effusion la main glaciale de la bonne fille. Quant à dom Bazin, je le regardai sans rancune avec un mélange de déférence et d'étonnement. Ce n'était pas un maître comme un autre : il avait une manière si originale de punir, que je lui pardonnai d'avance l'autorité qu'il allait exercer à mes dépens ; je crois même que je me promis tout bas d'être quelquefois indocile ou rebelle par pure curiosité. Mon maître, je le devinai bientôt, m'estimait déjà pour le courage que j'avais montré en subissant mon supplice.

— Petit Visigoth, me dit-il, je suis content de toi, tu as supporté la douleur en vrai Romain.

Un peu de fierté me passa dans l'âme et y fit entrer un peu d'affection pour celui qui, tout en me

châtiant, trouvait le moyen, en ce moment même, de me rehausser à mes propres yeux. Lorsque dom Bazin m'eut entraîné à sa suite dans les divers appartements de sa vaste demeure ; quand j'eus visité le salon tendu de vieilles tapisseries à personnages, la salle à manger ornée de sujets de chasse, les chambres du premier étage où les guirlandes fleuries couvraient les plafonds et les murs des couleurs les plus divertissantes ; quand j'eus admiré à loisir les commodes bombées en bois de rose, les épais rideaux de damas, les lourdes et riches tentures, les pendules émaillées, les tapis éclatants, l'argenterie et les porcelaines, il me sembla que je n'étais plus un étranger dans cette maison. Dom Bazin, qui avait compris mes extases, remit le lendemain à Guillaume une lettre pour mes parents, où il avait écrit ces propres mots :

« Laissez-moi Flavien pour un an, et ne venez pas le voir avant que je vous y autorise. Je vous le rendrai presque parfait, j'en suis certain, et je vous garantis qu'il n'aura pas une minute d'ennui dans ma maison. »

Pour moi, je vis repartir Guillaume sans le moindre serrement de cœur.

— Bien des compliments à Puicheric, lui dis-je du ton le plus joyeux.

J'avais assez bien profité en un jour des conseils et des indications de ce mentor gavache. Télémaque,

dont j'avais lu les aventures, me paraissait un niais auprès de moi. Et pourtant je n'avais pas encore vu la *chambre des Belles Saintes*.

VI

Un an s'écoula. Je ne comptai ni les jours ni les heures : ce fut un éclair. Quel charme avait donc le Pavillon, quelle séduction la tante Bénigne, quelle chaîne puissante dom Bazin, pour me retenir sans regret loin de mes parents et me les faire presque oublier ? Je n'ai pu me rendre compte que longtemps après de la magie de certains lieux et de certains êtres qui ont réellement la vertu d'enchanter. Pourquoi telle solitude nous a-t-elle paru si peuplée ? comment l'univers entier a-t-il tenu pour nous dans une maison des champs ? d'où vient qu'un ou deux êtres humains ont plus largement rempli notre existence que des milliers de visages connus et de noms illustres ? Les poussières de la vie nous effleurent à peine ; mais, nous rencontrons un *esprit*, une *âme* : la vie a ses flambeaux !

Je fus réchauffé par Bénigne, je fus éclairé par dom Bazin. Ils ne ressemblaient ni l'un ni l'autre

aux échantillons de l'espèce humaine que j'avais déjà vus. Bénigne avait l'influence sympathique d'un bon petit génie inoffensif qui ne peut qu'aimer et qui ne saurait nuire ; c'était une fleur d'innocence édénique ; la simplicité d'un élément, la bêtise immaculée, *une bêtise céleste*, disait son frère. Dom Bazin jetait feu et flamme autour de lui : c'était un démon bienfaisant. Ils touchaient tous deux au monde surnaturel, à cause des traits singuliers qui les séparaient du monde ordinaire. Dans ce Pavillon isolé, je sentais instinctivement, et je retrouve encore, plus j'y songe, un peu de merveilleux, un peu de féerie.

Quand la tante Bénigne me disait : « En Espagne, où l'on me nommait Bénigna, les femmes les mieux élevées fument comme les hommes, et les prêtres les plus respectables fument comme les femmes ; » quand elle ajoutait à demi-voix en tordant le cou : « En Italie, un petit abbé à bas violets m'a adressé de jolis vers pour me demander à baiser ma main dans une église ; » quand elle me racontait naïvement qu'elle n'avait jamais pu terminer les bas qu'elle tricotait pour son frère depuis la première Révolution, parce qu'elle laissait tomber les mailles ou ne comptait pas exactement ses points, il me suffisait de fermer les yeux pour avoir des ailes et pour m'envoler aussitôt dans je ne sais quel monde invraisemblable ou fantastique. Dès qu'il faisait grand vent, elle s'écriait : « Les saints soufflent, »

comme si elle eut canonisé la troupe d'Éole. Si elle essayait de me peindre le caractère de son frère, elle se contentait de cette simple réflexion : « Dieu est bon, vois-tu, quoiqu'il tonne. » Comme elle demeurait toujours au rez-de-chaussée, et que dom Bazin avait l'habitude de se promener en lisant plusieurs heures par jour à l'étage supérieur, elle déclarait très-sincèrement qu'à force de lui marcher sur la tête, le chanoine avait fini par la lui aplatir. Elle n'en voulait pas d'ailleurs à dom Bazin ; il avait trop de sang dans les veines, ce qui le forçait à être sans cesse en mouvement, tandis qu'elle se voyait, au contraire, forcée de rester sans cesse clouée dans son fauteuil. Elle entendait des voix, elle était souvent troublée par des apparitions ou des visions. Les moindres circonstances de la vie ordinaire la jetaient de plein vol dans le monde du rêve. Elle allait chaque jour en enfer, en purgatoire, au paradis.

— Donnez-moi des nouvelles de Dieu le Père, lui disait parfois dom Bazin.

Aussitôt elle récitait couramment sa gazette du ciel : elle avait vu le bon Dieu dans une espèce de chaire, à mi-corps, comme on voit un homme à sa fenêtre. Un jour que le curé de Castans avait parlé sur les péchés capitaux, en rappelant que le juste lui-même pèche sept fois par jour, elle s'endormit après le dîner, la tête encore ébranlée par le sermon, et voici ce qu'elle nous dit à son réveil avec la candeur d'un enfant :

« J'ai vu le Père éternel, la Vierge Marie, le Saint-Esprit et saint Joseph. Notre-Dame avait sur ses genoux un chapelet en grains de raisin, jaunes comme l'ambre. L'Enfant Jésus et le Saint-Esprit se disputaient le chapelet. Déjà le Saint-Esprit, avec son bec rose, avait picoté quatre grains, lorsque le petit Jésus lui serra le cou pour lui faire lâcher prise. Le Père éternel courroucé leva la main sur son Fils; mais saint Joseph se plaça devant l'Enfant et reçut le soufflet. Quand je me suis éveillée, le petit Jésus disait à saint Joseph : « Présentez, s'il vous plaît, l'autre joue. »

Il résultait évidemment de ce rêve que les péchés capitaux avaient leur entrée au paradis. Le Saint-Esprit avait péché par gourmandise, l'Enfant Jésus par envie, le Père éternel par colère, et peut-être Notre-Dame par paresse, car elle aurait pu tout empêcher en mettant adroitement le chapelet dans son sein.

— Entends-tu cette païenne, me dit en clignotant dom Bazin. Sans savoir la mythologie comme nous, elle place innocemment le paradis dans l'Olympe, elle travestit le bon Dieu en Jupiter.

— Qu'est-ce donc que Jupiter? demandait Bénigne.

— Dites à Flavien de vous enseigner le latin, et vous le saurez.

— Le latin, répondait Bénigne, n'est pas nécessaire pour mon salut.

Alors dom Bazin entreprenait de démontrer que , pour être sauvé , il fallait entendre parfaitement le latin. Il développait à l'appui de sa thèse tant de bons arguments , que la pauvre Bénigne , à demi-convaincue , était prête à écouter mes leçons. Mais , hélas ! j'aurais été sans doute un professeur très-insuffisant. J'étais paresseux , je n'étudiais guère , et , comme j'avais un maître fort distrait , les journées se passaient en promenades , en explications de vive voix , en récits et en causeries , en lectures commentées au pas de course. On avait rarement le temps de me faire réciter mes auteurs ou de vérifier mes devoirs écrits.

Dom Bazin m'entraînait à sa suite , du matin au soir , tantôt vers les cimes de Nôre , du côté des domaines du maréchal Soult , tantôt vers la vallée de Caunes , au fond des carrières de marbre , tantôt vers la grotte de Limousis , où nous dînions à la lueur des torches , au milieu d'étincelantes cristallisations. C'est ainsi que j'ai recueilli les meilleures leçons de ce maître singulier qui me défendait de rien apprendre par cœur , parce que la mémoire , disait-il , n'est que la servante de l'intelligence , et n'est bonne qu'à faire le ménage des autres facultés. Dom Bazin procédait volontiers par sentences , par saillies , par maximes , résumant brièvement des idées générales ; il mêlait volontiers tous les sujets , allant de l'un à l'autre avec la plus capricieuse éloquence ; et si je ne le comprenais pas , si je l'interrogeais , il

m'imposait silence d'un geste ou d'un mot. « Tais-toi, me disait-il, tais-toi ; je laboure , je sème et je plante ; il n'est pas nécessaire que le champ où je travaille comprenne à l'instant ce que je fais. » Il avait grandement raison, le Malédicte ! Ce qu'il a planté a grandi, ce qu'il a semé a mûri. Je me suis souvent émerveillé de retrouver dans mon esprit des fragments de conversation , des éclairs de raisonnement, des comparaisons ou des définitions lumineuses que j'avais à peine entendues autrefois, et que sûrement je n'avais pas comprises. Sur les Mathématiques, il me disait : « C'est Dieu qui a inventé le système décimal, en nous donnant dix doigts ; » sur la Géographie : « C'est une science de surface, la science des courriers et des postillons ! » Sur la Philosophie : « C'est la Religion mise à pied, sans ailes ; » Sur les Ordres monastiques : « Les franciscains étaient des mendiants, les jésuites des procureurs, les dominicains des avocats, les bénédictins des savants et des hommes de lettres. » Quelquefois il m'interpellait sans motif ; plus souvent il oubliait tout à fait ma présence, et cessant de parler brusquement, tombait en méditation ou en rêverie. Alors devant les torrents en poussière, devant les prés suspendus entre deux rochers, devant ces maigres petits champs où deux vaches étiques traînent la charrue, d'autres images s'élevaient à mes yeux des profondeurs de la plaine où je comptais d'en haut dix-huit clochers. Je revoyais entre la

rivière d'Aude et le canal du Midi, mon joli village de Puicheric avec ses toits rouges, ses jardins entourés de cyprès pour briser l'effort des grands vents, mon père et ma mère se promenant avec mon oncle Marc le long d'une immense pièce de terre, appelée *Champ de la Barque*, où travaillaient à l'aise, en même temps, dix paires de mules fringantes. Plus souvent encore, je l'avoue, ma pensée se reportait vers Castans, vers le Pavillon, et dom Bazin m'ayant demandé deux ou trois fois par hasard : « A quoi songes-tu ? » Il m'est arrivé de lui répondre presque sans m'en douter : « A la chambre des Belles Saintes ! » Dom Bazin se levait alors sans me répondre, ou me racontait toutes les catastrophes que le démon de la curiosité avait amenées, depuis la légende d'Adam jusqu'à celle de Barbe-Bleue.

Après le système d'enseignement du chanoine, ce qu'il y avait de plus curieux chez lui, c'étaient ses distractions. Elles étaient si involontaires, si fréquentes, si avérées, que la tante Bénigne en avait fait le sujet de ses meilleures plaisanteries : « Il prend le côté de l'Épître pour le côté de l'Évangile. » Les méprises et les confusions de dom Bazin se renouvelaient presque tous les jours et de la façon la plus étrange. Il lui est arrivé devant moi de lire les odes d'Horace, croyant lire son bréviaire. Il faisait le signe de la croix en scandant ce vers :

O fons Blandusie, splendidior vitro !

Les poètes de l'antiquité grecque et latine lui étaient aussi familiers que les Pères de l'Église. Son front, séparé en deux parties, non par une ride (il n'en a jamais eu), mais par un sillon très-léger, renfermait (c'étaient ses propres paroles) d'un côté la science profane, et de l'autre la science sacrée. Les deux compartiments devaient communiquer sans doute. Il en prenait son parti gaiement, il en riait.

Son érudition abondante révélait tout de suite l'ancien moine; il était resté moine d'ailleurs par ses préjugés contre le clergé séculier. Je l'entendis un dimanche, pendant que je jouais avec le tricot de la tante Bénigne, dire formellement au curé de Castans : « Vous autres, curés, vous êtes des ignorants, des ambitieux, des gens en place. Nous étions la noblesse de l'Église, vous n'en êtes que la bourgeoisie; l'évêque est un préfet qui vous nomme maires ou adjoints dans une de ses paroisses. Et le chapitre lui-même, son conseil général, croyez-vous qu'il soit très-propre à l'édifier sur les affaires du diocèse? Les chanoines devraient éclairer leur évêque : ils font la partie de whist avec monseigneur. — Vous êtes pourtant chanoine, répliqua doucement le curé. — Il y a chanoine et chanoine, comme il y a fagots et fagots. — Je ne l'ignore pas, croyez-le bien; il y a même tel chanoine qui serait digne d'être évêque. »

Dom Bazin ne répliqua pas, il rougit. Avait-il souhaité jadis la crosse et la mitre? Ce qu'il y a de

certain, c'est qu'il les aurait noblement portées. Par sa taille élevée, par son embonpoint majestueux, qui rappelait le contour d'un beau vase antique, par ses blanches mains de velours, par sa haute mine impertinente que j'ai retrouvée plus tard dans le portrait du cardinal de Rohan, par l'ensemble de sa physionomie et la dignité naturelle de sa personne, dom Bazin était né prélat. Madame de Villerambert lui aurait obtenu un siège, m'a-t-on dit, si la Révolution n'avait mis trop brusquement fin au crédit de la marquise. Quand il célébrait l'office divin aux solennités, on aurait cru qu'il officiait pontificalement.

Mais, en supposant qu'il eût été prélat, le Malédictin aurait-il gardé son originalité? Monseigneur Bazin ne serait-il pas resté au-dessous de dom Bazin? aurait-il inventé le supplice de la pastille? m'aurait-il forcé de lui servir la messe un dimanche, en me traînant par le collet jusque sur les marches de l'autel, en face des assistants, pour me punir d'avoir refusé par vanité la calotte d'enfant de chœur? m'aurait-il contraint de casser devant six convives, à table, toute une pile d'assiettes de porcelaine tendre, parce qu'avec mon étourderie de sapajou j'avais renversé et brisé une soupière d'un coup de coude? Je faillis mourir de confusion ce jour-là, comme je faillis mourir de peur le jour où il me surprit dans la chambre des Belles Saintes.

VII

Cette chambre mystérieuse dont m'avait tant parlé Guillaume, la seule partie de sa maison que le révérend malédictin ne m'eût pas ouverte, cette chambre où Bénigne elle-même n'avait jamais pénétré, que de journées d'inquiétude elle m'a causées, sans compter les nuits d'insomnie ! J'avais observé qu'avant de se coucher, dom Bazin allait chaque soir méditer et prier dans cette chambre où il avait tous ses livres. J'entendais sa voix du corridor, je me creusais la tête pour inventer un prétexte qui me permit de frapper à la porte sans être grondé. Après mille hésitations, je frappais, dans l'espoir que la porte en s'ouvrant me laisserait voir des merveilles. Dom Bazin, pour toute réponse, me criait de l'intérieur : « Allez-vous-en, » et, le lendemain, il me traitait comme un étranger. Quand le démon de la curiosité s'est logé dans une cervelle de femme ou d'enfant, il faut que la curiosité soit satisfaite ou

que la cervelle éclate comme une chaudière à vapeur. Je résolus un jour, pour mon malheur, de céder à la tentation du démon.

Les croisées de la bibliothèque s'ouvraient sur le jardin. Or, au fond du jardin, il y avait un arbre assez haut, un sapin, si je ne me trompe, tout juste en face de ces croisées. Je grimpai sur l'arbre et ne vis rien ; mais j'avais été aperçu : dom Bazin condamna le sapin au feu. Tandis que cet arbre brûlait, je rêvais criminellement d'échelles, de ballons, de sauts périlleux, de trempins élastiques. Après des efforts redoublés de combinaison, je m'arrêtai au moyen le plus simple : « Il faut enlever la clef de la chambre pendant la nuit ! » Comment la distinguer des autres clefs ? où la trouver ? Me voilà tout frémissant. Je me heurte le front, je regarde le ciel, je médite, je cherche, et, tout à coup, je devine en même temps, par un éclair de logique sauvage, que la clef doit être très-petite et qu'elle doit se cacher dans la poche la plus secrète de dom Bazin, dans le gousset de sa culotte. En effet, c'est comme une clef de montre que je tâte au fond du gousset. Elle est dans ma main, ô triomphe ! et dom Bazin repose, en ce moment, comme un bienheureux !

Je pénètre résolument dans la chambre, à la lueur d'un reste de bougie dérobé la veille au salon. C'était bien la chambre des Belles Saintes ! En face de la bibliothèque dont les rayons occupent tout le mur de droite, trois tableaux à cadre doré se détachent

merveilleusement sur une tenture de cuir un peu sombre. Je lis sur les cadres : « sainte Louise, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Madeleine. » La première, le front noyé dans une ombre vaporeuse, lance vers le ciel un regard oblique, ardent et voilé. La seconde, repliée sur elle-même, semble d'abord toute nue ; je me trompe ; elle est revêtue d'un habit de lumière, d'une de ces robes couleur de soleil que les fées donnent aux princesses dans les contes. La troisième... oh ! la troisième, qui se mire dans une glace en tordant sa chevelure d'or, c'est assurément la sainte pécheresse, mais la pécheresse avant sa conversion. Au-dessous des trois tableaux se dressent trois figures de marbre blanc, trois jeunes filles en groupe, soutenues par une large console en forme de prie-Dieu. Une inscription en caractères noirs m'apprend que ce sont les trois Vertus théologiques, la Foi, l'Espérance et la Charité. Qu'elles étaient gracieuses, les trois sœurs !

J'embrassais ou croyais embrasser la plus belle des trois, l'Espérance, quand j'entendis marcher derrière moi. Quelqu'un m'avait entendu et suivi. Je me retournai, c'était dom Bazin ; il avait l'air confondu de mon audace. Pour moi, je ne respirais plus, j'étais atterré. Dom Bazin, pâle de colère, me montra du doigt la porte et me dit : « Sortez à l'instant de cette chambre. Demain, vous sortirez de cette maison. »

La tante Bénigne pleura, supplia, demanda ma

grâce au nom de tous les saints. Dom Bazin fut **inflexible**. Il me renvoya le lendemain à mes parents **sans** leur donner par écrit la moindre explication.

VIII

Après la mort du révérend malédictin, quand je rencontraï son neveu Maxime sur la place de la Bourse, et qu'il m'offrit à vil prix les trois tableaux et les trois statues qui formaient tout son héritage, vous imaginez si je m'empressai d'accepter. Quelle fut ma surprise, ou plutôt ma stupéfaction, lorsque, dans les Belles Saintes de dom Bazin, je saluai de très-bonnes copies du Corrège, du Titien et de Léonard; lorsque, dans ses trois Vertus théologiques, je reconnus une reproduction du groupe classique des trois Grâces ! Les tableaux et les statues avaient été légués à dom Bazin par madame de Villerambert, qui, par une faiblesse de dévoté un peu mondaine, avait canonisé de son chef la Monna Lisa, l'Antiope, la maîtresse du Titien, et travesti les Grâces païennes en Vertus chrétiennes, uniquement sans doute pour ne pas effaroucher les bonnes âmes de Castans. Dom Bazin avait-il pu ignorer cette pieuse

use, lui qui dirigeait la conscience de la marquise ?
s'était contenté de mettre sous clef tableaux et
statues. Cependant, qui oserait le damner pour avoir
hédité devant l'Antiope et pour avoir fait sa prière
devant les trois Grâces ?

Il a trop honoré la beauté profane, il a trop aimé
l'antiquité ; oui, ce fut un païen, si l'on veut, mais,
comme tous les grands artistes de la Renaissance,
un païen innocent.

FIN.



TABLE

A CHARLES ASSELINEAU, ENVOI.	I—XXII
LA GLORIETTE.	4
LE CURÉ DE MINERVE.	68
LE DERNIER FLAGELLANT.	105
JEAN DE L'OURS.	195
PIERRE AZAM.	249
LA CHAMBRE DES BELLES SAINTES.	291

M. K.





